

Martin Lings

Le Prophète Muhammad

Sa vie d'après les sources les plus anciennes

Seuil

Le Prophète Muhammad

Sa vie d'après les sources les plus anciennes

Pour connaître la vie de Muhammad, l'historien dispose de sources anciennes : c'est d'abord le *Sirât Rasûl Allâh*, où Ibn Ishâq a réuni les traditions biographiques orales et dont il nous reste une version du IXᵉ siècle. De la même époque nous sont parvenues la chronique des Campagnes du Prophète par Wâqidi, et la collection des *Hadith* par Bukhârî. Ces sources, et quelques autres, Martin Lings les connaît parfaitement et il y puise, pour nous donner cette Vie du Prophète, avec un beau talent de conteur. La profusion de détails souvent inédits fait de cette biographie un monument d'érudition accessible au plus grand nombre.

Martin Lings, ancien conservateur des Manuscrits orientaux au British Museum, a longtemps enseigné au Caire. Il est l'auteur, entre autres, d'un petit traité intitulé *Qu'est-ce que le soufisme ?*, ainsi que d'une biographie spirituelle du cheikh Ahmad al-'Alawî, *Un saint soufi du XXᵉ siècle*, traduits en français et publiés dans la collection « Points Sagesses ».

9 782020 549790

www.seuil.com

Couverture :
Le Prophète Muhammad et son compagnon Abu Bakr, miniature turque XVIIᵉ siècle, Dresde, Sächsische Landesbibliothek © AKG

ISBN : 978.2.02.054979.0 Imprimé en France 05.02-7

28,40 €

Le Prophète Muhammad

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Qu'est-ce que le soufisme ?
« Points Sagesses » n° 10, 1977

Un saint soufi du XXe siècle
Le cheikh Ahmad al-'Alawî
« Points Sagesses », n° 38, 1990

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Croyances anciennes et superstitions modernes
Pardès, 1988

Le Secret de Shakespeare
Pardès, 1996

La Onzième Heure
L'Âge d'homme, 2001

L'Art sacré de Shakespeare
Nous absorber dans le mystère des choses
Suisse, Éd. Les Sept Flèches, 2008

Le Livre de la certitude
La doctrine soufie de la foi, de la vision et de la gnose
Éditions Tasnîm, 2009

Retour à l'esprit
Questions et réponses
Éditions Tasnîm, 2010

Symbole et Archétype
Essai sur le sens de l'existence
Éditions Tasnîm, 2010

MARTIN LINGS

Le Prophète Muhammad

Sa vie d'après les sources les plus anciennes

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN-LOUIS MICHON

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVᵉ

Titre original : *Muhammad, His Life Based on the Earliest Sources*
Éditeur original : George Allen & Unwin (Publishers) Ltd, London
ISBN original : 0-04-297042-3

ISBN 978-2-02-054979-0
(ISBN 1re publication : 2-02-009085-6)

www.seuil.com

Avertissement du traducteur

En apprenant, il y a quelques années de cela, que Martin Lings s'était attelé à la tâche considérable d'écrire une vie du Prophète de l'Islam en se reportant aux plus anciennes sources historiques, qu'il consultait dans leur texte original arabe, je me suis réjoui car je savais que son ouvrage viendrait combler une lacune et répondrait à un besoin du lecteur occidental. Les qualités de l'auteur, érudit scrupuleux ayant de l'Islam une connaissance à la fois savante et intérieure, conféraient à l'avance à son travail une garantie de sérieux et d'objectivité, celle-là même qui avait caractérisé naguère sa belle monographie sur *Un saint musulman du vingtième siècle, le cheikh Ahmad al-'Alawî*[1].

Il existe déjà, en langues européennes, un certain nombre de biographies du Prophète[2] : en allemand, celles de Sprenger (1861-1865) et de Grimme (1892-1895), en anglais celles de W. Muir (1858-1861) et de J. M. Watt (1953, 1956), et, en français, celles d'E. Dermenghem (1929), de T. Andrae, traduite du suédois (1945), de C. V. Gheorghiu, traduite du roumain (1962), de M. Hamidullah (1959), de M. Rodinson (1961, 1968), de M. Gaudefroy-Demombynes (1957, 1969), et celle – ignorée des orientalistes mais que, pour ma part, je préfère à toutes les autres parce qu'elle est écrite avec la plume de la foi et le pouvoir évocateur du peintre – due à Étienne Dinet et Sliman ben Brahim[3].

C'est peut-être de cette dernière vie de Muhammad que se rapproche le plus celle qui est traduite dans ces pages, de par son format (un peu plus volumineux chez Lings), son préjugé favorable vis-à-vis de l'Islam et de son Messager, et le découpage général des événements relatés.

1. Paris, 1982.

2. Pour les références précises, on pourra se reporter au *Mahomet* de M. Gaudefroy-Demombynes, nouvelle éd. Paris, 1969 (« L'évolution de l'humanité »).

3. *La Vie de Mohammed, Prophète d'Allah*, Paris, 1937 ; 4ᵉ éd. 1947.

Les sources sont en partie les mêmes, notamment le *Sirat ar-rasûl* (« Vie de l'Envoyé ») d'Ibn Hishâm, le *Kitâb at-tabaqât* d'Ibn Sa'd, le *Sahîh* de Bukhârî, bien que celles que Lings a compilées paraissent plus complètes. Dans la forme et le style, cependant, les deux relations sont très différentes, Dinet maniant avec brio une langue vibrante et imagée, Lings excellant dans la sobriété, la précision terminologique, et n'hésitant pas à conserver en anglais le langage allusif, concis et parfois répétitif qui est celui de l'arabe coranique et classique.

Sur ce point, hélas, le français souffre d'une infériorité par rapport à l'anglais, langue qui, grâce au texte de la Bible de Jacques Ier et au théâtre élisabéthain, a su maintenir vivantes et comprises de tous maintes tournures et expressions qui, si elles étaient transposées en français, feraient sourire par leur archaïsme ; langue qui, grâce à une souplesse que le français a perdue à l'époque classique, peut se permettre de « coller » à l'arabe, d'en épouser le rythme et d'en rendre beaucoup mieux que ne sait le faire la « langue de Voltaire » la force et les résonances subtiles. C'est du reste pourquoi aucune traduction française du Coran ne rendra jamais un son – je ne dis pas un sens – évocateur de la beauté du verbe arabe, ce qu'ont su faire les traductions anglaises d'un Pickthall, d'un Yusuf Ali ou d'un Arberry, sans parler des nombreux versets que M. Lings a retraduits pour en jalonner son récit. Ces quelques explications en guise d'excuse pour la « platitude » dont pourrait souffrir, par rapport à l'original, le texte rendu en français. Ce qui aura été perdu en relief ne l'aura pas été, j'ose l'espérer, en fidélité.

Cela pour la forme. Quant au fond du récit biographique, qu'il me soit permis de suggérer au lecteur francophone, en général moins averti des choses de l'Orient et de l'Islam que le lecteur anglais, de faire un effort d'imagination pour se transporter dans un climat de mœurs fort éloigné du sien et ne pas appliquer ses critères usuels pour juger de situations et de comportements qui sont plus proches de l'époque biblique que de la nôtre. À suivre Muhammad dans son existence de berger, de marchand, d'ascète, d'époux et père de famille, de prédicateur, de stratège, de guerrier et de chef spirituel et temporel d'une vaste communauté, on risque peut-être de perdre de vue le fil conducteur de ses actions, un fil qui est sans cesse guidé par une Main invisible. Pour bien saisir la vraie dimension du Prophète, il convient d'être attentif aux signes – que M. Lings ne manque pas d'indiquer à leur place – qui jalonnent l'itinéraire d'une vie où la contemplation et l'action vont

toujours de pair et qui marquent d'un sceau céleste ce chapitre récent de l'histoire terrestre.

L'édition anglaise de *Muhammad* ne contient ni préface ni introduction. Interrogé à ce sujet, l'auteur a répondu : « Le sous-titre de l'ouvrage *[his life based on the earliest sources]* me sert de préface au sens strict, et les sources dont il s'agit sont indiquées à la fin du livre. Pour ce qui concerne l'introduction, c'est le premier chapitre qui en tient lieu. »

Je tiens à exprimer des remerciements aux personnes qui m'ont aidé dans mon travail : M^lle^ Danielle Porret, qui a accepté de relire ma traduction et a proposé de nombreuses et utiles améliorations et M. Martin Lings qui m'a également fait bénéficier de ses remarques pour la mise au point du texte définitif de cette version française de son livre.

Genève, janvier 1985.

CHAPITRE I

La Maison de Dieu

Le livre de la Genèse relate qu'Abraham n'avait pas d'enfants et qu'il ne nourrissait plus l'espoir d'en avoir. Une nuit, Dieu le fit sortir de sa tente et lui dit : « *Lève les yeux au ciel et compte les étoiles si tu peux les dénombrer.* » Et tandis qu'Abraham plongeait son regard dans la voûte céleste, il entendit la voix lui dire : « *Telle sera ta postérité* »[1].

Sarah, l'épouse d'Abraham, avait alors soixante-seize ans, et lui en avait quatre-vingt-cinq. Elle lui donna sa servante Agar, une Égyptienne, afin qu'il la prît comme seconde épouse. Mais les rapports s'aigrirent entre la maîtresse et la servante, et Agar s'enfuit devant la colère de Sarah, implorant Dieu dans son infortune. Il lui envoya un Ange avec ce message : « *Je multiplierai ta postérité, et elle sera si nombreuse qu'on ne pourra pas la compter.* » Et l'Ange ajouta : « *Voici, tu es enceinte et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom d'Ismaël, car le Seigneur t'a entendue dans ta détresse* »[2]. Alors Agar retourna auprès d'Abraham et de Sarah et leur rapporta les paroles de l'Ange. Et quand vint la naissance, Abraham nomma son fils Ismaël, ce qui signifie : « Dieu entend. »

Lorsque l'enfant atteignit l'âge de treize ans, Abraham était dans sa centième année et Sarah était nonagénaire. Dieu parla une nouvelle fois à Abraham et lui promit que Sarah également lui donnerait un fils, qui devrait recevoir le nom d'Isaac. Craignant que son fils aîné ne perdît de ce fait la faveur de Dieu, Abraham formula cette prière : « *Puisse Ismaël vivre devant Toi !* » Et Dieu lui dit : « *En*

1. 15 : 5.
2. 16 : 10-11.

faveur d'Ismaël, Je t'ai entendu. Vois, Je l'ai béni... et Je ferai de lui une grande nation. Mais mon alliance, Je l'établirai avec Isaac, que va enfanter Sarah, l'an prochain à cette même saison »[3].

Sarah donna naissance à Isaac et ce fut elle-même qui l'allaita. Lorsqu'il fut sevré, elle dit à Abraham qu'Agar et son fils ne devaient pas demeurer plus longtemps dans leur foyer. Abraham en fut affligé, car il aimait Ismaël. Mais Dieu lui parla à nouveau, lui disant de suivre le conseil de Sarah et de ne point s'attrister ; et Il lui renouvela sa promesse qu'Ismaël serait béni.

Ce n'était pas une seule, mais deux grandes nations qui devaient regarder Abraham comme leur père. Deux grandes nations, c'est-à-dire deux puissances bien guidées, deux instruments faits pour accomplir la volonté du Ciel, car la bénédiction promise par Dieu n'est pas d'ordre profane, et il n'est de grandeur devant Dieu que la grandeur selon l'Esprit. Ainsi Abraham fut-il la source de deux courants spirituels, qui ne devaient pas s'écouler ensemble mais suivre chacun son propre cours. Il confia Agar et Ismaël à la bénédiction de Dieu et aux soins de Ses Anges, certain que tout irait bien pour eux.

Deux courants spirituels, deux religions, deux mondes consacrés à Dieu ; deux cercles, et par conséquent deux centres. Un lieu n'est jamais saint par le choix de l'homme, mais parce qu'il a été choisi dans le Ciel. Il y avait deux centres sacrés dans l'orbite d'Abraham : l'un d'eux était proche de lui, tandis que l'emplacement de l'autre ne lui était peut-être pas encore connu. Or ce fut vers le second qu'Agar et Ismaël furent dirigés, dans une vallée déserte d'Arabie, à une quarantaine de jours de caravane au sud de Canaan. La vallée s'appelait Bacca en raison, disent certains, de son étroitesse[4] : elle était cernée de tous côtés par des collines, avec seulement trois ouvertures, une vers le nord, une vers le sud et la troisième vers l'ouest, en direction de la mer Rouge, éloignée d'une vingtaine de lieues. Les Écritures ne

3. 17 : 20-21.

4. Selon d'autres étymologies plausibles, le nom de la vallée lui aurait été donné en raison de sa stérilité (*baka'a*, en arabe classique, se dit d'un puits qui a peu d'eau), ou parce qu'on y trouvait des arbustes balsamiques du même nom, ou encore par association avec les larmes (*bakâ* = « pleurer » en arabe classique), d'où les traductions « vallée embaumée » ou « vallée de larmes » qui apparaissent dans certaines versions du Psaume 84 cité plus loin. *(N. d. T.)*

nous disent pas comment Agar et son fils atteignirent Bacca. Peut-être des voyageurs les prirent-ils en charge, car la vallée était située sur l'une des grandes routes de caravane, appelée parfois la route de l'encens à cause des parfums et autres denrées de même nature qui étaient acheminés par cette voie, du sud de l'Arabie à la Méditerranée. Et sans doute Agar reçut-elle, une fois parvenue à cet endroit, l'inspiration de quitter la caravane. Mais après peu de temps la mère et l'enfant commencèrent à souffrir de la soif, au point qu'Agar craignit pour la vie d'Ismaël. Selon les traditions rapportées par leurs descendants, celui-ci, couché sur le sable, élevait ses plaintes vers le Ciel tandis que sa mère, debout sur un rocher au pied d'une éminence voisine, cherchait à voir si quelque secours était en vue. N'apercevant personne, elle gagna rapidement un autre promontoire rocheux d'où son regard ne put découvrir âme qui vive. À demi égarée par la détresse, elle parcourut ainsi par sept fois la distance séparant les deux monticules jusqu'à ce que, s'étant enfin assise pour se reposer sur le rocher le plus éloigné, elle entendît la voix de l'Ange. Selon la Genèse : *Dieu entendit la voix de l'enfant et l'Ange de Dieu appela du ciel Agar et lui dit : « Qu'as-tu, Agar ? Ne crains pas, car Dieu a entendu la voix de l'enfant dans le lieu où il est. Lève-toi ! Relève l'enfant et prends-le par la main, car Je ferai de lui une grande nation. » Dieu lui ouvrit alors les yeux et elle vit un puits d'eau*[5].

L'eau était celle d'une source que Dieu avait fait jaillir du sable au contact du talon d'Ismaël. Par la suite, la vallée devint rapidement une halte pour les caravanes en raison de l'excellence et de l'abondance de cette eau ; et le puits fut appelé Zemzem.

Quant à la Genèse, qui est le livre consacré à Isaac et à sa descendance, et non à l'autre lignée d'Abraham, elle nous dit au sujet d'Ismaël : *Et Dieu fut avec l'enfant, il grandit et demeura au désert, et il devint habile à tirer à l'arc*[6]. Après quoi elle ne mentionne que rarement son nom, si ce n'est pour nous apprendre que les deux frères, Isaac et Ismaël, inhumèrent ensemble leur père à Hébron et que, quelques années plus tard, Ésaü épousa sa cousine, qui était la fille d'Ismaël. Mais les louanges d'Ismaël et de sa mère sont chantées de façon indirecte dans le Psaume qui commence ainsi : *Que tes*

5. 21 : 17-20.
6. *Ibid.*

tabernacles sont aimables, ô Seigneur des armées, et qui parle du miracle de Zemzem causé par leur passage à travers la vallée : *Béni est celui qui place sa force en Toi et qui trouve en son cœur les chemins de ceux qui, passant à travers la vallée de Bacca, en ont fait un lieu plein de sources*[7].

Au moment où Agar et Ismaël atteignaient leur destination, Abraham avait encore soixante-quinze années à vivre, et il rendit visite à son fils dans le lieu saint où Agar avait été guidée. Le Coran nous dit que Dieu lui montra l'emplacement exact, près du puits de Zemzem, sur lequel lui et Ismaël devaient bâtir un sanctuaire[8] ; et ils furent instruits sur la façon de l'édifier. Son nom, la Ka'bah, c'est-à-dire le cube, se réfère à sa forme, qui est approximativement cubique ; ses quatre coins sont orientés vers les quatre points cardinaux. Mais l'objet le plus saint de ce saint lieu est une pierre céleste qui, dit-on, fut remise à Abraham par un ange qui l'apporta de la colline d'Abû Qubays, située à proximité, sur laquelle elle était demeurée à l'abri depuis son arrivée sur terre. « Elle était descendue du Paradis plus blanche que le lait, mais les péchés des fils d'Adam l'avaient noircie[9]. » Ce fut cette pierre noire qu'ils enchâssèrent dans le coin oriental de la Ka'bah.

Lorsque le sanctuaire fut achevé, Dieu parla encore à Abraham et lui ordonna d'instituer le rite du pèlerinage à Bacca ou, comme on devait dire plus tard, Makka (La Mecque) : *Purifie ma Maison pour ceux qui accomplissent les circuits, pour ceux qui se tiennent debout auprès d'elle, pour ceux qui s'inclinent et qui se prosternent. Appelle les hommes au Pèlerinage pour qu'ils viennent à toi à pied, ou sur quelque monture élancée, de tout chemin encaissé*[10].

Agar ayant conté à Abraham la façon dont elle avait cherché du secours, il prescrivit que les pèlerins, en accomplissant le rite du Pèlerinage, passeraient par sept fois entre les deux éminences sur lesquelles Agar était montée pour scruter l'horizon et auxquelles furent donnés les noms de Safâ et Marwah.

Plus tard encore, peut-être lorsqu'il était à Canaan et qu'il contemplait les pâturages et les champs de blé qui s'étendaient autour de

7. Psaumes 84 : 5-6.
8. XXII, 26. (Voir « Explication des références », p. 567.)
9. Parole du Prophète, Tir. VII, 49.
10. Cor. XXII, 26-27.

lui, Abraham pria ainsi : *En vérité j'ai établi une partie de mes descendants dans une vallée stérile, auprès de Ta Maison sacrée... Aussi incline vers eux les cœurs des hommes et accorde-leur des fruits pour subsistance afin qu'ils soient reconnaissants*[11].

11. Cor. XIV, 37.

CHAPITRE II

Une grande perte

La prière d'Abraham fut exaucée et de riches présents ne cessèrent d'affluer à La Mecque, apportés par les pèlerins toujours plus nombreux qui venaient de toutes les parties de l'Arabie et de contrées plus lointaines visiter la Demeure sacrée. Le Grand Pèlerinage avait lieu une fois l'an, mais on pouvait aussi rendre hommage à la Ka'bah en tout temps en faisant un petit pèlerinage. Pendant longtemps les rites furent accomplis avec ferveur et dévotion selon les règles établies par Abraham et Ismaël. Les descendants d'Isaac, eux aussi, vénéraient la Ka'bah puisqu'elle était le temple élevé par Abraham et qu'elle comptait à leurs yeux comme l'un des tabernacles extérieurs consacrés au Seigneur. Au cours des siècles, toutefois, le culte du Dieu unique perdit peu à peu de sa pureté. Devenus trop nombreux pour vivre tous dans la vallée de La Mecque, certains descendants d'Ismaël allèrent s'installer ailleurs, emportant avec eux des pierres prises dans l'enceinte sacrée en l'honneur desquelles ils instituèrent des rites. Plus tard, sous l'influence des tribus païennes voisines, des idoles vinrent s'ajouter aux pierres et, finalement, les pèlerins se mirent à apporter des idoles à La Mecque. Elles furent dressées au voisinage de la Ka'bah et c'est alors que les juifs cessèrent de visiter le temple d'Abraham[1].

Les idolâtres prétendaient que leurs idoles étaient des puissances qui agissaient comme intermédiaires entre Dieu et les hommes. C'est ainsi que leur approche du Divin devint de moins en moins directe, et que plus Dieu leur paraissait lointain plus s'émoussait leur sens de la réalité du monde à venir, au point que nombre d'entre eux

1. I. I. 15.

cessèrent même de croire en une vie au-delà de la mort. Pour quelques-uns cependant, ceux dont l'intuition était saine, il y avait un signe évident que la communauté s'était séparée de la Vérité dans le fait qu'elle n'avait plus accès au puits de Zemzem, et qu'elle en avait même oublié l'emplacement. Les responsables directs de cette situation étaient les Jurhumites, venus du Yémen, qui avaient établi leur contrôle sur La Mecque. Les descendants d'Abraham avaient toléré cette prise d'autorité parce que la seconde femme d'Ismaël était apparentée à Jurhum. Il vint cependant une époque où les Jurhumites se mirent à commettre toutes sortes d'iniquités qui, en fin de compte, les firent expulser de La Mecque. C'est avant de quitter la ville qu'ils enfouirent le puits de Zemzem, certainement par esprit de vengeance, mais peut-être aussi parce qu'ils espéraient revenir plus tard et y trouver une source de richesse. Ils comblèrent le puits avec une partie du trésor du Sanctuaire, constitué par les offrandes que les pèlerins avaient déposées dans la Ka'bah au cours des années, puis ils le recouvrirent avec du sable.

Leur rôle de seigneurs de La Mecque fut repris par les Khuzâ'ah[2], tribu arabe issue d'Ismaël qui avait émigré au Yémen avant de revenir vers le nord. Mais les Khuzâ'ah ne firent aucun effort pour retrouver les eaux miraculeusement données à leur ancêtre. Depuis lors, d'autres puits avaient été creusés à La Mecque, le don de Dieu n'était plus indispensable et le Puits sacré ne fut plus qu'un vague souvenir.

Ainsi les Khuzâ'ah partagèrent-ils la faute des Jurhumites. Il y avait d'ailleurs d'autres griefs à leur faire, notamment celui-ci : un de leurs chefs, au retour d'un voyage en Syrie, avait demandé aux Moabites de lui faire présent d'une de leurs idoles. Ils lui donnèrent Hubal qu'il apporta au Sanctuaire et qu'il dressa à l'intérieur même de la Ka'bah. Hubal devint ainsi la principale idole de La Mecque.

2. Voir « Note sur la prononciation des noms arabes », p. 565.

CHAPITRE III

Les Quraysh de la Vallée

Une autre puissante tribu arabe de lignée abrahamique était celle des Quraysh[1]. Vers l'an 400 de l'ère chrétienne, un Qurayshite nommé Qusayy épousa une fille de Hulayl, qui était alors le chef des Khuzâ'ah. Hulayl préféra son gendre à ses propres fils, car Qusayy possédait une personnalité éminente parmi les Arabes de son temps, et à la mort de Hulayl, après une bataille acharnée qui se termina par un arbitrage, il fut convenu que Qusayy gouvernerait La Mecque et qu'il serait le gardien de la Ka'bah.

Dès lors, il fit venir ses plus proches parents parmi les Quraysh et les installa dans la vallée, à proximité du Sanctuaire : il y avait son frère Zuhrah, son oncle Taym, Makhzûm le fils d'un autre oncle, et un ou deux cousins plus éloignés. Tous ces gens et leurs descendants furent désignés par l'appellation de « Quraysh de la Vallée », tandis que les moins proches parents de Qusayy, installés dans les ravines des collines environnantes et dans la campagne qui s'étendait au-delà, reçurent le nom de « Quraysh des Alentours ». Qusayy régna sur eux tous avec une autorité incontestée ; chaque année ils lui payaient un impôt sur leurs troupeaux afin qu'il pût nourrir ceux des pèlerins qui étaient trop pauvres pour subvenir à leurs propres besoins. Jusqu'alors les préposés à la garde du Sanctuaire avaient vécu dans des tentes. Qusayy leur enjoignit de se bâtir des maisons,

1. La forme *Quraysh*, qui transcrit fidèlement le collectif arabe, a été le plus souvent utilisée pour désigner la noble tribu mecquoise à laquelle appartenait le Prophète Muhammad. Parfois, néanmoins, pour éviter d'alourdir le texte par des tournures telles que « un homme des Quraysh », on emploiera le vocable « Qurayshite » – comme substantif ou adjectif – pour qualifier un membre particulier de cette tribu. *(N. d. T.)*

lui-même s'étant déjà construit une demeure spacieuse qui fut bientôt connue sous le nom de « Maison de l'Assemblée ».

Alors que tout paraissait harmonieux, des germes de discorde ne tardèrent pas à être semés. Une caractéristique du lignage de Qusayy est qu'il a toujours fourni, à chaque génération, un homme qui se distinguait nettement des autres. Parmi les quatre fils de Qusayy, cet homme fut 'Abdu Manâf, que l'on honorait déjà du vivant de son père. Or Qusayy avait une préférence marquée pour son premier-né, 'Abd ad-Dâr, qui était pourtant le moins doué de tous. Peu de temps avant sa mort, il lui dit : « Mon fils, je te placerai au même rang que les autres, même si les gens honorent ceux-ci davantage. Nul n'entrera dans la Ka'bah si tu ne lui y donnes accès ; nulle autre main que la tienne ne pourra nouer pour les Quraysh leur étendard de guerre ; aucun pèlerin ne puisera de l'eau pour boire à La Mecque à moins que tu ne lui en donnes le droit, et ne mangera d'autre nourriture que celle que tu lui fourniras ; et les Quraysh ne prendront nulle décision si ce n'est dans ta maison[2]. » L'ayant ainsi investi de tous les droits et de tous les pouvoirs, il lui transféra la propriété de la Maison de l'Assemblée.

Par piété filiale, 'Abdu Manâf accepta sans discussion les volontés de son père ; mais à la génération suivante, la moitié des Quraysh se rassemblèrent autour du fils de 'Abdu Manâf, Hâshim, qui était manifestement l'homme le plus remarquable de son temps, et demandèrent que les droits fussent transférés du clan de 'Abd ad-Dâr à celui de Hâshim. Les partisans de Hâshim et de ses frères étaient les descendants de Zuhrah et de Taym, ainsi que tous les descendants de Qusayy à l'exception de ceux de la branche aînée. Les descendants de Makhzûm et des autres cousins éloignés soutenaient que les droits devaient demeurer à la famille de 'Abd ad-Dâr. Les esprits commencèrent à s'échauffer, au point que les femmes du clan de 'Abdu Manâf apportèrent une coupe pleine d'un parfum précieux et la placèrent auprès de la Ka'bah ; Hâshim, ses frères et tous leurs partisans y trempèrent les mains et jurèrent solennellement qu'ils ne s'abandonneraient jamais, frottant leurs mains enduites de parfum sur les pierres de la Ka'bah afin de sceller leur pacte. C'est ainsi

2. I. I. 83. Toutes les citations mises entre guillemets ont été traduites à partir de sources traditionnelles.

que ce groupe de clans reçut l'appellation de « Gens du parfum », tandis que les alliés de 'Abd ad-Dâr, qui avaient de même prononcé un serment d'union, furent appelés les « Confédérés ». Toute violence était strictement interdite, non seulement dans le Sanctuaire lui-même, mais également sur un territoire qui couvrait plusieurs kilomètres autour de La Mecque ; les deux groupes étaient donc sur le point de quitter cette enceinte sacrée pour se livrer une lutte à mort lorsqu'un compromis fut suggéré et que l'on aboutit à un accord : les fils de 'Abdu Manâf auraient le droit de prélever l'impôt et de donner à manger et à boire aux pèlerins, tandis que les fils de 'Abd ad-Dâr garderaient les clés de la Ka'bah et leurs autres droits et que leur maison continuerait d'être la Maison de l'Assemblée.

Les frères de Hâshim convinrent de lui confier la charge de nourrir les pèlerins. Chaque année, lorsque approchait l'époque du Pèlerinage, il avait coutume de se lever au milieu de l'Assemblée et de déclarer : « Ô gens des Quraysh, vous êtes les voisins de Dieu, le peuple de Sa Maison ; et pour cette fête, des visiteurs de Dieu viennent à vous, en pèlerinage à Sa Maison. Ils sont les hôtes de Dieu et nul hôte n'a autant droit à votre générosité que Ses hôtes. Si ma propre richesse suffisait à y pourvoir, je ne vous ferais pas supporter ce fardeau[3]. »

Hâshim jouissait d'un grand respect, tant à La Mecque qu'au-dehors. Ce fut lui qui établit les deux grands itinéraires caravaniers partant de La Mecque, la Caravane d'hiver à destination du Yémen, et la Caravane d'été dirigée vers le nord-ouest de l'Arabie et par-delà, jusqu'en Palestine et en Syrie, qui formaient alors une province de l'Empire romain placée sous domination byzantine. Les deux itinéraires longeaient l'ancienne route de l'encens, et l'oasis de Yathrib, située à onze journées de chameau au nord de La Mecque, était l'une des principales haltes des caravanes d'été. Cette oasis avait été jadis habitée en majorité par des juifs, mais une tribu arabe originaire du sud de l'Arabie s'en était par la suite assuré le contrôle. Les juifs n'en continuaient pas moins à y vivre de façon très prospère et à participer à la vie publique tout en pratiquant leur propre religion. Quant aux Arabes de Yathrib, ils possédaient certaines traditions matriarcales et on les désignait collectivement comme « les descen-

3. I. I. 87.

dants de Qaylah », nom de l'une de leurs aïeules. Cependant, ils s'étaient à une certaine époque scindés en deux tribus distinctes, les Aws et les Khazraj, issues de deux fils de Qaylah.

L'une des femmes les plus influentes de Khazraj était Salmà, fille de 'Amr, du clan de Najjâr, et Hâshim la demanda en mariage. Elle y consentit à la condition de pouvoir garder intégralement le contrôle de ses propres affaires ; et quand elle lui eut donné un fils, elle garda l'enfant auprès d'elle, à Yathrib, jusqu'à sa quatorzième année, voire davantage. Hâshim n'était pas opposé à cette décision car, en dehors de la fièvre des oasis qui, d'ailleurs, présentait plus de danger pour les nouveaux venus que pour les autochtones, le climat était plus sain à Yathrib qu'à La Mecque. En outre, comme lui-même se rendait fréquemment en Syrie, il demeurait quelque temps en compagnie de Salmà et de son fils à l'aller et au retour de ses expéditions. Pourtant Hâshim n'était pas destiné à vivre longtemps : au cours d'un de ses voyages, il tomba malade à Gaza, en Palestine, et y mourut.

Il avait deux frères, 'Abdu Shams et Muttalib, et un demi-frère, Nawfal. Or 'Abdu Shams était très occupé par son négoce avec le Yémen et, plus tard, avec la Syrie tandis que Nawfal, de son côté, commerçait activement avec l'Iraq, en sorte que l'un et l'autre s'absentaient souvent de La Mecque pour de longues périodes. Pour ces raisons, et peut-être d'autres encore, ce fut le plus jeune frère de Hâshim, Muttalib, qui reprit le droit de donner à boire aux pèlerins et de prélever l'impôt pour subvenir à leur nourriture. Le jour vint où, à son tour, Muttalib sentit qu'il était de son devoir de songer au choix de son propre successeur. Hâshim avait eu trois fils de ses autres épouses. Mais, à en croire la rumeur publique, aucun d'eux – pas plus d'ailleurs qu'aucun des fils de Muttalib lui-même – ne soutenait la comparaison avec le fils de Salmà. Malgré sa jeunesse, Shaybah – tel était son nom – manifestait déjà d'exceptionnelles qualités de chef et les voyageurs arrivant de Yathrib ne cessaient de faire grandir à La Mecque la renommée du jeune homme. Désireux de se rendre compte par lui-même de ce qu'il en était, Muttalib se rendit à Yathrib et ce qu'il y vit le convainquit de demander à Salmà de lui confier son neveu. Salmà répugnait à laisser partir son fils, et celui-ci refusa de quitter sa mère sans qu'elle y consentît. Muttalib insista, faisant valoir à la mère et au fils que les possibilités offertes à Yathrib étaient infimes en comparaison de celles qui s'ouvraient à

La Mecque. En tant que gardiens de la Maison sainte, les Quraysh surpassaient en dignité toutes les autres tribus arabes et tout portait à croire qu'un jour Shaybah reprendrait la charge qu'avait remplie son père et deviendrait ainsi l'un des chefs des Quraysh. Pour y parvenir, il fallait toutefois qu'il commençât par s'intégrer à son peuple, car un simple expatrié ne pouvait espérer obtenir de tels honneurs. Salmà finit par se rendre à ces arguments, d'autant que si son fils partait à La Mecque, il leur serait facile, à l'un comme à l'autre, de se rendre visite. Elle consentit donc à le laisser partir avec Muttalib qui le prit en croupe sur son chameau. Alors qu'ils franchissaient les portes de La Mecque, Muttalib entendit quelques badauds s'exclamer à la vue du jeune inconnu : « Voici 'Abd al-Muttalib ! » c'est-à-dire : « l'esclave de Muttalib ». « Pauvres de vous ! leur lança Muttalib, il n'est rien de moins que le fils de mon frère Hâshim ! » Les rires qui accueillirent ces paroles ne furent que le prélude à une gaieté qui gagna rapidement toute la cité, à mesure que le récit de cette méprise se propageait de bouche en bouche. Et depuis ce jour, le jeune homme fut connu de tous sous l'appellation affectueuse de 'Abd al-Muttalib .

Peu de temps après son arrivée, il fut impliqué dans un différend avec son oncle Nawfal, survenu à propos du domaine de son père. Grâce cependant au soutien de son oncle et tuteur, ainsi qu'à des interventions venues de Yathrib, 'Abd al-Muttalib put faire reconnaître ses droits. Par ailleurs, les espoirs que ses dons précoces avaient suscités ne furent pas déçus ; et lorsque, plusieurs années après, Muttalib mourut, nul ne songea à contester à son neveu la capacité de lui succéder dans la charge de nourrir et d'abreuver les pèlerins. On dit même qu'il aurait surpassé tant son père que son oncle dans l'accomplissement de cette tâche.

CHAPITRE IV

Trésor perdu et retrouvé

Dans le prolongement de la face nord-ouest de la Ka'bah s'étend une petite enceinte délimitée par un muret en forme de demi-cercle. À ses deux extrémités, le muret s'arrête à quelque distance des angles nord et ouest de la Maison sacrée, laissant un passage libre pour les pèlerins. Beaucoup de ceux-ci, cependant, n'empruntent pas ce passage mais, contournant le muret par l'extérieur, incluent l'enceinte dans leurs circumambulations. L'espace ainsi circonscrit s'appelle Hijr Ismâ'îl car les tombes d'Ismaël et d'Agar se trouvent sous les dalles qui pavent le sol.

'Abd al-Muttalib aimait tellement se tenir auprès de la Ka'bah qu'il faisait parfois étendre sa couche dans le Hijr. Une nuit, alors qu'il dormait à cet endroit, une silhouette fantomatique lui apparut en songe et lui dit : « Déterre la douce clarté ! – Qu'est-ce que la douce clarté ? » demanda-t-il, mais son interlocuteur disparut. Il n'en ressentit pas moins en se réveillant une telle impression de bonheur et de paix qu'il décida de passer la nuit suivante au même endroit. Le visiteur revint et lui dit : « Déterre la grande bonté ! » Mais, à nouveau, sa question ne reçut aucune réponse. La troisième nuit, il entendit : « Déterre le précieux trésor ! » et une fois encore, à peine interrogée, l'ombre disparut. Mais la quatrième nuit l'injonction fut : « Déterre Zemzem ! » et cette fois-ci, ayant demandé « Qu'est-ce que Zemzem ? » il reçut cette réponse :

> « Déterre-la, tu ne le regretteras pas,
> Car elle est pour toi l'héritage
> De ton plus illustre aïeul.

Jamais elle ne tarira ni ne manquera
D'étancher la soif des pèlerins innombrables. »

Puis il lui fut dit de chercher un endroit où il trouverait du sang et de la fiente, une fourmilière et des corbeaux en train de becqueter. Finalement, il lui fut enjoint de prier « pour obtenir une eau claire, vive et abondante qui abreuverait les pèlerins durant tout leur pèlerinage »[1].

Au point du jour, 'Abd al-Muttalib se leva et sortit du Hijr par le coin nord de la Maison sacrée, nommé l'angle irakien. Puis il longea le mur nord-est à l'extrémité duquel s'ouvre la porte de la Ka'bah. Après l'avoir dépassée, il s'arrêta quelques pas plus loin, à l'angle oriental, où il baisa avec vénération la Pierre noire. De ce point il repartit en sens inverse pour accomplir le rite de circumambulation que les descendants d'Abraham, aussi bien la branche issue d'Ismaël que celle issue d'Isaac, accomplissent autour de leurs sanctuaires, dans le sens contraire à celui du mouvement solaire. Laissant la porte derrière lui, il gagna le coin irakien et traversa le Hijr pour atteindre l'angle occidental, dit syrien, puis le coin yéménite orienté au sud. Tandis qu'il parcourait l'espace séparant le coin yéménite de la Pierre noire, il pouvait voir devant lui la masse sombre du mont Abû Qubays et, au-delà, les collines orientales plus lointaines dont les contours se détachaient nettement sur le fond de lumière dorée. Il fit sept fois le tour du Sanctuaire et, à chaque fois, la luminosité devenait sensiblement plus vive, car en Arabie les aurores et les crépuscules sont de courte durée. Le rite terminé, il alla de la Pierre noire vers la porte de la Ka'bah, saisit l'anneau de métal suspendu au verrou et, tout en le serrant dans sa main, récita la prière qui lui avait été prescrite.

Un battement d'ailes se fit entendre et un oiseau se posa sur le sable derrière lui, bientôt suivi d'un autre. Quand il eut achevé sa supplique, 'Abd al-Muttalib se retourna et les observa : ils se dirigeaient en clopinant de leur pas de corbeaux vers deux rochers en forme de statue qui se dressaient à moins d'une centaine de mètres de là, à peu près dans l'axe de la porte. On les avait adoptés comme idoles, et c'est entre eux deux que les Quraysh immolaient leurs

1. I. I. 93.

victimes. Aussi bien que les corbeaux, 'Abd al-Muttalib savait qu'il y avait toujours du sang dans le sable à cet emplacement. On y trouvait aussi des excréments et, s'étant approché, 'Abd al-Muttalib y découvrit aussi une fourmilière.

Il retourna chez lui prendre deux pioches, dont une pour son fils Hârith qu'il amena avec lui à l'endroit où il savait devoir creuser. Le choc sourd de leurs outils dans le sable et le spectacle insolite qu'ils formaient dans cette cour visible de tous les côtés attirèrent bientôt une foule de curieux. Malgré le respect qu'inspirait généralement 'Abd al-Muttalib, quelques individus ne tardèrent pas à protester, disant qu'il était sacrilège de creuser à l'endroit où l'on sacrifiait aux idoles et qu'il fallait arrêter cette opération. 'Abd al-Muttalib rétorqua qu'il n'en ferait rien et il dit à Hârith de se tenir auprès de lui et d'empêcher quiconque de l'interrompre pendant qu'il creuserait. Ce fut un moment d'extrême tension, qui aurait pu mal tourner. Mais les deux Hâshimites étaient résolus et unis tandis que les curieux se trouvaient pris au dépourvu. Au reste, ces idoles, Isâf et Nâ'ilah, n'occupaient pas un rang très élevé dans la hiérarchie des idoles mecquoises et certains prétendaient même qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme jurhumites changés en pierre pour avoir profané la Ka'bah. Aussi 'Abd al-Muttalib continua-t-il à creuser sans que quiconque essaie véritablement de l'en empêcher. Quelques personnes étaient déjà en train de s'éloigner du Sanctuaire lorsque soudain la pioche heurta la pierre qui couvrait le puits, et 'Abd al-Muttalib poussa un cri de louange à Dieu. La foule se reforma et se mit à grossir ; et lorsque fut mis au jour le trésor que Jurhum avait enfoui, chacun prétendit en avoir sa part. Pour pouvoir déterminer la part qui resterait au Sanctuaire, celle qui lui reviendrait personnellement et celle qui serait partagée entre les membres de la tribu, 'Abd al-Muttalib admit que chaque pièce ferait l'objet d'un tirage au sort. Telle était la procédure devenue officielle pour le règlement des cas litigieux et, pour ce faire, on avait recours aux flèches divinatoires tirées à l'intérieur de la Ka'bah, devant l'idole moabite de Hubal. En l'occurrence, une partie du trésor revint à la Ka'bah et une autre à 'Abd al-Muttalib, mais l'ensemble des Quraysh n'en obtint aucune pièce. Il fut aussi convenu que le clan de Hâshim aurait la charge du puits de Zemzem puisque la fonction de donner à boire aux pèlerins lui incombait déjà.

CHAPITRE V

Le vœu de sacrifier un fils

Les Quraysh respectaient 'Abd al-Muttalib pour sa générosité, sa loyauté et sa sagesse. C'était aussi un très bel homme, qui en imposait par sa présence. Sa fortune était encore une autre raison pour lui de s'estimer favorisé par le destin ; et voici qu'à présent, comme pour couronner ces faveurs, il venait d'être choisi comme l'instrument providentiel de la redécouverte de Zemzem. Il était profondément reconnaissant à Dieu de toutes ces bénédictions ; mais son âme était encore troublée par les pensées qui l'avaient assailli au moment où on l'avait sommé de ne plus creuser et où la situation avait pris un tour très critique. Tout s'était finalement bien passé, grâce à Dieu ! mais jamais, comme à cet instant-là, il ne s'était senti aussi démuni de n'avoir qu'un seul fils. Son cousin Umayyah, par exemple, qui était à la tête du clan de 'Abdu Shams, était comblé de fils nombreux ; et si c'était Mughîrah, le chef de Makhzûm, qui avait déterré Zemzem, ses fils auraient pu former autour de lui un cercle large et solide. Or lui-même, bien que possédant plusieurs épouses, n'avait qu'un seul fils pour le soutenir. Il s'y était déjà à demi résigné, mais Dieu qui venait de lui confier Zemzem pouvait encore l'enrichir dans d'autres domaines. Encouragé par la faveur dont il avait été comblé, il se mit à prier Dieu de lui donner d'autres fils et, en conclusion de sa prière, il fit vœu que si Dieu lui accordait la bénédiction d'avoir dix fils et de les élever tous jusqu'à l'âge d'homme, il Lui en sacrifierait un à la Ka'bah.

Sa prière fut exaucée et, au fil des ans, neuf fils naquirent dans sa maison. Quand il avait prononcé son vœu, celui-ci paraissait ne se rapporter qu'à une possibilité très lointaine. Or, le moment vint où, tous ses fils étant parvenus à l'âge adulte à l'exception du plus

jeune, 'Abd Allâh, le souvenir du vœu commença à le hanter. Bien qu'il fût fier de tous ses fils, il ne leur avait jamais accordé à tous la même affection et, depuis longtemps, il sentait que 'Abd Allâh était son préféré. Mais il n'était pas impossible que Dieu, lui aussi, ait une préférence pour cet enfant auquel Il avait donné une remarquable beauté et qu'Il choisisse celui-là pour Lui être sacrifié. Quoi qu'il puisse advenir, 'Abd al-Muttalib était un homme de parole que l'idée d'être parjure ne pouvait pas même effleurer. C'était aussi un homme équitable doué d'un sens aigu des responsabilités, c'est-à-dire de celles qu'un homme doit assumer et de celles qu'il lui faut éviter. Il n'allait pas assumer lui-même la lourde charge de choisir celui de ses fils qui serait sacrifié. Aussi, lorsqu'il ne fut plus permis de considérer 'Abd Allâh comme un simple jouvenceau, il rassembla ses dix fils, leur parla du pacte qu'il avait conclu avec Dieu et leur demanda de l'aider à tenir sa parole. Ils n'avaient d'autre choix que d'accepter, le vœu de leur père devenant leur propre affaire, et ils se bornèrent à demander quelle conduite ils devaient suivre. 'Abd al-Muttalib leur dit de prendre chacun une flèche et d'y apposer leur marque. Entre-temps, il avait fait tenir un message au devin officiel des Quraysh, lui fixant rendez-vous à la Ka'bah. Puis il conduisit ses fils au Sanctuaire, les fit entrer à l'intérieur de la Maison sacrée et, là, mit le devin au courant de son vœu. Chacun de ses fils présenta sa flèche et lui-même, se tenant à côté de la statue de Hubal, dégaina un long poignard qu'il avait apporté avec lui et adressa une prière à Dieu. On procéda au tirage au sort et ce fut la flèche de 'Abd Allâh qui sortit. Son père le prit par la main et, tenant son couteau dans l'autre main, il le conduisit vers la porte, décidé à se rendre immédiatement sur le lieu du sacrifice, comme s'il redoutait de se donner le temps de réfléchir.

Mais il avait compté sans les femmes de sa maisonnée et surtout sans Fâtimah, la mère de 'Abd Allâh. Alors que ses autres épouses, originaires de tribus éloignées, n'avaient guère d'influence à La Mecque, il n'en était pas de même de Fâtimah, femme de la tribu Quraysh, issue du puissant clan de Makhzûm et, par sa mère, descendante de 'Abd, un des fils de Qusayy. Toute sa famille résidait à proximité, était facile à joindre et pouvait lui venir en aide en cas de besoin. Elle avait donné à 'Abd al-Muttalib trois de ses dix fils : Zubayr, Abû Tâlib et 'Abd Allâh, ainsi que ses cinq filles, lesquelles

étaient entièrement dévouées à leurs frères. Ces femmes n'étaient pas restées inactives, non plus d'ailleurs que les autres épouses qui, sans nul doute, avaient demandé l'aide de Fâtimah pour faire front au danger qui menaçait également chacun des dix fils, dont l'un était nécessairement le possesseur de la flèche du sacrifice.

Pendant que se déroulait le tirage au sort, un attroupement avait commencé à se former dans la cour du Sanctuaire. Lorsque 'Abd al-Muttalib et 'Abd Allâh apparurent sur le seuil de la Ka'bah, tous deux pâles comme la mort, un murmure s'éleva parmi les Makhzûmites, qui comprirent qu'un des fils de leur sœur était la victime désignée. « Pourquoi ce couteau ? » lança une voix, et la question fut reprise par d'autres, bien que la réponse fût connue de tous. 'Abd al-Muttalib commença à parler du vœu qu'il avait prononcé, mais Mughîrah, le chef de Makhzûm, lui coupa la parole : « Tu ne le sacrifieras point ; offre plutôt un sacrifice en remplacement de ton fils, et sa rançon dût-elle épuiser toute la fortune des fils de Makhzûm, nous le rachèterons ! » Sur ces entrefaites, les frères de 'Abd Allâh étaient sortis de la Maison sacrée. Aucun d'eux n'avait encore ouvert la bouche, mais ils se tournèrent alors vers leur père et le supplièrent de laisser la vie sauve à leur frère et d'offrir en expiation un autre sacrifice. Parmi tous ceux qui se trouvaient là, il n'y eut personne qui ne prit leur parti, et 'Abd al-Muttalib était à la fois tenté de se laisser convaincre et rempli de scrupules. Finalement, il accepta d'aller consulter une certaine femme de Yathrib réputée pour sa sagesse qui pourrait lui dire si une expiation pouvait être envisagée dans son cas, et sous quelle forme.

Prenant avec lui 'Abd Allâh et un ou deux autres fils, 'Abd al-Muttalib se rendit dans sa contrée natale, où on lui apprit que la femme qu'il cherchait avait émigré à Khaybar, une opulente colonie juive située dans une vallée fertile à près de quarante lieues au nord de Yathrib. Les voyageurs poursuivirent leur route jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la femme et l'eussent mise au courant des faits. Elle leur promit de consulter son génie familier et leur fixa rendez-vous pour le jour suivant. 'Abd al-Muttalib adressa une prière à Dieu et, le matin suivant, la femme leur dit : « La réponse m'est parvenue. Quel est le prix du sang chez vous ? » Ils répondirent que c'était dix chameaux. « Retournez dans votre pays, dit-elle, et mettez côte à côte votre homme et dix chameaux ; puis tirez au sort entre eux. Si

la flèche est défavorable à votre homme, ajoutez d'autres chameaux, et tirez au sort une nouvelle fois ; s'il le faut ajoutez davantage de chameaux jusqu'à ce que votre Seigneur les accepte et que le sort se tourne contre eux. Alors sacrifiez les chameaux, et laissez à l'homme la vie sauve. »

Rentrés aussitôt à La Mecque, ils conduisirent solennellement 'Abd Allâh et dix chameaux dans la cour de la Ka'bah. 'Abd al-Muttalib pénétra dans la Maison sacrée, se plaça à côté de Hubal et pria Dieu d'accepter leur démarche. Ensuite de quoi ils procédèrent au tirage au sort et la flèche désigna 'Abd Allâh. Dix autres chameaux furent ajoutés, mais une seconde fois la flèche dit que les chameaux devaient vivre et que l'homme devait mourir. On continua d'ajouter des chameaux, dix à chaque tirage, toujours avec le même résultat, jusqu'à ce que le nombre de chameaux eût atteint la centaine. Alors seulement, la flèche leur fut contraire. Mais 'Abd al-Muttalib était excessivement scrupuleux : pour lui, le témoignage d'une seule flèche ne suffisait pas à décider d'une affaire aussi importante. Il insista pour que l'on tirât au sort une seconde fois, puis une troisième, ce qui fut fait et chaque fois la flèche désigna les chameaux. En fin de compte, il eut la certitude que Dieu avait accepté son expiation, et les chameaux furent dûment immolés.

CHAPITRE VI

Le besoin d'un prophète

'Abd al-Muttalib, dans ses prières, ne s'adressait pas à Hubal. Il s'adressait toujours à Dieu, à Allâh. Mais au cours des nombreuses générations pendant lesquelles elle était restée en place à l'intérieur de la Maison de Dieu, l'idole moabite était devenue pour les Quraysh une sorte de personnification de la *barakah*, c'est-à-dire de la bénédiction, de l'influence spirituelle qui baignait ce sanctuaire suréminent. Il existait à travers l'Arabie d'autres sanctuaires de moindre importance dont les plus connus, au Hijâz, étaient les temples d'al-Lât, d'al-'Uzzah et de Manât, déesses que certains de leurs adorateurs prétendaient pouvoir nommer les trois « filles de Dieu ». Dès sa prime enfance, à l'instar des autres Arabes de Yathrib, 'Abd al-Muttalib avait appris à vénérer Manât, dont le temple était situé à Qudayd, au bord de la mer Rouge, pratiquement à la latitude de l'oasis. Plus important encore pour les Quraysh était le sanctuaire d'al-'Uzzah, dans la vallée de Nakhlah, distante d'une journée de chameau au sud de La Mecque. De là, il suffisait d'une autre journée de voyage dans la même direction pour atteindre Tâ'if, une cité ceinte de murailles, dressée sur un plateau fertile et verdoyant, dont les habitants, les Thaqîf, étaient un rameau de la grande tribu arabe de Hawâzin. Al-Lât était la « dame de Tâ'if » et son idole était abritée dans un riche sanctuaire. Les Thaqîf aimaient à se considérer, en tant que gardiens de ce temple, comme le pendant des Quraysh ; et dans le langage courant, les Quraysh allaient jusqu'à parler des « deux grandes cités » pour désigner La Mecque et Tâ'if. Malgré le merveilleux climat et la fertilité du « Jardin du Hijâz », ainsi que l'on nommait Tâ'if, ses habitants n'étaient pas sans éprouver quelque jalousie à l'égard de la vallée aride occupée par leurs émules du

nord, car au fond de leurs cœurs ils savaient bien que leur temple, quoi qu'ils en disent pour en souligner l'importance, ne pouvait se comparer à la Maison de Dieu. Ils ne souhaitaient d'ailleurs pas vraiment qu'il en fût autrement, car eux aussi descendaient d'Ismaël et avaient des racines à La Mecque. Leurs sentiments étaient donc mêlés, et parfois contradictoires. Pour leur part, les Quraysh ne jalousaient personne. Ils se savaient vivre au centre du monde et posséder en leur sein un aimant capable d'attirer les pèlerins de tous les points de la terre. Il ne tenait qu'à eux de ne rien faire qui pût altérer les bons rapports qui s'étaient établis entre eux et les tribus de la périphérie.

De par sa fonction d'hôte des pèlerins venus visiter la Ka'bah, 'Abd al-Muttalib avait une conscience particulièrement aiguë de ces relations. Il s'agissait d'une fonction intertribale, qui retombait dans une certaine mesure sur chacun des Quraysh. Il fallait veiller à ce que les pèlerins se sentissent à La Mecque comme dans une seconde patrie ; leur faire bon accueil impliquait que l'on fasse bon accueil à l'objet de leur adoration et que l'on ne manque pas de rendre hommage aux idoles qu'ils apportaient avec eux. L'acceptation des idoles et la croyance en leur efficacité reposaient sur l'autorité d'une tradition qui avait traversé de nombreuses générations. 'Abd al-Muttalib, cependant, se trouvait sans doute moins loin de la religion d'Abraham que la plupart de ses contemporains de Quraysh, de Khuzâ'ah, de Hawâzin et des autres tribus arabes.

Encore y avait-il – et y avait-il toujours eu – un petit nombre de croyants qui avaient maintenu la pureté du culte abrahamique. Ils étaient seuls à comprendre que le culte des idoles, loin d'appartenir à la tradition, était en fait une innovation, un danger dont il fallait se garder. Il suffisait d'avoir une vue plus étendue de l'histoire pour se rendre compte que Hubal ne valait pas mieux que le veau d'or des fils d'Israël. Ces *Hunafâ'*[1], ainsi qu'ils se nommaient eux-mêmes, se gardaient de toute relation avec les idoles, dont ils considéraient la présence à La Mecque comme une profanation et une souillure. Leur refus de tout compromis et la franchise avec laquelle ils exprimaient souvent leurs opinions les mettaient plus ou moins en marge de la société mecquoise qui les respectait, les tolérait ou

1. Le mot *hanîf*, au pluriel *hunafâ'*, signifie pur, « orthodoxe ». Voir Cor. VI, 161.

les maltraitait, en partie selon leur personnalité, en partie selon que leur clan était disposé ou non à les protéger.

'Abd al-Muttalib connaissait quatre de ces Hunafâ', dont un des plus respectés, nommé Waraqah, était le fils de Nawfal[2], du clan d'Asad, son cousin issu de germain. Waraqah s'était fait chrétien et il existait, parmi les chrétiens de ces régions, une croyance selon laquelle la venue d'un Prophète était imminente. Même si elle n'était pas très répandue, cette croyance avait l'aval d'un ou deux vénérables dignitaires des Églises orientales ainsi que des astrologues et des devins. Quant aux juifs, pour qui la probabilité d'un tel événement était d'autant plus facile à admettre qu'à leurs yeux la lignée des prophètes ne devait prendre fin qu'avec le Messie, ils étaient presque unanimes à attendre un prophète. Leurs rabbins et d'autres sages les assuraient que sa venue était proche ; bon nombre de prédictions concernant les signes avant-coureurs de sa venue s'étaient déjà réalisées, et il ne pourrait évidemment s'agir que d'un juif, d'un représentant du Peuple élu. Les chrétiens, et parmi eux Waraqah, avaient quelque doute à propos de ce dernier point, car ils ne voyaient pas pourquoi le nouveau prophète ne serait pas arabe. Les Arabes avaient besoin d'un prophète plus encore que les juifs qui, du moins, suivaient encore la religion d'Abraham dans la mesure où leur culte s'adressait au Dieu unique et où ils n'avaient pas d'idoles. Et qui, sinon un prophète, serait à même de délivrer les Arabes du culte des faux dieux ? Disposées en cercle autour de la Ka'bah, à quelque distance de celle-ci, on dénombrait trois cent soixante idoles. En outre, presque chaque foyer mecquois possédait sa divinité, une idole petite ou grande qui était au centre de la vie familiale. Chaque fois qu'il sortait de sa maison, surtout si c'était pour partir en voyage, et chaque fois qu'il y entrait, le Mecquois avait soin d'aller frotter sa main sur l'idole pour en obtenir des grâces. Au demeurant, La Mecque n'était pas exceptionnelle à cet égard, car ces pratiques étaient répandues dans presque toute l'Arabie. Il existait, il est vrai, quelques communautés arabes chrétiennes bien implantées vers le sud, à Najrân et au Yémen, ainsi que dans le nord près de la frontière syrienne. Mais la plus récente intervention divine, celle qui avait

2. À ne pas confondre avec Nawfal, frère de Hâshim, qui a donné son nom à un clan.

bouleversé la Méditerranée et de vastes contrées de l'Europe, n'avait eu, en près de six siècles, pratiquement aucun impact sur la société païenne qui gravitait autour du sanctuaire mecquois. Les Arabes qui peuplaient le Hijâz et la grande plaine du Najd, à l'est, semblaient totalement fermés au message des Évangiles.

Ce n'était pas que les Quraysh et les autres tribus païennes fussent hostiles au christianisme. Il arrivait que des chrétiens vinssent rendre hommage au sanctuaire d'Abraham, et il leur était fait aussi bon accueil qu'aux autres visiteurs. En outre, un chrétien avait été autorisé, et même encouragé, à peindre sur un mur, à l'intérieur de la Ka'bah, une icône de la Vierge Marie et de l'Enfant Jésus qui contrastait de façon saisissante avec les autres peintures. Sans doute les Quraysh n'étaient-ils pas véritablement sensibles à ce contraste : pour eux, il s'agissait surtout de grossir de deux nouvelles idoles la multitude de celles qui existaient déjà, et c'est en partie cette forme de tolérance qui émoussait leur sensibilité.

À la différence de la plupart des hommes de sa tribu, Waraqah savait lire, et il avait étudié les Écritures et la théologie. Aussi pouvait-il percevoir que parmi les promesses du Christ, il en était une que les chrétiens interprétaient généralement comme ayant trait au miracle de la Pentecôte, mais dont certains éléments ne semblaient nullement en rapport avec ce miracle et se référaient certainement à quelque chose d'autre, quelque chose qui ne s'était pas encore accompli. Le texte n'en restait pas moins obscur, car que pouvaient bien signifier de telles paroles : *Il ne parlera pas de lui-même, mais tout ce qu'il entendra il le dira*[3] ?

Waraqah avait une sœur nommée Qutaylah, qui était très proche de lui. Il lui parlait souvent de ces choses, et ses paroles avaient produit sur elle une si forte impression que la pensée du prophète attendu occupait souvent son esprit. Était-il possible qu'il fût déjà présent parmi eux ?

Après que le sacrifice des chameaux eut été accepté, 'Abd al-Muttalib décida de chercher une épouse pour le fils qui venait d'être racheté, et après quelque réflexion son choix se porta sur Aminah, la fille de Wahb, un des petits-fils de Zuhrah, frère de Qusayy.

3. Saint Jean, 16 : 13.

Wahb avait été le chef du clan de Zuhrah, mais à sa mort, survenue quelques années plus tôt, Aminah avait été placée sous la garde de son oncle paternel Wuhayb, qui avait succédé à Wahb à la tête du clan. Wuhayb avait lui-même une fille d'âge nubile, du nom de Hâlah, et lorsque 'Abd al-Muttalib eut arrangé le mariage de son fils avec Aminah, il demanda Hâlah en mariage pour lui-même. Wuhayb y consentit, et l'on fit tous les préparatifs pour que les deux mariages fussent célébrés en même temps. Le jour fixé, 'Abd al-Muttalib prit son fils par la main et tous deux se mirent en route pour la demeure des Bani Zuhrah[4]. En chemin, ils durent passer devant la demeure des Bani Asad ; et le destin voulut que Qutaylah, la sœur de Waraqah, se tînt devant l'entrée de sa maison, peut-être à dessein, pour voir ce qu'elle pourrait du grand mariage qui allait avoir lieu et dont tout le monde parlait à La Mecque. 'Abd al-Muttalib avait alors plus de soixante-dix ans, mais il était resté remarquablement jeune à tous égards. Et c'était un spectacle impressionnant que de voir les deux futurs maris s'avancer lentement, avec leur grâce naturelle qu'accentuait encore la solennité de l'occasion. Mais à mesure qu'ils s'approchaient de sa maison, Qutaylah n'avait plus d'yeux que pour le jeune homme. 'Abd Allâh était, de par sa beauté, le Joseph de son époque. Même les plus âgés des hommes et des femmes du clan des Quraysh ne se rappelaient pas avoir jamais vu son égal. Il était à présent dans sa vingt-cinquième année, en pleine fleur de sa jeunesse. Mais Qutaylah était surtout frappée – comme elle l'avait déjà été en d'autres circonstances, mais jamais aussi intensément que cette fois – par la lumière qui rayonnait de son visage et qui semblait venir d'un autre monde. Se pouvait-il que 'Abd Allâh fût le Prophète attendu ? Ou bien était-il destiné à être le père du Prophète ?

Ils l'avaient à peine dépassée que, mue par une impulsion soudaine, elle s'écria : « Ô 'Abd Allâh ! » 'Abd al-Muttalib lâcha la main de son fils comme pour l'inciter à adresser la parole à sa cousine. 'Abd Allâh se retourna vers elle, et elle lui demanda où il se rendait. « Je vais avec mon père », répondit-il simplement, non par désir de taire quelque chose, mais parce qu'il était sûr qu'elle savait qu'il se rendait à son mariage. « Prends-moi comme épouse, ici même et sur-le-champ, dit-elle, et tu auras autant de chameaux

4. Les fils (c'est-à-dire descendants) de Zuhrah ; *bani* est le pluriel de *ibn*, « fils ».

qu'on en a sacrifié à ta place. » 'Abd Allâh lui répondit : « Je suis avec mon père. Je ne puis agir contre sa volonté, ni le quitter »[5].

Les mariages se déroulèrent comme prévu et les deux couples demeurèrent quelques jours chez Wuhayb. Pendant ce séjour, 'Abd Allâh dut aller chercher quelque chose dans sa propre maison et il rencontra de nouveau Qutaylah, la sœur de Waraqah. Elle cherchait son regard avec tant d'insistance qu'il s'arrêta près d'elle, pensant qu'elle allait lui parler. Comme elle restait silencieuse, il lui demanda pourquoi elle ne répétait pas ce qu'elle lui avait dit la veille. Elle lui fit cette réponse : « La lumière qui, hier, était avec toi t'a quittée. Aujourd'hui tu ne peux plus satisfaire le besoin que j'avais de toi[6]. »

C'est en l'an 569 de l'ère chrétienne que ces mariages eurent lieu. L'année suivante devait entrer dans l'histoire sous le nom d'« Année de l'Éléphant », et son importance fut capitale pour plus d'une raison.

5. I. I. 100.
6. I. I. 101.

CHAPITRE VII

L'Année de l'Éléphant

À cette époque, le Yémen était sous la domination de l'Abyssinie, et un Abyssin nommé Abrahah en était vice-régent. Il fit bâtir une somptueuse cathédrale à San'â' avec l'espoir que cette cité prendrait la place de La Mecque comme lieu de pèlerinage le plus fréquenté de toute l'Arabie. Il avait fait venir du marbre enlevé à un palais en ruine de la reine de Saba et, à l'intérieur, il avait fait dresser des croix d'or et d'argent, des chaires d'ivoire et d'ébène. Il écrivit à son maître, le négus : « Ô Roi, je t'ai construit une église telle que jamais on n'en a bâti pour aucun monarque avant toi ; et je ne prendrai pas de repos avant d'en avoir fait le nouveau centre de pèlerinage des Arabes. » Il ne faisait d'ailleurs aucun secret de son dessein, ce qui suscitait une colère grandissante parmi toutes les tribus du Hijâz et du Najd. Finalement, un homme de Kinânah, tribu apparentée aux Quraysh, se rendit à San'â' dans l'intention délibérée de souiller l'église ; ce qu'il fit une nuit, après quoi il s'en retourna sain et sauf chez les siens.

Quand Abrahah apprit la nouvelle, il jura qu'en représailles il raserait complètement la Ka'bah. Après avoir achevé ses préparatifs, il se mit en route pour La Mecque avec une grande armée, en tête de laquelle marchait un éléphant. Quelques tribus arabes au nord de San'â' tentèrent de lui barrer la route, mais les Abyssins les mirent en fuite après avoir capturé leur chef, Nufayl, de la tribu de Khath'am ; lequel, pour avoir la vie sauve, s'offrit à servir de guide à l'expédition.

Lorsque l'armée atteignit Tâ'if, les hommes de Thaqîf sortirent à la rencontre d'Abrahah, car ils craignaient que celui-ci ne détruisît leur temple d'al-Lât par erreur, le prenant pour la Ka'bah. Ils s'empres-

sèrent de lui faire observer qu'il n'était pas encore arrivé à destination, et ils lui proposèrent un guide pour le reste du parcours. Bien qu'il eût déjà avec lui Nufayl, Abrahah accepta leur offre, mais l'homme mourut en chemin, à environ une lieue et demie de La Mecque, au lieu-dit Mughammis, où on l'enterra. Plus tard, les Arabes prirent l'habitude de lapider sa tombe et, aujourd'hui encore, les gens qui habitent à cet endroit lui jettent des pierres en passant.

Abrahah fit halte à Mughammis et envoya un détachement de cavaliers jusqu'à la périphérie de La Mecque. Ceux-ci se saisirent de tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage et renvoyèrent à Abrahah leur butin, dont faisaient partie deux cents chameaux appartenant à 'Abd al-Muttalib. Les Quraysh et les autres tribus voisines tinrent un conseil de guerre et décidèrent qu'il était inutile d'essayer de résister à l'ennemi. Pendant ce temps, Abrahah envoya à La Mecque un émissaire qui devait s'enquérir du chef de la cité, lui dire que l'armée n'était pas venue pour combattre mais seulement pour détruire le temple et lui faire savoir que s'il voulait éviter toute effusion de sang il devait se rendre dans le camp abyssin.

Il n'y avait pas eu de chef officiel des Quraysh depuis le temps où leurs privilèges et leurs responsabilités avaient été divisés entre la maison de 'Abd ad-Dâr et celle de 'Abdu Manâf. Pourtant, la plupart des gens savaient fort bien lequel des chefs de clan était, en fait sinon en droit, le chef de La Mecque. En l'occurrence, l'émissaire fut conduit directement à la maison de 'Abd al-Muttalib, lequel, accompagné d'un de ses fils, se rendit au camp yéménite avec le messager. Lorsque Abrahah aperçut le vieillard, il fut tellement impressionné par son allure qu'il se leva de son siège royal pour le saluer, puis il s'assit à côté de lui sur le tapis, disant à son interprète de s'enquérir pour savoir s'il avait une faveur à demander. 'Abd al-Muttalib répondit que l'armée lui avait pris deux cents chameaux et il demanda qu'on les lui restituât. Abrahah fut quelque peu surpris de cette requête et il se déclara déçu de voir 'Abd al-Muttalib se préoccuper davantage de ses chameaux que de sa religion que lui, Abrahah, et les siens étaient venus détruire. À quoi 'Abd al-Muttalib répliqua : « Moi, je suis le maître des chameaux ; quant au temple, il a également un maître qui le défendra. – Il ne pourra pas le défendre contre moi, dit Abrahah. – Nous verrons, repartit 'Abd al-Muttalib, mais donne-moi mes chameaux. » Sur quoi Abrahah

donna des ordres pour que les chameaux fussent rendus à leur propriétaire.

'Abd al-Muttalib retourna auprès des Quraysh et leur conseilla de se retirer dans les collines qui entouraient la ville. Puis il se rendit au Sanctuaire avec quelques parents et familiers qui, groupés auprès de lui, implorèrent Dieu de les aider contre Abrahah et son armée. Lui-même prit entre ses mains l'anneau de métal qui pend au milieu de la porte de la Ka'bah et lança cet appel : « Ô Dieu, ton serviteur protège sa propre maison. Toi, protège la Tienne ! » Après quoi, lui et les autres allèrent rejoindre le reste des Quraysh dans les collines, à des emplacements d'où ils pouvaient observer ce qui se passait en bas dans la vallée.

Le lendemain matin, Abrahah s'apprêta à marcher sur la ville, dans l'intention de détruire la Ka'bah, puis de s'en retourner à San'â' par où il était venu. On conduisit l'éléphant, richement caparaçonné, en tête de l'armée qui était déjà en ordre de marche ; et lorsque le puissant animal eut atteint son poste, son cornac Unays le fit se tourner dans la même direction que les troupes, c'est-à-dire face à La Mecque. Pendant qu'il remplissait assez à contrecœur sa fonction de guide, Nufayl avait presque toujours marché en tête de l'armée à côté d'Unays, duquel il avait appris quelques-uns des ordres auxquels obéissait l'éléphant. Profitant de ce qu'Unays avait la tête tournée pour guetter le signal du départ, Nufayl souleva l'oreille de l'éléphant et, doucement mais fermement, y glissa l'ordre de s'agenouiller. Sur ce, à la surprise et à la consternation d'Abrahah et de ses soldats, l'éléphant plia lentement et paisiblement les genoux et s'accroupit sur le sol. Unays lui ordonna de se relever, mais l'ordre de Nufayl avait coïncidé avec un ordre plus puissant que celui d'aucun homme, et l'éléphant ne fit pas signe de se mouvoir. Ils se mirent à plusieurs pour le contraindre à se remettre debout, allant jusqu'à le frapper à la tête avec des barres de fer et à lui enfoncer des crochets dans le ventre. Rien n'y fit et il demeura immobile comme un roc. Ils essayèrent alors un stratagème : faisant faire demi-tour à l'armée entière, ils la firent avancer de quelques pas dans la direction du Yémen. Aussitôt, l'éléphant se releva, se tourna dans la direction des soldats et se mit à les suivre. Reprenant espoir, ceux-ci refirent demi-tour ; l'éléphant fit de même, mais il ne s'était pas plus tôt retrouvé face à La Mecque qu'il s'agenouilla derechef.

Aucun signe n'aurait pu indiquer plus clairement qu'il ne fallait pas aller plus avant. Abrahah, cependant, était aveuglé par l'ambition qu'il nourrissait pour le sanctuaire qu'il avait bâti et par sa résolution de détruire le grand sanctuaire rival. S'il avait donné à ce moment l'ordre de battre la retraite, peut-être auraient-ils échappé au désastre. Mais tout à coup, il fut trop tard : à l'ouest le ciel devint noir et un bruit étrange se fit entendre, dont le volume s'amplifia tandis qu'une grande vague de ténèbres en provenance de la mer déferlait sur eux et qu'au-dessus de leurs têtes, à perte de vue, l'espace se remplissait d'oiseaux. Des survivants ont dit que leur vol ressemblait à celui des martinets et que chaque oiseau portait trois cailloux de la grosseur d'un pois sec, l'un tenu dans son bec et les autres serrés dans chaque patte. De tous côtés, ils fondirent sur les soldats, les criblant de pierres au passage, et les galets étaient si durs et lancés à une telle vitesse qu'ils transperçaient même les cottes de mailles. Chaque pierre atteignait sa cible et tuait son homme, car aussitôt qu'une pierre frappait un corps, la chair commençait à se putréfier, rapidement dans certains cas, plus lentement dans d'autres. Si tous ne furent pas touchés et si certains furent épargnés, dont Unays et l'éléphant, tous furent frappés de terreur. Quelques-uns restèrent dans le Hijâz, où ils gagnèrent leur vie comme bergers ou en s'acquittant de divers travaux, mais la plupart des membres de l'expédition regagnèrent San'â' en grand désordre. Beaucoup moururent en chemin et beaucoup d'autres, dont Abrahah, moururent peu de temps après leur retour. Quant à Nufayl, il s'était éloigné subrepticement de l'armée pendant que l'attention générale était concentrée sur l'éléphant et il atteignit sans encombre les collines qui entourent La Mecque.

À dater de ce jour, les Quraysh furent appelés par l'ensemble des Arabes « les gens de Dieu », et on leur témoigna encore plus de respect qu'auparavant, car Dieu avait exaucé leurs prières et avait évité la destruction de la Ka'bah. On les honore encore aujourd'hui, mais plutôt en raison d'un second événement – lequel n'est sûrement pas sans rapport avec le premier – qui survint durant cette même Année de l'Éléphant.

'Abd Allâh, le fils de 'Abd al-Muttalib, ne se trouvait pas à La Mecque au moment du miracle des oiseaux. Il était parti faire du négoce en Palestine et en Syrie avec l'une des caravanes et, sur le

chemin du retour, il avait fait halte à Yathrib où l'avait hébergé la famille de sa grand-mère. Là, il était tombé malade et la caravane avait poursuivi sans lui le voyage jusqu'à La Mecque. Aussitôt qu'il apprit la maladie de son fils, 'Abd al-Muttalib dépêcha Hârith à Yathrib afin qu'il raccompagne son frère à la maison dès que celui-ci serait suffisamment rétabli pour pouvoir voyager. Cependant, quand Hârith arriva chez ses cousins de Yathrib, ils lui rendirent son salut avec des condoléances, et il sut aussitôt que son frère était mort.

La peine fut grande à La Mecque au retour de Hârith. L'unique consolation d'Aminah fut l'enfant que lui laissait son époux décédé et qu'elle portait encore en son sein, et elle sentit son chagrin s'adoucir à mesure que la date de la délivrance se rapprochait. Elle avait conscience de porter en elle une lumière et, un jour, celle-ci rayonna devant elle si intensément qu'elle put apercevoir les châteaux de Bustra, en Syrie. Et elle entendit une voix qui lui disait : « Tu portes en ton sein le seigneur de ce peuple ; lorsqu'il naîtra, tu diras : "Je le place sous la protection de l'Unique, contre la perfidie de tout envieux" ; puis tu lui donneras comme nom Muhammad[1]. »

Quelques semaines plus tard, l'enfant vint au monde. C'était, selon la tradition, le douzième jour du mois de Rabî' al-Awwal, c'est-à-dire le 20 août de l'an 570 de l'ère chrétienne. Aminah se trouvait dans la maison de son oncle et elle fit demander à 'Abd al-Muttalib de venir voir son petit-fils. Il prit l'enfant dans ses bras et le porta au Sanctuaire ; il pénétra avec lui dans la Maison sacrée et adressa à Dieu une prière d'action de grâces. Puis il ramena l'enfant à sa mère, non sans s'arrêter en cours de route dans sa maison pour le présenter aux siens. Lui-même était sur le point d'avoir un autre fils de Hâlah, la cousine d'Aminah. Pour lors, le plus jeune de ses fils était 'Abbâs, âgé de trois ans, qui vint à sa rencontre sur le seuil de la maison : « Voici ton frère ; embrasse-le ! » lui dit 'Abd al-Muttalib en lui tendant le nouveau-né. Et 'Abbâs l'embrassa.

1. I. I. 102.

CHAPITRE VIII

Le désert

Dans toutes les grandes familles des villes arabes, il était d'usage d'envoyer les garçons dans le désert, peu de temps après leur naissance, pour qu'ils soient allaités, sevrés et passent une partie de leur enfance dans une des tribus bédouines. La Mecque n'avait aucune raison de ne pas se conformer à cette coutume, d'autant que les épidémies n'y étaient pas rares et que la mortalité infantile y était élevée. Mais ce n'est pas seulement la pureté de l'air du désert que les Mecquois savaient bonne pour leurs fils : si le désert était bienfaisant pour le corps, il l'était aussi pour l'âme. Les Quraysh n'avaient adopté que depuis peu la vie sédentaire ; ils avaient vécu plus ou moins en nomades jusqu'au jour où Qusayy leur avait dit de se bâtir des maisons autour du Sanctuaire. Les établissements fixes étaient peut-être inévitables, mais ils n'étaient pas sans danger. Le mode de vie des ancêtres avait été plus noble, celui des habitants de la tente qui se déplacent souvent. Noblesse et liberté sont inséparables, et le nomade était libre. Dans le désert, un homme se sentait le maître de l'espace, et cette domination de l'espace le faisait en quelque sorte échapper à celle du temps. Chaque fois qu'il levait le camp, il se dépouillait de son passé, et les lendemains semblaient perdre de leur fatalité si l'on n'en connaissait ni le lieu ni l'heure. Le citadin, au contraire, était un prisonnier ; rester fixé au même endroit, jour après jour et à jamais, c'était s'offrir comme cible à l'action du temps, destructeur de toutes choses. Les villes étaient des foyers de corruption, la paresse et la veulerie rampaient à l'ombre de leurs murailles, prêtes à émousser le zèle et la vigilance de chacun. Tout s'y dégradait, même le langage, l'un des plus précieux trésors de l'homme. Très peu d'Arabes savaient lire, mais l'art de bien

s'exprimer était une qualité que tous les parents désiraient pour leurs enfants. On jugeait la valeur d'un homme, dans une large mesure, d'après son éloquence, et la fleur de l'éloquence était la poésie. Compter un grand poète dans la famille était toujours un sujet de fierté et les meilleurs poètes appartenaient presque toujours à l'une ou l'autre des tribus du désert, car c'était au désert que le langage parlé se rapprochait le plus de la poésie.

Aussi devait-on, à chaque génération, renouer les liens avec le désert : de l'air pur pour les poitrines, un arabe pur pour la langue et, pour l'âme, le sens de la liberté. C'est ainsi que de nombreux fils des Quraysh passaient jusqu'à huit années au désert afin d'en être marqués durablement, même si un séjour plus court eût suffi pour obtenir ce résultat.

Certaines tribus s'étaient fait une renommée pour leur façon d'allaiter et d'élever les enfants, notamment les Bani Sa'd ibn Bakr, une branche périphérique des Hawâzin, dont le territoire s'étendait au sud-est de La Mecque. Aminah était toute disposée à confier son fils aux bons soins d'une femme de cette tribu, dont des membres venaient périodiquement rendre visite aux Quraysh en quête de nourrissons. Il se trouvait que quelques-uns d'entre eux étaient attendus incessamment à La Mecque. Le voyage qu'ils firent à cette occasion fut narré quelques années plus tard par une des leurs, Halîmah, fille d'Abû Dhu'ayb, qui était accompagnée de son mari et de leur fils nouveau-né qu'elle allaitait. « C'était une année de sécheresse, dit-elle, et il ne nous restait plus rien. Je me mis en route, montée sur une ânesse grise qui m'appartenait, et nous avions avec nous une vieille chamelle dont on ne pouvait plus tirer une seule goutte de lait. Toute la nuit, notre fils nous tint éveillés par ses gémissements : il avait faim et mes seins ne contenaient plus assez de lait pour le nourrir ; quant à mon ânesse, elle était si faible et émaciée que souvent nos compagnons devaient s'arrêter pour m'attendre. »

Et Halîmah de raconter comment ils poursuivirent leur chemin sans autre espoir que de voir tomber la pluie qui aurait donné quelque pâture à l'ânesse et à la chamelle et gonflé un peu leurs mamelles ; mais aucune pluie n'était encore tombée lorsqu'ils atteignirent La Mecque. Une fois dans la ville, les familles des Bani Sa'd se mirent en quête de nourrissons, et Aminah proposa son fils à l'une d'elles, puis à une autre, jusqu'à ce qu'elle les eût toutes essayées et qu'en

définitive toutes eussent refusé. « La cause de ce refus, relate Halîmah, est que nous espérions recevoir quelque faveur du père de l'enfant. "Un orphelin ! disions-nous, que pourraient donc bien faire pour nous sa mère et son grand-père ?" » Ce n'est pas que ces familles eussent désiré un paiement direct pour prix de leurs services, car il était considéré comme déshonorant qu'une femme touche un salaire pour allaiter un enfant. La récompense espérée, bien que moins directe et plus lointaine, avait une portée bien plus vaste. Cet échange de bons offices entre citadins et nomades s'inscrivait dans la nature des choses, car les uns étaient pauvres là où les autres étaient riches, et inversement. Les nomades avaient à offrir le mode de vie que Dieu avait donné aux hommes depuis des temps immémoriaux, celui d'Abel. Les fils de Caïn, car c'est Caïn qui avait bâti les premiers villages, possédaient des biens et de la puissance. Pour les Bédouins, il était avantageux de créer des liens durables avec l'une des grandes familles. La mère nourricière gagnait un autre fils, qui la considérerait comme une seconde mère et lui manifesterait sa piété filiale tant qu'il vivrait. Ce fils deviendrait aussi le frère de ses enfants à elle, ce qui n'était pas qu'une relation de pure forme : chez les Arabes, le sein est l'un des canaux de l'hérédité et l'enfant qui tète assimile les qualités de sa nourrice. Cependant, on ne pouvait rien attendre, ou presque, de l'enfant lui-même tant qu'il n'avait pas grandi et, dans l'intervalle, c'est sur le père que l'on pensait normalement pouvoir s'appuyer pour remplir les devoirs de son fils. Un grand-père était trop éloigné et, en l'occurrence, il était assez facile d'apprendre que 'Abd al-Muttalib était un vieillard dont on pouvait raisonnablement penser qu'il ne vivrait plus très longtemps. À sa mort, ce seraient ses fils, et non pas son petit-fils, qui hériteraient de lui. Aminah elle-même était pauvre et, quant à l'enfant, son père n'avait pas vécu assez longtemps pour pouvoir accumuler quelques biens. Il n'avait laissé à son fils que cinq chameaux, un petit troupeau de moutons et de chèvres, et une jeune esclave. Sans doute le fils de 'Abd Allâh appartenait-il à une noble famille ; mais il était de beaucoup le nourrisson le plus pauvre que l'on eût présenté aux Bédouines cette année-là.

Par ailleurs, même si les parents nourriciers n'étaient pas censés être riches, il ne fallait cependant pas qu'ils fussent dans la misère et, de toute évidence, Halîmah et son mari étaient plus pauvres que

tous leurs compagnons. Chaque fois qu'il y avait un choix à faire entre Halîmah et une autre nourrice, c'était à l'autre qu'on accordait la préférence. C'est ainsi qu'en peu de temps toutes les femmes des Bani Sa'd s'étaient vu confier un bébé, à l'exception de Halîmah : la plus pauvre des nourrices restait sans nourrisson, tandis que le plus pauvre des nourrissons restait sans nourrice.

« Lorsque nous décidâmes de quitter La Mecque, poursuit Halîmah, je dis à mon mari : "Il me déplaît de revenir parmi mes amies sans avoir un enfant à allaiter. Je vais retourner auprès de cet orphelin et je le prendrai. – Fais comme tu voudras, dit-il. Il se peut que par lui Dieu nous accorde Sa bénédiction." J'allai donc prendre le bébé, pour la seule raison que je n'en avais pas trouvé d'autre. Je le ramenai à l'endroit où nous avions laissé nos montures et je ne l'avais pas plus tôt serré dans mon giron que mes seins se gonflèrent de lait. Je le nourris et il but à satiété, de même que son frère de lait qui téta après lui. Après quoi tous les deux s'endormirent. Mon mari alla vers notre vieille chamelle et, ô merveille, voici que ses pis étaient gonflés. Il se mit à la traire, puis il but de son lait et je fis de même, jusqu'à ce qu'il nous fût impossible de boire davantage et que notre faim fût assouvie. Nous passâmes une excellente nuit et, au matin, mon mari me dit : "Par Dieu, Halîmah, c'est une créature bénie que tu as prise en charge. – C'est bien ce que j'espère", lui répondis-je. Nous reprîmes alors la route. Portant le bébé en croupe, je chevauchais mon ânesse qui, dès ce moment, se mit à presser le pas et à passer devant les autres ânes qui ne parvenaient pas à la suivre. "Qu'as-tu donc ? s'exclamaient les gens, attends-nous ! Cette ânesse n'est-elle pas la même que celle que tu montais en venant ? – Si, par Dieu ! C'est bien la même. – Alors, il a dû lui arriver quelque miracle." »

« Nous regagnâmes nos campements sur le territoire des Bani Sa'd et je ne pense pas qu'il existe sur la terre de contrée plus aride que celle-ci l'était alors. Pourtant, après que nous eûmes ramené l'enfant pour vivre avec nous, mon troupeau me revenait chaque soir bien repu et plein de lait. Nous pouvions traire nos bêtes et en boire le lait, alors que les autres n'en avaient pas une goutte. Et nos voisins disaient à leurs bergers : "Allez donc, vous autres ! Faites paître vos troupeaux au même endroit que lui !" (voulant dire mon berger). Malgré tout, leurs bêtes rentraient toujours affamées, ne donnant pas

de lait, alors que les miennes revenaient rassasiées, avec du lait en abondance. Nous jouîmes sans interruption de cette abondance et de cette générosité de la part de Dieu jusqu'à ce que l'enfant eût accompli sa deuxième année et que je l'aie sevré[1]. »

« Il grandissait bien, continue à raconter Halîmah, incomparablement mieux que tous les autres garçons. À deux ans c'était un bel enfant et nous le reconduisîmes à sa mère, tout en souhaitant vivement qu'il pût rester parmi nous à cause des bénédictions qu'il nous apportait. Aussi dis-je à sa mère : "Laisse-moi mon petit garçon jusqu'à ce qu'il soit devenu plus robuste, car je crains qu'il ne soit atteint par la peste de La Mecque." Nous insistâmes jusqu'à ce qu'elle consentît à nous le confier une nouvelle fois, et nous le ramenâmes à la maison.

« Un jour, plusieurs mois après notre retour, alors que lui et son frère se tenaient derrière nos tentes avec quelques-uns de nos agneaux, son frère vint vers nous en courant et nous dit : "Mon frère le Qurayshite ! Deux hommes vêtus de blanc se sont saisis de lui et l'ont couché à terre ; puis ils lui ont ouvert la poitrine et y ont plongé leurs mains." Je courus vers lui avec son père et nous le trouvâmes debout, mais son visage était très pâle. L'attirant près de nous, nous lui demandâmes : "Qu'as-tu, mon fils ?" Il répondit : "Deux hommes vêtus de blanc se sont approchés de moi ; ils m'ont couché à terre, m'ont ouvert la poitrine et l'ont fouillée en cherchant je ne sais quoi."[2] »

Halîmah et son mari Hârith eurent beau regarder ici et là, ils n'aperçurent nulle trace des deux hommes ; il n'y avait pas non plus de sang, ni de plaie visible qui puisse corroborer les paroles des deux garçons. De quelque façon qu'on les interrogeât, rien ne pouvait les faire revenir sur ce qu'ils avaient rapporté, ni modifier leur récit sur un point quelconque. Cependant, la poitrine de leur fils adoptif ne portait aucune trace et rien d'anormal n'altérait la perfection de son petit corps. Le seul trait insolite se trouvait au milieu de son dos, entre les épaules : une marque de forme ovale, petite mais très distincte, où la peau était légèrement gonflée, semblable à l'em-

1. I. I. 105.
2. I. I. 105.

preinte laissée par une ventouse, mais cette marque était là depuis la naissance de l'enfant.

Bien des années plus tard, Muhammad fit lui-même en ces termes le récit plus détaillé de cet événement : « Deux hommes vinrent à ma rencontre ; ils étaient vêtus de blanc et tenaient un bassin d'or rempli de neige. S'étant saisis de moi, ils me fendirent la poitrine, en sortirent le cœur qu'ils ouvrirent à son tour pour en extraire un caillot noir qu'ils jetèrent au loin. Puis ils me lavèrent le cœur et la poitrine avec la neige[3]. » Il ajouta encore ces mots : « Satan touche tous les fils d'Adam le jour où leur mère les met au monde, à l'exception de Marie et de son fils[4]. »

3. I. S. I/1, 96.
4. B. LX, 54.

CHAPITRE IX

Un double deuil

Halîmah et Hârith étaient persuadés que les garçons avaient dit la vérité ; aussi étaient-ils profondément troublés. Hârith craignait que leur fils nourricier ne fût possédé par un esprit malin ou qu'on ne lui ait jeté un sort, et il dit à sa femme de le ramener sans attendre à sa mère avant que le mal qu'on lui avait fait ne se manifeste de façon visible. Halîmah ramena donc le garçon une nouvelle fois à La Mecque, décidée à taire la raison de son changement d'attitude. Cependant, cette volte-face était trop brusque et, ne se laissant pas abuser, Aminah finit par se faire raconter toute l'histoire. Après l'avoir entendue, elle dissipa les craintes de Halîmah, disant : « De grandes choses se préparent pour mon fils. » Elle lui parla alors de sa grossesse, de la lumière qu'elle avait eu conscience de porter en elle. Halîmah fut rassurée, mais cette fois Aminah décida de garder son fils auprès d'elle : « Laisse-le-moi, dit-elle, et fais bon retour chez toi. »

Le jeune garçon vécut heureux à La Mecque avec sa mère pendant près de trois ans, gagnant l'affection de son grand-père, de ses oncles et tantes, et des nombreux cousins avec lesquels il jouait. Deux d'entre eux lui étaient particulièrement chers : Hamzah et Safiyyah, les enfants nés du dernier mariage de 'Abd al-Muttalib, ce mariage qui avait été célébré le même jour que celui des parents de Muhammad. Hamzah était du même âge que Muhammad, tandis que Safiyyah était un peu plus jeune ; ils étaient, respectivement, son oncle et sa tante par son père, et ses cousins par sa mère, et des liens étroits et durables se formèrent entre eux trois.

Quand Muhammad eut atteint l'âge de six ans, sa mère décida de rendre visite à leur parenté de Yathrib. Ils se joignirent à l'une des

caravanes qui faisaient route vers le nord, Aminah montée sur un chameau et l'enfant sur un autre, avec l'esclave Barakah qui lui était toute dévouée. Il raconta plus tard comment il avait appris à nager dans un bassin qui appartenait à ses parents khazrajites, du clan de 'Adî ibn an-Najjâr, avec qui ils séjournèrent à ce moment-là, et comment les garçons lui apprirent à faire voler un cerf-volant. Peu après qu'ils eurent repris le chemin du retour, Aminah tomba malade et ils furent contraints de s'arrêter, laissant la caravane continuer la route sans eux. Quelques jours plus tard, Aminah mourut. Le lieu, peu éloigné de Yathrib, s'appelait Abwâ, et c'est là qu'elle fut enterrée. Barakah fit de son mieux pour consoler l'enfant qui, désormais, était doublement orphelin, et en compagnie de quelques voyageurs elle le ramena à La Mecque.

Dès lors, son grand-père le prit entièrement en charge et il fut bientôt évident que l'affection particulière qu'il avait éprouvée pour 'Abd Allâh s'était reportée sur le fils de celui-ci. 'Abd al-Muttalib aimait toujours se retrouver près de la Ka'bah, comme à l'époque où il avait coutume d'aller dormir dans le Hijr Ismâ'îl et où il avait reçu l'ordre de déterrer Zemzem. Aussi sa famille lui étendait-elle chaque jour à l'ombre de la Maison sacrée une couche sur laquelle, par respect pour leur père, aucun de ses fils, pas même Hamzah, n'avait jamais tenté de s'asseoir ; mais son petit-fils n'avait pas de tels scrupules, et quand ses oncles lui disaient d'aller s'asseoir ailleurs 'Abd al-Muttalib s'interposait : « Laissez donc faire mon fils ; car, par Dieu, un grand avenir l'attend. » Il le prenait près de lui et lui caressait le dos, ne se lassant pas de regarder ce que faisait le garçon. Chaque jour, ou presque, on les voyait ensemble, la main dans la main, à la Ka'bah ou dans quelque autre coin de La Mecque. 'Abd al-Muttalib allait jusqu'à amener Muhammad avec lui lorsqu'il se rendait à l'Assemblée où les notables de la ville, tous plus que quadragénaires, se rencontraient pour traiter de diverses questions, et l'octogénaire ne craignait pas de demander à l'enfant de sept ans son opinion sur tel ou tel point. Lorsque les autres dignitaires s'en étonnaient, il disait toujours : « Un grand avenir attend mon fils. »

Deux ans après le décès de sa mère, l'orphelin eut le chagrin de perdre son grand-père. Alors qu'il était à l'article de la mort, 'Abd al-Muttalib confia son petit-fils à Abû Tâlib, qui était un frère germain du père de l'enfant. Abû Tâlib sut donner à son neveu autant

d'affection et de tendresse que celui-ci en avait reçu du vieil homme. Il le traita comme un de ses propres fils et son épouse Fâtimah [1] fit de son mieux pour remplacer la mère du garçon. Quelques années plus tard, Muhammad devait dire d'elle qu'elle aurait laissé ses propres enfants aller le ventre creux, plutôt que lui.

1. Comme Abû Tâlib, elle était une petite-fille de Hâshim par son fils Asad, demi-frère de 'Abd al-Muttalib.

CHAPITRE X

Le moine Bahîrà

La fortune de 'Abd al-Muttalib avait fondu pendant la dernière partie de sa vie et il ne laissa à sa mort qu'un maigre héritage à partager entre ses fils. Certains d'entre eux, surtout 'Abd al-'Uzzah, plus connu sous le nom d'Abû Lahab, avaient acquis une fortune personnelle. Mais Abû Tâlib était pauvre et son neveu tenait à faire son possible pour subvenir à ses propres besoins. À cette fin, il gardait souvent des moutons et des chèvres, passant ainsi de nombreuses journées dans la solitude des montagnes qui dominaient La Mecque ou sur le versant des vallées plus éloignées. Il arrivait aussi que son oncle l'emmenât avec lui en voyage et c'est ainsi qu'une fois, alors que Muhammad avait neuf ou, selon certains, douze ans, ils se rendirent en Syrie avec une caravane de marchands. À Bustra, près d'un endroit où les caravanes avaient coutume de faire halte, se trouvait une cellule qui, de génération en génération, avait été occupée par un moine chrétien. Quand l'un mourait, un autre prenait sa place et héritait de ce que contenait la cellule, y compris certains manuscrits anciens. Parmi ces manuscrits, il y en avait un qui prédisait qu'un prophète serait envoyé aux Arabes, et le moine Bahîrà, qui occupait alors la cellule, était très versé dans le contenu de ce livre auquel il s'intéressait d'autant plus que, comme Waraqah, il avait le sentiment que la venue de ce prophète aurait lieu de son vivant.

Il avait vu bien des fois la caravane mecquoise s'approcher et faire halte non loin de sa cellule, mais quand vint celle-ci, son attention fut attirée par une chose dont il n'avait jamais vu la pareille auparavant : un petit nuage se déplaçait doucement à basse altitude au-dessus de la tête des voyageurs, si bien qu'il faisait toujours écran

entre le soleil et un ou deux d'entre eux. Fort intrigué, Bahîrà les regarda s'approcher jusqu'à ce que soudain son intérêt se mue en stupéfaction : car ils venaient à peine de s'arrêter que le nuage fit de même, demeurant immobile au-dessus de l'arbre sous lequel ils s'étaient abrités et qui, lui-même, avait abaissé ses branches de telle façon que les voyageurs étaient doublement ombragés. Même s'il ne s'agissait pas d'un signe spectaculaire, Bahîrà sut en reconnaître la haute signification. Seule une grande présence spirituelle pouvait l'expliquer et, aussitôt, il songea au prophète attendu. Se pouvait-il qu'enfin il fût venu et qu'il se trouvât parmi ces voyageurs ?

On avait récemment renouvelé les réserves de nourriture de la cellule et, rassemblant toutes ses provisions, Bahîrà fit dire aux gens de la caravane : « Hommes des Quraysh, j'ai préparé de quoi vous nourrir et j'aimerais que vous veniez chez moi, tous autant que vous êtes, jeunes et vieux, hommes libres et esclaves. » Ils se rendirent donc dans sa cellule mais, en dépit de ce qu'il avait dit en formulant son invitation, ils laissèrent Muhammad près des chameaux pour qu'il veille sur eux et sur les bagages. Tandis qu'ils s'approchaient, Bahîrà scrutait leurs visages un à un, mais il n'en voyait aucun qui correspondît à la description de son livre et ne reconnaissait pas non plus parmi eux un seul homme dont le format soit proportionné à la grandeur des deux miracles. Peut-être n'étaient-ils pas tous venus. « Hommes des Quraysh, insista-t-il, qu'aucun d'entre vous ne reste à l'écart ! – Nous n'avons laissé personne en arrière, répondirent-ils, sauf un enfant, le plus jeune de nous tous. – Ne le traitez pas ainsi, plaida Bahîrà, mais dites-lui de venir et qu'il prenne part à notre repas. » Abû Tâlib et les autres se repentirent de leur inadvertance : « Nous avons eu tort, dit l'un d'entre eux, de laisser en arrière le fils de 'Abd Allâh et de ne pas l'avoir amené pour participer à ce festin. » Sur ce, cet homme alla chercher l'enfant, l'embrassa et l'amena pour qu'il s'assît avec tout le monde.

Un simple regard sur le visage de l'enfant suffit à Bahîrà pour expliquer les miracles ; en l'observant attentivement durant tout le repas, il put remarquer sur le visage et sur le corps de nombreux traits qui correspondaient à ce qu'il avait lu dans son livre. Aussi, le repas fini, le moine alla vers son plus jeune hôte et lui posa des questions sur la façon dont il vivait et dont il dormait, et sur ses affaires en général. Muhammad répondit de bonne grâce à toutes ces

questions car l'homme était vénérable et ses demandes étaient courtoises et bienveillantes. Il n'hésita pas davantage à ôter son manteau lorsque, finalement, le moine lui demanda s'il pouvait voir son dos. Bahîrà avait déjà acquis une certitude, mais il était dès lors doublement convaincu car il y avait là, entre les deux épaules, la marque précise qu'il s'attendait à voir, le sceau de la prophétie tel qu'il était décrit dans son livre et à l'emplacement indiqué. Il se tourna vers Abû Tâlib : « Quel lien de parenté y a-t-il entre ce garçon et toi ? demanda-t-il. – C'est mon fils, répondit Abû Tâlib. – Ce n'est pas ton fils, rétorqua le moine, il est impossible que le père de cet enfant soit encore en vie. – C'est le fils de mon frère, dit Abû Tâlib. – Qu'est-il donc arrivé à son père ? – Il est mort alors que l'enfant était encore dans le sein de sa mère. – Voilà donc la vérité, fit Bahîrà. Ramène le fils de ton frère dans son pays et garde-le des juifs car par le ciel, s'ils le voient et s'ils savent à son sujet ce que je sais moi-même, ils chercheront à lui nuire. De grandes choses se préparent pour le fils de ton frère. »

CHAPITRE XI

Un pacte de chevalerie

Une fois qu'il eut conclu ses affaires en Syrie, Abû Tâlib s'en retourna à La Mecque avec son neveu, lequel reprit la vie solitaire qu'il menait auparavant. Ses oncles, cependant, veillaient à ce qu'il acquît, de même que 'Abbâs et Hamzah, quelque pratique du maniement des armes de guerre. Il était visible que Hamzah serait plus tard un homme de forte carrure, doué d'une grande force physique. Il avait déjà une bonne pratique de l'escrime et de la lutte. Muhammad était de taille et de force moyennes. Spécialement doué pour le tir à l'arc, il promettait de devenir un excellent archer, à l'exemple de ses grands ancêtres Abraham et Ismaël. Il avait pour cela un excellent atout dans l'acuité de sa vue qui lui permettait, disait-on, de compter au moins douze étoiles dans la constellation des Pléiades.

Au cours de ces années, les Quraysh n'avaient été engagés dans aucune guerre, si ce n'est dans un conflit épisodique et intermittent que l'on en vint à désigner sous le nom de « guerre sacrilège » parce qu'elle avait éclaté durant un des mois sacrés. Un dépravé de la tribu des Kinânah avait tué par traîtrise un homme des 'Amir, l'une des tribus Hawâzin du Najd, et s'était réfugié dans la citadelle inexpugnable de Khaybar. Les événements avaient suivi leurs cours habituel chez les gens du désert : l'honneur réclamait la vengeance, et la tribu de la victime attaqua donc Kinânah, la tribu du meurtrier. En tant qu'alliés de Kinânah, les Quraysh furent impliqués dans ce conflit sans gloire, qui traîna en longueur pendant trois ou quatre années au cours desquelles il n'y eut que cinq jours de véritables combats. Le clan de Hâshim avait alors pour chef Zubayr, frère germain, comme Abû Tâlib, du père de Muhammad. Zubayr et Abû Tâlib emmenèrent leur neveu Muhammad avec eux à l'une des premières batailles, bien

que, selon leur dire, il fût trop jeune pour se battre. On lui permit toutefois d'aider les combattants en ramassant les flèches ennemies qui avaient manqué leur but et en les remettant à ses oncles pour qu'ils les réutilisent contre leurs adversaires [1]. Mais au cours d'une des batailles qui suivirent, dans laquelle les Quraysh et leurs alliés avaient nettement le dessous, on lui permit de faire valoir ses talents d'archer et on le complimenta pour sa bravoure [2].

La guerre contribua à attiser le mécontentement croissant que les communautés sédentaires éprouvaient souvent vis-à-vis de la loi du désert. La plupart des chefs qurayshites avaient voyagé jusqu'en Syrie et avaient pu observer par eux-mêmes la relative équité qui régnait dans l'Empire romain. En Abyssinie, également, il était possible d'obtenir justice sans avoir recours à la guerre. Mais il n'existait pas en Arabie un système de lois comparable, qui permît à la victime d'un crime, ou à sa famille, d'obtenir réparation ; et il était naturel que cette guerre sacrilège, comme les conflits qui l'avaient précédée, amenât bon nombre d'esprits à réfléchir aux moyens qui pourraient empêcher la répétition de ces tristes enchaînements. Au demeurant, le résultat dépassa cette fois le stade des réflexions et des paroles : du côté des Quraysh, la plupart étaient résolus à prendre des mesures pour éviter la guerre, et leur sens de la justice fut mis à l'épreuve par un incident scandaleux qui se produisit à La Mecque au cours des quelques semaines qui suivirent la fin des hostilités.

Un marchand du port yéménite de Zabîd avait vendu des marchandises de valeur à un notable du clan de Sahm. Après en avoir pris possession, le Sahmite refusa de payer le prix convenu. Le marchand lésé était inconnu à La Mecque, ce que l'autre savait bien, et il n'avait dans toute la ville ni associé, ni protecteur qui puisse lui venir en aide. Comme il n'était pas homme à se laisser intimider par la morgue et l'insolence de son adversaire, il se plaça sur le versant du mont Abû Qubays et ameuta l'ensemble des Quraysh, les exhortant d'une voix forte et éloquente à lui rendre justice. Il y eut une réponse immédiate de la part des clans qui n'avaient pas d'alliance traditionnelle avec Sahm. Les Quraysh aspiraient pardessus tout à être unis, sans considération de clan ; mais à l'intérieur

1. I. H. 119.
2. I. S. I/1, 81.

même de cette union demeurait la conscience aiguë du clivage qui s'était produit lors de la succession de Qusayy et qui les avait partagés en deux groupes, les Gens du Parfum et les Confédérés. Or Sahm faisait partie des Confédérés. À l'autre groupe, celui des Gens du Parfum, appartenait un des hommes les plus riches de La Mecque, 'Abd Allâh ibn Jud'ân, chef de Taym, qui mit sa vaste maison à la disposition de tous les hommes épris de justice qui voudraient s'y réunir. Parmi les Gens du Parfum, tous acceptèrent l'invitation à l'exception des clans de 'Abdu Shams et de Nawfal. Les clans de Hâshim, Muttalib, Zuhrah, Asad et Taym étaient tous bien représentés, et 'Adî, qui avait été l'un des Confédérés, vint se joindre à eux. Ayant décidé, après un débat animé, qu'il était impératif de fonder un ordre de chevalerie destiné à faire respecter la justice et à protéger les faibles, ils se rendirent ensemble à la Ka'bah où ils versèrent de l'eau sur la Pierre noire et la recueillirent dans un récipient. Chacun but de cette eau consacrée et, la main droite levée au-dessus de leur tête, ils firent serment que désormais, chaque fois qu'un abus de pouvoir serait commis à La Mecque, ils feraient corps aux côtés de l'opprimé contre l'oppresseur jusqu'à ce que justice soit rendue, que l'opprimé soit un homme des Quraysh ou qu'il soit étranger. Sur quoi le Sahmite fut contraint de s'acquitter de sa dette, et aucun des clans qui s'étaient tenus à l'écart du pacte n'offrit de lui venir en aide.

Zubayr, du clan de Hâshim, était, avec le chef de Taym, un des fondateurs de cet ordre, et il avait amené avec lui son neveu Muhammad, lequel prit part au serment. Des années plus tard, celui-ci raconta : « J'étais présent dans la maison de 'Abd Allâh ibn Jud'ân lorsque fut conclu un pacte si excellent que je n'échangerais pas la part que j'y ai prise contre un troupeau de chameaux rouges ; et si maintenant, en Islam, on me demandait d'y participer, j'acquiescerais avec joie[3]. » Un autre de ceux qui assistèrent à l'événement fut le cousin germain de 'Abd Allâh ibn Jud'ân, Abû Quhâfah, du clan de Taym, lequel était accompagné de son fils Abû Bakr, d'une année plus jeune que Muhammad et qui devait devenir son ami le plus intime.

3. I. I. 86.

CHAPITRE XII

Questions matrimoniales

Muhammad avait dépassé sa vingtième année et, à mesure que le temps passait, il recevait de plus en plus d'offres de la part des gens de sa parenté pour accompagner l'un ou l'autre dans leurs voyages à l'étranger. Le jour vint aussi où on lui demanda de prendre en charge les marchandises d'un commerçant qui se trouvait dans l'incapacité de voyager lui-même, et la compétence qu'il montra dans cette mission lui valut d'autres engagements de même nature. Sa situation matérielle s'améliora en conséquence et le mariage devint pour lui une possibilité.

Son oncle et tuteur Abû Tâlib avait, à cette époque, trois fils : l'aîné, Tâlib, était à peu près du même âge que Muhammad ; 'Aqîl avait treize ou quatorze ans ; et Ja'far était un enfant de quatre ans. Muhammad aimait les enfants et se plaisait à jouer avec eux ; il s'attacha particulièrement à Ja'far, qui était beau, intelligent, et qui répondait à l'affection de son cousin avec un dévouement qui devait se révéler durable. Abû Tâlib avait aussi des filles, dont l'une était déjà d'âge nubile. Elle se nommait Fâkhitah, mais elle est plus généralement connue sous le nom d'Umm Hâni qui lui fut donné plus tard. Une grande affection était née entre elle et Muhammad, qui demanda à son oncle l'autorisation de l'épouser. Mais Abû Tâlib avait d'autres projets pour sa fille : son cousin Hubayrah, le fils du frère de sa mère, du clan de Makhzûm, l'avait aussi demandée en mariage. Or Hubayrah n'était pas seulement un homme nanti, c'était aussi, comme Abû Talîb lui-même, un poète de talent. De plus, la puissance du clan de Makhzûm à La Mecque grandissait autant que celle du clan de Hâshim déclinait. Ainsi donc, c'est à Hubayrah qu'il donna Umm Hâni en mariage ; et lorsque son neveu lui en fit le

reproche avec aménité, il répondit simplement : « Ils nous ont donné leurs filles en mariage » – faisant très probablement référence à sa propre mère – « et un homme généreux se doit de rendre la générosité »[1]. La réponse n'était pas entièrement convaincante, dans la mesure où 'Abd al-Muttalib avait déjà fait plus qu'acquitter la dette en question en mariant deux de ses filles, 'Atikah et Barrah, à des hommes de Makhzûm. Pour Muhammad, il était clair que son oncle lui signifiait de façon gentille et courtoise que sa situation ne faisait pas encore de lui un bon parti. Ce fut du moins la conclusion qu'il tira d'abord de ce refus ; mais des circonstances imprévues devaient bientôt l'amener à réviser son jugement.

L'un des plus riches négociants de La Mecque était une femme, Khadîjah, fille de Khuwaylid, du clan d'Asad. C'était une cousine germaine de Waraqah, le chrétien, et de sa sœur Qutaylah, et comme eux elle était cousine éloignée des fils de Hâshim. Elle avait déjà été mariée deux fois, et depuis la mort de son second époux, elle avait pris l'habitude de louer les services d'un homme pour exercer le négoce à sa place. La renommée que Muhammad s'était alors acquise lui avait valu à travers toute la cité le surnom d'al-Amîn, le « fiable », « honnête », « digne de confiance », cela grâce aux témoignages de ceux qui, les premiers, lui avaient confié leurs marchandises en diverses occasions. Khadîjah avait également entendu dire beaucoup de bien de lui dans sa famille. Un jour, elle lui fit demander d'acheminer une partie de ses marchandises en Syrie, lui promettant un salaire deux fois plus élevé que celui qu'elle avait jamais versé à un homme des Quraysh ; elle lui offrait en outre, pour le voyage, les services d'un jeune serviteur de sa maison, nommé Maysarah. Muhammad accepta la proposition et, en compagnie du jeune garçon, il se mit en route vers le nord.

Quand ils eurent atteint Bustra, dans le sud de la Syrie, Muhammad s'abrita à l'ombre d'un arbre, non loin de la cellule d'un moine nommé Nestor. Étant donné que les emplacements auxquels les voyageurs font halte varient peu, il est possible que cet arbre ait été le même que celui sous lequel Muhammad s'était arrêté quelque quinze années plus tôt, alors qu'il faisait route par Bustra avec son oncle. Peut-être Bahîrà était-il mort et avait-il été remplacé par Nestor. Quoi

1. I. S. VIII, 108.

qu'il en soit – car nous ne savons de cet incident que ce que Maysarah en a rapporté –, le moine sortit de sa cellule et demanda au jeune serviteur : « Qui est l'homme assis sous cet arbre ? – C'est un homme des Quraysh, dit Maysarah, qui ajouta à titre d'explication : des gens qui ont la garde du Sanctuaire. – Celui qui est assis sous cet arbre n'est rien de moins qu'un prophète », dit Nestor[2].

Tandis qu'ils remontaient vers le centre de la Syrie, les paroles de Nestor résonnaient toujours plus profondément dans l'âme de Maysarah. Pourtant, elles ne l'avaient pas vraiment étonné, car il s'était rendu compte tout au long du voyage que son compagnon de route était différent de tous les hommes qu'il avait jamais rencontrés. Cette impression fut encore renforcée par une chose qu'il observa sur le chemin du retour : déjà, il avait remarqué à maintes reprises que la chaleur, curieusement, ne les accablait pas ; or un jour, vers midi, il lui fut donné de voir, l'espace d'un instant mais avec une grande netteté, deux anges qui protégeaient Muhammad des rayons du soleil.

Dès leur retour à La Mecque, ils se rendirent chez Khadîjah apportant les marchandises qu'ils avaient achetées sur les marché de Syrie avec le produit de leurs ventes. Assise, Khadîjah écouta Muhammad faire le compte rendu du voyage et lui décrire les transactions qu'il avait menées. Celles-ci se révélèrent très profitables, puisque Khadîjah put vendre les marchandises nouvellement acquises pour presque le double de leur prix d'achat. Ce n'est d'ailleurs pas ces considérations qui l'absorbaient à ce moment-là, mais la personne même de celui qui parlait et sur lequel son attention était totalement concentrée. Muhammad avait vingt-cinq ans. De taille moyenne, plutôt mince, il avait la tête assez grande, les épaules larges et le reste du corps parfaitement proportionné. Sa chevelure et sa barbe étaient noires, denses et légèrement bouclées ; les cheveux retombaient à mi-chemin entre les lobes des oreilles et les épaules,

2. I. S. I/1, 83. Selon la tradition islamique, Muhammad n'est autre que le mystérieux Shiloh, à qui doit être transférée, « dans les derniers jours », l'autorité spirituelle qui jusqu'alors était demeurée la prérogative des juifs, Jésus lui-même ayant été le dernier prophète de la lignée de Juda. La prophétie en question a été faite par Jacob immédiatement avant sa mort : *Et Jacob appela ses fils et dit : « Rassemblez-vous afin que je puisse vous dire ce qu'il vous adviendra dans les derniers jours... Le sceptre ne quittera pas Juda, pas plus qu'un législateur ne viendra si ce n'est d'entre ses pieds, jusqu'à la venue de Shiloh ; et c'est vers lui que le peuple se rassemblera* » (Genèse 49 : 1, 10).

et la barbe était taillée à une longueur qui s'accordait à celle des cheveux. Son front avait une noble largeur et ses grands yeux dessinaient de larges ovales protégés par des cils d'une longueur exceptionnelle et des sourcils bien dessinés, légèrement arqués mais qui ne se rejoignaient pas. Dans la plupart des descriptions les plus anciennes, il est dit que ses yeux étaient noirs, mais un ou deux auteurs mentionnent des yeux bruns, et même brun clair. Il avait un nez aquilin et une bouche large et finement dessinée, qui restait visible malgré le port de la moustache, dont il ne laissait jamais les poils descendre sur la lèvre supérieure. Sa peau était blanche, mais hâlée par le soleil. En plus de sa beauté naturelle, il y avait sur son visage une lumière – la même que celle qui avait émané de son père, mais plus forte encore chez le fils – et cette lumière se voyait surtout sur son large front, ainsi que dans ses yeux qui étaient d'une remarquable clarté. Khadîjah se savait encore belle, mais elle était de quinze ans son aînée. Serait-il néanmoins disposé à l'épouser ?

Il n'eut pas plus tôt pris congé qu'elle alla consulter une de ses amies, du nom de Nufaysah, qui se proposa pour aller trouver le jeune homme de sa part et, si possible, arranger un mariage. Sur ces entrefaites, Maysarah vint voir sa maîtresse et lui parla des deux anges et des paroles du moine. Khadîjah se rendit aussitôt auprès de son cousin Waraqah et lui relata les mêmes choses. « Si cela est vrai, Khadîjah, dit-il, Muhammad est bien le prophète de notre peuple. Depuis longtemps je sais qu'un prophète doit venir, et son heure est maintenant arrivée[3]. »

Pendant ce temps, Nufaysah alla trouver Muhammad et lui demanda pourquoi il était encore célibataire. « Je n'ai pas les moyens de me marier, répondit-il. – Mais si l'on t'en donnait les moyens, dit-elle, et si l'on te conviait à une union dans laquelle tu trouverais beauté, patrimoine, noblesse et aisance, ne consentirais-tu pas ? – De qui s'agit-il ? demanda-t-il. – De Khadîjah, fut la réponse. – Comment donc pourrais-je prétendre à un tel mariage ? – Laisse-moi faire, dit Nufaysah. – Pour ma part, dit-il, je suis consentant[4]. » Nufaysah s'en revint auprès de Khadîjah avec ces nouvelles, et celle-ci fit demander à Muhammad de venir chez elle. Elle lui dit

3. I. I. 121.
4. I. S. I/1, 84.

alors ceci : « Fils de mon oncle, je t'aime pour ta parenté avec moi, et parce que tu te tiens toujours dans le centre, évitant de prendre parti parmi les gens pour ceci ou cela ; et je t'aime pour ta droiture, pour la beauté de ton caractère et pour la véracité de tes paroles[5]. » Puis elle s'offrit à lui en mariage et ils convinrent que lui parlerait à ses oncles tandis qu'elle-même parlerait à son oncle 'Amr, fils d'Asad, car son père Khuwaylid était décédé. Bien qu'il fût relativement jeune, ce fut Hamzah que les Hâshimites choisirent pour les représenter à cette occasion, sans doute parce qu'il était, parmi eux, le plus étroitement apparenté avec le clan d'Asad, sa sœur germaine Safiyyah ayant épousé depuis peu Awwâm, frère de Khadîjah. Ainsi Hamzah alla-t-il avec son neveu demander à 'Amr la main de Khadîjah ; et il fut convenu entre eux que Muhammad offrirait une dot de vingt chamelles.

5. I. I. 120.

CHAPITRE XIII

La maisonnée

Le jeune marié quitta la maison de son oncle et s'en alla vivre dans celle de sa femme. Khadîjah fut non seulement une épouse mais aussi une amie pour son mari, partageant ses aspirations et son idéal dans une mesure peu commune. Leur union fut merveilleusement bénie et heureuse, même si elle connut aussi son lot de chagrins et de deuils. Khadîjah lui donna six enfants, deux fils et quatre filles. Leur premier-né fut un garçon nommé Qâsim, ce qui valut à Muhammad le surnom d'Abû 'l-Qâsim, père de Qâsim ; mais l'enfant mourut avant son deuxième anniversaire. Ensuite vint une fille qu'ils appelèrent Zaynab. Elle fut suivie de trois autres filles : Ruqayyah, Umm Kulthûm et Fâtimah, puis d'un second fils qui vécut peu de temps.

Le jour de son mariage, Muhammad affranchit Barakah, la fidèle esclave qu'il avait héritée de son père ; et le même jour, Khadîjah lui fit cadeau d'un de ses propres esclaves, un adolescent de quinze ans nommé Zayd. Ils marièrent Barakah à un habitant de Yathrib dont elle conçut un fils, dénommé Ayman, d'après lequel on l'appela désormais Umm Ayman, la mère d'Ayman. Quant à Zayd, c'est Hakîm, le neveu de Khadîjah – fils de son frère Hizâm –, qui l'avait acheté récemment, ainsi que quelques autres jeunes gens, à la grande foire de 'Ukâz. Alors que sa tante lui avait rendu visite peu de temps après cet achat, Hakîm avait fait venir ses nouveaux esclaves et avait invité sa tante à en choisir un pour elle. Son choix s'était porté sur Zayd.

Zayd était fier de ses ancêtres : son père Hârithah appartenait à la grande tribu septentrionale de Kalb, dont le territoire s'étendait sur les plaines situées entre la Syrie et l'Iraq. Sa mère était de la tribu voisine de Tayy, non moins illustre, dont l'un des chefs à cette époque était le poète-chevalier Hâtim, célèbre à travers toute l'Arabie pour

son esprit chevaleresque et sa fabuleuse générosité. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que la mère de Zayd l'avait amené en visite dans sa famille et que le village où ils séjournaient avait été attaqué par des cavaliers des Bani Qayn, qui avaient enlevé l'enfant et l'avaient vendu comme esclave. Hârithah, son père, l'avait cherché en vain, et jamais Zayd n'avait rencontré de voyageurs venus de Kalb à qui il aurait pu confier un message pour ses parents. Mais la Ka'bah attirait des pèlerins de toutes les contrées d'Arabie et un jour, durant la saison sacrée, plusieurs mois après qu'il fut devenu l'esclave de Muhammad, Zayd vit un groupe d'hommes et de femmes de sa propre tribu et de son clan dans les rues de La Mecque. S'il les avait rencontrés un an auparavant, sa réaction eût été différente : il avait intensément espéré une telle rencontre et voici qu'au moment où elle se présentait, elle le mettait dans un dilemme. Il ne pouvait pas délibérément laisser sa famille ignorer où il se trouvait. Mais quel message pouvait-il envoyer aux siens ? Quelle qu'en fût la substance, il savait, en vrai fils du désert, que seul un poème serait adéquat en cette circonstance. Il composa donc quelques vers qui exprimaient en partie son état d'âme mais qui, implicitement, en disaient beaucoup plus encore. Puis il aborda les pèlerins kalbites et, après leur avoir révélé son identité, il leur dit : « Transmettez ces vers à ma famille, car je sais combien ils m'ont pleuré », et il récita :

> « Bien que moi je demeure au loin, porte ces mots
> Jusqu'à mon peuple : auprès de la Sainte Demeure
> J'habite, dans les lieux que Dieu a sanctifiés.
> Laissez donc les chagrins qui vous ont tourmentés
> Et ne fatiguez pas vos chameaux à parcourir pour moi la terre ;
> Car, louange à Dieu, je suis dans la meilleure
> Des nobles familles, celle dont tout le lignage est auguste. »

À peine les pèlerins étaient-ils rentrés chez eux avec ces nouvelles que Hârithah se mit en route pour La Mecque avec son frère Ka'b. Ayant été trouver Muhammad, ils le prièrent de leur laisser racheter Zayd, quel que soit le prix demandé. « Laissons-le choisir, dit Muhammad, et s'il choisit d'aller avec vous, il vous appartiendra sans aucune rançon ; s'il me choisit, je ne suis pas homme à placer qui que ce soit au-dessus de celui qui m'a choisi. » Il appela alors Zayd et lui demanda s'il connaissait les deux hommes. « Celui-ci

est mon père, dit le jeune homme, et celui-là mon oncle. – Moi tu me connais, dit Muhammad, et tu as éprouvé ce qu'est ma compagnie ; choisis donc entre eux et moi. » Or, le choix de Zayd était fait et il répondit sur-le-champ : « Je ne saurais donner à nul homme la préférence sur toi. Tu es pour moi comme mon père et ma mère. – Comment peux-tu, ô Zayd ? s'écrièrent les hommes de Kalb. Vas-tu préférer l'esclavage à la liberté ainsi qu'à ton père, à ton oncle et à toute ta famille ? – Il en sera ainsi, dit Zayd, car j'ai vu, venant de cet homme, des choses telles que jamais je ne pourrai choisir quiconque au-dessus de lui. »

Muhammad coupa court à toute nouvelle discussion et demanda aux hommes de se rendre avec lui à la Ka'bah. Là, se tenant debout dans le Hijr, il proclama d'une voix forte : « Ô vous tous qui êtes présents, soyez témoins que Zayd est mon fils : je suis son héritier et il est le mien »[1].

Le père et l'oncle durent se résigner à prendre le chemin du retour sans avoir atteint l'objectif de leur voyage. Mais ce qu'ils avaient à relater à leur tribu au sujet de la profonde affection mutuelle qui avait suscité cette adoption ne manquait pas de grandeur. Lorsqu'ils virent que Zayd était libre, que sa position était honorable, qu'il était promis à un rang élevé parmi les dignitaires du Sanctuaire et que cette situation pourrait profiter à ses frères et à ses autres parents dans les années à venir, ils se rassurèrent et partirent sans amertume. À dater de ce jour, le nouvel Hâshimite fut connu à La Mecque sous le nom de Zayd ibn Muhammad.

Parmi ceux qui fréquentaient le plus assidûment le nouveau ménage se trouvait Safiyyah – devenue la belle-sœur de Khadîjah –, qui était la plus jeune des tantes de Muhammad, plus jeune encore que lui-même. Elle avait coutume d'amener avec elle son jeune fils Zubayr, à qui elle avait donné le nom de son frère aîné. Zubayr connut ainsi ses cousines, les filles de Muhammad, dès sa prime enfance. Safiyyah était aussi accompagnée de sa fidèle servante Salmà, qui avait aidé Khadîjah à accoucher de tous ses enfants et qui se considérait comme un membre de la famille.

Parfois, la maison recevait la visite de Halîmah, la mère nourricière de Muhammad, envers qui Khadîjah se montrait toujours géné-

1. I. S. III/1, 28.

reuse. Une de ces visites eut lieu pendant une période où une intense sécheresse sévissait sur de vastes territoires et avait décimé les troupeaux de Halîmah. Khadîjah lui fit alors cadeau de quarante moutons et d'un chameau de hawdah[2]. C'est à l'occasion de cette même sécheresse, qui avait provoqué une famine dans le Hijâz, que la maisonnée vint à s'agrandir d'un élément important.

Abû Tâlib avait davantage d'enfants qu'il ne pouvait aisément en nourrir et la famine pesait lourdement sur lui. Muhammad s'en rendit compte et estima qu'il fallait faire quelque chose. Le plus fortuné de ses oncles était Abû Lahab, mais celui-ci se tenait quelque peu à l'écart du reste de la famille, en partie sans doute parce qu'il ne comptait parmi les autres membres aucun frère ou sœur germains, sa propre mère n'ayant eu que lui comme enfant. Muhammad préféra donc demander de l'aide à 'Abbâs, marchand dont les affaires prospéraient et dont il se sentait très proche, l'un et l'autre ayant été élevés ensemble. Muhammad était également dans les meilleurs termes avec la femme de 'Abbâs, Umm al-Fadl, qui avait une profonde affection pour lui et lui faisait toujours bon accueil dans leur foyer. C'est ainsi qu'il se rendit chez eux et suggéra que chacune de leurs maisonnées prenne en charge un des fils d'Abû Tâlib jusqu'à ce que la situation s'améliore. 'Abbâs et son épouse acceptèrent de bon cœur et les deux hommes allèrent trouver Abû Tâlib, qui leur dit, après avoir entendu leur proposition : « Faites comme il vous plaira, mais laissez-moi 'Aqîl et Tâlib. » Ja'far avait alors près de quinze ans et il n'était plus le benjamin de la famille, sa mère Fâtimah ayant donné à Abû Tâlib un autre fils plus jeune d'une dizaine d'années, qu'ils avaient appelé 'Alî. 'Abbâs déclara qu'il se chargeait de Ja'far et Muhammad accepta de faire de même pour 'Alî. Ce fut à peu près à la même époque que khadîjah mit au monde son dernier enfant, un fils qui reçut le nom de 'Abd Allâh et qui mourut à un âge encore plus tendre que Qâsim. Il fut d'une certaine façon remplacé par 'Alî, lequel fut élevé comme un frère parmi ses quatre cousines, étant à peu près du même âge que Ruqayyah et Umm Kulthûm, un peu plus jeune que Zaynab et un peu plus âgé que Fâtimah. Ces cinq enfants et Zayd formaient la famille immédiate

2. S. I/1, 71. (Le *hawdah* est le palanquin, ou litière fermée par des rideaux, dans lequel voyagent les femmes ; *N. d. T.*)

de Muhammad et de Khadîjah. Mais il y avait beaucoup d'autres proches parents pour lesquels Muhammad ressentait un profond attachement et qui devaient être appelés à jouer un rôle plus ou moins important dans les événements qui seront relatés ici.

L'aîné de ses oncles, Hârith, qui maintenant était mort, avait laissé de nombreux enfants dont l'un, Abû Sufyân, était à la fois le cousin de Muhammad et son frère de lait, car il avait eu pour nourrice Halîmah, chez les Bani Sa'd, quelques années après Muhammad. Les gens disaient souvent qu'Abû Sufyân était de ceux qui avaient le plus de ressemblances familiales avec Muhammad, et l'une de ces ressemblances était le don de l'éloquence. Cependant, Abû Sufyân était un poète de talent, peut-être plus doué encore que ses oncles Zubayr et Abû Tâlib, tandis que Muhammad n'avait jamais fait preuve de la moindre inclination à composer un poème, bien qu'il fût sans rival pour sa maîtrise de l'arabe et la beauté de son discours.

Il avait en Abû Sufyân, qui était à peu près de son âge, un ami et un compagnon. Un peu plus proches de lui par les liens du sang, il y avait les nombreux enfants des sœurs germaines de son père, les cinq filles aînées de 'Abd al-Muttalib. Parmi les plus âgés de ces cousins se trouvaient les enfants de sa tante Umaymah, qui avait épousé un homme nommé Jahsh, de la tribu arabe septentrionale des Asad[3], lequel possédait une maison à La Mecque. Or il était possible, pour un homme vivant parmi les gens d'une autre tribu que la sienne, de devenir par alliance mutuelle le « confédéré » d'un membre de cette tribu, à laquelle il s'intégrait ainsi en partie, partageant dans une certaine mesure ses responsabilités et ses privilèges. Harb, qui était alors le chef de la branche umayyade[4] du clan de 'Abdu Shams, avait fait de Jahsh son confédéré, si bien que l'on pouvait dire d'Umaymah qu'en épousant Jahsh elle avait pris époux parmi les Shamsites. Leur fils aîné, à qui elle avait donné le nom de son frère 'Abd Allâh, avait une douzaine d'années de moins que Muhammad et les deux cousins avaient l'un pour l'autre une grande affection, laquelle était aussi partagée par Zaynab, fille d'Umaymah, une jeune fille d'une exceptionnelle beauté de quelques années plus jeune que

3. Les Asad ibn Khuzaymah, tribu du nord-est de La Mecque dont le territoire s'étendait à l'extrême nord de la plaine du Najd ; à ne pas confondre avec le clan qurayshite d'Asad.

4. Ainsi nommée d'après le père de Harb : Umayyah, fils de 'Abdu Shams.

son frère. Muhammad connaissait et chérissait ces deux cousins depuis leur plus tendre enfance et il en était de même pour d'autres, notamment pour Abû Salamah, le fils de sa tante Barrah.

La puissante attirance qu'exerçait autour de lui celui qu'on appelait coutumièrement al-Amîn dépassait de loin le cadre de sa propre famille et Khadîjah, elle aussi, participait à cette aura. Elle était aimée et respectée de tous ceux qui entraient dans le vaste cercle de leur rayonnement, lequel englobait également nombre de ses proches. Sa sœur Hâlah, en particulier, était une intime de la maison, avec son fils Abû l-'As. Khadîjah aimait ce neveu comme son propre fils et, quand ce fut le temps, Hâlah s'adressa à elle – car l'aide et les conseils de Khadîjah étaient sans cesse sollicités – pour qu'elle trouve une épouse à son fils. Lorsque Khadîjah en parla à son époux, celui-ci suggéra leur fille Zaynab, qui allait être d'âge nubile ; et le moment venu, ils se marièrent.

Désormais, les espérances des clans de Hâshim et de Muttalib – car du point de vue politique les deux clans n'en faisaient qu'un – reposaient sur Muhammad pour le rétablissement de leur autorité déclinante. Mais au-delà même de toute question de clan, les chefs des Quraysh étaient arrivés à considérer Muhammad comme un des hommes de sa génération les plus aptes à leur succéder et à assumer, après eux, la tâche de soutenir l'honneur et la puissance de la tribu dans toute l'Arabie. Les louanges d'al-Amîn étaient sur toutes les langues, et c'est peut-être pour cette raison qu'Abû Lahab s'en vint un jour voir son neveu pour lui proposer de fiancer Ruqayyah et Umm Kulthûm à ses fils 'Utbah et 'Utaybah ; Muhammad y consentit car il avait une bonne opinion de ces deux cousins, et les fiançailles eurent lieu.

Ce fut environ à cette époque qu'Umm Ayman redevint membre de la maisonnée. L'histoire ne dit pas si elle revint après avoir perdu son mari, ou si son mari l'avait répudiée. Mais elle ne doutait pas que sa place fût là et Muhammad, pour sa part, l'appelait parfois « mère », disant volontiers d'elle : « Elle est tout ce qui me reste des gens de ma maison[5]. »

5. I. S. VIII, 162.

CHAPITRE XIV

La reconstruction de la Ka'bah

Quelque temps avant les événements qui viennent d'être retracés, à peu près au moment où 'Alî fut intégré à la maisonnée et alors que Muhammad avait atteint sa trente-cinquième année, les Quraysh décidèrent de reconstruire la Ka'bah. Telle qu'elle se présentait alors, ses murs dépassaient à peine la hauteur d'un homme et elle n'avait pas de toit, en sorte que même lorsque sa porte était fermée à clé, on pouvait y pénétrer facilement ; et c'est ainsi qu'un voleur avait récemment dérobé une partie du trésor caché dans une niche voûtée spécialement aménagée à l'intérieur de l'édifice. Déjà on disposait de tout le bois nécessaire pour construire la toiture : le navire d'un marchand grec s'était échoué sur le rivage près de Jeddah et le bois de sa carcasse avait été récupéré pour la confection des poutres ; en outre, il se trouvait à ce moment-là à La Mecque un copte qui était un charpentier expérimenté.

Cependant, la crainte révérencielle qu'inspirait la Ka'bah était telle que les Quraysh hésitaient à poser les mains sur elle. Ils avaient projeté de démolir les murs qui étaient faits de pierres disjointes et de les rebâtir entièrement ; mais ils redoutaient de commettre un acte sacrilège, et leurs atermoiements redoublèrent lorsqu'ils s'aperçurent qu'un gros serpent sortait chaque jour de la niche voûtée pour venir se chauffer au soleil contre un mur de la Ka'bah. Si quelqu'un tentait de s'approcher, il dressait la tête et sifflait en ouvrant la gueule, spectacle qui terrifiait les spectateurs. Un jour arriva cependant où, alors que le reptile prenait le soleil, Dieu envoya un aigle qui le saisit dans ses serres et l'emporta. Les Quraysh se dirent alors que Dieu pouvait avoir agréé leur projet : « Nous disposons d'un artisan

qui est de cœur avec nous, nous avons du bois, et Dieu nous a débarrassés du serpent. »

Le premier homme à enlever une pierre du sommet d'un des murs fut le Makhzûmite Abû Wahb, frère de Fâtimah, la grand-mère de Muhammad ; mais à peine avait-il soulevé la pierre que celle-ci lui échappa des mains et retourna d'elle-même à sa place ; ce que voyant, tous s'éloignèrent de la Ka'bah, trop effrayés pour continuer le travail. Le chef du clan de Makhzûm, Walîd, fils de feu Mughîrah, prit alors une pioche en annonçant : « Je vais commencer la démolition pour vous ! » S'approchant de la Ka'bah, il ajouta : « Ô Dieu, n'aie crainte, ô Dieu, nous ne voulons que bien faire. » Sur quoi il fit tomber une partie du mur située entre la Pierre noire et l'angle yéménite, c'est-à-dire du mur orienté au sud-est. Mais le reste des assistants demeura en arrière : « Attendons pour voir, disaient-ils. Si un châtiment le frappe, nous n'en démolirons pas davantage, et nous remettrons même les choses dans l'état antérieur ; mais si rien ne se passe, cela voudra dire que Dieu est satisfait de notre travail, et nous la raserons jusqu'au sol. » La nuit se passa sans incident et Walîd reprit son travail au petit matin du jour suivant, si bien que les autres vinrent se joindre à lui. Lorsque les murs eurent été rasés jusqu'aux fondations construites par Abraham, on vit apparaître de gros boulets verdâtres, pareils à des bosses de chameau serrées l'une contre l'autre. Un homme inséra une barre à mine entre deux de ces boulets et, s'en servant comme d'un levier, il tenta d'extirper une pierre ; mais au moment précis où celle-ci commençait à bouger, la terre se mit à trembler à travers toute La Mecque, ce qui fut interprété comme le signe qu'on ne devait pas toucher aux fondations.

Dans l'angle où était scellée la Pierre noire, les Quraysh trouvèrent une inscription en syriaque qu'ils mirent de côté, ne sachant pas de quoi il s'agissait. Ce fut un juif qui, finalement, la déchiffra pour eux. Elle disait : « Je suis Dieu, le Seigneur de Bacca. Je l'ai créée le jour même où J'ai créé les cieux et la terre, le jour où J'ai formé le soleil et la lune, et J'ai disposé autour d'elle sept Anges invincibles. Elle subsistera, en vérité, tant que resteront debout ses deux collines, source bénie de lait et d'eau pour son peuple. » On trouva sous la Station d'Abraham, petit rocher situé près de la porte de la Ka'bah et portant l'empreinte miraculeuse du pied du Patriarche, un autre fragment d'inscription portant ces mots : « La Mecque est la

sainte Maison de Dieu. Sa subsistance lui parvient de trois directions. Que son peuple ne soit pas le premier à la profaner ! »

Les Quraysh allèrent chercher de nouvelles pierres, qu'ils ajoutèrent à celles qui provenaient de la démolition, afin de rehausser les murs de l'édifice. Ils travaillaient en groupes séparés, chaque clan pour son propre compte, jusqu'à ce que les murs eussent atteint une hauteur suffisante pour que la Pierre noire puisse être réenchâssée dans l'angle qu'elle occupait auparavant. À ce moment, un vif différend s'éleva entre les clans, chacun revendiquant l'honneur de soulever la Pierre et de la mettre à sa place. La situation resta dans une impasse pendant quatre ou cinq jours et la tension monta à tel point que déjà il se concluait des alliances et que des armes étaient fourbies pour le combat. Le plus âgé de tous ceux qui se trouvaient là proposa alors une solution : « Ô Quraysh, dit-il, prenez pour arbitrer votre litige le premier homme qui franchira le seuil de cette Mosquée[1]. »

L'enceinte qui entoure la Ka'bah était en effet appelée « mosquée », en arabe *masjid*, c'est-à-dire un lieu où l'on se prosterne, car le rite consistant à se prosterner devant Dieu en direction de la sainte Maison avait été accompli en cet endroit depuis le temps d'Abraham et d'Ismaël. Les Quraysh acceptèrent de suivre le conseil du vieillard et le premier homme à pénétrer dans la mosquée fut Muhammad, qui venait de rentrer à La Mecque après une absence de quelque temps. En le voyant, tous reconnurent immédiatement et spontanément qu'il était la personne véritablement désignée pour cette mission, et son arrivée fut accueillie par des exclamations joyeuses et des murmures de satisfaction. Certains disaient : « C'est al-Amîn ! » « C'est Muhammad, et nous nous en remettons à son verdict », reprenaient d'autres. Une fois mis au courant du litige, il demanda qu'on lui apporte un manteau, ce qui fut fait. L'ayant étendu par terre, il prit la Pierre noire et la déposa au milieu du vêtement : « Que chaque clan prenne en main le bord du manteau, dit-il, puis levez-le tous ensemble. » Lorsqu'ils eurent levé le vêtement à la bonne hauteur, Muhammad se saisit de la pierre et la plaça de ses propres mains dans l'angle mural. Le travail de construction reprit alors et le mur fut monté et complété au-dessus de la pierre jusqu'à la hauteur voulue.

1. I. I. 125.

CHAPITRE XV

Les premières révélations

C'est peu de temps après avoir reçu ce signe extérieur de son autorité et de sa mission que Muhammad commença à éprouver de puissants signes intérieurs qui vinrent s'ajouter à ceux dont il avait eu conscience dans le passé. Plus tard, quand on l'interrogeait à propos de ces signes, il parlait des « visions véridiques » qui lui étaient venues durant son sommeil et qui, selon ses propres termes, étaient « pareilles à la lumière qui jaillit à l'aube »[1]. La conséquence immédiate de ces visions fut qu'il se mit à chérir la solitude et qu'il prit l'habitude de faire des retraites spirituelles dans une caverne du mont Hirâ', non loin des faubourgs de La Mecque. Il n'y avait là rien qui fût de nature à étonner particulièrement les Quraysh, car la retraite était une pratique traditionnelle parmi les descendants d'Ismaël, et à chaque génération il s'en trouvait toujours un ou deux qui de temps à autre se retiraient dans un lieu solitaire, pour une période exempte de la souillure du monde des hommes. Conformément à cette coutume ancestrale, Muhammad emportait avec lui quelques provisions et consacrait plusieurs nuits à l'adoration de Dieu. Puis il s'en retournait parmi les siens, mais il lui arrivait parfois de se munir aussitôt d'autres provisions et de repartir vers la montagne. Au cours de ces quelques années il lui arrivait souvent, alors qu'il avait déjà quitté la ville et s'approchait de son ermitage, d'entendre une voix dire clairement : « Que la paix soit sur toi, ô Envoyé de Dieu[2]. » Il se retournait et cherchait des yeux celui qui avait pu lui parler ainsi, mais il ne voyait per-

1. B. I, 3.
2. I. I. 151.

sonne et c'était comme si ces paroles étaient sorties d'un arbre ou d'une pierre.

Le Ramadân était le mois traditionnellement consacré à la retraite, et ce fut pendant une nuit de la fin de ce mois, au cours de sa quarantième année, alors que Muhammad se trouvait seul dans la caverne, qu'un Ange vint à lui sous la forme d'un homme. « Lis ! » lui ordonna l'Ange, à quoi il répondit : « Je ne suis pas de ceux qui lisent ! » Sur ce, ainsi qu'il l'a rapporté lui-même, « l'Ange me saisit et me serra entre ses bras jusqu'à l'extrême limite de ce que je pouvais supporter. Puis il relâcha son étreinte et me dit : "Lis ! – Je ne suis pas de ceux qui lisent", répondis-je à nouveau, et il me reprit dans son étreinte jusqu'à ce que je sois parvenu au bout de ma résistance ; sur quoi il me relâcha et dit une troisième fois : "Lis !" et je réitérai ma réponse : "Je ne suis pas de ceux qui lisent !" Cette fois encore, il m'étreignit comme avant, puis me libéra et dit :

"Lis au Nom de ton Seigneur qui a créé !
Il a créé l'homme d'un caillot de sang.
Lis ; et ton Seigneur est le Plus-Généreux
Qui a instruit l'homme au moyen du calame,
L'a instruit de ce qu'il ne savait pas[3]"[4] ».

Muhammad récita les mêmes paroles à la suite de l'Ange, qui le quitta aussitôt. « C'est comme si ces mots avaient été écrits sur mon cœur[5] », dira Muhammad ; mais il craignait que cet événement ne signifiât qu'il était devenu un poète inspiré par les djinns ou un possédé. Aussi quitta-t-il précipitamment la caverne pour regagner la vallée. Lorsqu'il fut parvenu à mi-pente, il entendit une voix au-dessus de lui qui disait : « Ô Muhammad, tu es l'Envoyé de Dieu, et je suis Gabriel. » Levant les yeux vers le ciel, il y reconnut son visiteur, encore qu'à cet instant sa nature angélique se manifestât avec une clarté évidente, emplissant tout l'horizon. L'Ange dit une nouvelle fois : « Ô Muhammad, tu es l'Envoyé de Dieu, et je suis Gabriel. » Le Prophète demeura immobile à regarder l'Ange ; puis il se détourna, mais quelle que fût la direction dans laquelle il tournait

3. Cor. XCVI, 1-5.
4. B. I, 3.
5. I. I. 153.

son regard, que ce fût au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest, l'Ange était toujours là, barrant l'horizon. Finalement l'Ange disparut, le Prophète descendit de la montagne et rentra chez lui. « Couvre-moi ! Couvre-moi[6] ! » demanda-t-il à Khadîjah tandis que, le cœur encore battant, il s'allongeait sur sa couche. Inquiète, mais n'osant pas l'interroger, Khadîjah apporta aussitôt un manteau qu'elle étendit sur lui. Lorsque sa frayeur eut diminué d'intensité, Muhammad rapporta à son épouse ce qu'il avait vu et entendu et celle-ci, après lui avoir prodigué des paroles de réconfort, alla trouver son cousin Waraqah, qui était alors vieux et aveugle, et lui fit le récit de ce qu'elle venait d'entendre : « Saint ! Saint ! s'exclama-t-il. Par celui qui tient entre ses mains l'âme de Waraqah, c'est le sublime Nâmûs[7] qui est venu à Muhammad, le même que celui qui était venu à Moïse. En vérité, Muhammad est le prophète de ce peuple. Dis-lui de demeurer sans crainte. » Khadîjah rentra chez elle et répéta ces paroles au Prophète qui, rasséréné, retourna à la caverne afin d'y accomplir le nombre de jours de retraite qu'il avait promis de consacrer à Dieu. Sa retraite achevée, il revint directement à la Ka'bah comme à son habitude et accomplit les tournées rituelles. Puis il alla saluer Waraqah dont il avait remarqué la présence parmi ceux qui étaient assis dans la Mosquée. « Raconte-moi donc, fils de mon frère, ce que tu as vu et entendu », lui demanda le vieillard. Le Prophète lui fit le récit de l'événement et Waraqah répéta ce qu'il avait dit à Khadîjah, mais en ajoutant cette fois : « On te traitera de menteur, tu seras maltraité, et l'on te bannira, et l'on te fera la guerre ; si je vis encore ces jours-là, Dieu sait que je servirai Sa cause »[8]. Se penchant vers Muhammad, il lui baisa le front et le Prophète rentra chez lui.

Les réconforts prodigués par Khadîjah et Waraqah furent suivis d'un réconfort venu du Ciel sous la forme d'une seconde révélation. La façon dont elle se produisit n'est pas rapportée, mais on sait par le Prophète lui-même à qui l'on avait demandé comment la Révélation lui parvenait qu'elle pouvait revêtir deux modalités différentes : « Parfois elle me vient pareille aux résonances d'une cloche, et c'est pour moi le mode le plus pénible ; les résonances s'atténuent

6. B. I, 3.
7. Du grec *Nomos*, qui désigne la Loi divine, l'Écriture sainte, identifiée ici avec l'Ange de la Révélation.
8. I. I. 153-154.

lorsque j'en ai saisi le message. Parfois, l'Ange prend la forme d'un homme et me parle, et je comprends ce qu'il dit[9]. »

La révélation, cette deuxième fois, commença par une simple lettre, ce qui inaugurait l'énonciation de ces lettres mystérieuses par lesquelles s'ouvrent plusieurs des messages coraniques. Après la lettre venait un serment que Dieu prêtait *par le calame*, cet instrument que la première Révélation avait déjà cité comme le moyen employé par Dieu à l'origine pour enseigner aux hommes Sa Sagesse. Alors qu'on l'interrogeait sur le calame, le Prophète répondit : « La première chose que Dieu créa fut le calame. Il créa la table et dit au calame : "Écris !" Le calame demanda : "Que dois-je écrire ?" Dieu dit : "Écris la connaissance que J'ai de Ma création jusqu'au jour de la résurrection." Le calame inscrivit alors ce qui lui avait été ordonné[10]. »

Le serment prêté *par le calame* est suivi d'un second serment prêté *par ce qu'ils écrivent* : et parmi les choses que ceux-ci, c'est-à-dire les Anges, écrivent dans le Ciel avec de plus petits calames sur de plus petites tables se trouve l'archétype céleste du Coran, auquel des versets révélés ultérieurement se réfèrent en parlant d'*une glorieuse récitation (qur'ân[11]) sur une Table inviolable*[12] et de *la Mère du Livre*[13]. À la suite des deux serments, Dieu donne des assurances à Son Prophète :

Nûn. Par le calame et par ce qu'ils écrivent !
Grâce à la faveur de ton Seigneur,
Tu n'es pas un possédé !
Une récompense sûre t'est destinée ;
En vérité, tu es d'une nature éminente[14].

Les premiers messages furent suivis d'une période de silence qui se prolongea à tel point que le Prophète se mit à craindre d'avoir encouru de quelque manière la disgrâce du Ciel, en dépit des paroles

9. B. I, 3.
10. Tir. 44.
11. C'est ce mot, francisé en « Coran », qui sert à désigner la Révélation divine sur laquelle se fonde l'Islam.
12. LXXXV, 21-22.
13. XIII, 39.
14. LXVIII, 1-4.

consolantes que Khadîjah ne cessait de lui prodiguer, affirmant qu'une telle chose n'était pas possible. Enfin le silence fut rompu et le Prophète reçut une nouvelle assurance en même temps que la première instruction relative à sa mission :

> *Par la clarté du jour !... Par la nuit lorsqu'elle s'étend ! Ton Seigneur ne t'a ni abandonné ni haï ! Certes, ce qui vient en dernier est meilleur pour toi que ce qui vient en premier. Ton Seigneur t'accordera Ses dons et tu seras satisfait. Ne t'a-t-Il pas trouvé orphelin et procuré un refuge ? Il t'a trouvé errant et Il t'a guidé. Il t'a trouvé démuni et Il t'a enrichi. Quant à l'orphelin, ne le brime pas. Quant au mendiant, ne le repousse pas. Et quant aux bienfaits de ton Seigneur, proclame-les*[15] *!*

15. XCIII.

CHAPITRE XVI

Le culte

Conformément à l'injonction formulée dans ces deux derniers mots, Muhammad commença à parler de l'Ange et des révélations à ceux qui lui étaient, après sa femme, les plus proches et les plus chers. Pendant quelque temps il ne leur demanda rien d'autre que de ne pas divulguer son secret. Mais les choses ne tardèrent pas à évoluer : Gabriel vint à lui un jour sur une des collines qui dominent La Mecque et, frappant du talon l'herbe qui recouvrait le sol, il en fit jaillir une source. Il accomplit ensuite l'ablution rituelle pour montrer au Prophète la façon de se purifier avant la prière, et le Prophète fit comme lui. Puis il lui enseigna les attitudes et les mouvements de la prière : la station debout, l'inclination, la prosternation et la station assise, avec la formule de glorification à répéter, c'est-à-dire les mots *Allâhu akbar, Dieu est le plus Grand*, et le salut final : *as-salâmû 'alaykum, la Paix soit sur vous*, et le Prophète fit comme il lui était montré. L'Ange l'ayant quitté, le Prophète s'en retourna chez lui ; il enseigna à Khadîjah tout ce qu'il avait appris, et ils accomplirent la prière ensemble.

La religion était désormais établie sur la base de l'ablution et de la prière. Après Khadîjah, les premiers à s'y rallier furent 'Alî et Zayd, ainsi que l'ami du Prophète, Abû Bakr, du clan de Taym. 'Alî n'avait que dix ans, Zayd n'avait alors aucune influence à La Mecque, mais Abû Bakr était aimé et respecté en raison de son vaste savoir, de ses manières affables et de son agréable compagnie. On venait souvent le consulter à propos de telle ou telle affaire, et il commença à s'ouvrir à tous ceux qu'il estimait dignes de confiance, les exhortant à suivre le Prophète. Beaucoup vinrent à la religion par son intermédiaire, les deux premiers à répondre à son appel étant un homme

de Zuhrah, 'Abdu 'Amr, fils de 'Awf, qui était un parent éloigné de la mère du Prophète, et Abû 'Ubaydah, le fils d'al-Jarrâh, des Bani 'l-Hârith [1].

C'est en relation avec le premier de ces convertis, 'Abdu 'Amr, que fut établi un précédent assez remarquable. La nouvelle révélation se distinguait, entre autres traits marquants, par la place importante qu'y occupaient les deux Noms divins *ar-Rahmân* et *ar-Rahîm*. Le mot *rahîm*, forme emphatique de *râhim*, s'employait couramment dans le sens de « très clément », ou « d'une clémence sans limites ». La forme plus emphatique encore : *rahmân*, faute de correspondre à une notion précise, était tombée en désuétude. La révélation la réactualisa, conformément à la vocation fondamentale de la nouvelle religion qui était de se situer sur les cimes de la Transcendance. Avec plus de force encore que *ar-Rahîm* (« Le Miséricordieux »), le nom *ar-Rahmân* se réfère à l'essence même ou à la racine de la Miséricorde, c'est-à-dire à Dieu en tant que souverain Bien et Bonté infinie, et le Coran en fait expressément l'équivalent du nom *Allâh* : *Invoquez Dieu* (Allâh), *ou invoquez l'infiniment Bon* (ar-Rahmân) : *quel que soit celui que vous invoquez, c'est à Lui qu'appartiennent les plus beaux Noms* [2]. Ce nom de Bonté infinie était très cher au Prophète, et comme le nom 'Abdu 'Amr, « serviteur de 'Amr », avait une consonance trop païenne, il le changea pour le nouveau croyant en 'Abd ar-Rahmân. Après le fils de 'Awf, d'autres croyants eurent aussi leur nom changé en 'Abd ar-Rahmân.

Parmi les premiers qui répondirent à l'appel, plusieurs le firent sans qu'aucune tentative d'origine humaine ait été faite pour les persuader. Abû Bakr s'était depuis longtemps acquis à La Mecque la réputation de savoir interpréter les songes. Or, un matin, il reçut la visite inattendue de Khâlid, le fils d'un puissant Shamsite, Sa'id ibn al-'As. Le visage du jeune homme portait encore les marques de l'épouvante qu'il avait ressentie durant la nuit précédente, durant laquelle il avait fait un rêve qu'il se hâta de raconter car, tout en sentant qu'il s'agissait d'un événement important, il n'en comprenait pas la signification. Dans ce rêve, il se tenait au bord d'une large fosse dans laquelle brûlait un feu si vaste qu'il n'en discernait pas

1. Voir l'arbre généalogique, p. 570.
2. XVII, 110.

les limites. Son père survint alors et tenta de le pousser dans le brasier ; pendant qu'il s'empoignait au bord du gouffre avec son adversaire, et alors qu'il avait atteint le paroxysme de la terreur, il se sentit agrippé autour de la taille par deux mains qui le tirèrent vigoureusement en arrière malgré tous les efforts de son père. Se retournant, il vit que son sauveur n'était autre qu'al-Amîn, Muhammad, le fils de 'Abd Allâh, et c'est alors qu'il se réveilla. « Réjouis-toi, lui dit Abû Bakr ; cet homme qui t'a sauvé est l'Envoyé de Dieu. Suis-le donc : et, en vérité, tu vas le suivre, par lui tu entreras en Islam, et tu seras ainsi empêché de tomber dans le feu. » Khâlid alla tout droit trouver le Prophète et, après lui avoir raconté son rêve, il lui demanda quel était son message et ce qu'il devait faire. Le Prophète l'en instruisit et Khâlid entra en Islam, sans rien en révéler à sa famille[3].

Ce fut à peu près à la même époque qu'un autre membre des 'Abdu Shams, un marchand qui s'en revenait de Syrie, fut réveillé une nuit par une voix qui criait dans le désert : « Dormeurs, éveillez-vous, car en vérité Ahmad est apparu à La Mecque[4]. » Ce marchand était 'Uthmân, fils de l'Umayyade 'Affân et petit-fils, par sa mère, d'une des filles de 'Abd al-Muttalib, Umm Hakîm al-Baydâ, la tante du Prophète. Ces paroles pénétrèrent profondément en lui bien qu'il ne comprît pas ce que signifiaient les mots « est apparu » et qu'il ne sût pas reconnaître à cet instant dans la forme superlative Ahmad, « le plus glorifié », un équivalent de Muhammad, « le glorifié ». Avant de parvenir à La Mecque, il fut rejoint par un homme du clan de Taym nommé Talhah, qui était un cousin d'Abû Bakr. Ce Talhah venait de passer par Bustra où un moine lui avait demandé si Ahmad était déjà apparu parmi le peuple du Sanctuaire. « Qui est Ahmad ? avait demandé Talhah. – Le fils de 'Abd Allâh, fils de 'Abd al-Muttalib, avait répondu le moine. Ce mois est le sien, c'est le mois au cours duquel il doit apparaître ; et il est le dernier des Prophètes. » Talhah répéta cette conversation à 'Uthmân, lequel lui fit part à son tour de ce qu'il avait entendu dans la nuit. Talhah proposa qu'en arrivant à La Mecque ils se rendent ensemble chez son cousin Abû Bakr, qui passait pour être l'ami le plus intime de

3. I. S. IV/1, 68.
4. I. S. III/1, 37.

l'homme qui occupait maintenant toutes leurs pensées. Ils allèrent donc trouver Abû Bakr et lui relatèrent ce qu'ils avaient entendu. Abû Bakr les conduisit aussitôt chez le Prophète à qui ils répétèrent les paroles du moine et celles qu'avait proférées la voix du désert. Cela fait, ils firent chacun leur profession de foi.

Une quatrième conversion dont la genèse est tout aussi remarquable fut celle de 'Abd Allâh ibn Mas'ûd, un jeune confédéré du clan de Zuhrah. Il l'a racontée en ces termes : « Je venais alors à peine d'atteindre l'âge d'homme et je faisais paître les troupeaux de 'Uqbah ibn Abî Mu'ayt lorsqu'un jour le Prophète et Abû Bakr vinrent à passer. Le Prophète me demanda si je n'avais pas un peu de lait à leur donner à boire. Je répondis que le troupeau ne m'appartenait pas, qu'on l'avait seulement confié à ma garde et que je ne pouvais pas leur donner à boire. Le Prophète dit : "N'aurais-tu pas quelque jeune brebis qu'aucun bélier n'a encore saillie ?" Je répondis affirmativement et allai en chercher une. L'ayant attachée, le Prophète posa la main sur sa mamelle et dit une prière ; sur quoi le pis se remplit de lait. Abû Bakr étant allé chercher un galet creusé en forme d'écuelle, le Prophète se mit à traire et recueillit le lait dans ce récipient, duquel nous bûmes tous les trois. Puis il dit à la mamelle : "Taris-toi !" et elle redevint comme avant[5]. » Quelques jours plus tard, 'Abd Allâh vint trouver le Prophète et entra en Islam. En peu de temps, il apprit par cœur soixante-dix sourates du Coran[6] et il était si doué qu'il devint bientôt l'un des meilleurs récitateurs du Livre sacré et une autorité en la matière.

Le Prophète avait beaucoup souffert pendant la période où le Ciel restait silencieux ; et pourtant son âme ressentait toujours quelque frayeur à la venue du puissant impétus de la Parole céleste, qui devait elle-même affirmer dans un verset révélé ultérieurement : *Si Nous avions fait descendre ce Coran sur une montagne, tu aurais vu celle-ci se prosterner d'humilité et se fendre sous l'effet de la crainte de Dieu*[7]. L'impulsion qui l'avait fait s'écrier : « Couvre-moi,

5. I. S. III/1, 107.

6. Le Coran comprend 114 sourates de longueur inégale, dont le nombre de versets varie de 3 pour la plus courte à 285 pour la plus longue.

7. LIX, 21. Il est fréquent, dans le Coran, que le sujet passe de la première à la troisième personne, comme ici : *Nous... Dieu.*

couvre-moi ! » lui revenait encore par moments. Une nuit, alors qu'il gisait enveloppé dans son manteau, un Commandement divin plus ferme et plus pressant que tous ceux qu'il avait reçus auparavant lui enjoignit d'avertir les hommes du Jour du Jugement : *Ô toi qui es revêtu d'un manteau ! Lève-toi et avertis ! Glorifie ton Seigneur ! Purifie tes vêtements ! Fuis l'abomination !... Lorsque l'on sonnera de la trompette, ce sera un jour terrible, un jour difficile pour les incrédules*[8]. Peu de temps après, il fut de nouveau réveillé la nuit par des exhortations qui insistaient sur l'intensité de la dévotion attendue de lui et de ses compagnons et qui venaient confirmer ce que lui-même pressentait, non sans inquiétude, des responsabilités qu'il allait devoir assumer : *Ô toi qui es enveloppé d'un vêtement ! Reste éveillé pour prier la plus grande partie de la nuit, ou la moitié, ou un peu moins, ou un peu plus, et psalmodie le Coran avec soin et clarté. En vérité, nous allons te charger d'une parole de grand poids*[9]. Dans le même passage se trouvait également cet ordre : *Invoque le Nom de ton Seigneur et consacre-toi totalement à Lui. Il est le Seigneur de l'Orient et de l'Occident : il n'y a de dieu que Lui. Remets-toi donc à Lui, en Lui place ta confiance*[10]. Vinrent également d'autres versets qui confirmaient et renforçaient les assurances qui lui avaient déjà été données. Une fois, alors que l'Ange n'était comme d'habitude visible que de Muhammad, il dit à celui-ci : « Transmets à Khadîjah des vœux de Paix de la part de son Seigneur. » Le Prophète s'exécuta : « Ô Khadîjah, Gabriel te transmet les vœux de Paix que t'envoie ton Seigneur. » Et lorsque Khadîjah put trouver les mots pour répondre à ce message, elle dit : « Dieu est Paix, et la Paix vient de Lui, et que la Paix soit sur Gabriel ! »[11].

Les premiers fidèles de la nouvelle religion prenaient les commandements adressés au Prophète comme s'adressant aussi à eux-mêmes et, comme lui, ils faisaient de longues veilles pieuses. En ce qui concerne la prière rituelle, ils prenaient soin, désormais, non seulement d'accomplir l'ablution pour s'y préparer, mais encore de s'assurer que les vêtements qu'ils portaient étaient purs de toute

8. LXXIV, 1-10.
9. LXXIII, 1-5.
10. LXXIII, 8-9.
11. I. H. 156.

souillure ; et ils s'empressaient d'apprendre par cœur tout ce qui avait déjà été révélé du Coran afin de pouvoir en psalmodier les versets durant leurs dévotions. Les révélations, à présent, arrivaient plus abondamment. Elles étaient transmises immédiatement par le Prophète à ceux qui l'entouraient, après quoi elles passaient de bouche en bouche, étaient mémorisées et récitées, formant une longue litanie qui rappelait la nature éphémère de toutes choses terrestres, qui évoquait la mort, la certitude de la Résurrection et du Jugement dernier, suivi de la rétribution dans l'Enfer ou le Paradis. Mais surtout, elle parlait de la Gloire de Dieu, de Son indivisible Unité, de Sa Vérité, Sa Sagesse, Sa Bonté, Sa Miséricorde, Sa Mansuétude et Sa Toute-Puissance. Par extension, elle faisait constamment référence à Ses signes, aux merveilles de la nature qui, en pleine harmonie, concourent à attester de façon éloquente l'Unicité de leur Auteur. L'harmonie étant la marque de l'Unité dans la multiplicité, le Coran y revient avec insistance afin d'inciter l'homme à méditer sur elle.

Quand ils n'en étaient pas empêchés par la présence d'incroyants hostiles, les croyants se saluaient avec les mots que Gabriel avait adressés au Prophète et qui sont ceux par lesquels se saluent les gens du Paradis : « La Paix soit sur vous ! » La salutation donnée en retour était : « Et sur vous soit la Paix ! » le pluriel étant utilisé pour inclure les deux anges gardiens de la personne saluée. Les versets de la consécration et de l'action de grâces occupaient aussi une place de plus en plus importante dans la vie des musulmans et dans leur façon de voir les choses. Le Coran insiste sur la nécessité de rendre grâces à Dieu, et la formule par laquelle s'exprime la gratitude est : *Louange à Dieu, le Seigneur des mondes*, tandis que la formule de consécration est : *Au Nom de Dieu, l'Infiniment Bon, le Miséricordieux*. C'est par elle que s'ouvre chaque sourate du Coran [12]. Aussi, à l'instar du Prophète, les croyants l'utilisaient-ils chaque fois qu'ils commençaient une récitation coranique et, par extension, chaque fois qu'ils accomplissaient un acte rituel puis, en définitive, chaque fois qu'ils allaient prendre une initiative ou entamer une action quelconque. La nouvelle religion ne concédait rien au domaine profane.

12. Seule la sourate IX (voir p. 528), qui n'était pas encore révélée, ne s'ouvre pas par ce verset.

CHAPITRE XVII

« Avertis ta famille »

Bien que l'Islam n'ait pas encore été prêché en public, il se formait un groupe toujours plus nombreux de croyants et adorateurs fervents, hommes et femmes, jeunes pour la plupart. Les premiers adhérents comprenaient, en plus de ceux déjà mentionnés, Ja'far et Zubayr auxquels vinrent se joindre d'autres cousins du Prophète : les deux fils de sa tante Umaymah, 'Abd Allâh ibn Jahsh et 'Ubayd Allâh, et le fils de sa tante Barrah, Abû Salamah. Il y avait aussi deux cousins du côté de sa mère : Sa'd fils d'Abû Waqqâs, de Zuhrah, et son frère cadet 'Umayr. Mais parmi les quatre oncles du Prophète, aucun ne se montrait enclin à le suivre : Abû Tâlib n'était pas opposé à ce que ses deux fils Ja'far et 'Alî fussent musulmans mais, pour sa part, disait-il, il n'était pas prêt à abandonner la religion de ses ancêtres ; 'Abbâs était évasif tandis que Hamzah ne semblait pas saisir l'urgence de la situation, même si l'un et l'autre ne manquaient pas une occasion d'assurer Muhammad de l'indéfectible affection qu'ils portaient à sa personne ; seul Abû Lahab ne cachait pas sa conviction que son neveu s'abusait lui-même, voire qu'il abusait autrui.

Après la révélation du verset : *Avertis ceux de ta famille qui te sont le plus proches par le sang*[1], le Prophète fit venir 'Alî et lui dit : « Dieu m'a ordonné d'avertir ceux de ma famille qui me sont le plus proches, et la tâche est au-dessus de mes forces. Mais prépare un repas, avec une jambe de mouton, remplis de lait une jatte et rassemble les Bani 'Abd al-Muttalib pour que je puisse leur dire ce qu'on m'a ordonné. » 'Alî fit exactement comme le Prophète lui

1. XXVI, 214.

avait dit et la majorité des membres du clan de Hâshim, une quarantaine en tout, vinrent au repas : « Lorsqu'ils furent assemblés, raconte 'Alî, le Prophète me dit d'apporter la nourriture que j'avais préparée. Puis il prit un morceau de viande, mordit dedans, et le reposa dans le plat en disant : "Prenez-en, au Nom de Dieu." Les hommes en mangèrent, se relayant à plusieurs autour du plat jusqu'à ce que le dernier d'entre eux fût rassasié ! Et pourtant, ajoute 'Alî, je ne voyais aucun changement dans la nourriture que j'avais préparée, si ce n'est qu'elle avait été remuée par de nombreuses mains ; et, sur ma vie, un homme eût été capable de manger à lui seul tout ce qui leur avait été servi. Le Prophète me demanda ensuite de leur donner à boire. J'apportai le lait et chacun but à satiété dans la jatte, bien qu'un seul homme eût pu en absorber tout le contenu. Mais au moment où le Prophète allait s'adresser aux convives, Abû Lahab prit les devants en déclarant : "Votre hôte vous a jeté un sort !" À ces mots, tous se dispersèrent avant que le Prophète ait pu prendre la parole. »

Le lendemain, le Prophète dit à 'Alî de procéder exactement comme le jour précédent. Il prépara le même repas et tout se passa de la même façon, sauf que cette fois le Prophète était sur ses gardes et fit en sorte de pouvoir leur parler : « Ô fils de 'Abd al-Muttalib, dit-il, je ne connais pas d'Arabe qui soit venu à son peuple avec un message plus noble que le mien. Je vous apporte le meilleur de ce monde et du monde à venir. Dieu m'a ordonné de vous appeler à Lui. Lequel d'entre vous, dès lors, me secondera dans cette entreprise pour être mon frère, mon mandataire et mon successeur parmi vous ? » De tout le clan, personne ne dit mot. Ja'far et Zayd auraient pu répondre tous les deux, mais ils savaient que leur Islam n'était pas en cause et que le but de cette union était de rallier d'autres qu'eux. Cependant, comme personne ne rompait le silence ce fut 'Alî qui, avec l'impétuosité de ses treize ans, s'écria : « Ô Prophète de Dieu, moi je te seconderai ! » Le Prophète lui posa la main sur la nuque et dit : « Voici mon frère, mon mandataire et mon successeur parmi vous. Écoutez-le et obéissez-lui. » Les hommes se relevèrent et, en riant, dirent à Abû Talib : « Il t'a ordonné d'écouter ton fils et de lui obéir ! »[2].

2. Tab. 1171.

En ce qui concerne les tantes du Prophète, Safiyyah le suivit sans hésitation, comme l'avait fait son fils Zubayr, tandis qu'aucune de ses cinq sœurs ne put se résoudre à prendre une décision, chacune se disant comme Arwa : « J'attends de voir ce que feront mes sœurs ! » En revanche, sa tante par alliance, Umm al-Fadl, épouse de l'hésitant 'Abbâs, fut la première femme à entrer en Islam après Khadîjah ; et elle parvint en peu de temps à convaincre trois de ses sœurs de reconnaître le Prophète : Maymûnah, sa sœur germaine, et ses deux demi-sœurs Salmà et Asmâ'. C'est dans la maisonnée d'Umm al-Fadl que Ja'far avait été élevé, et c'est là qu'il avait connu et aimé Asmâ', qu'il avait épousée récemment ; Hamzah, de son côté, avait épousé Salmà. Umm Ayman fut également une des premières à répondre à l'appel du Prophète. Celui-ci déclara : « Si quelqu'un veut prendre femme parmi le peuple du Paradis, qu'il épouse Umm Ayman[3] », et cette remarque tomba dans l'oreille de Zayd qui en fut très impressionné. Bien qu'Umm Ayman fût beaucoup plus âgée que lui, il conçut le désir de l'épouser et s'en ouvrit au Prophète, qui n'eut aucune peine à convaincre Umm Ayman d'accepter cette proposition. Elle donna à Zayd un fils qu'ils appelèrent Usâmah et qui fut élevé comme un petit-fils du Prophète, lequel lui portait une tendre affection.

3. I. S. VIII, 162.

CHAPITRE XVIII

Les Quraysh réagissent

En ces premiers temps de l'Islam, les Compagnons du Prophète partaient souvent ensemble par petits groupes et gagnaient les vallons des abords de La Mecque où ils pouvaient accomplir la prière en commun sans être vus. Un jour, cependant, des idolâtres les surprirent pendant qu'ils priaient et leur lancèrent des moqueries qui les obligèrent à interrompre le rite. On en vint finalement aux mains et Sa'd, de Zuhrah, frappa un des incroyants avec une mâchoire de chameau et le blessa. Ce fut la première effusion de sang en Islam. Mais à la suite de cet incident, les croyants résolurent d'éviter la violence tant que Dieu n'en aurait pas décidé autrement. La Révélation, en effet, ne cessait d'exhorter le Prophète à la patience, et cette injonction s'appliquait donc aussi à ceux qui le suivaient : *Supporte avec patience leurs paroles, et prends congé d'eux en les saluant courtoisement*[1], et aussi : *Agis courtoisement envers les incroyants, laisse-leur momentanément un répit*[2].

Cet épisode de violence avait eu un caractère quelque peu exceptionnel pour l'un comme pour l'autre camp, car les Quraysh étaient dans l'ensemble disposés à tolérer la nouvelle religion, même après que le Prophète l'eut prêchée de façon ouverte. Les choses se gâtèrent seulement lorsqu'ils s'aperçurent que le nouveau message s'en prenait directement à leurs dieux, à leurs principes et à leurs pratiques ancestrales. À ce moment-là, quelques-uns de leurs notables se rendirent en groupe chez Abû Tâlib pour lui demander de mettre un frein aux activités de son neveu. Il les congédia avec quelques paroles

1. LXXIII, 10.
2. LXXXVI, 17.

conciliantes mais, s'étant rendu compte après quelque temps qu'il n'avait rien fait, ils revinrent le trouver et lui dirent : « Ô Abû Tâlib, tu détiens parmi nous un rang élevé et honorable, et nous t'avons demandé de contrôler les activités de ton neveu, mais tu n'en as rien fait. Par Dieu, nous ne souffrirons pas de voir insulter nos pères, de voir nos coutumes tournées en dérision, et nos dieux outragés. Oblige-le à renoncer à son dessein, ou bien nous vous combattrons tous les deux. » Sur ces mots ils se retirèrent, laissant Abû Tâlib très désemparé. Celui-ci fit mander son neveu et, après l'avoir mis au courant de leurs menaces, il ajouta : « Ô fils de mon frère, épargne-moi et épargne-toi aussi. Ne me charge pas d'un fardeau que je ne puisse supporter. » Le Prophète lui fit cette réponse : « Je le jure par Dieu, quand bien même ils mettraient le soleil dans ma main droite et la lune dans ma gauche pour qu'en retour j'abandonne cette cause, je ne l'abandonnerais pas avant qu'Il l'ait fait triompher ou que je sois mort pour elle »[3]. Les larmes aux yeux, il se releva et s'apprêtait à partir lorsque son oncle le rappela et lui dit : « Fils de mon frère, va et dis ce que tu veux, car, par Dieu, jamais et à aucun prix je ne t'abandonnerai ! »

Même après avoir constaté que leurs avertissements n'avaient eu aucun effet sur Abû Tâlib, les Quraysh hésitaient encore à s'en prendre directement à son neveu, car, en sa qualité de chef de clan, Abû Tâlib avait le pouvoir d'accorder une protection inviolable, et il en allait de l'intérêt de tous les autres chefs que les droits associés à leur autorité fussent pleinement respectés. Ils se contentèrent donc momentanément d'organiser une vaste persécution contre ceux des adeptes de la nouvelle religion qui n'avaient personne pour assurer leur protection.

Entre-temps, ils tinrent conseil pour essayer de déterminer une politique commune face à la cause de leur trouble. La situation était extrêmement grave : l'époque du Pèlerinage serait bientôt là et des Arabes venus de toutes les parties de l'Arabie allaient confluer vers La Mecque. Eux, Quraysh, étaient très réputés pour la qualité de leur hospitalité, non seulement parce qu'ils prodiguaient généreusement nourriture et boisson, mais aussi parce qu'ils savaient faire bon accueil à chaque visiteur ainsi qu'à ses dieux. Or cette année, les

3. I. I. 168.

pèlerins devraient entendre Muhammad et ses adeptes insulter leurs dieux et les presser d'abandonner la religion de leurs ancêtres pour adopter une nouvelle religion qui, selon toute apparence, comportait de nombreux inconvénients. Sans doute beaucoup d'entre eux ne reviendraient-ils plus jamais à La Mecque, ce qui, en plus de nuire au commerce, diminuerait le prestige dont jouissaient jusqu'alors les gardiens du Sanctuaire. Qui sait si les Arabes n'iraient pas jusqu'à se liguer pour chasser ces gardiens de La Mecque et pour installer à leur place une autre tribu ou un groupe de tribus, comme les Quraysh l'avaient fait eux-mêmes jadis avec les Khuzâ'ah, et comme les Khuzâ'ah l'avaient fait avec les Jurhumites ? Il fallait donc absolument faire savoir aux Arabes qui visiteraient La Mecque que Muhammad ne représentait en aucune manière l'ensemble des Quraysh. Cependant, même s'il était facile de nier sa qualité de prophète, on ne faisait par là que formuler une opinion et, indirectement, on risquait d'amener d'autres visiteurs à prêter l'oreille à ses exhortations et à vouloir juger par eux-mêmes. Il fallait donc dire sur son compte quelque chose de plus, et c'est là qu'il y avait chez eux un point faible, car certains avaient déjà déclaré que Muhammad était un devin, d'autres qu'il était possédé, d'autres que c'était un poète et d'autres enfin que c'était un sorcier. Ils demandèrent conseil à Walîd, chef de Makhzûm, l'homme qui à cette époque était sans doute le plus influent de la tribu, pour savoir laquelle de ces accusations pourrait avoir le plus de force persuasive. D'abord, Walîd les rejeta toutes, disant qu'elles ne pourraient atteindre leur cible ; puis, après réflexion, il déclara que même si l'homme en question n'était certainement pas un sorcier, du moins avait-il un point commun avec les sorciers : il possédait le pouvoir de séparer un homme de son père, de son frère, de sa femme, ou de sa famille en général. Il leur conseilla donc de faire porter leurs accusations, de façon unanime, sur le fait que Muhammad était un dangereux sorcier, qu'il fallait éviter à tout prix. Ils acceptèrent de bon gré ce conseil et décidèrent de placer à l'extérieur de La Mecque, sur tous les chemins conduisant à la ville, des hommes qui avertiraient les visiteurs d'avoir à se garder de Muhammad, dont ils savaient par expérience combien il était habile à gagner les gens à sa cause. N'avait-il pas été, avant de commencer sa prédication, un des hommes les plus aimés de La Mecque ? Depuis lors, sa langue n'avait

certes rien perdu de son éloquence et sa présence en imposait toujours autant par sa majesté.

Ils appliquèrent leur plan avec zèle et minutie. Cependant, dans un cas au moins, leurs efforts étaient d'avance voués à l'échec. Il y avait parmi les Bani Ghifâr, tribu située au nord-ouest de La Mecque, non loin de la mer Rouge, un homme nommé Abû Dharr qui avait déjà entendu parler du Prophète et de l'opposition qui s'était levée contre lui. Comme la plupart des gens de sa tribu, Abû Dharr était un bandit de grand chemin, mais il se distinguait par sa ferme croyance en l'Unité de Dieu et il se refusait catégoriquement à rendre hommage aux idoles. Son frère Unays s'était rendu à La Mecque pour quelque affaire et, à son retour, lui avait rapporté qu'un homme de cette ville déclarait être prophète et disait qu'*il n'y a de dieu sinon Dieu* et que son peuple le désavouait pour cela. Abû Dharr se mit en route sur-le-champ, certain qu'il s'agissait d'un véritable prophète, et à peine était-il arrivé près de La Mecque que les hommes postés alentour lui dirent tout ce qu'il souhaitait savoir avant même qu'il eût le temps de les interroger. Il trouva sans peine le chemin de la maison du Prophète. Le Prophète était endormi sur une banquette installée dans la cour, le visage couvert par un pan de son manteau. Abû Dharr le réveilla et lui souhaita le bonjour. « La paix soit sur toi ! dit le Prophète. – Déclame-moi tes paroles, dit le Bédouin. – Je ne suis pas poète, répliqua le Prophète, mais ce que je proclame est le Coran, et ce n'est point moi qui parle, mais Dieu. – Récite pour moi », reprit Abû Dharr, et le Prophète récita une sourate. Sur ce, Abû Dharr déclara : « J'atteste qu'il n'y a de dieu sinon Dieu, et que Muhammad est l'Envoyé de Dieu. – De quel peuple es-tu ? » lui demanda le Prophète et, entendant sa réponse, il regarda l'homme de la tête aux pieds avec étonnement et dit : « En vérité, Dieu guide qui Il veut ! »[4]. Après l'avoir instruit en Islam, le Prophète lui dit de retourner parmi son peuple et d'attendre ses ordres. Ce qu'il fit, et nombreux furent, parmi les Bani Ghifâr, ceux qui entrèrent en Islam grâce à lui. Entre-temps, il poursuivit son activité de coupeur de routes, s'occupant avec un soin particulier des caravanes qurayshites. Mais lorsqu'il avait pillé une caravane, il proposait à ses victimes de leur restituer ce qu'il avait dérobé, à

4. I. S. IV, 164.

condition qu'elles reconnussent l'Unité de Dieu et la mission prophétique de Muhammad.

Une autre rencontre avec le Prophète eut pour effet d'apporter l'Islam aux Bani Daws qui, comme les Ghifâr, occupaient une contrée située à l'ouest de La Mecque. Tufayl, un membre de cette tribu, raconta par la suite comment il avait été mis en garde, dès son arrivée à La Mecque, contre le danger d'adresser la parole au sorcier Muhammad, ou même seulement de l'écouter, ce qui aurait pu avoir pour conséquence de le séparer à jamais des siens. Tufayl était poète et il occupait un rang très éminent dans sa tribu, raison pour laquelle les Quraysh avaient mis une insistance particulière à le prévenir contre Muhammad. Après cela, il avait eu si peur d'être ensorcelé qu'avant d'entrer dans la Mosquée il s'était bouché les oreilles avec du coton. Le Prophète se trouvait là et venait juste de se mettre en position pour la prière, comme il en avait l'habitude, entre l'angle yéménite et la Pierre noire, au pied du mur sud-est de la Ka'bah, le visage tourné en direction de Jérusalem. Il récitait des versets du Coran et, bien que sa récitation ne fût pas faite à voix très haute, quelque chose en parvint tout de même aux oreilles de Tufayl. « Il plut à Dieu, dit celui-ci, de me faire entendre un peu de ce qui était récité et j'entendis des paroles d'une grande beauté. Je me fis alors cette réflexion : je suis capable de discernement, je suis un poète, et je n'ignore pas ce qui distingue le beau du laid. Pourquoi donc n'écouterais-je pas ce que dit cet homme ? Si ce qu'il dit est beau, je l'accepterai et si ce qu'il dit est laid, je le rejetterai. Je demeurai céans jusqu'à ce que le Prophète s'en allât, puis je le suivis et lorsqu'il pénétra dans sa demeure, je courus sur ses talons et lui dis : "Ô Muhammad, tes gens m'ont dit ceci et cela, et ils m'ont tant effrayé à ton sujet que je me suis bouché les oreilles pour ne pas entendre ce que tu disais. Mais Dieu a voulu que j'entende tes paroles. Dis-moi donc, en vérité, qui tu es." »

Le Prophète lui expliqua l'Islam, récita le Coran et Tufayl fit sa profession de foi. Puis il retourna parmi les siens, décidé à les convertir. Son père et sa femme le suivirent dans l'Islam, mais le reste des Daws se montrèrent réticents. Très déçu et irrité, il revint à La Mecque et demanda au Prophète de leur jeter une malédiction. Au lieu de cela, le Prophète formula une prière pour qu'ils soient bien guidés et dit à Tufayl : « Retourne auprès des tiens, appelle-les

à l'Islam et traite-les avec bienveillance »[5]. Tufayl suivit fidèlement ces instructions et, au fil des années, le nombre des familles Daws converties à l'Islam ne cessa de croître.

À la différence de Tufayl qui, avant de rencontrer le Prophète, n'avait rencontré que ses ennemis, d'autres pèlerins furent aussi en contact avec des partisans de Muhammad de qui ils entendirent des récits bien différents de ceux que proféraient ses ennemis. Ainsi, chacun se faisait une idée de la chose selon ce que sa nature le disposait à croire. En tout état de cause, on parlait beaucoup de la nouvelle religion, en bien ou en mal, à travers toute l'Arabie ; mais nulle part elle n'était au centre des conversations autant qu'à Yathrib.

5. I. I. 252-254.

CHAPITRE XIX

Les Aws et les Khazraj

Les tribus des Aws et des Khazraj avaient des alliances avec quelques-unes des tribus juives qui vivaient dans leur voisinage à Yathrib, mais leurs rapports étaient souvent tendus et chargés de ressentiment. Un des plus sérieux motifs de mésentente venait du mépris dans lequel les juifs monothéistes, conscients d'être le peuple élu de Dieu, tenaient les Arabes polythéistes, à qui ils devaient néanmoins témoigner un certain respect du fait que ces derniers les surpassaient en force. Dans des moments d'acrimonie et de frustration, on avait pu entendre les juifs s'exclamer : « Les temps sont proches maintenant où un Prophète va venir ; avec lui, nous vous exterminerons, comme furent exterminés 'Ad et Iram[1]. » Lorsqu'on demandait à leurs rabbins et à leurs devins d'où viendrait le Prophète, ils avaient toujours montré du doigt la direction du Yémen, qui était aussi celle de La Mecque. C'est pourquoi, lorsqu'ils entendirent qu'un homme de La Mecque avait effectivement déclaré qu'il était prophète, les Arabes de Yathrib dressèrent l'oreille. Ils furent encore plus intéressés quand on leur parla de son message, car ils y reconnurent certains enseignements de la religion que l'on disait orthodoxe et qui leur étaient déjà familiers : durant les périodes où les rapports étaient plus amicaux, les juifs leur parlaient souvent de l'Unité de Dieu et des fins dernières de l'homme, et ils discutaient ensemble de ces questions. Pour ces polythéistes, l'idée qu'ils se lèveraient d'entre les morts était particulièrement difficile à admettre et, l'ayant remarqué, un rabbin leur désigna un jour le sud en déclarant que de

1. Anciennes tribus arabes détruites soudainement pour avoir refusé d'obéir aux prophètes qui leur étaient envoyés.

CHAPITRE XX

Abû Jahl et Hamzah

À La Mecque, plus le nombre des croyants augmentait, plus l'hostilité des incroyants s'exacerbait. Un jour, alors que quelques chefs qurayshites s'étaient rassemblés dans le Hijr et attisaient réciproquement leur rancœur et leur animosité contre le Prophète, le sort voulut que celui-ci en personne entrât dans le Sanctuaire. Il se dirigea vers le coin oriental de la Ka'bah, baisa la Pierre noire et entama les sept circumambulations. Tandis qu'il passait devant le Hijr, les Quraysh élevèrent le ton en lançant à son endroit des propos injurieux qui lui parvinrent aux oreilles et altérèrent l'expression de son visage. Lorsqu'il repassa devant eux lors de son second tour, ils l'insultèrent à nouveau. Mais au moment où ils proféraient leurs insultes lors de son troisième passage, il s'arrêta net et les interpella ainsi : « Ô Quraysh, m'écouterez-vous ? En vérité, par Celui qui tient mon âme dans Ses Mains, je vous apporte le massacre[1] ! » Ces mots et la façon dont ils étaient prononcés les saisirent comme s'il s'était agi d'une formule magique. Aucun d'eux ne bougea et ils restèrent cois jusqu'à ce que l'un de ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés rompît le silence et dît d'un ton très amène : « Suis ton chemin, ô Abû 'l-Qâsim, car par Dieu tu n'es pas un sot ignorant. » Le répit ne fut cependant que de courte durée, car les Quraysh commencèrent à se reprocher d'avoir été intimidés de façon aussi inexplicable et ils se promirent de réparer à l'avenir cette faiblesse momentanée.

L'un des pires ennemis de l'Islam était un homme de Makhzûm nommé 'Amr mais que sa famille et ses amis appelaient Abû l-Hakam, « père du jugement sage », surnom que les musulmans ne

1. I. I. 183.

tardèrent pas à transformer en Abû Jahl, « père de l'ignorance ». C'était un petit-fils de Mughîrah et un neveu de Walîd, le chef du clan, qui était déjà assez âgé. Abû Jahl était assuré de succéder à son oncle et il s'était déjà acquis un certain rang à La Mecque par sa fortune et par son hospitalité ostentatoire et, en partie également, en se faisant craindre par sa nature impitoyable, prête à tirer vengeance de quiconque s'opposait à lui. Il faisait partie de ceux qui avaient été les plus zélés à poster des hommes aux approches de La Mecque lors du récent Pèlerinage et les plus acharnés à dénoncer le Prophète comme un dangereux sorcier. Il était aussi le plus appliqué à persécuter les croyants les plus vulnérables de son propre clan et à inciter les autres clans à faire de même. Mais un jour, malgré lui et de façon indirecte, il rendit un grand service à la nouvelle religion.

Le Prophète était assis devant la Mosquée près de la porte de Safâ, ainsi nommée parce que les pèlerins l'empruntent pour accomplir le rite qui consiste à passer sept fois entre la colline de Safâ, située près de la porte, et la colline de Marwah, distante de quelque quatre cents mètres au nord. Au pied de la colline de Safâ, un rocher marque le point de départ du vénérable rite, et le Prophète était le seul dans le lieu sacré quand Abû Jahl vint à passer. C'était l'occasion pour le Makhzûmite de montrer que lui, au moins, n'avait pas peur ; se tenant debout devant le Prophète, il se mit à lui lancer toutes les injures qu'il pouvait trouver. Le Prophète se contenta de le regarder sans mot dire. Lorsqu'il eut épuisé tout son répertoire d'insultes, Abû Jahl entra dans la Mosquée pour rejoindre les Quraysh qui s'étaient assemblés dans le Hijr. Le Prophète se leva tristement et rentra chez lui.

À peine était-il parti que Hamzah, qui revenait de la chasse, apparut dans la direction opposée, portant son arc en bandoulière. Il avait pour habitude, chaque fois qu'il rentrait de la chasse, d'aller rendre hommage à la Maison sacrée avant de rejoindre sa famille. Le voyant approcher, une femme sortit de sa maison qui était située près de la porte de Safâ et lui adressa la parole. C'était une affranchie de la maison de feu 'Abd Allâh ibn Jud'ân, du clan de Taym, l'homme qui vingt ans plus tôt avait été l'un des principaux promoteurs du pacte de chevalerie, le Hilf al-Fudûl. Les Jud'ân étaient des cousins d'Abû Bakr et cette femme, qui se sentait bien disposée à l'égard du Prophète et de son message, avait été scandalisée par les insultes

d'Abû Jahl dont pas un mot ne lui avait échappé. « Abû 'Umârah[2], dit-elle à Hamzah, si seulement tu avais pu voir comment Muhammad, le fils de ton frère, vient d'être traité par Abû l-Hakam, le fils de Hishâm. Il l'a trouvé assis là et l'a insulté et injurié de la façon la plus odieuse, puis il l'a quitté » – elle montra la Mosquée du doigt pour indiquer la direction qu'il avait prise – « et Muhammad n'a rien répondu ». Hamzah avait un naturel bon et aimable, mais il était aussi le plus vigoureux des Quraysh et, lorsqu'il s'emportait, le plus redoutable et le plus inflexible d'entre eux. Au récit de cette femme, sa puissante carrure frémit d'une colère telle qu'il n'en avait encore jamais ressenti et le courroux fit tomber les quelques hésitations qui le retenaient de mettre à exécution un projet déjà à demi formé en lui. Pénétrant à grands pas dans la Mosquée, il alla droit sur Abû Jahl et, le dominant de toute sa taille, il leva son arc et le plaqua de toutes ses forces sur le dos de celui-ci. « L'insulteras-tu, dit-il, maintenant que je suis de sa religion et que je professe ce qu'il professe ? Rends-moi coup pour coup, si tu le peux. » Abû Jahl ne manquait pas de courage, mais à cette occasion il sentit qu'il valait mieux clore l'incident. Aussi, lorsque quelques-uns des Makhzûmites présents se levèrent comme pour l'aider, il leur fit signe de se rasseoir en disant : « Laissez tranquille Abû 'Umârah car, par Dieu, j'ai insulté le fils de son frère d'une façon vraiment infamante. »

2. 'Umârah était la fille de Hamzah. La façon la plus polie d'aborder un interlocuteur, chez les Arabes, est de l'appeler « Père (Abû) d'un(e) tel(le) » s'il s'agit d'un homme, et « Mère (Umm) d'un(e) tel(le) » s'il s'agit d'une femme.

CHAPITRE XXI

Les Quraysh formulent des offres et des exigences

À compter de ce jour, Hamzah demeura fidèlement dans l'Islam et se conforma à tout ce qu'ordonnait le Prophète. Sa conversion ne fut évidemment pas sans influencer les Quraysh qui, désormais, hésitaient davantage à harceler le Prophète directement, sachant que Hamzah lui apporterait sa protection. D'un autre côté, cet événement totalement inattendu leur fit prendre conscience avec plus de netteté encore de ce qu'ils considéraient déjà comme une situation menaçante. Ils sentirent qu'il leur fallait trouver d'urgence une solution et endiguer un processus qui ne pouvait qu'aboutir à la ruine de leur position prééminente parmi les Arabes. Face à ce danger, ils convinrent de changer de tactique et se rallièrent à une suggestion faite dans l'Assemblée par un des chefs du clan de 'Abdu Shams, 'Utbah ibn Rabî'ah. « Pourquoi, dit ce dernier, n'irais-je pas trouver Muhammad et lui faire des offres dont certaines seraient susceptibles de l'intéresser ? Et ce qu'il aura accepté lui sera donné, à la condition qu'il nous laisse en paix. » Le bruit ayant couru que le Prophète était assis seul à côté de la Ka'bah, 'Utbah quitta aussitôt l'Assemblée et se rendit à la Mosquée. Il s'était proposé lui-même pour cette tâche, en partie parce qu'il était un petit-fils de 'Abdu Shams, frère de Hâshim ; et bien que les clans qui portaient les noms de ces deux fils de 'Abdu Manâf, fils du grand Qusayy, eussent suivi deux voies divergentes, leurs différences pouvaient être aisément aplanies en vertu de leur ancêtre commun. En outre, 'Utbah était d'une nature moins violente et plus conciliante que la plupart des Quraysh ; il était aussi plus intelligent.

« Ô fils de mon frère, dit-il au Prophète, tu es, comme tu le sais toi-même, un noble de la tribu, et ton lignage te garantit une place

d'honneur. Et voici qu'à présent tu donnes à ton peuple un motif de grave préoccupation ; tu as divisé leur communauté, déclaré que leur façon de vivre était insensée, parlé honteusement de leurs dieux et de leur religion, et tu as traité leurs ancêtres d'infidèles. Aussi, prête l'oreille à mes propositions, et vois s'il n'y en a pas une parmi elles qui te paraît acceptable. Si c'est la richesse que tu cherches, nous rassemblerons pour toi une telle fortune, en puisant dans nos diverses possessions, que tu seras le plus riche d'entre nous. Si ce sont les honneurs qui t'attirent, nous ferons de toi notre suzerain, et nulle décision ne sera prise sans ton accord ; si c'est à la royauté que tu aspires, nous ferons de toi notre roi ; et si tu ne peux te délivrer par tes propres moyens de cet esprit qui t'apparaît, nous te procurerons un médecin et nous paierons ses soins sans compter jusqu'à ce que tu sois complètement guéri. » Lorsqu'il eut fini de parler, le Prophète lui dit : « Maintenant, c'est à ton tour de m'écouter, Père de Walîd. – Je t'écoute », acquiesça 'Utbah. Sur quoi le Prophète lui récita quelques versets qui lui avaient été révélés récemment.

'Utbah s'était préparé à lui accorder au moins un semblant d'attention, par pure politique à l'égard d'un homme qu'il espérait se concilier, mais après qu'il eut entendu quelques phrases, toutes ces pensées firent place à l'émerveillement devant les mots eux-mêmes. Il se tenait assis, prenait appui sur ses bras tendus derrière le dos, et il écoutait, stupéfait par la beauté du langage qui coulait vers ses oreilles. Les « signes[1] » que le Prophète lui récitait parlaient de la Révélation elle-même, de la création de la terre et du firmament. Puis ils parlaient des prophètes et des anciens peuples qui, s'étant opposés à eux, avaient été détruits et voués à l'Enfer. Puis il était fait mention des croyants à qui étaient promises la protection des Anges en ce monde et la satisfaction de tous les désirs dans l'Au-delà. Le Prophète conclut sa récitation par ces mots : « *Au nombre de Ses signes sont la nuit et le jour, et le soleil et la lune. Ne vous prosternez pas en adoration devant le soleil ou la lune, mais prosternez-vous devant Dieu leur Créateur, si c'est vraiment Lui que vous adorez*[2]. » Sur ce, il se prosterna en posant son front contre

1. Chaque verset du Coran est appelé *ayah*, c'est-à-dire « signe » ou « miracle », en vertu de sa révélation directe.

2. XLI, 37.

terre. Puis il ajouta : « Tu as entendu ce que tu as entendu, Abû l-Walîd, et maintenant tout réside entre toi et ces paroles. »

Lorsque 'Utbah revint auprès de ses compagnons, ils furent tellement frappés par le changement d'expression de son visage qu'ils s'exclamèrent : « Que t'est-il arrivé, Abû l-Walîd ? » Il leur répondit : « J'ai entendu des paroles telles que je n'en avais jamais encore entendu. Ce n'est point de la poésie, par Dieu, et ce n'est pas davantage sorcellerie ni vaticination. Hommes des Quraysh, écoutez-moi, et faites comme je vous le dis. Ne vous opposez pas à ce qu'entreprend cet homme, mais laissez-le faire, car par Dieu, les paroles que j'ai entendues de lui seront reçues comme de grandes nouvelles. Si les Arabes l'abattent, vous en serez débarrassés par les soins d'autrui, et si c'est lui qui subjugue les Arabes, alors sa souveraineté sera aussi la vôtre, sa puissance sera votre puissance, et vous serez les plus fortunés des hommes. » Les Quraysh se moquèrent de lui en disant : « Il t'a ensorcelé avec sa langue. – Je vous ai donné mon opinion, répondit-il, maintenant faites comme bon vous semble », et il ne s'opposa pas davantage à eux, l'impression produite sur lui par les versets coraniques n'ayant eu qu'un caractère fugace. Cependant, comme il n'avait rapporté de son entrevue aucune réponse aux questions qu'il avait posées, l'un des Quraysh dit : « Envoyons chercher Muhammad pour lui parler et discuter avec lui, en sorte que l'on ne puisse pas nous reprocher de ne pas avoir recherché toutes les solutions. » Ils le firent donc mander avec ce message : « Les nobles de ton peuple se sont assemblés afin de parler avec toi. » Il accourut aussitôt, pensant que quelque chose avait pu les amener à changer d'attitude. Il aspirait à les guider vers la vérité, mais ses espérances s'évanouirent dès qu'il les entendit répéter les offres qu'ils avaient déjà formulées. Lorsqu'ils eurent terminé, il leur dit : « Je ne suis pas un possédé, et je ne cherche parmi vous ni des honneurs ni la royauté. Dieu m'a envoyé auprès de vous comme messager, Il m'a révélé un Livre et m'a ordonné de vous porter de bonnes nouvelles et de vous avertir. Je vous ai transmis le message de mon Seigneur et j'ai été pour vous de bon conseil. Si vous acceptez de moi ce que je vous ai apporté, ce sera une bonne fortune pour vous dans ce monde et dans l'autre ; mais si vous rejetez ce que j'ai apporté, alors j'attendrai patiemment que Dieu juge entre nous »[3].

3. I. I. 188.

Pour toute réponse, ils revinrent à leur position antérieure et lui dirent que, s'il n'acceptait pas leurs offres, il devrait au moins accomplir quelque chose qui leur prouverait qu'il est bien l'envoyé de Dieu et qui, en même temps, leur rendrait l'existence plus facile. « Demande à ton Seigneur de repousser au loin ces montagnes qui nous encerclent, d'aplatir pour nous ce pays, et d'y faire couler des fleuves pareils à ceux de Syrie et d'Iraq ; demande-lui aussi de ressusciter quelques-uns de nos ancêtres, dont Qusayy, afin que nous puissions leur demander si tes paroles sont véridiques ou mensongères. Ou si tu ne veux pas faire de telles choses pour nous, demande des faveurs pour toi-même. Demande à Dieu d'envoyer avec toi un Ange qui confirmera ton message et nous opposera un démenti. Et demande-Lui de t'accorder des jardins, des palais et des trésors d'or et d'argent, afin que nous sachions de quel statut élevé tu jouis auprès de ton Seigneur. » Le Prophète leur répondit : « Il n'est point dans ma nature de faire ce genre de demandes à mon Seigneur, et je n'ai pas été envoyé pour cela, mais Dieu m'a envoyé pour avertir et annoncer de bonnes nouvelles. » Sourds à ces arguments, ils poursuivirent : « Alors, fais tomber le ciel en morceaux sur nos têtes », ce qui était une allusion méprisante au verset déjà révélé : *Si Nous le voulons, Nous ferons que la terre se fende en deux pour les engloutir, et Nous ferons que le firmament s'écroule en morceaux sur eux*[4]. « C'est à Dieu qu'il appartient de décider, dit le Prophète ; s'Il le désire, Il le fera. »

À cela ils ne répondirent point, se contentant d'échanger quelques regards moqueurs, puis ils abordèrent un autre point. Un des traits qui les intriguaient le plus dans le nouveau Message était la mention très fréquente qui y était faite du nom *Rahmân*[5], à la consonance étrange, qui paraissait avoir une corrélation avec la source de l'inspiration du Prophète. Une des révélations commençait par ces mots : *L'Infiniment Bon* (ar-Rahmân), *il a enseigné le Coran*[6], et comme ils acceptaient volontiers la rumeur selon laquelle c'était un homme de Yamâmah qui avait inculqué à Muhammad la substance de son message, ils finirent par répliquer : « Nous avons entendu dire que

4. XXXIV, 9.
5. Voir ci-dessus, p. 86-90.
6. LV, 1.

toutes ces choses te sont apprises par un certain Rahmân, de Yamâmah ; mais nous, jamais nous ne croirons en Rahmân ! » Comme le Prophète demeurait silencieux, ils continuèrent : « Maintenant, nous nous sommes justifiés devant toi, Muhammad, et nous jurons par Dieu que nous ne te laisserons pas en paix et que nous ne cesserons de te traiter comme nous le faisons à présent jusqu'à ce que nous t'ayons détruit ou que tu nous aies détruits. » Et l'un d'entre eux ajouta : « Nous ne t'accorderons aucun crédit tant que tu ne nous amèneras pas Dieu et les Anges comme garants. » À ces mots, le Prophète se leva, et il s'apprêtait à les quitter lorsque 'Abd Allâh, le fils d'Abû Umayyah, de Makhzûm, se leva également et lui lança : « Jamais je ne croirai en toi Muhammad, non, jamais tant que je ne te verrai pas prendre une échelle et la gravir jusqu'au ciel, et tant que tu n'amèneras pas quatre Anges pour attester que tu es vraiment ce que tu prétends être ; et même alors, je ne pense pas que je te croirai. » Cet 'Abd Allâh était cousin germain d'Abû Jahl du côté paternel tandis que sa mère était 'Atikah, fille de 'Abd al-Muttalib et sœur de 'Abd Allâh, le père du Prophète, dont elle avait donné le nom à son fils. Aussi le Prophète regagna-t-il son domicile très triste qu'un si proche parent lui ait parlé de cette façon et, plus généralement, de constater à quel point il était désormais éloigné des notables de son peuple.

Cependant, même dans le clan de Makhzûm où tant de haine semblait s'être concentrée, il avait au moins le dévouement d'Abû Salamah, le fils de sa tante Barrah ; et c'est de ce côté-là que se présenta encore une aide inattendue qui vint fortifier la nouvelle religion. Abû Salamah avait du côté de son père un riche cousin nommé Arqam – leurs grands-pères makhzûmites étaient frères –, lequel vint trouver le Prophète et prononça le double témoignage : *lâ ilâha illâ Llâh*, « il n'est de dieu si ce n'est Dieu », et *Muhammadun rasûlu Llâh*, « Muhammad est l'Envoyé de Dieu ». Puis il mit la vaste demeure qu'il possédait au pied du mont Safâ au service de l'Islam. Dès lors, les croyants eurent au centre même de La Mecque un refuge où ils pouvaient se retrouver et prier ensemble sans crainte d'être vus ni dérangés.

CHAPITRE XXII

Les chefs des Quraysh

Le nombre des disciples du Prophète allait sans cesse croissant, mais chaque fois qu'un nouveau converti, homme ou femme, venait à lui pour faire son serment d'allégeance, c'était le plus souvent un esclave ou un affranchi, ou bien un membre des Quraysh des Alentours, ou encore un jeune homme ou une jeune femme des Quraysh de la Vallée issus d'une famille influente mais ne possédant eux-mêmes aucune influence, et dont la conversion ne pouvait qu'attiser davantage l'hostilité de leurs parents et des membres plus âgés des grandes familles. 'Abd ar-Rahmân, Hamzah et Arqam faisaient sans doute exception, mais ils n'occupaient pas une place de premier plan parmi les Quraysh et il tardait au Prophète de gagner à sa cause quelques-uns des chefs dont aucun, pas même son oncle Abû Tâlib, ne s'était jusqu'alors montré tant soit peu enclin à le suivre. Quelle aide précieuse ce serait, pour la diffusion de son message, s'il pouvait s'appuyer sur un homme tel que Walîd, l'oncle d'Abû Jahl, qui non seulement était le chef du clan de Makhzûm, mais, pour ainsi dire, le chef officieux des Quraysh ; en outre, il paraissait plus ouvert à la discussion que beaucoup d'autres. L'occasion se présenta un jour où le Prophète put parler seul à seul avec Walîd. Cependant, alors que la conversation était déjà bien engagée, un aveugle récemment entré en Islam vint à passer et, ayant reconnu le Prophète à sa voix, il le pria de lui réciter quelques passages du Coran. Le Prophète lui ayant demandé de patienter et d'attendre un moment plus favorable, l'aveugle insista et se montra si importun qu'à la fin le Prophète en prit ombrage et se détourna de lui. Son entretien avait été gâché, mais cette interruption ne lui avait rien fait perdre car, en fait, Walîd

n'était pas davantage prêt à accepter le message que d'autres dont le cas paraissait sans espoir.

Une nouvelle sourate fut révélée presque sur-le-champ, qui commençait ainsi : *Il a froncé le sourcil et il s'est détourné, parce que l'aveugle est venu à lui.* Et la révélation continuait : *Quant à celui qui croit se suffire, tu l'abordes avec empressement, peu t'importe qu'il ne se purifie pas. Mais celui qui vient à toi rempli de zèle et de crainte de Dieu, toi, tu t'en détournes*[1].

Peu de temps après, Walîd devait faire étalage de sa suffisance en disant : « Comment des révélations pourraient-elles être envoyées à Muhammad et non à moi, alors que je suis le chef des Quraysh et leur maître ? Comment ne seraient-elles envoyées ni à moi ni à Abû Mas'ûd, le seigneur de Thaqîf, alors que nous sommes les deux grands des deux cités[2] ? » La réaction d'Abû Jahl traduisait moins de froide assurance et davantage de passion : pour lui, l'éventualité que Muhammad pût être un prophète était trop intolérable pour pouvoir être envisagée même un seul instant. « Nous-mêmes et les fils de 'Abdu Manâf, disait-il, nous avons fait assaut d'honneur. Ils ont donné à manger et nous avons donné à manger. Ils ont porté les fardeaux d'autrui et nous avons porté les fardeaux d'autrui. Ils ont donné et nous avons donné et voici qu'à la fin, alors que nous sommes à égalité dans la course, comme deux juments qui courent jarret contre jarret, ils disent : "L'un de nos hommes est un prophète ; des révélations lui parviennent du Ciel !" Quand donc pourrions-nous atteindre à un tel rang ? Jamais, par Dieu, nous ne croirons en lui, jamais nous ne l'accepterons comme porte-parole de vérité. » Quant au Shamsite 'Utbah, sa réaction, même si elle était moins négative, manquait presque autant de sens des proportions : sa première pensée, en effet, n'était pas qu'il faudrait suivre Muhammad s'il était réellement prophète, mais que sa qualité de prophète serait une source de prestige pour les fils de 'Abdu Manâf. Aussi un jour, alors qu'Abû Jahl pointait un doigt moqueur vers celui qu'il avait en haine et disait à 'Utbah : « Voilà votre prophète, ô fils de 'Abdu Manâf », 'Utbah répliqua vivement : « Et pourquoi prendrais-tu en mauvaise part que nous ayons un prophète, ou un roi ? » Ce dernier

1. LXXX, 5-10.
2. I. I. 238 ; voir Cor. XLIII, 31.

mot faisait allusion à Qusayy, et il rappelait subtilement au Makhzûmite que 'Abdu Manâf était le fils de Qusayy, tandis que Makhzûm était seulement son cousin. Le Prophète, qui se trouvait assez près pour entendre cette altercation, s'approcha d'eux et leur dit : « Ô 'Utbah, ce n'est pas pour l'amour de Dieu que tu as été froissé, ni pour l'amour de Son Envoyé, mais seulement par amour-propre. Quant à toi, Abû Jahl, un malheur s'abattra sur toi. Tu auras peu sujet de rire et beaucoup sujet de pleurer »[3].

La fortune des divers clans qurayshites connaissait de multiples fluctuations. À ce moment-là, deux clans parmi les plus puissants étaient ceux de 'Abdu Shams et de Makhzûm. 'Utbah et son frère Shaybah commandaient une branche du clan shamsite. Leur cousin Harb, ancien chef de la branche umayyade du même clan, était mort, et c'est son fils Abû Sufyân, dont une des épouses, Hind, était la fille de 'Utbah, qui lui avait succédé. La réussite d'Abû Sufyân, aussi bien en politique qu'en affaires, était due notamment à la prudence de son jugement, à sa capacité de réflexion froide et patiente et à la tolérance dont il savait faire preuve si son opportunisme lui en démontrait l'avantage. Son flegme exaspérait souvent son épouse, l'impétueuse et bouillante Hind, mais il ne se laissait que rarement, sinon jamais, influencer par elle une fois que son opinion était faite. Étant donné son caractère, il se montrait moins violent qu'Abû Jahl dans son hostilité à l'égard du Prophète.

Si les chefs des Quraysh différaient quelque peu dans leur attitude à l'égard du Messager, ils n'en étaient pas moins unanimes à rejeter le Message lui-même. Étant tous parvenus à un certain degré de réussite dans la vie, ils avaient le sentiment d'avoir réalisé, au moins partiellement, ce qui, en Arabie, passait généralement pour le sommet de la grandeur humaine. Même si la richesse n'était pas considérée comme un élément de cette grandeur, elle était en fait un instrument pratiquement indispensable pour y accéder. Un grand homme était nécessairement très demandé comme allié et protecteur, ce qui impliquait qu'il devait lui-même posséder des alliés de confiance. En partie, il pouvait y contribuer en tissant, par ses propres mariages et ceux de ses fils et filles, un réseau de liens puissants et redoutables. La richesse était sur ce point d'un grand secours, outre

3. Tab. 1203, 3.

qu'elle permettait à un grand de ce monde de faire face à ses devoirs d'hospitalité. Certaines vertus étaient inhérentes à l'idéal en question, en particulier la vertu de générosité, mais sans la perspective d'une récompense céleste. Être exalté par les hommes à travers toute l'Arabie, voire au-delà de ses frontières, pour une générosité sans bornes, pour un courage de lion, pour une indéfectible fidélité à sa parole – qu'elle ait été donnée aux fins d'alliance, de protection, de garantie, ou dans d'autres circonstances –, être exalté pour ces vertus de son vivant et après la mort, c'étaient là tout l'honneur et toute l'immortalité qui, aux yeux de l'Arabe bien né, donnaient son sens à la vie. Des hommes tels que Walîd étaient convaincus qu'ils possédaient cette grandeur et, trop satisfaits d'eux-mêmes, ils étaient rendus sourds à un message qui soulignait la vanité de l'existence terrestre, la vanité de tout le cadre où s'était édifié leur propre succès. Pour assurer leur immortalité, il fallait que l'Arabie demeure inchangée, que les idéaux arabes se perpétuent et passent d'une génération à l'autre. Ils étaient tous, à divers degrés, sensibles à la beauté du langage de la Révélation ; mais quant à la signification du Message, leurs cœurs se refusaient spontanément à la saisir, ne voulant pas comprendre les versets qui, comme celui-ci, leur disaient que ni eux-mêmes ni leurs ancêtres vénérés n'avaient rien accompli et que tous leurs efforts avaient été mal orientés : *La vie de ce monde n'est que divertissement et jeu ; en vérité la Demeure dernière, c'est elle qui est la Vie ; si seulement ils savaient*[4] *!*

4. XXIX, 64.

CHAPITRE XXIII

Émerveillement et espérance

Les jeunes et les moins favorisés furent loin d'accepter tous et tout de suite le Message divin ; mais du moins n'y avait-il pas en eux un sentiment d'autosatisfaction les rendant sourds aux appels qui retentissaient sur leur petit monde comme les notes d'une puissante musique. La voix entendue par 'Uthman et qui criait dans le désert : « Dormeurs, éveillez-vous ! » était de la même nature que le Message lui-même, et ceux qui avaient accepté le Message semblaient vraiment avoir été arrachés de leur sommeil et être entrés dans une nouvelle vie.

L'attitude des incroyants, dans le passé comme dans le présent, se résumait en ces mots : *Il n'existe que la vie de ce monde... et nous ne serons pas ressuscités*[1]. D'où les réponses divines : *Ce n'est pas par jeu que Nous avons créé les cieux et la terre et ce qui se trouve entre les deux*[2] ; et *Pensez-vous que Nous vous ayons créés sans but et que vous ne serez pas ramenés vers Nous*[3] *?* Pour ceux en qui l'incroyance ne s'était pas cristallisée, ces mots rendaient un son de vérité ; il en était de même de la Révélation dans son ensemble qui se décrivait elle-même comme une lumière, intrinsèquement dotée du pouvoir de guider. Une raison parallèle et impérieuse d'accepter le Message était le Messager lui-même qui, ils ne pouvaient en douter, était trop pénétré de vérité pour tromper et trop sage pour être lui-même trompé. Le Message contenait un avertissement et une promesse : l'avertissement les poussait à s'engager tandis que la promesse les remplissait de joie.

1. VI, 29.
2. XXI, 16 ; XLIV, 38.
3. XXIII, 115.

En vérité les Anges descendent sur ceux qui disent : « Notre Seigneur est Dieu », et qui persévèrent dans la rectitude ; « Ne craignez pas, ne vous affligez pas ; réjouissez-vous de la bonne nouvelle du Paradis qui vous a été promis. Nous sommes pour vous des protecteurs dans la vie de ce monde et dans la vie future. Vous y trouverez ce à quoi vous aspirez et vous y obtiendrez ce que vous demandez comme un don accordé par Celui qui pardonne tout, qui est Miséricordieux »[4].

Parmi les nombreux versets déjà révélés évoquant le Paradis, il en était un qui parlait du *Jardin d'Immortalité promis aux hommes pieux*, jardin dont il était dit qu'*ils y trouveront ce qu'ils désirent, à jamais. C'est une promesse que ton Seigneur s'engage à tenir*[5].

Le vrai croyant est défini comme *celui qui place son espoir dans sa rencontre avec son Seigneur*[6], tandis que les incroyants sont, à l'opposé, *ceux qui ne placent pas leur espoir dans leur rencontre avec Nous et qui sont satisfaits par la vie de ce monde, qui y trouvent la parfaite tranquillité et qui sont indifférents à Nos signes*[7]. Un des aspects de l'illusion, comparable à un rêve, dans laquelle étaient plongés les infidèles consistait à prendre comme allant de soi les bienfaits naturels. Être éveillé à la réalité ne voulait pas seulement dire transférer ses espérances de ce monde à l'autre, mais aussi s'émerveiller dans ce monde des signes de Dieu qui y sont manifestes. *Béni soit Celui qui a placé dans les cieux les constellations du zodiaque, et qui y a disposé un luminaire et une lune qui donnent la lumière. C'est Lui qui a fait que la nuit et le jour se succèdent, comme un signe pour celui qui veut réfléchir ou qui veut être reconnaissant*[8].

Sur un ton de défi, les chefs des Quraysh avaient demandé qu'on leur fasse voir quelque prodige, par exemple qu'un Ange descende du ciel et vienne confirmer la mission prophétique de Muhammad, ou que celui-ci monte jusqu'aux cieux. Or il arriva que, par une nuit de pleine lune, alors que l'astre venait de se lever et se tenait suspendu au-dessus du mont Hirâ', un groupe d'incroyants s'approcha du Prophète et lui demanda de fendre la lune en deux pour montrer qu'il était vraiment l'Envoyé de Dieu. Beaucoup d'autres personnes

4. XLI, 30-32.
5. XXV, 15-16.
6. XVIII, 11 ; XXIX, 5.
7. X, 7.
8. XXV, 61-62.

se trouvaient là, parmi lesquelles des croyants et des indécis, et lorsque la demande eut été faite, tous les yeux se levèrent en direction du disque lumineux. Grande fut leur stupéfaction lorsqu'ils virent que la lune se scindait en deux moitiés, qui s'écartèrent l'une de l'autre jusqu'à ce que l'on vît une demi-lune resplendir à droite, et une autre à gauche de la montagne. « Portez-en témoignage ! » dit le Prophète[9]. Mais ceux qui avaient formulé la demande rejetèrent ce miracle optique, disant que c'était de la magie pure[10] et que le Prophète leur avait jeté un sort. De leur côté, les croyants se réjouirent, quelques hésitants entrèrent en Islam tandis que d'autres se rapprochèrent des croyants.

Cette réponse immédiate du Ciel à un défi moqueur fut une exception. D'autres signes demandés par les Quraysh furent effectivement donnés, mais pas exactement tels qu'ils les avaient demandés et au moment voulu par Dieu, non au leur. Il y eut également de nombreux miracles mineurs, auxquels seuls les croyants assistèrent. Mais le Ciel ne permit jamais que de tels prodiges occupent la première place, car le Livre révélé était en lui-même le miracle central de la présente intervention divine, tout comme le Christ avait été le miracle central de la précédente. Selon le Coran, Jésus est à la fois *Envoyé de Dieu et Son Verbe qu'Il a jeté en Marie et un Esprit issu de Lui*[11]. Comme pour le Verbe-fait-chair, d'une façon analogue, c'était maintenant à travers la présence divine ici-bas du Verbe-fait-livre que l'Islam était une religion, au véritable sens de lien avec l'Au-delà. L'une des fonctions du Verbe-fait-livre, au regard de la religion primordiale que l'Islam affirmait être[12], était de réveiller en l'homme son aptitude primitive à l'émerveillement qui, avec le temps, s'était émoussée ou s'était dirigée vers des objets indignes d'elle. Aux Quraysh qui demandaient des prodiges, le Coran répondait en indiquant quelques-uns des signes merveilleux que les hommes ont sous leurs yeux et dont ils ne perçoivent pas l'aspect miraculeux :

> *Ne considèrent-ils pas la façon dont les chameaux ont été créés ?*
> *Et la façon dont les cieux ont été élevés ?*

9. B. LXI, 24.
10. Cor. LIV, 1-2.
11. IV, 171.
12. XXX, 30.

Et la façon dont les montagnes ont été établies ?
Et la façon dont la terre a été étendue[13] *?*

L'émerveillement et l'espérance exigés du croyant sont deux modes de retour à Dieu. L'action de grâces, qui consiste à prononcer la formule sacrée : *Louange à Dieu, le Seigneur des mondes*, implique la reconnaissance d'un bien qu'elle ramène, de même que celui qui prononce la louange, à l'Origine transcendante – donc merveilleuse – de tout bien. Quant à la formule de consécration, qui consiste à dire *Au Nom de Dieu, l'infiniment Bon, le Miséricordieux*, elle entraîne l'âme vers la même Source, sur le courant de l'espérance. C'est cette voie du retour à Dieu que vise la prière fondamentale de l'Islam, la *Fâtihah*, « celle qui ouvre », ainsi nommée parce qu'elle forme la première sourate du Coran[14] :

Louange à Dieu, le Seigneur des mondes,
L'infiniment Bon, le Miséricordieux,
Roi du Jour du jugement.
C'est Toi que nous adorons et en Toi que nous cherchons secours.
Guide-nous sur la voie droite,
La voie de ceux sur qui est Ta grâce,
Non de ceux sur qui est Ta colère,
Ni de ceux qui errent[15].

Une autre expression fondamentale de la doctrine de l'Islam est énoncée, sous une forme à la fois parfaite et succincte, dans la sourate dite « de la pure consécration » *(al-ikhlâs)*, qui figure à la fin du Coran (elle en est l'antépénultième chapitre) et qui a été révélée au moment où un idolâtre demandait au Prophète de décrire son Seigneur :

Dis : Lui, Dieu, est Un ;
Dieu, Celui qui se suffit à Lui-même ;
Il n'engendre pas et n'est pas engendré ;
Il n'y a pas de pareil à Lui[16].

13. LXXXVIII, 17-20.
14. Première dans l'ordre adopté lors de la recension finale du Coran, mais non pas dans l'ordre de la Révélation. Étant donné la place qu'elle occupe dans la liturgie islamique, cette sourate doit être récitée au moins dix-sept fois par jour.
15. I, 2-7.
16. CXII.

CHAPITRE XXIV

Dissensions familiales

Tâlib et 'Aqîl, les fils aînés d'Abû Tâlib, n'avaient pas suivi l'exemple de leurs jeunes frères Ja'far et 'Alî : à l'instar de leur père, ils ne s'étaient pas convertis, mais étaient restés tolérants. Très différente était l'attitude d'Abû Lahab : depuis la récente confrontation entre le Prophète et les chefs des Quraysh, il ne cachait plus son hostilité tandis que sa femme, Umm Jamîl, sœur d'Abû Sufyân, chef du clan shamsite, avait pris le Prophète en haine. L'un et l'autre se mirent d'accord pour obliger leurs deux fils à répudier Ruqayyah et Umm Kulthûm – on ne sait d'ailleurs pas avec certitude si les mariages avaient déjà eu lieu ou si les jeunes gens étaient seulement fiancés. La satisfaction qu'Umm Jamîl retirait de cette rupture diminua néanmoins lorsqu'elle apprit que son riche cousin umayyade, 'Uthmân ibn 'Affân, avait demandé la main de Ruqayyah et l'avait épousée. Ce mariage était une grande joie pour le Prophète et pour Khadîjah, car leur fille était heureuse et leur nouveau gendre était plein de dévouement pour sa femme et pour eux-mêmes. Ils avaient aussi un autre motif de reconnaissance : Ruqayyah était la plus belle de leurs filles, l'une des plus belles femmes de sa génération dans toute La Mecque, tandis que 'Uthmân était lui-même un homme d'une beauté remarquable. Aussi la seule vision de ce couple était-elle une source de joie : « Dieu est Beau et Il aime la beauté [1]. » Peu de temps après leur mariage, alors qu'ils étaient tous les deux absents de La Mecque, le Prophète leur envoya un messager qui ne fut de retour que beaucoup plus tard que prévu. Alors qu'il commençait à présenter des excuses, le Prophète l'interrompit par ces mots : « Je

1. Parole *(hadîth)* du Prophète, A. H. IV, 133-134.

vais te dire, si tu veux, ce qui t'a retardé : tu es demeuré sur place, regardant 'Uthmân et Ruqayyah et t'émerveillant de leur beauté[2]. »

À cette époque, Arwà, la tante du Prophète, se décida à entrer en Islam. La cause immédiate de sa décision fut la conversion de son fils Tulayb, âgé de quinze ans, qui venait de faire sa profession de foi dans la maison d'Arqam. Quand Tulayb annonça la nouvelle à sa mère, elle lui dit : « Si nous pouvions faire ce dont les hommes sont capables, nous protégerions le fils de notre frère. » Tulayb refusa cependant d'accepter une telle indécision : « Qu'est-ce qui t'empêche d'entrer dans l'Islam et de le suivre ? s'écria-t-il. Ton frère Hamzah l'a bien fait. » Et lorsqu'elle voulut invoquer son excuse habituelle, à savoir qu'elle attendrait de voir ce que feraient ses sœurs, il lui coupa la parole en disant : « Je te demande par Dieu d'aller le saluer, de lui dire que tu as confiance en lui et d'attester qu'*il n'y a de dieu que Dieu.* » Elle fit comme il avait dit, après quoi elle prit le courage d'aller faire des reproches à son frère Abû Lahab pour la façon dont il traitait leur neveu.

En ce qui concerne la famille de Khadîjah, à peine l'Islam fut-il connu à La Mecque que son demi-frère Nawfal devint l'un de ses ennemis les plus déterminés et les plus violents. Ce qui n'empêcha d'ailleurs pas son propre fils Aswad d'embrasser la nouvelle religion et de compenser pour Khadîjah l'inimitié de Nawfal. En revanche, Khadîjah fut déçue que son neveu préféré, le Shamsite Abû l-'As, qui était son gendre depuis plusieurs années déjà, ne fût pas entré en Islam comme l'avait fait sa femme Zaynab ; les chefs de son clan et d'autres personnes faisaient du reste fortement pression sur lui pour qu'il répudie cette dernière. Ils allèrent jusqu'à lui suggérer de se chercher la fiancée la plus riche, la mieux pourvue en relations et la plus belle qui pût se trouver à La Mecque et ils lui promirent, s'il divorçait, d'unir leurs efforts pour arranger ce nouveau mariage. Mais Zaynab et Abû l-'As s'aimaient profondément : elle ne cessait de prier dans l'espoir qu'il la rejoindrait dans l'Islam ; quant à lui, il déclara avec fermeté aux hommes de son clan qu'il avait déjà l'épouse de son choix et qu'il n'en voulait pas d'autre. Hakîm, un autre neveu de Khadîjah, le fils de son frère Hizâm qui lui avait fait cadeau de Zayd quelque vingt années auparavant, conserva comme

2. S. 205.

Abû l-'As toute son affection à sa tante et à sa maisonnée sans pour autant renoncer aux dieux des Quraysh ; mais son frère Khâlid entra en Islam.

En vérité tu ne guides point qui tu aimes, mais Dieu guide qui Il veut[3]. La vérité qu'exprime ce verset est maintes fois répétée dans le Coran. Si toutefois de telles révélations continuaient à alléger le sentiment de responsabilité qui pesait sur le Prophète, elles ne l'empêchaient pas de ressentir de la tristesse devant l'hostilité de son cousin makhzûmite 'Abd Allâh. Un autre cas qui lui causait peut-être encore plus de tristesse était celui du fils de son oncle Hârith, Abû Sufyân, lequel était à la fois son frère de lait, un cousin et un ami d'antan. Il avait espéré que celui-ci répondrait à son message, alors qu'au contraire le Message avait dressé entre eux une barrière et qu'avec le passage du temps le dédain et la froideur d'Abû Sufyân ne faisaient que s'accentuer, peut-être sous l'influence de leur oncle Abû Lahab. D'autres que le Prophète devaient, eux aussi, être amenés à éprouver la vérité du verset précité : Abû Bakr avait été suivi dans l'Islam par son épouse Umm Rûmân et par Abd Allâh et Asmâ', le fils et la fille qu'il avait eus d'une autre épouse, probablement déjà morte à ce moment-là. Umm Rûmân venait de lui donner une seconde fille qu'ils nommèrent 'A'ishah et qui fut, comme Usâmah, le fils de Zayd, un des premiers enfants à naître dans l'Islam. Mais bien qu'il eût été l'artisan de tant de conversions, Abû Bakr ne parvint pas à convertir son fils aîné, 'Abd al-Ka'bah, qui résista à toutes les tentatives faites par son père comme par sa mère, Umm Rûmân, pour le convaincre d'embrasser leur religion.

Si les croyants connaissaient des déceptions, leurs adversaires, quant à eux, avaient le dépit de se sentir confrontés, à La Mecque, à une présence nouvelle et imprévisible qui menaçait de bouleverser leur mode de vie et de faire échouer les projets qu'ils avaient formés pour l'avenir, surtout ceux qui touchaient aux arrangements de mariage concernant leurs enfants. Les Bani Makhzûm avaient été satisfaits lorsque 'Abd Allâh, membre de leur clan, avait si vivement manifesté son opposition à son cousin Muhammad devant l'Assemblée. Le frère de 'Abd Allâh, Zuhayr, bien qu'un peu moins hostile à la nouvelle religion, avait également refusé d'y adhérer. Comme

3. XXVIII, 56.

'Abd Allâh, il était le fils de 'Atikah, fille de 'Abd al-Muttalib, mais leur défunt père avait eu une seconde épouse, également nommée 'Atikah, qui lui avait donné une fille. Celle-ci, prénommée Hind, était une femme d'une grande beauté, alors dans sa dix-neuvième année, qui avait épousé depuis peu le cousin de ses deux demi-frères, Abû Salamah, lequel appartenait à l'autre branche de Makhzûm. L'ensemble du clan se réjouissait du lien qui avait ainsi été établi entre ses deux branches. Aussi la consternation fut-elle grande lorsque l'on apprit qu'Abû Salamah était entré en Islam, et plus grande encore lorsque Hind – ou Umm Salamah, comme on a coutume de l'appeler –, au lieu de quitter son mari, devint comme lui une des plus fidèles disciples du Prophète.

À la mort du père d'Abû Salamah, sa mère Barrah avait épousé un homme du clan qurayshite de 'Amir, dont elle avait eu un second fils connu sous le nom d'Abû Sabrah. Suhayl, chef de 'Amir, avait récemment donné en mariage sa fille Umm Kulthûm à Abû Sabrah. Barrah, à la différence de sa sœur Arwà, n'était pas encore entrée en Islam, mais Abû Sabrah n'en subissait pas moins l'influence de la nouvelle religion, non seulement à travers son demi-frère Abû Salamah, mais aussi à travers sa belle-mère Maymûnah, deuxième épouse de son père. C'est à Maymûnah et à ses trois sœurs, les épouses de 'Abbâs, de Hamzah et de Ja'far, que le Prophète faisait allusion en disant : « Assurément, les sœurs sont de vraies croyantes[4] » ; et le mariage de Maymûnah apporta au clan de 'Amir une puissante présence de foi.

Suhayl avait une autre fille, Sahlah, qu'il avait donnée à Abû Hudhayfah, fils du chef shamsite 'Utbah. Le pouvoir de 'Amir avait récemment marqué une croissance rapide et ce mariage paraissait avantageux à l'un et à l'autre des deux clans intéressés. Cependant le jeune couple ne tarda pas à entrer en Islam, suivi ou même un peu précédé par l'autre couple, celui d'Abû Sabrah et d'Umm Kulthûm. Ainsi, Suhayl venait de perdre deux filles à la nouvelle religion, ainsi que deux gendres pourtant choisis avec soin. Il devait également perdre ses trois frères, Hâtib, Salît et Sakrân, ainsi que l'épouse de ce dernier, leur cousine Sawdah. Pire encore pour Suhayl, son fils aîné 'Abd Allâh devint un disciple tout dévoué au Prophète.

4. I. S. VIII, 203.

'Abd Allâh espérait que son père viendrait un jour se joindre aux autres membres de la famille et cet espoir était partagé par le Prophète, car Suhayl était plus pieux et plus intelligent que la plupart des autres chefs et l'on savait qu'il avait fait des retraites spirituelles. Pourtant, il ne cessait de se montrer hostile à la nouvelle foi, sans violence mais avec une obstination qui ne fléchissait pas, au point que la désobéissance de ses enfants semblait avoir provoqué chez lui un certain durcissement.

Dans le clan de 'Abdu Shams, Abû Hudhayfah n'était pas le seul fils de chef à avoir défié l'autorité paternelle. Khâlid, qui avait rêvé que le Prophète l'avait sauvé du feu, avait gardé son Islam secret, mais son père en eut néanmoins des échos et lui ordonna d'y renoncer. Khâlid répliqua : « Je mourrai plutôt que d'abandonner la religion de Muhammad[5] », sur quoi on le battit impitoyablement avant de l'emprisonner dans une pièce sans lui donner à manger ni à boire. Au bout de trois jours il parvint à s'échapper, et son père le renia sans rien entreprendre d'autre contre lui. De son côté, 'Utbah fut nettement moins violent et plus patient avec Abû Hudhayfah, qui était lui-même attaché à son père et espérait qu'il finirait par reconnaître les erreurs de l'idolâtrie.

Quant à la branche umayyade du clan de 'Abdu Shams, après la conversion de 'Uthmân et son mariage avec Ruqayyah, elle devait encore subir d'autres déconvenues sérieuses. Parmi les confédérés des Bani Asad ibn Khuzaymah, quatorze venaient de professer leur foi dans la nouvelle religion, y compris les membres de la famille Jahsh qui, en tant que cousins du Prophète, avaient certainement pris la tête du mouvement. En même temps que ces confédérés de marque, Abû Sufyân, le chef umayyade, perdait également sa propre fille Umm Habîbah qu'il avait donnée en mariage à 'Ubayd Allâh, le frère cadet de 'Abd Allâh.

Dans le clan de 'Adî, l'une des plus grandes familles avait déjà donné l'exemple, au cours de la génération précédente, de la façon dont le lien de la vérité a le pouvoir de briser des liens moins forts. Ce cas s'était produit de la façon suivante : Nufayl avait deux fils, Khattâb et 'Amr, nés de mères différentes ; à la mort de Nufayl, la mère de Khattâb épousa son beau-fils 'Amr et lui donna un fils qu'ils

5. I. S. IV/1, 68.

nommèrent Zayd. Ainsi Khattâb et Zayd étaient des demi-frères par leur mère. Or Zayd était un de ces rares hommes qui, comme Waraqah, jugeaient les pratiques idolâtres des Quraysh à leur juste valeur ; et non seulement il refusait d'y participer, mais il repoussait toute nourriture qui avait été sacrifiée aux idoles. Il se proclamait adorateur du Dieu d'Abraham et n'hésitait pas à tancer publiquement les gens de sa tribu. Khattâb, de son côté, était un adepte inconditionnel des pratiques qurayshites et s'offusquait du mépris que Zayd affichait pour les dieux et les déesses des Quraysh. Aussi le persécuta-t-il au point que Zayd dut quitter la vallée de La Mecque pour aller vivre dans les collines environnantes ; il alla jusqu'à organiser une bande de jeunes gens qui avaient pour instruction d'empêcher Zayd de s'approcher du Sanctuaire. Le banni quitta alors le Hijâz et alla jusqu'à Mossoul, au nord de l'Iraq, pour se rendre ensuite en Syrie, ne cessant d'interroger les moines et les rabbins sur la religion d'Abraham jusqu'au jour où il rencontra un moine qui lui déclara que le temps était proche où viendrait, dans le pays même qu'il avait quitté, un prophète qui prêcherait la religion à laquelle il aspirait. Zayd revint alors sur ses pas, mais, pendant qu'il traversait le territoire de Lakhm, aux confins de la Syrie, il fut attaqué et tué. Lorsque Waraqah connut la nouvelle de sa mort, il écrivit une élégie à la louange du défunt. Le Prophète eut également pour lui des paroles élogieuses et déclara qu'au Jour de la Résurrection « il se lèvera comme un homme qui possède à lui seul la valeur d'un peuple entier[6] ».

De nombreuses années s'étaient maintenant écoulées depuis la mort de Zayd : Khattâb aussi était mort et son fils 'Umar avait lié amitié avec le fils de Zayd, Sa'îd, qui avait épousé Fâtimah, la sœur de 'Umar. La vieille querelle entre les deux branches de la famille avait pris fin. Toutefois, avec la venue de l'Islam, Sa'îd fut un des premiers à s'y rallier alors que 'Umar, dont la mère était la sœur d'Abû Jahl, devint un de ses adversaires les plus farouches. Fâtimah suivit son mari, mais ils n'osaient pas le dire à son frère dont ils connaissaient le tempérament violent. 'Umar avait d'ailleurs une autre raison d'en vouloir à l'Islam : son épouse Zaynab était la sœur de 'Uthmân, fils de Maz'ûn, du clan de Jumah ; et cet 'Uthmân avait

6. I. I. 145.

la nature d'un ascète, attiré par le monothéisme dès avant la descente de la Révélation. Lui et ses deux frères furent parmi les premiers à répondre au nouveau message, ainsi d'ailleurs que trois de leurs neveux. De Zaynab elle-même, la femme de 'Umar, l'histoire ne dit rien à ce stade, sans doute parce que, quelles que fussent ses sympathies, elle avait de puissantes raisons de les garder secrètes. Son frère 'Uthmân, bien que d'une nature moins violente que 'Umar, avait un caractère encore plus intransigeant que ce dernier.

Zaynab et ses frères étaient de jeunes cousins du chef de leur clan, Umayyah ibn Khalaf, lequel se présentait, ainsi que les membres de sa famille immédiate, comme l'un des ennemis les plus implacables de l'Islam. C'est son frère Ubayy qui, un jour, avait brandi un os blanchi devant le Prophète et s'était écrié : « Prétends-tu, Muhammad, que Dieu puisse faire revivre ceci ? » Après quoi, avec un sourire dédaigneux, il avait écrasé l'os dans sa main et en avait soufflé les fragments dans le visage du Prophète, qui avait prononcé ces paroles : « Assurément, je le prétends : Il le ressuscitera, et toi aussi lorsque tu seras dans le même état ; puis Il te fera entrer dans le feu[7]. » C'est à Ubayy que se rapporte le verset suivant : *Il a oublié qu'il était lui-même créé et il a dit : Qui fera vivre les os lorsqu'ils seront pourris ? Dis : Celui-là même qui leur a donné l'être la première fois leur donnera à nouveau la vie*[8].

7. I. I. 239.
8. XXXVI, 78.

CHAPITRE XXV

L'Heure

L'un des arguments les plus fréquemment invoqués par les incroyants à l'encontre de la nouvelle religion était que, si Dieu avait réellement un message pour eux, Il aurait envoyé un Ange. À cela le Coran répliqua : *S'il y avait sur la terre des Anges qui marchent en paix, Nous aurions certainement fait descendre du ciel sur eux un Ange comme messager*[1]. Bien que Gabriel descendît de temps à autre sur terre, il n'en était pas pour autant un « messager » – ou « envoyé » – au sens coranique du terme, pour qui le messager doit être établi sur terre parmi le peuple à qui le message doit être délivré. La Révélation dit aussi : *Ceux qui n'espèrent pas Notre rencontre disent : Pourquoi n'a-t-on pas fait descendre sur nous des Anges ou ne voyons-nous pas notre Seigneur ? Mais ils se sont gonflés d'orgueil et ont fait preuve d'une grande insolence. Le jour où ils verront les Anges, ce jour-là il n'y aura pas de bonne nouvelle pour les coupables et ils s'écrieront : Qu'une barrière soit dressée*[2] *!* Ils appelleront donc, mais en vain, pour demander qu'une barrière soit dressée à nouveau entre le Ciel et la terre. Ce sera alors la fin, car le contact direct entre le Ciel et la terre entraînera la suppression des conditions terrestres de temps et d'espace, ainsi que la désintégration de la terre elle-même. *Le jour où les hommes seront comme des papillons éparpillés et où les montagnes seront semblables à des flocons de laine cardée*[3]. *Ce Jour-là fera blanchir les cheveux des enfants*[4]. Cette fin est annoncée tout au long du Coran. Elle est

1. XVII, 95.
2. XXV, 21-22.
3. CI, 4-5.
4. LXXIII, 17.

appelée *l'Heure*, qui est toute proche, *qui est pesante sur les cieux et la terre*[5]. Son moment n'est pas encore venu et lorsque les Écritures disent qu'elle est *proche* il faut se souvenir qu'*un seul jour, pour Dieu, est en vérité comme mille ans selon votre comput*[6].

La période durant laquelle le Message est révélé n'en est pas moins une anticipation de l'Heure, cela de par la nature même des choses, et non pas selon une optique purement terrestre mais dans un contexte plus vaste. En effet, lorsqu'une intervention divine se produit pour instituer une nouvelle religion, il s'établit nécessairement une communication à travers la barrière qui sépare le Ciel et la terre. Certes, il ne s'agit pas d'une ouverture assez béante pour transformer radicalement les conditions terrestres, mais elle est néanmoins suffisante pour faire du temps où s'accomplit la mission prophétique une époque tout à fait exceptionnelle, comme l'avaient été celles de Jésus, de Moïse, d'Abraham et de Noé. Le Coran dit à propos de la Nuit du Destin, *Laylat al-Qadr*, la nuit où Gabriel vint à Muhammad dans la caverne du mont Hirâ' : *La Nuit du Destin est meilleure que mille mois. En elle les anges descendent, ainsi que l'Esprit*[7]. Quelque chose de cette qualité incomparable a certainement marqué toute la période durant laquelle ont eu lieu des contacts entre le Prophète et l'Archange.

Anticiper l'Heure, c'est anticiper le Jugement : et le Coran venait précisément de se déclarer lui-même *al-Furqân*[8], le Critère, la Discrimination. La même qualité s'applique nécessairement à chaque Écriture révélée, car une Révélation est une présence de l'Éternel dans l'éphémère, et cette présence de l'autre monde apporte avec elle un élément de jugement définitif. Aussi, indépendamment de ce que le Prophète lui-même pouvait annoncer, les fins ultimes – paradis ou enfer – se laissaient entrevoir avec une évidente clarté. Le bien et le mal cachés dans les profondeurs se trouvaient rappelés à la surface. La présence de l'Envoyé ne pouvait non plus manquer de produire un effet analogue, car la puissante attirance qu'exerçait sa fonction de guide spirituel mettait en relief la perversité foncière de ceux qui lui résistaient, tandis qu'elle attirait ceux qui l'acceptaient dans l'orbite même de sa propre perfection.

5. VII, 187.
6. XXII, 47.
7. XCVII, 3-4.
8. C'est ainsi que s'intitule la sourate XXV.

Il était dans l'ordre des choses que la Révélation ait pour effet d'inciter les bons à se dépasser eux-mêmes. En revanche, beaucoup de croyants s'affligeaient et s'étonnaient de voir certains de ceux qu'ils n'avaient jamais considérés comme mauvais devenir soudain incontestablement pervers. Le Coran leur indique qu'un tel changement n'a rien d'inattendu, ses versets ayant pour effet d'exacerber l'hostilité de ses pires ennemis :

Certes nous avons développé des arguments dans ce Coran afin qu'ils réfléchissent, mais cela ne fait qu'accroître leur aversion[9].

Nous leur donnons des raisons de craindre, mais cela ne fait qu'augmenter leur monstrueuse rébellion[10].

Ainsi, personne auparavant ne s'était rendu compte de la nature profonde d'Abû Lahab ; ou, pour citer un autre exemple, 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf avait eu naguère des rapports d'amitié avec le chef de Jumah, Umayyah ibn Khalaf. Le Coran présente un parallèle illustre en rappelant la façon dont Noé se plaignit auprès de Dieu que son message ne servait qu'à élargir le fossé qui le séparait de la majorité de son peuple et à enfoncer davantage les siens dans leur égarement[11].

9. XVII, 41.
10. XVII, 60.
11. LXXI, 6.

CHAPITRE XXVI

Trois questions

À chaque assemblée, les Quraysh consacraient une bonne partie du temps à la discussion de ce qui était devenu le grand problème du moment, et c'est ainsi qu'ils prirent la décision d'envoyer des émissaires à Yathrib pour consulter les rabbins juifs : « Interrogez-les à propos de Muhammad, dirent-ils à leurs deux délégués. Décrivez-le et racontez-leur ce qu'il dit ; car ce sont des gens de la première Écriture et ils ont des prophètes une connaissance que nous n'avons pas. » Les rabbins leur firent cette réponse : « Posez-lui des questions sur trois choses dont nous allons vous instruire. S'il vous parle de ces choses, c'est qu'il est un prophète envoyé par Dieu, mais s'il ne vous en parle pas, c'est qu'il est un imposteur. Demandez-lui qui étaient les jeunes gens qui jadis quittèrent leur peuple, ce qui leur advint, car leur histoire est merveilleuse ; et demandez-lui des nouvelles d'un grand voyageur qui atteignit les confins de la terre à l'orient et à l'occident ; et interrogez-le sur l'Esprit, sur ce qu'il est. S'il vous parle de ces choses, alors suivez-le car il s'agit vraiment d'un prophète. »

Quand les émissaires furent revenus à La Mecque avec ces nouvelles, les chefs des Quraysh mandèrent le Prophète et lui posèrent les trois questions. Il repondit : « Demain, je vous répondrai », mais sans ajouter « si Dieu le veut » ; et lorsqu'ils vinrent chercher la réponse, il dut renvoyer la chose à plus tard ; après quoi il en fut ainsi jour après jour jusqu'à ce que quinze nuits se fussent écoulées sans qu'il ait reçu une révélation quelconque et sans que Gabriel lui ait rendu visite depuis le jour où les questions avaient été posées. Les gens de La Mecque se gaussaient de lui et Muhammad était affligé par leurs paroles en même temps qu'il était triste de ne pas

avoir reçu l'aide espérée. Enfin, Gabriel lui apporta une révélation lui reprochant de s'affliger des paroles de son peuple et lui donnant la réponse aux trois questions. La longue attente qu'il avait dû supporter reçut son explication en ces termes : *Et ne dis jamais d'une chose : certes, je la ferai demain, sans ajouter : si Dieu le veut*[1].

Le retard avec lequel cette révélation lui parvint, aussi pénible fût-il pour le Prophète et pour ses fidèles, était en fait une source de force supplémentaire. Alors que même les pires ennemis du Prophète se refusaient à tirer des conclusions de son mutisme, de nombreux Quraysh dont les sentiments étaient assez partagés estimèrent que ce long silence corroborait fortement l'affirmation de Muhammad selon laquelle la Révélation lui venait du Ciel sans qu'il y ait aucune part et sans qu'il puisse la contrôler. Comment concevoir que si Muhammad avait inventé les premières révélations il ait tardé si longtemps à forger la dernière en date, au moment surtout où l'enjeu paraissait si important ?

Aux croyants, cette révélation insuffla, comme à l'accoutumée, un zèle nouveau. En demandant à Muhammad de leur parler des jeunes gens qui avaient jadis quitté leur peuple, anecdote que personne à La Mecque n'avait jamais entendu mentionner, les Quraysh ignoraient que la chose allait tirer à conséquence, qu'elle tournerait à leur désavantage et à l'avantage des croyants. On l'appelle souvent l'histoire des dormants d'Éphèse car c'est dans cette ville, au milieu du IIIe siècle de l'ère chrétienne, que quelques jeunes gens restés fidèles au culte du Dieu unique furent persécutés par leurs concitoyens tombés dans l'idolâtrie. Pour échapper aux mauvais traitements, ils se réfugièrent dans une caverne où ils furent surpris par un sommeil miraculeux dont ils ne s'éveillèrent qu'après plus de trois cents ans.

En plus des circonstances qui étaient déjà connues des juifs, le récit du Coran[2] contient des détails qu'aucun œil humain ne pouvait avoir observés, comme l'apparence que présentaient les dormeurs pendant leur long sommeil, ou la façon dont leur fidèle chien restait couché près d'eux, les pattes de devant posées sur le seuil de la caverne.

1. XVIII, 23-24.
2. XVIII, 9-25.

En ce qui concerne la deuxième question, le grand voyageur dont il est fait mention est nommé Dhû l-Qarnayn, *le Possesseur des deux cornes.* La révélation parle de son périple vers l'extrême occident et vers l'extrême orient, après quoi, faisant plus que répondre à la question posée, elle mentionne un mystérieux troisième voyage vers un lieu situé entre deux montagnes où les habitants lui demandèrent de construire un rempart qui les protégerait de Gog et de Magog et des autres djinns qui dévastaient leur pays ; et Dieu lui donna le pouvoir de confiner les mauvais esprits dans un espace dont ils ne sortiront pas jusqu'au jour désigné par Lui [3]. Ce jour-là, d'après un enseignement du Prophète, ils exerceront de terribles destructions à la surface de la terre. Leur sortie aura lieu avant l'Heure dernière, mais elle sera un des signes que la fin est proche.

En réponse à la troisième question, la Révélation est venue affirmer la transcendance de l'Esprit par rapport à la faculté mentale de l'homme, qui est incapable d'en saisir la nature : *Ils t'interrogeront au sujet de l'Esprit. Dis : L'Esprit procède du commandement de mon Seigneur ; et vous n'en avez reçu qu'un peu de connaissance* [4].

Les juifs s'étaient montrés très curieux d'entendre quelles réponses Muhammad donnerait à leurs questions ; or, à propos de la dernière phrase concernant la connaissance donnée à quelques-uns, ils saisirent la première occasion pour lui demander si elle concernait son propre peuple ou eux-mêmes. « Elle nous concerne tous deux », répondit le Prophète, à quoi ils rétorquèrent qu'eux-mêmes avaient reçu la connaissance de toutes choses puisqu'ils avaient lu la Thora dans laquelle, selon l'affirmation même du Coran [5], *toutes choses sont exposées.* Le Prophète répondit : « Tout cela n'est encore que peu de chose en regard de la propre Connaissance de Dieu ; mais il y a néanmoins assez là-dedans pour répondre à vos besoins, si du moins vous vouliez le mettre en pratique » [6].

C'est à ce moment-là que descendit le verset concernant *les Paroles de Dieu,* lesquelles n'expriment pourtant qu'une partie seulement de Son Savoir : *Si tous les arbres de la terre étaient des calames, et si l'océan et sept autres océans avec lui étaient de*

3. XVIII, 93-99.
4. XVII, 85.
5. VI, 154.
6. I. I. 198.

l'encre, ils n'arriveraient pas à transcrire jusqu'au bout les Paroles de Dieu[7].

Les chefs des Quraysh n'avaient pas pris l'engagement de s'en tenir à l'avis des rabbins, pas plus que les rabbins eux-mêmes ne reconnurent à Muhammad la qualité de prophète, bien qu'il ait donné à leurs questions des réponses qui dépassaient largement leur attente. Ces réponses furent néanmoins à l'origine de nombreuses conversions ; mais plus le nombre de ses disciples augmentait, plus les adversaires de Muhammad sentaient que leur collectivité et leur mode de vie étaient menacés, plus ils se montraient résolus à persécuter tous les convertis qu'il était possible de maltraiter en toute impunité. Chacun des clans s'occupait de ses propres musulmans : on les emprisonnait, on les battait, on les privait de manger et de boire ; ou on les maintenait étendus sur le sol brûlant de La Mecque aux heures de la plus grande chaleur pour les contraindre à renier leur religion.

Le chef de Jumah, Umayyah, possédait un esclave africain nommé Bilâl qui était un croyant convaincu. Maintes fois Umayyah le conduisit en plein midi dans un endroit découvert et le fit s'allonger sur le dos, une grosse pierre posée sur la poitrine, jurant qu'il le laisserait dans cette position jusqu'à ce que mort s'ensuive ou jusqu'à ce qu'il renie Muhammad et adore al-Lât et al-'Uzzah. Pendant qu'on le tourmentait ainsi, Bilâl ne cessait de répéter : « Unique, Unique ! » Un jour que le vieux Waraqah venait à passer près du lieu du supplice où Bilâl répétait son invocation à l'Unique : « Il en est bien ainsi : Unique, Unique, Bilâl », lui dit Waraqah. Puis, se tournant vers Umayyah, il lui déclara : « J'en jure par Dieu, si tu le tues de cette façon, je ferai de son tombeau un sanctuaire. »

Il y avait parmi les Quraysh des membres de la tribu qui ne vivaient pas au milieu de leur clan, et c'est ainsi qu'Abû Bakr avait acquis une maison située parmi celles des Bani Jumah. De ce fait, ces derniers avaient plus d'occasions de voir le Prophète que la plupart des autres clans, Muhammad ayant l'habitude de rendre visite à Abû Bakr chaque après-midi. On dit qu'une partie du message d'un prophète est toujours écrite sur son visage, et le visage d'Abû Bakr

7. XXXI, 27.

avait, lui aussi, quelque chose de la nature d'un livre. Alors que sa présence dans ce quartier de La Mecque avait jadis été accueillie comme un honneur par le clan tout entier, elle était désormais une source de préoccupation pour ses dirigeants. C'est par l'intermédiaire d'Abû Bakr que Bilâl était entré en Islam ; aussi, voyant la façon dont on le torturait, Abû Bakr s'adressa ainsi à Umayyah : « N'as-tu donc aucune crainte de Dieu, pour traiter ainsi ce malheureux ? – C'est toi qui l'as corrompu, répliqua Umayyah, à toi donc de le sauver de ce que tu vois maintenant. – C'est ce que je ferai, dit Abû Bakr. Je possède un jeune Noir qui est plus solide et plus fort que lui, et qui est de ta religion. Je te le donnerai donc en échange de Bilâl. » Umayyah accepta l'offre et Abû Bakr s'en alla avec Bilâl qu'il affranchit aussitôt.

Déjà Abû Bakr avait affranchi six esclaves, dont le premier, 'Amir ibn Fuhayrah, était un homme d'une grande force spirituelle et avait été l'un des premiers convertis. 'Amir était berger et, une fois affranchi, il prit soin des troupeaux d'Abû Bakr. Ce dernier avait aussi libéré une esclave qui appartenait à 'Umar. Elle était entrée dans l'Islam et 'Umar était en train de la battre pour lui faire renier sa religion lorsque Abû Bakr, qui passait par là, demanda à 'Umar de la lui vendre. 'Umar ayant accepté, Abû Bakr l'acheta et l'affranchit

Un des persécuteurs les plus acharnés était Abû Jahl. Lorsqu'un converti avait derrière lui une famille puissante, capable de le défendre, Abû Jahl se contentait de l'insulter, promettant qu'il ruinerait sa réputation et en ferait un objet de la risée publique. S'il s'agissait d'un négociant, il le menaçait de ruiner son commerce en détournant de lui tous les acheteurs. Et s'il s'agissait d'un individu faible et sans protection appartenant à son propre clan, il le faisait mettre à la torture. Il avait aussi dans beaucoup d'autres clans de puissants alliés qu'il parvenait à convaincre d'agir de la même façon avec ceux de leurs convertis qui étaient sans défense.

C'est à son instigation que des membres de son clan firent torturer trois de leurs confédérés les plus pauvres : Yâsir, Sumayyah son épouse et leur fils 'Ammâr. Tous trois refusèrent de renier l'Islam et Sumayyah mourut des mauvais traitements qu'ils lui infligèrent. Parmi les persécutés de Makhzûm et d'autres clans, il y en eut cependant qui ne purent endurer leurs souffrances et que leurs bourreaux surent réduire à un état où ils étaient prêts à tout accepter. Si

on leur demandait : « al-Lât et al-'Uzzah ne sont-ils pas vos dieux de même qu'Allâh ? » ils repondaient « oui » ; et si un cafard passait à côté d'eux et si on leur demandait : « Ce cafard n'est-il pas votre dieu de même qu'Allâh ? » ils répondaient « oui », simplement pour échapper à une souffrance devenue insupportable.

Ces renonciations étaient dites avec les lèvres, mais non avec le cœur. Cependant, ceux qui les avaient prononcées ne pouvaient plus pratiquer l'Islam sinon dans le plus grand secret et dans une intimité que quelques-uns d'entre eux ne possédaient à aucun degré. Il y avait toutefois pour eux un exemple dans l'histoire, récemment révélée, des jeunes gens qui avaient quitté leur peuple et pris refuge en Dieu plutôt que d'adorer d'autres dieux. Lorsque le Prophète vit que lui-même échappait aux persécutions alors que beaucoup de ses disciples en étaient les victimes, il leur dit : « Si vous alliez au pays des Abyssins, vous y trouveriez un roi sous la tutelle de qui personne ne subit d'injustice. C'est un pays de sincérité dans la religion. Vous y resteriez jusqu'à ce que Dieu vous délivre de ce dont vous souffrez actuellement[8]. » C'est ainsi que quelques-uns de ses compagnons se mirent en route pour l'Abyssinie, ce qui constitua la première émigration en Islam.

8. I. I. 208.

CHAPITRE XXVII

En Abyssinie

Les émigrants furent bien reçus en Abyssinie et on leur accorda une complète liberté de culte. Sans compter les petits enfants qu'ils avaient emmenés avec eux, ils étaient environ quatre-vingts qui, du reste, n'étaient pas partis tous en même temps. Leur fuite avait été préparée en secret et elle s'effectua discrètement, par petits groupes. Leurs familles, en effet, n'auraient pas toléré un tel exode et elles auraient eu le pouvoir de s'y opposer si elles avaient connu le projet ; mais ce départ était totalement inattendu et personne ne se rendit compte de ce qui s'était passé avant que tous les croyants eussent atteint leur destination. Les chefs des Quraysh n'en étaient pas moins déterminés à ne pas laisser en paix leurs compatriotes et à ne pas leur permettre d'établir là-bas, loin de tout contrôle, une communauté qui risquerait de devenir dangereuse et de s'agrandir si elle était rejointe par de nouveaux convertis. Ils conçurent rapidement un plan et se mirent à réunir de nombreux présents, choisis parmi les objets que les Abyssins avaient la réputation de tenir en haute valeur. Comme ceux-ci appréciaient particulièrement la maroquinerie, on rassembla des peaux finement tannées en nombre assez grand pour pouvoir s'attirer les faveurs de chacun des généraux du négus. Des cadeaux de prix furent réservés pour le négus lui-même. Après quoi on procéda avec soin au choix de deux ambassadeurs, dont l'un fut 'Amr ibn al-'As, du clan de Sahm. Les Quraysh leur donnèrent des instructions précises sur la conduite à suivre : ils devaient aborder chacun des généraux séparément, leur remettre le présent qui leur était destiné et leur adresser ce message : « Quelques jeunes écervelés, hommes et femmes, ont quitté notre peuple et se sont réfugiés dans ce royaume. Ils ont abandonné leur religion, non pour adopter

la vôtre, mais pour une autre qu'ils ont inventée, qui est inconnue de nous comme de vous. Les nobles de leur peuple nous ont dépêchés auprès de votre roi afin qu'il les renvoie chez eux. Aussi, quand nous lui parlerons d'eux, conseillez-lui de les remettre entre nos mains sans s'entretenir avec eux, car leur propre peuple sait mieux à quoi s'en tenir à leur sujet. » Tous les généraux furent d'accord et les deux Qurayshites allèrent porter leurs présents au négus en demandant qu'on leur remette les émigrants, exposant leurs motifs comme ils l'avaient fait vis-à-vis des généraux et concluant leur discours par ces mots : « Les nobles de leur peuple, qui sont leurs pères, leurs oncles et leurs proches parents, te prient de les leur restituer. » Les généraux étaient présents à l'audience et, d'une voix unanime, ils prièrent instamment le négus de remettre les réfugiés entre les mains de ceux qui le lui demandaient, puisque aussi bien les proches parents sont les meilleurs juges dans les affaires familiales. Le négus, cependant, était contrarié et déclara : « Non, par Dieu, ils ne seront pas trahis, ces gens qui ont cherché ma protection, ont fait de mon pays leur demeure et m'ont choisi parmi tous les autres ! Je ne les abandonnerai pas tant que je ne les aurai pas fait comparaître et interrogé sur ce que ces hommes ont dit à leur sujet. S'il en est vraiment comme ils ont dit, je les remettrai entre leurs mains pour qu'ils les rendent à leur peuple. Dans le cas contraire, je resterai leur protecteur et bienfaiteur aussi longtemps qu'ils demanderont ma protection. »

Sur ce, le négus fit mander les compagnons du Prophète et convoqua en assemblée ses évêques. Ceux-ci apportèrent avec eux leurs livres sacrés et, les ayant ouverts, ils les disposèrent autour du trône royal. 'Amr et l'émissaire qui l'accompagnait avaient espéré éviter cette entrevue entre le négus et les réfugiés, entrevue qui, plus encore qu'ils ne le pressentaient, allait tourner à leur désavantage. Ce qu'ils ne savaient pas, en effet, c'est que les Abyssins les toléraient pour des raisons commerciales et politiques mais désapprouvaient leur paganisme et ne se sentaient aucunement en affinité avec eux. Pour leur part, ils étaient chrétiens et beaucoup d'entre eux étaient très pieux ; ils avaient été baptisés, ils adoraient le Dieu unique et ils portaient dans leur chair le sacrement de l'Eucharistie. Ils étaient par conséquent sensibles à la différence entre le sacré et le profane, ressentant avec acuité la mondanité d'un homme tel que 'Amr. Ils

n'en furent que plus sensibles – et le négus plus qu'aucun autre – à l'impression de sincérité et de profondeur spirituelles qui se dégageait du groupe des croyants lorsqu'il pénétra dans la salle du trône. À cet instant, un murmure d'admiration s'éleva parmi les évêques et les autres assistants qui, spontanément, reconnurent dans les nouveaux arrivants des hommes et des femmes plus proches d'eux-mêmes que tous les Quraysh qu'ils avaient rencontrés jusqu'alors. En outre, la plupart étaient jeunes et, chez beaucoup d'entre eux, une attitude qui laissait transparaître la piété s'alliait à une grande beauté naturelle.

Tous n'avaient pas été contraints de s'expatrier. La famille de 'Uthmân, notamment, avait abandonné toute tentative pour le faire renier sa foi, mais le Prophète ne lui en avait pas moins donné la permission de partir et d'emmener avec lui Ruqayyah. Leur présence était d'un grand secours moral pour la communauté d'exilés. Un autre couple que l'on avait plaisir à contempler était celui formé par Ja'far et son épouse Asmâ'. À La Mecque, leur protection était garantie par Abû Tâlib, mais les réfugiés avaient besoin d'un porte-parole et Ja'far était un excellent orateur. Sa personnalité entière exerçait une forte attirance et le Prophète lui dit un jour : « Tu me ressembles par l'apparence et par le caractère[1]. » C'est Ja'far qu'il avait choisi pour être le chef de la communauté d'exilés, fonction dans laquelle il était largement secondé par Mus'ab, de 'Abd ad-Dâr, un jeune homme doué de grandes qualités naturelles à qui le Prophète devait confier plus tard une mission d'importance capitale. Très remarquable également était le jeune Makhzûmite nommé Shammâs, qui avait pour mère la sœur de 'Utbah. Son nom, qui signifie « diacre », lui avait été donné par référence à un dignitaire chrétien de ce rang qui était venu en visite à La Mecque. Cet homme était d'une beauté si exceptionnelle qu'il suscitait l'admiration générale. Ce que voyant 'Utbah s'était exclamé : « Je vous montrerai un *shammâs* plus beau que lui. » Et il était allé chercher le fils de sa sœur. Le groupe des émigrés comprenait aussi Zubayr, fils de Safiyyah, ainsi que d'autres cousins du Prophète : Tulayb, fils d'Arwà ; deux fils d'Umaymah : 'Abd Allâh ibn Jahsh et 'Ubayd Allâh, ainsi que l'épouse umayyade de 'Ubayd Allâh : Umm Habibah ; et les deux

1. I. S. IV/1, 24.

fils de Barrah : Abû Salamah et Abû Sabrah, l'un et l'autre accompagnés de leurs épouses. C'est par la belle Umm Salamah que nous ont été transmis la plupart des récits de cette première émigration.

Lorsqu'ils furent tous rassemblés, le négus leur adressa ces paroles : « Quelle est cette religion qui vous a amenés à vous séparer de votre peuple, bien que vous n'ayez pas adopté ma religion ni celle d'aucun des peuples qui nous entourent ? » À quoi Ja'far répondit : « Ô roi, nous étions un peuple plongé dans l'ignorance, qui adorait les idoles, mangeait de la charogne non sacrifiée, commettait des abominations, chez qui le fort dévorait le faible. Tels nous étions, jusqu'à ce que Dieu nous envoie un Messager issu d'entre nos rangs dont nous connaissions le lignage, la véracité, la fiabilité et l'intégrité. Il nous a appelés à nous tourner vers Dieu, à attester Son Unité, à L'adorer et à renoncer aux pierres et aux idoles que nous et nos pères avions adorées ; il nous a ordonné de dire la vérité, de tenir nos promesses, de respecter les liens de la parenté et les droits de nos voisins, et de nous abstenir de commettre des crimes et de verser le sang. Aussi adorons-nous Dieu seul, sans rien Lui associer, en tenant pour interdit ce qu'Il a interdit et pour licite ce que Lui-même a rendu licite. C'est pour ces raisons que nos gens se sont tournés contre nous, qu'ils nous ont persécutés pour nous faire renier notre religion et revenir de l'adoration de Dieu à celle des idoles. Voilà pourquoi nous sommes venus dans ton pays, t'ayant préféré à tous les autres ; nous avons été heureux sous ta protection et nous avons l'espoir, ô roi, qu'ici, avec toi, il ne nous sera pas porté tort. »

Les interprètes royaux traduisirent tout ce qui venait d'être dit. Puis le négus demanda s'ils possédaient des extraits de la Révélation que leur Prophète leur avait apportée de la part de Dieu. Ja'far ayant répondu par l'affirmative, le négus lui demanda de réciter quelques passages. Ja'far s'exécuta en récitant plusieurs versets de la sourate de Marie, qui avait été révélée peu de temps avant leur départ :

Et mentionne Marie dans le Livre, lorsqu'elle quitta sa famille et se retira en un lieu vers l'orient, plaçant un voile entre elle et les siens. Nous lui envoyâmes Notre Esprit qui se présenta devant elle sous la forme d'un homme parfait. Elle dit : « Je prends refuge contre toi auprès du Miséricordieux, si tu as quelque piété. » Il dit : « Je ne suis que l'envoyé de ton Seigneur, afin de t'apporter un fils très pur. » Elle dit : « Comment aurais-je un fils alors qu'aucun homme

ne m'a touchée et que je ne suis pas une femme perdue ? » Il dit : « C'est ainsi ; ton Seigneur a dit : "Cela M'est facile. Nous ferons de lui un signe pour les hommes et une miséricorde venue de Nous." Et c'est là un décret irrévocable »[2].

En entendant réciter ces versets, le négus pleura, de même que ses évêques, et tous pleurèrent de nouveau lorsqu'on leur traduisit le passage. « En vérité, dit le négus, cela vient de la même source que ce qu'a apporté Jésus. » Puis il se tourna vers les deux émissaires des Quraysh et leur dit : « Vous pouvez vous retirer car, par Dieu, je ne vous les livrerai pas et ils ne seront pas trahis. »

Lorsqu'ils se furent éloignés de la présence royale, 'Amr confia à son compagnon : « Demain je lui dirai quelque chose qui coupera à la racine la jeune pousse de leur prospérité croissante. Je lui dirai qu'ils soutiennent que Jésus, le fils de Marie, est un esclave. » C'est ainsi que le lendemain matin il alla trouver le négus et lui dit : « Ô roi, ils profèrent un mensonge énorme concernant Jésus, le fils de Marie. Envoie-les donc chercher et demande-leur ce qu'ils disent de lui. » Le négus les fit convoquer pour qu'ils viennent lui parler de Jésus, ce qui ne manqua de les troubler car c'était la première fois qu'ils se trouvaient placés dans une telle situation. Ils se concertèrent pour savoir ce qu'il faudrait répondre lorsqu'on les interrogerait, tout en sachant qu'ils n'avaient d'autre choix que de répéter ce que Dieu Lui-même avait dit. Aussi, lorsqu'ils furent en présence du roi et qu'on leur demanda : « Que professez-vous au sujet de Jésus, le fils de Marie ? » Ja'far répondit : « Nous disons de lui ce que nous a appris notre Prophète, à savoir qu'il est le serviteur de Dieu, Son Messager, Son Esprit et Son Verbe qu'Il a jeté en Marie, la Sainte Vierge. » Se saisissant d'un morceau de bois, le négus déclara : « Jésus, le fils de Marie, ne dépasse pas ce que tu viens de dire de la longueur de ce bâton. » Et, tandis que les généraux qui l'entouraient commençaient à se racler la gorge, il ajouta : « Vous pouvez toujours grogner ! » Puis il se tourna vers Ja'far et ses compagnons et leur dit : « Allez à votre gré, car vous êtes en sécurité dans mon pays. Même pour des montagnes d'or, je ne ferais de mal à aucun d'entre vous. » Et, désignant de la main les émissaires des Quraysh, il dit à son ordonnance : « Rends à ces deux hommes leurs

2. XIX, 16-21.

cadeaux, car je n'en ai que faire ! » Et c'est ainsi que 'Amr et l'autre émissaire s'en retournèrent piteusement à La Mecque.

Entre-temps, la nouvelle de ce que le négus avait dit au sujet de Jésus se répandit parmi le peuple. Les gens furent troublés et vinrent le trouver pour demander une explication, l'accusant d'avoir abandonné leur religion. Le négus ordonna de préparer des bateaux pour Ja'far et ses compagnons et les fit prévenir qu'ils devaient se tenir prêts à s'embarquer et à prendre la mer si nécessaire. Après quoi il prit un parchemin sur lequel il écrivit ces mots : « Il atteste qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu et que Muhammad est Son serviteur et Son Envoyé, et que Jésus fils de Marie est Son Serviteur, Son Envoyé, Son Esprit et Son Verbe qu'il a déposé en Marie. » Il mit ensuite le parchemin sous sa tunique et se rendit vers le peuple qui s'était assemblé pour le rencontrer. Il s'adressa à lui en ces termes : « Abyssins, n'ai-je pas le meilleur droit à être votre roi ? » Ils répondirent par l'affirmative. « Que pensez-vous alors de ma vie parmi vous ? – Elle a été la meilleure des vies, répondirent-ils. – Quelle est alors la cause de votre trouble ? demanda-t-il. – Tu as abandonné notre religion, dirent-ils, et tu as prétendu que Jésus est un serviteur. – Que dites-vous donc au sujet de Jésus ? demanda-t-il. – Nous disons qu'il est le fils de Dieu », répondirent-ils. À ces mots, il posa la main sur sa poitrine, pointant le doigt vers l'emplacement où était caché le parchemin, et il attesta qu'il croyait en « ceci », mot que les assistants interprétèrent comme se référant à leurs propres paroles[3]. Ils furent ainsi satisfaits et s'en allèrent, parce qu'ils étaient heureux sous le gouvernement du négus et n'avaient besoin que d'être rassurés. Le négus fit savoir à Ja'far et à ses compagnons qu'ils pouvaient quitter les navires et retourner dans leurs habitations où ils continuèrent à vivre comme auparavant, en paix et en sécurité.

3. I. I. 224.

CHAPITRE XXVIII

'Umar

Lorsque les deux émissaires revinrent à La Mecque, annonçant qu'ils avaient été éconduits et que les musulmans étaient désormais en faveur auprès du négus, l'indignation et la consternation s'emparèrent des Quraysh. Ils se mirent immédiatement à intensifier leur répression et leurs persécutions contre les croyants, en particulier sous la conduite d'Abû Jahl, dont le neveu, 'Umar, se montrait l'un des plus violents et des plus zélés à exécuter les instructions de son oncle. 'Umar était alors âgé d'environ vingt-six ans et il était connu pour son caractère entier et résolu. À la différence de son oncle, cependant, il était pieux et c'était même là, en fait, le principal motif de son opposition à la nouvelle religion. Khattâb, son père, l'avait élevé dans la vénération de la Ka'bah et dans le respect de tout ce qui était indissolublement lié à ce lieu sacré, dont les dieux et les déesses. Pour lui, toutes ces choses formaient une unité dont le caractère sacro-saint ne pouvait pas être mis en question et, moins encore, altéré. Les Quraysh, eux aussi, avaient été naguère unis, mais La Mecque était désormais une cité divisée entre deux religions et deux communautés. Tout ce désordre, 'Umar le voyait clairement, n'avait qu'une seule cause. Il suffirait d'éliminer l'homme qui en était responsable pour que tout redevienne aussitôt comme avant. Il n'y avait pas d'autre remède et celui-ci agirait à coup sûr. Telles étaient les pensées qui occupaient continuellement son esprit jusqu'au jour où, peu de temps après le retour des émissaires envoyés en Abyssinie, une soudaine flambée de colère le poussa à agir. Saisissant son épée, il sortit de chez lui. À peine avait-il fait quelques pas qu'il se trouva face à face avec Nu'aym ibn 'Abd Allâh, l'un des hommes de son clan. Nu'aym était entré en Islam, mais il gardait

le secret par crainte de 'Umar et des autres membres de son clan. Voyant l'expression farouche qui se marquait sur le visage de 'Umar, il lui demanda où il se rendait. « Je vais trouver Muhammad, ce renégat, qui a divisé en deux les Quraysh, repondit 'Umar, et je le tuerai. » Nu'aym tenta d'abord de le retenir en faisant valoir qu'il risquait fort lui-même de perdre la vie. Puis, voyant que 'Umar restait sourd à cet argument, il songea à un autre moyen capable au moins de le retenir suffisamment longtemps pour que lui-même puisse donner l'alarme. Sa manœuvre allait l'obliger à trahir le secret de certains croyants qui, comme lui-même, cachaient leur qualité de musulman ; mais il savait que ceux-ci lui pardonneraient, et même l'approuveraient dans de telles circonstances. « Ô 'Umar, dit-il, pourquoi ne t'en prends-tu pas d'abord aux gens de ta propre maison et ne règles-tu pas tes comptes avec eux ? – Quels gens de ma maison ? demanda 'Umar. – Ton beau-frère Sa'îd et ta sœur Fâtimah, répondit Nu'aym. L'un et l'autre ont suivi Muhammad dans sa religion. C'est à toi-même qu'il faut t'en prendre si tu les laisses faire. » Sans mot dire, 'Umar fit demi-tour et se rendit directement à la maison de sa sœur. Il y avait là un pauvre confédéré de Zuhrah, du nom de Khabbâb, qui venait souvent réciter le Coran à Sa'îd et à Fâtimah : il se trouvait avec eux à ce moment-là, ayant apporté quelques pages sur lesquelles était transcrite la sourate intitulée *Tâ-Hâ* [1] qui venait juste d'être révélée et qu'ils lisaient ensemble. Lorsqu'ils entendirent la voix de 'Umar qui, en se rapprochant de la maison, prononçait avec colère le nom de sa sœur, Khabbâb se cacha dans un coin et Fâtimah prit le manuscrit qu'elle cacha sous sa robe. Mais 'Umar les avait entendus lire et, dès l'entrée, il leur dit : « Qu'étiez-vous donc en train de marmonner ? » Ils tentèrent de lui faire croire qu'il avait été l'objet d'une illusion. « J'ai parfaitement entendu, dit-il, et l'on me dit que vous êtes devenus tous les deux des disciples de Muhammad. » Il se jeta alors sur son beau-frère Sa'îd et se mit à le malmener, et lorsque Fâtimah s'avança pour défendre son mari, 'Umar la frappa si fort qu'elle se mit à saigner. « Eh bien oui, déclarèrent-ils, nous sommes musulmans et nous croyons en Dieu et en Son Envoyé. Fais donc ce que tu veux. » Voyant le sang qui s'échappait de la blessure de sa sœur, 'Umar fut saisi de remords et son attitude

1. XX.

changea. « Donne-moi donc le texte que je vous ai entendu lire, afin que je puisse voir ce que Muhammad a apporté », demanda-t-il à sa sœur. Comme eux, en effet, 'Umar savait lire, mais sa sœur lui répondit : « Je crains de te le remettre. – Ne crains rien », dit-il, et, débouclant la ceinture de son sabre, il déposa l'arme à terre et jura par ses dieux qu'il rendrait le manuscrit après l'avoir lu. Fâtimah pouvait voir qu'il s'était adouci et elle ressentait un intense désir de le voir entrer en Islam. « Mon frère, lui dit-elle, tu es souillé par ton idolâtrie et seuls ceux qui sont purs peuvent le toucher. » À ces mots, 'Umar alla se laver et elle lui remit la page sur laquelle étaient écrits les premiers versets de la sourate *Tâ-Hâ*. 'Umar commença à lire et, après avoir lu un passage, il s'écria : « Quelle beauté, quelle noblesse dans ces paroles ! » L'entendant parler ainsi, Khabbâb sortit de sa cachette et lui dit : « 'Umar, j'ai l'espoir que Dieu t'a choisi par la grâce de la prière de Son Prophète, dont j'ai moi-même entendu hier prononcer cette demande : Ô Dieu, renforce l'Islam par la conversion d'Abû l-Hakam fils de Hishâm ou de 'Umar fils de Khattâb ! – Dis-moi, Khabbâb, demanda 'Umar, où se trouve en ce moment Muhammad que je puisse aller le trouver et entrer en Islam ? » Khabbâb lui indiqua qu'il était dans la maison d'Arqam, près de la porte de Safâ, avec plusieurs de ses compagnons. 'Umar se ceignit à nouveau de son épée, se rendit à Safâ, frappa à la porte de la maison et indiqua qui il était. Déjà avertis par Nu'aym, les musulmans attendaient la visite de 'Umar, mais ils furent frappés par le ton très calme de sa voix. Un des compagnons alla à la porte, regarda par une fente et revint quelque peu inquiet. « Ô Messager de Dieu, dit-il, c'est bien 'Umar, et il est ceint de son épée. – Fais-le entrer, dit Hamzah. S'il est venu avec une bonne intention, nous le comblerons de bienfaits ; et si son intention est mauvaise, nous le tuerons avec sa propre épée. » Le Prophète approuva qu'on le fît entrer et, s'avançant à sa rencontre, il le saisit à la ceinture et le tira vers le milieu de la pièce, disant : « Qu'est-ce qui t'amène ici, ô fils de Khattâb ? Je n'imagine guère que tu puisses revenir sur tes pas tant que Dieu ne t'aura pas envoyé quelque calamité. – Ô Envoyé de Dieu, dit 'Umar, je suis venu à toi pour déclarer ma foi en Dieu, en Son Envoyé et en ce que celui-ci a apporté de la part de Dieu. – *Allâhu akbar* (Dieu est le plus Grand !) », s'écria le Prophète d'un

tel ton que tous ceux qui se trouvaient dans la maison surent que 'Umar était entré en Islam ; et tous s'en réjouirent[2].

Il n'était pas question pour 'Umar de garder son Islam secret. Il tenait à en informer tout un chacun, en particulier ceux qui étaient les plus hostiles au Prophète. Quelques années plus tard, on l'entendait souvent dire : « Lorsque je suis entré dans l'Islam, cette nuit-là, j'ai pensé en moi-même : qui donc, parmi les Mecquois, est le plus virulent dans son hostilité envers l'Envoyé de Dieu, afin que j'aille le trouver et lui dire que je suis devenu musulman ? Ma réponse fut : Abû Jahl. Aussi, le matin suivant, j'allai frapper à sa porte ; Abû Jahl sortit et me dit : "La meilleure des bienvenues au fils de ma sœur ! Qu'est-ce qui t'amène ?" Je répondis : "Je suis venu te dire que je crois en Dieu et en Son Envoyé Muhammad ; et je me porte témoin de la vérité de ce qu'il a apporté. – Dieu te maudisse ! s'écria-t-il, et puisse Sa malédiction retomber sur les nouvelles que tu as apportées !" Sur ce, il me claqua la porte au nez[3]. »

2. I. I. 227.
3. I. I. 230.

CHAPITRE XXIX

La mise au ban et son annulation

Pour 'Umar, le fait que les Quraysh puissent adorer leurs dieux ouvertement à la Ka'bah tandis que les croyants adoraient Dieu en secret était intolérable. Aussi avait-il coutume de prier devant la Ka'bah et d'encourager les autres musulmans à se joindre à lui. Parfois, lui et Hamzah rassemblaient un nombreux groupe de croyants avec qui ils se rendaient au Sanctuaire et, en de telles occasions, les chefs des Quraysh se tenaient à l'écart : d'une part, c'eût été pour eux une perte de dignité que de rester là sans intervenir, mais, d'autre part, s'ils manifestaient quelque opposition, 'Umar ne manquerait pas de faire un esclandre. Ils étaient cependant résolus à démontrer à ce jeune homme qu'il ne les intimidait nullement et, à l'instigation d'Abû Jahl, ils décidèrent que la meilleure solution serait de jeter l'interdit sur la totalité du clan de Hâshim, dont tous les membres, à l'exception d'Abû Lahab, étaient résolus à protéger leur parent, qu'ils fussent ou non convaincus de sa qualité de prophète. Un document fut rédigé, aux termes duquel il était convenu que dorénavant personne ne pourrait épouser une femme de Hâshim ni donner sa fille en mariage à un homme de ce clan ; de même, personne ne devrait ni vendre ni acheter quoi que ce soit à un Hâshimite. Cette interdiction resterait en vigueur tant que les membres de Hâshim eux-mêmes n'auraient pas mis Muhammad hors la loi ou que celui-ci n'aurait pas renoncé à se proclamer prophète. Pas moins de quarante chefs qurayshites apposèrent leur sceau au bas de cet accord, même si certains d'entre eux le firent sans conviction ou parce qu'on leur avait forcé la main. Comme le clan de Muttalib avait refusé d'abandonner ses cousins hâshimites, il fut inclus dans

la proscription. La déclaration fut suspendue solennellement à l'intérieur de la Ka'bah.

Soucieux d'assurer mutuellement leur sécurité, les Bani Hâshim se rassemblèrent dans le secteur de la vallée de La Mecque où Abû Tâlib habitait déjà avec la majeure partie du clan. Lorsque le Prophète et Khadîjah arrivèrent avec les membres de leur maisonnée, Abû Lahab et sa femme quittèrent leur maison pour marquer leur solidarité avec l'ensemble des Quraysh, et ils allèrent s'installer dans une autre demeure qu'ils possédaient ailleurs.

La mise au ban ne fut pas toujours rigoureusement appliquée, et il était d'autant plus difficile d'assurer un blocus complet qu'une femme continuait d'appartenir à sa famille d'origine, même lorsqu'elle avait épousé un homme d'un autre clan. Abû Jahl avait beau rester continuellement sur le qui-vive, il ne parvenait pas toujours à imposer sa volonté. Un jour, il rencontra Hakîm, le neveu de Khadîjah, qui était accompagné d'un esclave portant un sac de farine, tous deux semblant se diriger vers les demeures des Bani Hâshim. Abû Jahl les accusa d'aller porter de la nourriture à l'ennemi et il menaça Hakîm de le dénoncer aux Quraysh. Pendant qu'ils étaient en train de se disputer, Abû l-Bakhtarî, un autre membre du clan d'Asad, vint à passer et leur demanda la cause de leur altercation. Une fois mis au fait, il dit à Abû Jahl : « Cette farine appartient à sa tante et c'est elle qui la lui a envoyé chercher. Laisse-le donc aller ! » Ni Hakîm, ni Abû l-Bakhtarî n'étaient musulmans, mais le transfert d'un sac de farine entre deux membres du clan d'Asad était une affaire qui ne pouvait concerner personne d'étranger au clan. L'immixtion du Makhzûmite était donc insultante et intolérable. Comme Abû Jahl continuait à se montrer insistant, Abû l-Bakhtarî ramassa une mâchoire de chameau et l'abattit sur la tête d'Abû Jahl avec tant de force que celui-ci tomba à terre, à demi étourdi, sur quoi les deux hommes le foulèrent aux pieds sans ménagement, à la plus grande satisfaction de Hamzah qui passait par là à ce moment.

Hakîm était dans son droit, mais d'autres violèrent la mise au ban par simple sympathie pour les victimes. Hishâm ibn 'Amr, de 'Amir, n'avait pas de sang hâshimite, mais sa famille avait noué d'étroits liens matrimoniaux avec le clan. Il lui arrivait souvent d'amener en pleine nuit un chameau chargé de victuailles à l'entrée du quartier d'Abû Tâlib. Après quoi il le débridait et, d'un coup sur le flanc,

l'envoyait en direction des maisons. D'autres fois, il chargeait le chameau d'habits et d'autres présents.

À côté de cette aide que leur apportaient des incroyants, les bannis recevaient des secours de la part des musulmans d'autres clans, en particulier d'Abû Bakr et de 'Umar qui trouvaient divers moyens de tourner l'interdiction. Au bout de deux ans, Abû Bakr avait ainsi dépensé une grande partie de sa fortune. Cependant, malgré cette assistance, les deux clans victimes du bannissement étaient perpétuellement à court de vivres et souffraient parfois d'une véritable disette.

Pendant les mois sacrés, durant lesquels les exilés pouvaient quitter leur retraite et se déplacer librement sans crainte d'être molestés, le Prophète se rendait fréquemment au Sanctuaire, et les chefs des Quraysh profitaient de sa présence en ce lieu pour lui adresser insultes et quolibets. Parfois, quand il récitait les versets révélés menaçant les Quraysh des calamités qui s'étaient abattues sur les peuples du passé, Nadr, du clan de 'Abd ad-Dâr, se dressait au milieu de la foule et déclarait : « Par Dieu, Muhammad n'est pas meilleur orateur que moi. Il ne fait que raconter des histoires des anciens temps, qui ont été écrites pour lui tout comme les miennes ont été écrites pour moi. » Il se mettait alors à rapporter des récits de Rustum, d'Isfandiyâr et des rois de Perse. C'est à ce propos que fut révélé l'un des nombreux versets où le cœur est présenté comme la faculté par laquelle l'homme peut avoir la vision des réalités surnaturelles. L'œil du cœur, bien qu'il soit fermé chez l'homme déchu, est capable de saisir une lueur de l'Au-delà, et c'est alors la foi. Mais chez celui qui vit dans le péché, il se produit comme une couche de rouille qui s'accumule autour du cœur, si bien que celui-ci est incapable de percevoir l'origine divine du Message de Dieu : *Lorsque lui sont récités nos versets, il dit : Ce sont là fables des anciens. Nullement ! mais leurs cœurs se sont rouillés à cause de ce qu'ils ont accompli*[1]. À l'opposé de cet état se situe celui du Prophète qui, plus d'une fois, a déclaré que l'œil de son cœur était ouvert même dans le sommeil : « Mon œil dort, mais mon cœur veille[2]. »

Une autre révélation, une des très rares dans lesquelles un contemporain du Prophète est mentionné par son nom, venait d'affirmer

1. LXXXIII, 13-14.
2. I. I. 375 ; B. XIX, 16, etc.

d'Abû Lahab et de son épouse qu'ils étaient destinés à l'enfer[3]. Umm Jamîl eut vent de la chose et elle se rendit à la Mosquée, un pilon de pierre à la main, cherchant le Prophète qui se tenait assis en compagnie d'Abû Bakr. Elle se dirigea vers Abû Bakr et lui demanda : « Où est ton compagnon ? » Il sut qu'elle voulait parler du Prophète, lequel était pourtant là, en face d'elle, et la stupéfaction l'empêcha de répondre : « J'ai entendu dire, fit-elle, qu'il m'a calomniée et, par Dieu, si je l'avais trouvé, je lui aurais écrasé la bouche avec ce mortier. » Puis elle ajouta : « Quant à moi, je suis une vraie poétesse », et elle récita quelques vers qu'elle avait composés sur le Prophète :

« Au reprouvé nous désobéissons,
De ses commandements nous nous gaussons,
Et sa religion nous haïssons. »

Quand elle fut partie, Abû Bakr demanda au Prophète si vraiment elle ne l'avait pas vu. « Elle ne m'a pas vu, dit-il. Dieu a détourné de moi son regard. » Quant au terme « réprouvé », qui se dit en arabe *mudhammam*, « le blâmé », il est le contraire exact de *muhammad*, qui signifie « le loué », et c'est pourquoi quelques Quraysh l'utilisaient par dérision, pour insulter le Prophète. Celui-ci disait à ses Compagnons : « N'est-elle pas merveilleuse la façon dont Dieu détourne de moi les injures des Quraysh ? Ils insultent Mudhammam, alors que moi, je suis Muhammad[4]. »

Déjà plus de deux ans s'étaient écoulés depuis la mise au ban des clans de Hâshim et de Muttalib sans qu'aucun indice laisse entrevoir qu'elle avait produit les résultats escomptés. Bien au contraire, puisqu'elle avait eu comme résultat imprévu et indéniable d'attirer davantage l'attention sur le Prophète et de faire parler plus que jamais de la nouvelle religion à travers toute l'Arabie. Indépendamment de ces considérations, de nombreux Quraysh commençaient à voir cet exil sous un autre angle, en particulier ceux qui avaient de proches parents parmi les exilés. Le moment était donc mûr pour un changement d'attitude, et le premier à réagir fut ce même Hishâm qui

3. CXI.
4. I. I. 234.

avait si souvent envoyé aux Hâshimites son chameau chargé de vivres et de vêtements. Sachant qu'il ne pouvait rien faire à lui seul, il alla trouver le Makhzûmite Zuhayr, l'un des deux fils de la tante du Prophète 'Atikah, et lui parla ainsi : « Es-tu heureux de manger, de te vêtir et de prendre femme quand tu connais l'état dans lequel se trouvent les parents de ta mère ? Eux ne peuvent ni acheter, ni vendre, ni se marier, ni donner en mariage ; et je jure par Dieu que s'ils étaient frères de la mère d'Abû l-Hakam et si à lui » – il désignait ainsi Abû Jahl – « tu avais demandé de faire ce qu'il a demandé de toi, jamais il n'aurait accepté de le faire. – Tu as beau parler, Hishâm, dit Zuhayr, que puis-je faire ? Je suis tout à fait seul. Si j'avais quelqu'un avec moi, je n'aurais point de repos avant d'avoir obtenu l'annulation. – J'ai trouvé quelqu'un, dit Hishâm. – Qui est-ce ? – Moi-même. – Alors, trouve-nous un troisième », dit Zuhayr. Hishâm s'en alla donc trouver Mut'im ibn 'Adî, l'un des notables du clan de Nawfal, qui était un petit-fils de Nawfal lui-même et le frère de Hâshim et de Muttalib. « Veux-tu, lui dit-il, que deux des fils de 'Abdu Manâf périssent pendant que tu approuves la conduite des Quraysh ? Par Dieu, si vous les laissez faire cela, ce sera bientôt vous-mêmes qu'ils prendront comme victimes. » Mut'im ayant demandé un quatrième homme, Hishâm alla trouver Abû l-Bakhtarî, du clan d'Asad, celui-là même qui avait frappé Abû Jahl lorsqu'ils s'étaient disputés à propos du sac de farine de Khadîjah. Ce dernier ayant également demandé un cinquième homme, Hishâm se rendit chez un autre Asadite, Zam'ah ibn al-Aswad, qui accepta d'être le cinquième sans exiger qu'il y en ait un sixième. Ils convinrent tous de se rencontrer la nuit même aux abords de Hajûn, au-dessus de La Mecque, et c'est là qu'ils mirent au point leur plan d'action et prirent l'engagement réciproque de ne pas abandonner l'affaire tant que le ban n'aurait pas été annulé. « C'est moi qui suis le plus concerné, dit Zuhayr, et je parlerai donc en premier. »

Le lendemain, de bonne heure, ils se joignirent au peuple qui s'était rassemblé dans la Mosquée et Zuhayr, vêtu d'une longue tunique, fit sept fois le tour de la Ka'bah. Puis il se tourna vers la foule et parla ainsi : « Peuple de La Mecque, allons-nous continuer à manger et à nous vêtir tandis que les fils de Hâshim sont en train de périr sans pouvoir acheter ni vendre ? Par Dieu, je n'aurai de cesse tant que l'on n'aura pas déchiré cette mise au ban inique. – Tu

mens ! lui cria son cousin Abû Jahl. Elle ne sera pas déchirée. – C'est plutôt toi le menteur, dit Zam'ah. Nous n'étions pas favorables à ce document lorsqu'il a été rédigé. – Zam'ah a raison, déclara Abû l-Bakhtarî. Nous ne sommes pas d'accord avec ce qui est écrit là-dedans et nous ne l'approuvons point. – Vous avez raison tous les deux, opina Mut'im, et celui qui dit le contraire est un menteur. Dieu nous est témoin que nous ne sommes pas responsables de ce document ni de ce qui y est écrit. » Hishâm tint à peu près le même langage, et lorsque Abû Jahl commença à les accuser de s'être concertés pendant la nuit, Mut'im lui coupa la parole et entra dans la Ka'bah pour y prendre le document. Il en ressortit triomphant, tenant dans la main un petit morceau de parchemin : les vers avaient rongé l'acte de mise au ban dans sa totalité à l'exception des premiers mots : « En ton nom, ô Dieu. »

La plupart des Quraysh étaient déjà pratiquement gagnés à la levée du ban, et le présage irréfutable auquel ils venaient d'assister acheva d'emporter leur décision. Abû Jahl et un ou deux autres irréductibles comprirent qu'il serait vain de résister. La mise au ban fut révoquée en bonne et due forme, et un groupe de Quraysh vint apporter la bonne nouvelle aux Bani Hâshim et aux Bani Muttalib.

La fin du bannissement apporta un grand soulagement parmi les Mecquois et, pour un temps, l'hostilité envers les musulmans s'atténua. Des nouvelles de cette détente, mais nettement exagérées, parvinrent en Abyssinie, où quelques exilés se mirent aussitôt à faire des préparatifs pour revenir à La Mecque tandis que d'autres, dont Ja'far, décidaient de demeurer encore quelque temps sur place.

Entre-temps, les chefs des Quraysh intensifiaient leurs efforts pour convaincre le Prophète d'accepter un compromis. Jamais jusqu'alors ils n'avaient fait de tentative aussi sérieuse pour se rapprocher de lui. Walîd et d'autres chefs proposèrent que tout le monde pratiquât les deux religions simultanément. Le Prophète n'eut pas même à prendre la peine de formuler un refus car le Ciel lui apporta une réponse immédiate sous forme d'une sourate de six versets :

Dis : Ô incroyants ! je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore, et je n'adore pas ce que vous avez

adoré, et vous n'adorez pas ce que j'adore. À vous votre religion et à moi la mienne[5].

En conséquence, la bonne volonté passagère avait déjà bien diminué au moment où les exilés de retour d'Abyssinie atteignirent les abords de l'enceinte sacrée.

À l'exception de Ja'far et de 'Ubayd Allâh ibn Jahsh, tous les cousins du Prophète étaient de retour. Il y avait aussi avec eux 'Uthmân et Ruqayyah. Un autre Shamsite, Abû Hudhayfah, revenait avec 'Uthmân car il pouvait compter sur la protection de son père 'Utbah. Quant à Abû Salamah et à Umm Salamah, ils ne pouvaient rien espérer de leur propre clan, sinon des persécutions. C'est pourquoi, avant même de pénétrer dans La Mecque, Abû Salamah envoya un message à son oncle hâshimite Abû Tâlib pour lui demander sa protection ; ce à quoi Abû Tâlib consentit, à la grande indignation du clan de Makhzûm. « Tu as protégé contre nous ton neveu Muhammad, vint-on lui dire, mais pourquoi protèges-tu un homme de notre clan ? – Il est le fils de ma sœur, dit Abû Tâlib. Si je ne protégeais pas le fils de ma sœur, je ne pourrais pas non plus protéger le fils de mon frère. » Devant les droits de chef de clan, on ne pouvait que s'incliner. Du reste, Abû Lahab était pour une fois du côté de son frère et, sachant qu'il était un de leurs plus puissants alliés contre le Prophète, les Makhzûmites ne voulaient pas l'offenser. Peut-être Abû Lahab regrettait-il alors d'avoir manifesté si clairement, à l'époque de la mise au ban, la haine implacable qu'il nourrissait à l'égard de son neveu. Non que cette haine eût diminué en quelque manière, mais il souhaitait être en meilleurs termes avec sa famille, car, après la mort de son frère aîné, il pouvait espérer prendre normalement sa place comme chef du clan ; et l'on peut penser qu'il discernait déjà chez Abû Tâlib certains signes qui annonçaient sa mort prochaine.

5. CIX.

CHAPITRE XXX

Le Paradis et l'éternité

Un autre Émigrant revenu d'Abyssinie avait besoin d'être assisté contre sa propre famille : c'était le beau-frère de 'Umar, 'Uthmân ibn Maz'ûn, du clan de Jumah, qui savait que ses cousins Umayyah et Ubayy chercheraient certainement à le persécuter. Cette fois, ce fut le clan de Makhzûm qui assura la sécurité d'un homme d'un autre clan : Walîd en personne prit 'Uthmân sous sa protection. Cependant, lorsque 'Uthmân vit que ses frères musulmans étaient persécutés alors que lui-même n'était pas inquiété, il alla trouver Walîd et renonça à sa protection. « Fils de mon frère, dit le vieillard, quelqu'un de mon peuple t'a-t-il importuné ? – Certes non, déclara 'Uthmân, mais je souhaite que Dieu m'accorde Sa protection, et je n'en désire pas d'autre que la Sienne. » Il se rendit donc avec Walîd à la Mosquée et le déchargea publiquement de sa protection.

Quelques jours plus tard, il advint que le poète Labîd fit une récitation de ses œuvres devant une grande assemblée de Quraysh, à laquelle 'Uthmân se trouvait présent. Non seulement les Arabes en général étaient spécialement doués pour la poésie, mais il y avait parmi eux de nombreux poètes de talent, tels Abû Tâlib, Hubayrah et Abû Sufyân, fils de Hârith. À un rang plus élevé encore, il y avait les rares individus que l'on tenait pour de grands poètes. Labîd, de l'avis unanime, était un de ceux-ci. C'était peut-être le plus grand poète arabe vivant, et les Quraysh étaient fiers de le recevoir parmi eux. Voici qu'il était en train de réciter un vers qui commençait ainsi :

« Voyez, tout hormis Dieu est néant. »

« Tu as dit vrai », s'écria 'Uthmân. Labîd continua :

> « Et toutes les délices sont vouées à disparaître. »

« Tu mens, s'écria 'Uthmân. Le délice du Paradis ne disparaîtra jamais ! » Labîd n'avait pas l'habitude qu'on l'interrompe ainsi ; quant aux Quraysh, ils n'étaient pas seulement stupéfaits et outragés, mais aussi extrêmement gênés, car le poète était leur hôte. « Ô Quraysh, déclara Labîd, ceux qui s'asseyaient parmi vous en amis n'avaient pas coutume d'être traités indignement. Que s'est-il donc passé ? » Un homme de l'assistance se leva pour offrir des excuses de la part de la tribu. « Cet homme n'est qu'un sot, dit-il ; il fait partie d'une bande de sots qui ont abandonné notre religion. Que ton cœur ne soit pas troublé par ses paroles ! » 'Uthmân répliqua avec une telle véhémence que celui qui venait de parler s'avança et le frappa au visage, si fort que son arcade sourcilière prit une teinte verdâtre. Walîd, qui était assis non loin de là, lui fit observer que son œil n'aurait jamais eu à souffrir s'il était resté sous sa protection. « Comment donc ! lui rétorqua 'Uthmân ; c'est mon œil resté intact qui est un indigent, tant il souhaiterait posséder ce que son frère a reçu dans la voie de Dieu. Je suis sous Sa protection, qui est plus puissante et plus efficace que la tienne. – Viens, fils de mon frère, lui dit Walîd ; renouvelle ton pacte avec moi. » Mais 'Uthmân déclina son offre.

Le Prophète n'était pas présent à cette réunion. Mais il entendit parler du poème de Labîd et de l'incident qui avait suivi. On sait seulement qu'il fit ce commentaire : « Les paroles les plus véridiques qu'un poète ait jamais prononcées sont : “Voyez, tout hormis Dieu est néant”[1]. » Il n'émit aucune critique au sujet de la suite du vers. Labîd, en effet, pouvait fort bien avoir voulu dire que « toutes les délices terrestres sont vouées à disparaître » ; quant à tous les paradis et aux délices éternelles, on peut les concevoir comme étant inclus en Dieu ou dans *la Face de Dieu.* C'est à peu près à cette époque qu'était descendue la révélation : *Tout périt sauf Sa Face*[2]. Et un verset révélé antérieurement disait déjà : *Éternelle est la Face de ton*

1. B. LXIII, 26.
2. XXVIII, 88.

Seigneur dans Sa Majesté et Sa Générosité[3]. Là où réside cette Générosité éternelle doivent également résider ses récipiendaires, et donc aussi les délices qu'ils reçoivent.

Bientôt fut envoyée une nouvelle révélation plus explicite encore et dont le premier verset se rapporte au Jugement : *Le jour où cela arrivera, aucune âme ne parlera sans la permission de Dieu. Certains seront malheureux et d'autres seront heureux. Les malheureux seront dans le feu et leur lot sera de soupirer et de gémir. Ils y resteront à perpétuité, aussi longtemps que dureront les cieux et la terre, à moins que ton Seigneur n'en veuille autrement, car Il est celui qui fait ce qu'Il veut. Quant aux bienheureux, ils seront dans le Jardin, y demeurant à perpétuité tant que dureront les cieux et la terre, à moins que ton Seigneur n'en veuille autrement. C'est là un don inaliénable*[4].

Par ces derniers mots, il apparaît qu'il n'est pas dans la Volonté divine de retirer à l'homme le don du Paradis qui lui a été fait après le Jugement comme avait pu lui être enlevé le premier Paradis. D'autres questions concernant ces versets ont reçu des réponses de la bouche du Prophète lui-même, qui ne cessait de parler à ses disciples de la Résurrection, du Jugement, de l'Enfer et du Paradis. Il leur dit une fois : « Dieu, qui introduit qui Il veut dans sa Miséricorde, fera entrer au Paradis le peuple du Paradis et en Enfer le peuple de l'Enfer. Puis il dira (aux Anges) : "Allez chercher celui qui porte en son cœur le poids d'un grain de moutarde de foi, et retirez-le de l'Enfer" ... Ils en retireront alors une multitude d'hommes et diront : "Seigneur, nous n'y avons laissé aucun de ceux que Tu nous as ordonné de retirer", et Dieu leur dira : "Retournez et retirez-en ceux dans le cœur desquels vous trouvez le poids d'un atome de bien." Ils retireront alors du feu une multitude d'hommes et diront : "Seigneur, il n'est pas de bonté que nous n'ayons retirée." Les Anges intercéderont alors, puis les prophètes et les croyants. Et Dieu dira : "Les Anges ont intercédé, et les prophètes ont intercédé, et les croyants ont intercédé. Il ne reste plus que l'intercession du plus Miséricordieux des miséricordieux." Et Lui-même ressortira alors du feu ceux qui n'avaient accompli aucun bien et Il les jettera

3. LV, 27.
4. XI, 105-108.

dans un fleuve situé à l'entrée du Paradis, qui se nomme le Fleuve de Vie[5]. »

À propos des gens du Paradis, le Prophète disait aussi : « Dieu dira au peuple du Paradis : "Êtes-vous pleinement satisfaits ?" et ils répondront : "Comment ne le serions-nous pas, Seigneur, alors que Tu nous as donné ce que Tu n'as donné à aucune autre de Tes créatures ?" Dieu dira alors : "Ne vous donnerai-Je pas encore mieux que cela ?" Sur quoi ils demanderont : "Que peut-il y avoir, Seigneur, de meilleur ?" Et le Seigneur répondra : "Je répandrai sur vous mon *Ridwân*"[6]. » L'ultime béatitude de *Ridwân*, terme que l'on traduit parfois par « Bon Plaisir », est interprétée comme signifiant l'acceptation finale et absolue d'une âme par Dieu et la prise de possession de cette âme pour Lui-même et pour y mettre Son éternel Bon Plaisir. Ce Paradis suprême n'exclut nullement ce que l'on appelle Paradis au sens ordinaire puisque le Coran promet que pour chaque âme bénie il y aura deux Paradis[7] et qu'en parlant de son propre état dans l'Au-delà le Prophète l'a décrit comme une double bénédiction : « la rencontre avec mon Seigneur, et le Paradis[8] ».

5. M. I, 79 ; B. XCVII, 24.
6. M. LI, 2.
7. LV, 46.
8. I. I. 1000.

CHAPITRE XXXI

L'année de la tristesse

En l'an 619 de l'ère chrétienne, peu de temps après l'annulation du bannissement, le Prophète eut la grande douleur de perdre sa femme Khadîjah. Elle avait environ soixante-cinq ans, et lui approchait de sa cinquantième année. Ils avaient vécu ensemble en profonde harmonie durant vingt-cinq ans, et elle avait été pour lui non seulement une épouse mais aussi une amie intime, un conseiller plein de sagesse et une mère pour tous les gens de sa maison, y compris 'Alî et Zayd. Ses quatre filles étaient accablées de douleur, mais leur père fut à même de les consoler en leur rapportant que Gabriel était venu à lui une fois et l'avait chargé de transmettre à Khadîjah des salutations de Paix de la part de son Seigneur et de lui dire qu'Il avait préparé pour elle une demeure dans le Paradis.

Un autre décès survint peu après celui de Khadîjah, qui fut sans doute moins douloureusement ressenti mais pour lequel il n'existait pas les mêmes consolations spirituelles et qui, par ailleurs, risquait d'avoir des répercussions extérieures plus graves. Abû Tâlib tomba malade et il fut bientôt évident qu'il ne tarderait pas à mourir. Sur son lit de mort, il reçut la visite d'un groupe de chefs qurayshites : 'Utbah, Shaybah et Abû Sufyân, du clan de 'Abdu Shams, Umayyah, de Jumah, Abû Jahl, de Makhzûm, et d'autres qui lui tinrent ce langage : « Abû Tâlib, tu sais en quelle estime nous te tenons ; tu vois ce qui t'arrive, et nous craignons pour toi. Tu n'ignores pas le différend qui règne entre nous et le fils de ton frère. Fais-le donc venir près de toi, donne-lui un présent de notre part et tu nous donneras un présent de sa part, de façon qu'il nous laisse en paix et que nous le laissions en paix. Qu'il nous laisse tranquilles, ainsi que notre religion. » Abû Tâlib envoya donc chercher son neveu et, une

fois que celui-ci fut en face de lui, il lui adressa ces mots : « Fils de mon frère, ces nobles de ton peuple se sont réunis à ton sujet, pour donner et pour recevoir. – Qu'il en soit ainsi, dit le Prophète, donnez-moi un seul mot, un mot grâce auquel vous régnerez sur les Arabes et par lequel les Perses seront vos sujets. – Oui, par ton père, dit Abû Jahl, pour cela nous voulons bien te donner un mot, et même dix de plus. – Vous devez dire, reprit le Prophète, *il n'y a de dieu que Dieu*, et vous devez renoncer à ce que vous adorez à côté de Lui. » Frappant dans leurs mains, ils s'écrièrent : « Ainsi, Muhammad, tu voudrais faire que tous les dieux deviennent un seul ? C'est là un étrange dessein ! » Puis ils se dirent entre eux : « Cet homme ne vous donnera rien de ce que vous souhaitez. Allez donc votre chemin et restez fidèles à la religion de vos pères, jusqu'à ce que Dieu juge entre vous et lui. »

Lorsqu'ils se furent retirés, Abû Tâlib dit au Prophète : « Fils de mon frère, je n'ai pas vu que tu leur aies demandé quelque chose qui dépasse la mesure. » Ces paroles emplirent le cœur du Prophète du désir de voir son oncle entrer en Islam. « Mon oncle, dit-il, dis toi-même ces mots, afin que par eux je puisse intercéder pour toi au jour de la Résurrection. – Fils de mon frère, déclara Abû Tâlib, si je ne craignais pas que les Quraysh pensent que je les ai prononcés uniquement par crainte de la mort, je dirais maintenant ces mots. Cependant, je ne les dirais que pour t'être agréable. » Au moment où la mort approchait d'Abû Tâlib, 'Abbâs le vit remuer les lèvres et approcha son oreille tout près de lui, écoutant attentivement. « Mon frère a prononcé les mots que tu lui demandais », dit-il. À quoi le Prophète répondit : « Je ne l'ai pas entendu. »

Il était désormais devenu difficile de vivre à La Mecque pour la plupart de ceux qui ne bénéficiaient d'aucune protection officielle. Avant de se joindre au Prophète, Abû Bakr était une personnalité très influente mais, à la différence de 'Umar et de Hamzah, il n'était pas dangereux par lui-même et, de ce fait, n'inspirait pas de crainte, excepté chez ceux qui avaient appris à l'estimer pour des raisons spirituelles. Lorsque, devenu musulman, une barrière s'établit entre lui et les chefs des Quraysh, son influence parmi ces derniers diminua jusqu'à devenir insignifiante, alors qu'au contraire elle grandissait au sein de la communauté de la nouvelle religion. Pour Abû Bakr,

la situation était encore aggravée par le fait qu'on le savait à l'origine de nombreuses conversions. C'est sans doute en partie pour se venger de l'entrée en Islam d'Aswad, fils de Nawfal, qu'un jour Nawfal lui-même, qui était le demi-frère de Khadîjah, organisa une attaque contre Abû Bakr et Talhah, qui furent laissés étendus sur la voie publique, pieds et poings liés et ligotés l'un à l'autre. Personne n'intervint pour les défendre, ce qui laisse penser que les hommes de leur clan les avaient reniés.

Peut-être se produisit-il encore d'autres incidents. Abû Bakr avait des relations de plus en plus tendues avec l'ancien maître de Bilâl, Umayyah, le chef du clan de Jumah au milieu duquel il habitait ; aussi vint un moment où il sentit qu'il n'avait plus d'autre choix que celui d'émigrer. Après avoir obtenu l'autorisation du Prophète, il se mit en route pour rejoindre ceux qui étaient restés en Abyssinie. Mais avant d'atteindre la mer Rouge, il rencontra Ibn ad-Dughunnah, qui était alors à la tête d'un petit groupe de tribus confédérées, alliées aux Quraysh, qui résidaient non loin de La Mecque. Ce chef bédouin avait connu Abû Bakr à l'époque où celui-ci était à la fois prospère et influent, et il le retrouvait maintenant sous l'apparence d'un ermite errant. Frappé d'un tel changement, il l'interrogea. « Mon peuple m'a maltraité, répondit Abû Bakr. Il m'a chassé et à présent je ne désire rien d'autre que voyager à la surface de la terre en adorant Dieu. – Pourquoi se sont-ils conduits ainsi ? demanda Ibn ad-Dughunnah. Tu es le fleuron de ton clan, le secours des infortunés, un homme de bien, toujours prêt à donner aux autres ce dont ils ont besoin. Retourne sur tes pas, car tu es sous ma protection. » Il le reconduisit donc à La Mecque et déclara publiquement : « Hommes de Quraysh, j'ai donné ma protection au fils d'Abû Quhâfah. Que personne donc ne le maltraite. » Les Quraysh acceptèrent cette protection et promirent qu'Abû Bakr serait en sécurité, mais, à l'instigation des Bani Jumah, ils intervinrent auprès de son protecteur : « Dis-lui d'adorer son Seigneur à l'intérieur de sa maison, de prier et de réciter là ce qu'il veut, mais demande-lui de ne pas nous causer des ennuis en se montrant et en se faisant entendre, car son aspect est impressionnant et il y a en lui quelque chose de particulier, qui nous fait craindre qu'il séduise nos fils et nos femmes. » Ibn ad-Dughunnah transmit ce message à Abû Bakr et, pendant quelque

temps, celui-ci ne pria et ne récita le Coran que chez lui, de sorte que la tension s'atténua entre lui et les chefs des Bani Jumah.

Abû Lahab avait succédé à Abû Tâlib à la tête du clan de Hâshim ; mais la protection qu'Abû Lahab donnait à son neveu était purement fictive, et le Prophète était plus que jamais en butte à de mauvais traitements. Une fois c'est un passant qui, se penchant au-dessus de son portail, lança dans sa marmite un morceau d'abats en putréfaction ; une autre fois, alors qu'il était en train de prier dans la cour de sa maison, un homme lui jeta un utérus de brebis rempli de sang et d'excréments. Avant d'aller le jeter aux ordures, le Prophète ramassa l'objet au bout d'un bâton et, se tenant devant sa porte, il s'écria : « Ô fils de 'Abdu Manâf, quelle sorte de protection est celle-ci ? » Il avait reconnu dans l'homme qui venait de l'insulter le Shamsite 'Uqbah[1], beau-père de 'Uthmân, le mari de Ruqayyah. Une autre fois encore, alors que le Prophète revenait de la Ka'bah, un quidam ramassa une poignée de boue et la lui lança au visage et sur la tête. Une fois qu'il fut rentré chez lui, l'une de ses filles lui lava le visage et, ce faisant, elle n'arrêtait pas de pleurer. « Ne pleure pas, petite fille, lui dit le Prophète, Dieu protégera ton père. »

C'est à ce moment qu'il décida de demander de l'aide à la tribu de Thaqîf, c'est-à-dire aux habitants de Tâ'if, décision qui montre à quel point la situation était devenue grave à La Mecque. Car, à moins que l'on ne considère que la vérité peut vaincre tous les obstacles, quel espoir pouvait donc venir du côté de Thaqîf, tribu qui avait la garde du temple de la déesse al-Lât et qui tenait son sanctuaire pour comparable à la Maison de Dieu ? Il devait cependant bien exister à Tâ'if des exceptions comme il s'en était trouvé à La Mecque, et le Prophète nourrissait quelque espérance alors qu'il quittait le désert et chevauchait à travers les accueillants vergers, jardins et champs de blé qui marquaient les abords de la ville fortifiée. À son arrivée, il se dirigea droit vers la maison des chefs de Thaqîf, trois frères qui étaient les fils de 'Amr ibn Umayyah, l'homme que Walîd considérait comme son propre homologue à Tâ'if, autrement dit le second des « deux grands hommes des deux grandes cités ». Mais lorsque le Prophète leur demanda d'accepter l'Islam et de l'aider contre ses

1. C'était le deuxième mari de la mère de 'Uthmân, Arwà, cousine du Prophète, laquelle avait reçu ce nom parce qu'il était celui de leur tante, Arwà mère de Tulayb.

adversaires, l'un d'eux répliqua sans attendre : « Si Dieu t'a envoyé, j'arracherai les tentures de la Ka'bah ! » Un autre dit : « Dieu n'a-t-il pu trouver que toi à envoyer ? » Quant au troisième, il déclara : « Je n'ai rien à te dire ! Car si tu es un envoyé de Dieu, comme tu le prétends, tu es trop important pour que je t'adresse la parole ; et si tu mens, je n'ai pas à parler à un menteur. » Sur ce, le Prophète se leva pour prendre congé, peut-être avec l'intention de s'adresser à d'autres habitants de la ville ; mais à peine les avait-il quittés qu'ils incitèrent leurs esclaves et leurs courtisans à l'assaillir de cris et d'injures jusqu'à ce qu'ils aient ameuté contre lui une véritable horde de poursuivants et qu'il soit contraint de se réfugier dans un verger privé. Lorsqu'il se fut mis à l'abri, la foule se dispersa peu à peu et, attachant son chameau à un palmier, il alla s'asseoir à l'ombre d'une vigne.

Se sentant en sécurité et en paix, il se mit à prier : « Ô Dieu, à Toi je me plains de ma faiblesse, de mon impuissance et de ma misérable condition devant les hommes. Ô le plus Miséricordieux des miséricordieux, Tu es le Seigneur des faibles et Tu es mon Seigneur. Entre les mains de qui veux-Tu me remettre ? À quelque étranger lointain qui me maltraitera ? Ou à un ennemi à qui Tu auras donné pouvoir contre moi ? Je ne me fais point souci, à condition que tu ne sois pas courroucé contre moi. Mais Ton aide gracieuse m'ouvrirait un chemin plus vaste et un horizon plus large ! Je prends refuge dans la Lumière de Ta Face par laquelle toutes les ténèbres sont illuminées et les choses de ce monde et de l'autre sont justement ordonnées, afin que Tu ne fasses pas descendre sur moi Ta colère et que Ton courroux ne m'atteigne pas. Pourtant, il T'appartient de blâmer tant que Tu n'es pas satisfait. Il n'y a de puissance ni de force qu'en Toi [2]. »

Le lieu où le Prophète avait trouvé asile n'était pas aussi vide qu'il y paraissait. Chaque Qurayshite espérait être un jour assez riche pour acheter un jardin et une maison sur la verte colline de Tâ'if afin d'y trouver refuge au moment où la chaleur de La Mecque deviendrait torride, si bien que le verger en question n'était pas la propriété d'un homme de Thaqîf mais faisait partie d'un domaine appartenant aux chefs shamsites 'Utbah et Shaybah, lesquels étaient

2. I. I 280.

précisément en train de se reposer dans un coin de leur jardin attenant au vignoble. Ils avaient observé ce qui venait de se passer et étaient indignés de la façon dont la populace de Thaqîf avait osé traiter un homme de Quraysh et, qui plus est, un des fils de 'Abdu Manâf, dont ils étaient eux-mêmes. Sans doute y avait-il eu entre eux quelques divergences, mais celles-ci n'étaient-elles pas maintenant pratiquement résolues ? La dernière fois qu'ils avaient vu Muhammad, c'était au chevet d'Abû Tâlib moribond, et voici qu'ils le retrouvaient maintenant sans protecteur et manifestement dans la plus grande adversité. Sentant qu'ils pouvaient se montrer généreux, ils appelèrent un de leurs jeunes esclaves, un chrétien du nom de 'Addâs, et lui dirent : « Prends une de ces grappes de raisin, mets-la sur ce plateau et va l'offrir à cet homme en le priant d'en manger. » 'Addâs fit ce qu'on lui ordonnait et, lorsque le Prophète eut posé sa main sur les raisins et eut prononcé la formule : « Au nom de Dieu », 'Addâs le regarda bien en face avec intensité et lui dit : « Ces mots ne sont pas ceux que prononcent les gens de ce pays. – De quel pays es-tu, lui demanda le Prophète, et quelle est ta religion ? – Je suis chrétien, dit-il, originaire de Ninive. – De la ville de Jonas le Juste, fils de Matta, dit le Prophète. – Comment peux-tu savoir quelque chose de Jonas, fils de Matta ? demanda 'Addâs. – Parce qu'il est mon frère, répondit Muhammad. Il était prophète et je suis prophète. » À ces mots 'Addâs se pencha vers lui et lui baisa la tête, puis les mains et les pieds.

Ce que voyant, les deux frères s'écrièrent en même temps, presque d'une seule voix : « Autant pour ton esclave ! Le voilà déjà corrompu ! » Et lorsque 'Addâs revint vers eux, laissant le Prophète manger en paix, ils lui dirent : « Honte sur toi, 'Addâs ! Pourquoi as-tu embrassé la tête, les mains et les pieds de cet homme ? – Maître, répondit-il, il n'y a rien sur terre de meilleur que cet homme. Il m'a parlé de choses que seul un prophète peut connaître. – Honte sur toi, 'Addâs ! reprirent-ils, ne te laisse pas détourner de ta religion, car ta religion est meilleure que la sienne. »

Voyant qu'il ne pouvait rien attendre à ce moment de la tribu de Thaqîf, le Prophète quitta la ville de Tâ'if et reprit le chemin de La Mecque. Tard dans la nuit, il atteignit la vallée de Nakhlah, à mi-chemin entre les deux cités qui l'avaient rejeté. C'est au moment même où il avait ressenti le plus vivement ce rejet que sa qualité de

prophète avait été reconnue par un homme de la lointaine Ninive ; et maintenant, tandis qu'il se tenait en prière à Nakhlah, une troupe de djinns vint à passer, sept djinns de Nasîbîn qui firent halte, fascinés par les paroles du Coran qu'il était en train de réciter. Le Prophète savait qu'il n'avait pas été envoyé uniquement pour le monde des hommes. La Révélation peu de temps auparavant avait affirmé : *Nous ne t'avons envoyé que comme une miséricorde pour les mondes*[3] ; et l'une des premières sourates[4] s'était déjà adressée aux djinns en même temps qu'aux hommes, les menaçant les uns et les autres de l'Enfer en punition des péchés et leur promettant à tous le Paradis en récompense de la piété. Maintenant, la Révélation annonçait : *Dis : Il m'a été révélé qu'une troupe de djinns tendaient l'oreille et qu'ils disaient ensuite : En vérité nous avons entendu un Coran merveilleux qui guide vers la rectitude, et nous y croyons*[5]. Une autre révélation[6] dit encore comment, aussitôt après, les djinns s'en retournèrent auprès de leur communauté pour la presser de répondre au « héraut de Dieu » *(dâ'î Allah)*, ainsi qu'ils désignaient le Prophète.

Le Prophète n'avait guère envie de retrouver les conditions qui, deux jours seulement auparavant, l'avaient incité à quitter son foyer. Cependant, il lui suffirait d'avoir un protecteur pour pouvoir continuer à remplir sa mission. Les Bani Hâshim lui ayant fait défaut, il songea au clan de sa mère. La situation de ce clan était anormale, car l'homme de Zuhrah qui l'emportait de loin par sa personnalité et son influence était Akhnas ibn Sharîq, qui n'appartenait pas à strictement parler au clan, ni même aux Quraysh. En fait, il était originaire de Thaqîf mais, ayant été très longtemps un confédéré de Zuhrah, les gens de ce clan avaient fini par le considérer comme leur chef. Le Prophète avait déjà décidé de lui demander son aide lorsqu'il fut rattrapé par un cavalier qui faisait également route vers La Mecque mais dont l'allure était plus rapide que la sienne. Le Prophète lui demanda donc la faveur d'aller trouver Akhnas dès son arrivée pour lui transmettre ces paroles : « Muhammad te fait dire : m'accorderas-tu ta protection afin que je puisse délivrer le message

3. XXI, 107.
4. LV.
5. LXXII, 1-2.
6. XLVI, 30-31.

de mon Seigneur ? » Le cavalier accepta volontiers et promit même de lui apporter la réponse. Celle-ci se révéla négative, Akhnas ayant simplement relevé qu'un confédéré n'avait pas le pouvoir de parler au nom du clan avec lequel il s'était fédéré, ni d'accorder une protection qui engagerait tout le clan. Le Prophète, qui n'était à ce moment-là plus guère éloigné de La Mecque, adressa alors la même requête à Suhayl. La réponse de ce dernier fut également décevante, même si le motif invoqué pour son refus n'avait rien à voir avec son opposition à l'Islam. Une fois encore, il s'agissait d'une question de principe tribal. Dans la Vallée de La Mecque, son clan se distinguait de tous les autres par le fait qu'il descendait de 'Amir, fils de Lu'ayy[7], tandis que les autres descendaient tous de Ka'b, frère de 'Amir. Suhayl se contenta donc de répondre que les fils de 'Amir ne pouvaient accorder de protection contre les fils de Ka'b. Le Prophète quitta alors la route qui menait à la cité et alla se réfugier dans la caverne du mont Hirâ' où il avait reçu la première révélation. De là, il manda sa pétition à un notable auquel le liait une parenté plus proche : Mut'im, chef de Nawfal, l'un des cinq individus qui s'étaient entendus pour faire annuler la mise au ban. Mut'im accepta sur-le-champ : « Qu'il entre dans la cité ! » fit-il répondre ; et le matin suivant, armé de pied en cap, accompagné de ses fils et de ses neveux, il escorta le Prophète jusqu'à la Ka'bah. Abû Jahl leur demanda s'ils étaient devenus des disciples de Muhammad. « Nous lui accordons notre protection », répondirent-ils ; et le Makhzûmite ne put que dire : « Celui que vous protégez, nous le protégeons aussi. »

7. Voir l'arbre généalogique, p. 570.

CHAPITRE XXXII

« La lumière de Ta Face »

Fâtimah, la veuve d'Abû Tâlib, était entrée en Islam avant ou peut-être après la mort de son mari, et sa fille Umm Hâni, sœur de 'Alî et de Ja'far, avait fait de même ; mais le mari d'Umm Hâni, Hubayrah, était totalement insensible au message de l'Unité divine. Il n'en faisait pas moins bon accueil au Prophète lorsque celui-ci venait dans leur maison, et si l'heure de la prière survenait au cours d'une de ces visites, les musulmans de la famille accomplissaient la prière en commun. Une fois, alors qu'ils avaient tous exécuté les prières nocturnes derrière le Prophète, Umm Hâni invita celui-ci à passer la nuit chez eux. Il accepta l'invitation mais, après un court sommeil, il se leva et se rendit à la Mosquée car il aimait visiter la Ka'bah durant les heures nocturnes. Tandis qu'il s'y trouvait, il ressentit de nouveau le besoin de dormir et s'étendit dans le Hijr.

« Tandis que je dormais dans le Hijr, raconte-t-il, Gabriel vint à moi et me poussa du pied ; sur quoi je me redressai sur mon séant mais, ne voyant rien, je me recouchai. Il vint une deuxième fois, puis une troisième et me prit par le bras. Je me levai et me tins à son côté jusqu'à ce qu'il me conduise à la porte de la Mosquée. Il y avait là un animal blanc, tenant de la mule et de l'âne, qui portait sur ses flancs des ailes qui lui servaient à mouvoir ses pattes ; et chacune de ses foulées couvrait la distance que l'œil est capable d'embrasser[1]. »

Le Prophète relate ensuite comment il enfourcha Burâq, car tel était le nom de l'animal, et comment, avec l'Archange à son côté qui montrait le chemin et réglait son pas sur celui du coursier céleste,

1. I. I. 264.

ils filèrent en direction du nord, dépassèrent Yathrib et Khaybar et parvinrent enfin à Jérusalem. Là, un groupe de prophètes – Abraham, Moïse, Jésus et d'autres – se porta à leur rencontre et, lorsque Muhammad se mit à prier sur le site du Temple, ils se rangèrent derrière lui pour la prière. Ensuite, deux vaisseaux lui furent présentés, dont l'un contenait du vin et l'autre du lait. Il prit le vaisseau de lait et but, laissant intact le vaisseau de vin. Gabriel lui dit : « Tu as été guidé sur la voie primordiale, et sur cette voie tu as guidé ton peuple, ô Muhammad ; et le vin vous est interdit. »

Puis, comme cela s'était produit pour d'autres avant lui, pour Hénoch, Élie, Jésus et Marie, Muhammad fut élevé hors de ce monde vers le Ciel. Sur le rocher qui se trouve au milieu du site du Temple, il monta derechef Burâq et l'animal prit son envol en s'élevant verticalement, devenant pour son cavalier comme le chariot de feu qui avait emporté Élie. Conduit par l'Archange qui se manifestait désormais sous sa qualité d'être céleste, ils s'élevèrent au-delà du domaine de l'espace et du temps terrestres et des formes corporelles, et tandis qu'ils traversaient les sept Cieux ils rencontrèrent de nouveau les prophètes en compagnie desquels il avait prié à Jérusalem. Cependant, ils lui étaient alors apparus sous l'aspect qu'ils avaient revêtu durant leur existence terrestre tandis qu'il les voyait à présent dans leur réalité céleste – comme eux-mêmes le voyaient aussi – et il s'émerveillait de leur transfiguration. De Joseph, il put dire que son visage avait l'éclat de la pleine lune[2] et qu'il avait reçu en don la moitié au moins de toute la beauté existante[3]. Cette vision ne parvenait pourtant pas à faire pâlir l'admiration ressentie par Muhammad devant les autres prophètes, et il mentionna en particulier la grande beauté d'Aaron[4]. Quant aux Jardins qu'il visita dans les différents Cieux, il dit plus tard à leur propos : « Une parcelle du Paradis de la taille d'un arc est meilleure que tout ce qui se trouve sous le soleil, de l'endroit où il se lève à l'endroit où il se couche ; et si une femme parmi celles du Paradis apparaissait au peuple de la terre, elle remplirait l'espace compris entre le Ciel et l'ici-bas de lumière et de parfum[5]. » Tout ce qu'il voyait maintenant, il le voyait

2. I. I. 270.
3. A. H. III, 286.
4. I. I. 270.
5. B. LVI, 6.

avec l'œil de l'Esprit ; et au sujet de sa nature spirituelle et de son antériorité par rapport aux débuts de la nature terrestre, il a dit : « J'étais un Prophète alors qu'Adam était encore entre l'eau et l'argile[6]. »

Le sommet de l'ascension était marqué par *le Lotus de la Limite*. C'est ainsi que le Coran désigne ce point extrême, et il est dit dans un des commentaires les plus anciens, fondé sur les paroles du Prophète : « Le Lotus est enraciné dans le Trône, et il marque le terme de la connaissance de tout connaissant, qu'il soit archange ou prophète-envoyé. Tout ce qui est au-delà est un mystère caché, inconnu de quiconque sauf de Dieu seul[7]. » À ce sommet de l'univers, Gabriel lui apparut dans toute sa splendeur d'archange, tel qu'il avait été créé à l'origine[8]. Puis, selon les termes mêmes de la Révélation : *Lorsque le Lotus fut enveloppé par ce qui enveloppe, son regard ne dévia pas ni ne se fixa ailleurs. En vérité, il a pu contempler le plus grand des signes de son Seigneur*[9]. Selon le commentaire, la Lumière divine descendit sur le Lotus et le recouvrit, avec tout ce qui se trouvait autour, et l'œil du Prophète la contempla sans sourciller et sans s'en détourner[10]. Telle fut la réponse, ou l'une des réponses, à la supplique implicitement contenue dans les paroles du Prophète : « Je prends refuge dans la Lumière de Ta Face. »

Au Lotus, le Prophète reçut pour son peuple l'ordre d'accomplir cinquante prières par jour, et c'est alors[11] que lui fut révélé le verset qui contient le credo de l'Islam : *L'envoyé croit, ainsi que les croyants, en ce qui lui a été révélé de son Seigneur. Chacun croit en Dieu, dans Ses anges, dans Ses livres et dans Ses envoyés. Nous ne faisons aucune distinction entre Ses envoyés. Et ils disent : Nous avons entendu et nous avons obéi ; accorde-nous Ton pardon, Toi notre Seigneur ; c'est vers Toi que s'accomplit le grand retour*[12].

Ils redescendirent à travers les sept Cieux comme ils étaient montés. Le Prophète a relaté ce qui suit : « Sur la voie du retour,

6. Tir. XLVI, 1 ; A. H. IV, 66.
7. Tab., *Tafsîr*, LIII.
8. M. I., 280 ; B. LIX, 7.
9. LIII, 16-18.
10. Tab., *Tafsîr*, LIII.
11. M. I., 280.
12. II, 285.

alors que je passais devant Moïse – et quel excellent ami il fut pour vous ! –, il me demanda : "Combien de prières t'a-t-on imposées ?" Je lui dis qu'il y en avait cinquante par jour et il déclara : "La prière canonique est un lourd fardeau et ton peuple est faible. Retourne auprès de ton Seigneur et demande-lui d'alléger le fardeau pour toi et les tiens." Je revins donc en arrière et demandai à mon Seigneur un allégement. Il enleva dix prières. Je repassai ensuite devant Moïse qui me posa la même question et fit la même remarque qu'auparavant ; en sorte que je retournai d'où je venais et que dix autres prières me furent enlevées. Chaque fois que je repassais près de Moïse, il me faisait rebrousser chemin jusqu'à ce qu'enfin toutes les prières m'aient été retirées à l'exception de cinq pour chaque période d'un jour et d'une nuit. Revenu près de Moïse, il me posa encore une fois la même question à laquelle je répondis : "Je suis déjà retourné tant de fois près de mon Seigneur et lui ai tant demandé que j'en ai honte. Je ne retournerai plus." C'est ainsi que celui qui accomplit les cinq prières avec la foi et la confiance dans la bonté divine, celui-là recevra la récompense de cinquante prières[13]. »

Lorsque le Prophète et l'Archange furent redescendus sur le rocher de Jérusalem, ils revinrent à La Mecque par le même chemin que celui qu'ils avaient pris pour venir, dépassant de nombreuses caravanes qui faisaient route vers le sud. Il faisait encore nuit lorsqu'ils arrivèrent à la Ka'bah. De là le Prophète regagna la maison de sa cousine. Celle-ci raconte : « Peu de temps avant l'aube, le Prophète nous réveilla et, lorsque nous eûmes terminé la prière de l'aube, il déclara : "Ô Umm Hâni, j'ai prié avec vous la dernière prière du soir dans cette vallée, comme tu l'as vu. Puis je suis allé à Jérusalem et j'ai prié là-bas ; et voici que j'ai prié avec vous la prière du matin, comme tu le vois." Il se leva pour partir, mais je saisis sa tunique avec tant de force qu'elle glissa sur son corps, laissant apparaître son ventre comme s'il avait été drapé d'un simple linge de coton. "Ô Prophète, m'exclamai-je, ne raconte pas aux gens ce que tu viens de dire, car ils crieront au mensonge et t'insulteront. – Par Dieu, je leur raconterai", dit-il[14]. »

13. I. I. 271.
14. I. I. 267.

Le Prophète se rendit à la Mosquée et raconta son voyage à Jérusalem à ceux qui se trouvaient là. Aussitôt, ses ennemis triomphèrent car ils avaient le sentiment que le Prophète venait de leur donner un excellent prétexte à moquerie. Chaque enfant des Quraysh savait qu'il faut un mois à une caravane pour se rendre de La Mecque en Syrie et un autre mois pour en revenir. Or, voici que Muhammad prétendait avoir fait l'aller et retour en une nuit ! Un groupe d'hommes vint trouver Abû Bakr et lui dit : « Et maintenant, que penses-tu donc de ton ami ? Il nous dit qu'il s'est rendu la nuit dernière à Jérusalem, qu'il y a prié et qu'il est revenu à La Mecque. » Abû Bakr crut qu'ils mentaient, mais ils lui assurèrent que Muhammad se trouvait à ce moment même dans la Mosquée et y parlait de son voyage. « S'il dit une telle chose, dit Abû Bakr, elle ne peut qu'être vraie ! Qu'y a-t-il du reste de si étonnant ? Il me parle des nouvelles qui lui parviennent du Ciel à la terre en une heure du jour ou de la nuit, et je sais qu'il dit vrai. Mais cela est bien loin de vos ergotages[15]. » Après quoi Abû Bakr se rendit à la Mosquée afin d'y répéter sa confirmation que « s'il dit une telle chose, elle ne peut qu'être vraie », et c'est à cette occasion que le Prophète lui donna le nom d'*as-Siddîq*, ce qui signifie « celui qui témoigne avec force de la vérité », ou « qui confirme avec force la vérité ». D'ailleurs, même parmi ceux que le récit avait laissés incrédules, certains commençaient à avoir quelques hésitations parce que le Prophète décrivait les caravanes qu'il avait dépassées sur le chemin du retour, indiquant le lieu où elles se trouvaient et le moment auquel on pouvait s'attendre à les voir arriver à La Mecque, et parce que chacune arrivait au moment prévu, tous les détails étant conformes à ce qu'avait dit Muhammad. À ceux qui se trouvaient dans la Mosquée, il parlait uniquement de son voyage à Jérusalem, mais lorsqu'il était seul avec Abû Bakr et d'autres Compagnons, il leur parlait de son ascension à travers les sept Cieux, relatant une partie de ce qu'il avait vu ; quant au reste, il devait le raconter par la suite, au fil des années, souvent en réponse à des questions qui lui étaient posées.

15. I. I. 265.

CHAPITRE XXXIII

Après l'année de la tristesse

Au cours de l'année qui suivit l'année de la tristesse, le Pèlerinage eut lieu au début du mois de juin et, pour la fête des Sacrifices, le Prophète se rendit dans la vallée de Mina où les pèlerins campent pendant trois jours. Depuis plusieurs années, il avait pris l'habitude de rendre visite aux divers groupes de tentes et de délivrer son message à quiconque voulait bien l'écouter, récitant les versets de la Révélation qui lui venaient dans le cœur et sur les lèvres. Le point le plus proche de Mina en direction de La Mecque est 'Aqabah, où la route quitte la vallée pour monter en pente abrupte vers les collines voisines de la ville sainte. Or c'est à 'Aqabah que cette année-là le Prophète rencontra six hommes de la tribu des Khazraj, originaires de Yathrib. Lui-même ne connaissait aucun d'entre eux, mais tous avaient entendu parler de lui et de la mission prophétique dont il se prétendait investi. Aussi, lorsqu'il leur eut déclaré qui il était, leurs visages reflétèrent un intérêt immédiat et ils l'écoutèrent attentivement. Chaque membre de leur tribu était au courant de la menace souvent proférée par leurs voisins, les juifs de Yathrib : « Un prophète sera envoyé prochainement. Nous le suivrons et nous vous exterminerons comme 'Ad et Iram furent massacrés. » Lorsque le Prophète eut fini de parler, ils se dirent entre eux : « Il s'agit à coup sûr du prophète dont les juifs nous ont annoncé la venue. Qu'ils ne soient donc pas les premiers à le reconnaître ! » Puis, lui ayant posé une ou deux questions auxquelles le Prophète répondit, chacun des six hommes attesta la véracité de son message et promit de remplir les conditions de l'Islam telles qu'il les leur avait exposées. « Nous avons quitté notre peuple, dirent-ils, car il n'y a pas de peuple aussi déchiré que lui par l'inimitié et le mal ; et il se peut que Dieu fasse

son union par ton entremise. Nous allons maintenant revenir auprès des nôtres et les convaincre d'accepter ta religion comme nous venons de l'accepter ; et si Dieu les rassemble autour de toi, aucun homme alors ne sera plus puissant que toi »[1].

Le Prophète continuait à rendre visite régulièrement à Abû Bakr dans la maison que celui-ci occupait parmi les demeures des Bani Jumah. Ces visites marquèrent d'une empreinte ineffaçable l'enfance de 'A'ishah, la plus jeune fille d'Abû Bakr. Celle-ci, plus tard, ne pouvait pas se rappeler un temps où son père et sa mère n'étaient pas musulmans et où le Prophète ne leur rendait pas des visites quotidiennes.

Durant cette même année qui suivit la mort de Khadîjah, le Prophète vit en songe un homme qui portait un corps enveloppé dans une étoffe de soie. L'homme lui dit : « Voici ta femme, retire-lui donc son voile ! » Le Prophète souleva le pan de soie et découvrit 'A'ishah. Celle-ci, cependant, n'avait que six ans alors que lui-même avait dépassé la cinquantaine. En outre, Abû Bakr avait déjà promis sa fille à Mut'im pour son fils Jubayr. Le Prophète pensa simplement en lui-même : « Si cela vient de Dieu, Il fera en sorte que cela s'accomplisse »[2]. Quelques nuits plus tard, il vit durant son sommeil un Ange portant le même fardeau enveloppé de soie, et cette fois ce fut le Prophète qui demanda à l'Ange : « Montre-moi ! » L'Ange souleva l'étoffe et, à nouveau, 'A'ishah apparut et le Prophète se redit en lui-même : « Si cela vient de Dieu, Il fera en sorte que cela s'accomplisse »[3].

Il n'avait encore fait part de ces songes à personne, pas même à Abû Bakr, lorsque lui vint une troisième confirmation, d'un autre genre cette fois. Depuis la mort de Khadîjah, Khawlah, la femme de 'Uthmân ibn Maz'ûn, s'était montrée très attentive aux divers besoins de la maisonnée du Prophète. Or, un jour qu'elle se trouvait dans la maison, elle suggéra au Prophète de prendre une autre femme. Quand il lui demanda qui il devrait épouser, elle lui dit : « Soit 'A'ishah, la fille d'Abû Bakr, soit Sawdah, la fille de Zam'ah. » Sawdah, cousine et belle-sœur de Suhayl[4], était âgée d'une trentaine d'années et

1. I. I. 287.
2. B. XCI, 20.
3. *Ibid.*
4. Voir p. 126 *sq.*

veuve. Son mari, Sakrân, frère de Suhayl, l'avait emmenée avec lui en Abyssinie et ils avaient été parmi les premiers à revenir à La Mecque. Peu de temps après leur retour, Sakrân était mort.

Le Prophète pria Khawlah d'essayer d'arranger son mariage avec les deux épouses qu'elle lui avait suggérées. Sawdah lui fit cette réponse : « Je suis à ton service, Envoyé de Dieu ! » Sur quoi le Prophète lui fit tenir un message disant : « Demande à un homme de ton peuple de te donner en mariage. » Elle choisit son beau-frère Hâtib, lequel était également revenu d'Abyssinie à ce moment-là, et Hâtib la donna en mariage au Prophète.

Dans l'intervalle, Abû Bakr alla trouver Mut'im, qui se laissa convaincre sans difficulté de renoncer au mariage entre 'A'ishah et son propre fils ; c'est ainsi que, quelques mois après le mariage avec Sawdah, 'A'ishah devint à son tour l'épouse du Prophète en vertu d'un contrat de mariage passé entre le Prophète et Abû Bakr, auquel elle-même n'assistait pas. D'après un récit qu'elle fit plus tard, la première intuition que sa condition allait changer lui vint un jour où, alors qu'elle était en train de jouer au-dehors, non loin de leur maison, sa mère vint à elle, la prit par la main et la conduisit à l'intérieur de la maison en lui disant que dorénavant elle ne devrait plus sortir pour jouer, mais que ce serait à ses amies de venir la rejoindre. 'A'ishah devina obscurément la raison de ce changement, bien que sa mère ne lui dît pas immédiatement qu'elle était mariée. Au reste, à part le fait qu'elle devait maintenant jouer dans la cour et non plus dans la rue, sa vie continua tout à fait comme auparavant.

Vers cette époque, Abû Bakr décida de faire construire une petite mosquée en face de sa maison. Elle était ceinte de murs mais à ciel ouvert, et c'est là qu'il priait et récitait le Coran. Cependant, comme les murs n'étaient pas assez élevés pour empêcher les passants de regarder par-dessus, de petits groupes se formaient et restaient là à écouter sa récitation, ne manquant pas de remarquer la vénération qu'il portait au Livre révélé, dont les versets pénétraient jusqu'au fond de son être. Umayyah craignait à présent que le nombre des personnes converties par Abû Bakr ne continue à augmenter, et sur ses instances les chefs des Quraysh envoyèrent une délégation à Ibn ad-Dughunnah pour lui rappeler ce qui avait été convenu lorsqu'il avait accordé sa protection à Abû Bakr et pour lui faire remarquer que les murs de la mosquée d'Abû Bakr n'étaient pas assez hauts

pour que celle-ci puisse être considérée comme faisant partie de la maison. « S'il lui plaît d'adorer son Seigneur dans sa maison, laisse-le faire, dirent-ils, mais s'il tient à le faire en public, demande-lui de te délier de la protection que tu lui as accordée. » Abû Bakr refusa de renoncer à sa mosquée et il releva officiellement Ibn ad-Dughunnah de son engagement, disant : « Je me contente de la protection de Dieu ! »

C'est ce jour-là même que le Prophète lui annonça, ainsi qu'à d'autres Compagnons : « Le lieu de votre émigration m'a été montré : j'ai vu un pays bien arrosé, riche en dattiers, situé entre deux étendues de pierres noires »[5].

5. B. XXXVII, 7.

CHAPITRE XXXIV

Yathrib répond favorablement

« Un peuple déchiré par l'inimitié et le mal », avaient dit les récents convertis de Yathrib en parlant de leurs compatriotes, et ces termes n'étaient nullement exagérés. La bataille de Bu'âth, la quatrième et la plus féroce de la guerre civile, n'avait nullement été décisive ; elle n'avait pas non plus été suivie d'une paix digne de ce nom, mais d'un simple accord mettant temporairement fin aux combats. Avec l'état d'animosité chronique qui se prolongeait dangereusement et qui s'accompagnait de la multiplication d'épisodes violents, un grand nombre d'hommes parmi les plus modérés des deux camps s'étaient ralliés à l'idée qu'il leur faudrait un chef reconnu par tous et capable de les unir, comme Qusayy avait uni les Quraysh. Telle était la seule solution qui leur paraissait possible, et beaucoup considéraient que 'Abd Allâh ibn Ubayy, l'un des notables de l'oasis, pourrait être leur roi. Il n'avait pas combattu les Aws au cours du récent conflit, mais avait retiré ses hommes la veille de la bataille. Il n'en faisait pas moins partie des Khazraj, et il paraissait peu probable que les Aws puissent accepter un roi qui ne serait pas de leur clan.

Les six Khazrajites transmirent le message de l'Islam à tous ceux de leur peuple qui voulurent bien les écouter ; et l'été suivant, c'est-à-dire en 621 de l'ère chrétienne, cinq d'entre eux refirent le Pèlerinage en amenant avec eux sept autres convertis, dont deux appartenaient à la tribu des Aws. À 'Aqabah, ces douze hommes firent serment d'allégeance au Prophète, scellant un pacte qui est connu sous le nom de « premier 'Aqabah ». L'un d'entre eux a fait le récit suivant : « Nous prêtâmes serment d'allégeance à l'Envoyé de Dieu la nuit du premier 'Aqabah, nous engageant à ne rien associer à

Dieu, à ne pas voler, à ne pas commettre la fornication, à ne pas tuer notre descendance[1], à ne pas proférer de calomnies et à ne pas lui désobéir en tout ce qui est juste. Le Prophète nous dit alors : "Si vous honorez cet engagement, le Paradis vous est acquis ; si vous commettez l'un de ces péchés et si vous en subissez ensuite le châtiment en ce monde, cela vous servira d'expiation. Et si vous le cachez jusqu'au Jour de la Résurrection, alors il appartiendra à Dieu de vous punir ou de vous pardonner, selon Sa Volonté"[2]. »

Lorsqu'ils reprirent le chemin de Yathrib, le Prophète envoya avec eux Mus'ab, du clan de 'Abd ad-Dâr, qui était alors de retour d'Abyssinie. Mus'ab devait leur réciter le Coran et leur donner une instruction religieuse. Il fut hébergé par As'ad ibn Zurârah, l'un des six qui étaient entrés en Islam l'année précédente. Mus'ab devait également diriger la prière car, bien qu'ils fussent tous musulmans, ni les Aws ni les Khazraj ne pouvaient se faire à l'idée d'accorder la préséance à un membre de l'autre tribu.

La rivalité entre les descendants des deux fils de Qaylah était une vieille affaire. Il ne s'en était pas moins conclu de fréquents mariages entre membres des deux tribus, et c'est ainsi qu'As'ad, l'hôte khazrajite de Mus'ab, était le cousin germain de Sa'd ibn Mu'âdh, chef d'un clan des Aws. Sa'd était fermement opposé à la nouvelle religion. Aussi fut-il très irrité, en même temps qu'embarrassé, de trouver un jour son cousin As'ad qui, en compagnie de Mus'ab et de quelques autres musulmans nouvellement convertis, conversait sérieusement avec plusieurs membres de son clan dans un jardin situé au milieu de leur territoire. Résolu à mettre un terme à de tels agissements tout en évitant de s'attirer des désagréments, Sa'd alla trouver Usayd, l'homme qui, après lui, avait le plus d'autorité dans le clan, et lui parla ainsi : « Va donc trouver ces deux hommes, qui sont venus jusque sur nos terres pour berner les plus faibles d'entre nos frères. » Ce disant, il pensait sans doute à son frère cadet, Iyâs, mort à ce moment-là, et qui avait été le premier habitant de Yathrib à entrer en Islam[3]. « Chasse-les et interdis-leur

1. Cet engagement se réfère à la pratique répandue en Arabie parmi les Bédouins indigents qui, surtout en période de disette, ensevelissaient à leur naissance les filles indésirables.

2. I. I. 289.

3. Voir p. 103.

de revenir chez nous. Si As'ad n'était pas mon parent, je t'aurais épargné cette peine, mais il est le neveu de ma mère et je ne peux rien contre lui. » Usayd prit sa lance et se rendit vers le groupe. Les dominant de sa haute stature et donnant à son visage une expression farouche, il leur dit : « Pourquoi venez-vous ici, vous deux, abuser de nos frères les plus faibles ? Allez-vous-en si vous tenez quelque peu à la vie ! » Mus'ab le regarda et dit posément : « Pourquoi ne t'assieds-tu pas pour écouter ce que j'ai à dire ? Ensuite, si mon discours te plaît, accepte-le ; sinon, ne t'en soucie pas. – Voilà qui est honnêtement parler », répliqua Usayd à qui l'aspect et les manières de l'émissaire du Prophète faisaient une bonne impression et, piquant sa lance dans le sol, il s'assit auprès d'eux. Mus'ab lui parla de l'Islam et lui récita le Coran. L'expression d'Usayd changea, à tel point que ceux qui étaient présents pouvaient voir l'Islam sur son visage d'après la lumière qui l'éclairait et la sérénité qui l'adoucissait. « Que ces paroles sont excellentes et qu'elles sont belles ! » s'exclama-t-il lorsque Mus'ab eut terminé. Puis il s'enquit : « Que faut-il faire pour entrer dans cette religion ? » Il lui fut répondu qu'il devait se lotionner de la tête aux pieds afin de se purifier, qu'il devait également purifier ses vêtements puis accomplir la prière. Comme il y avait un puits dans le jardin où ils se tenaient, il alla se laver, purifia ses vêtements et témoigna qu'*Il n'y a d'autre dieu que Dieu* et que *Muhammad est l'Envoyé de Dieu.* On lui indiqua la façon de prier et il fit la prière. Il déclara alors : « Il y a derrière moi un homme qui, s'il vous suivait, serait sans faute suivi par tous les membres de son groupe ; et je vais vous l'envoyer maintenant. »

Il retourna donc auprès des hommes de son clan et, avant même qu'il les eût rejoints, ils s'aperçurent qu'il n'était plus le même. « Qu'as-tu fait ? lui demanda Sa'd. – J'ai parlé aux deux hommes, dit Usayd, et par Dieu je n'ai trouvé en eux rien de mauvais. Mais je leur ai interdit de continuer et ils m'ont répondu : "Nous ferons comme tu désires." – Je vois que tu n'as servi à rien », dit Sa'd et, lui prenant la lance des mains, il se dirigea vers le coin du jardin où les croyants se tenaient toujours tranquillement assis. Il fit de sévères remontrances à son cousin As'ad, lui reprochant de tirer avantage de leur lien de parenté. Sur ce, Mus'ab intervint et lui parla de la même façon qu'à Usayd. Sa'd accepta de l'écouter et les choses se déroulèrent avec lui comme avec Usayd.

Lorsque Sa'd eut accompli la prière, il rejoignit Usayd et les autres membres du clan et, tous ensemble, ils se rendirent à l'Assemblée de leur peuple. Sa'd prit la parole : « Savez-vous quelle place j'occupe parmi vous ? – Tu es notre seigneur lige, répondirent-ils, celui d'entre nous qui possède le meilleur jugement et celui dont l'autorité est du meilleur augure. – Alors, je vous le déclare, je jure de ne plus adresser la parole ni à vos hommes ni à vos femmes tant que vous n'aurez pas foi en Dieu et en Son Envoyé. » À la tombée de la nuit, il ne restait plus personne, ni homme, ni femme de son clan qui ne fût entré en Islam.

Mus'ab resta auprès d'As'ad pendant onze mois environ et nombreux furent ceux qui embrassèrent l'Islam durant cette période. Quand le mois du Pèlerinage suivant approcha, il regagna La Mecque afin d'informer le Prophète des résultats de sa mission parmi les divers clans des Aws et des Khazraj.

Le Prophète savait que le pays bien arrosé, situé entre deux étendues de pierres noires, qu'il avait vu en songe était Yathrib, et il savait que cette fois-ci il ferait aussi partie des émigrants. Il restait peu de gens à La Mecque en qui il pouvait se fier autant qu'en sa tante par alliance Umm al-Fadl. Il était également certain que son oncle 'Abbâs, même s'il n'était pas entré en Islam, ne le trahirait jamais et ne divulguerait jamais un secret qu'on lui aurait confié. Aussi le Prophète leur confia-t-il à tous deux qu'il espérait aller vivre à Yathrib et que la décision dépendrait surtout de la délégation de l'oasis qui était attendue pour le prochain Pèlerinage. À ces mots, 'Abbâs déclara qu'il considérait de son devoir d'aller avec son neveu à la rencontre des délégués et de leur parler, ce que le Prophète accepta.

Peu de temps après le départ de Mus'ab, quelques musulmans de Yathrib se mirent en route pour le Pèlerinage comme cela avait été convenu entre eux et lui : il y avait en tout soixante-treize hommes et deux femmes qui espéraient prendre contact avec le Prophète. L'un de leurs chefs était un notable khazrajite nommé Barâ' qui, pendant les premiers jours du voyage, fut souvent préoccupé par une pensée. Leur groupe se dirigeait vers La Mecque, ville où se trouvait la Maison de Dieu, la Ka'bah, le plus grand centre de pèlerinage de toute l'Arabie ; là se trouvait aussi le Prophète, auquel ils allaient rendre visite, et c'est là que le Coran avait été révélé, et c'est là aussi

que, par l'intensité de leur aspiration, leurs âmes les devançaient. Était-il dès lors juste ou raisonnable, lorsque le temps de la prière arrivait, qu'ils tournent le dos à cette direction et regardent en direction du nord, vers la Syrie ? Peut-être n'était-ce pas là une simple pensée, mais quelque chose de plus profond, car Barâ' n'avait plus que quelques mois à vivre et il arrive qu'à l'approche de la mort l'homme soit doué de prémonitions. Quoi qu'il en soit, Barâ' n'hésita pas à confier à ses compagnons ce qu'il avait sur le cœur, à quoi ceux-ci lui répondirent qu'à leur connaissance le Prophète priait toujours tourné vers la Syrie, c'est-à-dire vers Jérusalem, et qu'ils ne souhaitaient pas agir autrement que lui. « Je prierai en me tournant vers la Ka'bah », dit Barâ', et il agit ainsi durant tout le voyage, alors que les autres continuaient de prier vers Jérusalem. Bien que les reproches de ses compagnons ne lui aient pas fait changer d'avis, il n'avait plus tout à fait bonne conscience au moment où ils arrivèrent à La Mecque, et il dit à Ka'b ibn Mâlik, l'un de ses plus jeunes compagnons de clan, et l'un des poètes les plus doués de Yathrib : « Fils de mon frère, allons trouver l'Envoyé de Dieu et interrogeons-le sur ce que j'ai fait durant ce voyage, parce que le doute est entré dans mon âme en voyant que vous étiez tous contre moi. » Ils s'adressèrent donc à un Mecquois pour savoir où ils pourraient trouver le Prophète, qu'ils ne connaissaient pas même de vue. « Connaissez-vous son oncle 'Abbâs ? » dit l'homme, à quoi ils répondirent affirmativement, car 'Abbâs se rendait fréquemment à Yathrib où il était bien connu. « Lorsque vous entrerez dans la Mosquée, ajouta leur interlocuteur, vous trouverez votre homme assis à côté de 'Abbâs. » C'est ainsi qu'ils arrivèrent jusqu'au Prophète qui, en réponse à la question posée par Barâ', répondit en ces termes : « Tu avais une direction, si seulement tu t'y étais tenu ! » Barâ' se remit à prier en direction de Jérusalem pour se conformer à ce que faisait le Prophète, encore que la réponse qu'il avait reçue ait pu s'interpréter de différentes façons.

Leur voyage vers La Mecque s'était accompli avec une caravane dans laquelle ils se trouvaient mêlés aux pèlerins polythéistes de Yathrib, et l'un de ceux-ci était entré en Islam dans la vallée de Mina. Il s'agissait d'un éminent Khazrajite : Abû Jâbir 'Abd Allâh ibn 'Amr, chef des Bani Salimah, qui possédait une grande influence. Il était convenu qu'ils rencontreraient le Prophète en secret, comme

cela s'était produit la première fois à 'Aqabah, au cours de la seconde nuit qui suivrait immédiatement le Pèlerinage. Selon le récit qu'en a fait l'un d'entre eux, l'entrevue s'est déroulée ainsi : « Cette nuit-là, nous dormions dans la caravane avec les gens de notre clan. Lorsqu'un tiers de la nuit se fut écoulé, nous nous rendîmes au lieu qui avait été fixé avec l'Envoyé de Dieu, nous glissant furtivement parmi les dormeurs avec la prudence de la grouse des sables jusqu'à ce que nous fussions tous réunis dans la ravine proche de 'Aqabah, attendant la venue de l'Envoyé de Dieu. Celui-ci arriva en compagnie de son oncle 'Abbâs qui, bien que pratiquant encore à ce moment la religion de son peuple, voulait néanmoins assister au traité qu'allait conclure son neveu afin de s'assurer qu'on ne lui ferait que des promesses dignes de foi. Lorsque le Prophète se fut assis, ce fut 'Abbâs qui prit le premier la parole : "Peuple de Khazraj" – c'est ainsi que les Arabes avaient coutume de s'adresser à la collectivité des Khazraj et des Aws – "vous savez en quelle estime nous tenons Muhammad, et nous l'avons protégé contre les siens de telle sorte qu'il est honoré dans son clan et en sécurité dans son pays. Cependant, il a décidé de se tourner vers vous et de se joindre à vous. Si donc vous pensez que vous tiendrez les promesses que vous lui faites et que vous le protégerez contre tout ce qui s'opposera à lui, que repose sur vous la charge que vous aurez assumée ! Mais si vous pensez que vous pourriez le trahir et l'abandonner une fois qu'il sera venu à vous, c'est maintenant que vous devez le laisser. – Nous avons bien entendu ce que tu as dit, répondirent-ils, mais c'est à toi de parler, Envoyé de Dieu, et de choisir ce que tu veux pour toi-même et pour ton Seigneur." »

Après avoir récité quelques versets du Coran et avoir lancé un appel à se tourner vers Dieu et vers l'Islam, le Prophète déclara : « Je conclus ce pacte avec vous, à condition que le serment d'allégeance que vous me prêtez vous engage à me protéger tout comme vous protégez vos femmes et vos enfants. » Barâ' se leva et, prenant la main du Prophète, lui dit : « Par Celui qui t'a envoyé avec la vérité, nous te protégerons comme nous les protégeons. Accepte donc notre serment d'allégeance, ô Envoyé de Dieu, car nous sommes des guerriers, en possession d'armes qui ont été transmises de père en fils. » Un homme des Aws lui coupa alors la parole : « Envoyé de Dieu, il existe des liens entre nous et d'autres hommes »

– il voulait dire les juifs – « et ces liens, nous acceptons de les trancher. Mais si nous agissons ainsi et si Dieu te donne ensuite la victoire, n'y a-t-il pas un risque que tu retournes auprès de ton peuple et que tu nous abandonnes ? » Le Prophète sourit et répondit : « Que non ! Je suis vôtre et vous êtes miens. Celui que vous combattez, je le combats. Celui avec qui vous faites la paix, avec lui je fais la paix. »

Puis il ajouta : « Amenez-moi douze de vos hommes pour qu'ils soient des chefs et qu'ils puissent veiller aux affaires de leur peuple. » Ils lui amenèrent donc douze notables, neuf de la tribu des Khazraj et trois de celle des Aws, puisque soixante-deux hommes appartenaient aux Khazraj, de même que les deux femmes, tandis que onze seulement venaient des Aws. Parmi les neuf chefs des Khazraj figuraient As'ad et Barâ', et parmi les trois chefs des Aws figurait Usayd, que Sa'd ibn Mu'âdh avait envoyé pour le représenter.

Au moment où tous les assistants étaient sur le point de prêter serment un par un au Prophète, un Khazrajite, l'un des douze qui avaient prêté serment l'année précédente, leur fit signe d'attendre et s'adressa à eux en ces termes : « Hommes de Khazraj, savez-vous ce que signifie le fait de prêter serment d'allégeance à cet homme ? – Nous le savons », répondirent-ils. Mais il fit mine de ne pas entendre et poursuivit : « Vous vous engagez à mener le combat contre tous les hommes, les rouges et les noirs[4]. Si donc vous pensez que vous pourriez l'abandonner lorsque vous souffrirez d'être dépouillés de vos biens et lorsque certains de vos nobles seront tués, abandonnez-le maintenant, car si vous deviez l'abandonner par la suite, vous seriez couverts de honte dans ce monde et dans l'autre. Mais si vous pensez tenir votre engagement, alors prenez-le, car en lui se trouve, par Dieu, le meilleur de ce monde et de l'autre. » Ils dirent : « Même si nos possessions devaient être perdues et si nos nobles devaient périr, nous prêtons serment. Et quelle sera notre part, Envoyé de Dieu, si nous tenons notre engagement vis-à-vis de toi ? – Le Paradis, répondit-il. – Tends donc ta main », et il tendit la main, après quoi ils prêtèrent serment.

4. C'est-à-dire contre tous les hommes sans distinction. Après ce second serment prononcé à 'Aqabah, on prit l'habitude d'appeler le premier serment de 'Aqabah le « serment des femmes ». On continua d'en utiliser la formule d'allégeance, mais seulement pour les femmes, car elle ne faisait pas mention des devoirs de la guerre.

Satan les observait et les écoutait du haut de 'Aqabah. Lorsqu'il ne put se contenir plus longtemps, il cria de toutes ses forces le nom « Mudhammam », qui signifie « le Réprouvé ». Le Prophète savait bien qui avait crié ainsi, et il lui adressa en réponse ces paroles : « Ennemi de Dieu, je ne t'accorderai aucun répit ! »

CHAPITRE XXXV

Les émigrations se multiplient

Désormais, le Prophète encourageait ses disciples de La Mecque à émigrer à Yathrib. L'un d'entre eux, du reste, l'avait déjà fait. La mort d'Abû Tâlib avait privé de protecteur son neveu Abû Salamah, et celui-ci s'était senti contraint de chercher refuge contre son propre clan. Il s'était donc mis en route en direction du nord et cheminait en conduisant un chameau sur lequel il avait fait monter sa femme qui tenait dans ses bras leur jeune fils Salamah. Or Umm Salamah appartenait à l'autre branche de Makhzûm, les Bani l-Mughîrah, et était une cousine germaine d'Abû Jahl. C'est pourquoi plusieurs membres de sa famille se mirent à sa poursuite et, ayant rejoint le couple, arrachèrent la bride du chameau des mains d'Abû Salamah. Submergé par le nombre, celui-ci vit qu'il était inutile de résister et il conseilla à sa femme de s'en retourner avec ses parents en attendant qu'il trouve le moyen de l'aider à le rejoindre. Lorsque sa propre branche de Makhzûm eut connaissance de l'incident, il y eut des réactions de colère contre les Bani l-Mughîrah à qui l'on réclama la garde de l'enfant, ce qui ne fit qu'aggraver la situation puisque les trois membres de la famille se trouvèrent cruellement séparés. Finalement, l'ensemble du clan fut ému de pitié et permit à Umm Salamah de reprendre son fils et d'aller rejoindre son mari. Elle partit seule avec son fils, montant un chameau, mais elle n'avait pas parcouru trois lieues qu'elle rencontra un homme de 'Abd ad-Dâr, 'Uthmân ibn Talhah, qui n'était pas encore croyant mais qui insista pour l'escorter jusqu'à la fin de son voyage. L'un et l'autre avaient entendu dire qu'Abû Salamah se trouvait à Qubâ', village situé au point le plus méridional de Yathrib, à l'emplacement où l'oasis bute contre la coulée de lave qui forme l'une des « deux étendues de

pierres noires ». Aussi, lorsqu'ils arrivèrent en vue de la palmeraie, 'Uthmân prit-il congé d'elle avec ces mots : « Ton mari se trouve dans ce village, entres-y donc avec la bénédiction de Dieu », et rebroussa-t-il lui-même son chemin vers La Mecque. Umm Salamah n'oublia jamais la bonté de cet homme dont elle rappelait souvent la noblesse de caractère.

Après le deuxième serment de 'Aqabah, les musulmans qurayshites commencèrent à émigrer en grand nombre. Parmi les premiers à partir se trouvaient d'autres cousins du Prophète, fils et filles de Jahsh et Umaymah, 'Abd Allâh et son frère aveugle Abû Ahmad, ainsi que leurs deux sœurs Zaynab et Hamnah. Avec eux partirent encore de nombreux membres des Bani Asad qui étaient depuis longtemps confédérés des 'Abdu Shams. Hamzah et Zayd partirent aussi, laissant temporairement leurs épouses à La Mecque, tandis que 'Uthmân emmena Ruqayyah avec lui et que 'Umar partit accompagné de son épouse Zaynab, de leur fille Hafsah et de leur jeune fils 'Abd Allâh. Le mari de Hafsah, Khunays, du clan de Sahm, était aussi avec eux. Le demi-frère d'Abû Salamah, Abû Sabrah, emmena également sa femme Umm Kulthûm, fille de Suhayl, et deux autres jeunes cousins du Prophète, Zubayr et Tulayb, partirent aussi à ce moment.

En peu de temps, tous les compagnons les plus proches du Prophète eurent quitté La Mecque, à l'exception d'Abû Bakr et de 'Alî. Abû Bakr avait demandé au Prophète la permission d'émigrer, mais il lui avait été répondu : « Ne te hâte pas de partir, car il se peut que Dieu te donne un compagnon. » Abû Bakr avait alors compris qu'il devait attendre le Prophète, et il donna des ordres pour que deux de ses chameaux soient nourris de feuilles de gommier en prévision de leur voyage à Yathrib.

Les Quraysh firent leur possible pour arrêter les émigrations. La seconde fille de Suhayl venait de partir avec son mari Abû Hudhayfah, comme ils étaient déjà partis précédemment pour l'Abyssinie, mais Suhayl était résolu à ne pas laisser échapper cette fois son fils 'Abd Allâh, sur lequel il exerçait une surveillance étroite. Un cas semblable était celui de Hishâm, fils de 'As, chef des Sahmites, qui avait lui aussi fait partie du groupe des croyants émigrés en Abyssinie. C'est son demi-frère 'Amr qui avait été envoyé par les Quraysh afin de dresser le négus contre les réfugiés musulmans, si bien que

Hishâm avait assisté à l'échec et à la déconfiture de 'Amr. 'Umar, qui était cousin de Hishâm – leurs mères étaient sœurs –, avait pris des dispositions pour gagner Yathrib avec lui, l'un et l'autre devant quitter La Mecque séparément et se rejoindre à une quinzaine de kilomètres au nord de la cité, au lieu-dit Adât, planté d'arbres épineux. 'Ayyâsh, de Makhzûm, devait aussi voyager avec eux. Cependant, Hishâm ne s'étant pas présenté à l'heure et au lieu convenus, 'Umar et sa famille poursuivirent leur chemin avec 'Ayyâsh, car il était entendu entre les trois amis qu'ils ne s'attendraient pas les uns les autres. De fait, le père et le frère de Hishâm avaient eu vent de son projet et l'avaient retenu de force ; ils exercèrent même sur lui de telles pressions qu'au bout de quelques jours ils réussirent à le persuader de renoncer à l'Islam.

Quant à 'Ayyâsh, il atteignit Yathrib avec 'Umar, mais ses deux demi-frères Abû Jahl et Hârith, qui l'avaient suivi, lui annoncèrent que leur mère, qui était aussi la sienne, avait juré qu'elle ne se peignerait pas les cheveux et qu'elle ne s'abriterait pas du soleil tant qu'elle n'aurait pas à nouveau posé ses regards sur lui. 'Ayyâsh fut très troublé par cette nouvelle, mais 'Umar lui dit : « Ils n'ont d'autre désir que de t'éloigner de ta religion ; par Dieu, si les poux venaient gêner ta mère elle se servirait de son peigne, et si la chaleur de La Mecque l'accablait elle se mettrait à l'abri. » 'Ayyâsh, cependant, ne voulut pas écouter et insista pour retourner à La Mecque afin de libérer sa mère de ce serment. Il avait aussi l'intention de récupérer quelque argent qu'il avait omis de prendre avec lui. Cependant, à peine était-il arrivé à la moitié du chemin qu'Abû Jahl et Hârith se saisirent de lui, lui lièrent pieds et poings et le ramenèrent à La Mecque comme un prisonnier, clamant alors qu'ils entraient dans la ville : « Habitants de La Mecque, agissez avec vos écervelés comme nous avons agi avec l'un des nôtres ! » Comme Hishâm, 'Ayyâsh fut persuadé de renoncer à l'Islam, mais ni dans un cas ni dans l'autre cette renonciation ne fut définitive. Après quelque temps, l'un et l'autre éprouvèrent de tels remords qu'il leur paraissait qu'un aussi grand péché ne pouvait pas être expié, ce qui était également l'opinion de 'Umar. Après coup, cependant, descendit la révélation : ***Ô Mes serviteurs qui avez commis des excès contre vous-mêmes, ne désespérez pas de la Miséricorde de Dieu. Certes, Dieu pardonne tous les péchés. Certes, Il est Celui qui pardonne, le Miséricordieux.***

Revenez vers votre Seigneur et soumettez-vous à Lui avant que ne vous arrive le châtiment, car alors vous ne seriez pas secourus[1]. 'Umar avait transcrit ces versets et avait trouvé le moyen d'en faire parvenir le texte à Hishâm, qui a rapporté ceci : « Lorsque le message me parvint, je l'approchai de mes yeux puis je l'en éloignai, mais je ne parvenais pas à en comprendre le sens jusqu'au moment où je dis : "Ô Dieu, fais-moi comprendre ces paroles !" C'est alors que Dieu mit dans mon cœur qu'elles avaient été révélées pour notre propre cas, en relation avec ce que nous disions de nous-mêmes et avec ce que l'on disait de nous. » Hishâm montra le message à 'Ayyâsh, et tous deux renouvelèrent leur adhésion à l'Islam et attendirent l'occasion de s'échapper.

1. XXXIX, 53-54.

CHAPITRE XXXVI

Un complot

Les semblants d'apostasie de Hishâm et de 'Ayyâsh ne représentaient que de maigres succès pour les Quraysh alors que, par ailleurs, le flot des émigrants continuait à s'écouler sans qu'il soit possible de le juguler. Quelques-unes des plus grandes maisons de La Mecque étaient maintenant vidées de leurs occupants tandis que d'autres, naguère entièrement habitées, n'hébergeaient plus désormais qu'un ou deux vieillards. Dans cette cité où, seulement dix ans plus tôt, tout semblait si prospère et harmonieux, les choses avaient changé de visage du fait d'un seul homme. Au-delà même des sentiments de tristesse et de mélancolie que beaucoup éprouvaient, une appréhension permanente était suscitée par le danger croissant que faisait peser sur La Mecque cette cité du Nord où tant d'ennemis potentiels s'étaient maintenant rassemblés, des hommes qui ne se souciaient nullement des liens de parenté et de clan si ceux-ci entraient en conflit avec leur religion. Ceux qui avaient entendu le Prophète dire : « Quraysh, je vous amène le massacre ! » n'avaient jamais oublié ces paroles, même si à l'époque il semblait que rien n'était à redouter. Si le Prophète devait maintenant leur échapper malgré la surveillance constante exercée sur tous ses mouvements, et s'il parvenait à faire route vers Yathrib, sa déclaration pourrait devenir davantage qu'une simple menace.

La mort de Mut'im, protecteur du Prophète, paraissait laisser le champ libre à l'initiative, et pour que chacun se sente encore plus libre d'agir Abû Lahab prit le parti de ne pas assister à une assemblée qui venait d'être convoquée par les chefs des Quraysh. Après un long débat au cours duquel diverses suggestions furent formulées et rejetées, les participants tombèrent d'accord, bien que certains avec

réticence, pour accepter le plan proposé par Abû Jahl qui offrait à leurs yeux la seule solution efficace à leur problème. Chaque clan devrait désigner un homme jeune et fort, digne de confiance et pourvu d'appuis solides pour qu'à un moment convenu tous les hommes ainsi désignés fondent ensemble sur Muhammad, chacun lui portant un coup mortel en sorte que son sang retombe sur tous les clans. Les Bani Hâshim ne pourraient se dresser contre la tribu entière des Quraysh pour la combattre et ils devraient accepter le prix du sang qu'on leur offrirait pour qu'ils renoncent à se venger ; ainsi, la communauté serait enfin débarrassée d'un homme qui, tant qu'il vivrait, ne la laisserait pas en paix.

C'est alors que Gabriel vint trouver le Prophète et lui dicta ce qu'il devait faire. Il était midi, heure inhabituelle pour les visites, mais le Prophète se rendit sans attendre chez Abû Bakr qui comprit, en le voyant venir à cette heure, que quelque chose d'important venait d'arriver. 'A'ishah et sa sœur aînée Asmâ' étaient avec leur père quand le Prophète entra. « Dieu m'a autorisé à quitter la cité et à émigrer, dit-il. – Avec moi ? demanda Abû Bakr. – Avec toi », répondit le Prophète. 'A'ishah était alors dans sa septième année. Plus tard, elle disait souvent : « Je ne savais pas qu'on pouvait pleurer de joie, jusqu'à ce jour-là où j'ai vu Abû Bakr pleurer en entendant ces mots. »

Quand ils eurent mis au point les détails de leur plan, le Prophète regagna sa maison et dit à 'Alî qu'il allait se rendre à Yathrib, ajoutant que 'Alî devrait rester à La Mecque jusqu'à ce qu'il eût restitué à leurs propriétaires toutes les marchandises qui avaient été mises en dépôt et en sécurité dans leur maison. Le Prophète n'avait jamais cessé d'être pour ses compatriotes al-Amîn, l'« homme de confiance », et nombreux étaient encore les incroyants qui lui confiaient leurs biens comme ils ne les auraient confiés à personne d'autre. Il relata aussi à 'Alî ce que Gabriel lui avait dit à propos du complot que les Quraysh avaient tramé contre lui.

Les jeunes gens désignés pour tuer Muhammad avaient convenu de se retrouver devant sa porte d'entrée après la tombée de la nuit. Tandis qu'ils attendaient d'être tous au complet, ils entendirent des voix de femmes qui résonnaient dans la maison, les voix de Sawdah, d'Umm Kulthûm, de Fâtimah et d'Umm Ayman. Ce fait leur donna à réfléchir et l'un d'entre eux dit que, s'ils escaladaient le mur et

faisaient irruption dans la maison, leurs noms seraient à tout jamais déshonorés parmi les Arabes puisqu'ils auraient violé l'intimité des femmes. Ils décidèrent donc d'attendre que l'homme qu'ils voulaient abattre sortît lui-même de la maison, comme il avait coutume de le faire au petit matin, ou même plus tôt.

Le Prophète et 'Alî se rendirent vite compte de leur présence et, saisissant un manteau vert du Hadramaout dans lequel il avait l'habitude de dormir, le Prophète le donna à 'Alî en lui disant : « Tu vas dormir sur mon lit et t'envelopper dans ce manteau. Dors dedans, et ils ne te feront aucun mal. » Puis il commença à réciter la sourate *Yâ-Sîn*, ainsi désignée parce qu'elle s'ouvre par ces deux lettres ; et lorsqu'il en arriva au verset : *Et Nous les avons recouverts, en sorte qu'ils ne voient pas*[1], il sortit de la maison. Dieu détourna leurs regards en sorte qu'il passa au milieu d'eux inaperçu et poursuivit son chemin sans être inquiété.

Un homme qui venait d'une direction opposée croisa le Prophète et le reconnut. Quelques instants plus tard, venant à passer à proximité de la maison du Prophète, il aperçut les hommes groupés devant la porte d'entrée et les interpella pour leur dire que si c'était Muhammad qu'ils cherchaient ils ne le trouveraient pas chez lui étant donné qu'il venait précisément de sortir. « Comment cela se peut-il ? » pensèrent-ils. L'un d'entre eux avait en effet surveillé la maison et vu le Prophète y pénétrer avant l'arrivée des autres conspirateurs ; et tous étaient certains de n'avoir vu personne quitter la maison pendant tout le temps où ils avaient été aux aguets. Ils n'étaient cependant pas tout à fait rassurés, et l'un d'entre eux qui savait exactement à quel emplacement dormait le Prophète put s'avancer jusqu'à un endroit d'où il aperçut, à travers la fenêtre, le lit du Prophète sur lequel reposait un dormeur enveloppé dans un manteau. Il put ainsi rassurer ses compagnons en affirmant que leur homme était toujours là. Cependant, lorsque l'aube fut venue et que, s'étant levé, 'Alî se dirigea vers la porte de la maison encore enveloppé dans le manteau, ils virent de qui il s'agissait et commencèrent à penser que leur complot avait été déjoué. Ils poursuivirent néanmoins leur attente tandis que le plus mince croissant de lune, dernier vestige de la lune décroissante du mois de Safar, se

1. XXXVI, 9.

levait sur les collines orientales et commençait à pâlir avec la montée du jour. Il n'y avait toujours aucun signe de la présence du Prophète et, mus par une impulsion soudaine, ils décidèrent de quitter les lieux et d'aller chacun donner l'alarme à son chef de clan.

CHAPITRE XXXVII

L'Hégire

Entre-temps, le Prophète était revenu chez Abû Bakr et, sans perdre de temps, ils sortirent par une fenêtre située à l'arrière de la maison où les attendaient deux chameaux déjà sellés. Le Prophète monta l'un d'eux et Abû Bakr le second, prenant en croupe son fils 'Abd Allâh. Comme ils l'avaient prévu, ils firent route vers une caverne de la montagne de Thawr qui s'élevait un peu au sud de La Mecque, sur la route du Yémen, car ils savaient que dès que l'absence du Prophète serait découverte on enverrait à sa recherche des groupes qui fouilleraient les alentours au nord de la cité. Lorsqu'ils eurent cheminé un peu au-delà des limites de La Mecque, le Prophète arrêta son chameau et, regardant en arrière, il prononça ces paroles : « Tu es, sur toute la terre de Dieu, le lieu qui m'est le plus cher et celui qui est le plus cher à Dieu, et si mon peuple ne m'en avait pas chassé, je ne t'aurais pas quittée. »

'Amir ibn Fuhayrah, le berger qu'Abû Bakr avait acheté comme esclave puis qu'il avait affranchi et à qui il avait confié ses moutons, avait suivi les deux hommes avec son troupeau afin d'effacer leurs traces. Lorsqu'ils atteignirent la caverne, Abû Bakr renvoya son fils à la maison avec les chameaux, lui demandant d'écouter ce qui se dirait à La Mecque le lendemain au moment où l'absence du Prophète serait découverte, et de venir le lui rapporter la nuit suivante. 'Amir devrait faire paître son troupeau comme d'habitude durant la journée avec les autres bergers, puis le ramener la nuit vers la caverne, toujours en effaçant les traces que 'Abd Allâh aurait laissées entre Thawr et La Mecque.

'Abd Allâh regagna la caverne la nuit suivante, accompagné de sa sœur Asmâ' qui apportait quelque nourriture. Ils rapportèrent que

les Quraysh avaient offert une récompense de cent chameaux à quiconque trouverait Muhammad et le ramènerait à La Mecque. Des cavaliers parcouraient déjà tous les itinéraires habituels conduisant de La Mecque à Yathrib dans l'espoir de rattraper les deux fugitifs, car on pensait bien qu'Abû Bakr, disparu lui aussi, était avec le Prophète.

D'autres cependant, peut-être inconnus de 'Abd Allâh, avaient l'idée que les deux hommes devaient être cachés dans une des nombreuses cavernes creusées dans les collines des environs de La Mecque. Au reste, les Arabes du désert sont de remarquables pisteurs : même lorsqu'un troupeau de moutons a marché dans les traces de deux ou trois chameaux, un Bédouin ordinaire est capable de distinguer au premier coup d'œil le reste des empreintes laissées par les larges sabots que la multitude des pieds de moutons n'ont pas réussi à effacer complètement. Même s'il paraissait peu probable que les fugitifs aient gagné le sud de la ville, la généreuse récompense qui était offerte valait bien que l'on pousse les investigations de ce côté ; et il était certain que des chameaux avaient pris, avant les troupeaux de moutons, la direction de Thawr.

Le troisième jour, le silence de leur refuge de montagne fut rompu par des cris d'oiseaux : un couple de ramiers, pensèrent-ils, qui roucoulaient et battaient des ailes à l'extérieur de la caverne. Puis, un moment plus tard, ils entendirent un bruit affaibli de voix d'hommes venant de la vallée, qui alla en s'amplifiant comme si un groupe avait entrepris de gravir le flanc de la montagne. Les réfugiés n'attendaient 'Abd Allâh qu'après la tombée de la nuit, et le coucher du soleil était encore éloigné, même si la lumière qui pénétrait dans la caverne paraissait étrangement faible pour ce moment de la journée. Les voix, attestant la présence de cinq ou six hommes au moins, n'étaient maintenant plus très éloignées et ne cessaient de s'approcher. Regardant Abû Bakr, le Prophète lui dit : « *Ne t'inquiète pas, car certes Dieu est avec nous*[1] », puis il ajouta ; « Qu'en est-il, selon toi, de deux lorsque Dieu est leur troisième[2] ? » Ils pouvaient maintenant entendre le bruit de pas, qui se rapprochait et qui soudain cessa : les hommes s'étaient arrêtés devant l'ouverture de la caverne.

1. IX, 40.
2. B. LVII, 5.

Ils échangèrent quelques propos décidés, étant tous d'avis qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans la caverne où personne ne pouvait se trouver. Ils s'en retournèrent alors par où ils étaient venus.

Quand le bruit de leurs pas et celui de leurs voix se furent éteints, le Prophète et Abû Bakr s'avancèrent vers l'ouverture de la caverne. Il y avait là, obstruant presque l'entrée, un acacia à peu près de la hauteur d'un homme, qui ne s'était pas trouvé là le matin précédent ; et dans l'intervalle compris entre l'arbre et la paroi de la caverne une araignée avait tissé sa toile. Alors qu'ils regardaient à travers la toile, ils aperçurent au creux d'un rocher, sur le seuil même de la caverne, une colombe qui avait fait son nid et s'y tenait blottie comme si elle était en train de couver des œufs, tandis que son compagnon était perché sur une corniche toute proche.

Lorsqu'ils entendirent 'Abd Allâh et sa sœur s'approcher à l'heure prévue, ils écartèrent doucement la toile d'araignée qui avait été leur sauvegarde et, prenant soin de ne pas déranger la colombe, ils allèrent à leur rencontre. 'Amir était aussi venu, mais cette fois sans son troupeau, amenant avec lui le Bédouin à qui Abû Bakr avait confié les deux chameaux choisis pour leur voyage. L'homme n'était pas encore croyant, mais on pouvait compter sur lui pour garder le secret et pour guider les voyageurs jusqu'à leur destination par des chemins si peu fréquentés que seul un fils du désert pouvait les connaître. Il attendait dans la vallée avec les deux montures, ayant amené un troisième chameau pour lui-même. Abû Bakr devait prendre 'Amir en croupe pour que celui-ci veille à ce que le groupe ne manque de rien. Ils quittèrent la caverne et descendirent dans la vallée. Asmâ' avait apporté des provisions, mais elle avait oublié de prendre une corde. Se saisissant de sa ceinture, elle la coupa en deux parties dans le sens de la longueur, utilisant une partie pour lier solidement le sac à la selle de son père et gardant l'autre moitié pour elle. C'est ainsi que lui fut donné le surnom de « la femme aux deux ceintures ».

Lorsque Abû Bakr offrit au Prophète le meilleur des deux chameaux, celui-ci répondit : « Je ne monterai pas un chameau qui ne m'appartient pas. – Mais il est à toi, ô Envoyé de Dieu ! – Que non ! dit le Prophète ; mais quel prix l'as-tu payé ? » Abû Bakr lui indiqua le prix, sur quoi le Prophète conclut : « Je te l'achète à ce prix. » Abû Bakr n'osa pas insister davantage pour lui en faire

cadeau, bien que le Prophète eût accepté de sa part de nombreux présents dans le passé. Il s'agissait en effet d'une occasion solennelle, de la *Hijrah* – l'Hégire – du Prophète, la rupture avec tous les liens de son foyer et de sa patrie pour la cause de Dieu. Son offrande, l'acte d'émigrer, devait lui appartenir à part entière sans être en aucune manière partagée avec quiconque. Il fallait donc que la monture sur laquelle l'acte allait s'accomplir fût la sienne propre. La chamelle se nommait Qaswâ' et elle resta toujours la chamelle favorite du Prophète.

Leur guide les mena loin de La Mecque en direction de l'ouest, puis un peu vers le sud jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le rivage de la mer Rouge. C'est alors seulement, bien que Yathrib fût située directement au nord de La Mecque, qu'ils commencèrent à cheminer vers le nord, suivant pendant quelques jours la route qui longe la côte en direction du nord-ouest. Au cours d'une de leurs premières soirées, alors que leurs regards se dirigeaient au-delà de l'eau vers le désert de Nubie, ils virent se lever la nouvelle lune du mois de Rabî' al-Awwal : « Ô croissant du bien et de la guidance, ma foi est en celui qui t'a créé[3] ! » Cette invocation, le Prophète la répétait chaque fois qu'il apercevait la nouvelle lune.

Un matin, ils éprouvèrent quelque inquiétude en voyant une petite caravane qui s'avançait vers eux venant d'une direction opposée. Mais leurs craintes firent place à la joie lorsqu'ils reconnurent Talhah, le cousin d'Abû Bakr, qui revenait de Syrie où il avait acheté les étoffes et les autres marchandises dont ses chameaux étaient chargés. En route, il avait fait halte à Yathrib où il avait l'intention de revenir aussitôt qu'il aurait vendu ses marchandises à La Mecque. L'arrivée du Prophète dans l'oasis, expliqua-t-il, était attendue avec la plus grande impatience. Avant de prendre congé du groupe des fugitifs, il remit à chacun un ensemble de vêtements faits d'une blanche et fine étoffe syrienne qu'il rapportait en vue de les vendre à quelque riche Qurayshite.

Peu de temps après leur rencontre avec Talhah, les voyageurs se dirigèrent droit vers le nord, s'éloignant légèrement de la côte, puis ils obliquèrent vers le nord-est, faisant enfin route directement vers Yathrib. Durant ce voyage, le Prophète reçut une révélation qui lui

3. A. H. V, 329.

disait : *Certes, Celui qui t'a imposé le Coran te ramènera à un lieu de retour*[4].

Peu avant l'aube du vingtième jour qui suivit leur départ de la caverne, ils atteignirent la vallée de 'Aqîq et, l'ayant traversée, ils gravirent les pentes noires et accidentées qui s'étendaient de l'autre côté. Ils n'en avaient pas encore atteint le sommet que déjà le soleil était haut dans le ciel et la chaleur intense. D'autres jours, ils se seraient arrêtés pour se reposer jusqu'à ce que la grande chaleur du jour soit passée ; mais ils décidèrent alors de poursuivre l'ascension et, lorsqu'ils parvinrent enfin au sommet et découvrirent la plaine qui s'étendait à leurs pieds, l'idée même de faire une pause s'évanouit. Le lieu dont le Prophète avait rêvé, « le pays bien arrosé entre deux étendues de pierres noires », était là devant eux, oasis où se mêlaient le gris-vert des bosquets de palmiers et le vert plus tendre des vergers et des jardins, s'arrêtant à une lieue environ du pied de la montagne d'où ils la contemplaient.

Le point le plus avancé de l'oasis était Qubâ', où la plupart des émigrants venus de La Mecque avaient commencé par séjourner et où beaucoup se trouvaient encore. Le Prophète dit à leur guide : « Conduis-nous directement chez les Bani 'Amr à Qubâ', sans t'approcher encore de la cité », car c'est ainsi que l'on appelait la partie de l'oasis la plus densément peuplée. C'est cette même cité qui allait bientôt être connue à travers toute l'Arabie, et plus loin encore par la suite, comme « la Cité » par excellence, en arabe *al-Madînah*, en français Médine.

Plusieurs jours auparavant, les nouvelles venues de La Mecque concernant la disparition du Prophète et la récompense offerte pour le retrouver étaient parvenues jusqu'à Médine. Aussi les gens de Qubâ' l'attendaient-ils jour après jour, comptant qu'il aurait déjà dû arriver. Chaque matin après la prière de l'aube, quelques membres des Bani 'Amr partaient à sa rencontre, accompagnés des hommes d'autres clans qui vivaient dans le village ainsi que des Quraysh émigrés qui n'avaient pas encore quitté Qubâ' pour s'installer à Médine. Ils s'avançaient jusqu'au-delà des champs et de la palmeraie et, après avoir parcouru quelque distance sur la coulée de lave, ils s'arrêtaient et attendaient jusqu'à ce que l'ardeur du soleil devienne

4. XXVIII, 85.

accablante ; ils regagnaient alors leur maison. Ce matin-là, ils s'étaient rendus au lieu d'attente habituel mais en étaient déjà repartis lorsque les voyageurs commencèrent leur descente le long de la pente rocheuse. Il n'y avait plus personne pour scruter leur arrivée, mais le soleil brillait sur les vêtements neufs du Prophète et d'Abû Bakr dont la blancheur se détachait intensément sur le bleu sombre des pierres volcaniques. C'est un juif qui se trouvait par hasard sur le toit de sa maison qui les aperçut le premier. Il sut tout de suite de qui il s'agissait, car lui et ses coreligionnaires de Qubâ' s'étaient renseignés sur les motifs qui poussaient tant de leurs voisins à se rendre chaque matin en groupe vers la montagne. Il cria donc aussi fort qu'il put : « Fils de Qaylah, il est arrivé, il est arrivé ! » L'appel fut immédiatement entendu et hommes, femmes et enfants sortirent précipitamment de leurs maisons et se dirigèrent à travers l'oasis vers l'étendue rocheuse. Ils n'eurent pas un long chemin à faire, car les voyageurs venaient d'atteindre le bosquet de palmiers marquant l'entrée de l'oasis. Ce fut un midi de joyeuse exaltation pour tous et le Prophète parla aux assistants en ces termes : « Ô gens, adressez-vous mutuellement des salutations de paix ; donnez à manger à ceux qui ont faim ; honorez les liens de parenté ; priez pendant que les autres dorment. C'est ainsi que vous entrerez en paix au Paradis[5]. »

Il fut décidé que le Prophète logerait chez Kulthûm, un vieil homme de Qubâ' qui avait déjà accueilli dans sa maison Hamzah et Zayd lorsqu'ils étaient arrivés de La Mecque. Les Bani 'Amr, clan auquel appartenait Kulthûm, étaient une branche des Aws, et, sans doute pour que les deux tribus de Yathrib puissent se partager l'honneur de l'hospitalité, Abû Bakr s'en alla loger chez un Khazrajite qui habitait le village de Sunh, un peu plus rapproché de Médine. Après un jour ou deux, 'Alî arriva de La Mecque et demeura dans la même maison que le Prophète. Il lui avait fallu trois journées pour restituer à leurs divers propriétaires tous les biens qui avaient été placés en dépôt dans la maison du Prophète.

De nombreux visiteurs vinrent saluer le Prophète durant ces journées, y compris quelques juifs de Médine qu'attirait surtout la curiosité. Le deuxième ou le troisième soir, un homme se présenta qui, selon toute apparence, n'était ni un Arabe ni un juif. Il se nommait

5. I. S. I/1, 159.

Salmân, était né en Perse, dans le village de Jayy proche d'Ispahan, de parents zoroastriens, mais il était devenu chrétien et, jeune encore, avait gagné la Syrie. Là, il s'était attaché à un saint évêque, lequel, sur son lit de mort, lui avait recommandé de se rendre auprès de l'évêque de Mossoul qui, bien qu'aussi vieux que lui, était le meilleur guide qu'il connût. Salmân s'était donc mis en route pour le nord de l'Iraq et, dès lors, avait été successivement le disciple de plusieurs sages chrétiens jusqu'au moment où le dernier de ceux-ci, également sur son lit de mort, lui avait déclaré que le moment était venu où un prophète allait apparaître : « Il sera envoyé avec la religion d'Abraham et se manifestera en Arabie où il émigrera de son foyer natal vers un lieu situé entre deux coulées de lave, une contrée de palmiers. Ses signes sont évidents : il mangera d'une nourriture donnée, mais non pas si celle-ci est donnée en aumône ; et entre ses épaules il y aura le sceau de la prophétie. » Salmân résolut d'aller rejoindre ce prophète et il paya un groupe de marchands de la tribu de Kalb pour qu'ils l'emmènent avec eux en Arabie. Cependant, lorsqu'ils atteignirent Wâdi l-Qurà, près du golfe de 'Aqabah, au nord de la mer Rouge, les marchands le vendirent comme esclave à un juif. En voyant la palmeraie de Wâdi l-Qurà, il se demanda, sans en être certain, si ce n'était pas la localité qu'il cherchait ; mais il ne s'était guère écoulé de temps que le juif le revendit à un de ses cousins de la tribu des Bani Qurayzah à Médine. Dès qu'il aperçut sa nouvelle contrée de résidence, il sut en toute certitude que c'est là que le Prophète attendu émigrerait.

Le nouveau maître de Salmân avait un autre cousin qui vivait à Qubâ' et qui, après l'arrivée du Prophète, se rendit à Médine et y porta la nouvelle. Il trouva son cousin assis sous un palmier tandis que Salmân était occupé à travailler au sommet de l'arbre. Salmân l'entendit dire : « Dieu maudisse les fils de Qaylah ! Ils sont en ce moment même rassemblés à Qubâ' autour d'un homme qui est arrivé aujourd'hui de La Mecque. Ils prétendent que c'est un prophète. » À ces mots, Salmân fut envahi par la certitude que ses espoirs s'étaient réalisés et son émotion fut si grande que tout son corps se mit à trembler. Craignant de tomber de l'arbre, il en redescendit et, parvenu à terre, il se mit à questionner fébrilement le juif de Qubâh ; mais son maître se fâcha et lui ordonna de retourner à son travail en haut de l'arbre. Ce soir-là, cependant, Salmân sortit subrepticement,

emportant un peu de nourriture qu'il avait mise de côté, et il se rendit à Qubâ'. Il y trouva le Prophète assis au milieu de nombreux compagnons, nouveaux et anciens. Bien que sa conviction fût déjà faite, il s'approcha du Prophète et lui offrit la nourriture qu'il avait apportée, précisant qu'il la donnait en aumône. Le Prophète dit à ses compagnons d'en manger, mais lui-même n'y toucha pas. Salmân caressait aussi l'espoir de voir un jour le sceau de la prophétie, mais il lui suffisait pour cette première rencontre de s'être trouvé en présence du Prophète et de l'avoir entendu parler. Aussi s'en retourna-t-il à Médine le cœur gonflé de joie et de reconnaissance.

CHAPITRE XXXVIII

L'entrée à Médine

Le Prophète était arrivé dans l'oasis le lundi 27 septembre 622 de l'ère chrétienne. Plusieurs messages lui parvinrent bientôt, montrant que le peuple de Médine l'attendait avec impatience. Aussi ne resta-t-il à Qubâ' que trois jours entiers, pendant lesquels il posa les fondations d'une mosquée qui allait être la première de l'Islam. Le vendredi matin, il quitta Qubâ' et, l'heure de midi arrivée, lui et ses compagnons s'arrêtèrent dans la vallée de Rânûnâ' pour faire la prière avec les membres du clan khazrajite des Bani Sâlim qui l'attendaient en cet endroit. Ce fut la première prière du vendredi accomplie dans le pays qui, désormais, devait être le sien. Quelques-uns de ses parents des Bani an-Najjâr étaient venus à sa rencontre tandis qu'un groupe des Banir 'Amar l'avait escorté depuis Qubâ', ce qui portait le nombre des fidèles à une centaine environ. Après la prière, le Prophète monta sur Qaswâ', suivi par Abû Bakr et par d'autres Qurayshites qui, montés sur leurs chameaux, se dirigèrent avec lui vers la cité. Sur leur droite et sur leur gauche, revêtus de leurs armures et sabre au clair, des cavaliers des Aws et des Khazraj formaient une garde d'honneur et démontraient ainsi que le serment qu'ils avaient fait de protéger le Prophète n'était pas une vaine parole même si, de toute évidence, aucune protection n'était nécessaire à cet instant et en ce lieu. Jamais il n'y eut un jour de plus grande réjouissance. « Le Prophète de Dieu est arrivé ! Il est arrivé ! » : tel était le cri joyeux que répétaient les voix de plus en plus nombreuses des hommes, femmes et enfants qui s'étaient rassemblés le long de la route. De son pas lent et majestueux, Qaswâ' donnait le rythme à la procession qui s'avançait parmi les jardins et les bouquets de palmiers au sud de Médine. Les maisons étaient d'abord rares et

éloignées les unes des autres, puis elles commencèrent à se resserrer et nombreuses étaient les invitations qui fusaient avec insistance vers les arrivants : « Descends ici, ô Envoyé de Dieu, car nous avons pour toi force, protection et abondance. » Plus d'une fois, un homme isolé ou un groupe de membres d'un même clan se saisirent de la bride de Qaswâ'. Mais à chaque fois le Prophète leur adressait une bénédiction en ajoutant : « Laissez-la aller, car elle est sous le commandement de Dieu. »

À un moment donné, il sembla que la chamelle se dirigeait vers les maisons des plus proches parents du Prophète appartenant à la branche des 'Adî du grand clan khazrajite de Najjâr, maisons dont la plupart étaient groupées dans la partie orientale de la ville. Cependant, elle dépassa sans s'y arrêter le lieu où Muhammad avait demeuré avec sa mère lorsqu'il était enfant, puis tout le quartier où habitaient ses plus proches parents qui lançaient en vain des invites pressantes pour qu'il s'établisse parmi eux. Chaque fois le Prophète donnait la même réponse qu'aux premiers habitants de la ville, et ils ne pouvaient que s'y résigner. Le Prophète atteignit ensuite les maisons des Bani Malik, une branche des Najjâr. À ce sous-clan appartenaient deux des six hommes, As'ad et 'Awf, qui lui avaient fait allégeance l'année qui avait précédé le premier pacte de 'Aqabah. Là, Qaswâ' quitta la route pour s'engager dans une vaste cour entourée d'un mur et occupée par quelques palmiers et par un bâtiment en ruine. Un coin avait jadis servi de cimetière et un autre était utilisé pour le séchage des dattes. Qaswâ' s'avança lentement vers une sorte d'enclos qu'As'ad avait aménagé pour la prière et à l'entrée duquel elle s'agenouilla. Le Prophète lui lâcha la bride, mais sans mettre pied à terre ; au bout d'un instant elle se releva et reprit sa marche d'un pas nonchalant. Elle n'alla pas loin, puis s'arrêta, revint sur ses pas et regagna l'emplacement où elle s'était arrêtée la première fois. Elle s'agenouilla à nouveau et, cette fois, elle aplatit son poitrail sur le sol. Le Prophète en descendit et déclara : « C'est ici, si Dieu le veut, que nous allons demeurer[1]. »

Il demanda à qui appartenait cette cour et Mu'âdh, le frère de 'Awf, lui répondit qu'elle était la propriété de deux orphelins, Sahl et Suhayl, qui étaient placés sous la tutelle d'As'ad. Le Prophète

1. B. LXIII.

pria ce dernier d'aller les chercher, mais ils étaient venus se présenter spontanément et se tenaient déjà devant lui. Il leur demanda s'ils accepteraient de lui vendre ce terrain et quel en serait le prix. « Nous voulons t'en faire don, ô Envoyé de Dieu », protestèrent-ils. Le Prophète ne voulut cependant point accepter le cadeau et un prix fut fixé avec l'aide d'As'ad. Dans l'intervalle, Abû Ayyûb Khâlid qui habitait près de là avait détaché les bagages et les avait portés dans sa maison. D'autres membres du clan arrivés par la suite demandèrent au Prophète d'être leur hôte, mais il répondit : « Un homme doit être avec ses bagages. » Abû Ayyûb avait été le premier de son clan à lui prêter serment lors du second pacte de 'Aqabah. Lui et sa femme se retirèrent dans la partie supérieure de la maison, mettant le rez-de-chaussée à la disposition du Prophète. Quant à Qaswâ', As'ad la conduisit dans la cour de sa maison qui était toute proche.

CHAPITRE XXXIX

Harmonie et discorde

Le Prophète donna des ordres pour que la cour qu'il venait d'acquérir soit transformée en mosquée et, comme à Qubâ', on se mit au travail sans attendre. Presque tout le bâtiment fut construit en brique, mais au milieu du mur nord, qui regardait vers Jérusalem, on mit des pierres de chaque côté de la niche de prière. Les palmiers qui poussaient dans la cour furent abattus et leurs troncs servirent de piliers pour soutenir un toit fait de branches de palmiers, tandis que la plus grande partie de la cour restait à ciel ouvert.

Les musulmans de Médine avaient reçu du Prophète le titre de *Ansâr*, ce qui signifie les Auxiliaires, tandis que les musulmans appartenant aux Quraysh et à d'autres tribus qui avaient quitté leurs foyers pour émigrer vers l'oasis étaient appelés *Muhâjirah*, c'est-à-dire les Émigrants. Tous prirent part à la construction, y compris le Prophète lui-même, et ils rythmaient leur travail en chantant deux vers que l'un d'eux avait composés pour la circonstance :

> « Ô Dieu, il n'y a de bien que celui de l'Au-delà,
> Aide donc les Auxiliaires et les Émigrants ! »

Parfois aussi ils chantaient :

> « Il n'y a de vie que celle de l'Au-delà.
> Ô Dieu, fais miséricorde aux Émigrants et aux Auxiliaires ! »

On avait l'espoir que ces deux partis seraient renforcés par un troisième, et le Prophète fit conclure un pacte d'assistance mutuelle entre ses disciples et les juifs qui habitaient l'oasis, les réunissant

en une seule communauté de croyants dans laquelle étaient respectées les différences entre les deux religions. Musulmans et juifs devaient avoir un statut identique. S'il était fait tort à un juif, musulmans et juifs devaient œuvrer à faire respecter ses droits, et de même s'il était fait tort à un musulman. Dans l'éventualité d'une guerre contre les polythéistes, les uns et les autres combattraient comme un seul peuple et ni les juifs ni les musulmans ne concluraient de paix séparée, mais uniquement une paix indivise. S'il survenait des divergences d'opinion, des litiges ou des conflits, l'affaire serait référée à Dieu par l'intermédiaire de Son Envoyé. Il n'y avait cependant aucune clause stipulant que les juifs devaient formellement reconnaître Muhammad comme Envoyé et Prophète de Dieu, même si tel était le titre qu'il portait dans tout le document.

Les juifs acceptèrent ce pacte pour des raisons politiques. Le Prophète était déjà, sans conteste, l'homme le plus puissant de Médine et son pouvoir semblait destiné à augmenter. Il n'y avait donc pas d'autre solution que d'accepter le pacte, alors même que très peu d'entre eux étaient disposés à croire que Dieu pourrait envoyer un prophète qui ne fût pas juif. Dans les débuts, ils se montrèrent cordiaux, quoi qu'ils aient pu dire lorsqu'ils se trouvaient entre eux et aussi ancrés qu'ils aient pu être dans la conscience de leur propre supériorité, de la supériorité absolue et incomparable du Peuple élu par rapport à tous les autres. Et même si, dans des circonstances normales, le scepticisme qu'ils éprouvaient vis-à-vis de la nouvelle religion ne se manifestait pas ouvertement, ils n'en étaient pas moins prompts à le partager avec tous les Arabes qui pouvaient ressentir des doutes quant à l'origine divine de la Révélation.

L'Islam continua à s'étendre rapidement dans les clans des Aws et des Khazraj, et maints croyants pensaient que le jour allait bientôt arriver où, grâce au pacte avec les juifs, l'oasis ne formerait qu'une seule entité harmonieuse. Dans la Révélation commençaient cependant à apparaître des mises en garde contre d'occultes éléments de discorde. C'est vers cette époque que commença à être révélé le plus long chapitre du Coran, la sourate *al-Baqarah* (la Vache), celle qui figure en tête du Livre sacré, immédiatement à la suite des sept vers de la sourate *al-Fâtihah*, l'Ouvrante. Ce chapitre commence par définir ceux qui sont bien guidés : *Alif-Lâm-Mîm. Ceci, sans aucun*

doute, est le Livre, une direction pour ceux qui craignent Dieu, qui croient en l'Invisible, qui accomplissent la prière et qui dépensent en aumônes les biens que Nous leur avons accordés ; ceux qui croient à ce qui t'a été révélé et à ce qui a été révélé avant toi et qui ont la certitude en l'Au-delà. Ceux-là sont bien guidés par leur Seigneur, et ceux-là se réjouiront[1].

Le Coran mentionne ensuite les incroyants, qui sont aveugles et sourds à la Vérité, après quoi il fait allusion à une troisième catégorie de gens : *Et parmi les hommes, il y en a qui disent : nous croyons en Dieu et au jour dernier, mais ce ne sont pas des croyants... Lorsqu'ils rencontrent des croyants, ils disent : nous croyons ! mais lorsqu'ils se retrouvent seuls avec leurs démons, ils disent : certes, nous sommes avec vous ; nous ne faisions que plaisanter*[2]. Les gens dont il est question ici sont les hésitants, les sceptiques et les hypocrites parmi les Aws et les Khazraj, avec tous les degrés qu'ils présentent dans leur manque de sincérité ; quant à leurs démons, c'est-à-dire ceux qui leur inspirent le mal, ce sont les incroyants des deux sexes qui faisaient tout leur possible pour déposer en eux les semences du doute. C'est ainsi que le Prophète fut averti d'un problème qu'il n'avait jamais connu auparavant à La Mecque. Là-bas, la sincérité de ceux qui embrassaient l'Islam ne pouvait pas être mise en doute. Les conversions ne pouvaient avoir qu'une motivation spirituelle puisqu'en ce qui concerne les choses de ce monde les convertis n'avaient rien à gagner et, dans beaucoup de cas, beaucoup à perdre. Désormais, il existait certaines raisons mondaines d'adopter la nouvelle religion, et ces raisons ne cessaient de prendre de l'importance. Les jours où les rangs des musulmans ne devaient compter aucun hypocrite étaient à jamais révolus.

Quelques-uns des démons mentionnés se recrutaient parmi la population juive. Dans la même révélation, il est dit : *Nombreux sont les Gens du Livre*[3] *qui souhaiteraient vous ramener à l'incroyance après que vous avez eu la foi, à cause de la jalousie qui est entrée en eux*[4]. C'est avec impatience que les juifs avaient attendu la venue du Prophète annoncé, non pas qu'ils aient été avides de recevoir un

1. II, 2-5.
2. II, 8, 14.
3. La Bible.
4. II, 109.

enseignement spirituel, mais parce qu'ils désiraient retrouver la suprématie qu'ils avaient eue naguère à Yathrib. Or voici qu'à leur grande consternation c'était maintenant un descendant d'Ismaël, et non d'Isaac, qui proclamait la vérité du Dieu unique avec un succès qui ne pouvait guère s'expliquer que par une assistance divine. Partagés entre la crainte qu'il fût en vérité le prophète annoncé, ce qui leur faisait envier le peuple à qui il avait été envoyé, et l'espoir qu'il n'était pas ce prophète, ils ne cessaient de chercher à se convaincre et à persuader les autres que Muhammad ne présentait pas les véritables caractéristiques d'un envoyé divin : « Il prétend recevoir des messages du Ciel alors qu'il ne sait même pas où se trouve son propre chameau ! » s'exclama un juif un jour où un des chameaux du Prophète s'était égaré. « Je ne sais que ce que Dieu me donne à connaître, déclara le Prophète lorsqu'on lui rapporta cette réflexion, et voici ce qu'Il m'a montré : la chamelle se trouve dans la gorge que je vais vous indiquer, retenue à un arbre par sa bride »[5]. Quelques Auxiliaires se rendirent à l'endroit que le Prophète avait décrit et ils y trouvèrent sa chamelle.

Beaucoup de juifs accueillirent d'abord avec satisfaction ce qui paraissait mettre fin au danger d'une nouvelle guerre civile dans l'oasis. Ils avaient néanmoins trouvé quelques avantages dans ce danger, car la division qui régnait entre les Arabes avait considérablement renforcé le statut des non-Arabes, dont l'alliance était très recherchée. Désormais, l'union des Aws et des Khazraj rendait inutiles les anciennes alliances tandis qu'elle donnait aux Arabes de Yathrib une puissance redoutable. Grâce à leur pacte avec le Prophète, les juifs étaient en mesure de participer à cette puissance, mais il en découlait aussi pour eux des obligations, dont celle de prendre part à la guerre qui pourrait être déclarée contre les tribus arabes, beaucoup plus fortes encore, qui vivaient en dehors de l'oasis. Par ailleurs, du fait qu'il s'agissait d'une situation nouvelle et inconnue, on pouvait en redouter de sérieux inconvénients, et c'est pourquoi beaucoup ne songèrent bientôt plus qu'à revenir à l'ancien état de choses dont ils connaissaient tous les sentiers et les détours. Il y avait parmi la tribu juive des Bani Qaynuqâ' un vieux politicien qui était passé maître dans l'art d'exploiter les dissensions entre les tribus

5. I. I. 361.

arabes et qui se sentait particulièrement frustré par la nouvelle amitié entre les Aws et les Khazraj. Il engagea donc un jeune homme de sa tribu qui possédait une belle voix à aller s'asseoir parmi les Auxiliaires lorsque ceux-ci seraient rassemblés et à leur réciter des vers que des poètes des deux tribus avaient composés immédiatement avant et après la bataille de Bu'âth, la dernière en date de la guerre civile, vers qui humiliaient les ennemis, glorifiaient les prouesses des guerriers, chantaient les louanges des morts et proféraient des menaces de vengeance. Le jeune homme obéit et ne tarda pas à capter l'attention de tous les assistants, les arrachant au présent pour les transporter dans le passé. Les hommes d'Aws applaudirent bruyamment les vers composés par leurs poètes, tandis que ceux de Khazraj en firent autant pour les poèmes composés dans leurs rangs ; tant et si bien que les deux partis commencèrent à s'en prendre l'un à l'autre, puis à se vanter et à se lancer des insultes et des menaces jusqu'à ce que, finalement, quelqu'un ait poussé le cri : « Aux armes ! Aux armes ! » ; sur quoi tous se dirigèrent vers la coulée de lave, décidés à reprendre le combat. Dès que le Prophète eut vent de cette nouvelle, il rassembla tous les Émigrants qui se trouvaient dans les parages et, avec eux, se hâta vers l'endroit où les deux factions s'étaient déjà rangées en ordre de bataille. « Ô musulmans ! » s'écria-t-il ; puis il prononça par deux fois le Nom divin : *Allâh, Allâh.* « Allez-vous agir, continua-t-il, comme à l'époque de l'Ignorance, alors que je suis maintenant avec vous et que Dieu vous a guidés dans l'Islam, qu'Il vous a honorés avec l'Islam, qu'Il vous a permis par lui de rompre avec les habitudes païennes, qu'Il vous a ainsi sauvés de l'incroyance et qu'Il a uni vos cœurs ? » Aussitôt, ils comprirent qu'ils avaient été égarés, se mirent à pleurer, s'embrassèrent les uns les autres et regagnèrent la ville avec le Prophète, attentifs et soumis à ses paroles[6].

Pour resserrer davantage les liens de la communauté des croyants, le Prophète institua à ce moment-là un pacte de fraternité entre les Auxiliaires et les Émigrants, de telle sorte que chaque Auxiliaire ait pour frère un Émigrant qui serait plus proche de lui que n'importe lequel des Auxiliaires et que chaque Émigrant ait pour frère un Auxiliaire qui lui serait plus proche que n'importe quel Émigrant.

6. I. I. 386.

Il fit cependant exception pour lui-même et les membres de sa famille, car il aurait craint de susciter des jalousies en choisissant comme frère un des Auxiliaires plutôt qu'un autre. Aussi prit-il 'Alî par la main et déclara-t-il : « Voici mon frère ! » Et il fit de Hamzah le frère de Zayd.

Parmi les principaux adversaires de l'Islam se trouvaient deux cousins, fils de deux sœurs mais issus par leur père l'un des Aws et l'autre des Khazraj, qui possédaient chacun une grande influence dans leur tribu. L'homme des Aws, Abû 'Amir, était parfois appelé « le Moine » parce qu'il avait longtemps mené une vie ascétique et avait porté un vêtement de bure. Il prétendait appartenir à la religion d'Abraham et il s'était acquis une certaine autorité religieuse parmi les habitants de Yathrib. Il se présenta au Prophète peu de temps après l'arrivée de celui-ci, apparemment pour le questionner sur la nouvelle religion. Le Prophète lui répondit en citant les paroles de la Révélation qui, plus d'une fois, avaient défini la nouvelle religion comme *la religion d'Abraham*[7]. « Mais j'en suis ! » s'écria Abû 'Amir, et, s'obstinant à refuser l'évidence, il accusa le Prophète d'avoir falsifié la foi abrahamique. « Je ne l'ai pas falsifiée, déclara le Prophète, mais je l'ai rendue blanche et pure. – Que Dieu fasse mourir le menteur exilé et solitaire ! s'exclama Abû 'Amir. – Qu'il en soit ainsi, acquiesça le Prophète ; que Dieu agisse ainsi envers le menteur ! »[8].

Abû 'Amir se rendit bientôt compte que son autorité allait en s'amenuisant, et il en conçut une amertume d'autant plus vive que son fils Hanzalah se montrait totalement dévoué au Prophète. Après peu de temps, il se décida à gagner La Mecque avec les quelques disciples, une dizaine environ, qui lui restaient fidèles, sans paraître alors s'apercevoir qu'il partait pour l'exil auquel il s'était lui-même condamné.

Son cousin khazrajite était 'Abd Allâh ibn Ubayy qui, lui aussi, se sentait lésé par l'arrivée du Prophète, non pas dans une autorité spirituelle qu'il ne possédait pas, mais dans le pouvoir temporel dont il était le principal détenteur dans l'oasis de Yathrib. Il était également rempli de ressentiment à la vue de son propre fils 'Abd Allâh

7. II, 135.
8. I. I. 411-412.

et de sa fille Jamîlah qui, l'un et l'autre, étaient entièrement gagnés à la personne du Prophète. À la différence cependant d'Abû 'Amir, Ibn Ubayy était disposé à attendre, pensant que tôt ou tard l'influence considérable du nouveau venu commencerait à décliner. Dans l'intervalle, il était résolu à se manifester le moins possible, même s'il lui arrivait de trahir ses sentiments sans le vouloir.

C'est du reste ce qui se passa une fois, alors qu'un autre chef khazrajite, Sa'd ibn 'Ubâdah, était tombé malade et que le Prophète allait lui rendre visite. Toutes les familles riches de l'oasis possédaient des demeures construites comme des forteresses et, sur son chemin, le Prophète passa devant Muzâham, la forteresse d'Ibn Ubayy, lequel se tenait assis à l'ombre des murailles, entouré de quelques hommes de son clan et d'autres Khazrajites. Par déférence pour sa qualité de chef, le Prophète descendit de son âne et, après avoir salué le maître des lieux, il s'assit un moment en sa compagnie, récitant le Coran et l'invitant à embrasser l'Islam. Lorsqu'il eut délivré son message, Ibn Ubayy se tourna vers lui et lui dit : « Il ne manque rien à ton discours, sinon d'être véridique. Reste donc chez toi, dans ta propre maison, et prêche ainsi à celui qui vient te voir, mais celui qui ne vient pas, ne l'ennuie pas avec tes paroles et n'apporte pas au milieu des siens ce qui lui déplaît. – Au contraire, protesta une voix, viens à nous avec ces paroles, rends-nous visite dans nos assemblées, dans nos foyers et dans nos maisons, car nous aimons ce que tu nous apportes et ce que Dieu nous accorde dans Sa bonté, et ce vers quoi Il nous a guidés. » Celui qui parlait ainsi était 'Abd Allâh ibn Rawâhah, un des hommes sur qui Ibn Ubayy croyait pouvoir compter en toutes circonstances. Déçu, le chef déclama d'un ton maussade un vers disant que celui qui est abandonné par ses amis est voué à connaître la défaite. Il venait de se rendre compte plus nettement que jamais à quel point toute résistance était devenue inutile. Quant au Prophète, il s'éloigna la tristesse au cœur, en dépit de l'hommage vibrant que venait de lui rendre 'Abd Allâh ; et lorsqu'il pénétra dans la maison du malade, la rebuffade qu'il venait de subir se lisait encore sur son visage. Aussitôt, Sa'd lui demanda ce qui le troublait et, quand le Prophète lui eut raconté combien Ibn Ubayy était endurci dans son incrédulité, il lui dit : « Traite-le avec douceur, ô Envoyé de Dieu, car lorsque Dieu te conduisit vers nous, nous étions juste occupés à façonner un diadème

pour l'en couronner ; et voici qu'il s'aperçoit que tu l'as dépouillé d'un royaume. »

Le Prophète n'oublia jamais ces paroles. Quant à Ibn Ubayy, il comprit vite que son influence, naguère si forte, déclinait rapidement et que s'il n'entrait pas en Islam elle disparaîtrait complètement. Par ailleurs, il savait qu'en acceptant formellement l'Islam il se trouverait confirmé dans son autorité, car les Arabes répugnaient à briser d'anciens liens d'allégeance, à moins d'avoir une grave raison de le faire. Aussi décida-t-il, quelque temps après, d'entrer en Islam et se présenta-t-il au Prophète pour lui prêter serment. En dépit de cette soumission extérieure, et bien qu'il assistât régulièrement aux prières par la suite, les croyants n'eurent jamais totalement confiance en lui. Il n'était sans doute pas le seul dont la sincérité paraissait sujette à caution, mais son cas était différent de celui de la plupart des convertis tièdes ou hypocrites en raison de son influence très étendue, laquelle le rendait d'autant plus dangereux.

Pendant les premiers mois, alors que la mosquée était toujours en cours de construction, la communauté subit une grande perte du fait de la mort d'As'ad, le premier des habitants de l'oasis qui avait prêté serment au Prophète. C'est lui qui avait été l'hôte de Mus'ab et qui avait collaboré étroitement avec lui durant l'année qui s'était écoulée entre les deux pactes de 'Aqabah. Le Prophète déclara à cette occasion : « Les juifs et les Arabes hypocrites ne manqueront pas de dire à mon sujet : "Si c'était un prophète, son compagnon ne serait pas mort." Et certes, ma volonté ne saurait prévaloir contre la Volonté de Dieu, que ce soit pour moi-même ou pour mon compagnon[9]. »

C'est peut-être aux funérailles d'As'ad qu'eut lieu la deuxième rencontre entre Salmân le Persan et le Prophète, car Salmân raconta lui-même cette rencontre quelques années plus tard au fils de 'Abbâs en ces termes : « Je me rendis auprès de l'Envoyé de Dieu alors qu'il se trouvait dans le Baqî al-Gharqad[10] où il avait suivi le cercueil d'un de ses Compagnons. » Salmân savait qu'il rencontrerait le Prophète à cet endroit et il parvint à se libérer de son travail à temps pour arriver au cimetière après l'ensevelissement et y trouver le

9. I. I. 346.
10. Le cimetière situé au sud-est de Médine.

Prophète qui était assis avec quelques Émigrants et Auxiliaires. « Je le saluai, dit Salmân, puis je le contournai par-derrière dans l'espoir de pouvoir apercevoir le Sceau. Sachant ce que je désirais, le Prophète saisit sa tunique et se découvrit le dos, si bien que je pus contempler le Sceau de la Prophétie tel que mon Maître me l'avait décrit. Je me baissai jusqu'à ce que mes lèvres le touchent et me mis à pleurer. Ensuite, l'Envoyé de Dieu m'indiqua de revenir devant lui, ce que je fis, puis je m'assis en face de lui. Je lui racontai mon histoire et il se réjouit que ses Compagnons l'entendissent. C'est alors que j'entrai en Islam »[11]. Cependant, astreint à son dur travail d'esclave chez les Bani Qurayzah, Salmân n'eut durant les quatre années qui suivirent que de rares contacts avec ses coreligionnaires musulmans.

Un autre homme appartenant aux « Gens du Livre » embrassa l'Islam à cette époque : le rabbin Husayn ibn Sallâm, des Bani Qaynuqâ'. Il vint trouver le Prophète en secret et lui prêta serment. Le Prophète lui donna alors le nom de 'Abd Allâh, et le nouveau converti suggéra qu'avant de rendre publique sa qualité de musulman on demandât à son peuple quel rang il occupait parmi eux. Le Prophète le tint caché dans sa maison et il envoya chercher quelques notables des Qaynuqâ'. « Il est notre chef, répondirent-ils à sa question, et le fils de notre chef ; il est notre rabbin et notre homme de science. » À ces mots, 'Abd Allâh sortit de sa cachette et leur adressa ces paroles : « Ô juifs, craignez Dieu et acceptez ce qu'Il vous a envoyé, car vous savez que cet homme est l'Envoyé de Dieu. » Après quoi, il proclama son propre Islam et celui des membres de sa famille. Les Qaynuqâ' se mirent alors à l'insulter, reniant ce qu'ils avaient dit précédemment sur le rang élevé qu'il occupait parmi eux.

L'Islam était désormais fermement établi dans l'oasis. La Révélation prescrivit la pratique de l'aumône et le jeûne du mois de Ramadan et, d'une façon générale, institua ce qui était interdit et ce qui était licite. Les cinq prières rituelles étaient accomplies chaque jour en commun, et lorsque le moment de la prière arrivait, les gens s'assemblaient à l'emplacement de la mosquée en construction. Chacun estimait le moment du rite d'après la position occupée par le soleil dans le ciel, ou d'après les premières lueurs apparues à l'hori-

11. I. I. 141 ; I. S. IV, 56.

zon oriental, ou d'après la diminution de la clarté à la tombée du jour ; mais il pouvait y avoir des avis différents, et le Prophète cherchait un moyen de convoquer les croyants pour la prière le moment venu. Il pensa d'abord désigner un préposé qui soufflerait dans une corne, à l'exemple des juifs, puis il décida d'adopter une crécelle en bois, *nâqûs*, comme celle qu'utilisaient alors les chrétiens d'Orient, et il fit assembler à cette fin deux pièces de bois. Cet instrument ne fut cependant jamais utilisé car, une nuit, un Khazrajite nommé 'Abd Allâh ibn Zayd, qui avait été présent à la deuxième 'Aqabah, eut un rêve qu'il relata le jour suivant au Prophète : « Près de moi passa un homme qui portait deux tuniques vertes et tenait dans sa main un *nâqûs*. Je lui adressai ces mots : "Ô esclave de Dieu, veux-tu me vendre ce *nâqûs* ? – Qu'en feras-tu ? me demanda-t-il. – Ce sera pour appeler les gens à la prière, répondis-je. – Ne veux-tu pas que je te montre un meilleur moyen ? continua-t-il. – Quel est donc ce moyen ?" demandai-je, et il me répondit : "Que tu dises : *Allâhu Akbar !* (Dieu est le plus Grand !)" L'homme en vert prononça quatre fois cette formule, puis il répéta deux fois chacune des phrases suivantes : "*Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu ; je témoigne que Muhammad est l'Envoyé de Dieu ; venez à la prière, venez au salut ; Dieu est le plus Grand*" ; et une fois encore : "*Il n'y a de dieu que Dieu.*" »

Le Prophète déclara que cette vision était authentique et demanda au Khazrajite d'aller trouver Bilâl, lequel était doué d'une très belle voix, et de lui enseigner les paroles telles qu'il les avait entendues dans son sommeil. La plus haute maison située dans le voisinage de la mosquée appartenait à une femme du clan de Najjâr, et Bilâl prit l'habitude de s'y rendre chaque matin avant l'aube et de s'asseoir sur le toit jusqu'au point du jour. Au moment où la première lueur apparaissait à l'est, il tendait les bras vers le ciel et prononçait cette supplication : « Ô Dieu, je Te loue et demande Ton aide pour les Quraysh, afin qu'ils acceptent Ta religion. » Après quoi il se levait et lançait l'appel à la prière.

CHAPITRE XL

La nouvelle maisonnée

La construction de la mosquée était presque terminée lorsque le Prophète ordonna que l'on construisît deux petites habitations adossées au mur oriental, dont l'une était destinée à son épouse Sawdah et la seconde à sa fiancée 'A'ishah. La construction avait duré sept mois, pendant lesquels le Prophète avait logé chez Abû Ayyûb. Lorsque la demeure de Sawdah fut sur le point d'être terminée, il chargea Zayd d'aller la chercher pour la ramener à Médine avec Umm Kulthûm et Fâtimah, Abû Bakr de son côté faisant dire à son fils 'Abd Allâh de venir avec Umm Rûmân, Asmâ' et 'A'ishah. En même temps, Zayd amena sa propre femme Umm Ayman et leur tout jeune fils Usâmah. Talhah, qui avait liquidé tous ses biens immobiliers, se joignit à eux pour ce voyage qui constituait sa propre *Hijrah*. Peu de temps après l'arrivée du groupe, Abû Bakr donna Asmâ' en mariage à Zubayr qui, avec sa mère Safiyyah, était arrivé à Médine quelques mois plus tôt. La sœur d'Abû Bakr, Quraybah, demeura à La Mecque pour prendre soin de leur père, Abû Quhâfah, lequel était âgé et aveugle mais, à la différence de Quraybah, n'était pas encore entré en Islam.

Le Prophète décida que, en plus d'Umm Ayman, Zayd devrait avoir une deuxième épouse, plus proche de lui par l'âge, et il demanda à son cousin 'Abd Allâh, le fils de Jahsh, la main de la belle Zaynab, sa sœur. Au début Zaynab ne fut pas consentante, et elle avait à cela ses propres raisons, comme la suite des événements devait le montrer. Le motif qu'elle donna, à savoir qu'elle appartenait à la tribu des Quraysh, n'était pas convaincant. Sa propre mère Umaymah, de pure ascendance qurayshite des deux côtés, avait elle-même épousé un homme des Asad ; or, à part même le fait que Zayd

avait été adopté dans la tribu des Quraysh, on ne pouvait pas prétendre que les tribus auxquelles appartenaient son père et sa mère, les Bani Kalb et les Bani Tayy, étaient d'un rang inférieur aux Bani Asad. Lorsqu'elle réalisa que c'était le Prophète lui-même qui souhaitait qu'elle épousât Zayd, Zaynab donna son consentement et le mariage eut lieu. Vers la même époque, sa sœur Hamnah fut donnée en mariage à Mus'ab. Peu de temps après, Umaymah vint à Médine et fit son allégeance au Prophète.

Le Prophète et ses filles vinrent habiter avec Sawdah dans son nouveau logement et, après un mois ou deux, on décida de célébrer le mariage de 'A'ishah. Celle-ci n'avait alors que neuf ans et elle était d'une beauté remarquable, que pouvait expliquer la lignée dont elle descendait. Chez les Quraysh, son père avait reçu le nom de 'Atîq en raison, disaient certains, de la beauté de son visage[1]. Et, au sujet de sa mère, le Prophète avait dit : « Si quelqu'un veut contempler une femme qui appartienne aux Houris du Paradis aux grands yeux, qu'il regarde Umm Rûmân[2]. » Pour 'A'ishah, le Prophète était depuis longtemps quelqu'un de très proche et de très cher, qu'elle s'était accoutumée à voir chaque jour, sauf durant les quelques mois où lui et son père à elle avaient déjà émigré et où elle-même et sa mère étaient restées à La Mecque. Dès sa plus tendre enfance, elle avait vu son père et sa mère traiter le Prophète avec un amour et un respect qu'ils n'accordaient à nul autre. Ses parents n'avaient pas manqué de lui expliquer les raisons de cet attachement : elle savait qu'il était l'Envoyé de Dieu, qu'il recevait régulièrement la visite de l'Ange Gabriel et s'entretenait avec lui, que seul parmi les vivants il était monté au Ciel et était ensuite redescendu sur terre. Par sa présence même, il témoignait de cette ascension, communiquant autour de lui quelque chose de la joie du Paradis. Au contact de sa main, cette joie devenait même tangible : tandis que d'autres étaient accablés par la chaleur, cette main restait « plus fraîche que la neige et plus parfumée que le musc[3] ». D'apparence, il était sans âge, comme un être immortel. Ses yeux n'avaient rien perdu de leur éclat, ses cheveux et sa barbe noirs avaient conservé le lustre de la

1. I. H. 161. (Le qualificatif *'atîq*, dans la poésie arabe ancienne, sert à caractériser un vin « vieux », donc une chose particulièrement aimable et précieuse. *N. d. T.*)
2. I. S. VII, 202.
3. B. LXI, 22.

jeunesse et, à voir la sveltesse de son corps, on ne lui aurait donné que la moitié des cinquante-trois années qui s'étaient écoulées depuis l'Année de l'Éléphant.

On fit pour le mariage de modestes préparatifs, modestes au point que 'A'ishah ne se rendit nullement compte qu'un événement solennel se préparait ; elle était sortie pour aller jouer dans la cour avec une amie de passage au moment où on la cherchait pour se rendre à la célébration. Elle a relaté ainsi l'événement : « J'étais en train de jouer à la balançoire et ma longue chevelure était défaite. On vint alors me chercher et on m'emmena pour me préparer[4]. »

Abû Bakr avait acheté une belle étoffe de Bahrain à rayures rouges dont il avait fait confectionner une robe de mariée pour sa fille. Une fois que celle-ci l'eut revêtue, sa mère l'emmena à la maison qui venait d'être construite et où quelques femmes des Auxiliaires attendaient devant la porte. Elles saluèrent 'A'ishah en lui souhaitant bonheur et prospérité, et la conduisirent en présence du Prophète. Celui-ci resta debout, en souriant, pendant qu'on la coiffait et qu'on la parait d'ornements. Il n'y eut pas, comme pour les autres mariages du Prophète, de fête nuptiale et la célébration fut aussi simple que possible. On apporta un bol de lait et, après en avoir bu, le Prophète l'offrit à 'A'ishah. Elle déclina l'offre timidement, mais quand il la pressa à nouveau de boire, elle y consentit et passa ensuite le bol à sa sœur Asmâ' qui était assise auprès d'elle. Les autres assistants burent à leur tour, après quoi tous se retirèrent.

Au cours des trois années précédentes, il ne s'était guère passé un seul jour sans qu'une ou plusieurs amies de 'A'ishah viennent jouer avec elle dans la cour attenante à la maison de son père. Son départ pour la maison du Prophète ne changea rien à cette habitude. Ses amies continuaient à lui rendre visite chaque jour dans son nouvel appartement, qu'il s'agisse des amies qu'elle s'était faites depuis son arrivée à Médine ou des quelques anciennes amies de La Mecque dont les parents, comme les siens, avaient émigré. « J'étais souvent en train de jouer avec mes poupées, raconte-t-elle, en compagnie des filles qui étaient mes amies, lorsque le Prophète entrait. Elles se glissaient alors hors de la maison, mais il allait les rattraper et me les ramenait, se réjouissant pour moi que j'aie leur compa-

4. I. S. VIII, 40-41.

gnie[5]. » Parfois, il leur disait avant même qu'elles aient eu le temps de bouger : « Restez donc ici[6] ! » Il lui arrivait aussi de s'associer à leurs jeux parce qu'il aimait les enfants et avait souvent joué avec ses propres filles. Les poupées ou les pantins pouvaient avoir des rôles variables. « Un jour, raconte 'A'ishah, le Prophète entra pendant que je jouais avec mes poupées et il me demanda : "Ô 'A'ishah, quel est ce jeu ? – Ce sont les chevaux de Salomon", répondis-je ; sur quoi il se mit à rire[7]. » Quelquefois aussi, il se contentait une fois entré de se servir de son manteau comme d'un écran afin de ne pas déranger les fillettes.

La vie de 'A'ishah avait aussi des aspects plus sérieux. Yathrib était connue à travers toute l'Arabie pour être exposée en certaines saisons à des fièvres très dangereuses, surtout pour les sujets qui n'étaient pas natifs de l'oasis. Le Prophète lui-même ne fut pas atteint par la fièvre, mais de nombreux Compagnons furent sérieusement touchés, en particulier Abû Bakr et ses deux esclaves libérés, 'Amir et Bilâl, lesquels habitaient alors sous son toit. Un matin, 'A'ishah rendit visite à son père et fut effrayée de trouver les trois hommes prostrés, dans un état d'extrême faiblesse. « Comment vas-tu, père ? » demanda-t-elle. Trop malade pour formuler une réponse adaptée à une enfant de neuf ans, il lui répondit par ces deux vers :

« Chaque homme, chaque matin souhaite bonne journée à sa descendance,
Et la mort est plus proche de lui que le lacet de sa sandale. »

'A'ishah pensa que son père ne savait plus ce qu'il disait et elle se tourna vers 'Amir, qui lui répondit également par un vers dont le sens était que, même sans avoir véritablement connu la mort, il en avait été si proche qu'il savait à quoi elle ressemblait. Dans l'intervalle, la fièvre avait lâché Bilâl qui, trop faible encore pour entreprendre quoi que ce soit, était étendu dans la cour de la maison. Sa voix était cependant assez forte pour qu'il puisse chanter :

« Ah, pourrai-je encore jamais dormir la nuit
Parmi le thym et le nard qui poussent près de La Mecque,

5. I. S. VIII, 42.
6. *Ibid.*, 41.
7. *Ibid.*, 42.

Boirai-je jamais les eaux de Majannah[8],
Et verrai-je jamais devant moi Shâmah et Tafîl[9] ? »

'A'ishah regagna sa maison profondément troublée. « Ils délirent, dit-elle, et la chaleur de la fièvre leur a fait perdre la tête. » Cependant, le Prophète fut quelque peu rassuré lorsque, grâce à sa bonne mémoire d'enfant, elle lui eut répété presque mot pour mot les vers que les malades venaient de prononcer et dont elle n'avait pas pleinement saisi le sens. C'est à cette occasion que le Prophète prononça cette prière : « Ô Dieu, fais que Médine nous devienne aussi chère que La Mecque, ou même plus chère. Bénis pour nous ses eaux et ses céréales, et écarte d'elle sa fièvre aussi loin que Mahya'ah[10]. » Et sa prière fut exaucée.

8. Lieu situé près de La Mecque.
9. Nom de deux collines de La Mecque.
10. I. I. 414. Mahya'ah est un lieu situé à environ sept journées de chameau au sud de Médine.

CHAPITRE XLI

Au seuil de la guerre

L'autorisation de combattre est donnée à ceux qui luttent parce qu'on leur a fait tort ; et Dieu est capable de leur donner la victoire ; ceux qui ont été chassés injustement de leurs foyers pour la seule raison qu'ils déclaraient : notre Seigneur est Dieu[1]. Le Prophète avait reçu cette révélation peu de temps après son arrivée à Médine. Il pressentait en outre que l'autorisation ainsi donnée avait valeur d'ordre, et les obligations relatives à la guerre avaient été nettement inscrites dans le pacte qu'il avait conclu avec les juifs. Un verset révélé antérieurement avait dit : *Agis courtoisement envers les incroyants ; laisse-leur momentanément un répit*[2], mais les derniers mots étaient lourds de présage pour l'avenir. Et dès lors que Dieu venait de déclarer la guerre aux Quraysh, Son Envoyé était tenu de les attaquer par tous les moyens en son pouvoir. Ne plus donner de paix aux Quraysh signifiait que ni lui-même ni ses Compagnons n'auraient plus de paix, mais il n'y avait d'autre choix que de démontrer aux Quraysh que jamais plus ils ne seraient en sécurité en Arabie à moins de se soumettre à la Volonté divine. Bientôt, ce que le Prophète avait pressenti fut confirmé par une nouvelle révélation : *Combats-les jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de persécution, et que la religion soit tout entière pour Dieu*[3].

Pour le moment, il ne pouvait être question d'autre chose que de simples raids. Les Quraysh étaient vulnérables par leurs caravanes, et c'est particulièrement au printemps et pendant les premiers mois

1. XXII, 39-40.
2. Voir p. 95.
3. VIII, 39.

de l'été, lorsque leurs échanges commerciaux avec la Syrie étaient les plus actifs, qu'ils pouvaient prêter le flanc à une attaque venant de Médine. En automne et en hiver, ils envoyaient la plupart de leurs caravanes vers le Sud, principalement vers le Yémen et l'Abyssinie. Les informations qui parvenaient à Médine au sujet des caravanes étaient rarement précises et les plans pouvaient toujours subir des changements de dernière minute. Les caravanes mecquoises réussirent à éviter complètement certains des premiers raids lancés de Médine, mais les musulmans n'en passèrent pas moins des traités avec plusieurs tribus bédouines qui occupaient des points stratégiques le long du rivage de la mer Rouge.

Lorsque le Prophète partait lui-même en expédition, il désignait l'un de ses Compagnons pour assumer la responsabilité de Médine pendant son absence, et le premier auquel cet honneur fut dévolu était le chef khazrajite Sa'd ibn 'Ubâdah. La chose se passait onze mois après l'Hégire. Jusqu'alors, le Prophète n'avait jamais pris part en personne aux expéditions, mais, chaque fois qu'une troupe était partie, il avait remis à son chef une bannière blanche attachée à une lance. Durant la première année, les seuls Compagnons qui prirent part à ces incursions étaient des Émigrants ; mais, en septembre 623, la nouvelle parvint à Médine qu'une riche caravane mecquoise revenait du Nord escortée par Umayyah, le chef de Jumah, et par une centaine d'hommes armés. Umayyah avait toujours été l'un des ennemis les plus acharnés de l'Islam et les marchandises qu'il accompagnait étaient chargées, disait-on, sur quelque deux mille cinq cents chameaux et représentaient une valeur considérable. À eux seuls, toutefois, les Émigrants n'auraient pas fait le poids vis-à-vis d'une centaine de Quraysh, de sorte qu'en cette occasion le Prophète se mit en route avec deux cents hommes, dont la moitié étaient recrutés parmi les Auxiliaires. Une fois de plus, cependant, les renseignements avaient été insuffisants et la rencontre n'eut pas lieu. Il en fut de même, quelque trois mois plus tard, lorsqu'une autre caravane richement chargée et moins bien gardée, qui devait gagner la Syrie sous la conduite du Shamsite Abû Sufyân, échappa aux musulmans. Les nouvelles la concernant étaient parvenues trop tard et, lorsque le Prophète et ses hommes atteignirent 'Ushayrah, dans la vallée de Yanbû', laquelle débouche sur la mer Rouge au sud-ouest de Médine, la caravane était déjà passée. Il fallut donc se résoudre à attendre

qu'Abû Sufyân revienne de Syrie dans un proche avenir, peut-être avec un chargement encore plus riche, et qu'à ce moment-là, avec l'aide de Dieu, on puisse s'emparer de sa caravane.

Bien qu'aucun combat n'eût encore eu lieu, les Quraysh étaient déjà conscients du danger d'avoir un ennemi établi à Yathrib. Il leur semblait cependant que cette présence ne pouvait en aucune façon gêner leur commerce avec le Sud. Ils allaient bientôt devoir revenir de cette illusion car le Prophète, ayant reçu la nouvelle qu'une caravane était sur son chemin de retour du Yémen, envoya son cousin 'Abd Allâh ibn Jahsh avec huit autres Émigrants attendre le convoi à proximité de Nakhlah, entre Tâ'if et La Mecque. Cela se passait au mois de Rajab, un des quatre mois sacrés de l'année ; aussi le Prophète ne donna-t-il à 'Abd Allâh aucune instruction d'attaquer la caravane, lui demandant simplement de venir le renseigner sur ce qu'il observerait. Il voulait certainement savoir dans quelle mesure les caravanes méridionales étaient gardées, afin de mieux les surprendre à l'avenir.

À peine les Émigrants étaient-ils arrivés à destination et avaient-ils établi leur camp à un emplacement stratégique peu éloigné de la route principale qu'une petite caravane de Quraysh s'en vint à passer non loin d'eux, puis s'arrêta et campa à peu de distance sans les avoir repérés. Les chameaux étaient chargés de raisins secs, de cuir et d'autres marchandises. Pour 'Abd Allâh et ses compagnons, un dilemme se posait : le Prophète ne leur avait donné pour mission précise que de lui rapporter des nouvelles ; mais il ne leur avait pas interdit de combattre et n'avait pas même mentionné le mois sacré. Étant donné qu'il s'agissait de conventions établies avant l'Islam, avaient-elles encore force obligatoire ? se demandaient-ils. Ils pensaient aussi à ces versets de la Révélation : *L'autorisation de combattre est donnée à ceux qui luttent parce qu'on leur a fait tort... ceux qui ont été chassés injustement de leurs foyers*[4]. Or ils étaient en guerre avec les Quraysh et ils avaient reconnu parmi les marchands de la caravane deux membres au moins du clan de Makhzûm, le clan de La Mecque qui s'était montré le plus hostile à l'Islam. Ce matin-là était le dernier du mois de Rajab et, au coucher, on entrerait dans le mois de Sha'bân qui n'était pas un mois sacré ; or, à ce

4. XXII, 39.

moment-là, même si le calendrier ne les protégeait plus, leurs ennemis seraient protégés par la distance puisqu'ils auraient déjà atteint l'enceinte sacrée. Après bien des hésitations, les Émigrants décidèrent d'attaquer. Leur première flèche tua un homme de Kindah, un confédéré du clan de 'Abdu Shams, sur quoi 'Uthmân, un des hommes de Makhzûm, et Hakam, un esclave libéré, se rendirent tandis que le frère de 'Uthmân, Nawfal, parvenait à s'échapper vers La Mecque.

'Abd Allâh et ses hommes ramenèrent leurs prisonniers à Médine avec les chameaux et les marchandises. Il mit de côté la cinquième partie du butin pour le Prophète, partageant le reste entre ses compagnons et lui-même. Cependant, le Prophète refusa d'accepter la moindre partie du butin, disant : « Je ne vous ai pas ordonné de combattre durant le mois sacré. » Entendant ces paroles, les membres de l'expédition se crurent irrémédiablement condamnés. Leurs frères de Médine les blâmaient d'avoir violé le mois de Rajab, tandis que les juifs déclaraient que c'était un mauvais présage pour le Prophète et que les Quraysh répandaient de tous côtés le bruit que Muhammad s'était rendu coupable d'un sacrilège. C'est alors que fut révélé le verset : *Ils t'interrogent au sujet du combat durant le mois sacré. Dis : Combattre en ce mois est un péché grave ; mais écarter les hommes du chemin de Dieu, être impie envers Lui et la Mosquée sacrée, en chasser ses occupants, ces choses sont plus graves encore devant Dieu. Et il est plus grave de persécuter que de tuer*[5].

Le Prophète interpréta ce verset comme confirmant l'interdiction traditionnelle du combat durant le mois sacré, mais comme faisant une exception dans ce cas particulier. Aussi libéra-t-il 'Abd Allâh et ses compagnons de la crainte qui pesait si lourdement sur eux et accepta-t-il un cinquième du butin afin d'en faire profiter toute la communauté. Le clan de Makhzûm envoya une rançon pour les deux prisonniers, mais Hakam, leur homme lige, choisit d'entrer dans l'Islam et de rester à Médine, en sorte que 'Uthmân fut seul à regagner La Mecque.

C'est au cours de ce même mois de Sha'bân que descendit une révélation fort importante du point de vue rituel. Elle commence par faire allusion au soin extrême que le Prophète mettait à se tourner

5. II, 217.

dans la bonne direction lors de la prière. Dans sa Mosquée, la direction était donnée par le *mihrâb*, la niche de prière disposée dans le mur de Jérusalem ; mais lorsque la prière était dite en dehors de la ville, le Prophète vérifiait l'orientation en observant le soleil pendant le jour ou les étoiles pendant la nuit.

Nous te voyons tourner ton visage vers le ciel ; et maintenant nous allons te tourner vers une direction qui te sera agréable. Tourne donc ton visage vers la Mosquée sacrée ; et où que vous soyez, tournez votre face dans sa direction[6].

Un *mihrâb* fut aussitôt aménagé dans le mur sud de la Mosquée, celui qui regardait vers La Mecque, et ce changement fut accueilli avec joie par le Prophète et ses Compagnons. Depuis ce jour, les musulmans se tournent dans la direction de la Ka'bah pour l'accomplissement de la prière rituelle et, par extension, pour d'autres actes de dévotion.

6. II, 144.

CHAPITRE XLII

La marche vers Badr

Le moment approchait où Abû Sufyân devait revenir de Syrie avec toutes les marchandises que lui-même et ses compagnons auraient acquises dans ce pays. Le Prophète dépêcha Talhah et Sa'îd, qui était le cousin de 'Umar et le fils de Zayd le Hanîf, vers le lieu-dit Hawrâ', situé au bord de la mer à l'ouest de Médine, afin qu'ils l'informent le plus tôt possible de l'approche de la caravane. Le Prophète pensait ainsi pouvoir, par une marche rapide en direction du sud-ouest, rattraper la caravane le long du littoral. Ses deux éclaireurs furent bien accueillis par un chef des Juhaynah qui les cacha dans sa maison jusqu'à ce que la caravane soit passée. Tous ces efforts s'avérèrent cependant inutiles car quelque habitant de Médine, sans doute un des hypocrites ou un des juifs qui étaient au courant des plans du Prophète, avait fait prévenir Abû Sufyân, lequel chargea aussitôt un certain Damdam, membre de la tribu des Ghifârî, de se rendre en toute hâte à La Mecque pour demander aux Quraysh de se porter immédiatement à son secours avec une armée. Lui-même poursuivit sa route le long du littoral sans s'arrêter ni de jour ni de nuit.

Abû Sufyân n'était cependant pas seul à se sentir pressé par les événements. De son côté, le Prophète avait certes des raisons de vouloir rester à Médine aussi longtemps que possible, car sa fille bien-aimée Ruqayyah était tombée gravement malade. Mais aucune considération personnelle n'était plus de mise à ce moment, et, plutôt que de risquer d'arriver trop tard, il décida de ne pas même attendre le retour de ceux qu'il avait envoyés en reconnaissance. Au moment où ces derniers revinrent à Médine, le Prophète avait déjà quitté la ville avec une armée d'Émigrants et d'Auxiliaires qui comptait au

total trois cent cinq combattants. Médine hébergeait alors au total soixante-dix-sept Émigrants physiquement aptes au combat, et tous participaient à cette expédition à l'exception de trois : 'Uthmân, le beau-fils du Prophète, à qui celui-ci avait ordonné de rester à la maison pour soigner sa femme malade, ainsi que Talhah et Sa'îd qui étaient arrivés trop tard de la mer Rouge pour pouvoir se joindre aux autres.

Lors de la première halte, qui eut lieu alors que la troupe n'était pas encore sortie de l'oasis, le cousin du Prophète, Sa'd, du clan de Zuhrah, remarqua que son frère 'Umayr, âgé de quinze ans, paraissait troublé et cherchait à se cacher, et il lui en demanda la raison. « Je crains, répondit 'Umayr, que l'Envoyé de Dieu ne me voie, qu'il dise que je suis trop jeune et qu'il me renvoie. Mais je voudrais tant rester avec vous. Il se pourrait que Dieu veuille m'accorder le martyre. » En effet, le Prophète le remarqua au moment où il rejoignait les rangs et, comme il le craignait, lui dit qu'il était trop jeune et qu'il devait rentrer à Médine. 'Umayr se mit à pleurer, sur quoi le Prophète l'autorisa à rester et à prendre part à l'expédition. « Il était i jeune, dit Sa'd, que je devais serrer pour lui la boucle de ceinture : son épée. »

Il y avait soixante-dix chameaux que les hommes montaient tour tour, à raison de trois ou quatre guerriers pour un chameau, ainsi que trois chevaux dont l'un appartenait à Zubayr. La bannière blanche fut donnée à Mus'ab, certainement parce qu'il appartenait au clan de 'Abd ad-Dâr qui, par droit ancestral, portait la bannière des Quraysh dans la guerre. Après l'avant-garde venait le Prophète, précédé de deux fanions noirs, l'un pour les Émigrants et l'autre pour les Auxiliaires, qui étaient portés respectivement par 'Alî et par Sa'd ibn Mu'âdh, des Aws. Pendant le temps que le Prophète serait absent de Médine, les prières devaient être conduites par Ibn Umm Maktûm, l'aveugle auquel il est fait allusion dans le verset : *Il a froncé le sourcil et il s'est détourné lorsque l'aveugle est venu à lui*[1].

À La Mecque, peu avant l'arrivée de Damdam, 'Atikah, la tante du Prophète, fit un rêve qui la terrifia et qui lui donna la conviction qu'un grand malheur se préparait pour les Quraysh. Elle fit venir son frère 'Abbâs et lui raconta ce qu'elle avait vu : « Un homme

1. Voir p. 115-116.

s'avançait, monté sur un chameau, puis il fit halte dans la vallée et se mit à crier de toutes ses forces : "Accourez, hommes perfides, vers le désastre qui dans trois jours vous laissera prostrés !" Je vis les gens s'assembler autour de lui. Puis il entra dans la Mosquée où les gens le suivirent. Tout à coup, son chameau s'éleva au-dessus de la foule, le déposant sur le toit de la Ka'bah d'où il cria les mêmes paroles que précédemment. Son chameau le porta ensuite jusqu'au sommet du mont Abû Qubays, d'où il harangua la foule comme auparavant. Il détacha alors un rocher et le fit débouler jusqu'au pied de la montagne où il s'écrasa et éclata en une multitude de fragments qui allèrent frapper toutes les maisons et les demeures de La Mecque dont aucune ne fut épargnée. »

'Abbâs rapporta le rêve de sa sœur au fils de 'Utbah, Walîd, qui était son ami, puis Walîd raconta la même chose à son père et la nouvelle ne tarda pas à se répandre à travers la ville. Le jour suivant, en présence de 'Abbâs, Abû Jahl lança cette boutade sur un ton persifleur : « Ô fils de 'Abd al-Muttalib, depuis quand cette prophétesse profère-t-elle ses oracles parmi vous ? Ne vous suffit-il pas que vos hommes jouent au prophète ? Faut-il aussi que vos femmes les imitent ? » 'Abbâs ne sut que répliquer ; mais Abû Jahl reçut sa réponse le jour suivant, au moment où les escarpements du mont Abû Qubays résonnèrent de la voix puissante de Damdam. En foule, les gens sortirent de leurs maisons et de la Mosquée pour se rendre à l'endroit de la vallée où l'émissaire s'était arrêté. Abû Sufyân l'avait généreusement rétribué et il était résolu à bien jouer son rôle. Il s'était retourné sur sa selle, sa tête regardant la queue du chameau ; en signe supplémentaire de calamité, il avait fendu le nez de son chameau en sorte que du sang s'en écoulait, et il avait lacéré sa propre chemise. « Hommes de Quraysh, criait-il, les chameaux du transport, les chameaux du transport ! Vos marchandises qui sont avec Abû Sufyân ! Muhammad et ses compagnons veulent s'en emparer ! Au secours ! Au secours ! »

La cité fut immédiatement en proie à la plus vive agitation. La caravane menacée était l'une des plus riches de l'année et nombreux étaient ceux qui avaient des raisons d'en redouter la perte. Une armée d'environ un millier d'hommes fut rapidement mise sur pied. « Muhammad et sa bande pensent-ils que cela se passera comme avec la caravane d'Ibn al-Hadramî ? » disaient-ils en repensant à

'Amr, le confédéré de 'Abdu Shams qui avait été tué d'une flèche à Nakhlah durant le mois sacré. Seul le clan de 'Adî ne prit pas part à l'expédition. Tous les autres chefs de clan prirent la tête d'un contingent, à l'exception d'Abû Lahab qui se fit remplacer par un Makhzûmite qui lui devait de l'argent... Quant aux Bani Hâshim et aux Bani l-Muttalib, ils avaient des intérêts investis dans la caravane et sentaient qu'il en allait de leur honneur de la défendre, si bien que Tâlib prit le commandement d'un détachement formé d'hommes des deux clans et que 'Abbâs partit avec lui, peut-être dans l'intention d'agir comme pacificateur. Hakîm, du clan d'Asad, le neveu de Khadîjah, partit dans la même intention. Umayyah, de Jumah, à l'exemple d'Abû Lahab, avait décidé de rester chez lui parce qu'il avait déjà un certain âge et était trop corpulent ; mais alors qu'il était assis dans la Mosquée, 'Uqbah s'approcha de lui, tenant un encensoir qu'il posa devant lui en disant : « Parfume-toi donc avec cela, Abû 'Alî, puisque tu fais partie des femmes. – Que Dieu te maudisse ! » s'écria Umayyah, sur quoi il alla se préparer pour partir avec les autres.

Déjà le Prophète avait quitté la route qui part directement de Médine en direction du sud et il obliquait vers l'ouest pour gagner Badr, sur la route qui conduit de Syrie à La Mecque en longeant le littoral. C'est à Badr qu'il espérait couper la route à Abû Sufyân et il envoya en reconnaissance deux de leurs alliés Juhaynah qui connaissaient bien la région et pourraient lui rapporter des nouvelles de la caravane. À Badr, les deux hommes firent halte sur une colline qui surplombait le puits, et, au moment où ils allaient tirer de l'eau, ils entendirent deux jeunes filles du village qui conversaient au sujet d'une dette : « La caravane arrivera demain ou après-demain, disait l'une d'elles à sa compagne, et je travaillerai pour eux afin de pouvoir te rembourser ce que je te dois. » À peine avaient-ils entendu ces mots qu'ils retournèrent en hâte vers le Prophète pour lui porter la nouvelle. Il eût pourtant suffi qu'ils s'attardassent un peu pour voir arriver un cavalier solitaire qui, venant de l'ouest, se dirigeait vers le puits. C'était Abû Sufyân en personne qui avait pris de l'avance sur la caravane afin de se rendre compte si la route directe pour La Mecque, celle qui passait par Badr, était suffisamment sûre. Arrivé au puits, il trouva un villageois à qui il demanda si celui-ci avait aperçu des étrangers. L'homme répondit qu'il avait vu deux cavaliers

faire halte sur la colline avant d'aller puiser de l'eau et d'en emporter une provision. Abû Sufyân se rendit à l'emplacement où les cavaliers s'étaient arrêtés et, ayant ramassé un peu de fiente de chameau, il la brisa entre ses doigts. Elle contenait quelques noyaux de dattes. « Par Dieu, s'exclama-t-il, c'est bien là le fourrage de Yathrib ! » Il se hâta d'aller rejoindre ses compagnons et, changeant de direction, la caravane s'achemina le plus rapidement possible vers la mer, laissant Badr à sa gauche.

Pendant ce temps, les deux éclaireurs étaient revenus vers le Prophète pour lui annoncer que la caravane était attendue à Badr le lendemain ou le jour suivant. Elle ferait certainement halte à Badr qui était une des grandes étapes traditionnelles sur la route de La Mecque à la Syrie, et les musulmans auraient alors largement le temps de la surprendre et de la subjuguer.

Sur ces entrefaites, les musulmans apprirent que les Quraysh s'étaient lancés avec une armée au secours de leur caravane. Une telle éventualité avait toujours été envisagée, mais maintenant qu'elle se concrétisait, le Prophète se sentait tenu de consulter ses fidèles et de leur laisser le choix entre deux possibilités : avancer ou se retirer. Abû Bakr et 'Umar, parlant au nom des Émigrants, se déclarèrent en faveur de l'avance, sur quoi un allié des Bani Zuhrah, du nom de Miqdâd, qui n'était arrivé à Médine que récemment, prit la parole pour confirmer tout ce qui venait d'être dit : « Ô Envoyé de Dieu, dit-il, fais ce que Dieu t'a montré de faire. Nous ne te dirons pas, comme les enfants d'Israël l'avaient dit à Moïse : "*Va donc, toi et ton Seigneur, et combattez tous les deux ; quant à nous, nous restons ici*[2]" ; mais nous dirons : "Va donc, toi et ton Seigneur, et combattez ; et avec vous nous combattrons aussi, sur la droite et sur la gauche, devant toi et derrière toi." » Des années plus tard, 'Abd Allâh ibn Mas'ûd parlait souvent de la grande lumière qui éclaira le visage du Prophète lorsqu'il entendit ces paroles et qu'il bénit celui qui les avait prononcées. Non pas qu'il fût surpris, car il connaissait l'attachement sans réserve que lui portaient les Émigrants. Mais pouvait-on dire la même chose de tous les Auxiliaires qui étaient maintenant présents ? La troupe avait quitté Médine dans l'espoir de s'emparer de la caravane, mais voici qu'il apparaissait qu'elle devrait faire face

2. Cor. V, 24.

à un adversaire bien plus redoutable. En outre, lorsque les Auxiliaires lui avaient prêté serment d'allégeance à 'Aqabah, ils avaient spécifié qu'ils ne se tiendraient pas pour responsables de sa sécurité tant qu'il ne serait pas entré dans leur territoire, mais qu'une fois qu'il serait avec eux ils le protégeraient avec autant d'ardeur que leurs femmes et leurs enfants. Seraient-ils disposés à l'aider contre un ennemi maintenant qu'il ne se trouvait plus à Yathrib ? « Hommes, donnez-moi votre avis », déclara-t-il en employant cette formule générale bien qu'en fait il voulût s'adresser spécialement aux Auxiliaires ; plusieurs d'entre eux, du reste, l'avaient déjà compris même si aucun d'eux n'avait encore pris la parole. C'est Sa'd ibn Mu'âdh qui, le premier, se leva : « Il semble, dit-il, que c'est à nous que tes paroles s'adressent, ô Envoyé de Dieu. » Lorsqu'il vit que le Prophète opinait, il poursuivit son discours : « Nous avons foi en toi et nous croyons ce que tu nous as dit. Nous témoignons que ce que tu nous as apporté est la vérité et nous t'avons fait le serment solennel d'écouter et d'obéir. Fais donc ce que tu veux, et nous sommes avec toi. Par Celui qui t'a envoyé avec la vérité, si tu nous ordonnais de traverser la mer et si tu y plongeais toi-même, nous y plongerions avec toi. Pas un seul d'entre nous ne resterait en arrière. Pas plus nous ne sommes opposés à aller rencontrer demain notre ennemi. Nous sommes bien entraînés à la guerre, valeureux au combat. Il se peut que Dieu te fasse voir, venant de nous, des prouesses telles qu'elles apporteront la fraîcheur à tes yeux[3]. Conduis-nous donc avec la bénédiction de Dieu. »

Ces paroles réjouirent beaucoup le Prophète et il reçut la certitude que sa troupe aurait à lutter soit avec l'armée adverse, soit avec la caravane mais non avec les deux à la fois. « En avant, s'écria-t-il, et soyez joyeux car Dieu le Très-Haut m'a promis qu'un des deux groupes serait à nous et, dès maintenant, c'est comme si je voyais les ennemis prostrés à terre[4]. »

Bien qu'ils fussent préparés au pire, ils gardaient néanmoins l'espoir qu'ils pourraient attaquer la caravane et reprendre le chemin de Médine, emportant leur butin et leurs prisonniers, avant d'être

3. La « fraîcheur des yeux » est une des images favorites des Arabes pour exprimer la joie et l'enchantement.

4. I. I. 435 ; voir aussi Cor. VIII, 7.

rejoints par l'armée des Quraysh. Cependant, alors qu'ils avaient fait étape en un lieu éloigné de moins d'une journée de marche de Badr, le Prophète, qui chevauchait en compagnie d'Abû Bakr, rencontra un vieillard qui leur donna quelques renseignements indiquant que l'armée des Mecquois n'était plus éloignée. Revenu au camp, le Prophète attendit que la nuit fût tombée et dit à ses trois cousins 'Alî, Zubayr et Sa'd d'aller jusqu'au puits de Badr avec quelques autres Compagnons pour vérifier si l'armée ou la caravane, ou peut-être les deux, y avaient déjà puisé de l'eau, ou pour essayer d'avoir des nouvelles de ces deux groupes. Au puits, ils eurent la chance de trouver deux hommes qui étaient en train de charger de l'eau sur leurs chameaux pour l'armée des Quraysh et, les ayant capturés, ils les ramenèrent au Prophète qui était à ce moment occupé à dire sa prière. Sans même attendre que le Prophète eût terminé son rite, ils commencèrent à interroger les deux hommes, qui déclarèrent qu'ils étaient les porteurs d'eau de l'armée. Parmi ceux qui les interrogeaient, d'aucuns auraient voulu croire qu'ils mentaient, parce qu'eux-mêmes espéraient que c'était Abû Sufyân qui les avait envoyés pour ravitailler en eau la caravane. Aussi commencèrent-ils à les battre tant et si bien que les deux hommes déclarèrent : « Oui, nous sommes avec Abû Sufyân » ; sur quoi on les laissa tranquilles. Le Prophète accomplit les dernières prosternations de sa prière, prononça la salutation finale et dit alors : « Lorsqu'ils vous disaient la vérité vous les avez battus, et lorsqu'ils ont menti vous les avez laissés tranquilles. Certes, ils appartiennent à l'armée des Quraysh ! » Puis, se tournant vers les deux prisonniers : « Dites-moi, vous deux, ce que vous savez des Quraysh et de l'endroit où ils se trouvent. – Ils sont derrière cette colline, dirent-ils en montrant du doigt 'Aqanqal, sur l'autre versant de la vallée qui s'étend au-delà. – Combien sont-ils ? demanda le Prophète. – Nombreux », répondirent-ils sans plus de précision. Le Prophète leur demanda alors combien d'animaux ils abattaient : « Certains jours neuf, d'autres jours dix », fut la réponse. « Ce qui veut dire qu'ils sont entre neuf cents et mille », déclara le Prophète, et il ajouta : « Et quels sont parmi eux les chefs des Quraysh ? » Ils en nommèrent quinze, au nombre desquels figuraient : du clan de 'Abdu Shams, les frères 'Utbah et Shaybah ; de Nawfal, Hârith et Tu'aymah ; de 'Abd ad-Dâr, Nadr, qui avait prétendu mesurer ses contes de Perse avec le Coran ;

d'Asad, Nawfal, le demi-frère de Khadîjah ; de Makhzûm, Abû Jahl ; de Jumah, Umayyah ; de 'Amir, Suhayl. Lorsqu'il entendit prononcer ces noms éminents, le Prophète fit remarquer à ses Compagnons : « Cette Mecque vous a lancé les meilleurs morceaux de son foie. »

La nouvelle qu'une armée forte de mille hommes se portait à son secours ne tarda pas à atteindre Abû Sufyân et, à ce moment, l'armée des Quraysh se trouvait à peu près à mi-chemin entre l'endroit où il se trouvait et le campement de l'ennemi. Voyant que la caravane était maintenant en sécurité, il envoya un messager aux Quraysh leur disant : « Vous êtes venus défendre vos chameaux, vos hommes et vos marchandises ; Dieu les a secourus ; repartez donc ! » Ce message leur parvint alors qu'ils campaient déjà à Juhfah, un peu au sud de Badr. Ils avaient du reste un autre motif de ne pas pousser davantage leur avance. Le camp entier était plongé dans une tristesse morose à cause d'un rêve, presque une vision, qu'avait eu Juhaym, un Muttalib, qui l'avait relaté en ces termes : « Je me trouvais entre le sommeil et la veille lorsque je vis s'approcher un cavalier qui conduisait avec lui un chameau. Il s'arrêta et dit : "Ont été tués 'Utbah, Shaybah, Abû l-Hakam et Umayyah" », et Juhaym continua à énumérer d'autres chefs qurayshites dont le cavalier avait prononcé le nom. « Ensuite, poursuivit Juhaym, je le vis plonger son poignard dans la poitrine du chameau et laisser courir l'animal à travers le camp, et il n'y eut pas une seule tente qui ne fût éclaboussée de son sang. » Lorsqu'on raconta la chose à Abû Jahl, il s'esclaffa et dit d'un ton triomphant : « Voici encore un autre prophète issu des fils de Muttalib », signifiant par « encore un autre » qu'il confondait en un seul, comme cela arrivait fréquemment, les deux clans, celui de Muttalib et celui de Hâshim. Puis, cherchant à dissiper la tristesse, il harangua ainsi l'assemblée des guerriers : « Par Dieu, nous ne rentrerons pas sans avoir été à Badr. Nous y resterons trois jours ; nous abattrons des chameaux, nous festoierons, nous ferons couler le vin et les musiciennes joueront et chanteront pour nous. Les Arabes apprendront comment nous avons avancé et combien notre rassemblement était puissant, et la crainte que nous leur inspirerons ne cessera jamais. En avant pour Badr ! »

Akhnas ibn Sharîq, qui s'était joint aux gens de Zuhrah dont il était confédéré, les exhorta à ne pas prêter attention aux paroles d'Abû Jahl, en sorte que tous sans exception quittèrent Juhfah pour

regagner La Mecque. Tâlib prit également le chemin du retour avec quelques membres de son clan, parce que, lors d'une discussion entre lui et d'autres Quraysh, certains avaient déclaré : « Ô fils de Hâshim, nous savons bien que même si vous êtes venus avec nous, vos cœurs sont avec Muhammad. » 'Abbâs, quant à lui, décida de se rendre à Badr avec le reste de l'armée et il prit avec lui ses trois neveux : Abû Sufyân et Nawfal, fils de Hârith, et 'Aqîl, fils d'Abû Tâlib.

Au-delà de la colline, vers le nord-est, les musulmans étaient en train de lever le camp. Le Prophète savait qu'il leur fallait absolument atteindre les eaux de Badr avant l'ennemi, aussi ordonna-t-il de s'avancer sans attendre. À peine sa troupe s'était-elle ébranlée qu'il commença à pleuvoir, ce dont le Prophète se réjouit voyant là un signe de la faveur divine, une bénédiction et une promesse. La pluie rafraîchit les visages, fit retomber la poussière et raffermit sous les pieds des guerriers le sol mou et sablonneux de la vallée de Yalyal, alors qu'elle causait un grand embarras à l'ennemi qui devait encore grimper les pentes de 'Aqanqal, la montagne qui s'élevait à la gauche des musulmans, de l'autre côté de la vallée de Badr. Les puits étaient tous situés sur la pente douce qui descendait vers l'armée des musulmans, et le Prophète ordonna de faire halte dès qu'ils atteignirent le premier puits. Un Khazrajite nommé Hubâb ibn al-Mundhir s'avança alors vers lui et lui dit : « Ô Envoyé de Dieu, le lieu où nous sommes maintenant, Dieu t'a-t-il révélé que nous devions nous y tenir, sans avancer ni reculer, ou est-ce là une question d'opinion et de stratégie militaire ? » Le Prophète ayant répondu qu'il ne s'agissait que d'une question d'opinion, Hubâb reprit : « Ce n'est pas là qu'il faut s'arrêter, mais emmène-nous plus loin, ô Envoyé de Dieu, jusqu'à ce que nous arrivions à celui des grands puits qui est le plus proche de l'ennemi. Arrêtons-nous là-bas, obstruons les puits qui sont situés au-delà et creusons pour nous-mêmes une citerne. Alors, nous irons combattre l'ennemi, toute l'eau sera à nous pour étancher notre soif tandis qu'eux n'en auront goutte. » Le Prophète se rallia aussitôt à son idée et le plan de Hubâb fut exécuté dans ses moindres détails : les puits avancés furent comblés, la citerne fut construite et chaque homme remplit son outre personnelle.

Ce fut alors Sa'd ibn Mu'âdh qui alla trouver le Prophète et lui dit : « Ô Prophète de Dieu, laisse-nous construire pour toi un abri auprès duquel nous mettrons tes chameaux de selle prêts à intervenir.

Nous irons alors au-devant de l'ennemi en souhaitant ardemment que Dieu nous donne la force et la victoire. Mais s'il n'en est pas ainsi, tu pourras prendre une monture et aller rejoindre ceux que nous avons laissés derrière nous. Car parmi ceux qui ne sont pas venus avec toi, ô Prophète de Dieu, il en est dont l'amour pour toi n'est pas moins intense que le nôtre et qui, certes, ne seraient pas restés en arrière s'ils avaient su que tu allais au-devant de la guerre. Par leur entremise Dieu te protégera, ils te donneront le bon conseil et combattront à ton côté. » Le Prophète le loua pour ces paroles et appela la bénédiction sur lui, et l'abri fut confectionné avec des branches de palmier.

Cette nuit-là, Dieu fit descendre sur les croyants un sommeil paisible dont ils sortirent vivifiés[5]. Cela se passait le vendredi 17 mars 623 de l'ère chrétienne, correspondant au 17 Ramadân de la deuxième année de l'Hégire[6]. Dès l'aube, les Quraysh se mirent en marche et escaladèrent les pentes de 'Aqanqal. Le soleil était déjà haut lorsqu'ils parvinrent au sommet, et quand le Prophète les vit descendre de la montagne sur leurs chevaux et leurs chameaux richement caparaçonnés, et se répandre dans la vallée de Yalyal en direction de Badr, il se mit à prier : « Ô Dieu, voici les Quraysh. Ils sont venus arrogants et vaniteux, s'opposant à Toi et reniant Ton envoyé. Ô Seigneur, accorde-nous Ton aide comme Tu nous l'as promis ! Ô Seigneur, ce matin détruis-les ! »

Les Quraysh établirent leur camp au pied de la montagne et, constatant que les musulmans étaient moins nombreux qu'ils ne l'avaient cru, ils envoyèrent à cheval 'Umayr, du clan de Jumah, avec mission d'aller estimer l'effectif des ennemis et de voir s'ils avaient disposé des renforts à l'arrière. 'Umayr rentra en disant qu'il n'avait aperçu aucune autre troupe que celle qui était maintenant en face d'eux, de l'autre côté de la vallée. « Ô hommes des Quraysh, ajouta-t-il, je ne pense pas qu'un seul parmi eux sera tué qu'il n'ait d'abord tué l'un d'entre vous ; et s'ils tuent parmi vous autant d'hommes qu'ils en comptent eux-mêmes, quel bien y aura-t-il désormais dans cette vie ? » 'Umayr avait à La Mecque une certaine

5. Voir Cor. VIII, 11.

6. L'ère chrétienne et l'ère musulmane, laquelle commence avec l'Hégire, sont désignées par les abréviations AD *(anno Domini)* et AH *(anno Hegirae)*, respectivement.

réputation de devin, ce qui ajoutait du poids à ses paroles. À peine avait-il achevé son discours que Hakîm, du clan d'Asad, le neveu de Khadîjah, saisit cette occasion et traversa le camp à pied jusqu'à ce qu'il se trouve devant les hommes de 'Abdu Shams : « Père de Walîd, dit-il en s'adressant à 'Utbah, tu es le plus grand homme des Quraysh, leur seigneur, celui à qui ils obéissent. Veux-tu qu'ils se souviennent de toi en te louant jusqu'à la fin des temps ? – Comment cela pourrait-il être ? demanda 'Utbah. – Ramène les hommes en arrière, dit Hakîm, et assume toi-même la cause de ton confédéré, 'Amr, qui a été tué. » Par ces mots, il suggérait à 'Utbah d'éliminer l'une des plus fortes motivations du combat en versant le prix du sang aux parents de l'homme qui avait été tué à Nakhlah, et dont le frère 'Amir s'était en fait joint à l'armée pour venir assouvir sa vengeance sur le champ de bataille. 'Utbah accepta de faire tout ce qui lui était dit, mais il insista pour que Hakîm aille lui-même parler à Abû Jahl, l'homme qui ne manquerait sans doute pas d'insister pour que le combat ait lieu. En attendant, il s'adressa lui-même à l'armée en disant : « Hommes de Quraysh, vous ne gagnerez rien en combattant Muhammad et ses Compagnons. Si vous les abattez, chacun d'entre vous regardera toujours avec répugnance le visage de l'autre, celui qui aura tué son oncle, ou son cousin, ou quelque parent plus proche. Revenez donc sur vos pas et laissez Muhammad au reste des Arabes. S'ils le tuent, c'est ce que vous souhaitez ; et sinon, il verra que vous avez fait preuve de modération à son égard. »

'Utbah était sans doute décidé à aller trouver immédiatement 'Amir al-Hadramî dans l'intention de lui verser le prix du sang pour son frère, mais Abû Jahl le prit de vitesse. Il commença par traiter 'Utbah de lâche, lui reprochant sur un ton sarcastique d'avoir peur de la mort, pour lui-même comme pour son fils Abû Hudhayfah qui se trouvait dans les rangs de l'ennemi. Puis il se tourna vers 'Amir et l'exhorta à ne pas laisser échapper l'occasion de venger son frère : « Lève-toi, s'écria-t-il, et rappelle-leur ton engagement et le meurtre de ton frère. » 'Amir se leva d'un bond et, arrachant ses vêtements avec frénésie, il se mit à pousser des lamentations stridentes : « Quel malheur pour 'Amr ! Quel malheur pour 'Amr ! » Ainsi fut allumé le feu de la guerre, les âmes s'emplirent de violence et c'est en vain que 'Utbah ou tout autre que lui eussent essayé d'endiguer le mouvement qui venait de se déclencher.

Alors que tous étaient absorbés par les préparatifs de la bataille, un des Mecquois saisit la chance qu'il attendait depuis longtemps. Craignant qu'il ne prenne la fuite en son absence, Suhayl avait amené avec lui à Badr son fils 'Abd Allâh. Umayyah, chef de Jumah, avait fait de même avec son fils 'Alî, qu'il avait naguère contraint de renoncer à l'Islam. Cependant, à la différence de 'Alî qui était un hésitant, 'Abd Allâh était inébranlable dans sa foi : il alla d'abord se mettre à l'abri des regards en se dissimulant derrière un monticule, puis il courut à travers l'étendue sablonneuse jusqu'au camp des musulmans où il alla directement saluer le Prophète dont le visage, comme le sien, rayonnait de bonheur. Il alla ensuite saluer joyeusement ses deux beaux-frères Abû Sabrah et Abû Hudhayfah.

CHAPITRE XLIII

La bataille de Badr

Le Prophète fit ranger l'armée en ordre de bataille et passa en revue tous les hommes pour leur donner courage et leur faire serrer les rangs, tenant dans sa main une flèche. « Reste en ligne, ô Sawâd », dit-il à l'un des Auxiliaires qui s'était avancé trop loin, et il lui piqua légèrement le ventre avec sa flèche. « Ô Envoyé de Dieu, tu m'as fait mal, dit Sawâd, alors que Dieu t'a envoyé avec la vérité et la justice ; laisse-moi donc prendre ma revanche ! – Prends-la », lui répondit le Prophète en mettant à nu son propre ventre et en lui tendant la flèche. Sawâd se baissa et déposa un baiser à l'emplacement où il aurait eu le droit de placer la pointe de la flèche. « Pourquoi agis-tu ainsi ? » demanda le Prophète. À quoi il répondit : « Ô Envoyé de Dieu, nous voici maintenant confrontés avec ce que tu vois ; et j'ai désiré qu'au dernier moment que je passe avec toi, s'il doit en être ainsi, ma peau soit au contact de la tienne. » Le Prophète pria alors pour lui et le bénit.

Les Quraysh venaient de commencer leur avance. Vue à travers les dunes ondulantes, l'armée mecquoise paraissait beaucoup plus petite qu'elle ne l'était en réalité. Le Prophète, toutefois, en connaissait les effectifs exacts, la savait très supérieure en nombre à la sienne et il revint avec Abû Bakr vers l'abri qui venait d'être érigé, priant pour recevoir l'assistance que Dieu lui avait promise.

Il fut saisi d'un léger sommeil et, lorsqu'il s'éveilla, il prononça ces mots : « Réjouis-toi, Abû Bakr ; l'aide de Dieu t'est venue. Voici Gabriel qui, dans sa main, tient la rêne d'un cheval qu'il conduit, et il est armé pour la guerre[1]. »

1. B. LXIV, 10 ; I. I. 444.

Dans l'histoire des Arabes, bien des batailles avaient été évitées au dernier moment, alors même que les deux forces étaient alignées face à face. Mais le Prophète, à cet instant, avait la certitude que la bataille aurait lieu et que la redoutable armée qu'il avait devant lui était *l'un des deux groupes* qui, selon la promesse qu'il avait reçue de Dieu, se rendrait à lui[2]. Les vautours, eux aussi, savaient que le carnage était imminent et ils attendaient de pouvoir se nourrir sur les carcasses des tués, certains planant déjà au-dessus des combattants et d'autres s'étant perchés sur les pentes rocheuses à l'arrière des deux armées. D'après les mouvements des Quraysh, il était évident qu'ils se préparaient à l'attaque. Déjà ils s'étaient approchés et avaient fait halte à peu de distance de la citerne que les musulmans avaient aménagée. Sans doute tenteraient-ils d'abord de s'emparer de cette réserve d'eau.

Aswad le Makhzûmite marchait en tête de la troupe, visiblement décidé à aller boire. Hamzah alla à sa rencontre et lui porta un coup qui lui trancha la jambe au-dessous du genou, puis un deuxième coup qui l'étendit mort. Ce fut alors 'Utbah, encore piqué au vif par les moqueries d'Abû Jahl, qui sortit du rang des Quraysh et lança un défi au combat singulier, aussitôt accompagné, à sa droite et à sa gauche, par son frère Shaybah et son fils Walîd, désireux d'ajouter à l'honneur de la famille. Le défi fut immédiatement relevé par 'Awf, du clan khazrajite de Najjâr, qui avait été l'un des six premiers Auxiliaires à prêter serment au Prophète. Son frère Mu'awwidh s'avança aussitôt à son côté. L'un et l'autre habitaient le quartier de Médine où Qaswâ' avait choisi de s'agenouiller pour marquer l'étape finale de l'Hégire. Le troisième musulman à relever le défi fut 'Abd Allâh ibn Rawâhah, qui n'avait pas craint de défier son maître Ibn 'Ubayy en adressant au Prophète des paroles de bienvenue et de réconfort.

« Qui êtes-vous ? » demandèrent ceux qui avaient lancé le défi. Lorsque les musulmans eurent répondu, 'Utbah leur dit : « Vous êtes des nobles et nos pairs, mais nous n'avons rien à faire avec vous. Notre défi ne s'adresse qu'à des hommes de notre tribu. » Sur quoi le héraut des Quraysh lança à voix forte : « Ô Muhammad, envoie contre nous des pairs issus de notre tribu. » Telle avait bien été, du

2. Voir *supra*, p. 236 et n. 4.

reste, l'intention du Prophète, mais le zèle des Auxiliaires l'avait devancé. Il se tourna alors vers les membres de sa propre famille, puisque c'est avant tout aux siens qu'il appartenait d'ouvrir la bataille. Parmi ceux qui avaient lancé le défi, il y avait deux hommes d'âge mûr et un jeune homme. « Lève-toi 'Ubaydah ! lança le Prophète ; lève-toi Hamzah, lève-toi 'Alî ! » 'Ubaydah, un des petits-fils de Muttalib, était le plus âgé et le plus expérimenté de tous les combattants, et il fit front à 'Utbah alors que Hamzah faisait front à Shaybah et 'Alî à Walîd. Les combats ne durèrent pas longtemps : Shaybah et Walîd gisaient bientôt morts, tandis que Hamzah et 'Alî étaient indemnes ; quant à 'Ubaydah, au moment où il venait d'envoyer 'Utbah à terre, il fut atteint par un revers de l'épée de son adversaire qui lui sectionna la jambe. Comme il s'agissait d'un triple combat, trois contre trois, Hamzah et 'Alî tournèrent leurs épées contre 'Utbah à qui Hamzah porta le coup mortel. Puis ils ramenèrent leur cousin blessé vers le camp. Celui-ci était déjà exsangue et la moelle sortait du moignon de sa jambe. Une seule pensée l'obsédait : « Ne suis-je pas martyr, ô Envoyé de Dieu ? demanda-t-il au Prophète qui s'approchait de lui. – Certes, tu l'es ! » fut la réponse.

Le silence tendu qui régnait entre les deux armées fut soudain rompu par le sifflement d'une flèche lancée depuis les rangs des Quraysh, et un affranchi de 'Umar tomba à terre, mortellement blessé. Une deuxième flèche perça la gorge de Hârithah, un jeune Khazrajite qui était en train de boire à la citerne. Le Prophète se mit alors à exhorter ses hommes, disant : « Par Celui qui tient entre Ses mains l'âme de Muhammad, personne ne sera tué ce jour, combattant dans le ferme espoir d'être récompensé, allant de l'avant et ne regardant pas en arrière, sans que Dieu le fasse entrer directement dans Son Paradis[3] ! » Ces paroles étaient retransmises par ceux qui les avaient entendues à ceux qui étaient trop loin pour pouvoir les saisir. 'Umayr, du clan khazrajite de Salimah, était en train de manger une poignée de dattes : « Merveille des merveilles ! s'exclama-t-il. N'y a-t-il rien d'autre qui me sépare de l'entrée du Paradis, si ce n'est que ces hommes me tuent ? » Jetant loin ses dattes, il porta la main à son épée, prêt à s'élancer au combat au premier appel.

3. I. I. 445.

'Awf se tenait près du Prophète, déçu d'avoir perdu l'honneur du défi qu'il avait été le premier à relever. Se tournant vers le Prophète, il lui dit : « Ô Envoyé de Dieu, qu'y a-t-il qui fasse rire le Seigneur et le rende joyeux à la vue de Son esclave ? » La réponse vint aussitôt : « Lorsque le serviteur se lance sans armure au milieu des ennemis. » À ces mots, 'Awf se dépouilla de la cotte de mailles qu'il avait revêtue, tandis que le Prophète ramassait une poignée de cailloux qu'il se mit à lancer en direction des Quraysh en criant : « Que ces visages soient défigurés ! » conscient à cet instant qu'il précipitait sur eux le désastre. Puis il donna l'ordre de charger l'ennemi. Le cri de guerre qu'il avait lui-même forgé pour les siens : *Yâ mansûr amit*[4], sortait de toutes les gorges tandis que les hommes se jetaient en avant. 'Awf sans sa cotte de mailles et 'Umayr furent parmi les premiers à entrer en contact avec l'ennemi et tous deux combattirent jusqu'à ce qu'ils fussent tués. Leur mort, s'ajoutant à celle de 'Ubaydah et des deux hommes qui avaient été atteints par les flèches, portait à cinq le nombre des martyrs. Neuf autres croyants devaient encore trouver la mort ce jour-là, dont un autre 'Umayr, le plus jeune frère de Sa'd, celui que le Prophète avait voulu renvoyer chez lui.

Ce n'est pas toi qui as lancé lorsque tu as lancé, mais c'est Dieu qui a lancé[5]. Cette phrase fait partie des versets qui furent révélés immédiatement après la bataille. Les cailloux qu'avait lancés le Prophète n'avaient d'ailleurs pas été le seul signe de la puissance divine qui s'exprimait ce jour-là par sa main. À un moment précis où la résistance des Quraysh avait atteint un maximum d'intensité, une épée se brisa dans les mains d'un croyant, dont la première pensée fut d'aller demander au Prophète une nouvelle arme. Il s'appelait 'Ukkâshah et appartenait à la famille de Jahsh. Le Prophète lui remit une massue de bois en lui disant : « Combats avec cela, 'Ukkâshah. » Il s'en saisit et, lorsqu'il la brandit, elle devint dans sa main un glaive long, fort et étincelant. Il combattit avec cette arme jusqu'à la fin de la bataille de Badr et, par la suite, dans toutes les autres batailles du Prophète, et elle reçut le nom d'*al-'Awn*, ce qui signifie l'Aide divine.

4. La concision de l'arabe ne peut se rendre en français. Le sens de cette formule est : « Toi que Dieu rend victorieux, tue ! »
5. VIII, 17.

Lorsque les croyants reçurent l'ordre de charger ils n'étaient pas seuls, ainsi que le Prophète le savait, car il avait reçu cette promesse : *Je t'aiderai avec un millier d'anges, en rangées successives*[6]. Et les Anges aussi avaient reçu un message divin : *Lorsque ton Seigneur révéla aux anges : Voici, Je suis avec vous, affermissez donc les croyants. Je jetterai l'effroi dans les cœurs des incroyants. À vous de couper leurs têtes et de les frapper aux jointures*[7].

La présence des Anges fut ressentie par tous, comme une force par les fidèles et comme une terreur par les infidèles, mais cette présence n'était vue ou entendue que par un petit nombre, à des degrés divers. Deux hommes d'une tribu arabe voisine avaient gagné le sommet d'une colline pour voir l'issue de la bataille et, espéraient-ils, prendre part au pillage qui s'ensuivrait. Soudain passa près d'eux un nuage qui était rempli des hennissements de chevaux et l'un des hommes tomba mort sur-le-champ : « Son cœur a éclaté de frayeur », commenta celui qui avait survécu et qui jugeait ainsi d'après ce que lui-même avait ressenti.

Alors qu'un des croyants poursuivait un ennemi, la tête de celui-ci se détacha soudain de son corps, frappée par une main invisible, avant même que son poursuivant ait pu le rejoindre. D'autres eurent de brèves visions des Anges montés sur des chevaux dont les sabots ne touchaient jamais le sol ; Gabriel les conduisait, coiffé d'un turban jaune, alors que les autres Anges portaient des turbans blancs dont une extrémité était laissée flottante derrière eux. Les Quraysh furent bientôt mis en déroute et commencèrent à fuir, à l'exception de petits groupes parmi lesquels les Anges n'étaient pas passés. Dans l'un de ces derniers, Abû Jahl continuait à se battre avec une fureur qui ne faiblissait pas, jusqu'au moment où Mu'âdh, le frère de 'Awf, lui porta un coup qui le fit tomber à terre. 'Ikrimah, le fils d'Abû Jahl, frappa alors Mu'âdh, lui coupant le bras à la hauteur de l'épaule. Mu'âdh continua le combat avec son bras valide tandis que l'autre, retenu par un lambeau de peau, ballottait à son côté. Lorsque la douleur fut trop intense, il se baissa, mit le pied sur la main déjà morte et se releva d'un coup, arrachant le membre qui l'encombrait pour se mettre à la poursuite de l'ennemi. Abû Jahl était encore plein

6. VIII, 9.
7. VIII, 12.

de vigueur, mais Mu'awwidh, le second frère de 'Awf, le reconnut parmi ceux qui gisaient à terre et lui porta un coup qui le laissa moribond. Après quoi Mu'awwidh lui-même, ainsi que 'Awf, trouva la mort en combattant.

La plupart des Quraysh purent s'échapper, mais une cinquantaine avaient été tués ou mortellement blessés, soit au cours de la bataille, soit alors qu'ils cherchaient à s'enfuir. Un nombre à peu près équivalent furent faits prisonniers. Le Prophète avait dit à ses Compagnons : « Je sais qu'il y a parmi les fils de Hâshim et dans d'autres clans des hommes qui ont été entraînés à nous combattre à leur corps défendant », et il avait nommément désigné ceux dont les vies devraient être épargnées si on les capturait. La majorité des combattants étaient du reste davantage enclins à garder leurs captifs pour en tirer une rançon qu'à les passer au fil de l'épée.

Étant donné l'écrasante supériorité numérique des Quraysh par rapport aux croyants, on pouvait craindre de les voir se regrouper et revenir au combat, en sorte que certains insistèrent pour que le Prophète aille se retirer dans son abri avec Abû Bakr pendant que quelques Auxiliaires feraient le guet. Sa'd ibn Mu'âdh se tenait en sentinelle devant l'entrée, l'épée dégainée, et, lorsque ses compagnons de combat commencèrent à amener leurs captifs dans le camp, le Prophète fut frappé par l'expression de profonde désapprobation qui se marquait sur son visage. « Ô Sa'd, lui dit-il, il semble que ce qu'ils font te déplaît souverainement. » Sa'd opina avec force, puis il ajouta : « C'est la première défaite que Dieu a infligée aux idolâtres ; et je préférerais les voir tués plutôt que laissés en vie. » 'Umar se déclara du même avis, mais Abû Bakr dit qu'il préférait laisser les captifs en vie, dans l'espoir que tôt ou tard ils viendraient rejoindre le rang des croyants, et le Prophète sembla partager cette façon de voir. Cependant, un peu plus tard au cours de la même journée, lorsque 'Umar revint vers l'abri, il trouva le Prophète et Abû Bakr en larmes à cause d'un verset qui venait d'être révélé : *Il n'appartient pas à un prophète de garder des captifs avant d'avoir jonché la terre de cadavres*[8]. *Vous voulez les biens de ce monde alors que Dieu veut pour vous l'Au-delà ;*

8. C'est parce qu'il avait épargné à tort un captif que Saül fut privé de son royaume (I Samuel 15).

et Dieu est puissant, sage[9]. Toutefois, la suite de la révélation montra avec évidence que la décision d'épargner les captifs avait été acceptée par Dieu et ne devait pas être révoquée ; et le Prophète reçut un message qui s'adressait aux captifs eux-mêmes : *Ô Prophète, dis aux captifs qui sont entre vos mains : Si Dieu sait qu'il y a quelque bien dans vos cœurs, Il vous donnera mieux que ce qui vous a été enlevé, et Il vous pardonnera. En vérité Dieu est Celui qui pardonne, Il est miséricordieux*[10].

Il y avait néanmoins un homme que, manifestement, on ne pouvait pas laisser vivre, et c'était Abû Jahl. On pensait en général qu'il avait été tué, et le Prophète ordonna que l'on recherche son corps. 'Abd Allâh ibn Mas'ûd retourna sur le champ de bataille et finit par trouver l'homme qui, plus qu'aucun autre, avait réussi à attiser la haine de l'Islam parmi les Mecquois. Il restait assez de vie à Abû Jahl pour qu'il puisse reconnaître l'ennemi qui le dominait maintenant de toute sa taille : 'Abd Allâh avait été le premier homme à réciter le Coran à haute voix en face de la Ka'bah, et Abû Jahl l'avait alors frappé violemment, le blessant au visage, car 'Abd Allâh n'était qu'un confédéré du clan de Zuhrah, et pauvre par-dessus le marché, sa mère ayant été une esclave. 'Abd Allâh mit son pied sur le cou d'Abû Jahl, qui lui dit : « Tu as vraiment grimpé très haut, petit berger ! » Puis il lui demanda quelle avait été cette fois l'issue de la bataille, comme s'il voulait insinuer que la fois suivante la fortune tournerait différemment. « Dieu et Son Envoyé ont vaincu », lui fut-il répondu. Ensuite 'Abd Allâh lui coupa la tête et alla la porter au Prophète.

Abû Jahl ne fut pas le seul parmi les chefs des Quraysh à trouver la mort après que le combat eut pris fin. 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf était en train de transporter plusieurs cottes de mailles qu'il avait prises comme butin lorsqu'il vint à passer près du corpulent Umayyah, qui avait perdu sa monture et ne parvenait pas à s'enfuir. Il était accompagné de son fils 'Alî, dont il tenait la main. Umayyah interpella celui qui jadis avait été son ami : « Fais-moi prisonnier, car je vaux plus que des cottes de mailles. » 'Abd ar-Rahmân acquiesça et, se débarrassant des cottes qu'il tenait, il prit les deux

9. Cor. VIII, 67.
10. VIII, 70.

hommes par la main, chacun d'un côté. Alors qu'il les conduisait vers le camp, Bilâl les aperçut et reconnut son ancien maître et tortionnaire. « Umayyah, s'exclama-t-il, la tête de l'incroyance ! Puissé-je mourir s'il survit ! » 'Abd ar-Rahmân protesta avec indignation, faisant valoir qu'ils étaient ses prisonniers, mais Bilâl s'écria une nouvelle fois : « Puissé-je mourir s'il survit ! – Ne veux-tu pas m'écouter, fils d'une mère noire ? » lui lança 'Abd ar-Rahmân, outré de son insistance ; sur quoi Bilâl se mit à crier de toute la voix puissante qui lui avait valu la fonction de muezzin : « Ô Auxiliaires de Dieu, le chef de l'incroyance, Umayyah ! Puissé-je mourir s'il survit ! » De toutes parts, des hommes accoururent, encerclant de près 'Abd ar-Rahmân et ses deux captifs. Une épée fut tirée et 'Alî reçut un coup qui l'envoya à terre, sans le tuer. 'Abd ar-Rahmân lâcha alors la main du père en lui disant : « Échappe si tu le peux, mais il n'y a pas d'issue ; par Dieu, je ne puis t'être d'aucune aide ! » Le repoussant de côté, les hommes refermèrent le cercle sur les prisonniers qu'ils eurent tôt fait de trucider. Des années après, 'Abd ar-Rahmân disait encore : « Que Dieu fasse miséricorde à Bilâl ! Mes cottes de mailles étaient perdues et il m'a encore enlevé mes deux prisonniers »[11].

Le Prophète ordonna que les corps de tous les infidèles qui avaient été tués dans la bataille soient jetés dans une fosse. Au moment où l'on y traînait le corps de 'Utbah, le visage de son fils Abû Hudhayfah pâlit et s'emplit de tristesse. Le Prophète le remarqua et le regarda avec compassion, sur quoi Abû Hudhayfah lui dit : « Ô Envoyé de Dieu, je ne conteste pas ce que tu as ordonné au sujet de mon père et de l'emplacement où ils l'ont jeté. Mais je le connaissais comme un homme de sage conseil, patient et vertueux, et j'avais espéré que ses qualités le conduiraient à l'Islam. Aussi, lorsque j'ai vu le sort qui lui était échu, que je me suis souvenu de l'état d'incroyance dans lequel il est mort malgré les espoirs que j'avais nourris pour lui, j'en ai éprouvé du chagrin. » Le Prophète bénit alors Abû Hudhayfah et lui adressa des paroles affectueuses.

La paix et la tranquillité du camp furent bientôt rompues par des exclamations courroucées, car ceux qui étaient restés en arrière pour protéger le Prophète demandaient une part du butin, tandis que ceux

11. I. I. 448-449.

qui avaient poursuivi l'ennemi et capturé des prisonniers, des armures et des armes n'étaient pas disposés à donner à d'autres ce dont leurs propres mains s'étaient saisies. Avant même que le Prophète ait eu le temps de rétablir la concorde en ordonnant une distribution équitable de tout ce qui avait été capturé, l'effet désiré fut accompli de façon plus simple et plus rapide par une révélation : *Ils t'interrogeront au sujet du butin. Dis : Le butin est à Dieu et à l'Envoyé*[12]. Le Prophète ordonna donc que tout ce qui avait été pris, y compris les captifs, soit rassemblé et ne soit plus considéré comme la propriété privée de qui que ce soit. L'ordre fut exécuté sur-le-champ et sans la moindre protestation.

Le plus éminent des captifs était le chef de 'Amir, Suhayl, cousin de Sawdah et frère de son premier mari. D'autres plus étroitement apparentés au Prophète étaient son oncle 'Abbâs, son beau-fils Abû l-'As, mari de Zaynab, et ses cousins 'Aqîl et Nawfal. Il ordonna que tous les captifs sans exception soient bien traités, même si pour des raisons évidentes ils devaient être ligotés. Cette nuit-là, cependant, la pensée que son oncle devait passer par une telle épreuve empêcha le Prophète de dormir et il ordonna que l'on desserre ses liens. D'autres captifs furent moins bien traités par leurs plus proches parents : ainsi, Mus'ab, qui venait à passer près de son frère Abû 'Azîz au moment où l'Auxiliaire qui l'avait capturé était en train de le ligoter, n'hésita pas à dire à ce dernier : « Serre bien ses liens, parce que sa mère est riche et elle te paiera sans doute une bonne rançon. – Mon frère, dit Abû 'Azîz, est-ce ainsi que tu me recommandes aux autres ? – C'est lui qui est maintenant mon frère à ta place », répliqua Mus'ab. Abû 'Azîz n'en avait pas moins coutume de raconter plus tard comme il avait été bien traité par les Auxiliaires, lesquels l'avaient conduit à Médine, où sa mère l'avait racheté pour quatre mille dirhams.

Dès que l'on put être certain que les huit cent et quelques soldats mecquois qui avaient pu s'échapper avaient été mis en déroute au point qu'ils ne pouvaient plus se regrouper, le Prophète envoya 'Abd Allâh ibn Rawâhah porter la bonne nouvelle de la victoire aux habitants de la haute Médine, c'est-à-dire de la partie la plus méridionale de la cité, et Zayd dans le même but aux gens de la basse Médine.

12. VIII, 1.

Lui-même demeura à Badr avec l'armée et, la nuit venue, il se rendit auprès de la fosse dans laquelle avaient été jetés les corps des ennemis de l'Islam. « Ô hommes de la fosse, parents de votre Prophète, dit-il, bien mauvaise est la parenté que vous lui avez manifestée. Vous m'appeliez menteur tandis que d'autres m'écoutaient ; vous combattiez contre moi alors que d'autres m'aidaient à vaincre. Avez-vous trouvé véridique ce que votre Seigneur vous a promis ? Moi, j'ai trouvé véridique ce que mon Seigneur m'a promis. » Quelques Compagnons l'entendirent et s'étonnèrent qu'il parle à des cadavres. « Mes paroles, vous ne les entendez pas mieux qu'eux, dit le Prophète, mais eux ne peuvent pas me répondre »[13].

Le matin suivant, il se mit en route de bonne heure pour Médine avec son armée et le butin. Deux des captifs les plus précieux, c'est-à-dire ceux dont les familles seraient certainement en mesure de payer la rançon complète de quatre mille dirhams, étaient Nadr, du clan de 'Abd ad-Dâr, et 'Uqbah[14], de 'Abdu Shams. Il s'agissait cependant de deux des ennemis les plus acharnés de l'Islam qui, si on les laissait repartir chez eux, reprendraient immédiatement leurs activités hostiles, à moins que la victoire que les musulmans avaient remportée à Badr dans des circonstances où tout leur paraissait contraire n'ait fait réfléchir les deux hommes. Le Prophète, qui les observait constamment, ne voyait en eux aucun changement de disposition et, pendant que l'armée cheminait, il comprit que la volonté de Dieu n'était pas qu'ils soient gardés en vie. À l'une des premières haltes, il donna l'ordre de mettre à mort Nadr, et ce fut 'Alî qui le décapita. À une des haltes suivantes, 'Uqbah subit le même sort de la main d'un homme des Aws. Le Prophète partagea ce qui restait des captifs et du butin alors que la troupe bivouaquait à trois jours de marche de Médine, s'efforçant de donner une part aussi égale que possible à tous ceux qui avaient pris part à l'expédition.

À ce moment, Zayd et 'Abd Allâh ibn Rawâhah avaient déjà atteint Médine où la joie était grande parmi tous les habitants, sauf chez les juifs et les hypocrites. Zayd, cependant, avait reçu une bien triste nouvelle en échange de celle qu'il apportait : Ruqayyah était morte, 'Uthmân et Usâmah venant juste de l'ensevelir. Les lamentations qui

13. I. I. 454.
14. Voir p. 166.

s'élevaient de cette partie de la ville s'intensifièrent encore lorsque Zayd annonça à 'Afrâ' la mort de ses deux fils 'Awf et Mu'awwidh. Sawdah se partageait entre sa propre maison et celle de 'Afrâ' pour participer aux deux deuils. Pour 'Afrâ', son affliction était tempérée par la joie de savoir que ses deux fils étaient morts glorieusement. Zayd devait encore annoncer à Rubayyi' la mort de son jeune fils Hârithah ibn Surâqah, dont le cou avait été percé d'une flèche alors qu'il se désaltérait à la citerne. Quelques jours plus tard, dès que le Prophète fut de retour à Médine, Rubayyi' vint le trouver et l'interrogea au sujet de son fils, car elle était inquiète à la pensée qu'il avait été tué avant le début du combat et avant d'avoir eu le temps de frapper un seul coup d'épée pour l'Islam. « Ô Envoyé de Dieu, dit-elle, ne peux-tu me parler de Hârithah et me dire s'il est au Paradis, auquel cas je pourrai supporter mon chagrin avec patience, ou s'il n'y est pas, afin que je fasse pénitence pour lui par mes pleurs ? » Le Prophète avait déjà donné une réponse générale à de telles questions en affirmant que le croyant est récompensé pour ce qu'il a eu l'intention de faire, même s'il ne l'a pas réalisé : « Les actions valent par les intentions [15]. » Mais il donna à la femme une réponse particulière, lui disant : « Mère de Hârithah, le Paradis compte de nombreux jardins, et en vérité ton fils est arrivé au plus haut d'entre eux, au Firdaws [16]. »

15. B. I, 1.
16. B. LVI, 14.

CHAPITRE XLIV

Le retour des vaincus

L'armée des Quraysh regagna La Mecque par petits groupes, précédée ou suivie par des hommes qui cheminaient isolément. L'un des premiers arrivés fut le Hâshimite Abû Sufyân dont le frère Nawfal avait été fait prisonnier. L'hostilité d'Abû Sufyân envers la nouvelle religion l'avait poussé à écrire des vers pour la vilipender, en même temps que son cousin et frère de lait le Prophète. Cependant, l'expérience de Badr l'avait fortement ébranlé. Sa première pensée fut d'aller rendre visite à la Ka'bah, et il y trouva son oncle Abû Lahab qui était assis dans la vaste tente connue sous l'appellation de tente de Zemzem. Apercevant son neveu, Abû Lahab lui demanda de venir près de lui et de lui raconter les derniers événements. « La chose se ramène à ceci, déclara Abû Sufyân : nous avons rencontré l'ennemi, nous lui avons tourné le dos et il nous a mis en déroute ou a fait des prisonniers comme il l'entendait. Et pourtant, je ne puis jeter le blâme sur aucun de nous, car nous n'avions pas en face de nous nos seuls adversaires, mais également des hommes habillés de blanc montés sur des chevaux pie qui galopaient entre le ciel et la terre, qui n'épargnaient rien ni personne et contre qui rien ne pouvait prévaloir. »

Dans un coin de la tente était assise Umm al-Fadl et, avec elle, Abû Râfi', l'un des esclaves de 'Abbâs, qui était en train de fabriquer des flèches. L'un et l'autre étaient musulmans, mais ils avaient gardé leur Islam secret sauf vis-à-vis de quelques intimes. Abû Râfi' ne put cependant pas contenir sa joie à l'annonce de la victoire du Prophète et, lorsqu'il entendit parler des hommes en blanc évoluant entre ciel et terre, il s'écria sur un ton émerveillé et triomphant : « C'étaient les Anges ! » Sur-le-champ, Abû Lahab fut saisi d'un

accès de rage et frappa Abû Râfi' violemment au visage, lui infligeant une profonde blessure. L'esclave tenta de se défendre, mais il était léger et faible et Abû Lahab, plus robuste et corpulent, eût tôt fait de le jeter à terre, de s'agenouiller sur lui et de le rouer de coups. Umm al-Fadl se saisit alors d'un pieu en bois qui servait parfois à renforcer les piquets de la tente et, de toutes ses forces, elle en assena un coup sur la tête de son beau-frère, lui ouvrant la peau et la chair en une profonde entaille qui ne devait jamais guérir. « Le traiteras-tu comme un vaurien, s'écria-t-elle, parce que son maître est absent et ne peut pas le protéger ? » La blessure s'infecta et, dans la semaine qui suivit, le corps entier d'Abû Lahab se couvrit de pustules purulentes dont il mourut.

Alors que les nouvelles de la bataille continuaient d'arriver et que les familles endeuillées commençaient à pleurer leurs morts, une décision fut prise au sein de l'Assemblée, demandant aux familles de ne pas se livrer à des manifestations de chagrin trop voyantes : « Muhammad et ses Compagnons, leur dit-on, en auraient vent et se réjouiraient. » Quant aux proches parents des captifs, ils furent instamment priés d'attendre quelque temps avant d'envoyer à Yathrib des offres de rançon. Du fait de la mort de tant d'hommes éminents, l'Ummayade Abû Sufyân était devenu aux yeux de beaucoup le grand chef des Quraysh ; et comme pour donner l'exemple, il déclara à propos de ses deux fils, Hanzalah et 'Amr, dont le premier avait été tué et le second fait prisonnier : « Devrai-je souffrir la double perte de mon sang et de ma richesse ? Ils ont tué Hanzalah et je devrais maintenant racheter 'Amr ? Qu'il reste donc avec eux, qu'ils le gardent aussi longtemps qu'ils voudront ! »

Hind, la bouillante épouse d'Abû Sufyân, n'était la mère ni de Hanzalah ni de 'Amr, mais dès le début de la bataille elle avait perdu son père 'Utbah, son oncle Shaybah et son frère Walîd ; et, tout en retenant ses lamentations, elle fit le vœu que lorsque les Quraysh prendraient leur revanche sur l'armée musulmane, ce qui ne manquerait pas d'arriver, elle mangerait cru le foie de Hamzah, qui avait tué son oncle et avait donné à son père le coup mortel.

Quant à la riche cargaison apportée par la caravane qu'Abû Sufyân avait conduite en sécurité à La Mecque, il fut décidé à l'unanimité dans l'Assemblée que tous les bénéfices que l'on en tirerait serviraient à lever une armée si nombreuse et si puissamment équipée

que Yathrib n'aurait aucune chance de lui résister. Les femmes, cette fois, seraient aussi de l'expédition afin de stimuler les hommes et de les inciter à se surpasser en actes de bravoure. Il fut aussi convenu, dans le même esprit, que l'on enverrait des émissaires aux nombreuses tribus alliées de toute l'Arabie afin de leur demander de participer au combat en leur exposant les raisons péremptoires – du moins aux yeux des Quraysh – pour lesquelles les disciples de la nouvelle religion devaient être considérés comme l'ennemi commun.

S'ils obéirent à la prescription de l'Assemblée interdisant les lamentations, la plupart des Quraysh passèrent outre en ce qui concerne la décision de ne pas racheter les captifs, et l'on vit bientôt des hommes de presque chaque clan se rendre à Médine afin de négocier avec les musulmans la libération d'un ou plusieurs de leurs parents ou alliés. Abû Sufyân, quant à lui, ne revint pas sur sa parole ; mais à l'occasion du Pèlerinage suivant, il s'empara d'un pèlerin venu de l'oasis, un vieillard des Aws, et dit qu'il ne le laisserait pas repartir tant que son fils 'Amr ne lui aurait pas été rendu. Sur les instances de la famille du pèlerin, le Prophète donna son consentement pour que l'échange ait lieu.

CHAPITRE XLV

Les captifs

Les captifs arrivèrent à Médine avec ceux qui les gardaient un jour après le Prophète lui-même. Sawdah, qui s'était encore rendue en visite chez 'Afrâ', fut étonnée à son retour de voir son cousin et beau-frère Suhayl, chef du clan auquel elle appartenait, qui se tenait assis dans un coin de la pièce les mains liées à son cou. À cette vue, elle fut envahie par des sentiments depuis longtemps enfouis qui lui firent oublier pendant un instant tout ce qui s'était passé depuis lors. « Ô Abû Yazîd, lui lança-t-elle sur un ton de reproche, tu t'es rendu trop tôt, alors que tu aurais dû mourir noblement ! – Sawdah ! » s'exclama le Prophète dont elle n'avait pas remarqué la présence. Le ton de reproche sur lequel il avait prononcé son nom la ramena aussitôt, non sans qu'elle en ressente quelque confusion, de son passé préislamique à son présent islamique. Il était encore permis d'espérer que Suhayl entrerait en Islam, et il ne pourrait manquer d'être impressionné, de même que les autres captifs, par le spectacle de la jeune théocratie maintenant en plein épanouissement et déjà puissante. Le Prophète comptait certainement que ses disciples inculqueraient aux Mecquois le message de l'Islam et non pas des idées païennes. Aussi se tourna-t-il de nouveau vers Sawdah, déjà repentante, en lui disant : « Voudrais-tu fomenter des troubles contre Dieu et son Envoyé ? »

Suhayl, comme Abû Sufyân, jouissait d'un rang encore plus élevé maintenant que tant de chefs avaient trouvé la mort, et l'on pouvait donc espérer que son influence amènerait à l'Islam de nombreux hésitants, tant de son clan que d'autres clans. Toutefois, son séjour à Médine fut abrégé du fait que les Bani 'Amir déléguèrent un des leurs pour le racheter et que cet homme consentit à rester en otage

pendant que son chef retournerait à La Mecque pour arranger le paiement de la rançon qui avait été convenue.

Chaque prisonnier avait été partagé entre trois combattants ou plus, et les Auxiliaires auxquels 'Abbâs avait été attribué le conduisirent au Prophète en disant : « Ô Envoyé de Dieu, permets-nous de renoncer à la rançon qui nous est due pour le fils de notre sœur », entendant par « sœur » la grand-mère du prisonnier, Salmà. Mais le Prophète leur répondit : « Vous ne renoncerez pas à un seul dirham. » Se tournant vers son oncle, il lui dit alors : « Fixe toi-même ta rançon, 'Abbâs, et celle de tes deux neveux 'Aqîl et Nawfal, ainsi que celle de ton allié 'Utbah, car tu es riche. » 'Abbâs se mit à protester : « J'étais déjà musulman, mais les autres m'ont obligé à partir avec eux. » Le Prophète lui répondit : « En ce qui concerne ton Islam, Dieu sait mieux ce qu'il en est. Si ce que tu dis est vrai, Il te récompensera. Cependant, extérieurement, tu t'es dressé contre nous, il faut donc que tu paies ta rançon. » 'Abbâs répondit qu'il n'avait pas d'argent, sur quoi le Prophète lui fit cette remarque : « Où donc est l'argent que tu as laissé à Umm al-Fadl ? Vous étiez tous les deux seuls lorsque tu lui as dit : "Si je suis tué, il y aura tant pour Fadl, pour 'Abd Allâh, pour Qitham et pour 'Ubayd Allâh." » C'est à cet instant seulement que la foi entra véritablement dans le cœur de 'Abbâs. « Par Celui qui t'a envoyé avec la vérité, dit-il, personne n'était au courant de ce que tu viens de dire, sauf elle et moi. Je sais désormais que tu es l'Envoyé de Dieu »[1]. Il accepta alors de racheter ses deux neveux et son confédéré en même temps que lui-même.

L'un des prisonniers qui étaient gardés à vue dans la maison du Prophète était son beau-fils Abû l-'As dont le frère 'Amr arriva de La Mecque porteur d'une somme d'argent que Zaynab lui avait remise pour racheter son frère. En même temps que l'argent, elle avait déposé un collier d'onyx que sa mère lui avait donné en présent le jour de son mariage. Dès que le Prophète aperçut le collier, il pâlit, reconnaissant un bijou qui avait appartenu à Khadîjah. Son émotion était si intense qu'il s'adressa en ces termes à ceux qui se partageaient le prisonnier : « Si vous jugiez bon de libérer son mari captif et de lui restituer la rançon, il vous appartiendrait de le faire. »

1. Tab. 1344.

Ils acceptèrent aussitôt cette suggestion et l'argent et le collier furent restitués en même temps qu'Abû l-'As lui-même. De lui également on avait espéré qu'il entrerait en Islam pendant qu'il se trouvait à Médine, mais il n'en fit rien et, au moment où il allait partir pour La Mecque, le Prophète lui dit qu'une fois parvenu dans cette ville il devrait renvoyer Zaynab à Médine. La Révélation venait en effet de déclarer catégoriquement qu'une femme musulmane ne pouvait pas être l'épouse d'un païen. Non sans tristesse, Abû l-'As promit de renvoyer son épouse.

'Abd Allâh ibn Jahsh avait droit à une part de butin sur Walîd, le plus jeune fils de l'ancien chef de Makhzûm, Walîd ibn Mughîrah, lequel était mort quelques mois avant la bataille. Les deux frères du jeune homme, Khâlid et Hishâm, se présentèrent pour le racheter. 'Abd Allâh demandait qu'on lui verse au moins quatre mille dirhams, somme que Khâlid, demi-frère du prisonnier, trouvait excessive. Hishâm, frère germain de Walîd, le lui reprocha en disant : « Je sais bien qu'il n'est pas le fils de ta mère », ce qui décida Khâlid à accepter la transaction. Sur ces entrefaites, le Prophète intervint pour dire à 'Abd Allâh qu'il ne devrait pas exiger moins que la fameuse armure ayant appartenu à leur père Walîd. Une nouvelle fois, Khâlid refusa de payer un tel prix, mais Hishâm parvint encore à le convaincre. Après qu'ils eurent été chercher le prix de la rançon et eurent libéré leur frère en échange de l'armure de famille, tous trois se mirent en route pour La Mecque. Cependant, à une des premières haltes, Walîd s'échappa subrepticement et revint à Médine, où il alla trouver le Prophète et lui fit allégeance, entrant officiellement en Islam. Ses frères le rejoignirent très rapidement et, voyant ce qui s'était passé, Khâlid lui dit d'un ton offensé : « Pourquoi donc as-tu attendu que l'on ait payé ta rançon et que le précieux legs hérité de notre père soit sorti de nos mains ? Pourquoi n'es-tu pas devenu plus tôt le disciple de Muhammad, si telle était ton intention ? » Wâlid répondit qu'il n'était pas homme à laisser les Quraysh dire de lui : « Il n'a suivi Muhammad que pour éviter d'avoir à payer une rançon ! » Il revint ensuite à La Mecque avec ses frères pour y reprendre certains de ses biens, sans penser que l'on pourrait s'en prendre à sa personne. Mais une fois qu'il fut arrivé dans la ville, on le jeta en prison avec 'Ayyâsh et Salamah, les deux demi-frères d'Abû Jahl devenus musulmans et que 'Ikrimah, le fils d'Abû Jahl, conti-

nuait à séquestrer depuis la mort de son père. Le Prophète priait souvent pour que ces trois hommes puissent s'échapper, de même que Hishâm, du clan de Sahm, et les autres musulmans qui étaient retenus de force à La Mecque.

Jubayr, le fils de Mut'im, vint racheter son cousin ainsi que deux de leurs confédérés, et le Prophète lui fit bon accueil, lui disant que, si Mut'im avait été en vie et s'était adressé à lui au nom des prisonniers, il les lui aurait restitués sans demander de rançon. Jubayr fut très impressionné par tout ce qu'il vit à Médine. Un soir, au coucher du soleil, il se tint à l'extérieur de la mosquée et prêta l'oreille pendant que la prière se déroulait à l'intérieur. Le Prophète était en train de réciter la sourate nommée *at-Tûr*, la Montagne, qui annonce le Jour du Jugement, avertit du châtiment de l'Enfer et mentionne ensuite les merveilles du Paradis. Elle se termine par ces mots : *Attends avec patience que s'accomplisse l'ordre de ton Seigneur car en vérité tu es sous Notre regard ; et glorifie ton Seigneur par la louange lorsque tu te lèves, et glorifie-Le durant la nuit et lorsque s'éteignent les étoiles*[2].

« C'est à ce moment, expliquera plus tard Jubayr, que la foi prit acine en mon cœur[3]. » Cependant, il résistait encore à cet appel intérieur, trop préoccupé qu'il était par le souvenir de la mort de son oncle paternel bien-aimé, Tu'aymah, tué à Badr de la main de Hamzah. Jubayr se sentait tenu de le venger et, de peur que sa résolution ne fléchît, il préféra quitter Médine aussitôt qu'il fut parvenu à un accord au sujet des rançons.

La plupart de ceux qui étaient venus négocier les rançons se montrèrent au moins courtois envers le Prophète, à l'exception cependant d'Ubayy, du clan de Jumah, frère d'Umayyah et ami intime de 'Uqbah, deux de ceux qui avaient été tués après la bataille. Au moment où il allait repartir avec son fils qu'il avait racheté, il s'adressa au Prophète : « Ô Muhammad, je possède un cheval nommé 'Awd à qui je donne chaque jour plusieurs mesures de blé. Je te tuerai en le chevauchant. – Non pas, lui rétorqua le Prophète, c'est moi qui te tuerai, si Dieu le veut[4]. »

2. LII, 48-49.
3. B. LII, 25.
4. W. 251.

Dans l'intervalle, à La Mecque, les deux neveux d'Ubayy, Safwân et 'Umayr, évoquaient avec une amertume rageuse le tort irréparable que venaient de subir les Quraysh en perdant les chefs qui avaient été jetés dans la fosse de Badr. Safwân était le fils d'Umayyah et c'est lui qui, très probablement, allait être mis à la tête de Jumah maintenant que son père était mort. Son cousin 'Umayr était le guerrier qui, à Badr, avait chevauché autour de l'armée musulmane pour en estimer la force. « Par Dieu, la vie n'a plus rien à offrir maintenant qu'ils sont partis », déclara Safwân. 'Umayr opina, avec une sincérité non feinte : son fils était parmi les captifs, mais il était lui-même trop endetté pour pouvoir payer une rançon et la vie lui était devenue si pénible qu'il était disposé à en faire le sacrifice pour la cause commune. « Si ce n'était en raison d'une dette que je suis incapable de payer, déclara-t-il, et si je n'avais une famille que je crains de laisser sans ressources, j'irais jusqu'à Muhammad et je le tuerais. – Remets-moi ta dette, lui dit Safwân et que ta famille soit la mienne ! Je m'en chargerai tant qu'ils vivront. Tout ce qui est à moi leur appartiendra. » 'Umayr accepta cette offre sur-le-champ et ils jurèrent de la garder secrète entre eux deux jusqu'à ce que leur but ait été atteint. Après quoi 'Umayr aiguisa son épée, l'enduisit de poison et se mit en route pour Yathrib sous le prétexte d'aller racheter son fils.

Au moment où 'Umayr arrivait à Médine, le Prophète se tenait assis dans la mosquée. Voyant 'Umayr ceint de son épée, 'Umar voulut l'empêcher d'entrer, mais le Prophète lui fit signe de laisser le Jumahite venir à lui. 'Umar dit alors à quelques Auxiliaires placés près de lui : « Approchez-vous de l'Envoyé de Dieu et asseyez-vous près de lui sans perdre des yeux ce vilain, en qui on ne peut avoir confiance. » 'Umayr leur souhaita le bonjour, selon la mode païenne, à quoi le Prophète répondit : « Dieu nous a donné une meilleure salutation que la tienne, ô 'Umayr. C'est “Paix” *(salâm)* qui est la salutation des habitants du Paradis. » Il lui demanda ensuite la raison de sa venue, et 'Umayr parla de son fils qu'il voulait racheter. « Pourquoi donc cette épée ? continua le Prophète. – Que Dieu maudisse les épées ! s'écria 'Umayr. Nous ont-elles été de quelque utilité ? – Dis-moi la vérité, continua le Prophète. Dans quel but es-tu venu ? » Et lorsque 'Umayr eut prétendu une seconde fois qu'il était venu pour son fils, le Prophète lui répéta mot pour mot l'entretien

qui avait eu lieu dans le Hijr avec Safwân. « Ainsi donc, Safwân a assumé ta dette et ta famille, dit-il en conclusion, afin que tu me tues ; mais Dieu s'est interposé entre toi et ton plan. – Qui t'a dit cela ? s'exclama 'Umayr, car, par Dieu, il n'y avait pas de tierce personne avec nous ! – Gabriel me l'a dit, déclara le Prophète. – Nous t'appelions menteur, dit 'Umayr, alors que tu nous apportais de bonnes nouvelles du Ciel. Mais loué soit Dieu qui m'a guidé dans l'Islam. Je témoigne qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu et que Muhammad est l'Envoyé de Dieu. » Se tournant vers quelques-uns des assistants, le Prophète leur dit : « Instruisez votre frère dans sa religion et récitez-lui le Coran, et libérez son fils prisonnier »[5].

Comme 'Umayr désirait retourner à La Mecque pour tenter d'amener à l'Islam quelques-uns des Quraysh, dont Safwân, le Prophète lui donna la permission de s'en aller, et 'Umayr fit de nombreuses conversions ; mais Safwân le considéra comme un traître et refusa obstinément de lui parler ou d'avoir un contact quelconque avec lui. Au bout de quelques mois, 'Umayr revint à Médine en qualité d'Émigrant.

Lorsque Abû l-'As fut parvenu à La Mecque, il fit part à Zaynab de ce qui s'était passé et de la promesse qu'il avait faite à son père de la renvoyer à Médine. D'un commun accord ils décidèrent que leur fillette Umâmah partirait avec sa mère. Leur fils 'Alî était mort peu après sa naissance et Zaynab était enceinte d'un troisième enfant. Lorsque tous les préparatifs du départ eurent été achevés, Abû l-'As demanda à son frère Kinânah d'escorter la femme et l'enfant. Leur projet était resté secret, mais le départ n'en eut pas moins lieu en plein jour, donnant lieu à La Mecque à beaucoup de commérages, jusqu'à ce que finalement quelques-uns des Quraysh décidèrent de rejoindre les fuyards et de ramener Zaynab au sein du clan de 'Abdu Shams dont elle faisait partie par mariage. Lorsque les poursuivants eurent rejoint le groupe, un certain Habbâr, qui appartenait à un clan qurayshite des Alentours, se détacha de la troupe, s'approcha au galop et se mit à tournoyer en brandissant sa lance en direction du chameau où Zaynab se tenait dans son palanquin avec Umâmah, puis le cavalier rejoignit la troupe qui était maintenant toute proche. Kinâ-

5. I. S. IV, 147 ; I. I. 472-473.

nah mit pied à terre, saisit son arc, s'agenouilla face au groupe d'arrivants et vida son carquois sur le sable devant lui. « Qu'un seul s'approche, cria-t-il, et par Dieu je lui plante une flèche. » Il banda son arc, ce qui fit reculer les arrivants. Après une brève consultation, Abû Sufyân, qui commandait la troupe, et un ou deux autres descendirent de cheval et s'avancèrent, priant Kinânah de détendre son arc et de parlementer avec eux. Kinânah accepta et Abû Sufyân lui dit : « C'était une grande faute que de faire sortir cette femme publiquement, sous le nez des gens, alors que tu sais quel désastre vient de nous frapper et ce que Muhammad a déjà fait contre nous. Ce départ sera interprété comme une humiliation qui nous aura été infligée et l'on nous taxera d'impuissance. Sur ma vie, nous ne désirons pas séparer Zaynab de son père, et cela ne saurait nous servir de vengeance. Mais je te demande de reconduire cette femme à La Mecque et, lorsque les langues auront cessé de gloser sur notre faiblesse, lorsque la nouvelle se sera répandue que nous l'avons poursuivie et ramenée, tu pourras alors la faire sortir en secret pour qu'elle aille rejoindre son père. » Kinânah accepta cette proposition et ils regagnèrent La Mecque tous ensemble. Peu de temps après, Zaynab fit une fausse couche que l'on attribua à la frayeur que lui avait causée Habbâr. Lorsqu'elle fut guérie et que suffisamment de temps se fut écoulé, Kinânah la fit sortir à la faveur de la nuit avec Umâmah et l'escorta jusqu'à la vallée de Yajaj, à trois lieues de distance de La Mecque. Là ils furent rejoints, comme convenu, par Zayd, qui conduisit la mère et l'enfant en toute sécurité jusqu'à Médine.

CHAPITRE XLVI

Bani Qaynuqâ'

Depuis longtemps il était devenu évident que les juifs ne se considéraient pas comme liés par le pacte conclu avec le Prophète et que la plupart d'entre eux préféraient les idolâtres païens aux adorateurs musulmans du Dieu unique. Tout en affirmant qu'il se trouvait parmi les juifs des individus pieux et vertueux, les révélations apportaient de nombreuses mises en garde contre la majorité d'entre eux, dont il était recommandé au Prophète et à ses disciples de se défier : *Ils feront tout leur possible pour vous ruiner et ils aiment vous causer des difficultés. Leur haine transparaît dans ce qui sort de leur bouche, et ce que leurs poitrines recèlent est pire encore*[1].

Il ne pouvait faire de doute que les juifs mettaient de plus en plus leur espoir dans la tribu à laquelle appartenait le Prophète, en qui ils voyaient le meilleur moyen d'étouffer la nouvelle religion et de rétablir dans l'oasis de Yathrib la situation qui avait régné dans le passé. Les mouvements du Prophète étaient régulièrement rapportés à La Mecque, et il paraissait certain que si les Quraysh lançaient une expédition jusque vers les forteresses juives du sud de Médine, distantes d'une demi-journée de la Mosquée du Prophète, l'armée mecquoise bénéficierait au moment crucial du renfort de puissants contingents juifs.

S'il vous arrive du bien, c'est du mal à leurs yeux, et s'il vous arrive du mal, ils s'en réjouissent[2]. La véracité de ce verset fut clairement illustrée par la réaction des juifs après la bataille de Badr. Lorsque la nouvelle leur parvint, les tribus des Qaynuqâ', des Nadîr

1. III, 118.
2. III, 120.

et des Qurayzah furent incapables de dissimuler leur désarroi. Un cas particulièrement frappant fut celui de Ka'b, fils d'Ashraf, dont le père était un Arabe de la tribu des Tayy, mais qui se considérait lui-même comme faisant partie, par sa mère nadirite, des Bani Nadîr, qui l'avaient accepté comme un des leurs. De fait, il était devenu un membre très influent de la tribu, en partie à cause de sa richesse et de sa forte personnalité, en partie aussi parce qu'il était un poète assez réputé. Lorsqu'il reçut les nouvelles rapportées par Zayd et 'Abd Allâh, et qu'il apprit le nom de tous les grands hommes qurayshites qui avaient été tués, il s'exclama : « Par Dieu, s'il est vrai que Muhammad a tué ces hommes, l'intérieur de la terre est alors meilleur que son extérieur. » Et lorsqu'il eut reçu confirmation de ces nouvelles, il quitta immédiatement l'oasis avant que le Prophète y revienne, puis il se rendit à La Mecque où il composa une complainte en l'honneur d'Abû Jahl, de 'Utbah, de Shaybah et d'autres morts. En même temps, il harangua les Quraysh pour qu'ils sauvent leur honneur et prennent leur revanche en levant une armée invincible et en la conduisant contre Yathrib.

Des nouvelles de l'attitude de Ka'b parvinrent à Médine, mais celui-ci était alors hors d'atteinte et une action plus immédiate s'imposait contre une tribu juive autre que la sienne. Le Prophète était particulièrement bien informé de la haine que lui portaient les Bani Qaynuqâ' et de leur traîtrise parce que 'Abd Allâh ibn Sallâm avait été un de leurs chefs et connaissait bien leurs façons d'agir. Ils étaient en outre les alliés du Khazrajite Ibn Ubayy, chef des hypocrites, et leur présence se faisait sentir davantage que celle des autres tribus juives du fait que leurs établissements étaient contigus à la ville, alors que les Bani Nadîr et les Qurayzah, alliés des Aws, habitaient à quelque distance.

Le Prophète avait récemment reçu l'ordre suivant : *Si tu crains d'être trahi par un peuple, renvoie-leur leur pacte. En vérité Dieu n'aime pas les traîtres*[3]. Mais la révélation ajoutait : *S'ils penchent vers la paix, penche vers elle toi aussi, et mets ta confiance en Dieu*[4]. Il n'avait donc pas l'intention de prendre des mesures draconiennes s'il pouvait l'éviter, et l'une des premières choses qu'il fit après son

3. VIII, 58.
4. VIII, 61.

retour de Badr fut d'aller trouver les Bani Qaynuqâ' sur leur place de marché, au sud de Médine. Peut-être la considération du miracle qui s'était produit à Badr allait-elle provoquer quelque changement dans leurs sentiments ? Toujours est-il que le Prophète les admonesta afin qu'ils n'attirent pas sur eux-mêmes la colère de Dieu qui venait de tomber sur Quraysh. « Ô Muhammad, répondirent-ils, ne te laisse pas abuser par cette bataille, car elle a eu lieu contre des gens qui n'avaient aucune connaissance de la guerre, et c'est pourquoi tu as pu les vaincre. Mais, par Dieu, si nous te faisons la guerre, tu sauras que nous sommes des adversaires redoutables. » Le Prophète se retira alors, et ils s'imaginèrent sur le moment qu'ils avaient triomphé.

Quelques jours plus tard, sur la même place du marché, il se produisit un incident qui fit monter la tension à son paroxysme : une musulmane qui était venue vendre ou échanger quelques marchandises fut grossièrement insultée par un des orfèvres juifs. Un Auxiliaire qui se trouvait là lui vint en aide et il s'ensuivit un combat dans lequel l'offenseur fut tué ; sur quoi les juifs se jetèrent sur le musulman et le tuèrent. Sa famille demanda vengeance et commença à mobiliser les Auxiliaires contre les Qaynuqâ'. Comme du sang avait été versé des deux côtés, l'affaire aurait pu être facilement réglée et ramenée à ses véritables proportions : il eût suffi pour cela que les juifs demandassent l'arbitrage du Prophète comme cela était prévu dans le pacte. Ils dédaignèrent cependant d'agir ainsi et, décidant que l'heure était venue de donner une leçon aux intrus, ils firent demander du renfort à leurs deux anciens alliés de Khazraj : Ibn Ubayy et 'Ubâdah ibn Sâmit, pendant qu'eux-mêmes se retiraient, temporairement pensaient-ils, dans leur forteresse puissante et bien approvisionnée. Ils étaient capables de mettre sur pied une armée de sept cents hommes, soit un effectif plus que double de celui de l'armée musulmane à Badr, et ils comptaient qu'Ibn Ubayy et 'Ubâdah leur enverraient au moins autant de guerriers. Lorsque ceux-ci apparaîtraient, ils pourraient sortir de leur forteresse et montrer au Prophète que leurs récentes menaces n'étaient pas de vaines paroles.

En fait, cependant, ces menaces avaient signé leur propre condamnation. En l'espace de quelques heures, ils se trouvèrent, à leur grande stupéfaction, cernés et bloqués de tous côtés par une armée plus nombreuse que la leur et qui leur demandait de se rendre sans conditions.

Ibn Ubbay alla se concerter avec 'Ubâdah, mais ce dernier soutint fermement qu'aucun traité plus ancien ne pouvait être invoqué à l'encontre du pacte d'alliance conclu avec les musulmans, et il renonça à soutenir la cause des Qaynuqâ'. Si Ibn Ubayy, de son côté, n'était pas homme à vouloir couper soudainement les liens d'alliance qu'il avait personnellement contribué à tisser avec cette puissante tribu, il lui était pourtant impossible de ne pas voir l'attachement que la plupart des habitants de la cité vouaient à la personne du Prophète. Trop souvent, lui-même avait dû goûter l'amertume de voir l'allégeance que lui portaient jadis ses concitoyens s'effacer devant une autre allégeance beaucoup plus forte. Deux années plus tôt il aurait pu, avec l'aide des assiégés, briser le blocus d'une armée plus importante ; mais aujourd'hui, il savait qu'une fois l'initiative prise par le Prophète il était impuissant à la contrecarrer. C'est ainsi que les Bani Qaynuqâ' attendirent en vain à l'abri de leurs murailles et que leurs espoirs s'évanouirent peu à peu, se transformant en désespoir à mesure que les jours passaient et qu'aucun secours n'apparaissait à l'horizon. Ils tinrent bon pendant deux semaines, après quoi ils se rendirent sans conditions.

Ibn Ubayy alla trouver le Prophète dans le camp et l'adjura en ces termes : « Ô Muhammad, traite bien mes confédérés. » Le Prophète lui fit signe de s'en aller et, Ibn Ubayy ayant répété sa demande, il se détourna de lui. Ibn Ubayy le saisit alors par sa cotte de mailles à la hauteur du cou. Le visage du Prophète s'assombrit de colère : « Lâche-moi ! s'écria-t-il. – Par Dieu, je ne le ferai pas tant que tu ne m'auras pas promis de les bien traiter. Quatre cents hommes sans armure et trois cents avec armure, ils m'ont protégé des rouges et des noirs[5]. Vas-tu donc les supprimer en un seul matin ? – Je t'accorde leur vie », dit le Prophète. Cependant, la révélation avait ordonné, à propos de ceux qui auraient rompu les traités conclus avec lui : *Si tu l'emportes sur eux dans la guerre, fais-en un exemple afin de jeter la crainte chez ceux qui se tiennent derrière eux, pour qu'ils prennent garde*[6]. Ayant décidé que les Bani Qaynuqâ' auraient tous leurs biens confisqués et partiraient en exil, il désigna 'Ubâdah pour les escorter hors de l'oasis. Ils allèrent se réfugier dans une

5. Voir p. 187, n. 4.
6. VIII, 57.

colonie juive avec laquelle ils avaient des liens de parenté et qui était située au nord-ouest de Médine, dans le Wâdi l-Qurà. Quelque temps plus tard, ces parents les aidèrent à s'installer en bordure de la Syrie.

Les Bani Qaynuqâ' étaient spécialisés dans la métallurgie. Aussi les Émigrants et les Auxiliaires reçurent-ils en partage un riche lot d'armes et d'armures après que le Prophète eut reçu la part légale de butin, soit le cinquième, attribuée à lui-même et à son État théocratique.

Ibn Ubbay alla se concerter avec 'Ubâdah, mais ce dernier soutint fermement qu'aucun traité plus ancien ne pouvait être invoqué à l'encontre du pacte d'alliance conclu avec les musulmans, et il renonça à soutenir la cause des Qaynuqâ'. Si Ibn Ubayy, de son côté, n'était pas homme à vouloir couper soudainement les liens d'alliance qu'il avait personnellement contribué à tisser avec cette puissante tribu, il lui était pourtant impossible de ne pas voir l'attachement que la plupart des habitants de la cité vouaient à la personne du Prophète. Trop souvent, lui-même avait dû goûter l'amertume de voir l'allégeance que lui portaient jadis ses concitoyens s'effacer devant une autre allégeance beaucoup plus forte. Deux années plus tôt il aurait pu, avec l'aide des assiégés, briser le blocus d'une armée plus importante ; mais aujourd'hui, il savait qu'une fois l'initiative prise par le Prophète il était impuissant à la contrecarrer. C'est ainsi que les Bani Qaynuqâ' attendirent en vain à l'abri de leurs murailles et que leurs espoirs s'évanouirent peu à peu, se transformant en désespoir à mesure que les jours passaient et qu'aucun secours n'apparaissait à l'horizon. Ils tinrent bon pendant deux semaines, après quoi ils se rendirent sans conditions.

Ibn Ubayy alla trouver le Prophète dans le camp et l'adjura en ces termes : « Ô Muhammad, traite bien mes confédérés. » Le Prophète lui fit signe de s'en aller et, Ibn Ubayy ayant répété sa demande, il se détourna de lui. Ibn Ubayy le saisit alors par sa cotte de mailles à la hauteur du cou. Le visage du Prophète s'assombrit de colère : « Lâche-moi ! s'écria-t-il. – Par Dieu, je ne le ferai pas tant que tu ne m'auras pas promis de les bien traiter. Quatre cents hommes sans armure et trois cents avec armure, ils m'ont protégé des rouges et des noirs [5]. Vas-tu donc les supprimer en un seul matin ? – Je t'accorde leur vie », dit le Prophète. Cependant, la révélation avait ordonné, à propos de ceux qui auraient rompu les traités conclus avec lui : *Si tu l'emportes sur eux dans la guerre, fais-en un exemple afin de jeter la crainte chez ceux qui se tiennent derrière eux, pour qu'ils prennent garde* [6]. Ayant décidé que les Bani Qaynuqâ' auraient tous leurs biens confisqués et partiraient en exil, il désigna 'Ubâdah pour les escorter hors de l'oasis. Ils allèrent se réfugier dans une

5. Voir p. 187, n. 4.
6. VIII, 57.

colonie juive avec laquelle ils avaient des liens de parenté et qui était située au nord-ouest de Médine, dans le Wâdi l-Qurà. Quelque temps plus tard, ces parents les aidèrent à s'installer en bordure de la Syrie.

Les Bani Qaynuqâ' étaient spécialisés dans la métallurgie. Aussi les Émigrants et les Auxiliaires reçurent-ils en partage un riche lot d'armes et d'armures après que le Prophète eut reçu la part légale de butin, soit le cinquième, attribuée à lui-même et à son État théocratique.

CHAPITRE XLVII

Décès et mariages

Dès son retour de Badr, le Prophète, accompagné de Fâtimah, s'était rendu sur la tombe de sa fille Ruqayyah. Ce deuil était le premier qui frappait sa famille la plus proche depuis la mort de Khadîjah, et Fâtimah était douloureusement éprouvée par la perte de sa sœur. Les pleurs coulaient de ses yeux tandis qu'elle était assise près du tombeau aux côtés de son père et que celui-ci tentait de la réconforter en séchant ses larmes avec le coin de sa tunique. Le Prophète s'était naguère élevé contre la pratique des lamentations funèbres, mais il avait été mal compris. Ainsi, alors qu'ils s'en revenaient du cimetière, ils entendirent la voix de 'Umar qui, sur le ton de la colère, réprimandait les femmes en train de pleurer les martyrs de Badr et la mort de Ruqayyah. « 'Umar, laisse-les pleurer », dit le Prophète, et il ajouta : « Ce qui sort du cœur et de l'œil vient de Dieu et de Sa Miséricorde, mais ce qui sort de la main et de la langue vient de Satan »[1]. Par « la main », il entendait le fait de se frapper la poitrine et de se lacérer les joues, et par « la langue », les cris stridents que les femmes poussaient ensemble en certaines occasions sociales.

Fâtimah était la plus jeune des filles du Prophète et elle avait à l'époque une vingtaine d'années. Dans son entourage, le Prophète avait déjà parlé de 'Alî comme l'époux qui lui conviendrait le mieux, mais il n'y avait eu aucune cérémonie de contrat. Abû Bakr et 'Umar avaient l'un et l'autre demandé la main de Fâtimah, mais le Prophète les avait repoussés, sans dire que Fâtimah était déjà promise à un autre mais en arguant du fait qu'il lui fallait attendre le moment fixé

1. I. S. VIII, 24.

par le Ciel. Ce n'est qu'au cours des semaines qui suivirent son retour de Badr qu'il reçut la certitude que ce moment était venu et qu'il adressa à 'Alî quelques paroles d'encouragement, dans l'espoir que celui-ci ferait formellement sa demande en mariage. 'Alî hésita d'abord en raison de son extrême pauvreté. Il n'avait rien hérité de son père, puisque la loi de la nouvelle religion interdisait à un croyant d'être l'héritier d'un incroyant. Il avait néanmoins acquis une humble demeure non loin de la Mosquée et, dès lors qu'il n'eut plus aucun doute quant au désir du Prophète, il se laissa facilement convaincre. Une fois que le contrat eut été établi, le Prophète insista pour que l'on organisât un festin. Un bélier fut sacrifié et quelques Auxiliaires apportèrent des offrandes de blé. Abû Salamah, le cousin des deux jeunes mariés, était d'autant plus désireux d'apporter sa contribution qu'il était redevable au père de 'Alî de lui avoir offert sa protection contre Abû Jahl et les autres membres hostiles de son clan. Aussi envoya-t-il son épouse Umm Salamah aider 'A'ishah à préparer la maison pour le jeune couple et à faire les préparatifs du repas. On apporta du sable frais de la rivière et les femmes le répandirent sur le sol en terre battue de la maison. Le lit nuptial se composait d'une peau de mouton et d'une couverture du Yémen en tissu rayé dont la couleur était déjà passée. En guise d'oreiller elles bourrèrent un coussin de cuir avec des fibres de palmier. Après quoi, elles disposèrent des dattes et des figues pour que les invités puissent s'en servir à discrétion en plus des plats préparés, et elles remplirent l'outre d'une eau qu'elles avaient parfumée. De l'avis unanime, ce festin nuptial fut l'un des plus beaux qui furent célébrés à Médine à cette époque.

Au moment où le Prophète se retira, signe que les invités devaient laisser seul le jeune couple, il dit à 'Alî de ne pas s'approcher de son épouse avant que lui-même ne revienne, ce qu'il fit peu de temps après le départ du dernier invité. Umm Ayman se trouvait encore là, en train d'aider à remettre de l'ordre dans la maison après la fête. Il y avait de nombreuses personnes avec qui le Prophète entretenait une relation spéciale qui n'existait qu'entre lui et elles : ainsi en était-il avec Umm Ayman. Lorsqu'il demanda la permission d'entrer, c'est elle qui vint à sa rencontre à l'entrée de la maison. « Où donc est mon frère ? demanda-t-il. – Que mon père et ma mère soient ta rançon, ô Envoyé de Dieu ! s'exclama Umm Ayman. Qui donc est

ton frère ? – 'Alî le fils d'Abû Tâlib, répondit-il. – Comment pourrait-il être ton frère, répliqua Umm Ayman, alors que tu viens juste de lui donner ta fille en mariage ? – Il est ce que j'ai dit », répliqua le Prophète, et il lui demanda d'apporter un peu d'eau, ce qu'elle fit. En ayant absorbé une gorgée avec laquelle il se rinça la bouche, il la recracha dans le bassin. Puis, 'Alî étant entré, il le fit s'asseoir en face de lui et, prenant un peu de cette eau dans la main, il lui en aspergea les épaules, la poitrine et les bras. Il appela ensuite Fâtimah qui, en pénétrant dans la chambre, trébucha sur sa robe tant elle ressentait de crainte révérencielle vis-à-vis de son père. Il fit avec elle comme il venait de faire avec 'Alî et il appela des bénédictions sur eux deux et sur leur descendance[2].

Au cours de l'année qui suivit le retour de Badr, deux deuils frappèrent la famille de 'Umar. Le premier fut en la personne de son beau-fils Khunays, qui avait épousé sa fille Hafsah. Il avait fait partie des émigrés d'Abyssinie et le mariage avait eu lieu à son retour. Hafsah n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle devint veuve. Elle était à la fois belle et savante, ayant appris comme son père à lire et à écrire. Voyant combien le décès de Ruqayyah avait affligé 'Uthmân, 'Umar lui offrit d'épouser Hafsah. 'Uthmân répondit qu'il y réfléchirait, mais, après quelques jours, il revint dire à 'Umar qu'il pensait préférable de ne pas se remarier pour le moment. 'Umar fut très déçu et quelque peu blessé par ce refus. Cependant, comme il était résolu à trouver un bon mari pour sa fille, il alla voir Abû Bakr, qu'il considérait comme son meilleur ami, et lui fit la même proposition. Abû Bakr lui donna une réponse évasive qui le blessa plus encore que le refus catégorique de 'Uthmân, même si l'attitude d'Abû Bakr s'expliquait davantage puisqu'il avait déjà une épouse à laquelle il était profondément attaché, tandis que 'Uthmân était maintenant célibataire. Peut-être ce dernier pourrait-il encore changer d'avis si quelqu'un savait le persuader ? Dès qu'il put se trouver seul avec le Prophète, 'Umar lui fit part de ce qui le chagrinait. « Vois, lui dit le Prophète, je te montrerai un meilleur beau-fils que 'Uthmân et je lui montrerai un meilleur beau-père que toi. – Qu'il en soit ainsi ! » opina 'Umar avec un sourire de bonheur car, après un instant de réflexion, il avait deviné que le meilleur homme auquel

2. I. S. VIII, 12-15.

il venait d'être fait allusion n'était autre que le Prophète lui-même, qui prendrait Hafsah comme épouse et qui, pour la seconde fois, deviendrait le beau-père de 'Uthmân en lui donnant en mariage Umm Kulthûm, la sœur de Ruqayyah. Par la suite, Abû Bakr expliqua à 'Umar pourquoi il s'était montré si réticent, le Prophète lui ayant confié sous le sceau du secret son intention de demander la main de Hafsah.

Le mariage d'Umm Kulthûm et de 'Uthmân fut célébré en premier et celui du Prophète et de Hafsah eut lieu plus tard, lorsque le délai légal de quatre mois après le décès de Khunays se fut écoulé et qu'un appartement jouxtant la Mosquée eut été ajouté à ceux de Sawdah et de 'A'ishah, soit un peu moins d'une année après la bataille de Badr. L'arrivée de Hafsah ne troubla en aucune façon l'harmonie de la maisonnée. 'A'ishah était heureuse d'avoir une compagne plus proche d'elle par l'âge et une amitié solide et durable se forma bientôt entre les deux jeunes femmes, alors que Sawdah, qui avait été un peu une mère pour 'A'ishah, partagea son affection maternelle avec la nouvelle venue qui avait une vingtaine d'années de moins qu'elle.

C'est à peu près à l'époque de ce mariage que mourut le beau-frère de 'Umar, 'Uthmân ibn Maz'ûn, qui était l'oncle maternel de Hafsah. Lui et son épouse Khawlah avaient toujours été très proches du Prophète et il apparaissait comme le plus ascétique de tous les Compagnons. Ascète, il l'avait été avant que l'Islam soit révélé, et après son émigration à Médine il avait ressenti un tel besoin de supprimer les désirs terrestres qu'il avait demandé au Prophète la permission de se faire eunuque et de passer le reste de sa vie comme un mendiant errant. « N'as-tu pas en moi un bel exemple ? lui dit le Prophète ; or moi, je m'unis aux femmes, et je mange de la viande, et je jeûne, et je romps mon jeûne. Il ne fait pas partie de mon peuple celui qui fait des eunuques ou qui fait de lui-même un eunuque. » Le Prophète avait néanmoins des raisons de penser que 'Uthmân ne l'avait pas pleinement compris, et il profita d'une autre occasion pour lui poser la même question : « N'as-tu pas en moi un exemple ? » 'Uthmân s'empressa de répondre affirmativement, puis il s'enquit de ce que le Prophète pouvait avoir à lui reprocher. « Tu jeûnes chaque jour, lui dit le Prophète, et tu passes toutes les nuits à veiller et à prier. – Oui, c'est ainsi que j'agis », répondit 'Uthmân, car il avait entendu

maintes fois le Prophète parler des mérites du jeûne et de la prière nocturne. « Eh bien n'agis pas ainsi, lui dit le Prophète, car en vérité tes yeux ont leurs droits sur toi, et ton corps a ses droits, et ta famille a ses droits. Donc prie et dors, et jeûne et romps le jeûne »[3].

En tant qu'expression de la religion primordiale, la Révélation soulignait constamment combien il est important de rendre grâces à Dieu pour tous les bienfaits les plus élémentaires de la vie. *Il vous a donné la connaissance par l'ouïe, par la vue et par le cœur, afin que vous puissiez être reconnaissants*[4].

Et parmi Ses signes il y a qu'Il a créé pour vous des épouses tirées de vous-mêmes afin que vous trouviez le repos auprès d'elles et qu'Il a institué entre vous l'amour et la bonté. Certes il y a là des signes pour ceux qui réfléchissent[5]. *Dis : Y pensez-vous ? Si Dieu avait étendu sur vous la nuit en permanence jusqu'au Jour de la Résurrection, quelle divinité, en dehors de Dieu, vous apporterait-elle la lumière ? N'entendez-vous pas ? Dis : Y pensez-vous ? Si Dieu avait étendu sur vous le jour en permanence jusqu'au Jour de la Résurrection, quelle divinité, en dehors de Dieu, vous apporterait-elle une nuit pour que vous y trouviez le repos ? Ne voyez-vous pas ? Dans Sa Miséricorde, Il a fait pour vous la nuit et le jour afin que vous vous y reposiez, que vous recherchiez Ses bienfaits et que vous puissiez être reconnaissants*[6].

Pour l'homme primordial, les plaisirs naturels, s'ils sont consacrés par la reconnaissance envers Dieu, sont des modes d'adoration, et c'est en se référant à sa propre expérience que le Prophète a cité dans un même contexte les plaisirs des sens et celui de la prière : « Il m'a été donné d'aimer le parfum et les femmes et la fraîcheur a été donnée à mes yeux dans la prière[7]. »

Aussitôt après la mort de 'Uthmân et avant ses obsèques, le Prophète alla visiter Khawlah en compagnie de 'A'ishah, et c'est 'A'ishah qui rapporte ceci : « Le Prophète donna un baiser à 'Uthmân qui était étendu mort, et je vis ses larmes couler sur la joue de 'Uthmân. » Au moment de l'enterrement, le Prophète entendit une

3. I. S. III/1, 289.
4. XVI, 78.
5. XXX, 21.
6. XXVIII, 71-73.
7. I. S. I/2, 112. Voir ci-dessus, p. 236, n. 3.

vieille femme s'adresser au mort en ces termes : « Sois heureux, père de Sâ'ib, car le Paradis est à toi ! » Se tournant vers elle avec une certaine brusquerie, le Prophète l'interpella : « Comment sais-tu cela ? – Mais, Envoyé de Dieu, protesta-t-elle, c'est Abû Sâ'ib ! – Par Dieu, dit-il, nous ne connaissons de lui que du bien. » Après quoi, pour bien donner à entendre que sa première remarque n'impliquait aucune restriction vis-à-vis de 'Uthmân, mais uniquement vis-à-vis de la femme qui avait dépassé la mesure en parlant de ce dont elle n'avait pas connaissance, il se tourna de nouveau vers elle et ajouta : « Il aurait suffi que tu dises : "Il aimait Dieu et Son Envoyé[8]." »

'Umar fit plus tard l'aveu qu'il avait été quelque peu ébranlé dans l'estime qu'il portait à son beau-frère en voyant que ce dernier était mort sans avoir reçu la palme du martyre. Selon les paroles mêmes de 'Umar : « Lorsque 'Uthmân ibn Maz'ûn mourut sans avoir été tué au combat, il tomba énormément dans mon estime et je déclarai : "Regardez cet homme qui était le plus strict d'entre nous pour s'abstenir des choses de ce monde, le voici qui n'est pas mort en combattant !" » Et 'Umar continua à avoir cette opinion jusqu'au moment où, le Prophète et Abû Bakr étant morts l'un et l'autre de mort naturelle, il se réprimanda pour avoir manqué d'un véritable sens des valeurs et se dit à lui-même : « Honte à toi ! Les meilleurs d'entre nous meurent ! » – voulant dire : « meurent de mort naturelle » – et, dès ce moment, 'Uthmân remonta à la place élevée qu'il avait naguère occupée dans son estime[9].

8. I. S. III/1, 289-290.
9. *Ibid.*

CHAPITRE XLVIII

Les Gens de la Banquette

Un secteur du long portique de la Mosquée était maintenant réservé à ceux des nouveaux arrivants qui n'avaient ni toit ni moyens de subsistance. On leur avait donné l'appellation de « Gens de la Banquette », *ahl as-suffah*, en raison du banc de pierre qui avait été placé là à leur intention. Du fait que la Mosquée était une extension de la propre maison du Prophète, lui-même et les gens de sa maisonnée se sentaient spécialement responsables de ce nombre croissant de réfugiés indigents qui vivaient à leur porte, dont la situation critique s'étalait chaque jour sous leurs yeux et qui, isolés ou par petits groupes, arrivaient de toutes les directions, attirés par le message de l'Islam et par la réputation du Prophète et de sa communauté qui avait désormais atteint toutes les tribus de l'Arabie. La nouvelle de la bataille de Badr avait également joué un rôle dans cet afflux de convertis. Aussi était-il rare que les familles qui occupaient les maisons contiguës à la Mosquée puissent manger à satiété des mets qu'elles avaient préparés. Le Prophète n'avait-il pas coutume de dire : « La nourriture d'un seul suffit à deux personnes, la nourriture de deux suffit à quatre et la nourriture de quatre suffit à huit[1] » ?

Autant il aimait les odeurs agréables et les parfums, autant le Prophète était sensible à la moindre odeur désagréable, en particulier dans l'haleine, la sienne ou celle des autres. 'A'ishah rapporte que la première chose qu'il faisait en entrant dans la maison était de prendre le bâtonnet en bois de palmier vert qui lui servait de cure-dent. Lorsqu'il partait en voyage, 'Abd Allâh ibn Mas'ûd en tenait

1. M. XXXVI, 176.

toujours un en réserve pour lui. À son imitation, les Compagnons faisaient aussi usage d'un cure-dent, de même qu'ils se rinçaient la bouche après chaque repas.

Même la faim n'émoussait pas son extrême sensibilité, qu'il ne s'attendait d'ailleurs pas toujours à voir partagée par les autres. Il y avait des aliments que la loi autorisait et que lui-même encourageait ses Compagnons à consommer, mais dont il ne voulait pas manger lui-même, tels les grands lézards que l'on ne trouvait pas à La Mecque mais qui étaient communs à Yathrib et ailleurs. Parfois, il refusait de se servir d'un mets par égard pour les autres plus que pour lui-même. On lui apporta une fois un ragoût qu'avait préparé un des Auxiliaires mais, au moment même où il allait s'en servir une portion, il remarqua qu'une forte odeur d'ail se dégageait du plat et il retira sa main. Ses commensaux imitèrent aussitôt son geste. « Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. – Tu as retiré ta main, dirent-ils, aussi retirons-nous la nôtre. – Mangez, au nom de Dieu ! dit-il. En ce qui me concerne, j'ai des entretiens intimes avec quelqu'un que vous ne fréquentez pas[2] », et ils comprirent qu'il faisait allusion à l'Ange. À cette occasion, le plat avait été préparé et la nourriture ne devait pas être perdue ; mais, d'une façon générale, le Prophète déconseillait à ses Compagnons de manger des aliments accommodés avec beaucoup d'ail ou d'oignon, surtout avant de se rendre à la Mosquée[3].

Avant son mariage, Fâtimah avait été une sorte d'hôtesse permanente pour les Gens de la Banquette. Cependant, malgré les sacrifices auxquels elle devait consentir quotidiennement comme les autres membres de la famille du Prophète, sa vie après le mariage devint plus sévère encore qu'auparavant du fait de son relatif isolement. Jamais jusqu'alors elle n'avait manqué de mains pour l'aider. Outre sa sœur Umm Kulthûm, Umm Ayman était là, toujours prête à se rendre utile. Umm Sulaym avait donné au Prophète comme serviteur son fils Anas, lequel était doué d'une vivacité et d'une intelligence bien au-dessus de son âge, tandis qu'Umm Sulaym elle-même et son second mari Abû Talhah étaient toujours dans les parages, prêts à rendre service. Ibn Mas'ûd s'était attaché si étroitement au Prophète

2. I. S. I/2, 110.
3. B. XCVI, 24.

qu'il faisait pratiquement partie de la maisonnée. Par ailleurs, une fois rentré à La Mecque, 'Abbâs avait envoyé en cadeau au Prophète son esclave Abû Râfi'. Bien que le Prophète l'eût aussitôt affranchi, Abû Râfi' n'avait rien perdu de sa promptitude à servir. Il y avait également Khawlah, la veuve de 'Uthmân ibn Maz'ûn, qui se considérait depuis longtemps comme la servante de la famille. Désormais, cependant, Fâtimah n'avait plus personne pour l'aider dans sa maison. Pour remédier à leur extrême indigence, 'Alî gagnait quelque argent en tirant de l'eau et en la portant, et elle en moulant du blé. « J'ai moulu jusqu'à ce que mes mains soient couvertes d'ampoules, dit-elle un jour à 'Alî. – Et moi, j'ai tiré de l'eau jusqu'à en avoir des douleurs dans la poitrine, reprit 'Alî. Dieu a donné à ton père quelques captifs ; va donc le trouver et lui demander qu'il te donne un serviteur. » Non sans hésitation, elle se rendit chez le Prophète. « Qu'est-ce qui t'amène, petite fille ? – Je suis venue te saluer », répondit-elle sans se résoudre, tant était grande sa vénération pour son père, à formuler la requête pour laquelle elle était venue. « Qu'as-tu donc fait ? lui demanda 'Alî lorsqu'elle revint les mains vides. – Je n'ai pas osé lui demander », fut sa réponse. Ils se rendirent alors ensemble chez le Prophète, mais celui-ci fut d'avis qu'ils avaient moins besoin d'aide que certains autres musulmans. « Je ne puis vous donner à vous, leur dit-il, et laisser les Gens de la Banquette être tourmentés par la faim. Je n'ai pas assez pour subvenir à leurs besoins et je dépenserai pour eux ce qui me reviendra de la vente des captifs. »

Ils retournèrent chez eux quelque peu déçus mais, cette nuit-là, alors qu'ils étaient déjà couchés, ils entendirent la voix du Prophète qui demandait la permission d'entrer. Tout en lui souhaitant la bienvenue ils se levèrent, mais le Prophète leur dit de rester là où ils étaient et s'assit auprès d'eux. « Voulez-vous que je vous parle de quelque chose de meilleur que ce que vous m'avez demandé ? » leur dit-il, et lorsqu'ils eurent répondu affirmativement il ajouta : « Ce sont des paroles que Gabriel m'a apprises et que vous devriez répéter dix fois après chaque prière : *Gloire à Dieu*, puis *Louange à Dieu*, puis *Dieu est le plus grand*. Et de même, avant de vous coucher, vous devriez répéter chacune de ces formules trente-trois fois. » Bien des années plus tard, 'Alî devait dire :

« Jamais depuis qu'il nous les a apprises je n'ai omis de répéter ces formules »[4].

La maison du jeune couple n'était pas très éloignée de la Mosquée, mais le Prophète eût aimé que sa fille fût encore plus près de lui et, quelques mois après le mariage, Hârithah le Khazrajite, un parent éloigné du Prophète, vint le trouver et lui déclara : « Ô Envoyé de Dieu, j'ai entendu dire que tu serais heureux d'avoir Fâtimah plus près de toi. Or ma maison est la plus proche de toutes celles qui appartiennent aux fils de Najjâr, et elle t'appartient. Moi et mes biens ne peuvent appartenir qu'à Dieu et à son Envoyé, et ce que tu acceptes de moi m'est plus cher que ce que tu me laisses. » Le Prophète le bénit et accepta son offre, puis il invita sa fille et son gendre à venir s'installer près de lui.

Un tel acte de générosité, qu'il soit dirigé vers le Prophète ou vers d'autres musulmans, n'était pas rare à Médine et le Prophète s'en réjouissait toujours. Une fois, cependant, cette joie fut mêlée d'une certaine déception. Le Prophète tenait en haute estime Abû Lubâbah, des Aws, au point que, lors de la marche sur Badr, il l'avait renvoyé de Rawhâ' pour qu'il prenne en charge Médine pendant son absence. Quelque temps plus tard, au cours de la même année, un orphelin qui était placé sous la garde d'Abû Lubâbah vint trouver le Prophète et se plaignit que son tuteur s'était injustement approprié un palmier qui donnait des fruits en abondance et qui lui appartenait. On envoya chercher Abû Lubâbah, qui déclara que ce palmier était sa propriété, ce qui se révéla exact. Ayant entendu le cas, le Prophète rendit son jugement en faveur du tuteur et contre l'orphelin, qui fut très chagriné d'avoir perdu un arbre qu'il avait toujours considéré comme le sien. Ce que voyant, le Prophète demanda à Abû Lubâbah de lui faire cadeau de ce palmier à lui-même, pensant qu'il le remettrait ensuite à l'orphelin, mais Abû Lubâbah refusa. « Ô Abû Lubâbah, lui dit Muhammad, donne donc toi-même ce palmier à l'orphelin, et un palmier semblable sera à toi au Paradis. » Abû Lubâbah opposa un nouveau refus, tant l'affaire avait aiguisé le sentiment de son bon droit. Sur ce, un autre Auxiliaire, Thâbit ibn ad-Dahdâhah, s'adressa au Prophète : « Ô Envoyé de Dieu, si j'achetais ce palmier et en faisais cadeau à cet orphelin, en trouverais-je l'équivalent au Para-

4. I. S. VIII, 16.

dis ? – Oui, certes », répondit le Prophète. Ibn ad-Dahdâhah offrit alors à Abû Lubâbah un verger de palmiers en échange de ce seul arbre, offre qui fut acceptée et suivie de la remise du palmier à l'orphelin[5]. Le Prophète se réjouit beaucoup de ce geste, mais fut attristé par le comportement d'Abû Lubâbah.

5. W. 505.

CHAPITRE XLIX

Guerres sporadiques

Une des répercussions importantes de la bataille de Badr et des expéditions qui l'avaient précédée fut de resserrer l'alliance que Juhaynah et les autres tribus riveraines de la mer Rouge avaient scellée avec Médine. De ce fait, la route côtière menant en Syrie se trouvait pratiquement fermée aux caravanes mecquoises. La question se posait donc maintenant de savoir s'il ne serait pas possible, pour réduire davantage la puissance des Quraysh, de leur barrer le chemin vers le nord non plus seulement du côté de l'ouest mais aussi du côté de l'est. Cette menace n'avait nullement échappé aux Quraysh eux-mêmes, qui avaient déjà pris certaines mesures pour renforcer leurs alliances avec les tribus des Sulaym et des Ghatafân dont leurs caravanes devaient emprunter le territoire pour gagner le fond du golfe Persique par le nord-est et, de là, se rendre en Iraq. Ces tribus occupaient la grande plaine du Najd, à l'est de La Mecque et de Médine. Souvent, les caravanes venant de La Mecque faisaient leur septième halte au milieu des terres fertiles occupées par les Sulaym, et c'est cette tribu plus particulièrement que les Quraysh incitaient maintenant à harceler sans cesse les habitants de Yathrib sur celle de leurs frontières qui paraissait la plus vulnérable.

Au cours des mois qui suivirent, le Prophète fut averti que trois raids étaient prévus contre l'oasis, deux qui devaient venir des Sulaym et l'un des Ghatafân. Dans chaque cas, il parvint à les faire avorter en pénétrant immédiatement avec une troupe dans le territoire de ces tribus où, prévenues de son approche, elles eurent le temps de se disperser avant qu'il ait atteint leur lieu de rassemblement. Une autre expédition du même genre eut cependant une issue des plus heureuses. Elle était dirigée contre les tribus ghatafânites de

Tha'labah et de Muhârib et, cette fois, le Prophète avait décidé de poursuivre les Bédouins jusque dans leurs retraites fortifiées, dissimulées dans les collines du Najd septentrional. Les musulmans étaient conduits par un homme de Tha'labah qui était entré en Islam et s'était offert à leur servir de guide. Ils avaient déjà quitté la plaine et commençaient à grimper dans les montagnes des Muhârib lorsqu'une averse soudaine s'abattit sur eux, les trempant jusqu'aux os, y compris le Prophète, avant qu'ils aient pu se mettre à l'abri. S'éloignant un peu de ses Compagnons, le Prophète se dépouilla de ses deux vêtements trempés et les mit à sécher sur un arbre au pied duquel il s'étendit et ne tarda pas à s'endormir. Cependant, aucun des mouvements de la troupe, et notamment de ceux du Prophète, n'avait échappé à de nombreux yeux invisibles et, lorsque le Prophète s'éveilla, un homme se tenait à ses côtés, l'épée dégainée. Ce n'était autre que Du'thur, le chef des Muhârib et l'un des principaux instigateurs du projet de raid dont le Prophète avait été averti. « Ô Muhammad, dit-il, qui te protégera aujourd'hui contre moi ? – Dieu ! », répondit le Prophète ; sur quoi Gabriel, tout de blanc vêtu, apparut entre eux et, posant sa main sur la poitrine de Du'thur, il le fit reculer d'une poussée. Son épée lui tomba de la main et le Prophète s'en saisit. Gabriel disparut alors de la vue de Du'thur, qui comprit qu'il avait vu un ange. « Qui te protégera contre moi ? demanda le Prophète. – Personne ! répondit Du'thur. J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Muhammad est l'Envoyé de Dieu. » Le Prophète lui rendit son épée, ce dont l'homme fut profondément touché. Tous deux se dirigèrent vers le camp et Du'thur fut instruit dans la religion. Après quoi, il retourna chez les siens et commença à les appeler à l'Islam.

Au moment où l'armée était rentrée de son expédition dans le Najd, Ka'b ibn al-Ashraf avait déjà quitté La Mecque et avait regagné sa forteresse chez les Bani Nadîr, non loin de la périphérie de Médine. Outre les poèmes dans lesquels il incitait les Quraysh à prendre leur revanche de Badr, il avait écrit des vers satiriques contre le Prophète et ses Compagnons. Chez les Arabes, un poète doué valait une multitude d'hommes, car ses vers se répétaient de bouche en bouche. Si l'homme était bon, il devenait un instrument du bien ; s'il était mauvais il était un instrument du mal, qu'il fallait éliminer à tout prix. Le Prophète fit cette prière : « Ô Seigneur, délivre-moi

du fils d'al-Ashraf pour le mal qu'il prêche et les poèmes qu'il déclame. » Puis il dit à ceux qui étaient présents : « Qui est de mon côté contre le fils d'al-Ashraf, car il m'a causé grand tort ? » Le premier à se porter volontaire fut un homme des Aws, Muhammad ibn Maslamah, du clan de Sa'd ibn Mu'âdh. Le Prophète lui dit d'aller consulter Sa'd, sur quoi quatre autres volontaires se présentèrent. Tous cependant se rendirent compte qu'ils ne parviendraient pas à leurs fins sans user de ruse et de mensonge, et ils savaient que le Prophète avait horreur du mensonge. Ils allèrent donc le trouver et lui firent part de leurs réflexions. Le Prophète leur répondit qu'ils étaient libres de dire tout ce qui pourrait servir leur but, puisque la ruse était légitime en temps de guerre, qu'elle faisait partie de la stratégie guerrière et que Ka'b leur avait en fait déclaré la guerre.

Ka'b fut attiré hors de sa forteresse sous de faux prétextes et mis à mort. À la fois indignés et pris de panique, les juifs de Nadîr allèrent trouver le Prophète et se plaignirent qu'un des leurs, un homme éminent, avait été tué par traîtrise et sans aucune raison. Bien qu'à contrecœur, le Prophète avait dû se faire à l'idée que la plupart de ces juifs étaient aussi hostiles à l'Islam que Ka'b lui-même l'avait été. Il devait cependant leur faire savoir que, même si des pensées inamicales pouvaient être acceptables, aucune action hostile ne l'était : « S'il s'en était tenu à l'attitude observée par ceux qui partagent son opinion, déclara-t-il, il n'aurait pas été tué par ruse. Mais il nous a fait tort et a écrit des poèmes contre nous ; et nul d'entre vous n'agira ainsi sans qu'il soit passé par l'épée[1]. » Il les invita alors à conclure avec lui un traité spécial qui renforcerait leur pacte antérieur, ce qui fut fait.

1. W. 192.

CHAPITRE L

Préparatifs de guerre

La perte de la route caravanière de la mer Rouge était durement ressentie par les Mecquois. La seule autre route qui leur restait ouverte, celle de la plaine du Najd, avait plusieurs désavantages, dont le fait que les puits étaient relativement éloignés les uns des autres. Comme, cependant, l'été touchait à sa fin, il leur serait assez facile d'entreprendre le voyage en augmentant le nombre des chameaux porteurs d'eau. Ils décidèrent donc d'envoyer vers l'Iraq une riche caravane qui transporterait surtout des barres et de la vaisselle d'argent pour une valeur d'environ cent mille dirhams et qui serait placée sous le commandement de Safwân. Quelques juifs de Médine avaient reçu des informations secrètes sur cette caravane et l'un des Auxiliaires surprit par hasard certains de leurs propos. Le Prophète rassembla une centaine de cavaliers dont il confia le commandement à Zayd, en qui il avait reconnu l'étoffe d'un chef, lui donnant pour instructions de couper la route à la caravane près de Qaradah, l'un des principaux points d'eau situés sur son itinéraire. Grâce à sa petite troupe mobile et bien aguerrie, Zayd parvint à dresser une embuscade en règle. Complètement désemparés par l'attaque soudaine et imparable de la cavalerie musulmane, Safwân et ses compagnons ne durent leur salut qu'à la fuite, tandis que Zayd et ses hommes regagnaient Médine en triomphateurs, escortant eux-mêmes les chameaux mecquois chargés de leur riche cargaison d'argent et d'autres marchandises, ainsi que quelques captifs.

À La Mecque, le désastre subi à Qaradah intensifia et accéléra les préparatifs qui, depuis Badr, étaient en cours pour une attaque à laquelle Médine ne pourrait résister. Le mois sacré de Rajab s'écoula et l'on parvint au cœur de l'hiver, au début de l'année 625 de l'ère

chrétienne. C'est au cours du mois suivant que le Prophète épousa Hafsah. Puis vint le mois de Ramadan, mois de jeûne durant lequel, à la grande joie de tous les croyants, Fâtimah donna naissance à un fils. Le Prophète récita les paroles de l'appel à la prière dans les oreilles du nouveau-né et le nomma al-Hasan, ce qui signifie « le beau ». Puis vint la pleine lune et, un ou deux jours plus tard, ce fut l'anniversaire de la bataille de Badr. Alors que le mois touchait à sa fin, un cavalier qui avait fait en trois jours le chemin de La Mecque à Médine apporta au Prophète une lettre scellée. Elle lui était envoyée par son oncle 'Abbâs et l'avertissait qu'une armée de trois mille hommes allait se mettre en marche contre Médine. Elle comptait sept cents guerriers en armure et deux cents cavaliers. Il y avait autant de chameaux que d'hommes, sans compter les chameaux de bât et ceux qui portaient les howdah abritant les femmes.

Au moment où la lettre parvint à destination, l'armée qurayshite s'était déjà ébranlée. Abû Sufyân, qui en était le commandant suprême, emmenait avec lui Hind ainsi qu'une seconde épouse. De même, Safwân emmenait deux épouses tandis que d'autres chefs n'en emmenaient qu'une. Jubayr, le fils de Mut'im, restait à La Mecque mais il envoyait avec l'armée un esclave abyssin du nom de Wahshî qui lui appartenait et qui, comme beaucoup de ses compatriotes, était un expert dans le lancement du javelot et était connu pour avoir rarement manqué son but. Jubayr lui avait dit : « Si tu tues Hamzah, l'oncle de Muhammad, pour venger le mien, tu seras libre. » Hind était au courant de cette promesse et, au cours des haltes, chaque fois qu'elle passait près de Wahshî ou qu'elle le voyait passer, elle lui disait : « En avant, père de l'ombre, assouvis ta vengeance, et puis jubile ! » Elle lui avait aussi fait savoir qu'à l'instar de son maître elle était assoiffée de vengeance et qu'elle saurait récompenser celui qui la vengerait.

Il restait aux Émigrés et aux Auxiliaires une semaine avant que l'ennemi puisse arriver jusqu'à eux et, durant ce temps, il fallait faire de la place à l'intérieur des murs de Médine pour que tous ceux qui vivaient à la périphérie de l'oasis puissent se réfugier dans la ville avec leurs animaux. Ce qui fut fait, en sorte que pas un seul cheval, chameau, bovin, ovin ou caprin ne fut laissé en dehors des murs. Il restait à connaître le plan d'action des Mecquois. Des nouvelles arrivèrent, d'après lesquelles ils marchaient à l'ouest en suivant la

route du littoral. Le moment venu, ils se dirigèrent vers l'intérieur, faisant une brève halte à deux lieues environ à l'ouest de Médine. Ils parcoururent encore quelque distance en direction du nord-est et établirent leur camp sur une bande de terre cultivée située au pied du mont Uhud, qui se dresse au nord de Médine.

Le Prophète envoya des éclaireurs qui revinrent, le matin suivant, en confirmant que les effectifs ennemis étaient bien aussi nombreux que 'Abbâs l'avait indiqué dans sa lettre. Aux Quraysh s'étaient joints une centaine de Thaqîf et des contingents de Kinânah et d'autres tribus alliées. Les trois mille et quelques chameaux et les deux cents chevaux étaient en train de brouter toute l'herbe et toutes les cultures non encore récoltées qui se trouvaient au nord de la ville, et il ne resterait bientôt plus un seul brin de verdure dans toute la contrée. L'armée ne semblait pas se préparer à une action immédiate. Une bonne garde n'en fut pas moins instituée cette nuit autour de la cité, et les deux Sa'd, celui des Aws et celui des Khazraj, c'est-à-dire Ibn Mu'âdh et Ibn 'Ubâdah, insistèrent pour rester en sentinelle à la porte du Prophète, en compagnie d'Usayd et d'un puissant garde du corps.

Le Prophète lui-même ne s'était pas encore armé, mais il rêva qu'il avait revêtu une cotte de mailles invulnérable et que, monté sur le dos d'un bélier, il brandissait une épée dont la lame portait une ébréchure. Il aperçut également quelques vaches qu'il reconnut comme les siennes et qui furent sacrifiées sous ses yeux.

Le lendemain matin, il raconta ce rêve à ses Compagnons et en donna lui-même l'interprétation : « La cotte de mailles invulnérable, c'est Médine et l'ébréchure sur mon épée est un coup qui sera porté contre moi ; les vaches sacrifiées sont quelques-uns de mes Compagnons qui seront tués ; quant au bélier que je chevauchais, c'est le chef de l'escadron ennemi, que nous tuerons si Dieu le veut[1]. »

Sa première pensée fut qu'il ne fallait pas sortir de la ville, mais y demeurer pour soutenir un siège à l'abri de ses murailles. Comme il ne s'agissait pas là d'une véritable certitude, le Prophète voulut néanmoins recevoir confirmation de son opinion et il tint une consultation pour savoir s'il fallait ou non organiser une sortie avec son armée. Ibn Ubayy fut le premier à prendre la parole : « Notre ville,

1. W. 209.

déclara-t-il, est une vierge qui n'a jamais été déflorée à notre corps défendant. Jamais nous n'en sommes sortis pour attaquer un ennemi sans avoir subi de lourdes pertes ; et jamais un ennemi n'y a pénétré contre notre gré sans que ce soit lui qui ait subi les pertes. Laisse-les donc là où ils ont, ô Envoyé de Dieu. Tant qu'ils resteront sur place, leur situation sera misérable, et lorsqu'ils s'en retourneront, ce sera dans le découragement et la frustration car ils n'auront pas atteint leur but et n'auront rien gagné de bon. »

Nombre de Compagnons parmi les plus anciens, tant Émigrants qu'Auxiliaires, partageaient l'avis d'Ibn Ubayy. Le Prophète déclara donc : « Restez à Médine et mettez les femmes et les enfants dans les fortins. » C'est à ce moment seulement que l'on s'aperçut que la plupart des jeunes gens brûlaient du désir d'aller à la rencontre de l'ennemi. « Ô Envoyé de Dieu, plaida l'un d'entre eux, conduis-nous sus à l'ennemi ! Ne les laisse pas penser que nous les craignons ou que nous sommes trop faibles pour les combattre. » Ces paroles soulevèrent un murmure d'approbation dans différents secteurs de l'assemblée et d'autres parlèrent dans le même sens, ajoutant que, en restant inactifs et en s'abstenant d'exercer des représailles pour leurs cultures dévastées, les musulmans ne feraient qu'enhardir les Quraysh et les encourager à de nouveaux assauts, sans parler des tribus du Najd. Hamzah, ainsi que Sa'd ibn 'Ubâdah et d'autres parmi les plus expérimentés, se laissa gagner à ce point de vue. « À Badr, dit l'un d'eux, tu n'avais que trois cents hommes et Dieu t'a donné la victoire sur l'ennemi. Et maintenant, nous sommes nombreux, nous avons attendu cette occasion et prié Dieu de nous l'envoyer, et voici qu'Il l'a amenée jusqu'à notre porte »[2]. Un des plus âgés parmi les assistants, un Awsite nommé Khaythamah, se leva et prit la parole. Il reprit d'abord plusieurs des arguments qui avaient déjà été formulés contre la tactique défensive, puis il continua sur un ton plus personnel. Son fils Sa'd était au nombre des quelques musulmans qui avaient été tués à la bataille de Badr. « La nuit dernière dans mon sommeil, raconta-t-il, j'ai vu mon fils. Il avait la plus belle prestance et je pus voir comment il lui était donné de satisfaire chacun de ses désirs en se servant des fruits et des fleuves du Jardin. Il me dit : "Viens à nous et sois notre compagnon au

2. W. 210-211.

Paradis. Tout ce que mon Seigneur m'a promis, je l'ai trouvé vrai." Maintenant je suis vieux et j'aspire à rencontrer mon Seigneur ; prie donc, ô Envoyé de Dieu, pour qu'Il m'accorde le martyre et la compagnie de Sa'd au Paradis[3]. » Le Prophète formula une prière pour Khaythamah, prière silencieuse dont les paroles ne nous ont pas été rapportées. Un autre Auxiliaire, Mâlik ibn Sinân le Khazrajite, prit à son tour la parole : « Ô Envoyé de Dieu, dit-il, il y a devant nous l'une ou l'autre de deux bonnes choses : soit Dieu nous fera triompher d'eux, comme nous le souhaitons ; soit Dieu nous donnera le martyre. Quant à moi, je me soucie peu de ce qui m'échoira, car en vérité il y a du bon dans chaque chose[4]. »

De ces derniers discours aussi bien que de la façon dont ils avaient été accueillis, il apparaissait désormais clairement que la majorité des assistants ne voulaient pas rester derrière les murs de la cité, et le Prophète décida donc de passer à l'attaque. Les hommes s'assemblèrent à midi pour la prière du vendredi. Le Prophète fit porter son sermon sur la guerre sainte et sur tout ce qu'elle exige d'effort et de sacrifice, affirmant aux fidèles que la victoire leur échoirait s'ils restaient fermes et résolus. Puis il leur ordonna d'aller se préparer à rencontrer l'ennemi.

Après la prière, deux hommes attendirent le Prophète pour lui parler, chacun ayant un conseil urgent à lui demander. L'un d'eux était Hanzalah, fils d'Abû 'Amir, l'homme qui se prétendait l'authentique continuateur d'Abraham et qui se trouvait alors, d'ailleurs à l'insu de son fils, dans le camp ennemi au-dessous du mont Uhud. Il se trouva que ce jour-là Hanzalah devait épouser sa cousine Jamîlah, fille d'Ibn 'Ubayy, la date du mariage ayant été fixée depuis quelques semaines déjà. Hanzalah répugnait à retarder le mariage, mais il ne voulait cependant pas manquer de participer au combat. Le Prophète lui dit de célébrer son mariage et de passer la nuit à Médine. Le combat ne commencerait pas avant le lever du soleil, et Hanzalah n'aurait pas de mal à s'enquérir du chemin pris par l'armée et à la rejoindre sur le champ de bataille à l'aube du matin suivant.

Le second interlocuteur était 'Abd Allâh ibn 'Amr, des Bani Salimah, un des clans de Khazraj. C'était lui qui, près de trois ans plus

3. W. 212-213.
4. *Ibid.*

tôt, alors qu'il était païen, s'était rendu au Pèlerinage et était entré en Islam dans la vallée de Mina, où il avait sur-le-champ fait allégeance au Prophète lors du deuxième pacte de 'Aqabah. Deux ou trois nuits auparavant, 'Abd Allâh avait eu un rêve assez semblable à celui que Khaythamah avait relaté devant l'assemblée. Un homme lui était apparu dans son sommeil, en qui il avait reconnu un des Auxiliaires nommé Mubashshir. Celui-ci lui avait dit : « Encore quelques jours et tu seras des nôtres. – Mais où es-tu donc ? avait demandé 'Abd Allâh. – Au Paradis ! avait été la réponse. Là, nous faisons tout ce qui nous fait plaisir. – N'as-tu pas été tué à Badr ? lui demanda 'Abd Allâh. – Si fait, répondit Mubashshir, mais c'est alors que j'ai été amené à la vie. » « Père de Jâbir, dit le Prophète en s'adressant à 'Abd Allâh au moment où celui-ci racontait son rêve, il s'agit là du martyre ! »[5]. 'Abd Allâh avait bien senti cela dans son cœur, mais il n'en souhaitait pas moins en avoir confirmation de la bouche du Prophète. Il rentra donc chez lui pour se préparer au combat et dire adieu à ses enfants. Son épouse était morte peu de temps auparavant, lui laissant un seul fils, Jâbir, qui venait d'atteindre l'âge d'homme, et sept filles beaucoup plus jeunes que leur frère. Jâbir venait lui-même de rentrer de la Mosquée et était déjà occupé à fourbir ses armes et son armure. N'ayant pas participé à la bataille de Badr, il était d'autant plus impatient, cette fois, d'accompagner le Prophète en expédition. Son père, cependant, avait pour lui d'autres intentions. « Mon fils, lui dit-il, il ne convient pas que nous les laissions » – il voulait parler de ses filles – « sans un homme pour les garder. Elles sont jeunes et sans défense, et je craindrais pour elles. Je partirai donc avec l'Envoyé de Dieu, pour gagner le martyre si Dieu me l'accorde, et je te laisse prendre soin d'elles ».

Les musulmans s'assemblèrent de nouveau pour la prière de l'après-midi et, à ce moment, les hommes de la haute ville avaient eu le temps de se mobiliser et étaient présents dans la Mosquée. La prière terminée, le Prophète rentra chez lui avec Abû Bakr et 'Umar, qui l'aidèrent à revêtir sa tenue de combat. Au-dehors, les hommes s'étaient mis en rang et Sa'd ibn Mu'âdh, assisté de quelques-uns de ses proches, avait commencé à les réprimander : « Vous avez

5. W. 266.

contraint l'Envoyé de Dieu à faire une sortie contre sa volonté, alors même que le Ciel fait descendre sur lui les commandements. Remettez donc la décision entre ses mains et laissez-le décider de nouveau. » Lorsque le Prophète sortit de sa maison il avait enroulé son turban autour de son casque et revêtu son plastron, sous lequel il portait une cotte de mailles serrée à la taille par un ceinturon de cuir. Il avait déjà ceint son épée et passé son bouclier qui lui pendait sur le dos. Parmi les jeunes gens qui l'avaient fait changer d'avis, beaucoup regrettaient de s'être comportés ainsi, et ils s'adressèrent à lui dès qu'il apparut : « Ô Envoyé de Dieu, il ne nous appartient pas de te faire opposition en quoi que ce soit ; agis donc comme il te semble mieux. » Il leur répondit : « Il ne sied pas à un Prophète, une fois qu'il a revêtu son armure, de la déposer tant que Dieu n'a pas jugé entre lui et ses ennemis. Tenez-vous-en donc à ce que je vous ai ordonné et faites-le, et avancez au Nom de Dieu. La victoire sera vôtre si vous êtes fermes »[6]. Il se fit ensuite remettre trois lances auxquelles il attacha trois bannières. Il remit celle des Aws à Usayd, celle des Khazraj à Hubâb qui, à Badr, lui avait conseillé la tactique à suivre avec les puits, et celle des Émigrants à Mus'ab. Une nouvelle fois, il confia à l'aveugle 'Abd Allâh ibn Umm Maktûm le soin de conduire les prières en son absence. Puis il monta sur son cheval nommé Sakb[7] et demanda qu'on lui remette son arc, qu'il se passa sur l'épaule, prenant dans sa main une lance. Il était seul à chevaucher, les deux Sa'd marchant devant lui et d'autres Compagnons à ses côtés. Et la troupe d'environ un millier d'hommes s'ébranla derrière lui.

6. W. 214.
7. « Eau courante », ainsi nommé parce qu'il pouvait marcher à l'amble.

CHAPITRE LI

La marche vers Uhud

Le soleil était près de disparaître à l'horizon lorsqu'ils atteignirent Shaykhayn, à mi-chemin entre Médine et Uhud. Bilâl lança l'appel à la prière et, la prière accomplie, le Prophète passa en revue ses troupes. C'est alors qu'il remarqua la présence de huit garçons qui, en dépit de leur âge, espéraient prendre part à la bataille. Il y avait parmi eux le fils de Zayd, Usâmah, et le fils de 'Umar, 'Abd Allâh, l'un et l'autre âgés de treize ans seulement. Le Prophète leur ordonna, ainsi qu'à leurs six compagnons, de rentrer immédiatement chez eux. Ils protestèrent, et l'un des Auxiliaires donna au Prophète l'assurance que le jeune Râfi', du clan awsite de Hârithah, était, malgré ses quinze ans, un meilleur archer que beaucoup de ses aînés. Râfi' reçut donc la permission de rester, sur quoi Samurah, orphelin issu d'une des tribus du Najd dont la mère avait épousé un Auxiliaire du clan de Râfi', prétendit qu'il était capable de vaincre Râfi' à la lutte. Le Prophète dit aux deux garçons de lui montrer ce dont ils étaient capables et ils s'empoignèrent aussitôt, chacun cherchant à faire mordre la poussière à l'autre ; Samurah prouva que sa prétention était justifiée, si bien qu'il reçut aussi la permission de rester tandis que tous les autres furent renvoyés à leur famille.

Les Mecquois espéraient que les musulmans viendraient à leur rencontre et qu'ils pourraient ainsi utiliser au mieux leur force supérieure, et notamment leur cavalerie. Conscient de ce danger, et n'ayant pas moins décidé de quitter la ville, le Prophète était déterminé à compenser l'infériorité numérique de son armée en occupant une position qui lui serait avantageuse en même temps qu'elle serait inattendue et déconcertante pour l'ennemi. À cette fin, il lui fallait un guide et, après quelques recherches, il accepta les services d'un

membre du clan des Bani Hârithah, qui connaissait à la perfection la topographie du territoire occupé par son clan et que l'armée musulmane devait traverser.

Cette nuit-là, à Médine, Hanzalah et Jamîlah consommèrent leur mariage. Au cœur de la nuit, dans son sommeil, Jamîlah fit un rêve dans lequel elle voyait son mari qui se tenait à l'orée du Ciel ; une porte s'ouvrit devant lui, il la franchit et elle se referma derrière lui. Lorsqu'elle s'éveilla, elle pensa : « C'est le martyre. » Ils firent leur ablution, accomplirent en commun la prière de l'aube, après quoi Hanzalah voulut dire adieu à son épouse. Comme elle s'accrochait à lui et ne voulait pas le laisser partir, il la connut à nouveau. Puis, s'arrachant à son étreinte et sans même prendre le temps de renouveler son ablution, il revêtit sa cotte de mailles, saisit ses armes et quitta la maison en toute hâte[1].

Le Prophète avait donné des instructions pour que l'armée soit prête à quitter Shaykhayn un peu avant l'aube. Au moment où le camp allait être levé, Ibn Ubayy, qui s'était concerté pendant la nuit avec quelques-uns de ses intimes, reprit le chemin de Médine avec trois cents des hypocrites et des hésitants, à la grande honte de son fils 'Abd Allâh qui, lui, resta avec l'armée. Ibn Ubayy n'alla pas même trouver le Prophète pour lui parler et, interrogé par quelques-uns des Auxiliaires sur la raison de son attitude, il leur répondit : « Il m'a désobéi, alors qu'il a obéi à des blancs-becs et à des écervelés. Je ne vois pas pourquoi nous perdrions la vie dans ce lieu mal choisi. » Un autre 'Abd Allâh, le père de Jâbir, courut derrière eux et les exhorta : « Je vous adjure par Dieu de ne pas déserter votre peuple et votre Prophète en présence même de l'ennemi. » Mais ils se contentèrent de répondre : « Si nous savions que vous allez combattre, nous ne vous abandonnerions pas. Mais nous ne pensons pas qu'il y aura une bataille. » « Ennemis de Dieu, leur lança 'Abd Allâh, Dieu aidera son Prophète sans qu'il ait besoin de vous ! »

Maintenant réduite à sept cents hommes, l'armée s'avança sur une courte distance en direction de l'ennemi puis, toujours à la faveur de l'obscurité, elle obliqua vers la droite, traversant une coulée volcanique qui conduisait à l'extrémité sud-orientale de la gorge d'Uhud. Obliquant à nouveau, elle marcha vers le nord-ouest en

1. W. 273.

remontant la gorge jusqu'au moment où le camp des Mecquois devint visible dans la demi-clarté de l'aube, un peu sur la gauche et au-dessous de l'emplacement qu'elle venait d'atteindre. Le Prophète fit poursuivre la marche jusqu'à placer ses hommes directement entre l'ennemi et le mont Uhud, dont la pente était à leur avantage. Ayant ainsi atteint son but, il fit signe à la troupe de s'arrêter et descendit de cheval. Bilâl lança l'appel pour la prière du matin et, tournant le dos à la montagne, les soldats se disposèrent en rangs pour la prière. Cette formation était également celle qu'ils devraient adopter pour la bataille, puisque l'ennemi se trouvait entre eux et La Mecque. Ayant conduit la prière, le Prophète se tourna vers les soldats et les harangua en ces termes : « En vérité, la station où vous vous trouvez ce jour est riche de récompenses et riche de trésors pour ceux qui sont attentifs à leur dessein et qui s'y consacrent avec patience, certitude, zèle et effort[2]. » Lorsqu'il eut terminé son discours, Hanzalah, qui venait d'arriver de Médine, s'avança pour le saluer.

Le Prophète fit un choix de ses meilleurs archers et il en attacha quelques-uns à sa personne, dont Zayd, son cousin Sa'd, du clan de Zuhrah, et Sâ'ib, fils de 'Uthmân ibn Maz'ûn. À une cinquantaine d'autres, il ordonna d'aller prendre position sur un petit monticule situé à la gauche du gros de l'armée. Il désigna comme chef de leur groupe l'Awsite 'Abd Allâh ibn Jubayr et il leur donna à tous les ordres suivants : « Tenez leur cavalerie éloignée de nous avec vos flèches. Ne les laissez pas nous attaquer par-derrière. Que le vent de la bataille nous soit favorable ou défavorable, restez à ce poste ! Si vous nous voyez en train de piller l'ennemi, ne cherchez pas à avoir votre part du butin ; et si vous nous voyez en train d'être décimés, ne venez pas à notre aide[3]. »

Ayant revêtu une autre cotte de mailles, il prit une épée et, la brandissant, déclara : « Qui veut prendre cette épée, elle et son droit ? » 'Umar s'avança immédiatement pour s'en saisir, mais le Prophète se détourna de lui et répéta : « Qui veut prendre cette épée, elle et son droit ? » Zubayr dit qu'il la voudrait mais, de nouveau, le Prophète se détourna et répéta sa question une troisième fois. « Quel est son droit, ô Envoyé de Dieu ? demanda Abû Dujânah, un

2. W. 221.
3. I. I. 560.

Khazrajite. – Son droit, répondit le Prophète, est que tu t'en serves pour frapper l'ennemi jusqu'à ce que sa lame soit courbée. – Je la prendrai, elle en même temps que son droit », dit-il, et le Prophète la lui remit. Abû Dujânah était un guerrier valeureux dont le turban rouge était célèbre, au point que les Khazrajites l'avaient surnommé le turban de la mort. Lorsqu'il s'en ceignait la tête, comme il le faisait présentement en l'enroulant autour de son casque, chacun savait qu'il allait faire des ravages dans les rangs ennemis. Et nul ne pouvait à ce moment se tromper sur ses intentions en le voyant parader de long en large, l'épée à la main, entre les rangées de soldats. Le Prophète qui le regardait fit cette remarque : « Dieu déteste ce genre de fanfaronnade, sauf à un tel moment et en un tel lieu[4]. »

4. I. I. 561.

CHAPITRE LII

La bataille d'Uhud

Le soleil était maintenant haut dans le ciel et les Quraysh étaient rangés en ordre de bataille, flanqués sur chaque aile par une centaine de cavaliers, la droite commandée par Khâlid, fils de Walîd, et la gauche par 'Ikrimah, fils d'Abû Jahl. Du centre, Abû Sufyân donna l'ordre d'avancer. Devant lui, Talhah, du clan de 'Abd ad-Dâr, portait l'étendard des Quraysh et deux des frères de Talhah ainsi que quatre de ses fils le serraient de près, prêts à le remplacer en cas de nécessité. Talhah et ses frères étaient résolus à illustrer leur clan ce jour-là. À Badr, leurs deux porte-étendard s'étaient laissé peu glorieusement capturer, ce qu'Abû Sufyân n'avait pas manqué de leur rappeler tandis qu'ils se dirigeaient vers Uhud. De l'endroit où il se trouvait, marchant devant le Prophète en tenant la bannière des Émigrants, Mus'ab reconnut les gens de son clan.

Dès que les deux armées furent à portée de voix l'une de l'autre, Abû Sufyân fit signe aux siens de s'arrêter et progressa de quelques pas en avant du porte-étendard : « Hommes des Aws et des Khazraj, déclara-t-il, quittez maintenant ce terrain et remettez-moi mon cousin. Nous nous éloignerons alors, car nous n'avons pas de motif de vous combattre. » Les Auxiliaires lui répondirent par une bordée d'injures. Un autre homme sortit alors des rangs mecquois et, à sa grande tristesse, Hanzalah reconnut son père, lequel ne tarda pas à clamer son identité : « Hommes des Aws, je suis Abû 'Amir ! » Il ne pouvait pas croire que son influence, jadis si forte, était maintenant réduite à néant, et il avait annoncé aux Quraysh que, dès qu'il se serait fait reconnaître, de nombreux hommes de son clan viendraient se ranger à ses côtés. Mais, au lieu de cela, voici que s'abat-

tirent sur lui non seulement des malédictions, mais une volée de cailloux devant laquelle il dut reculer tout penaud.

Les Mecquois reçurent une nouvelle fois l'ordre d'avancer et, à peu de distance de la première ligne, la troupe des femmes, conduite par Hind, s'avança également avec des battements de tambourins et de tambours et en chantant ces vers :

« En avant, fils de 'Abd ad-Dâr ;
En avant, vous qui gardez les arrières ;
Frappez, de vos glaives aiguisés, frappez ! »

Après s'être approchées aussi près qu'elles le pouvaient des lignes ennemies, les femmes s'arrêtèrent, continuant de battre leurs tambours à un rythme régulier tandis que les hommes les devançaient, et Hind se mit à entonner un chant qui avait été chanté par une autre Hind lors d'une des guerres d'antan :

« Avancez et nous vous embrasserons,
Et de doux tapis étalerons.
Mais tournez le dos et nous vous délaisserons,
Vous délaisserons et point ne vous aimerons. »

Lorsque les deux armées se furent presque rejointes, les archers du Prophète tirèrent une volée de flèches dans la cavalerie de Khâlid et le hennissement des chevaux noya les voix des femmes et le son de leurs tambours. Du centre de l'armée mecquoise, Talhah s'avança et lança un défi pour un combat singulier. 'Alî se porta à sa rencontre et l'eut bientôt terrassé d'un coup qui traversa son casque et lui fendit le crâne. Le Prophète comprit aussitôt qu'il s'agissait du « chef d'escadron » – le bélier qu'il avait chevauché dans son rêve – et il lança à voix forte l'invocation *Allâhu akbar* « Dieu est le plus grand ! » dont l'écho se répercuta à travers toute l'armée. Le bélier, cependant, ne représentait pas qu'une seule victime puisque le frère de Talhah, qui s'était saisi de son étendard, fut à son tour abattu par Hamzah. Puis ce fut une flèche lancée par Sa'd, du clan de Zuhrah, qui traversa le cou du second frère de Talhah, après quoi ses quatre fils furent tués successivement par 'Alî, Zubayr et 'Asim ibn Thâbit l'Awsite. Alors qu'ils agonisaient, deux d'entre eux furent transportés vers l'arrière des troupes auprès de leur mère Sulâfah. Lorsque

celle-ci apprit qui leur avait infligé ces blessures mortelles, elle jura qu'un jour elle boirait du vin dans le crâne de 'Asim.

Pas une seule femme n'avait reçu l'autorisation de se mettre en route avec les musulmans le jour précédent. Une Khazrajite du nom de Nusaybah eut néanmoins le sentiment que sa place était avec l'armée. Son mari Ghaziyyah et deux de ses fils faisaient partie des combattants, mais ce n'est pas ce qui l'avait incitée à aller rejoindre les musulmans. D'autres femmes avaient aussi leur mari et leurs fils à l'armée et acceptaient pourtant de rester chez elles. Pour Nusaybah, qui avait été l'une des deux femmes ayant accompagné les soixante-dix hommes de Médine lors de la seconde rencontre de 'Aqabah, rester en arrière en une telle occasion était contraire à sa nature. Elle s'était donc levée tôt ce matin-là et, ayant rempli d'eau une outre, elle s'était mise en route pour le champ de bataille avec l'idée qu'elle pourrait au moins soigner les blessés et donner à boire aux assoiffés. Elle n'en emporta pas moins une épée, un arc et un carquois garni de flèches. Se renseignant sur le chemin qu'avait pris l'armée, elle atteignit sans difficulté, peu après le début de la bataille, l'éminence située au pied de la montagne où le Prophète avait pris position en compagnie d'Abû Bakr, de 'Umar et de quelques autres de ses Compagnons les plus proches. Umm Sulaym, la mère d'Anas, avait eu la même idée que Nusaybah et elle arriva peu de temps après cette dernière avec son outre d'eau. Le petit groupe qui se tenait en retrait des lignes fut également rejoint par deux hommes des Muzaynah, l'une des tribus bédouines établies à l'ouest de l'oasis. L'un et l'autre s'étaient récemment convertis à l'Islam et, ne sachant rien de l'attaque mecquoise, ils s'étaient rendus le matin même à Médine où ils avaient trouvé la ville plus qu'à moitié déserte. Lorsqu'ils en avaient appris la raison, ils s'étaient immédiatement mis en route pour Uhud et, après avoir salué le Prophète, ils dégainèrent leur épée et allèrent se jeter dans la mêlée.

Abû Dujânah était en train de se montrer à la hauteur de la réputation de son turban rouge. Zubayr fit plus tard cet aveu : « J'étais blessé en mon âme lorsque, ayant demandé à l'Envoyé de Dieu de me remettre l'épée qu'il tenait en main, il s'était détourné de moi et l'avait donnée à Abû Dujânah. Je me disais : je suis le fils de Safiyyah, la sœur de son père, et je suis un Quraysh ; c'est moi qui la lui ai demandée le premier et pourtant il l'a donnée à l'autre et

m'a écarté. Par Dieu, il faut que je voie ce dont Abû Dujânah est capable ! Et c'est ainsi que je le suivis. » Et Zubayr de raconter ensuite comment Abû Dujânah tuait tous les ennemis qui passaient à sa portée avec autant de facilité qu'un moissonneur coupe les épis avec sa faucille, et comment lui-même finit par admettre que la décision du Prophète était judicieuse et par se dire : « Dieu et son Envoyé savent mieux ! »

Hind, l'imposante femme d'Abû Sufyân, se tenait encore au milieu des guerriers, les excitant au combat, et il s'en fallut de peu qu'elle ne fût abattue par Abû Dujânah, qui la prit d'abord pour un homme. L'épée était déjà au-dessus de sa tête lorsqu'elle poussa un cri qui avertit Abû Dujânah qu'il s'agissait d'une femme ; sur quoi il se retourna contre les hommes qui étaient autour d'elle. Hind alla alors rejoindre les autres épouses et mères qui se tenaient à l'arrière, là où les esclaves avaient été postés pour garder le camp et, en chemin, elle rencontra Wahshî, l'Abyssin, qui montait vers le lieu du combat. À la différence des autres guerriers, celui-ci n'avait dans l'idée que de tuer un seul homme, et il ne se sentait agité d'aucune passion. Hamzah était facilement reconnaissable à sa stature exceptionnellement puissante, à sa façon de combattre et à la plume d'autruche plantée dans son casque. Wahshî l'aperçut de loin et, sans pénétrer dans la mêlée, restant à la limite de la masse des guerriers, il parvint à s'approcher de lui sans trop s'exposer et à le mettre à la portée de son javelot. Hamzah était en train de se mesurer avec le dernier des porte-étendard de 'Abd ad-Dâr et, alors qu'il levait son épée pour en frapper un coup, il découvrit un instant une fente de son armure. Wahshî fut prompt à saisir l'occasion et, balançant son javelot, il le lança avec une précision parfaite. Hamzah, qui venait de tuer son adversaire, fit quelques pas en titubant, avant de s'abattre dans les convulsions de l'agonie. Wahshî attendit que le corps se fût immobilisé, puis il s'approcha et retira son javelot avant de regagner le camp en courant. Selon ses propres paroles : « J'avais accompli tout ce pour quoi j'étais venu, et je ne l'avais tué que pour gagner ma liberté. »

La mort de Hamzah ne contribua guère à atténuer le sentiment de défaite qui commençait à gagner l'armée mecquoise. Un autre Abyssin, esclave de la famille des sept porte-étendard qui avaient trouvé la mort, se saisit à son tour de la bannière, mais il fut bientôt tué et

l'étendard resta quelque temps sans protection à même le sol. Même si la plume d'autruche de Hamzah ne flottait plus nulle part au-dessus des guerriers, Abû Dujânah, Zubayr et d'autres Émigrants et Auxiliaires combattaient comme s'ils étaient les incarnations du cri de guerre : *Amit, Amit*, « tue, tue ! » que les musulmans s'étaient donné ce jour-là. Il semblait que personne ne puisse leur résister : le plumet blanc de 'Alî, le turban rouge d'Abû Dujânah, le turban d'un jaune éclatant de Zubayr et le turban vert de Hubâb étaient comme des drapeaux de victoire infusant des forces aux guerriers rangés derrière eux. Abû Sufyân échappa de justesse à l'épée de Hanzalah, qui combattait vaillamment près du centre et qui était sur le point de l'abattre lorsqu'un guerrier des Layth arriva sur le côté et transperça Hanzalah de sa lance, le jetant à terre et l'achevant aussitôt d'un second coup de lance.

Peu à peu, le combat s'était déplacé vers le bas de la pente, s'éloignant du Prophète à mesure que les Mecquois étaient repoussés en direction de leur camp. Le Prophète ne parvenait plus à discerner en détail le cours des opérations, même s'il voyait que le combat semblait tourner à l'avantage de ses hommes. Soudain, son attention fut détournée du champ de bataille et son regard s'éleva vers le ciel, comme celui de quelqu'un qui observe un vol d'oiseaux. Au bout d'un instant, il dit à ceux qui étaient près de lui : « Votre compagnon » – il désignait Hanzalah – « les anges sont en train de le laver » [1]. Plus tard, s'adressant à Jamîlah comme s'il voulait obtenir d'elle une explication, il lui dit : « J'ai vu les anges qui lavaient Hanzalah entre le Ciel et la terre avec de l'eau sortie des nuages dans des bassins d'argent [2]. » C'est alors qu'elle lui raconta son rêve et la façon dont, craignant d'arriver trop tard pour la bataille, son époux n'avait pas pris le temps de faire son ablution comme il eût été normal.

Les musulmans poursuivirent leur avance jusqu'au moment où les lignes ennemies furent totalement enfoncées. La voie se trouvait ainsi ouverte vers le camp des Mecquois, et, dans l'armée des croyants, un mouvement se dessina en direction du butin convoité. Les cinquante archers qui avaient été spécialement choisis se trou-

1. I. I. 568.
2. W. 274.

vaient à quelque distance du Prophète, vers la gauche, sur une autre éminence de laquelle ils pouvaient apercevoir les premières lignes. Au spectacle de leurs compagnons qui, selon toute apparence, allaient s'enrichir des dépouilles de l'ennemi, la plupart d'entre eux ne tinrent plus en place. En vain leur chef 'Abd Allâh ibn Jubayr leur rappela-t-il l'ordre du Prophète de ne quitter leur poste sous aucun prétexte. Ils répondirent que le Prophète n'avait pas voulu les laisser là pour l'éternité. « La bataille est terminée, dirent-ils, et les infidèles sont en déroute. » Une quarantaine d'entre eux se mirent à dévaler la pente en direction du camp, laissant 'Abd Allâh à la tête d'une poignée d'archers résolus mais dangereusement affaiblis.

Jusqu'à ce moment, la cavalerie mecquoise n'avait été d'aucun secours. Au centre, les deux armées s'étaient mêlées si étroitement qu'une charge de cavalerie aurait été aussi dangereuse pour les Mecquois que pour leurs ennemis. Quant à prendre l'armée musulmane par l'arrière, c'était une entreprise trop risquée du fait qu'il eût fallu s'exposer aux flèches des archers sur une trop grande étendue de terrain découvert. Khâlid, cependant, avait vu ce qui s'était passé et, comprenant l'occasion qui lui était offerte, il chargea avec ses hommes au grand galop sur le monticule où étaient postés les archers. En vain 'Abd Allâh et ses compagnons essayèrent-ils de les arrêter avec leurs flèches puis, jetant leurs arcs, en combattant à mort avec la lance et l'épée. Sur les dix guerriers restés à pied d'œuvre, pas un seul ne survécut. Khâlid et ses cavaliers se retournèrent alors vers les arrières de l'armée musulmane où 'Ikrimah ne tarda pas à le rejoindre et où les cavaliers mecquois firent de grands ravages dans les rangs des croyants qui n'étaient plus protégés. 'Alî et ses compagnons réalisèrent le nouveau danger et s'apprêtèrent à y faire face tandis que des idolâtres qui avaient déjà commencé à s'enfuir se regroupaient et se lançaient à nouveau dans la mêlée. La face du combat avait soudain changé, et le cri de guerre des Quraysh : « Ô 'Uzzah ! Ô Hubal ! » retentissait à nouveau sur tout le champ de bataille. Parmi les musulmans de l'arrière qui avaient échappé aux sabres des cavaliers, beaucoup perdaient courage et commençaient à s'enfuir vers la montagne où ils savaient pouvoir se mettre à l'abri. Le Prophète les exhortait à retourner au combat, mais leurs oreilles étaient sourdes à sa voix et leur seule pensée était pour la fuite. La

majorité des musulmans continuaient à se battre, mais l'élan initial était désormais brisé et le poids du nombre commençait à les écraser. Ils perdaient pied peu à peu et le centre du combat se déplaçait progressivement vers Uhud, en direction du Prophète.

Celui-ci et ses Compagnons, y compris les deux femmes, décochaient flèches après flèches en direction de l'ennemi et le groupe qu'ils formaient s'augmentait peu à peu, grossi par ceux des guerriers qui, revenus du gros de la mêlée, étaient surtout préoccupés, maintenant que le sort leur devenait contraire, de protéger la personne du Prophète. Parmi les premiers à le rallier se trouvaient deux hommes de la tribu des Muzaynah, Wahb et Hârith. Un groupe de cavaliers ennemis venant de la gauche s'apprêtait, à ce moment, à fondre sur les musulmans. « Qui va les arrêter ? demanda le Prophète. – Je le ferai, Envoyé de Dieu », répondit aussitôt Wahb qui se mit à tirer sur eux avec une telle dextérité et une telle rapidité que ses flèches paraissaient lancées par toute une troupe d'archers. Ce que voyant, l'ennemi se retira. « Qui arrêtera cet escadron ? demanda le Prophète alors qu'un autre détachement de cavaliers galopait vers eux. – Je le ferai, Envoyé de Dieu », répondit encore Wahb, et il combattit de nouveau non pas comme un seul guerrier, mais comme plusieurs, tant et si bien que l'ennemi se retira une nouvelle fois. Un moment plus tard, un troisième groupe de cavaliers se détacha des rangs. « Qui arrêtera ceux-ci ? demanda le Prophète. – Je le ferai, s'exclama Wahb. – Lève-toi donc, lui dit le Prophète, et réjouis-toi, car le Paradis t'appartient. » Wahb se leva joyeusement et, dégainant son épée, déclara : « Par Dieu, je ne fais pas de quartier et je ne cherche pas de quartier. » Puis il se jeta au milieu des cavaliers, se frayant un chemin au milieu de leur troupe pour en ressortir de l'autre côté, tandis que le Prophète et ses Compagnons s'arrêtaient de tirer pour admirer ses prouesses et son courage. « Ô Dieu, fais-lui miséricorde ! » s'écria le Prophète alors que Wahb revenait au milieu de la troupe, combattant jusqu'à ce qu'entouré de tous côtés il succombât sous les coups. Plus tard, lorsqu'il fut possible de s'approcher de son corps, on le retrouva percé de vingt coups de lance, dont un seul eût suffi à le tuer, et entièrement lacéré de coups d'épée. Aucun de ceux qui l'avaient vu combattre ne put jamais oublier ce spectacle. Des années après, 'Umar disait encore : « De toutes les morts, celle

que j'aurais le plus désirée pour moi est celle du Muzaynite[3]. » Quant à Sa'd, de Zuhrah, il déclarait dix ans plus tard qu'à ses oreilles retentissait encore la voix du Prophète annonçant à Wahb la bonne nouvelle du Paradis.

Le gros de la mêlée continuait à se rapprocher à mesure que les musulmans reculaient en remontant le flanc de la montagne. Au milieu des cris poussés par les guerriers des deux camps se distinguaient les appels lancés par les combattants, défis au combat singulier ou exclamations revendiquant le succès d'un coup d'épée ou d'une flèche qui avait atteint son but : « Ce coup est pour toi, et moi je suis le fils d'un tel ! » Abû Dujânah s'annonçait comme le fils de Kharashah, lequel était son grand-père. Parfois, l'identité proclamée restait imprécise, comme dans le cas d'un des Ansâr, c'est-à-dire des Auxiliaires, qui s'écriait : « Prends cela ! Je suis le jeune Ansârî. » Le Prophète lui-même lança une fois au moins, ce jour-là : « Je suis Ibn al-'Awâtik[4] », ce qui signifie : « Je suis le fils des 'Atikahs », lésignant par là les nombreuses aïeules dont il descendait[5]. Parmi es défis, il y eut celui lancé par un cavalier isolé sorti des lignes ennemies, qui se fit reconnaître sans aucun doute possible en disant : « Qui se présentera pour me combattre ? Je suis le fils de 'Atîq. » Il s'agissait de 'Abd al-Ka'bah, le fils aîné d'Abû Bakr, le seul frère germain de 'A'ishah et le seul membre de la famille qui n'était pas entré dans l'Islam. Abû Bakr jeta son arc à terre et, dégainant son épée, voulut s'élancer au combat, mais le Prophète s'interposa rapidement. « Rengaine ton épée, ordonna-t-il, et retourne à ta place pour nous donner le bien de ta compagnie[6]. »

À cet instant, un autre groupe de cavaliers bouscula l'arrière des musulmans, dépassant l'endroit où se trouvait 'Abd al-Ka'bah, qui se retira. « Qui de vous va se vendre pour nous[7] ? » demanda le Prophète. À ces mots, cinq des Auxiliaires tirèrent leur épée, se jetèrent sur l'ennemi et combattirent jusqu'à ce que tous fussent tués,

3. W. 275.
4. W. 280.
5. I. S. I/1, 32-34, cite plus de dix de ses aïeules qui portaient ce nom, dont la mère de Hâshim et celle de Lu'ayy. Le nom 'Atikah a la même signification que Tâhirah, « la Pure ».
6. W. 257.
7. I. I. 572.

sauf un qui était mortellement blessé. Immédiatement ils furent remplacés par 'Alî, Zubayr, Talhah, Abû Dujânah et quelques autres de ceux qui avaient été en première ligne et s'étaient frayé un chemin à travers les rangs ennemis pour rejoindre le groupe où se trouvait le Prophète. Ils y parvinrent enfin, juste après que le Prophète eut été atteint par une pierre coupante lancée par l'ennemi, qui lui avait fendu la lèvre inférieure et avait brisé une de ses dents. Tout en essayant d'étancher le sang qui coulait sur son visage, il rassurait 'Alî et ses autres Compagnons, leur disant que sa blessure était sans gravité, si bien que tous retournèrent au combat, à l'exception de Talhah qui perdait lui-même beaucoup de sang et qui s'évanouit. « Occupe-toi de ton cousin », dit le Prophète à Abû Bakr, mais Talhah reprit très vite conscience. Sa'd, de Zuhrah, et Hârith ibn Simmah, des Khazraj, s'élancèrent à sa place au combat et, avec l'aide des nouveaux arrivés, ils lancèrent un assaut tellement violent que l'ennemi dut reculer pour un temps, laissant à découvert les corps des cinq Auxiliaires qui venaient de faire le sacrifice de leur vie. Les voyant, le Prophète appela sur eux des bénédictions, et celui qui n'était pas encore mort fit mine de vouloir se traîner vers lui. Le Prophète demanda à deux hommes de le porter et, plaçant son pied sous la tête du mourant en guise de coussin, il resta ainsi sans bouger jusqu'à ce que l'homme ait rendu son dernier soupir.

« Sachez que le Paradis est à l'ombre des épées [8] », dit le Prophète, et, par la suite, lorsqu'il repensait à cet épisode de la bataille d'Uhud, c'était avec le sentiment que le lieu et le moment avaient été chargés d'une bénédiction particulière, au point qu'il dit une fois : « Que n'ai-je été laissé à jamais avec mes Compagnons du pied de la montagne [9] ! »

Peu à peu, l'ennemi reprenait le terrain qu'il avait perdu. Dans le petit groupe qui entourait le Prophète, la provision de flèches allait être épuisée et, dans tous les cas, il semblait que ce ne serait bientôt plus le moment de laisser parler les arcs. Si l'ennemi continuait à avancer, chaque épée devrait être dégainée pour un combat final au corps à corps, avec une moyenne de quatre païens contre un croyant.

8. B. LII, 22.

9. W. 256. Cette exclamation, de forme très elliptique *(yâ laytanî ghûdirtu...)*, souligne l'excellence de ce moment en même temps que celle des Compagnons.

Soudain, un cavalier isolé arriva sur le côté, fonçant vers l'endroit où se trouvait le Prophète. « Où est Muhammad ? criait-il. Puis-je ne pas survivre s'il survit ! » C'était Ibn Qami'ah, qui appartenait à l'un des clans périphériques de Quraysh et qui, depuis le début de la bataille, avait déjà tué de nombreux musulmans. De son regard aigu, il eut vite fait de reconnaître le Prophète au milieu du groupe et, éperonnant son cheval, il abaissa son épée d'un coup auquel aucun casque n'aurait pu résister. Mais Talhah, qui se tenait près du Prophète, se jeta au-devant de l'épée et parvint à en dévier légèrement la trajectoire, non sans recevoir une blessure qui le priva de l'usage des doigts d'une main pour le restant de sa vie. La lame manqua de peu la crête du casque du Prophète et ricocha sur la bordure en lui éraflant la tempe et en enfonçant dans sa joue deux des anneaux du casque, pour finir sa course quelque peu amortie sur l'épaule que protégeait la double cotte de mailles. Le choc qu'il avait reçu sur la tête étourdit momentanément le Prophète qui tomba à terre, sur quoi son assaillant se retira aussi vite qu'il était arrivé. D'autres assaillants s'approchèrent à leur tour, mais ils se heurtèrent à Shammâs le Makhzûmite[10] qui combattait comme s'il était inspiré, formant devant le Prophète, au dire même de celui-ci, un bouclier vivant jusqu'à ce qu'il fût abattu, après quoi un autre prit sa place, aidé de la vaillante Nusaybah qui combattait maintenant avec une épée.

Un cri retentit soudain, poussé peut-être par Ibn Qami'ah lui-même : « Muhammad est mort ! » Le cri se répercuta sur tout le champ de bataille, mêlé de glorifications à al-'Uzzah et Hubal. Les falaises du mont Uhud s'en renvoyaient l'écho et ceux des musulmans qui avaient pris la fuite furent remplis de remords et de chagrin, tandis que nombre de ceux qui combattaient encore dans la plaine perdirent courage et cherchèrent le moyen de se retirer de la mêlée. Beaucoup de guerriers faisaient cependant exception, parmi lesquels Anas, fils de Nadr, qui était l'oncle d'Anas le serviteur du Prophète. C'est à la sœur de cet Anas, elle-même fille de Nadr, que le Prophète avait dit de son fils, tué d'une flèche à Badr, qu'il était au Firdaws, le Paradis suprême. Anas, donc, s'en vint à passer près de deux combattants pour qui la vie semblait avoir perdu toute signification et qui ne pouvaient se résoudre ni à poursuivre la lutte ni à grimper

10. Voir p. 143.

le long de la montagne pour aller se mettre en sécurité. « Que faites-vous assis à cette place ? s'étonna-t-il. – L'Envoyé de Dieu a été tué, répondirent-ils. – Que ferez-vous donc de la vie s'il n'est plus là ? dit Anas. Levez-vous, et allez mourir comme lui-même est mort[11] ! » Et il se dirigea vers le lieu où le combat battait encore son plein. Il trouva là Sa'd Ibn Mu'âdh qui, par la suite, raconta au Prophète qu'Anas l'avait interpellé : « Le Paradis ! je sens le souffle de son parfum qui vient de l'autre côté d'Uhud. » « Ô Envoyé de Dieu, ajouta Sa'd, je n'ai pas été capable de combattre comme lui ! » Plus tard, on trouva Anas mort sur le champ de bataille : son corps portait plus de quatre-vingts blessures et il était si défiguré et méconnaissable que seule sa sœur fut capable de l'identifier en regardant ses doigts[12].

Quant aux croyants qui cherchaient à se réfugier sur les hauteurs dominant la plaine, il leur était devenu plus facile de se retirer depuis que la plupart des ennemis avaient le sentiment que la bataille était terminée et que leurs efforts se relâchaient. Les morts n'avaient pas encore été dénombrés, mais il était évident pour les Quraysh qu'ils avaient amplement vengé leurs morts de Badr ; et maintenant qu'était mort l'homme qui avait été l'unique cause de tout le conflit, ils avaient à coup sûr mis fin à la nouvelle religion et virtuellement rétabli l'ancien ordre des choses. *Yâ lal-Uzzah, Yâ la-Hubal !*

Le soudain relâchement de l'effort des Quraysh ne fut nulle part plus marqué que parmi ceux qui avaient à demi encerclé la vingtaine d'hommes formant la garde du corps du Prophète. Les Mecquois avaient compris que ces hommes ne seraient jamais faits prisonniers et qu'en combattant jusqu'à la mort ils sèmeraient certainement la mort autour d'eux. Ainsi donc, maintenant que leur principal objectif était atteint, ils n'avaient rien de mieux à faire que de vivre et de laisser vivre, et d'aller célébrer leur victoire.

Le Prophète s'était très vite remis de son étourdissement et, voyant que l'ennemi s'était retiré, il se mit sur pied, fit signe à ses Compagnons de le suivre et les conduisit jusqu'à l'entrée d'une ravine donnant accès à une plate-forme abritée d'où ils pourraient observer le mouvement des ennemis. Sa joue, dans laquelle les anneaux de

11. W. 280.
12. B. LVI, 12.

métal s'étaient enfoncés profondément, était devenue si douloureuse qu'ils durent faire halte pendant un moment, durant lequel Abû 'Ubaydah saisit l'un des anneaux entre ses dents et parvint à l'extraire, puis fit de même avec le second. La blessure ayant recommencé à saigner, Mâlik le Khazrajite y appliqua sa bouche, suça le sang et l'avala. C'est lui qui, à Medine, avait insisté pour que l'on sorte à la rencontre des Quraysh en disant : « Il y a devant nous l'une ou l'autre de deux bonnes choses », et, à l'exception de Shammâs qui était sans doute mort, c'était lui qui dans le groupe réuni autour du Prophète avait été le plus gravement blessé. Le Prophète a dit : « Qui veut voir un homme dont le sang est mêlé au mien n'a qu'à regarder Mâlik, le fils de Sinân. » Mais Abû Ubaydah, lui aussi, avait eu son sang mêlé à celui du Prophète car, en extrayant les anneaux, il s'était arraché deux dents et sa bouche était en sang. Le Prophète leur dit à l'un et à l'autre : « Celui dont le sang a touché le mien, le feu ne pourra pas l'atteindre[13]. »

Pendant que le petit groupe des Compagnons cheminait en remontant la ravine, ils furent aperçus par quelques-uns de ceux qui avaient déjà pris refuge sur le mont Uhud et ceux-ci vinrent à leur rencontre. Ka'b ibn Mâlik, qui marchait à leur tête, fut surpris de voir un homme dont la stature et l'attitude paraissaient identiques à celles du Prophète, même si sa démarche était plus lente. Lorsqu'il fut assez près, Ka'b put distinguer l'incomparable éclat des yeux qui brillaient à travers les lumières du casque et, se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur cria : « Ô musulmans, réjouissez-vous ! Voici l'Envoyé de Dieu ! » Le Prophète lui fit signe de se taire et il ne répéta pas l'annonce de la bonne nouvelle, mais celle-ci se répandit de bouche en bouche et des hommes accoururent de tous côtés pour s'assurer qu'elle était véridique. La joie fut telle que l'on aurait cru que la défaite s'était soudain transformée en victoire.

La joyeuse exclamation de Ka'bavait néanmoins été entendue par un cavalier solitaire des Quraysh qui avait fait halte à l'emplacement qu'eux-mêmes venaient de quitter. C'était Ubayy, le frère d'Umayyah, qui avait juré que monté sur son cheval 'Awd, qu'il chevauchait à ce moment, il tuerait le Prophète. Lorsqu'il avait appris que celui dont il espérait faire sa victime avait été abattu, il s'était

13. W. 247.

mis à rechercher son corps, sans doute pour voir s'il n'y resterait pas encore quelque souffle de vie ; et dès qu'il entendit l'exclamation de Ka'b, il lança son cheval vers le haut de la ravine jusqu'à ce qu'il parvienne à la hauteur des musulmans. Ceux-ci se tournèrent vers lui. « Ô Muhammad, cria-t-il, si tu échappes, alors, que moi je n'échappe pas ! » Quelques Compagnons firent cercle autour du Prophète et d'autres s'apprêtaient à attaquer Ubayy lorsque le Prophète leur ordonna de se retirer ; et plus tard, ceux qui avaient fait cercle autour de lui racontèrent qu'il se dégagea d'entre eux comme s'ils n'avaient été que des mouches sur le dos d'un chameau. Puis il se saisit d'une lance que portait Hârith ibn as-Simmah et s'avança devant le groupe. Sans oser bouger, ils le regardaient comme fascinés par son attitude farouche et déterminée. Comme l'a dit l'un d'entre eux : « Lorsque l'Envoyé de Dieu faisait un effort délibéré pour atteindre un objectif, aucune détermination ne pouvait se comparer à la sienne[14]. » Ubayy s'approcha, l'épée dégainée, mais avant qu'il ait pu frapper un seul coup, le Prophète l'avait atteint au cou. Il mugit comme un taureau, puis il vacilla et tomba presque de son cheval, mais, reprenant son équilibre, il fit demi-tour et descendit de la colline au galop, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il atteignît le camp des Mecquois où son neveu Safwân et d'autres de son clan étaient rassemblés. « Muhammad m'a tué », s'écria-t-il d'une voix dont il avait perdu le contrôle. Ils regardèrent sa blessure et n'en firent pas grand cas, alors que lui-même était convaincu qu'elle était mortelle, ce qu'elle se révéla être par la suite. « Il m'a dit qu'il me tuerait, déclara-t-il, et par Dieu s'il avait craché sur moi il m'aurait tué ! » Muhammad ne serait-il donc pas mort ? commencèrent-ils à se demander. Mais Ubayy ne semblait plus avoir toute sa tête, et il était de toute façon facile de confondre un guerrier avec un autre lorsque tous portaient leur casque.

Lorsque le Prophète et ses Compagnons atteignirent le sommet de la ravine, 'Alî alla remplir son bouclier avec de l'eau qui stagnait au creux d'un rocher. Il la tendit au Prophète, mais l'odeur qui s'en dégageait le dégoûta au point qu'il ne put se résoudre à en boire malgré sa soif, se contentant d'en utiliser pour laver son visage ensanglanté. Comme leur groupe pouvait encore être facilement

14. W. 251.

rejoint par l'ennemi situé dans la plaine, le Prophète ordonna aux siens de monter plus haut et lui-même voulut, pour commencer l'ascension, se hisser sur un rocher en surplomb. Comme il était trop faible pour y parvenir, Talhah s'accroupit sous le rocher et, malgré les blessures qui le faisaient souffrir, il prit le Prophète sur son dos et le hissa jusqu'à la hauteur nécessaire. Le Prophète dit de lui ce jour-là : « Celui qui veut contempler un martyr marchant à la surface de la terre, qu'il regarde Talhah, le fils de 'Ubayd Allâh[15]. »

Au moment où ils eurent trouvé un endroit pouvant servir de camp temporaire, le soleil avait atteint son zénith et ils accomplirent la prière de midi. Le Prophète qui la conduisait resta assis pendant toute sa durée, et les autres suivirent son exemple. Ils s'allongèrent ensuite pour prendre du repos et beaucoup dormirent d'un sommeil réparateur pendant que d'autres se relayaient pour faire le guet depuis un observatoire dominant la plaine.

15. I. H. 571.

CHAPITRE LIII

Vengeance

Les Quraysh s'occupaient maintenant de leurs morts et de leurs blessés. Ils n'avaient pas subi de grandes pertes : vingt-deux seulement des leurs sur trois mille avaient été tués. Ils dénombrèrent ensuite les pertes de l'ennemi et trouvèrent quelque soixante-cinq cadavres, dont beaucoup étaient ceux d'inconnus. Trois seulement appartenaient à des Émigrants : Hamzah, du clan de Hâshim, Mus'ab, de 'Abd ad-Dâr, et 'Abd Allâh ibn Jahsh. Quelques autres corps, qui gisaient à quelque distance du centre du champ de bataille, et dont certains n'étaient que blessés, échappèrent à leur attention. Il y avait parmi eux Shammâs qui, bien que vivant, était incapable de se mouvoir. Ils cherchèrent vainement le corps de Muhammad, et, pendant qu'ils étaient ainsi occupés, Wahshî revint vers le corps de Hamzah, lui ouvrit le ventre, en sortit le foie et l'apporta à Hind. « Qu'obtiendrai-je pour avoir tué le meurtrier de ton père ? demanda-t-il. – Toute ma part du butin, répondit-elle. – Voici le foie de Hamzah », lui dit-il, et s'en saisissant elle le mordit à pleines dents, en arracha un morceau qu'elle mâcha et dont elle avala une partie en accomplissement de son vœu, recrachant ensuite le reste. « Montre-moi où il est ! » ordonna-t-elle, et une fois parvenue près du corps elle en coupa le nez, les oreilles et d'autres lambeaux de chair. Se dépouillant alors de ses colliers, de ses pendentifs et de ses bracelets de cheville elle les donna à Wahshî, engageant les femmes qui étaient avec elle à mutiler les autres cadavres. Toutes se confectionnèrent des parures de vengeance avec ce qu'elles découpèrent sur le corps des musulmans, après quoi Hind monta sur un rocher et poussa un chant de triomphe. Un ou deux hommes des Quraysh voulurent aussi étancher leur soif de vengeance en mutilant les morts, mais leurs

alliés bédouins furent horrifiés de ce comportement. Abû Sufyân était en train de frapper le coin de la bouche de Hamzah de la pointe de sa lance en disant : « Goûte cela, rebelle ! » lorsque Hulays, le chef d'un des clans des Kinânah, vint à passer. À haute voix, de façon qu'Abû Sufyân puisse l'entendre, il s'écria : « Ô fils de Kinânah, peut-il être le seigneur des Quraysh celui qui traite ainsi le corps de son cousin mort ? – Maudit sois-tu ! lui jeta Abû Sufyân, n'ébruite pas la chose. Ce n'était qu'un faux pas, sans plus ! »[1].

Entre-temps, Abû 'Amir reconnut le corps de son fils Hanzalah et fut accablé de chagrin : « Ne t'avais-je pas averti contre cet homme ? se lamentait-il en pensant au Prophète. Pourtant, tu as été un fils respectueux de ton père, tu t'es toujours comporté noblement et, dans la mort, tu es réuni à la fleur de tes compagnons. Si Dieu donne quelque récompense à celui-là qui est mort, continua-t-il en désignant du doigt Hamzah, ou à l'un quelconque de ceux qui ont suivi Muhammad, qu'Il t'accorde aussi à toi une bonne récompense[2] ! » Se tournant vers Hind et vers les autres femmes, il les regarda sévèrement et déclara d'une voix forte : « Ô Quraysh, ne mutilez pas Hanzalah même s'il a été mon adversaire et le vôtre ! », et son vœu fut respecté.

L'idée commençait à se répandre parmi les Quraysh qu'Ubayy ne s'était pas trompé et que le Prophète se trouvait bien avec son armée quelque part sur les hauteurs dominant la plaine. Cependant, la bataille était finie et il ne pouvait plus être question de lancer une attaque vers la montagne, les esclaves ayant déjà reçu l'ordre de lever le camp. Aussi, une fois qu'ils eurent enterré leurs morts et assouvi leur vengeance sur les cadavres ennemis, les Quraysh chargèrent sur leurs chameaux les armures et tout ce qu'ils avaient pu récupérer sur les morts et ils se préparèrent à repartir. Mais auparavant, Abû Sufyân monta sur sa jument alezane et chevaucha jusqu'au pied de la montagne, aussi près qu'il put de l'endroit où le Prophète et ses Compagnons s'étaient arrêtés. De toute la puissance de sa voix, il s'écria : « La guerre a ses vicissitudes, et c'est aujourd'hui notre tour d'avoir la victoire. Glorifie-toi, ô Hubal ! Fais prévaloir ta religion ! » Le Prophète chargea 'Umar d'aller lui répondre en

1. I. I. 582.
2. W. 274.

disant : « Dieu est le Très-Haut, Sa Majesté est suprême. Nous ne sommes pas à égalité : nos morts sont au Paradis, les vôtres sont dans le Feu. » 'Umar s'avança donc jusqu'au bord du précipice au-dessous duquel se tenait Abû Sufyân et il lui répondit comme le Prophète lui avait ordonné de le faire. Abû Sufyân, qui avait reconnu 'Umar à sa voix, l'interpella : « Je t'en conjure, 'Umar, par Dieu ! Avons-nous tué Muhammad ? – Non, par Dieu ! dit 'Umar ; et en ce moment même il t'écoute parler. – J'ai foi en ta parole plus qu'en celle d'Ibn Qami'ah », concéda Abû Sufyân. Il allait repartir lorsque, se ravisant, il ajouta encore : « Quelques-uns de vos morts ont été mutilés. Par Dieu, je ne m'en réjouis pas ni ne m'en courrouce. Je ne l'ai ni interdit, ni ordonné. » Puis il conclut : « Que Badr soit notre lieu de rencontre l'année prochaine ! » Ce qu'entendant, le Prophète envoya un autre de ses Compagnons au bord de la falaise pour qu'il clame sa réponse : « C'est là entre nous un pacte solennel ! »[3].

Abû Sufyân regagna l'endroit où son armée l'attendait, à l'autre bout de la plaine, et ils se mirent en route en direction du sud. Ils étaient trop éloignés pour que 'Umar puisse discerner clairement leur formation, aussi le Prophète envoya-t-il Sa'd, de Zuhrah, afin qu'il les suive et tente de percer leurs intentions. « S'ils conduisent leurs chevaux par la bride, expliqua le Prophète, et qu'ils chevauchent leurs chameaux, c'est qu'ils s'en retournent à La Mecque ; mais s'ils montent leurs chevaux et conduisent leurs chameaux à la bride, c'est qu'ils se dirigent vers Médine ; et par Celui dans la main duquel est mon âme, si tel est leur but, je les rattraperai et les combattrai. » Sa'd descendit dans la gorge où Sakb, l'étalon du Prophète, était resté à l'attache depuis leur arrivée à Uhud et, l'ayant monté, il s'avança suffisamment près des Mecquois pour les apercevoir avec netteté et revint en hâte annoncer au Prophète la bonne nouvelle que les cavaliers étaient montés sur leurs chameaux et conduisaient leurs chevaux à la bride. Selon le témoignage donné plus tard par l'un de ces guerriers, qui n'était autre que 'Amr ibn al-'As[4], lequel avait participé avec Khâlid à la charge de cavalerie qui s'était montrée décisive : « Nous avions entendu dire qu'Ibn Ubayy était retourné à Médine avec un tiers de l'armée et que certains

3. I. I. 583.
4. Voir p. 141.

Awsites et Khazrajites étaient demeurés dans la ville. Nous n'étions pas sûrs non plus que parmi ceux qui s'étaient retirés du champ de bataille certains ne reviendraient pas à l'attaque. En outre, il y avait parmi nous de nombreux blessés et la quasi-totalité de nos chevaux avaient été atteints par des flèches, en sorte que nous poursuivîmes notre route[5]. »

5. W. 299.

CHAPITRE LIV

L'ensevelissement des martyrs

Avec ses Compagnons, le Prophète redescendit dans la plaine. Hârith ibn as-Simmâh avait été envoyé en avant pour rechercher le corps de Hamzah mais, lorsqu'il le trouva, il fut si horrifié par le spectacle et atterré à l'idée d'avoir à en rendre compte au Prophète qu'il ne revint pas aussitôt et qu'on envoya 'Alî le chercher. Ce dernier trouva Hârith qui se tenait comme hébété auprès du corps mutilé et ils revinrent ensemble sur leurs pas. Lorsque le Prophète vit ce qui s'était passé, il déclara : « Jamais encore je n'ai ressenti une telle colère. Et lorsque Dieu me donnera la prochaine victoire sur les Quraysh, je mutilerai trente de leurs morts[1]. » Peu de temps après, cependant, il reçut la révélation suivante : *Si vous infligez une punition, n'infligez pas davantage que ce que vous avez souffert ; mais si vous endurez patiemment, ce sera mieux pour celui qui sera patient*[2]. Ainsi, non seulement le Prophète n'accomplit jamais sa menace, mais il interdit expressément les mutilations après chaque bataille. Plus encore, dans le déroulement même du combat, il recommanda aux guerriers de respecter le visage comme étant la partie du corps de l'homme qui reflète le mieux l'empreinte du Créateur : « Lorsque l'un de vous frappe un coup, qu'il évite de frapper le visage... car Dieu a créé Adam à Son image[3]. »

'Abd Allâh ibn Jahsh avait été abattu non loin de Hamzah et son corps avait aussi été mutilé. Mais lorsque le Prophète s'éloigna d'eux pour chercher d'autres morts, un spectacle bien différent se présenta

1. I. I. 584.
2. XVI, 126.
3. A. H. I, 251 ; M. XLV, 32.

à lui. Un des premiers corps qu'il rencontra fut celui de Hanzalah. Aucun Quraysh, homme ou femme, n'avait osé le toucher et il gisait sur le sol à l'emplacement même où les Anges l'avaient déposé, sa chevelure encore humide de l'eau du ciel qui s'était répandue sur le sol desséché par la chaleur de midi... Personne ne pouvait passer près de lui sans rendre grâce à Dieu tant la beauté et la paix qui se dégageaient de lui étaient un signe du Ciel faisant connaître aux parents endeuillés la situation présente de ceux qui avaient connu le martyre.

Non loin de là étaient étendus les corps de Khaythamah et d'Ibn ad-Dahdâhah, Khaythamah à qui son fils martyr était apparu en rêve pour lui demander de le rejoindre en hâte, et Thâbit ibn ad-Dahdâhah qui avait donné un palmier à l'orphelin. Lorsqu'il vit Thâbit, le Prophète déclara : « Des palmiers dont les lourds régimes pendent à portée de la main : qu'ils sont abondants au Paradis pour le fils de Dahdâhah[4] ! »

Alors que les membres d'un des clans awsites cherchaient leurs morts, ils trouvèrent à leur grande surprise un des leurs nommé Usayrim que, pas plus tard que le jour précédent, ils avaient réprimandé parce qu'il n'était pas musulman. Chaque fois qu'ils lui parlaient de l'Islam, il répondait : « Si je savais que tout ce que vous dites est vrai, je n'hésiterais pas. » Et pourtant, il gisait là sur le champ de bataille, mortellement blessé, mais pas encore mort. « Qu'est-ce qui t'as donc amené ici ? lui demandèrent-ils. Était-ce par souci des tiens ou était-ce pour l'Islam ? – C'était pour l'Islam, répondit-il. Soudain, j'ai cru en Dieu et en Son Envoyé et je suis entré en Islam. J'ai alors pris mon épée et je suis parti de bonne heure ce matin pour être avec l'Envoyé de Dieu ; j'ai combattu jusqu'à ce que j'aie reçu le coup qui m'a étendu ici. » Il ne put en dire plus et les siens restèrent près de lui jusqu'à ce qu'il mourût. Ils rapportèrent ensuite la chose au Prophète, qui leur donna l'assurance qu'il était parmi les gens du Paradis. Plus tard, lorsqu'on parlait d'Usayrim, c'était comme de l'homme qui était entré au Paradis sans avoir jamais accompli une des cinq prières quotidiennes.

Parmi les morts, on trouva un homme que l'on prit d'abord pour un étranger mais qui, finalement, put être identifié comme étant

4. W. 505.

Mukhayrîq, un savant rabbin du clan juif de Tha'labah. On apprit ensuite que ce matin-là il avait exhorté ses coreligionnaires à respecter le pacte qu'ils avaient conclu avec le Prophète et à aller se joindre à lui pour combattre les idolâtres. À ceux qui protestèrent en disant que c'était le sabbat, il répondit : « Vous ne respectez pas le vrai sabbat. » Après quoi il les prit comme témoins du fait que Muhammad devrait être son seul héritier : « Si je suis tué ce jour, déclara-t-il, mes biens iront à Muhammad afin qu'il en use selon ce que Dieu lui montrera. » Et, prenant son épée et d'autres armes, il gagna Uhud où il combattit jusqu'à la mort. Après cela et pendant longtemps encore, une grande partie des aumônes distribuées à Médine provenait des riches bosquets de palmiers que le Prophète avait hérités de Mukhayrîq, celui qu'il nommait « le meilleur des juifs ».

Dès qu'il fut évident que les Mecquois avaient l'intention de retourner par où ils étaient venus, passant au large de Médine, les femmes commencèrent à sortir de la ville pour aller soigner les blessés et pour juger par elles-mêmes de ce qui était vrai ou faux dans les rumeurs qui, depuis le milieu de la journée, ne cessaient de leur parvenir. Parmi les premières à rejoindre le Prophète et les siens se trouvaient Safiyyah, 'A'ishah et Umm Ayman. Consterné de voir Safiyyah qui s'approchait, le Prophète s'adressa à Zubayr : « Aide-moi à éloigner ta mère ! Fais creuser tout de suite la tombe de Hamzah. Va à sa rencontre et tiens-la à l'écart afin qu'elle ne voie pas ce qui est arrivé à son frère. » Zubayr alla donc trouver Safiyyah et lui dit : « Ma mère, l'Envoyé de Dieu te prie de retourner sur tes pas. » Safiyyah, qui avait déjà appris la nouvelle en arrivant en bordure du champ de bataille, lui répondit : « Pourquoi devrais-je m'en retourner ? J'ai entendu dire que mon frère a été mutilé, mais c'était pour la gloire de Dieu et ce qui est pour Sa gloire, nous l'acceptons pleinement. Je promets d'être calme et patiente, si Dieu le veut ! » Zubayr rapporta ces paroles au Prophète, qui lui dit alors de laisser Safiyyah agir comme elle l'entendait. Elle s'approcha donc de son frère, le regarda, pria sur lui et récita le verset du retour : *En vérité nous sommes à Dieu et en vérité à Lui nous retournons* ; et tous sentirent un réconfort en se souvenant du contexte dans lequel ce verset avait été révélé, juste après la bataille de Badr : *Ô vous qui croyez, recherchez l'assistance de Dieu dans la patience et dans la prière. Certes Dieu est avec ceux qui sont patients. Et ne dites pas « ils sont morts » de*

ceux qui ont été tués dans le sentier de Dieu, car ils sont vivants, bien que vous n'en ayez pas conscience. Sans doute, Nous vous éprouverons par la crainte et la famine, et par la perte de vos biens, de vos vies et de vos récoltes. Mais annoncez la bonne nouvelle à ceux qui sont patients, à ceux qui disent lorsqu'une épreuve leur échoit : En vérité nous sommes à Dieu et en vérité à Lui nous retournons. Sur ceux-ci s'étendent les bénédictions de leur Seigneur et Sa miséricorde, et ceux-ci sont les bien guidés[5].

S'étant relevée, Safiyyah alla prier sur le corps de 'Abd Allâh ibn Jahsh, fils de sa sœur Umaymah, auprès duquel elle fut bientôt rejointe par Fâtimah. Les deux femmes pleurèrent sur leurs morts et ce fut pour le Prophète un soulagement que de se laisser aller à pleurer avec elles. Fâtimah se mit ensuite à panser les blessures de son père. Leur cousine Hamnah, sœur de 'Abd Allâh, se joignit aussi à elles et leur tristesse fut encore alourdie d'avoir à lui annoncer la mort de son mari Mus'ab, ainsi que celle de son frère et de son oncle. Alors que la bataille était déjà fort avancée, le Prophète avait vu Mus'ab, ou du oins avait cru le voir, portant encore l'étendard, et il l'avait appelé. ais l'homme avait répondu : « Je ne suis pas Mus'ab », de sorte que Prophète avait compris qu'un ange avait pris sa place et que Mus'ab vait dû être tué ou grièvement blessé. Muhammad s'approcha du corps de ce martyr et récita le verset : *Il y a parmi les croyants des hommes qui sont fidèles à leur pacte avec Dieu. Certains ont rempli leur engagement en mourant, tandis que d'autres sont en attente, mais leur résolution ne faiblit pas et ils ne changent pas*[6].

Le Prophète ordonna de rassembler tous les corps près de celui de Hamzah et de creuser des tombes. Hamzah fut enveloppé dans un manteau et le Prophète récita sur lui la prière des morts, ce qu'il fit ensuite au-dessus de chacun des martyrs, au nombre de soixante-douze. Dès qu'une tombe avait été creusée, deux ou trois corps y étaient ensevelis. Hamzah fut placé dans une sépulture avec son neveu 'Abd Allâh. Le Prophète présidait à chaque ensevelissement. « Cherchez 'Amr, le fils de Jâmuh, et 'Abd Allâh, le fils de 'Amr, dit-il. Dans ce monde ils étaient des amis inséparables, réunissez-les donc dans la tombe. » Or Hind, épouse de 'Amr et sœur de 'Abd

5. II, 153-157.
6. XXXIII, 23.

Allâh, le père de Jâbir, avait déjà rassemblé les deux corps, auxquels elle avait joint celui de son fils Khallâd. Auparavant, elle avait essayé de les transporter à Médine mais, lorsque son chameau était arrivé en bordure de la plaine, il avait refusé d'aller plus loin – par ordre de Dieu, selon ce que lui expliqua le Prophète – en sorte qu'elle avait été contrainte de ramener les corps vers le champ de bataille. C'est ainsi qu'ils furent placés tous les trois dans une seule tombe, auprès de laquelle le Prophète demeura jusqu'à la fin de l'ensevelissement : « Ô Hind, déclara-t-il, ils sont tous réunis au Paradis : 'Amr, et ton fils Khallâd, et ton frère 'Abd Allâh. – Ô Envoyé de Dieu, implora Hind, prie Dieu pour qu'Il me place auprès d'eux. »

À la différence de la plupart des morts, le guerrier de Muzaynah, celui qui s'était battu si vaillamment, n'avait personne pour assister à son ensevelissement, son neveu ayant également combattu jusqu'à la mort. Aussi, le Prophète se rendit vers lui et, se tenant debout à son côté, prononça ces mots : « Puisse Dieu être content de toi, autant que je suis content de toi [7] ! » Ils avaient enveloppé son corps dans la cape à rayures vertes dont il était vêtu et, lorsqu'il fut allongé dans sa tombe, le Prophète en tira le bord pour couvrir son visage, ce qui mit ses pieds à découvert. Il demanda alors qu'on aille cueillir un peu de rue dans la plaine et qu'on l'étende sur ses pieds. Il fit procéder de même avec de nombreux autres corps, afin que leurs visages et leurs pieds soient également protégés avant qu'on ne les recouvre de terre.

Quand la dernière tombe eut été refermée, le Prophète se fit amener son cheval et l'enfourcha, et tous redescendirent le défilé par lequel ils étaient arrivés à l'aube. Lorsqu'ils furent arrivés au bord de la coulée de lave, le Prophète dit à ses Compagnons de rester alignés pour louer et remercier Dieu, et les hommes se disposèrent sur deux rangées regardant vers La Mecque, les femmes, au nombre de quatorze, se tenant derrière eux. Le Prophète rendit gloire à Dieu et fit cette prière : « Ô Dieu, je Te demande Ta bénédiction, et Ta miséricorde, et Ta grâce, et Ton indulgence. Ô Dieu, je Te demande la bénédiction éternelle qui ne s'éteint pas et qui n'a pas de fin. Ô Dieu, je Te demande la sécurité le jour de la crainte et l'abondance le jour du dénuement [8] ! »

7. W. 277.
8. W. 315.

CHAPITRE LV

Après Uhud

Le soleil disparaissait à l'horizon au moment où les musulmans s'approchaient de la ville, et ils accomplirent la prière du coucher du soleil aussitôt arrivés à la Mosquée. Le Prophète s'étendit alors pour prendre du repos et tomba dans un sommeil si profond qu'il n'entendit pas l'appel lancé par Bilâl pour la prière de la nuit, qu'il accomplit seul dans sa maison au moment où il se réveilla. Les deux Sa'd des Auxiliaires et d'autres chefs des Aws et des Khazraj passèrent la nuit à la porte de la Mosquée, se relayant pour prendre la garde par crainte d'un retour toujours possible des Quraysh ; et de bonne heure le matin suivant, après la prière du lever du jour, le Prophète dit à Bilâl d'annoncer aux croyants et aux autres habitants de la ville que l'ennemi devait être poursuivi. « Mais personne ne partira avec nous, ajouta-t-il, en dehors de ceux qui étaient présents hier à la bataille. »

Lorsque les chefs regagnèrent leurs clans respectifs, ils trouvèrent la plupart des hommes en train de panser leurs blessures ou de se les faire panser par leurs épouses, car très peu de combattants d'Uhud étaient restés indemnes tandis que beaucoup portaient de graves blessures. Dès qu'ils eurent entendu la convocation du Prophète, ils bandèrent leurs plaies de leur mieux et se préparèrent à repartir sur le chemin de la guerre, à l'exception de Mâlik et de Shammâs. Le premier, dont la faiblesse était extrême, était soigné par sa famille. Quant à Shammâs, qui n'avait aucune parenté à Médine, il avait été transporté en état d'inconscience du champ de bataille jusqu'à l'appartement de 'A'ishah. Umm Salamah ayant insisté pour pouvoir s'occuper de lui puisqu'il faisait partie de son clan, elle en reçut la charge. Comme sa mort semblait imminente, le Prophète laissa des

instructions pour qu'on l'ensevelisse non pas à Médine mais à Uhud, auprès de ses compagnons de martyre.

Le Prophète fut un des premiers à être prêt au départ, bien qu'il pût à peine mouvoir son épaule droite, celle qui avait reçu le coup destiné à sa tête. Lorsque Talhah vint s'enquérir de l'heure du départ, il fut surpris de trouver le Prophète à cheval près de la porte de la Mosquée, la visière de son casque déjà rabattue. Malgré ses sérieuses blessures, Talhah courut chez lui pour se préparer.

Parmi les guerriers des Bani Salimah déjà prêts à partir, quarante étaient blessés, dont quelques-uns avaient reçu plus d'une dizaine d'entailles ou de coups portés par des épées, des lances ou des flèches. Lorsque le Prophète les vit alignés au lieu qu'il avait indiqué et qu'il se rendit compte de l'épreuve qu'ils enduraient, il se réjouit de voir combien leur âme avait de pouvoir sur leur corps et il s'exclama : « Ô Dieu, aie pitié des Bani Salimah ! » Dans tous les clans, il y eut un seul homme à qui il fut donné de se joindre à l'expédition sans qu'il ait préalablement combattu à Uhud, et il s'agissait de Jâbir. Lorsque celui-ci avait entendu, ce matin-là, la convocation du Prophète, il était allé le trouver et lui avait dit : « Ô Envoyé de Dieu, je voulais participer à la bataille, mais mon père m'a laissé la charge de mes sept jeunes sœurs, en sorte que Dieu a préféré accorder le martyre à mon père plutôt qu'à moi, alors que je l'avais moi-même espéré. Laisse-moi donc partir avec toi, ô Envoyé de Dieu ! » Et le Prophète lui accorda l'autorisation de se joindre aux autres.

Ils firent leur première halte à quelque trois lieues de Médine. À ce moment, les ennemis avaient établi leur camp à Rawhâ', non loin de là. Lorsqu'il eut reçu ce renseignement, le Prophète donna à ses hommes l'ordre de se déployer sur une grande largeur et de rassembler autant de bois qu'ils le pourraient, chacun devant former pour lui-même un tas séparé. À l'heure du coucher du soleil, ils avaient préparé plus de cinq cents bûchers auxquels, la nuit tombée, chacun mit le feu. Les flammes se voyaient de fort loin, donnant l'illusion qu'une grande armée était campée là. Cette impression fut confirmée à Abû Sufyân par un homme de Khuzâ'ah qui, bien qu'encore idolâtre, entretenait d'amicales relations avec les musulmans et qui ne craignit pas de raconter avec une exagération effrontée que toute la ville de Médine s'était mise à la poursuite des Mecquois, y compris

ceux qui n'avaient pas combattu à Uhud et tous leurs confédérés. « Par Dieu, déclara-t-il, vous n'aurez pas encore bougé d'ici que les premières crinières de leur cavalerie fondront déjà sur vous. » C'est ainsi que tous les Quraysh, y compris ceux qui avaient voulu que l'on revienne attaquer Médine, décidèrent de regagner La Mecque le plus rapidement possible. Abû Sufyân n'en fit pas moins porter au Prophète, par l'intermédiaire de quelques cavaliers qui se rendaient à Médine pour y faire des provisions, un message qui avait la teneur suivante : « Dites de ma part à Muhammad que nous sommes résolus à venir contre lui et contre ses Compagnons et à les déraciner, ceux qui sont encore là, de la surface de la terre. Dites-lui bien ceci, et lorsque vous reviendrez à 'Ukâz, je mettrai sur votre chameau une charge de raisins secs. » Lorsque les cavaliers délivrèrent ce message au Prophète, il répondit par ces quelques mots reçus lors d'une révélation récente : *Dieu nous suffit, et quel excellent Protecteur*[1] *!*

Muhammad et ses Compagnons passèrent le lundi, le mardi et le mercredi au camp, allumant chaque nuit des feux tandis que les journées leur permettaient de prendre un repos bien nécessaire et de regagner des forces. La récolte de fruits avait été excellente l'année précédente et Sa'd ibn 'Ubâdah avait chargé trente chameaux de dattes, en amenant aussi d'autres pour qu'ils soient sacrifiés. Le jeudi, tous rentrèrent à Médine.

Shammâs avait rendu l'âme aussitôt après leur départ et il avait été enseveli à Uhud. Mâlik aussi était mort dans l'intervalle, mais sa famille l'avait enterré à Médine. À son retour, le Prophète ordonna qu'on l'exhume et que l'on conduise sa dépouille à Uhud pour l'y ensevelir.

Après son retour de la bataille d'Uhud, 'Abd Allâh, le fils d'Ibn Ubayy, avait passé une bonne partie de la nuit suivante à cautériser sa blessure pendant que son père ne cessait de déblatérer contre la folie de ceux qui étaient allés attaquer l'ennemi : « Par Dieu, c'est comme si j'avais tout prévu ! disait-il. – Ce que Dieu a fait pour Son Envoyé et pour les musulmans était bon », rétorqua son fils. Mais Ibn Ubayy était sourd à tout argument : « Si ceux qui ont été tués avaient été avec nous, ils ne seraient pas morts », insista-t-il. Ces

1. III, 173.

considérations, il ne s'était du reste pas privé de les répéter à qui voulait les entendre pendant que son fils s'était éloigné de Médine avec le reste des combattants, tandis que les juifs, de leur côté, continuaient d'affirmer avec plus de conviction que jamais : « Muhammad n'est rien d'autre qu'un assoiffé de royauté. Jamais un prophète n'a subi une telle défaite. Il a été frappé dans son propre corps et dans celui de ses Compagnons ! »

Beaucoup de ce qu'avaient dit les juifs et les hypocrites fut répété à 'Umar à son retour de l'expédition des feux. Il se rendit aussitôt chez le Prophète et lui demanda la permission de mettre à mort ceux qui avaient proféré de telles médisances, mais le Prophète lui interdit d'agir ainsi : « Dieu fera prévaloir Sa religion, dit-il, et Il donnera le pouvoir à Son prophète. » Puis il ajouta : « Ô Fils de Khattâb, jamais plus les Quraysh ne remporteront sur nous une telle victoire, et nous irons saluer l'angle »[2], voulant dire par là qu'ils entreraient à La Mecque et iraient baiser la Pierre noire.

Les mains de 'Umar étaient donc liées, mais Ibn Ubayy n'en reçut pas moins quelques égratignures. Il s'était attribué dans la Mosquée une place d'honneur lors de la prière du vendredi, ce que personne n'avait songé à lui contester étant donné le haut rang qu'il occupait dans la société médinoise. Lorsque le Prophète montait sur la chaire pour prêcher, Ibn Ubayy avait coutume de se lever et de faire cette déclaration : « Ô peuple, voici l'Envoyé de Dieu. Puisse Dieu, par son entremise, vous donner la prospérité et la force ! Aidez-le donc et honorez-le, écoutez-le et obéissez-lui ! » Après quoi il se rasseyait. Mais ce jour-là, qui était le premier vendredi depuis Uhud, lorsqu'il voulut se lever pour s'adresser à l'assemblée des croyants selon son habitude, ceux des Auxiliaires qui étaient le plus près de lui le saisirent des deux côtés en lui disant : « Reste assis, ennemi de Dieu. Tu n'es pas digne de nous sermonner, après ce que tu as fait ! » Sur ce, il quitta la congrégation en se frayant un chemin au milieu des fidèles qui étaient assis en rangs serrés. Le rencontrant à la porte de la Mosquée, un des Auxiliaires lui donna ce conseil : « Retourne et prie l'Envoyé de Dieu de demander pour toi le pardon. » À quoi il répondit : « Par Dieu, je ne veux pas qu'il demande le pardon pour moi. »

2. W. 317.

Durant les jours qui suivirent la bataille d'Uhud, de nombreux versets concernant cette bataille furent révélés au Prophète, d'après lesquels il apparaissait notamment qu'une fraction très importante de deux clans avaient sérieusement pensé à déserter l'armée peu de temps avant le début du combat, mais que Dieu les avait raffermis dans leur foi et leur résolution. Un des deux clans était celui des Bani Salimah, de la tribu des Khazraj, dont le comportement avait tant réjoui le Prophète alors qu'ils s'élançaient à la poursuite de l'ennemi. Lorsqu'eux-mêmes et les Bani Hârithah, des Aws, entendirent réciter les versets en question[3], ils reconnurent qu'il s'agissait bien d'eux, ajoutant qu'ils ne regrettaient pas leur moment de faiblesse car il leur avait apporté une force venant de Dieu, laquelle était meilleure que leur propre force. D'autres versets concernaient les survivants de la soudaine charge de cavalerie qui s'étaient enfuis en panique vers la montagne, et particulièrement ceux d'entre eux qui, auparavant, avaient insisté pour que le Prophète sorte combattre l'ennemi afin qu'eux-mêmes puissent gagner le martyre : *Pensiez-vous que vous entreriez au Paradis avant que Dieu connaisse ceux d'entre vous qui peinent vraiment, et avant qu'Il connaisse les endurants ? Vous souhaitiez la mort jusqu'au moment où vous l'avez rencontrée ; maintenant vous l'avez vue face à face*[4] *!*

La révélation déclarait toutefois que ceux qui avaient désobéi aux ordres donnés avaient expié leur faute sur le champ de bataille et qu'il leur avait été pardonné. Une partie de leur expiation leur avait été gagnée par la tristesse ressentie au moment où ils avaient cru que le Prophète était mort[5]. La révélation affirmait aussi, en se référant aux ruines encore visibles qui témoignaient des civilisations précédentes, que l'état de choses qui prévalait actuellement en Arabie aurait bientôt disparu et que l'Islam triompherait : *Des modes de vie ont passé avant vous. Voyagez sur la terre et regardez quelle fin ont connue ceux qui ont renié les envoyés de Dieu. Il y a là pour l'humanité une affirmation claire, et une guidance et une exhortation pour les pieux. N'ayez crainte ni tristesse, car vous triompherez d'eux si vous êtes de vrais croyants*[6].

3. III, 122.
4. III, 142-143.
5. III, 152-155.
6. III, 137-139.

Il y avait aussi une autre allusion à l'avenir, mais d'un ordre différent : *Muhammad n'est qu'un envoyé, et des envoyés ont disparu avant lui. S'il meurt ou s'il est tué, retournerez-vous sur vos pas ? Celui qui retournera sur ses pas ne portera pas tort à Dieu ; et Dieu récompensera ceux qui sont reconnaissants*[7].

7. III, 144.

CHAPITRE LVI

Victimes de la vengeance

Pendant deux mois et davantage, la paix ne fut troublée par aucun incident. Puis arriva la nouvelle que les Bani Asad ibn Khuzaymah préparaient un raid sur l'oasis. Bien que la famille de Jahsh ait adopté l'Islam, de même que d'autres Asadites qui avaient jadis vécu à La Mecque, la majeure partie de cette vaste et puissante tribu du Najd était encore étroitement alliée aux Quraysh, qui essayaient d'inciter ces amis à profiter de l'état d'incapacité dans lequel les musulmans devaient se trouver après Uhud. Il devenait dès lors nécessaire de prouver aux gens du Najd comme à ceux de toute l'Arabie que, loin de les avoir affaiblis, la bataille d'Uhud avait plutôt fortifié les musulmans. Le Prophète envoya donc un corps expéditionnaire de cent cinquante hommes bien armés et bien montés vers le territoire de cette tribu, situé au nord du désert central. Le détachement était placé sous le commandement du cousin du Prophète, Abû Salamah, qui avait reçu pour instructions de tout tenter pour prendre le camp ennemi par surprise. Ce qui fut fait, mais, après un bref combat au cours duquel les pertes furent minimes de part et d'autre, les Bédouins se retirèrent et se dispersèrent dans toutes les directions, tandis que les musulmans regagnaient Médine au bout de onze jours, rapportant de l'expédition un vaste troupeau de chameaux et trois bergers. L'opération avait rempli son principal objectif, qui était de démontrer que l'Islam n'avait rien perdu de sa puissance.

À la même époque parvint la nouvelle qu'un autre raid, dont l'origine se situait plus au sud, se préparait contre Médine. Cette fois, cependant, le Prophète eut l'intuition que l'hostilité contre l'Islam était entièrement concentrée dans un homme d'une exceptionnelle malveillance, qui était le chef de la branche lihyânite de la

tribu des Hudhayl. Si cet homme pouvait être éliminé, il n'y aurait pratiquement plus de danger de ce côté-là. Le Prophète envoya donc 'Abd Allâh ibn Unays, des Khazraj, avec mission de le tuer. « Ô Envoyé de Dieu, demanda 'Abd Allâh, décris-le-moi afin que je puisse le reconnaître. – Lorsque tu le verras, lui dit le Prophète, il te fera penser à Satan. Le signe certain qu'il est bien l'homme que tu cherches sera qu'en le voyant tu seras secoué d'un frisson. » La chose se passa comme le Prophète l'avait dit et, ayant tué l'homme, 'Abd Allâh revint sain et sauf de sa mission.

Le projet de lancer un raid contre Médine avait été complètement abandonné, mais c'est à coup sûr pour venger la mort d'un de leurs chefs que, le mois suivant, quelques hommes de Hudhayl attaquèrent six musulmans qui allaient rendre visite à deux petites tribus avoisinantes pour les instruire dans la religion. La rencontre eut lieu à Rajî', un point d'eau situé non loin de La Mecque. Trois des hommes du Prophète moururent en combattant et trois furent faits prisonniers, dont l'un fut tué un peu plus tard alors qu'il tentait de s'échapper. Parmi ceux qui étaient morts au combat se trouvait 'Asim l'Awsite, celui-là même qui avait tué deux porte-étendard des Quraysh à Uhud. La mère de ces deux guerriers avait juré qu'elle boirait du vin dans le crâne de celui qui les avait tués, et les hommes de Hudhayl étaient bien décidés à lui vendre sa tête pour qu'elle puisse assouvir sa vengeance. Cependant, le corps de 'Asim fut protégé contre leur dessein par un essaim d'abeilles qui en interdit l'approche jusqu'à la tombée de la nuit, après quoi il fut entraîné pendant la nuit par un torrent en crue, en sorte que le vœu de la mère ne fut jamais accompli. Quant aux deux captifs, Khubayb, des Aws, et Zayd, des Khazraj, ils furent vendus aux Quraysh, lesquels saisissaient encore avec joie toute occasion de venger leurs morts de Badr. Khubayb fut acheté par un confédéré des Bani Nawfal, qui en fit don à un membre de ce clan afin que ce dernier puisse le mettre à mort pour venger son père. Safwân acheta Zayd pour une fin analogue, et les deux hommes furent gardés en prison à La Mecque en attendant que les mois sacrés se fussent écoulés.

Dès que la nouvelle lune de Safar eut fait son apparition, les captifs furent emmenés jusqu'à Tan'îm, en dehors du territoire sacré. Là, ils se rencontrèrent pour la première fois depuis leur emprisonnement et, en s'embrassant, ils s'exhortèrent mutuellement à la patience. Les

Bani Nawfal et ceux qui les accompagnaient emmenèrent ensuite Khubayb à quelque distance de là. Voyant qu'ils allaient le lier à un poteau, il leur demanda de pouvoir d'abord prier et il accomplit deux cycles de la prière rituelle. On dit que c'est lui qui inaugura ainsi la coutume selon laquelle un condamné prie de cette façon avant d'être mis à mort. Pendant qu'ils le liaient au poteau, ses exécuteurs lui disaient : « Renonce à l'Islam et nous te rendrons la liberté. – Je ne renierais pas l'Islam, répliqua-t-il, même si je devais recevoir en échange tout ce qui se trouve sur terre. – Ne souhaiterais-tu pas que Muhammad soit à ta place, reprirent-ils, et que toi tu te trouves dans ta maison ? – Je ne voudrais pas me trouver dans ma maison si, pour cela, Muhammad devait être piqué par une seule épine, répondit-il. – Renonce, ô Khubayb, insistèrent-ils, car si tu ne le fais pas sans faute tu mourras de notre main. – C'est peu de chose que d'être tué pour Dieu, reprit Khubayb, si je peux mourir en Lui ! » Puis il continua : « Quant à tourner mon visage vers une autre direction que celle de la sainteté » – il désignait par là La Mecque, parce que ses persécuteurs l'avaient tourné dans un autre sens – « en vérité Dieu a dit : *Où que vous vous tourniez, là est la Face de Dieu*[1] ». Il ajouta encore : « Ô Dieu, il n'y a personne ici qui puisse porter à Ton Envoyé ma salutation de paix, alors porte-lui Toi-même ma salutation. » À cet instant, le Prophète était assis à Médine avec Zayd et quelques autres de ses Compagnons, et il fut envahi par un état semblable à celui qui s'emparait de lui au moment de la descente de la Révélation. Ceux qui l'entouraient l'entendirent prononcer ces mots : « Et que sur lui soient la Paix et la Miséricorde de Dieu ! » Puis il expliqua : « C'est Gabriel qui est venu m'apporter la salutation de paix de la part de Khubayb »[2].

Il y avait parmi les Quraysh une quarantaine de garçons dont les pères avaient été tués à Badr et l'on remit une lance à chacun d'eux en leur disant : « Voici l'homme qui a tué vos pères. » Ils le piquèrent de leur lance mais sans le tuer, de sorte qu'un homme vint poser sa main sur celle d'un des garçons et infligea à Khubayb une blessure mortelle, puis un autre fit de même, en dépit de quoi il resta en vie pendant une heure, ne cessant de répéter les deux témoignages de

1. II, 115.
2. W. 360.

l'Islam : *Il n'y a de dieu sinon Dieu et Muhammad est l'Envoyé de Dieu.*

Ce fut ensuite au tour de Zayd d'être mis à mort. Celui-ci accomplit également deux cycles de prière avant d'être attaché au poteau et, aux mêmes questions, il fit les mêmes réponses. Akhnas ibn ash-Sharîq, le confédéré du clan de Zuhrah qui avait suivi les autres jusqu'à Tan'îm, ne put s'empêcher d'observer : « Il n'y a pas de père qui aime son fils autant que les Compagnons de Muhammad aiment Muhammad. »

Lorsque 'Ubaydah était mort à la suite du combat singulier qui l'avait opposé à 'Utbah, au commencement de la bataille de Badr, il avait laissé une veuve beaucoup plus jeune que lui, Zaynab, fille de Khuzaymah, de la tribu bédouine des 'Amir. Elle possédait une nature très généreuse qui lui avait valu, avant même la venue de l'Islam, d'être surnommée « la mère des pauvres ». Un an après qu'elle fut devenue veuve elle n'était toujours pas remariée, et, lorsque le Prophète lui demanda sa main, elle accepta avec joie. Un quatrième appartement fut préparé pour elle dans la maison qui jouxtait la Mosquée, et c'est certainement à l'occasion de cette nouvelle alliance que le Prophète reçut la visite d'Abû Barâ', le vieux chef de la tribu de Zaynab. Au moment où l'Islam lui fut présenté, le vieillard laissa nettement entendre qu'il n'y était pas hostile. Sans adopter lui-même sur-le-champ la nouvelle religion, il demanda néanmoins que quelques musulmans soient envoyés pour instruire toute sa tribu. Le Prophète exprima la crainte que ceux-ci ne soient attaqués par d'autres tribus : les Bani 'Amir étaient une branche des Hawâzin, et leur territoire s'étendait au sud de celui de Sulaym et d'autres tribus de Ghatafân contre lesquelles l'oasis de Yathrib devait se tenir continuellement sur ses gardes. Abû Barâ' ayant promis que personne ne violerait la protection que lui-même, en tant que chef des 'Amir, donnerait à ces musulmans, le Prophète choisit quarante de ses Compagnons éminemment représentatifs de l'Islam par leur piété et leur science, et il plaça à leur tête un Khazrajite nommé Mundhir ibn 'Amr. Dans le groupe se trouvait 'Amir ibn Fuhayrah, l'affranchi qu'Abû Bakr avait choisi pour accompagner le Prophète et lui-même lors de l'Hégire.

On ignorait à Médine que l'autorité d'Abû Barâ' était contestée au sein même de sa tribu et il advint que son neveu, qui aspirait à

prendre sa place comme chef, tua l'un des Compagnons qui avait été envoyé en avant des autres porteur d'une lettre du Prophète, et lança un appel aux membres de sa tribu pour qu'ils mettent à mort les autres musulmans. Lorsqu'il s'avéra que la tribu se rangeait presque unanimement du côté d'Abû Barâ' et honorait la protection qu'il avait accordée, le neveu, dépité, envoya un message à deux clans des Sulaym qui avaient été récemment impliqués dans des hostilités avec Médine, pour les inciter à exécuter son projet. Ils envoyèrent immédiatement un détachement de cavaliers et massacrèrent toute la délégation des musulmans, qui campaient sans méfiance auprès du puits de Ma'ûnah. Deux hommes, cependant, échappèrent à la tuerie parce qu'ils étaient allés faire paître les chameaux. L'un d'eux était Hârith ibn as-Simmah, qui avait combattu si vaillamment à Uhud. Le second était 'Amr, du clan Damrah des Kinânah. Alors qu'ils revenaient du pâturage, ils aperçurent à leur grand effroi des troupes de vautours qui tournoyaient au-dessus de leur camp, volant à basse altitude comme au-dessus d'un champ de bataille jonché de morts ; ils trouvèrent leurs compagnons qui gisaient ensanglantés alors que, non loin de là, les cavaliers des Sulaym étaient en train de discuter avec tant de sérieux qu'ils ne prêtèrent pas attention aux nouveaux arrivants. 'Amr fut d'avis qu'ils devaient s'échapper et regagner Médine pour y porter la nouvelle, tandis que Hârith déclara : « Je ne saurais m'empêcher de combattre sur un champ où Mundhir a été tué », et il se jeta sur les ennemis, en tuant deux avant que lui-même et 'Amr fussent subjugués par le nombre et faits prisonniers. Assez bizarrement, les gens de Sulaym ne semblaient pas décidés à mettre à mort leurs captifs, pas même Hârith qui venait de tuer deux de leurs hommes et à qui ils demandèrent ce qu'ils devaient faire de lui. Il répondit que son seul désir était qu'on l'amène auprès du corps de Mundhir, qu'on lui donne des armes et qu'on le laisse combattre seul contre eux tous. Ils accédèrent à son vœu et il tua encore deux hommes avant de succomber lui-même. Quant à 'Amr, ils le libérèrent et lui demandèrent de leur dire le nom de tous ses compagnons morts. Il se rendit avec eux auprès de chacun, annonçant son nom et sa généalogie. Après quoi, ils lui demandèrent si ses compagnons étaient au complet et s'il ne manquait personne. « Il y a un affranchi d'Abû Bakr, nommé 'Amir ibn Fuhayrah, que je ne puis trouver, dit-il. – Quel était son

statut parmi vous ? demandèrent-ils. – Il était un des meilleurs d'entre nous, dit 'Amr, un des premiers Compagnons de notre Prophète. – Dois-je te dire ce qui lui est arrivé ? » reprit son interlocuteur. Ils appelèrent alors un des leurs nommé Jabbâr, celui qui avait tué 'Amir de sa propre main, qui raconta comment il était arrivé derrière 'Amir et l'avait percé de sa lance entre les épaules. La pointe était ressortie par la poitrine et, avec son dernier souffle, 'Amir avait prononcé ces mots : « Par Dieu, j'ai triomphé ! » « Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? », s'était demandé Jabbâr, pensant que c'est plutôt lui-même qui aurait pu prétendre avoir triomphé. Rempli d'étonnement, il avait retiré sa lance du corps de 'Amir, mais sa stupéfaction avait été plus grande encore lorsque des mains invisibles avaient soulevé le corps et l'avaient entraîné dans les airs jusqu'à ce qu'il ait disparu de la vue. Dès que l'on eut expliqué à Jabbâr que le « triomphe » signifiait le Paradis, il entra dans l'Islam. Lorsqu'on lui raconta l'événement, le Prophète déclara que les Anges avaient emmené 'Amir à 'Illiyyûn[3], nom qui désigne un des Paradis suprêmes[4].

Les Sulaymites retournèrent dans leur tribu où le récit des événements qu'ils venaient de vivre fut maintes et maintes fois répété, marquant le début de la conversion de cette tribu. Quant à 'Amr, le survivant qui avait été libéré, ils lui dirent que le massacre avait été perpétré à l'instigation des Bani 'Amir. Aussi, sur son chemin de retour à Médine, 'Amr tua-t-il deux hommes de cette tribu, pensant venger ainsi ses compagnons morts. Mais, en fait, ces deux hommes étaient entièrement innocents, étaient restés fidèles à Abû Barâ' et respectueux de la protection qu'il avait offerte aux croyants, en sorte que le Prophète insista pour que l'on paie pour eux le prix du sang à leurs proches parents.

3. W. 349.
4. Cor. LXXXIII, 18-19.

CHAPITRE LVII

Bani Nadîr

Les membres de la tribu juive des Nadîr étaient depuis longtemps des confédérés des Bani 'Amir, et le Prophète décida de leur demander de l'aider à payer le prix du sang. Il se rendit chez eux avec Abû Bakr, 'Umar et quelques autres Compagnons, et il leur exposa la situation. Ils acceptèrent de faire ce qu'on leur demandait et invitèrent leurs visiteurs à prendre un repas préparé en leur honneur. Le Prophète accepta l'invitation et quelques-uns des juifs présents se retirèrent, dont un de leurs chefs, Huyay, qui paraissait vouloir donner ses instructions en vue de la réception qui allait suivre. Alors qu'ils étaient assis en face d'une des forteresses, Gabriel se présenta au Prophète, sans être vu de quiconque à part lui, et lui fit savoir que les juifs se préparaient à le tuer et qu'il devait regagner Médine sur-le-champ. Il se leva donc et quitta l'assemblée sans mot dire, chacun pensant qu'il allait revenir parmi eux un moment plus tard. Lorsqu'un certain temps se fut écoulé sans qu'il soit réapparu, Abû Bakr dit aux autres Compagnons qu'ils feraient mieux de s'en aller aussi. Ils prirent congé des juifs et se rendirent à la maison du Prophète. Celui-ci leur expliqua ce qui était arrivé et il dépêcha Muhammad ibn Maslamah chez les Bani Nadîr avec des instructions précises sur ce qu'il devait leur dire. Le messager se dirigea en toute célérité vers les forteresses juives et quelques chefs en sortirent pour venir à sa rencontre. « L'Envoyé de Dieu, leur dit-il, m'a chargé de vous dire ceci : "En complotant pour me tuer, vous avez rompu le pacte que j'avais conclu avec vous." » Après quoi il leur donna les détails exacts du complot qu'ils avaient tramé, puis il en vint à l'essentiel du message envoyé par le Prophète : « Je vous donne dix jours pour quitter mon pays. Quiconque parmi vous s'y trouvera

encore au-delà de cette date aura la tête tranchée. » « Ô fils de Maslamah, s'écrièrent-ils, jamais nous n'aurions pensé qu'un homme des Aws puisse nous apporter un tel message. – Les cœurs ont changé ! » répondit-il.

La plupart des Nadîr avaient déjà commencé leurs préparatifs de départ lorsque Ibn Ubayy leur fit dire de ne pas quitter leurs terres et leur promit son soutien. De son côté, Huyay parvint à les convaincre, non sans mal, de ne pas fléchir, persuadé qu'il était que leurs alliés bédouins ne les abandonneraient pas dans cette situation critique, non plus que leurs puissants alliés et coreligionnaires, les juifs Bani Qurayzah. Ayant fait porter d'urgents appels au secours à toutes ces tribus, il envoya son frère au Prophète avec ce message : « Nous ne quitterons pas nos demeures ni nos possessions ; agis donc comme tu l'entends ! » « *Allâhu akbar*, Dieu est le plus grand ! » s'exclama le Prophète, et la formule fut reprise en chœur par tous les Compagnons qui l'entouraient. « Les juifs ont déclaré la guerre », commenta-t-il. Il rassembla immédiatement une armée et, plaçant l'étendard dans les mains de 'Alî, il fit marche vers les villages des Nadîr, situés à une petite distance au sud de la ville. Les musulmans accomplirent la prière de l'après-midi dans une cour spacieuse que les juifs venaient d'évacuer parce qu'elle se trouvait à l'extérieur de leurs défenses. La prière achevée, le Prophète conduisit ses troupes en direction des forteresses.

Les remparts étaient garnis d'archers et de frondeurs qui avaient disposé de grosses pierres pour écraser les assaillants au cas où ceux-ci s'attaqueraient aux murailles. Des flèches et des pierres furent lancées des deux côtés jusqu'à la tombée de la nuit. Les juifs avaient été surpris par la rapidité de l'attaque ; mais le jour suivant, pensaient-ils, les secours ne manqueraient pas d'arriver des Qurayzah et d'Ibn Ubayy ; et, deux ou trois jours plus tard, les alliés de Ghatafân arriveraient à leur tour. Cependant, l'armée musulmane ne cessait de grossir, alimentée par un flux continuel d'habitants de Médine qui, pour une raison ou une autre, avaient été empêchés de se mettre en route avec le Prophète. Au moment de la prière de la nuit, l'armée était devenue assez nombreuse pour pouvoir cerner l'ennemi de tous côtés. Le Prophète dit la prière avec ses troupes puis il regagna Médine avec dix de ses Compagnons, laissant à 'Alî le commandement du camp. Durant toute la nuit et jusqu'à la prière

de l'aube, les combattants chantèrent des litanies à la gloire de Dieu. Le Prophète vint les rejoindre dans le courant de la matinée.

À mesure que les jours passaient, les Bani Nadîr commençaient à désespérer de l'aide qu'ils avaient attendue avec tant de conviction. Les Bani Qurayzah avaient refusé de rompre le pacte conclu avec le Prophète, les Bani Ghatafân se cantonnaient dans un silence énigmatique et Ibn Ubayy était contraint d'admettre qu'il ne pouvait rien faire. Mais plus l'espoir des assiégés s'amenuisait, plus l'animosité s'attisait entre eux. Depuis longtemps, il existait entre les membres de la tribu des ressentiments et des rancœurs ; et maintenant qu'ils se trouvaient totalement coupés du reste du monde, sans qu'aucun signe d'assistance ne se manifeste d'un côté quelconque, la situation devenait intolérable. Elle le fut tout à fait lorsque, après une dizaine de jours ou davantage, le Prophète donna l'ordre d'abattre quelques-uns des palmiers qui pouvaient être aperçus du haut des murailles. Il s'agissait d'un sacrifice, car Muhammad savait que le territoire lui appartenait déjà virtuellement ; mais ce geste fut accompli par une permission divine [1] qui pouvait être interprétée comme un ordre, et il eut pour conséquence immédiate d'abattre la résistance de l'ennemi. Les Bani Nadîr tiraient grande fierté de leurs palmiers, qui étaient une de leurs principales sources de revenu, et même s'il leur fallait maintenant quitter leur terre, ils continueraient de la considérer comme leur avec l'espoir de pouvoir la récupérer dans un proche avenir, puisque aussi bien les Quraysh avaient promis d'éradiquer l'Islam de l'oasis. Or, si les palmiers étaient détruits, il faudrait de nombreuses années pour les remplacer. Pour commencer, il n'en avait été coupé que quelques-uns, mais jusqu'où cette destruction irait-elle ? Huyay fit dire au Prophète qu'ils quitteraient leur terre, mais Muhammad fit répondre qu'il n'avait plus l'intention de les laisser emporter en exil la totalité de leurs biens : « Quittez vos terres, et prenez avec vous tout ce que vos chameaux sont capables de porter, à l'exception de vos armes et de vos armures. »

Huyay commença par refuser, mais les membres de sa tribu l'obligèrent à accepter la proposition et ils reprirent les préparatifs qu'ils avaient interrompus deux semaines auparavant. Ils arrimèrent sur leurs chameaux jusqu'aux portes et aux linteaux de leurs maisons,

1. Cor. LIX, 5.

et lorsque tout fut prêt, ils partirent sur la route de Syrie en direction du nord. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu une caravane d'une telle magnificence. Tandis que les chameaux cheminaient l'un derrière l'autre à travers la foule dense du marché de Médine, tous les regards se tournaient vers eux, admirant la richesse de leur harnachement comme celle de leur charge. Les splendides rideaux des howdahs étaient tirés, laissant apercevoir des femmes vêtues de robes de soie, de brocart ou de velours vert ou rouge, parées de bijoux faits de l'or le plus fin et sertis de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. On savait que les Bani Nadîr étaient opulents, mais jusqu'alors personne en dehors de leur communauté n'avait eu l'occasion d'apercevoir autre chose qu'une petite fraction de leurs richesses. Ils s'avançaient au son d'une musique de tambourins et de fifres et proclamaient avec fierté que s'ils avaient laissé derrière eux leurs palmeraies, d'autres tout aussi fertiles les attendaient ailleurs, là où ils se rendaient. Un grand nombre d'entre eux s'arrêtèrent et s'installèrent sur des terres qu'ils possédaient à Khaybar, tandis que d'autres allèrent plus au nord et s'établirent à Jéricho ou au sud de la Syrie. Selon la Révélation, les terres des Bani Nadîr et tout ce qu'ils laissaient derrière eux devenaient la propriété du Prophète et étaient destinés aux pauvres et aux nécessiteux, notamment *aux Émigrés qui sont pauvres et qui ont été expulsés de leurs maisons*[2]. Deux seulement parmi les Auxiliaires en reçurent une part, en raison de leur extrême dénuement. Mais, en donnant la majeure partie de ces biens aux Émigrants, le Prophète les rendit indépendants et soulagea ainsi les Auxiliaires d'une lourde charge.

2. LIX, 8.

CHAPITRE LVIII

Paix et guerre

Durant les mois qui suivirent, soit au début de l'année 626 de l'ère chrétienne, Fâtimah donna naissance à un autre fils. Le Prophète aimait tant le nom al-Hasan qu'il nomma le plus jeune frère al-Husayn, c'est-à-dire « le petit Hasan », autrement dit « le beau petit ». À peu près en même temps, sa nouvelle épouse Zaynab, « la mère des pauvres », tomba malade et mourut alors que moins de huit mois s'étaient écoulés depuis leur mariage. Il dirigea la prière funèbre et la fit enterrer dans le Baqî', non loin de la tombe de sa fille Ruqayyah. Le mois suivant ce fut son cousin Abû Salamah qui mourut d'une blessure reçue à Uhud, laquelle s'était refermée trop vite puis s'était rouverte. Le Prophète l'assista durant ses derniers moments, pria pour lui alors qu'il rendait son dernier soupir et lui ferma les yeux lorsque la mort eut fait son œuvre.

Abû Salamah et sa femme avaient formé un couple particulièrement uni. Un jour, elle avait voulu qu'ils se promettent solennellement de ne pas se remarier lorsque l'un d'entre eux viendrait à mourir, mais il lui avait répondu qu'au cas où lui-même mourrait le premier elle devrait se remarier, et avant de mourir il avait formulé cette prière : « Dieu, accorde à Umm Salamah après moi un mari meilleur que moi, qui ne lui causera ni mal ni tristesse. » Quatre mois après sa mort, le Prophète vint trouver Umm Salamah et la demanda en mariage. Elle répondit qu'elle craignait de ne pas être pour lui une épouse convenable : « Je suis une femme dont le meilleur temps est passé, dit-elle, et je suis la mère d'orphelins. De plus, je suis extrêmement jalouse de tempérament et toi, Envoyé de Dieu, tu as déjà plusieurs épouses. » Le Prophète répondit : « En ce qui concerne l'âge, je suis plus âgé que toi ; quant à ta jalousie, je prierai

Dieu de t'en débarrasser ; et quant à tes enfants orphelins, Dieu et son Envoyé en prendront soin. » Ils se marièrent donc et le Prophète lui donna la maison qui avait appartenu à Zaynab.

Malgré ce qu'elle avait dit de son âge, Umm Salamah était encore en pleine jeunesse, n'ayant pas plus de vingt-neuf ans. Elle n'en avait que dix-huit lorsqu'elle avait émigré en Abyssinie avec Abû Salamah. Pour ce qui est de sa jalousie, elle avait raison de craindre que le mariage ne la mette à l'épreuve, crainte qu'elle n'était du reste pas seule à ressentir. 'A'ishah n'avait pas eu de mal à accepter Hafsah, non plus que Zaynab ; mais avec cette nouvelle épouse, la chose était différente, en partie sans doute parce qu'elle-même avait pris de l'âge, ayant presque atteint sa quatorzième année. Elle avait souvent rencontré Umm Salamah et toutes les deux avaient œuvré ensemble aux préparatifs du mariage de Fâtimah. Jamais, cependant, elle ne l'avait considérée comme une rivale possible. Maintenant que tout le monde à Médine parlait du nouveau mariage du Prophète et de la grande beauté de sa nouvelle épouse, 'A'ishah était troublée et craintive. « J'étais terriblement triste, raconte-t-elle, à cause de ce qu'on me disait de sa beauté, aussi fis-je un effort pour lui être agréable afin de pouvoir l'observer de près, et je vis qu'elle était encore beaucoup plus belle qu'on me l'avait décrite. J'en fis part à Hafsah qui me répondit : "Il n'en est rien, ce n'est que ta jalousie qui te la fait voir ainsi ; elle n'est pas telle qu'on le dit." Elle-même fit ensuite des avances à Umm Salamah pour pouvoir juger par ses propres yeux, puis elle me dit : "Je l'ai observée, mais elle n'est pas comme tu dis, de loin pas, même s'il est vrai qu'elle est belle." Je retournai alors la voir et, sur ma vie, elle était comme Hafsah avait dit. Mais j'étais tout de même jalouse[1]. »

Le moment approchait où la deuxième rencontre devait avoir lieu à Badr, conformément au défi lancé par Abû Sufyân après Uhud, défi que le Prophète avait relevé. Toutefois, comme c'était une année de sécheresse, Abû Sufyân réalisa qu'il n'y aurait pas un seul brin d'herbe à brouter pour leurs chameaux et leurs chevaux tout le long du chemin. Il faudrait emporter de La Mecque tout le fourrage pour l'expédition, alors que leurs réserves étaient déjà presque vides. Il

1. I. S. VIII, 66.

ne voulait cependant pas endosser le déshonneur d'un désaveu pour un affrontement qu'il avait lui-même proposé. Il eût souhaité que Muhammad fût le premier à se dédire, mais les nouvelles venues de Yathrib annonçaient que le Prophète se préparait déjà au départ. Pouvait-on l'inciter à changer son dessein ? Abû Sufyân tint conseil avec Suhayl et un ou deux autres chefs des Quraysh, et ensemble ils dressèrent un plan. Il y avait alors à La Mecque un ami de Suhayl nommé Nu'aym, qui était un des notables des Bani Ashja', un clan des Ghatafân. Cet homme leur inspirait confiance et, puisqu'il ne s'agissait pas d'un Quraysh, on pouvait penser qu'il ferait un observateur neutre et objectif. Ils lui offrirent vingt chameaux s'il parvenait à faire renoncer les musulmans à se mettre en route pour Badr. Nu'aym accepta l'offre et partit immédiatement pour l'oasis, où il décrivit en termes inquiétants les forces qu'Abû Sufyân était en train de mettre sur pied de guerre pour les conduire à Badr. Il s'adressa aux différents groupes dont se composait la communauté : Émigrants, Auxiliaires, juifs et hypocrites, les avertissant du danger qui les menaçait et concluant chacune de ses harangues par cette exhortation : « Restez donc là où vous êtes et n'allez pas combattre les Quraysh. Par Dieu, je pense que pas un seul d'entre vous n'en sortirait vivant ! » Les juifs et les hypocrites se réjouirent des nouvelles concernant les préparatifs de guerre des Mecquois, et ils firent de leur mieux pour que l'information se répande à travers toute la ville. Nu'aym parvint même à faire impression sur les musulmans, dont beaucoup pensaient qu'il serait insensé de se rendre à Badr. Le Prophète eut vent de ces changements d'attitude et il commença à craindre que personne ne le suive. Cependant, Abû Bakr et 'Umar insistèrent pour qu'en aucun cas il ne revienne sur le défi qu'il avait relevé : « Dieu soutiendra Sa religion, dirent-ils, et Il donnera la force à Son Envoyé. – J'irai à leur rencontre, conclut le Prophète, même si je dois y aller seul. »

Ces quelques mots coûtèrent à Nu'aym ses chameaux, anéantissant tous ses efforts au moment même où il commençait à penser que sa mission avait réussi. Malgré lui, cependant, il était impressionné par l'échec même de sa tentative : il fallait, pour l'expliquer, que soit à l'œuvre à Médine une puissance échappant à son contrôle et plus forte que toute son expérience ; et c'est ainsi que les semences de l'Islam furent déposées dans son cœur. Le Prophète se mit en

marche, comme il avait été prévu initialement, avec mille cinq cents hommes montés sur des chameaux, et dix cavaliers. Beaucoup emportaient avec eux des marchandises, dans l'intention de faire commerce à la foire de Badr.

Dans l'intervalle, Abû Sufyân avait dit aux Quraysh : « Sortons de la ville et passons une ou deux nuits en route ; après quoi nous reviendrons sur nos pas. Si Muhammad ne se met pas en marche, il apprendra que nous étions sortis et que nous sommes rentrés à La Mecque parce qu'il n'était pas venu à notre rencontre. Ainsi, il sera dans son tort et l'opinion nous sera favorable. » En fait, cependant, le Prophète et ses Compagnons passèrent huit jours à la foire de Badr, et tous ceux qui y participaient colportèrent dans toutes les directions la nouvelle que les Quraysh avaient manqué à leur parole tandis que Muhammad et ses Compagnons avaient tenu la leur et s'étaient présentés pour combattre les Quraysh selon ce qu'ils avaient promis. Lorsque la nouvelle de la grande victoire morale de leur ennemi et de leur propre flétrissure aux yeux de l'Arabie parvint à La Mecque, Safwân et d'autres reprochèrent amèrement à Abû Sufyân d'avoir jamais proposé la deuxième rencontre de Badr. Cette mortification les fit cependant intensifier leurs préparatifs pour la vengeance finale et définitive qu'ils espéraient infliger au fondateur de la nouvelle religion et à ceux qui le suivaient.

Après son retour de Badr, le Prophète connut à Médine un mois de paix, jusqu'à ce qu'au début de la cinquième année du calendrier musulman, correspondant à juin 626 de l'ère chrétienne, on vint lui annoncer que plusieurs clans des Ghatafân se préparaient de nouveau à lancer un raid contre l'oasis. Muhammad descendit immédiatement dans la plaine du Najd avec quatre cents hommes mais, cette fois encore, l'ennemi s'évanouit au moment même où les musulmans s'apprêtaient à le rejoindre. C'est pendant cette expédition, alors qu'ils étaient tout proches de l'ennemi, que le Prophète reçut la révélation concernant la « prière de la crainte », c'est-à-dire la façon dont les guerriers doivent abréger la prière rituelle et en modifier les mouvements au moment du danger et dont certains d'entre eux doivent monter la garde pendant que leurs compagnons prient[2].

2. IV, 101-102.

Parmi les Auxiliaires qui faisaient partie de la troupe se trouvait Jâbir, fils de 'Abd Allâh. C'est lui qui, quelques années plus tard, rapporta un incident qui eut lieu lors d'un de leurs bivouacs : « Nous étions avec le Prophète lorsqu'un Compagnon apporta un oisillon qu'il venait d'attraper et que le père ou la mère de cet oiseau se lança sur les mains de celui qui tenait le petit. Je vis l'émerveillement se peindre sur les visages, et le Prophète nous dit : "Vous vous émerveillez à la vue de cet oiseau ? Vous avez pris son petit et il s'est précipité du haut des airs mû par une tendre pitié pour lui. Et pourtant, je le jure par Dieu, votre Seigneur est plus miséricordieux pour vous que ne l'est cet oiseau pour sa progéniture[3]." Et il dit à l'homme d'aller remettre l'oisillon là où il l'avait trouvé. »

Le Prophète a aussi déclaré : « Dieu a cent miséricordes, et Il en a fait descendre une parmi les djinns, les hommes, le bétail et les animaux prédateurs. C'est pour cela qu'ils font preuve de bonté et de pitié les uns pour les autres, et c'est pourquoi les créatures sauvages ont de la tendresse pour leur progéniture. Quant aux quatre-vingt-dix-neuf miséricordes, Dieu se les est réservées pour Lui-même afin de pouvoir faire miséricorde à Ses serviteurs au Jour de la Résurrection[4]. »

Jâbir a aussi relaté comment, lors du retour à Médine, le gros de la troupe avait pris de l'avance sur le Prophète qui chevauchait à l'arrière avec quelques Compagnons. Jâbir lui-même, dont le chameau était vieux et faible, avait dû renoncer à rester en avant avec l'armée, en sorte que le Prophète l'eut bientôt rattrapé et lui demanda pourquoi il traînait ainsi derrière les autres. « Ô Envoyé de Dieu, dit-il, mon chameau ne peut pas aller plus vite. – Fais-le s'agenouiller », dit le Prophète en même temps qu'il agenouillait lui-même son propre chameau. Et Jâbir de poursuivre ainsi son récit : « "Donne-moi ce bâton", m'ordonna le Prophète ; ce que je fis et, l'ayant saisi, il s'en servit pour donner à mon chameau une ou deux poussées. Puis il me fit remettre en selle et nous repartîmes ensemble. Alors, par Celui qui a donné à Son Envoyé le message de vérité, mon chameau s'est mis à dépasser le sien.

« En chemin, je conversais avec l'Envoyé de Dieu et il me demanda : "Veux-tu me vendre ton chameau ?" Je lui répondis que

3. W. 487.
4. M. XLIX, 4.

je voulais le lui donner. "Non, dit-il, mais vends-le-moi !" Je compris au ton de sa voix qu'il me fallait marchander. Je lui demandai donc de proposer son prix et le Prophète annonça : "Je le prendrai pour un dirham. – Que nenni ! m'exclamai-je, car ce serait vraiment me donner trop peu. – Pour deux dirhams, dit le Prophète. – Que nenni !" repris-je, et il continua ainsi, augmentant le prix jusqu'à atteindre quarante dirhams, c'est-à-dire une once d'or, prix que j'acceptai. Le Prophète me demanda ensuite : "Es-tu déjà marié, Jâbir ?" Je lui répondis que je l'étais, et il continua : "Est-ce une femme qui avait déjà été mariée ou une vierge ? – Une qui avait déjà été mariée, répondis-je. – Pourquoi pas une jeune fille, dit-il, avec qui tu jouerais et qui jouerait avec toi ? – Ô Envoyé de Dieu, dis-je, mon père a été tué le jour d'Uhud et il m'a laissé avec ses sept filles, de sorte que j'ai épousé une femme maternelle qui veuille les rassembler autour d'elle, coiffer leur chevelure et répondre à leurs besoins." Il admit que j'avais fait un bon choix, puis il dit que lorsque nous atteindrions Sirâr, qui n'était éloigné que d'environ une lieue et demie de Médine, il sacrifierait des chameaux et passerait la journée là, qu'ainsi mon épouse aurait des nouvelles de notre arrivée et se mettrait à épousseter ses coussins. "Mais nous n'avons pas de coussins ! m'exclamai-je. – Ils viendront, dit le Prophète ; ainsi donc quand tu rentreras chez toi, fais ce qu'il faut."

« Le matin qui suivit notre retour, je pris mon chameau et le fis agenouiller devant la porte du Prophète. Celui-ci sortit et me dit de laisser le chameau là où il était et d'aller accomplir deux cycles de prosternations dans la Mosquée, ce que je fis. Il demanda ensuite à Bilâl de me peser une once d'or, et il me donna un peu plus que ce qu'avait indiqué la balance. Je pris l'or et m'apprêtais à partir lorsque le Prophète me rappela. "Prends ton chameau, dit-il, il est à toi, et garde le prix qu'on t'a payé pour lui"[5]. »

C'est au cours de ces mois, entre une campagne et l'autre, que Salmân le Persan vint trouver le Prophète pour lui demander aide et conseil. Son maître, un juif des Bani Qurayzah, le faisait travailler si durement sur le domaine qu'il possédait au sud de Médine qu'il n'avait jamais pu avoir un contact quelque peu étroit avec la communauté musulmane. Pour lui, il était resté hors de question de

5. I. I. 664.

pouvoir participer à la bataille de Badr ou à celle d'Uhud ou à l'une quelconque des petites expéditions que le Prophète avait lui-même conduites ou qu'il avait fait exécuter au cours des quatre dernières années. N'y avait-il pas quelque moyen d'échapper à sa situation actuelle ? Il avait demandé à son maître combien il lui en coûterait pour acheter sa liberté, mais le prix dépassait largement ses moyens puisqu'il lui faudrait payer quarante onces d'or et planter trois cents palmiers-dattiers. Le Prophète lui dit d'écrire à son maître pour lui dire qu'il était d'accord de payer l'or et de planter les arbres. Il fit ensuite appel à ses Compagnons pour qu'ils aident Salmân à trouver des palmiers, ce qu'ils firent, l'un apportant trente pousses de palmier, un autre vingt, etc., jusqu'à ce que la totalité du lot ait été réunie. « Va creuser les trous pour les planter, Salmân, dit le Prophète, et viens me prévenir lorsque tu auras terminé, car c'est ma main qui les mettra à leur place. » Les Compagnons aidèrent Salmân à préparer le sol et le Prophète vint planter une à une les trois cents pousses, qui toutes prirent racine et prospérèrent.

Pour le reste du prix demandé, le Prophète donna à Salmân un morceau d'or de la taille d'un œuf de poule qu'il avait reçu en cadeau et qui provenait d'une des mines, et il dit à Salmân d'acheter sa liberté avec cet or. « Quelle part de ma dette cela va-t-il couvrir ? » demanda Salmân, pensant que le prix demandé pour son rachat avait été fortement sous-évalué. Le Prophète lui reprit le morceau d'or, puis il le mit dans sa bouche et fit rouler sa langue tout autour. Ensuite, il le redonna à Salmân en disant : « Prends-le et paie avec cela la totalité du prix de ta liberté. » Au poids, Salmân en tira quarante onces d'or qu'il remit à son maître, et c'est ainsi qu'il fut affranchi[6].

Médine connut un nouveau mois de paix après lequel, à la tête d'un millier d'hommes, le Prophète fit une rapide avance vers le nord, parcourant quelque deux cents lieues jusqu'en bordure de Dûmat al-Jandal, oasis située sur la frontière syrienne qui était devenue un repaire de pillards, appartenant pour la plupart à la tribu des Bani Kalb. À plusieurs reprises, ils avaient fait main basse sur des chargements d'huile, de farine et d'autres denrées qui étaient ache-

6. I. I. 141-142.

minés vers Médine. Il y avait aussi des raisons de supposer qu'ils avaient passé un accord avec les Quraysh, ce qui signifiait qu'ils viendraient encercler les musulmans du côté nord le jour où serait lancée l'attaque générale contre l'Islam. Le Prophète et ses Compagnons pensaient continuellement à cette éventualité ; et même si l'expédition n'eut d'autre résultat immédiat que de disperser les pillards et de capturer leurs troupeaux qui avaient été mis à paître au sud de l'oasis, elle eut aussi pour conséquence, comme le souhaitaient les musulmans, d'impressionner les tribus de toute la zone septentrionale en leur révélant l'existence, en Arabie, d'une puissance nouvelle qui grandissait rapidement. Déjà les années de dissension civile qui avaient rendu Yathrib si vulnérable aux attaques externes paraissaient reléguées dans un passé lointain. Le climat de discorde avait fait place à une force unie et expansive qui pouvait frapper loin avec une rapidité saisissante et qui était d'autant plus redoutable qu'elle savait qu'attaquer est le moyen le plus sûr de se défendre.

C'est du moins ainsi que les choses se présentaient à première vue ; mais pour ceux qui étaient capables d'en approfondir la nature, cette force était plus grande encore qu'il n'y paraissait, car elle prenait appui sur une union qui était elle-même un miracle. La Révélation avait dit au Prophète : *Aurais-tu dépensé tout ce qui est sur la terre, tu n'aurais pas pu unir leurs cœurs. Mais Dieu a uni leurs cœurs*[7]. La présence du Prophète n'en était pas moins un des grands moyens de réaliser cette union. Providentiellement, cette présence avait reçu une force d'attraction si puissante qu'aucun homme normalement doué de bonne volonté ne pouvait y résister. « Aucun d'entre vous n'a la foi tant que je ne lui suis pas plus cher que son fils et que son père, et que tous les hommes ensemble[8] » : par cette parole, le Prophète traduisait moins une condition qu'il ne confirmait le bien-fondé d'un amour que ses Compagnons lui avaient déjà donné et qu'exprimait fréquemment l'exclamation : « Puissent mon père et ma mère être ta rançon ! »

Une période de paix ne signifiait pas pour le Prophète une période de repos. Il proposait comme idéal de consacrer un tiers de chaque

7. VIII, 63.
8. M. I, 16.

cycle de vingt-quatre heures au culte divin, un tiers au travail et un tiers à la famille, ce dernier tiers comprenant le temps passé à dormir et à manger. Quant au culte divin, une bonne part s'accomplissait durant la nuit. En plus des prières prescrites de la nuit et de l'aube, les fidèles accomplissaient des cycles de prosternations surérogatoires semblables à ceux des cinq prières canoniques [9]. Le Coran enjoignait aussi de réciter longuement ses propres versets et le Prophète, de son côté, recommandait diverses litanies de repentir et de louange. Les longues veilles d'adoration nocturne avaient été établies comme une pratique normale par les premières révélations, mais la communauté à laquelle celles-ci s'adressaient était formée d'une élite spirituelle. Médine abritait aussi son propre noyau initial de croyants d'élite, mais avec la propagation rapide de l'Islam qui s'était produite au cours des dernières années, cette élite ne représentait déjà plus qu'une minorité. Or c'est à cette dernière que venait de faire allusion un verset atténuant le sentiment d'obligation qui s'attachait auparavant aux longues veilles pieuses : *En vérité ton Seigneur sait que tu te tiens en prière durant près des deux tiers, ou parfois pendant la moitié ou un tiers de la nuit, toi et un groupe de ceux qui sont avec toi. Dieu mesure la nuit et le jour. Il sait que vous ne parviendrez pas à en faire le décompte, et c'est pourquoi Il vous a soulagés. Récitez donc le Coran autant qu'il vous sera facile* [10].

L'élite des Compagnons n'en continua pas moins à prier longuement la nuit, dont le dernier tiers avait été mentionné par le Prophète comme particulièrement béni : « Chaque nuit, lorsqu'il en reste encore un tiers à courir, notre Seigneur – béni et exalté soit-Il ! – descend jusqu'au ciel le plus bas et Il dit : “Qui M'appelle, que Je puisse lui répondre ? Qui M'adresse une prière, que Je puisse l'exaucer ? Qui demande Mon pardon, que Je puisse lui pardonner [11] ?” » C'est aussi vers cette époque que furent révélés ces versets, où les croyants sont ainsi définis : *Ils s'arrachent de leur lit pour invoquer leur Seigneur avec crainte et nostalgie, et ils font l'aumône avec ce*

9. L'expression « cycle de prosternations » traduit le terme *rak'ah*, qui désigne la séquence de mouvements (position initiale debout, inclinaison, prosternation, position finale assise) constitutive d'une partie de la prière rituelle ; celle-ci peut comporter deux, trois ou quatre *rak'ah* selon le moment de la journée. *(N. d. T.)*

10. LXXIII, 20.

11. B. XIX, 12.

que Nous leur avons donné. Et nulle âme ne sait quelle allégresse leur est secrètement réservée en récompense de leurs actions[12].

La distribution des heures de la journée en trois parties égales consacrées respectivement au culte divin, au travail et à la famille ne pouvait qu'être approximative. Pour ce qui est de la famille, le Prophète ne possédait pas de chambre pour lui seul, et chaque soir il se rendait dans l'appartement de l'épouse dont c'était le tour de lui donner un foyer pour les vingt-quatre heures suivantes. Pendant la journée, il recevait de fréquentes visites de ses filles et de sa tante Safiyyah, ou c'est lui qui leur rendait visite. Fâtimah venait souvent le voir avec ses deux fils. Hasan approchait de ses dix-huit mois tandis que le petit Husayn, âgé de huit mois, commençait à marcher. Le Prophète aimait aussi sa petite-fille Umâmab qui accompagnait presque toujours sa mère Zaynab. Une ou deux fois, il l'emmena à la Mosquée perchée sur son épaule et l'y laissa pendant qu'il récitait les versets du Coran, la posant sur le sol avant de faire l'inclinaison ·t les prosternations, et la juchant à nouveau sur son épaule au ıoment où il reprenait la position verticale[13]. Un autre enfant bien-mé était le jeune Usâmah, fils de Zayd et d'Umm Ayman, qui avait .tteint sa quinzième année : le Prophète le chérissait beaucoup, et sa qualité de petit-fils lui permettait de se trouver souvent dans la maison ou à proximité.

Presque chaque après-midi, le Prophète rendait visite à Abû Bakr comme il l'avait jadis fait à La Mecque. En ces occasions, les droits de la famille et les exigences du travail coïncidaient dans une certaine mesure, car le Prophète s'entretenait souvent avec Abû Bakr des affaires de l'État, comme il le faisait aussi avec Zayd et avec ses deux beaux-fils 'Alî et 'Uthmân. Ses fonctions risquaient d'ailleurs d'envahir toute la vie du Prophète, car aucune voix dans tout Médine ne pouvait se comparer à la sienne pour résoudre un problème, répondre à une question ou régler un conflit. Même ceux qui ne croyaient pas en sa mission prophétique venaient chercher son aide en cas de besoin, à moins que l'orgueil ne les en empêche. Les disputes entre musulmans et juifs n'étaient pas rares et c'est souvent un zèle intempestif qui en était la cause, par exemple lorsque l'un

12. XXXII, 16-17.
13. I. S. VIII, 26.

des Auxiliaires frappa un jour un juif simplement à cause de la façon dont celui-ci avait formulé un serment. « Comment peux-tu jurer, s'était écrié le musulman, "par Celui qui a choisi Moïse au-dessus de tous les hommes", alors que le Prophète est présent parmi nous ? » Le juif alla se plaindre au Prophète, dont le visage refléta un vif mécontentement et qui réprimanda sévèrement l'agresseur. Dans le Coran même, il est dit que Dieu s'est adressé ainsi à Moïse : *Ô Moïse, je t'ai choisi de préférence à tous les hommes pour que tu reçoives Mes messages et Ma parole*[14]. Le Coran avait également dit : *En vérité Dieu a choisi Adam et Noé, et la famille d'Abraham, et la famille de 'Imrân de préférence à tous les mondes*[15]. Devinant ce que l'homme avait en esprit, le Prophète ajouta : « Ne dis pas que je suis meilleur que Moïse[16] ! » Il dit également, songeant peut-être à un autre cas de zèle mal placé : « Que personne de vous ne dise que je suis meilleur que Jonas[17]. » La Révélation avait du reste déjà stipulé comme faisant partie des articles du credo islamique : *Nous ne faisons pas de distinction entre aucun de Ses envoyés*[18].

En plus des questions qui touchaient au bien-être de la communauté dans son ensemble, tant dans son harmonie interne que dans ses relations avec le reste de l'Arabie et les contrées plus lointaines, il se passait rarement un jour sans que l'avis ou l'assistance du Prophète ne soient recherchés par un ou plusieurs croyants pour la solution de problèmes purement personnels. Parfois il s'agissait de difficultés matérielles, comme dans le cas récent de Salmân, et parfois de questions spirituelles comme le jour où Abû Bakr se présenta chez lui avec Hanzalah, un membre de la tribu des Bani Tamîm qui était venu s'installer à Médine. Hanzalah s'était d'abord adressé à Abû Bakr pour lui exposer son problème, mais Abû Bakr avait tenu à ce que, dans cette circonstance, la réponse vienne de la plus haute autorité. Lorsque Hanzalah arriva en présence du Prophète, celui-ci vit la tristesse qui se peignait sur son visage et lui demanda ce qui le troublait. Il répondit : « Hanzalah est un hypocrite, Envoyé de Dieu ! – Comment cela ? demanda le Prophète. – Ô Envoyé de Dieu, lorsque nous

14. VII, 144.
15. III, 33.
16. B. LXV, sourate VII.
17. B. LXV, sourate XXXVII.
18. Voir p. 173.

sommes avec toi et que tu nous entretiens de l'Enfer et du Paradis, c'est comme si nous les voyions de nos propres yeux. Mais dès que nous sommes loin de ta présence, nous ne pensons plus qu'à nos épouses, à nos enfants et à nos biens, oubliant presque tout le reste. » Dans sa réponse, le Prophète donna à entendre que l'idéal est de chercher à perpétuer la conscience des réalités spirituelles sans cependant modifier la teneur de la vie quotidienne : « Par Celui qui tient mon âme entre Ses mains, dit-il, si vous demeuriez toujours tels que vous êtes en ma présence, ou tels que vous êtes lorsque vous vous remémorez Dieu, les Anges viendraient vous prendre par la main, que vous soyez couchés dans vos lits ou en chemin. Mais, Hanzalah, chaque chose en son temps ! » et il répéta ces derniers mots trois fois[19].

Si le Prophète ne refusait jamais de donner son temps pour répondre à de telles demandes, il devenait cependant de plus en plus nécessaire qu'il soit protégé sous d'autres rapports. Or une protection particulière allait lui être accordée, en rapport avec un événement tout à fait imprévu qui servit à souligner la position exceptionnelle et privilégiée qui était la sienne. Un jour, le Prophète se rendit chez Zayd pour s'entretenir avec lui d'une certaine affaire. Or Zayd était sorti et Zaynab, qui n'attendait aucune visite, n'était vêtue que d'une tenue d'intérieur. Lorsqu'on vint lui dire que le Prophète était à la porte, elle se leva précipitamment et, sans prendre le temps de se changer, elle alla l'accueillir et l'invita à attendre l'arrivée de Zayd : « Il n'est pas là, ô Envoyé de Dieu, dit-elle ; mais entre donc, que mon père et ma mère soient ta rançon[20] ! » Tandis qu'elle se tenait dans l'embrasure de la porte, rayonnante de la joie que lui causait cette visite, le Prophète fut frappé par sa beauté et, fortement ému, il se détourna en murmurant quelques paroles qu'elle ne put distinguer ; elle saisit cependant les derniers mots qu'il prononçait en commençant à s'éloigner : « Gloire à Dieu le Magnifique ! Gloire à Celui qui dispose du cœur des hommes[21] ! » Lorsque Zayd revint chez lui, elle l'informa de la visite du Prophète et lui répéta la

19. M. XLIX, 2.
20. I. S. VIII, 71.
21. *Ibid.*, 72 : Baydâwî à propos de Cor. XXXIII, 37, donne la variante : « qui tourne les cœurs des hommes ». Sur le même verset, voir aussi les commentaires de Tabarî, de Jalalân, de Nîsâbûrî, etc.

formule de glorification qu'elle l'avait entendu prononcer. Zayd se rendit immédiatement chez le Prophète et lui dit : « On m'a dit que tu es venu chez moi. Pourquoi n'es-tu pas entré, toi qui es plus que mon père et ma mère ? Zaynab t'aurait-elle plu ? S'il en est ainsi, je la quitterai [22]. – Garde ton épouse et crains Dieu ! », dit le Prophète avec quelque insistance. En une autre occasion, il avait déclaré : « Parmi toutes les choses licites, celle qui est le plus désagréable à Dieu est le divorce [23]. » Lorsque Zayd revint le jour suivant lui faire la même proposition, le Prophète insista à nouveau pour qu'il gardât son épouse. Toutefois, le mariage entre Zayd et Zaynab n'avait pas été heureux et Zayd ne le trouvait plus supportable, en sorte que par consentement mutuel il divorça de Zaynab. Cela ne la rendait toutefois pas éligible pour un mariage avec le Prophète car, même si le Coran n'avait interdit aux hommes que d'épouser les épouses de fils *issus de leurs reins*, c'était un principe social bien implanté que de ne pas faire de distinction entre les fils nés du sang et les fils adoptifs. De son côté, le Prophète lui-même n'était pas éligible puisqu'il avait déjà quatre épouses, c'est-à-dire le maximum permis par la loi islamique.

Quelques mois passèrent jusqu'au jour où, pendant que le Prophète s'entretenait avec une de ses femmes, la Révélation le saisit irrésistiblement. Lorsqu'il revint à lui, ses premiers mots furent : « Qui ira trouver Zaynab pour lui porter la bonne nouvelle que Dieu me l'a donnée en mariage du Ciel même [24] ? » Salmà, la servante de Safiyyah, qui depuis longtemps se considérait comme un membre de la maisonnée du Prophète, se trouvait là et elle se rendit en hâte chez Zaynab. Dès que celle-ci entendit la merveilleuse nouvelle, elle glorifia Dieu et se prosterna dans la direction de La Mecque. Puis elle enleva ses anneaux de chevilles et ses bracelets d'argent et en fit don à Salmà.

Zaynab n'était plus jeune, ayant presque atteint la quarantaine, mais elle paraissait beaucoup moins que son âge. C'était en outre une femme d'une grande piété, qui jeûnait souvent, priait longuement pendant la nuit et se montrait généreuse envers les pauvres. Sachant

22. I. S. *ibid.*
23. A. D. XIII, 3.
24. I. S. VIII, 72.

bien travailler le cuir, elle confectionnait des chaussures et d'autres objets, et tout ce qu'elle gagnait de cette façon elle le distribuait en aumônes. Dans son cas, il ne pouvait être question de célébrer formellement une union, car le mariage avait été annoncé dans les versets révélés comme un lien déjà contracté : *Nous te l'avons donnée pour épouse*[25]. Il ne restait qu'à amener la nouvelle épouse à son époux, ce qui fut fait sans délai.

Dans les versets révélés à cette occasion, il était dit aussi que dans l'avenir les fils adoptifs conserveraient le nom du père qui les aurait engendrés, en sorte que dès ce jour Zayd prit le nom de Zayd ibn Hârithah en remplacement de Zayd ibn Muhammad qui avait été son nom depuis le jour de son adoption, quelque trente-cinq années plus tôt. Ce changement, toutefois, n'annula pas son adoption en tant que telle, pas plus qu'il n'altéra en aucune façon l'affection et l'intimité entre père et fils adoptifs, dont le premier approchait de sa soixantième année et le second de sa cinquantième année. Ce changement signifiait simplement qu'entre eux deux n'existait aucune relation de consanguinité, ce que soulignait d'ailleurs la suite de la révélation : *Muhammad n'est le père d'aucun homme parmi vous, mais il est l'Envoyé de Dieu et le sceau des Prophètes*[26].

À la même époque, d'autres révélations vinrent souligner la différence importante qui existait entre le Prophète et ses disciples. Ainsi, ces derniers ne devaient pas l'interpeller par son nom, comme eux-mêmes s'appelaient entre eux. L'autorisation que Dieu lui avait donnée, à l'occasion de son nouveau mariage, d'épouser plus de quatre femmes n'était valable que pour lui, non pour le reste de la communauté. Ses épouses, en outre, recevaient le titre de *mères des croyants*, et elles jouissaient d'un tel statut qu'il apparaîtrait comme une énormité aux yeux de Dieu si, après avoir été mariées au Prophète, elles devaient jamais épouser un autre homme. Lorsque les croyants désiraient leur demander une faveur, car leur intercession auprès du Prophète était souvent recherchée, ils devaient le faire de derrière un rideau. Il leur était aussi enjoint : *Ô vous qui croyez, ne pénétrez pas dans les maisons du Prophète pour y prendre un repas sans attendre qu'il ait été préparé, à moins que la permission ne*

25. XXXIII, 37.
26. XXXIII, 40.

vous ait été donnée. Mais lorsque vous aurez été invités, entrez et quand vous aurez été nourris, dispersez-vous sans vous attarder à des conversations familières. Cela serait gênant pour le Prophète et il aurait honte de vous le dire ; mais Dieu n'a pas honte de la vérité[27].

De tels préceptes étaient nécessaires en raison même du grand amour que ses disciples lui portaient et de leur désir de se trouver en sa présence aussi longtemps et aussi souvent que possible. Ceux qui étaient près de lui avaient toujours de la peine à s'en séparer. Et comment aurait-on pu les blâmer de vouloir rester auprès de celui qui, lorsqu'il s'adressait à quelqu'un, lui accordait une attention et une présence si complètes que l'homme pouvait fort bien s'imaginer pouvoir prendre des libertés qui auraient été refusées à d'autres ; lorsque le Prophète tenait la main d'un interlocuteur, ce n'était jamais lui qui retirait la sienne en premier. Tout en protégeant le Prophète, la Révélation introduisit à ce moment-là un nouvel élément liturgique grâce auquel les fidèles purent exprimer au Prophète leur amour et bénéficier de son rayonnement spirituel sans lui imposer indûment leur présence : *En vérité Dieu et Ses Anges prient pour le Prophète. Ô vous qui croyez, appelez sur lui des prières et des salutations de paix*[28]. Peu de temps après la révélation de ce verset, le Prophète dit à un de ses Compagnons : « Un Ange est venu vers moi et m'a dit : "Personne n'invoque sur toi des bénédictions une seule fois sans que Dieu invoque sur lui des bénédictions par dix fois"[29]. »

27. XXXIII, 53.
28. XXXIII, 56.
29. D. XX, 58.

CHAPITRE LIX

La Tranchée

Les juifs exilés des Bani Nadîr qui s'étaient établis à Khaybar étaient résolus à récupérer leurs terres perdues. Leurs espoirs se tournaient surtout vers l'attaque finale que les Quraysh se préparaient à lancer contre le Prophète. Vers la fin de la cinquième année de l'Islam, correspondant au début de l'année 627 de l'ère chrétienne, ces préparatifs furent encore accélérés par la visite secrète que rendirent à La Mecque Huyay et d'autres notables juifs de Khaybar. « Nous nous unissons à vous, déclarèrent-ils à Abû Sufyân, afin de pouvoir extirper Muhammad. – Les hommes qui nous sont les plus chers, répondit-il, sont ceux qui nous aident contre Muhammad. » C'est ainsi que lui-même, Safwân et d'autres chefs des Quraysh introduisirent les juifs à l'intérieur de la Ka'bah où tous firent à Dieu le serment solennel de se prêter aide et assistance jusqu'à ce qu'ils aient réalisé leur objectif final. Les Quraysh eurent alors l'idée de profiter de l'occasion pour demander aux juifs ce qu'ils pensaient du bien-fondé de leur conflit avec le fondateur de la nouvelle religion. « Hommes des juifs, dit Abû Sufyân, vous êtes les gens de la première Écriture et vous avez la science. Dites-nous quelle est notre position vis-à-vis de Muhammad. Notre religion est-elle la meilleure, ou la sienne ? » Ils répondirent : « Votre religion est meilleure que la sienne, et vous êtes plus proches de la vérité qu'il ne l'est. »

C'est sur cette base d'harmonieuse entente que les deux alliés dressèrent leurs plans. Les juifs entreprirent de soulever tous les nomades de la plaine du Najd qui avaient des griefs contre Médine, et, lorsque le désir de revanche n'était pas assez puissant, on s'efforçait d'acheter les complicités nécessaires. Les Bani Asad furent prompts à promettre leur aide ; quant aux Bani Ghatafân, on s'enga-

gea à leur livrer la moitié de la récolte de dattes de Khaybar s'ils se ralliaient à la confédération, et leur acceptation augmenta les effectifs de l'armée de presque deux mille hommes appartenant aux clans ghatafânites de Fazârah, de Murrah et d'Ashja'. Les juifs réussirent aussi à obtenir des Bani Sulaym un contingent de sept cents hommes, qui aurait sans doute été plus important si, depuis le massacre perpétré au puits de Ma'ûnah, il ne s'était constitué au sein de cette tribu un noyau d'abord faible, puis toujours plus nombreux, de sujets favorables à l'Islam. Quant aux voisins méridionaux des Bani Sulaym, les Bani 'Amir, ils restèrent inébranlablement fidèles au pacte conclu avec le Prophète.

Les Quraysh et leurs alliés les plus proches formaient une armée de quatre mille guerriers. Renforcés par un ou deux contingents venus du sud, ils comptaient se rendre de La Mecque à Médine en suivant la route du littoral occidental, celle qu'ils avaient déjà prise pour gagner Uhud. La seconde armée, dont la cohésion était beaucoup moins forte, devait venir encercler Médine du côté est, c'est-à-dire par la plaine du Najd. On estimait qu'au total l'effectif des deux armées était plus de trois fois supérieur à celui des Quraysh qui avaient combattu à Uhud. Là, les musulmans avaient été vaincus par quelque trois mille hommes. Que pouvaient-ils donc espérer cette fois contre dix mille ? De plus, au lieu de deux cents cavaliers, les Quraysh en alignaient maintenant trois cents et pouvaient compter que les Ghatafân leur en fourniraient encore un nombre égal.

L'armée qurayshite sortit de La Mecque conformément au plan et, presque simultanément, peut-être de connivence avec 'Abbâs, une troupe de cavaliers des Bani Khuzâ'ah partit au galop en direction de Médine pour avertir le Prophète de l'attaque imminente et lui donner des détails sur les forces qui étaient engagées. Ces émissaires parvinrent à Médine en quatre jours, ce qui ne laissait au Prophète qu'une semaine pour se préparer. Ayant donné l'alerte dans toute l'oasis, il adressa à ses disciples des paroles d'encouragement, leur promettant la victoire pour autant qu'ils fassent preuve de patience, craignent Dieu et obéissent aux ordres donnés. Ensuite, comme il l'avait fait à Uhud, il les réunit pour une consultation à laquelle de nombreuses opinions furent exprimées au sujet du meilleur plan d'action à adopter. Enfin, ce fut Salmân qui se leva et déclara : « Ô Envoyé de Dieu, lorsqu'en Perse nous craignions une attaque de

cavalerie, nous nous entourions d'une tranchée ; creusons donc maintenant une tranchée autour de nous. » Tous acceptèrent ce plan avec enthousiasme, d'autant que l'idée leur répugnait d'appliquer à nouveau la stratégie d'Uhud.

Le temps pressait et tous les efforts devaient être mobilisés et déployés au maximum pour qu'aucune brèche dangereuse ne subsiste dans les défenses. Il n'était pas nécessaire de creuser une tranchée continue, car les hauts murs des maisons fortifiées construites aux abords de la ville formaient par endroits des remparts suffisants ; de même, au nord-ouest, quelques amoncellements rocheux constituaient par eux-mêmes des obstacles insurmontables qu'il suffisait de relier entre eux. Le plus proche de ces monticules, connu sous l'appellation de mont Sal', devait être inclus à l'intérieur des retranchements parce que le terrain situé devant lui offrait un excellent site pour le camp. La tranchée elle-même délimiterait le camp du côté nord, décrivant une vaste courbe entre l'une des éminences rocheuses et un emplacement de la muraille orientale de la ville. C'est ce segment de la tranchée qui devait être à la fois le plus long et le plus important.

Salmân, qui avait été l'initiateur de cette stratégie, savait exactement quelle largeur et quelle profondeur la tranchée devait avoir et, pour avoir travaillé chez les Bani Qurayzah, il savait qu'ils possédaient tous les ustensiles et outils dont on avait besoin. Ceux-ci ne firent aucune difficulté pour prêter leur matériel en cette situation de danger commun, car même s'ils ne portaient aucun amour au Prophète, l'opinion prévalait parmi eux que leur pacte avec lui représentait un atout politique qui ne devait pas être négligé. On leur emprunta donc des pioches, des houes et des pelles, ainsi que des couffins à dattes en fibres de palmier solidement tressées qui pouvaient servir à évacuer la terre.

Le Prophète attribua un secteur de tranchée aux divers groupes de la communauté et lui-même se mit au travail. Tous se rendaient au chantier le matin immédiatement après la prière de l'aube et regagnaient leurs foyers au crépuscule. Un des premiers jours, alors que le Prophète se rendait à la tranchée, il se mit à scander une formule qui avait jadis servi à rythmer la construction de la Mosquée :

> « Ô Dieu, il n'y a de bien que celui de l'Au-delà.
> Pardonne aux Auxiliaires et aux Émigrants ! »

Le chant fut immédiatement repris par tous ceux qui étaient présents, à qui il arrivait aussi de chanter :

> « Ô Dieu, il n'y a de vie que celle de l'Au-delà.
> Fais miséricorde aux Auxiliaires et aux Émigrants ! »

Les uns et les autres ne cessaient de se répéter que le temps était court et que l'ennemi allait bientôt fondre sur eux. Dès que l'un des travailleurs faisait signe de se relâcher, les quolibets fusaient autour de lui. Salmân, par contre, faisait l'admiration générale, car non seulement il était doté d'une robuste constitution, mais pendant des années il avait creusé et porté des charges pour les Bani Qurayzah . « Il travaille pour dix », disait-on, tandis qu'une amicale contestation s'élevait entre eux : « Salmân est des nôtres », prétendaient les Émigrants, arguant du fait qu'il avait quitté plusieurs lieux de résidence dans sa recherche d'une direction spirituelle. « Il est des nôtres, répliquaient les Auxiliaires, et nous avons plus de droits sur lui. » Mais le Prophète déclara : « Salmân est des nôtres, les gens de la Maison[1]. »

Parmi les rochers et les cailloux excavés, ceux qui pouvaient servir de projectiles étaient mis de côté et entassés en bordure de la tranchée du côté de Médine, tandis que la terre était évacuée dans les couffins portés sur la tête, lesquels, une fois vidés, étaient remplis de pierres qui étaient ramenées vers la tranchée. C'est au pied du mont Sal' que l'on trouvait les meilleurs cailloux. Les hommes travaillaient tous le torse nu, et ceux qui n'avaient pas pu trouver de couffins confectionnaient des sacs en nouant les extrémités des vêtements dont ils s'étaient dépouillés, transportant de cette façon la terre et même les pierres. Dès la première matinée, de nombreux garçons étaient venus sur le chantier, insistant pour prendre part aux travaux. Les plus jeunes d'entre eux avaient aussitôt été renvoyés dans leur foyer, mais le Prophète en autorisa un bon nombre à creuser et à transporter les déblais, étant entendu qu'ils devraient quitter le camp dès que l'ennemi ferait son apparition. Quant à ceux que l'on avait renvoyés chez eux avant la bataille d'Uhud – Usâmah et 'Abd Allâh le fils de 'Umar, ainsi que leurs amis –, ils avaient maintenant atteint leur quinzième année et la permission leur fut donnée, en même

1. *Ahl al-bayt*, expression qui désigne la famille du Prophète.

temps qu'à d'autres jeunes gens de leur âge, de se joindre aux défenseurs de Médine, non seulement pour travailler avec eux mais aussi pour le combat qui s'annonçait. L'un d'entre eux, Barâ', du clan Hârithah des Aws, devait raconter par la suite combien il avait été impressionné par la beauté du Prophète se tenant au bord de la tranchée, ceint d'une tunique rouge, la poitrine saupoudrée de poussière et sa longue chevelure noire lui retombant sur les épaules : « Jamais je n'ai vu quelqu'un de plus beau que lui », concluait-il. Il n'était du reste pas le seul à avoir conscience de cette beauté, non plus que de celle de toute la scène qui se déroulait à ce moment. Le Prophète lui-même, alors qu'il regardait autour de lui, se réjouissait de voir les membres de sa communauté dans un état d'aussi grande simplicité et de proximité de la nature, si proches, en fait, de l'humanité primordiale, et il se mit à entonner un chant que tous reprirent en chœur :

> « Cette beauté n'est pas la beauté de Khaybar.
> Elle est plus innocente, ô Seigneur, et plus pure[2] ! »

Tantôt le Prophète allait travailler avec les Émigrants, tantôt il se tenait avec les Auxiliaires, se servant parfois d'une pioche, parfois d'une pelle, et parfois aussi faisant office de porteur. En quelque emplacement qu'il se trouvât, on savait qu'il fallait l'informer de toute difficulté inhabituelle. Le travail ardu était parfois ponctué de moments joyeux. Tel l'épisode dont l'acteur involontaire fut un converti originaire des Bani Damrah, qui faisait partie des Gens de la Banquette habitant la Mosquée. C'était un homme d'une piété très fervente mais dont l'apparence était peu flatteuse et qui, en outre, avait reçu de ses parents le nom de Ju'ayl, ce qui peut signifier accessoirement « petite blatte ». Peu de temps auparavant, le Prophète avait remplacé ce nom par celui de 'Amr, ce qui signifie la vie, l'épanouissement spirituel, la voie religieuse. Le spectacle du Damrite en train de creuser la tranchée inspira à l'un des Émigrants le couplet suivant :

> « Il a changé son nom, de Ju'ayl en 'Amr,
> Et ce jour-là il a bien aidé ce pauvre homme ! »

2. W. 446.

Il répéta ces vers à 'Amr et ceux qui les avaient entendus les reprirent et en firent une chanson, non sans la ponctuer de rires. Le Prophète ne joignait sa voix aux autres que pour dire les mots « 'Amr » et « aidé », qu'il prononçait chaque fois en les accentuant fortement. Après quoi il entraîna les chanteurs dans une autre cantilène :

« Seigneur, sans Toi jamais nous n'aurions été guidés,
Jamais nous n'aurions fait l'aumône ni prié Ta prière.
Envoie donc la sérénité sur nous,
Affermis nos pas pour la rencontre.
Ces ennemis nous ont opprimés, ont voulu nous pervertir,
Mais nous avons refusé[3]. »

Le premier appel à l'aide vint de Jâbir qui, en creusant, avait atteint un rocher que personne ni aucun outil ne parvenait à entamer. Le Prophète demanda qu'on lui apporte un peu d'eau dans laquelle il cracha ; ayant dit une prière, il prit de l'eau pour en asperger le rocher et il fut ensuite possible de l'enlever à la pelle comme un tas de sable[4]. Un autre jour ce furent les Émigrants qui eurent besoin d'assistance. Après avoir multiplié vainement les tentatives pour fendre ou extraire un rocher sur lequel il avait buté, 'Umar alla trouver le Prophète, qui lui prit sa pioche des mains et l'abattit sur le roc. Un éclair en jaillit et partit au-dessus de la ville, en direction du sud. Le Prophète donna un autre coup, et un autre éclair apparut en direction d'Uhud et, au-delà, vers le nord. Un troisième coup fendit le roc en plusieurs morceaux en même temps qu'un éclair jaillissait vers l'est. Salmân vit les trois lueurs et sut qu'elles devaient avoir une signification. Il en demanda l'interprétation au Prophète, qui lui dit : « Les as-tu vues, Salmân ? À la lumière du premier éclair, j'ai vu les châteaux du Yémen ; à la lumière du second, j'ai vu les châteaux de Syrie ; à la lumière du troisième, j'ai vu le blanc palais de Kisra[5] à Madâ'in. Par le premier, Dieu m'a ouvert le Yémen ; par le second Il m'a ouvert la Syrie et l'Ouest ; et par le troisième Il m'a ouvert l'Orient[6]. »

3. W. 448-449 ; I. S. II/1, 51.
4. I. I. 671.
5. Chosroès, roi de Perse.
6. W. 450.

La plupart de ceux qui travaillaient à la tranchée ne recevaient pas régulièrement une alimentation suffisante et leur dur labeur augmentait les affres de la faim. Jâbir, en particulier, avait été frappé par la grande maigreur du Prophète le jour où il avait sollicité son assistance à la tranchée. Ce soir-là, il demanda donc à sa femme si elle pourrait préparer un repas pour le Prophète. « Nous n'avons rien que cette brebis, dit-elle, ainsi qu'une mesure d'orge. » Il sacrifia donc la brebis qu'elle fit rôtir le jour suivant et, ayant moulu l'orge, elle fit un peu de pain. Au moment où le travail dut s'arrêter parce qu'il faisait trop sombre, Jâbir alla trouver le Prophète, qui s'apprêtait à quitter la tranchée, et l'invita à partager le repas de mouton et de pain d'orge. « Le Prophète mit sa paume contre la mienne, raconte Jâbir, et il noua ses doigts autour des miens. Je ne voulais inviter que lui, mais il ordonna à un crieur d'appeler : "Venez avec l'Envoyé de Dieu dans la maison de Jâbir. Répondez, car Jâbir vous invite." » Ce qu'entendant, Jâbir prononça le verset dont la récitation est recommandée aux croyants dans des circonstances catastrophiques : *En vérité nous sommes à Dieu, et en vérité nous retournons à Lui*, puis il partit avertir sa femme. « Est-ce toi qui les a invités, ou est-ce lui ? demanda-t-elle. – Non, c'est lui qui les a invités, répondit Jâbir. – Alors, qu'ils viennent, dit-elle, car lui sait mieux. » Les mets furent placés devant le Prophète, qui les bénit et prononça sur eux le Nom de Dieu avant de commencer à manger. Ils étaient dix convives avec le Prophète et, lorsqu'ils eurent mangé à leur faim, ils se levèrent et rentrèrent chez eux, laissant la place à dix autres convives. La même opération se renouvela jusqu'à ce que tous ceux qui travaillaient à la tranchée se fussent rassasiés ; après quoi il restait encore de la viande et du pain[7].

Un autre jour, le Prophète vit une fillette entrer dans le camp en portant quelque chose, et il l'appela. C'était la nièce de 'Abd Allâh ibn Rawâhah, qui a fait ce récit : « Lorsque je fis savoir à l'Envoyé de Dieu que je portais quelques dattes à mon père et à mon oncle, il me dit de les lui donner. Je les versai dans ses mains, sans qu'elles suffisent à les remplir. Il demanda qu'on lui apporte un vêtement et, une fois celui-ci étalé devant lui, il y jeta les dattes de telle façon qu'elles furent dispersées sur toute sa surface. Il fit alors convier à

7. I. I. 672 ; W. 452.

une collation ceux qui étaient en train de creuser. À mesure que les travailleurs arrivaient et se servaient de dattes, la provision ne cessait d'augmenter, tant et si bien qu'il restait encore des dattes débordant du vêtement alors que tous les hommes étaient repartis à leur travail[8]. »

8. I. I. 672.

CHAPITRE LX

Le siège

À peine la tranchée était-elle achevée, ce qui prit en tout six jours, que l'on apprit que l'armée des Quraysh descendait la vallée de 'Aqîq et s'approchait du sud-ouest de la ville, tandis que les Ghatafân et les autres tribus du Najd venues de l'est se dirigeaient vers Uhud. Toutes les habitations situées à la périphérie de l'oasis avaient été évacuées et leurs occupants relogés à l'intérieur du périmètre fortifié. Selon les instructions données par le Prophète, une place bien déterminée devait être attribuée à chaque femme et à chaque enfant dans une pièce située à l'un des étages supérieurs des forteresses. Le Prophète alla ensuite camper avec ses hommes, au nombre de trois mille environ, à l'emplacement choisi. Sa tente de cuir rouge fut plantée au pied du mont Sal' et 'A'ishah, Umm Salamah et Zaynab s'y relayaient pour être en sa compagnie.

L'armée mecquoise et ses alliés établirent des camps séparés non loin de Uhud. À leur grand dam, les Quraysh constatèrent que les cultures de l'oasis avaient déjà été récoltées. Leurs chameaux devaient donc se nourrir des acacias de la vallée de 'Aqîq, tandis que ceux des Ghatafân broutaient les deux espèces de tamaris qui poussaient dans les zones broussailleuses de la plaine, à proximité d'Uhud. Quant aux chevaux des deux armées, ils n'avaient d'autre nourriture que le fourrage apporté par leurs maîtres. Il fallait donc absolument en finir avec l'ennemi au plus tôt, et c'est dans cette intention que les deux armées firent leur jonction et s'avancèrent en direction de la ville. Abû Sufyân était le commandant en chef de celle des Mecquois, mais il était entendu que chaque chef de tribu aurait son tour d'honneur durant lequel il dirigerait les opérations. Khâlid et 'Ikrimah étaient de nouveau à la tête de la cavalerie

mecquoise et 'Amr faisait partie de la troupe de Khâlid. Comme ils s'approchaient, ils furent réconfortés d'apercevoir en face d'eux le camp des musulmans qui avait été établi en dehors de la ville. Tout d'abord, ils avaient craint que l'ennemi ne se soit retranché derrière ses murailles alors que, sur un champ de bataille, leur supériorité numérique devait leur assurer une victoire écrasante. Cependant, lorsqu'ils furent parvenus plus près encore, ils découvrirent avec stupéfaction qu'un large fossé se creusait devant eux, les séparant d'une rangée d'archers qui était alignée de l'autre côté de la tranchée. Il allait être difficile à leurs chevaux de parvenir jusque-là et, plus encore, de franchir cet obstacle. Voici d'ailleurs qu'une volée de flèches les avertissait qu'ils se trouvaient déjà à la portée de l'ennemi, ce qui les obligea à reculer pour se mettre à l'abri.

Le reste de la journée se passa en consultations, à l'issue desquelles il fut décidé que la meilleure possibilité consisterait à forcer l'ennemi à retirer une grande partie de ses troupes du nord de la ville pour renforcer ses défenses en d'autres points. Si la tranchée pouvait être suffisamment dégarnie, il ne devrait pas être trop difficile de la franchir. On pensa alors aux Bani Qurayzah, dont les forteresses bloquaient l'approche vers Médine en direction du sud-est. Selon ce qui avait été convenu, Huyay, des Bani Nadîr, était arrivé de Khaybar pour se joindre à l'armée, et il insistait auprès d'Abû Sufyân pour être son ambassadeur auprès de ses coreligionnaires juifs, l'assurant qu'il parviendrait aisément à les convaincre de rompre le pacte qu'ils avaient conclu avec Muhammad ; une fois qu'on aurait obtenu leur assistance, il serait possible d'attaquer la ville simultanément de deux directions. Abû Sufyân accepta cette offre avec empressement et invita Huyay à agir sans perdre de temps.

Les Bani Qurayzah avaient peur de Huyay ; ils le considéraient comme un porteur de mauvais sort, un personnage sinistre qui avait déjà attiré le malheur sur ses compatriotes et qui ne leur attirerait que des ennuis à eux aussi s'ils le laissaient faire. Ils le craignaient d'autant plus qu'il possédait un pouvoir psychique très fort, auquel il était difficile de résister. Lorsqu'il voulait quelque chose, il s'ingéniait à saper toute opposition et il n'avait de cesse, ni pour lui-même ni pour les autres, qu'il n'ait atteint son but. Il se rendit donc à la forteresse de Ka'b ibn Asad, le chef des Qurayzah, celui-là même qui avait conclu le pacte avec le Prophète, et frappa à la porte en

annonçant qui il était. Ka'b refusa d'abord de lui ouvrir. « Que diantre, Ka'b, s'exclama Huyay, laisse-moi entrer ! – Que diantre, Huyay ! répliqua Ka'b, sachant bien ce que l'autre voulait. J'ai fait un pacte avec Muhammad et je ne romprai pas ce qu'il y a entre moi et lui. – Laisse-moi entrer, reprit Huyay, et parlons un peu. – Que non ! » reprit Ka'b. En fin de compte, comme Huyay l'avait accusé de ne pas le laisser entrer parce qu'il lui répugnait de partager sa nourriture avec lui, Ka'b fut si irrité qu'il lui ouvrit la porte. « Que diantre, Ka'b ! dit-il, je t'ai apporté une gloire qui ne ternira jamais et un pouvoir semblable à celui d'une mer déchaînée. Je t'ai apporté la force des Quraysh, des Kinânah et des Ghatafân ainsi que de leurs chefs et de leurs notables, une bonne dizaine de milliers d'hommes, forts d'un millier de chevaux. Ils m'ont juré qu'ils n'auront aucun répit tant qu'ils n'auront pas extirpé Muhammad et tous ceux qui le suivent. Cette fois, Muhammad n'échappera point. – Par Dieu, lui dit Ka'b, tu m'as apporté une honte éternelle, un nuage sans eau qui ne contient que le tonnerre et l'éclair. Que diantre, Huyay, laisse-moi en paix, et tel que je suis ! » Voyant qu'il perdait du terrain, Huyay se mit à parler avec éloquence des avantages importants qui retomberaient sur eux tous si la nouvelle religion était éliminée. En fin de compte, il invoqua Dieu en faisant ce serment solennel : « Si les Quraysh et les Ghatafân regagnent leurs territoires sans avoir abattu Muhammad, j'entrerai avec toi dans ta forteresse et mon destin sera le tien ! » Ce dernier argument convainquit Ka'b qu'il n'y avait pour l'Islam plus aucune possibilité de survie et il accepta de renier le pacte que son peuple avait conclu avec le Prophète. Huyay demanda à voir le document et, l'ayant lu, il le déchira en deux. Ka'b alla alors mettre au courant les membres de sa tribu de ce qui venait de se passer. « Si tu dois être tué, lui dirent-ils, en quoi cela te servira-t-il que Huyay soit tué avec toi ? » et c'est ainsi que la décision prise par Ka'b rencontra tout d'abord une vive opposition. C'était chez les Bani Qurayzah qu'était venu vivre Ibn al-Hayyabân, le vieux juif de Syrie qui avait espéré rencontrer le Prophète annoncé et qui en avait donné une description précise, déclarant avec insistance que sa venue était proche ; avec le résultat que de nombreux Qurayzah pensaient que Muhammad devait bien être l'homme en question, même s'ils étaient peu nombreux à pouvoir s'intéresser à un prophète non juif, et moins nombreux encore à réaliser combien il serait grave

de s'opposer à un prophète, qu'il soit juif ou gentil. La plupart d'entre eux étaient simplement hostiles à l'idée de rompre une alliance politique ; mais lorsque quelques hypocrites eurent apporté des nouvelles qui confirmaient les dires de Huyay, et lorsque quelques Qurayzah s'en furent allés individuellement et furtivement se rendre compte par eux-mêmes de ce qui se passait, l'opinion générale commença à pencher en faveur des Quraysh et de leurs alliés. C'était, il est vrai, un prodigieux spectacle que celui qui s'offrait au regard depuis le camp retranché de Médine : la plaine, au-delà de la tranchée, était recouverte à perte de vue d'une armée de fantassins et de cavaliers.

Pendant ce temps, Khâlid et 'Ikrimah examinaient la tranchée, bien que d'une certaine distance, pour déterminer en quel endroit on pourrait la franchir le plus facilement. « Quelle sorte d'artifice est-ce là ? s'exclamaient-ils exaspérés. Jamais les Arabes n'ont eu recours à un tel procédé. Ils ont certainement avec eux un homme venu de Perse. » À leur grande déception, ils durent constater que le travail n'avait été que trop bien exécuté, sauf sur un petit secteur où la tranchée était un peu moins large qu'ailleurs mais qui était très étroitement gardé. Une ou deux tentatives faites pour l'emporter d'assaut se soldèrent par un échec complet. Jamais les chevaux n'avaient vu un obstacle semblable et ils manifestaient à son égard une forte aversion. La situation pourrait peut-être évoluer mais, dans l'état actuel des choses, le combat devait se limiter à un échange de flèches.

La nouvelle de la dénonciation du pacte par les Bani Qurayzah ne tarda pas à se répandre. Du fait qu'ils ne savaient pas très bien à quel parti ils appartenaient, beaucoup d'hypocrites étaient prêts à trahir les secrets de n'importe lequel des deux partis en faveur de l'autre. 'Umar fut le premier des Compagnons à apprendre que les juifs étaient désormais un ennemi potentiel. Il alla trouver le Prophète qui était assis dans sa tente en compagnie d'Abû Bakr : « Ô Envoyé de Dieu, dit-il, on m'a dit que les Bani Qurayzah avaient rompu leur traité et qu'ils étaient en guerre avec nous. » Le Prophète fut visiblement troublé par cette nouvelle et il envoya Zubayr en vérifier la véracité. Désireux d'éviter que les Auxiliaires ne se sentent exclus de cette démarche, il fit venir les deux Sa'd, celui des Aws et celui des Khazraj, en même temps qu'Usayd et, leur ayant fait part de la

situation, il ajouta : « Allez voir si ce que l'on dit est vrai. S'il s'agit d'une fausse nouvelle, dites-le en termes clairs. Mais si elle est vraie, dites-le sous une forme subtile qui me soit compréhensible. » Les trois hommes atteignirent les forteresses des Qurayzah peu de temps après Zubayr et ils constatèrent que le pacte avait en effet été dénoncé. Ils adjurèrent par Dieu leurs anciens alliés de revenir sur leur décision avant qu'il ne soit trop tard, mais ils ne s'attirèrent que cette réponse : « Qui est l'Envoyé de Dieu ? Il n'existe pas de pacte entre nous et Muhammad, non plus qu'aucun accord. » C'est en vain que les émissaires leur rappelèrent le destin des Bani Qaynuqâ' et celui des Bani Nadîr. Ka'b et les autres étaient désormais trop confiants dans la victoire des Quraysh pour vouloir les écouter, et, voyant que leurs discours étaient en pure perte, ils revinrent auprès du Prophète : « Adal et Qârah », lui dirent-ils, ces noms étant ceux des deux tribus qui avaient trahi Khubayb et ses compagnons pour les livrer aux hommes de Hudhayl. Le Prophète comprit l'allusion et glorifia le Seigneur : « *Allâhu akbar !* Réjouissez-vous, ô musulmans ! »

Comme il était devenu nécessaire de réduire les effectifs groupés vers la tranchée afin de maintenir une garnison à l'intérieur de la ville, le Prophète renvoya une centaine d'hommes vers l'arrière. C'est alors qu'on vint le prévenir que Huyay pressait les Quraysh et les Ghatafân d'envoyer la nuit un millier d'hommes de chaque tribu vers les forteresses des Qurayzah pour, depuis là, lancer un raid vers le centre de la ville, faire irruption dans les forteresses des musulmans et enlever leurs femmes et leurs enfants. Ajourné à plusieurs reprises pour des raisons diverses, le projet ne fut jamais réalisé ; mais dès que le Prophète en avait eu vent, il avait envoyé Zayd à la tête d'une troupe de trois cents cavaliers patrouiller dans les rues de la ville en glorifiant Dieu durant toute la nuit, si bien que l'on pouvait croire la ville remplie d'une puissante garnison.

Les chevaux n'étaient pas nécessaires au camp, mais l'absence des hommes se faisait durement sentir parce que la tranchée devait être gardée jour et nuit et que le tour de garde des combattants se trouvait encore allongé. Plus les jours passaient plus la fatigue se faisait sentir, d'autant que Khâlid, 'Ikrimah et leurs cavaliers guettaient constamment l'occasion de profiter d'un moment de relâchement. Ils ne réussirent cependant qu'une seule fois à franchir la

tranchée, ceci à un moment où 'Ikrimah avait soudain remarqué que le secteur le plus étroit se trouvait temporairement dégarni. Il réussit à faire sauter son cheval par-dessus le fossé, suivi par trois de ses cavaliers. Au moment où le quatrième homme finissait de franchir l'obstacle, 'Alî et ceux qui étaient avec lui avaient déjà regarni en hommes le secteur étroit et l'avaient rendu à nouveau inexpugnable, coupant par là même la retraite aux cavaliers qui se trouvaient maintenant dans leur camp. L'un de ceux-ci, 'Amr, lança un défi pour un combat singulier. Lorsque 'Alî se présenta, il refusa disant : « Je n'aimerais pas tuer quelqu'un comme toi. Ton père et le mien étaient de joyeux compagnons. Retire-toi donc, car tu n'es qu'un gringalet. » Comme 'Alî insistait pour relever le défi, 'Amr descendit de cheval et les deux hommes s'avancèrent l'un vers l'autre. Ils furent rapidement entourés d'un nuage de poussière qui les rendit invisibles puis la voix de 'Alî se fit entendre qui magnifiait le Tout-Puissant, et chacun comprit que 'Amr était mort ou en train de passer de vie à trépas. Pendant ce temps, 'Ikrimah et ses compagnons avaient profité de la diversion créée par le duel pour regagner l'autre côté de la tranchée, mais Nawfal, du clan de Makhzûm, manqua le saut, et son cheval et lui culbutèrent dans la tranchée. On commençait à le lapider lorsqu'il s'écria : « Ô Arabes, la mort vaut mieux que cela », sur quoi des hommes descendirent dans la tranchée et le mirent à mort.

Même si la manœuvre avait avorté, elle avait montré que la tranchée pouvait être franchie et, le jour suivant, plusieurs attaques furent lancées en divers points avant même le lever du soleil. Le Prophète encouragea les croyants et leur promit la victoire s'ils restaient inébranlables, ce qu'ils firent malgré la lassitude qui avait commencé à les gagner par suite de leurs trop longues veilles. L'emplacement du camp avait été bien choisi puisque, grâce à la pente du terrain qui descendait depuis le mont Sal', le bord de la tranchée situé du côté du camp des musulmans était beaucoup plus élevé que le bord situé du côté des ennemis. Durant toute la journée, l'ennemi multiplia ses tentatives pour faire une percée, mais aucune ne réussit et, comme les jours précédents, le combat se limita à un échange de flèches. Il n'y eut de morts ni d'un côté ni de l'autre, mais Sa'd ibn Mu'adh fut blessé au bras par une flèche qui lui coupa une veine et de nombreux chevaux des Quraysh et des Ghatafân furent blessés.

Le temps de la prière de midi arriva, mais il n'était pas question qu'un des combattants puisse relâcher sa vigilance même un instant. Au moment où le temps prescrit pour la prière allait être écoulé, ceux qui étaient autour du Prophète s'adressèrent à lui : « Ô Envoyé de Dieu, nous n'avons pas prié ! » Non seulement ils énonçaient ainsi un fait patent, mais ils exprimaient leur désarroi devant une circonstance qui ne s'était jamais produite auparavant depuis le début de l'Islam. La réponse du Prophète les rassura quelque peu : « Moi non plus, par Dieu, je n'ai pas prié. » Puis ce fut le temps de la prière du milieu de l'après-midi qui, à son tour, vint à son terme avec le coucher du soleil. Pourtant, les ennemis continuaient à lancer des attaques et ce n'est que lorsque la dernière lueur eut disparu de l'occident qu'ils se retirèrent chacun dans son camp. Dès qu'ils furent hors de vue, le Prophète s'éloigna de la tranchée, laissant Usayd tenir la garde avec un détachement de guerriers. Lui-même conduisit pour les autres combattants les quatre prières qui restaient à accomplir. Plus tard, au cours de la nuit, Khâlid fit une réapparition soudaine avec une troupe de cavaliers dans l'espoir de trouver la tranchée dégarnie, mais Usayd et ses archers les tinrent en échec.

Ces jours d'épreuve ont été mentionnés dans la Révélation, qui parle du temps *où vos regards vacillaient, où vos cœurs remontaient à la gorge et où vous en vîntes à concevoir des soupçons vis-à-vis de Dieu. Alors les croyants ont été durement éprouvés et fortement ébranlés*[1].

Chacun se demandait combien de jours il serait encore possible de supporter une telle situation. Les vivres commençaient à manquer et les nuits étaient exceptionnellement froides. Beaucoup de ceux dont la foi était faible et les nerfs usés par la faim, le froid et le manque de sommeil étaient sur le point de se joindre aux hypocrites, lesquels répandaient le bruit qu'il n'était plus possible de continuer à résister à un ennemi aussi puissant dont on n'était séparé que par une tranchée, donnant à entendre qu'il faudrait se retirer derrière les remparts de la ville. Pour les croyants sincères, au contraire, leur foi s'affermissait dans l'épreuve, et la Révélation les loua ensuite d'avoir déclaré, aux moments les plus tendus et les plus difficiles, alors qu'ils regardaient les nombreux clans qui s'étaient massés devant

1. XXXIII, 10-11.

eux : *C'est là ce que Dieu et Son Envoyé nous avaient promis ; Dieu et Son Envoyé ont dit la vérité.* Et le Coran d'ajouter : *Et cela n'a fait qu'accroître leur foi et leur soumission*[2]. L'allusion à la promesse de Dieu et de Son Envoyé concerne un verset qui avait été révélé deux ou trois ans auparavant et qui disait : *Pensez-vous entrer au Paradis alors que vous n'avez pas encore été éprouvés comme l'ont été ceux qui ont vécu avant vous ? Des malheurs et des calamités les avaient frappés et ils tremblaient, jusqu'au moment où l'Envoyé de Dieu et les croyants qui étaient avec lui s'écrièrent : Quand le secours de Dieu viendra-t-il ? En vérité le secours de Dieu est proche*[3].

Le Prophète savait qu'il en était beaucoup parmi les siens dont la force de résistance était presque épuisée. Mais il savait aussi que chaque jour qui passait augmentait également les tensions et les épreuves subies par l'ennemi. Aussi trouva-t-il le moyen d'envoyer de nuit un messager qui offrit à deux chefs des Ghatafân le tiers de la récolte de dattes de Médine s'ils acceptaient de se retirer du champ de bataille. Ils firent répondre : « Donne-nous la moitié des dattes e Médine. » Le Prophète ayant refusé de modifier son offre, ils ceptèrent le tiers et le Prophète chargea 'Uthmân de passer un ité de paix avec eux. Il fit ensuite appeler les deux Sa'd, qui se ésentèrent à sa tente – le chef des Aws avec son bras bandé –, et l leur fit part de son plan. « Ô Envoyé de Dieu, s'agit-il de quelque chose que tu désires de nous, ou d'une chose que Dieu a ordonnée et qui doit être accomplie ? Ou est-ce quelque chose que tu fais pour nous protéger ? » Le Prophète répondit : « C'est quelque chose que je fais pour vous protéger et, par Dieu, je ne le ferais pas si je n'avais vu les Arabes vous atteindre d'une seule flèche et vous assaillir de tous côtés, et si je ne voulais pas émousser la rigueur des assauts qu'ils vous portent. » À cela, Sa'd le blessé répliqua : « Ô Envoyé de Dieu, nous et ces gens étions naguère de ceux qui croyaient en des divinités à côté de Dieu, nous étions des adorateurs d'idoles qui n'adorions pas véritablement Dieu et ne Le connaissions pas. À cette époque, il n'existait pour eux aucun espoir de manger une de nos dattes, sauf s'ils étaient nos invités ou par voie de troc. Or, mainte-

2. XXXIII, 22.
3. II, 214.

nant que Dieu nous a donné l'Islam, qu'Il nous a guidés et nous a renforcés par Lui et par toi, allons-nous leur faire cadeau de nos biens ? Par Dieu, nous ne leur donnerons rien d'autre que l'épée, jusqu'à ce que Dieu ait décidé entre nous ! – Qu'il en soit comme tu le souhaites », conclut le Prophète ; sur quoi Sa'd prit des mains de 'Uthmân la plume et le vélin et traça un trait à travers ce qui avait été écrit, s'exclamant : « Qu'ils fassent donc tout le mal dont ils sont capables ! »[4].

Les négociations qui venaient ainsi d'être annulées avaient eu lieu avec les chefs des deux clans de Fazârah et de Murrah. Le troisième allié ghatafânite des Quraysh était le clan d'Ashja' auquel appartenait Nu'aym, l'homme qu'Abû Sufyân et Suhayl avaient acheté pour qu'il tente d'intimider les musulmans et de les dissuader d'aller affronter les Mecquois au deuxième rendez-vous de Badr. Son séjour à Médine l'avait profondément marqué et ce n'est plus qu'avec des sentiments très mitigés qu'il était venu, avec le reste de son clan, apporter son soutien aux Mecquois en cette occasion. Son admiration pour les fidèles de la nouvelle religion avait été confirmée et renforcée par la résistance qu'ils opposaient à une armée plus que trois fois plus forte que la leur. C'est alors que vint le moment où, comme il l'a lui-même relaté, « Dieu jeta l'Islam dans mon cœur ». Cette nuit-là, qui suivait de près l'abandon du projet d'une trêve séparée avec les Ghatafân, Nu'aym pénétra dans la ville et, de là, dans le camp où il demanda à voir le Prophète. « Qu'est-ce qui t'amène donc parmi nous, Nu'aym ? demanda le Prophète. – Je suis venu, répondit-il, pour déclarer que je crois en ta parole et témoigner que tu nous as apporté la vérité. Ordonne-moi donc ce que tu veux, ô Envoyé de Dieu, car tu n'as qu'à commander et je t'obéirai. Ni les gens de mon clan ni d'autres ne savent rien de mon Islam. – Fais de ton mieux, répondit le Prophète, pour semer la discorde entre eux. » Nu'aym demanda qu'il lui soit permis de mentir et le Prophète lui répondit : « Dis ce que tu veux pour qu'ils s'éloignent de nous, car la guerre est tromperie »[5].

Nu'aym reprit le chemin de la ville et se rendit chez les Bani Qurayzah, qui l'accueillirent comme un vieil ami et lui offrirent à

4. I. I. 676.
5. I. I. 681 ; W. 480-481.

boire et à manger. « Je ne suis pas venu pour cela, leur dit-il, mais pour vous dire que je crains pour votre sécurité et pour vous donner un conseil. » Puis il leur exposa que si les Quraysh et les Ghatafân ne parvenaient pas à infliger une défaite décisive à leur ennemi ils s'en retourneraient chez eux, laissant les juifs à la merci de Muhammad et de ses disciples. Ils feraient mieux, par conséquent, de refuser de frapper un seul coup en faveur des Quraysh tant qu'on ne leur aurait pas remis en otage quelques notables, afin de garantir que l'armée ne se retirerait pas tant que l'ennemi n'aurait pas été écrasé. Ce conseil fut accepté avec enthousiasme, car les Bani Qurayzah eux-mêmes n'avaient pas cessé de nourrir les craintes que Nu'aym venait d'exprimer. Ils se rangèrent à son avis et promirent de ne révéler ni aux Ghatafân ni aux Quraysh que le conseil venait de lui.

Nu'aym alla ensuite trouver son ancien ami Abû Sufyân et il lui déclara, ainsi qu'aux autres chefs des Quraysh groupés autour de lui, qu'il avait une information très importante à leur communiquer, à la condition cependant – condition qu'ils acceptèrent – qu'ils feraient serment de ne révéler à personne que le renseignement venait de lui. « Les juifs regrettent la façon dont ils ont traité Muhammad, expliqua-t-il, et ils lui ont fait parvenir un message dont la teneur est la suivante : "Nous regrettons ce que nous avons fait, et nous te demandons si tu serais satisfait que nous prenions en otage quelques notables des Quraysh et des Ghatafân et que nous te les remettions afin que tu puisses les décapiter. Après quoi nous combattrons à tes côtés contre ceux qui resteront en vie." Muhammad a fait savoir qu'il acceptait leur offre. Si donc les juifs vous demandent de leur remettre des otages, ne leur livrez surtout aucun des vôtres. » Nu'aym se rendit ensuite auprès des membres de son propre clan et des autres clans ghatafânites, à qui il adressa le même discours qu'aux Quraysh.

Après s'être consultés, les chefs des deux armées attaquantes décidèrent de ne rien révéler pour le moment à Huyay de ce qu'ils avaient appris, mais d'éprouver la véracité des dires de Nu'aym. Ils envoyèrent donc 'Ikrimah aux Bani Qurayzah avec le message suivant : « Préparez-vous à livrer combat dès demain afin que nous puissions en finir définitivement avec Muhammad. » Les juifs répondirent : « Demain est le sabbat ; et, de toute manière, nous ne combattrons pas avec vous contre Muhammad à moins que vous ne nous remettiez

des otages qui serviront de garantie jusqu'à ce que nous en ayons fini avec lui. Nous craignons en effet que si le sort du combat vous est contraire vous ne vous retiriez dans votre pays, laissant cet homme au milieu de nous alors qu'à nous seuls nous ne saurions lui tenir tête. » Lorsque ce message arriva aux Quraysh et aux Ghatafân, ils se dirent : « Par Dieu, Nu'aym nous a bien dit la vérité. » Après quoi ils firent savoir aux Bani Qurayzah qu'ils ne leur remettraient pas un seul homme, leur intimant cependant l'ordre d'aller au combat, ce à quoi il leur fut répondu que pas un seul coup ne serait porté tant que des otages n'auraient pas été livrés.

Abû Sufyân alla alors trouver Huyay et lui dit : « Où donc est l'aide que tu nous as promise de la part de ton peuple ? Ils nous ont abandonnés, et voici qu'ils cherchent maintenant à nous trahir. – Par la Thora, il n'en est rien ! protesta Huyay. Le sabbat est venu, et nous ne pouvons pas le rompre. Mais, dès dimanche, ils se battront contre Muhammad et ses Compagnons tel un feu dévorant. » C'est alors seulement qu'Abû Sufyân lui parla de la demande d'otages. Huyay fut visiblement déconcerté et, croyant voir dans cette perte de contenance un signe de culpabilité, Abû Sufyân s'en prit à lui : « J'en fais serment par al-Lât, tout cela est l'œuvre de votre traîtrise, de la leur et de la tienne, car je considère que tu es complice de la trahison de ton peuple. – Il n'en est rien ! protesta de nouveau Huyay. Par la Thora qui a été révélée à Moïse sur le mont Sinaï, je ne suis pas un traître ! » Abû Sufyân n'était cependant pas convaincu et, craignant pour sa vie, Huyay quitta le camp pour se rendre dans les forteresses des Bani Qurayzah.

En ce qui concerne l'alliance entre les Quraysh et les tribus du Najd, Nu'aym n'avait guère besoin d'intervenir activement pour la défaire. Près de deux semaines s'étaient déjà écoulées et aucun résultat n'avait été obtenu. Les provisions des deux armées étaient presque épuisées et, chaque jour, de nouveaux chevaux mouraient soit de faim, soit des blessures infligées par les flèches, soit des deux causes à la fois. Un certain nombre de chameaux avaient également péri. Pour les Quraysh, il était clair que les Ghatafân et les autres Bédouins n'étaient au mieux que des alliés tièdes. Tous avaient pris part à la campagne beaucoup plus dans l'espoir de butin que par hostilité envers la nouvelle religion, et les espoirs qu'ils avaient nourris en pensant à la riche oasis de Yathrib s'étaient évanouis comme un

mirage. Le mécontentement s'exprimait par bien des bouches et une défiance réciproque était en train de gagner les combattants des deux armées. L'expédition avait pratiquement échoué, et la Providence allait maintenant en sceller l'échec définitif.

Trois jours durant, à l'issue de la prière rituelle, le Prophète avait formulé la supplication suivante : « Ô Dieu, Toi qui as révélé le Livre, Toi qui es prompt à demander des comptes, mets en fuite les confédérés, mets-les en fuite et fais-les trembler[6]. » Un peu plus tard, lorsque tout eut été consommé, c'est ce verset qui fut révélé : *Ô vous qui croyez, souvenez-vous de la faveur dont Dieu vous a comblés lorsque les armées s'avançaient vers vous et que Nous avons envoyé contre elles un vent et des armées invisibles*[7].

Pendant de nombreux jours déjà, le temps avait été exceptionnellement froid et humide, et voici qu'un vent glacial se mit à souffler venant de l'est et apportant des torrents de pluie qui obligèrent tous les guerriers à se mettre à l'abri. La nuit venue, la tempête fit rage sur la plaine. Le vent soufflait en ouragan et ce qu'il ne balayait pas était secoué par des mains invisibles. Dans les deux camps des envahisseurs il n'y eut bientôt plus une seule tente qui n'ait été abattue, plus un seul feu qui n'ait été éteint et les hommes restaient aplatis sur le sol, tremblant de froid et blottis les uns contre les autres pour tenter de se réchauffer.

Le camp des musulmans se trouvait relativement à l'abri du vent et aucune tente n'y fut renversée. Cependant, le froid mordant qui s'était installé et qui s'ajoutait aux fatigues endurées depuis le début du siège avait acculé les croyants à un degré de lassitude qu'eux-mêmes n'auraient jamais cru possible. Le Prophète pria tard dans la nuit, puis il alla déambuler au milieu des hommes qui se trouvaient le plus près de sa tente. L'un d'eux, Hudhayfah fils de Yamân, raconta plus tard comment ils avaient entendu le Prophète leur lancer cet appel : « Lequel d'entre vous va se lever pour aller voir ce que fait l'ennemi et revenir me le dire ? Je demanderai à Dieu que celui-là soit mon compagnon au Paradis. » Il n'y eut aucune réponse. « Nous étions si défaits, raconte Hudhayfah, nous avions si froid et si faim que personne ne se leva. » Lorsqu'il fut évident que personne ne se

6. I. S. II/1, 53 ; W. 487.
7. XXXIII, 9.

porterait volontaire, le Prophète appela Hudhayfah, qui se leva et vint à lui, se sentant aiguillonné par le fait d'avoir été appelé individuellement. « Je n'ai pu faire autrement que de me lever, dit-il, lorsque j'entendis mon nom prononcé par ses lèvres. » « Vas-y, toi, lui dit le Prophète, pénètre dans leur camp et regarde ce qu'ils font ; mais n'entreprends rien d'autre avant d'être revenu parmi nous. » « Je me rendis donc au milieu d'eux, continue Hudhayfah, pendant que le vent et les armées de Dieu étaient en train de les tourmenter. » Il raconte ensuite comment, ayant pénétré dans le camp des Quraysh, il chemina parmi les corps prostrés des combattants jusqu'à atteindre l'emplacement où le commandant en chef avait établi son quartier. Transis de froid, tous attendirent la fin de la nuit et, à l'aube, alors que le vent commençait à mollir, Abû Sufyân cria d'une voix forte : « Hommes des Quraysh, vos chevaux et vos chameaux sont en train de mourir ; les Bani Qurayzah nous ont lâchés et l'on nous a dit qu'ils cherchent à nous trahir ; voici maintenant que le vent nous a infligé ce que vos yeux contemplent. Quittez donc ce lieu, car moi je m'en vais. » À ces mots, il se dirigea vers son chameau et l'enfourcha avec tant de hâte qu'il oublia de délier l'entrave, ce qu'il ne fit qu'après avoir obligé l'animal à se dresser sur trois pattes. Cependant, 'Ikrimah s'adressa à lui : « Tu es le chef de ce peuple et son guide. Tiens-tu à t'éloigner de nous si rapidement et à laisser les hommes en arrière ? » Abû Sufyân eut alors honte de lui-même et, faisant agenouiller son chameau une nouvelle fois, il mit pied à terre. L'armée leva le camp et se mit en branle, Abû Sufyân restant sur place jusqu'à ce que la plupart des combattants eussent repris la direction de La Mecque. Alors seulement il se mit en marche lui-même, ayant convenu avec Khâlid et 'Amr que ceux-ci fermeraient la marche avec un détachement de deux cents cavaliers. Pendant que l'on prenait ces dispositions, Khâlid déclara : « Chaque homme de bon sens sait maintenant que Muhammad n'a pas menti », mais Abû Sufyân lui coupa la parole en disant : « Tu as moins que quiconque le droit de parler ainsi. – Pourquoi donc ? » demanda Khâlid, et la réponse fut : « Parce que Muhammad a terni l'honneur de ton père et qu'il a tué le chef de ton clan, Abû Jahl. »

Dès que Hudhayfah eut entendu prononcer l'ordre de marche, il gagna le camp des Ghatafân mais il le trouva désert, car le vent avait aussi brisé la résistance de ces combattants et ils étaient déjà en train

de regagner le Najd. Il retourna donc vers le Prophète qu'il trouva debout, en train de prier, enveloppé pour se protéger contre le froid dans une couverture qui appartenait à l'une de ses épouses. « Lorsqu'il me vit, raconte Hudhayfah, il me fit signe de m'asseoir près de lui, à ses pieds, et il me recouvrit avec un pan de sa couverture. Puis, alors que j'étais toujours enveloppé de cette façon, il fit son inclinaison et les prosternations, et dès qu'il eut prononcé la salutation finale je lui rendis compte de ce que j'avais vu »[8].

Bilâl lança l'appel pour la prière de l'aube et, lorsque celle-ci eut été accomplie, la faible clarté du jour qui commençait à poindre permit de constater que la plaine qui s'étendait au-delà de la tranchée était totalement vide. Le Prophète annonça que chacun pouvait s'en retourner chez lui, sur quoi la plupart des fidèles partirent à toutes jambes en direction de la ville. Ensuite, craignant que les confédérés n'aient laissé derrière eux quelques espions ou que les Bani Qurayzah n'aient surveillé la manœuvre et ne tentent de persuader l'ennemi de revenir sur ses pas en faisant valoir que la tranchée était maintenant laissée sans surveillance, le Prophète envoya Jâbir et 'Abd Allâh, le fils de 'Umar, rattraper ceux de leurs compagnons qui étaient déjà partis et leur dire de revenir au camp. Les deux hommes coururent rejoindre les autres, les appelant à grands cris, mais personne ne fit mine de se retourner. Jâbir suivit les Bani Hârithah jusqu'à leurs maisons et resta un long moment à les appeler depuis la rue, mais aucun d'eux ne se montra. Lorsque lui et 'Abd Allâh revinrent en fin de compte vers le Prophète pour lui faire part de leur échec, il se mit à rire et prit lui-même le chemin de la ville avec le groupe des Compagnons qui étaient restés pour l'accompagner.

8. I. I. 683-684 ; W. 488-490.

CHAPITRE LXI

Bani Qurayzah

Il ne devait être accordé aux musulmans que quelques heures de repos. Dès que la prière de midi eut été accomplie, Gabriel se présenta au Prophète. Il était splendidement vêtu, sa tête était ceinte d'un turban en brocart d'or et d'argent, et un tapis de velours brodé était jeté sur la selle de la mule qu'il chevauchait. « As-tu laissé tomber tes bras, ô Envoyé de Dieu ? demanda-t-il. Les Anges, eux, n'ont pas laissé tomber leurs bras, et je rentre juste d'avoir poursuivi l'ennemi, sans avoir rien fait d'autre. En vérité Dieu dans Sa Puissance et Sa Majesté te commande, ô Muhammad, de te diriger contre les fils des Qurayzah. Moi-même, je me rends céans chez eux, afin de faire trembler leurs âmes [1]. »

Le Prophète ordonna que personne ne prie la prière de l'après-midi avant d'avoir atteint le territoire des Qurayzah. La bannière fut remise à 'Alî et, avant le coucher du soleil, toutes les forteresses avaient été investies par la même armée, forte de trois mille hommes, que celle qui venait de s'opposer aux Quraysh et à leurs alliés devant la tranchée.

Vingt-cinq nuits durant, les Qurayzah furent assiégés, après quoi ils firent demander au Prophète de les laisser consulter Abû Lubâbah. Comme les Bani Nadîr, ils avaient été pendant longtemps des alliés des Aws, et Abû Lubâbah, l'Awsite, avait été un de leurs principaux traits d'union avec cette tribu. Le Prophète ordonna donc à ce dernier de se rendre chez les Qurayzah où, dès son arrivée, il fut frappé par le spectacle de femmes et d'enfants en pleurs, au point que sa sévérité envers l'ennemi qui avait trahi la parole donnée se trouva radoucie.

1. I. I. 684.

Lorsque les Qurayzah lui demandèrent s'ils devaient se soumettre à Muhammad, il répondit affirmativement, mais en tendant son doigt vers la gorge, comme s'il voulait les avertir qu'à son avis se soumettre signifiait être massacrés. En fait, ce geste, qui était en contradiction avec sa propre réponse affirmative, aurait pu prolonger davantage la durée du siège ; aussi, à peine l'avait-il fait qu'il fut envahi par un fort sentiment de culpabilité, lequel vint s'ajouter au remords qui le tenaillait depuis qu'il avait refusé de faire don d'un palmier, comme le Prophète le lui avait demandé, à l'orphelin dont il avait la garde[2]. « Aucun de mes pieds n'avait encore quitté l'emplacement où je me trouvais, a-t-il raconté, que déjà j'avais conscience d'avoir trahi l'Envoyé de Dieu. » Son visage changea de couleur et il récita le verset : *En vérité nous sommes à Dieu et en vérité nous retournons à Lui.* « Qu'est-ce qui te trouble ? lui demanda Ka'b. – J'ai trahi Dieu et Son Envoyé », répondit Abû Lubâbah qui, en redescendant de la chambre haute où s'était déroulé l'entretien, versait des larmes si abondantes qu'elles lui mouillaient la barbe. Ne pouvant se décider à rentrer par où il était venu et à affronter ses compagnons awsites et les autres qui attendaient impatiemment d'entendre ce qu'il avait à dire et de le conduire vers le Prophète, il sortit par une porte située à l'arrière de la forteresse et eut bientôt regagné la ville. Il se rendit directement à la Mosquée et s'attacha lui-même à l'un des piliers, déclarant : « Je ne bougerai pas de cet endroit tant que Dieu ne m'aura pas pardonné pour ce que j'ai fait. »

Le Prophète attendait son retour et, lorsque enfin on lui eut appris ce qui était arrivé, il dit : « S'il était venu à moi, j'aurais prié Dieu de lui pardonner ; mais puisqu'il a agi de cette façon, il ne m'appartient pas de le libérer tant que Dieu ne lui aura pas pardonné[3]. »

Abû Lubâbah resta attaché au pilier durant dix ou quinze jours. Avant chaque prière, ou chaque fois que de besoin, sa fille venait délier ses liens, qu'il lui demandait de renouer une fois la prière achevée. Aussi sévère que pût être cette épreuve, elle était quelque peu adoucie en raison d'un rêve qu'il avait fait pendant une des nuits du siège. Il s'était vu enfoncé dans un marécage de boue nauséabonde dont il lui était impossible de se dégager et où il était près de

2. Voir p. 282-283.
3. I. I. 687 ; W. 507.

mourir d'étouffement. Soudain, une rivière lui était apparue et il s'y était lavé tandis que l'air qu'il respirait était embaumé. À son réveil, il était allé demander à Abû Bakr ce qu'un tel rêve pouvait signifier et Abû Bakr lui avait dit que son corps représentait son âme, et qu'il entrerait donc dans un état d'âme qui l'opprimerait douloureusement mais dont il serait ensuite délivré. Maintenant qu'il était ligoté à son pilier, il vivait dans l'espoir de cette délivrance.

Quant aux Bani Qurayzah, Ka'b leur suggéra, étant donné que beaucoup d'entre eux pensaient que Muhammad était un Prophète, d'entrer dans sa religion et de sauver leur vie et leurs biens. Ils répondirent qu'ils préféraient mourir et qu'ils ne voulaient posséder rien d'autre que la Thora et la Loi de Moïse. Ka'b leur fit alors d'autres suggestions, proposant différentes possibilités d'action, mais rien ne leur parut acceptable. Il y avait parmi eux trois jeunes gens des Bani Hadl – des descendants de Hadl, le frère de Qurayzah – qui avaient séjourné dans les forteresses de leurs parents pendant toute la durée du siège et qui renouvelèrent la première proposition faite par Ka'b. Dans leur enfance, ils avaient connu Ibn al-Hayyabân, le vieux juif syrien qui était venu vivre parmi eux et dont ils répétaient maintenant les paroles concernant le Prophète attendu : « Son heure est proche. Soyez parmi les premiers à le reconnaître, ô juifs ; car il sera envoyé pour répandre le sang et emmener en captivité les femmes et les enfants de ceux qui s'opposeront à lui. Que cela ne vous empêche pas de vous joindre à lui[4] ! » La seule réponse qu'ils reçurent fut : « Nous n'abandonnerons pas la Thora ! » en sorte que les trois jeunes gens descendirent cette nuit-là de la forteresse et, ayant fait part aux gardes musulmans de leur intention d'entrer en Islam, ils allèrent prêter allégeance au Prophète. Parmi les Bani Qurayzah eux-mêmes, deux membres seulement de la tribu suivirent leur exemple. L'un d'entre eux, 'Amr ibn Su'dâ, s'était refusé dès le début à entériner la rupture du pacte avec le Prophète et s'en était formellement dissocié. À présent, il proposait que les membres de la tribu qui ne voudraient pas entrer en Islam offrent au Prophète de lui verser un tribut ou une taxe « même si, par Dieu, je ne suis nullement certain qu'il accepte ». On lui répondit qu'il valait mieux être tué que d'accepter de payer tribut aux Arabes. Lui-même quitta alors la forteresse et, ayant franchi les

4. I. I. 136.

postes de garde en tant que musulman, il passa cette nuit-là dans la Mosquée de Médine. Cependant, on ne le revit plus jamais par la suite, et l'on ne sait pas jusqu'à ce jour ni où il s'en est allé ni où il est mort. Le Prophète a dit à son sujet : « Voici un homme que Dieu a sauvé pour sa fidélité. » Son autre compagnon, Rifâ'ah ibn Samaw'al, parvint à éviter les gardes et alla se réfugier chez Salmà bint Qays, la tante maternelle du Prophète, demi-sœur d'Aminah, qui avait épousé un Khazrajite des Bani an-Najjâr. C'est dans la maison de Salmà que Rifâ'ah entra en Islam.

Le jour suivant, en dépit de l'avertissement lancé par Abû Lubâbah, les Bani Qurayzah ouvrirent les portes de leurs forteresses et s'en remirent au jugement du Prophète. Les hommes furent conduits hors des murs, les mains liées derrière le dos, et un espace leur fut réservé d'un côté du camp. D'un autre côté, on rassembla les femmes et les enfants, que le Prophète confia à la garde de 'Abd Allâh ibn Sallâm, l'ancien rabbin principal des Bani Qaynuqâ'. Les armes et les armures, ainsi que les vêtements et les articles domestiques, furent collectées dans toutes les forteresses et réunies en un même emplacement. Les jarres de vin et de liqueur de dattes furent ouvertes et leur contenu répandu sur le sol.

Les divers clans des Aws envoyèrent au Prophète une députation pour lui demander de faire preuve vis-à-vis de leurs anciens alliés de la même mansuétude que celle dont il avait usé avec les Bani Qaynuqâ', qui avaient été les alliés des Khazraj. Le Prophète leur répondit : « Serez-vous satisfaits, hommes d'Aws, si c'est l'un de vous qui prononce la sentence à leur endroit ? » Ils acquiescèrent. Le Prophète envoya alors chercher à Médine leur chef Sa'd ibn Mu'adh, dont la blessure n'avait pas guéri et que l'on soignait dans une tente dressée à l'intérieur de la Mosquée. Le Prophète l'avait mis là afin de pouvoir lui rendre visite plus souvent et Rufaydah, une femme d'Aslam, était en train de le soigner. Quelques membres de son clan allèrent le trouver et, l'ayant fait monter sur un âne, ils l'amenèrent au camp. « Traite bien tes confédérés, lui recommandèrent-ils en chemin, car si l'Envoyé de Dieu t'a désigné pour prononcer un jugement, c'est uniquement pour que tu te montres indulgent à leur égard. » Sa'd, cependant, avait un tempérament qui le portait à la rigueur : à l'instar de 'Umar, il s'était opposé à ce que l'on épargne les prisonniers à Badr, et son point de vue avait été confirmé

par la Révélation. Un grand nombre des Qurayshites qui avaient été rachetés alors moyennant rançon étaient revenus combattre les musulmans à Uhud et, derechef, à la tranchée ; en outre, lors de cette dernière campagne, la puissance des attaquants devait beaucoup à l'hostilité déployée par les juifs exilés des Bani Nadîr. Si, au lieu de laisser ceux-ci partir en exil, on les avait mis à mort, l'armée des assaillants aurait eu un effectif deux fois moindre et, sans aucun doute, les Bani Qurayzah seraient restés fidèles à leur pacte avec le Prophète. Ainsi donc, les leçons du passé ne parlaient pas en faveur de l'indulgence. En outre, Sa'd lui-même avait fait partie de la délégation envoyée aux Qurayzah au moment où la situation devenait critique, et il avait été témoin de leur vilenie vis-à-vis des musulmans lorsqu'il leur avait paru que ceux-ci allaient être vaincus. Certes, s'il prononçait un jugement sévère, il serait blâmé par la majorité des Aws, hommes et femmes. Mais une telle perspective ne pouvait guère impressionner un homme tel que Sa'd, maintenant moins que jamais puisqu'il avait la certitude d'être au seuil de la mort. Coupant court aux suppliques des hommes de son clan, il s'écria : « L'heure est maintenant venue pour Sa'd, dans la cause de Dieu, de ne pas se préoccuper du blâme de celui qui blâme. »

Sa'd était un homme de belle prestance, d'une stature puissante et imposante. À son entrée dans le camp, le Prophète ordonna : « Levez-vous en l'honneur de votre suzerain ! » sur quoi tous se levèrent en le saluant par ces mots : « Père de 'Amr, le Messager de Dieu t'a désigné pour juger le cas de tes confédérés. – Jurez-vous par Dieu, dit-il, et prenez-vous devant Lui l'engagement que mon jugement sera la sentence rendue à leur endroit ? – Nous le jurons, répondirent-ils. – Et celui qui est présent sera-t-il lié, lui aussi ? ajouta Sa'd en jetant un regard en direction du Prophète, mais sans prononcer son nom par crainte respectueuse. – Oui certes, déclara le Prophète. – Je juge donc, dit Sa'd, que les hommes seront mis à mort, les biens partagés, et les femmes et les enfants pris en captivité[5]. » Le Prophète lui dit : « Tu as jugé par le jugement de Dieu, de par-dessus les sept cieux ! »

5. Le jugement de Sa'd était indubitablement dirigé surtout contre la traîtrise des Qurayzah. En fait, cependant, il coïncidait exactement avec la loi juive concernant le traitement d'une cité assiégée, même si ses habitants ne s'étaient pas rendus coupables de félonie : *Et lorsque le Seigneur ton Dieu l'aura livré entre tes mains, tu feras passer*

Les femmes et les enfants furent conduits vers la ville où on les logea, tandis que les hommes passèrent la nuit dans le camp en récitant la Thora et en s'exhortant mutuellement au courage et à la patience. Le matin suivant, le Prophète fit creuser sur la place du marché plusieurs tranchées étroites, longues et profondes. Les hommes, au nombre de sept cents environ, plus selon certains récits, moins selon d'autres, furent envoyés par petits groupes, chacun devant s'asseoir le long de la fosse qui allait être sa tombe. 'Alî, Zubayr et quelques autres Compagnons plus jeunes leur tranchèrent alors la tête d'un seul coup d'épée.

Lorsque vint le tour de Huyay d'être conduit vers le marché, il se tourna vers le Prophète, qui était assis à l'écart avec quelques-uns des anciens Compagnons, et il lui dit : « Je ne me reproche pas de m'être opposé à toi, mais celui qui abandonne Dieu, celui-là sera abandonné. » Puis, se tournant vers ses Compagnons, il leur dit : « L'ordre de Dieu ne peut être injuste : c'est un arrêt, un décret, un massacre que Dieu a inscrits dans Son livre à l'encontre des fils d'Israël. » Il alla ensuite s'asseoir près de la tranchée et sa tête fut coupée.

Les derniers à mourir furent décapités à la lumière des torches. Un vieillard, Zabîr ibn Bâtâ, au sujet duquel une décision n'avait pas encore été prise, fut ensuite conduit dans la maison où les femmes étaient logées. Le matin suivant, lorsqu'on leur eut fait part de la mort de leurs époux, elles remplirent la ville de leurs cris et de leurs lamentations. Le vieux Zabîr les exhorta au calme, leur disant : « Faites silence ! Êtes-vous les premières femmes du peuple d'Israël à être faites captives depuis que le monde est monde ? Si vos hommes avaient eu quelque bien en eux, ils vous auraient sauvées de cela. Mais restez attachées à la religion des juifs, car en elle nous devons mourir et en elle nous devons vivre dans l'Au-delà. »

Zabîr avait toujours été un ennemi de l'Islam et il avait beaucoup contribué à fomenter l'opposition contre le Prophète. Toutefois, lors des guerres civiles qui s'étaient déroulées à Yathrib, il avait épargné la vie d'un Khazrajite, Thâbit ibn Qays, qui souhaitait maintenant

---

tous les mâles au fil de l'épée ; mais les femmes, les enfants, le bétail et tout ce qui se trouvera dans la ville, ainsi que tout son butin, tu le prendras pour toi (Deutéronome, 20 : 12).

lui rendre la pareille et avait été trouver le Prophète pour lui demander de laisser la vie sauve à Zabîr. « Il est à toi ! », lui dit le Prophète, mais lorsqu'on annonça à Zabîr qu'il était épargné, il déclara à Thâbit : « Un vieillard comme moi, sans femme et sans enfants, que fera-t-il de la vie ? » Thâbit alla donc trouver une deuxième fois le Prophète, qui lui donna la femme et les enfants de Zabîr. Celui-ci déclara alors : « Une famille dans le Hijâz qui n'a pas de biens, comment survivrait-elle ? » Et, derechef, Thâbit se rendit chez le Prophète, qui lui fit don de toutes les possessions de Zabîr à l'exception de ses armes et de son armure. Zabîr, cependant, était si bouleversé par la mort de tous les hommes de sa tribu qu'il supplia : « Par Dieu, Thâbit, et par le droit que j'ai sur toi, je te demande de m'envoyer rejoindre les miens, car maintenant qu'ils sont partis il n'y a plus rien de bon dans la vie. » Thâbit commença par refuser mais, lorsqu'il comprit que la demande de son protégé était sérieuse, il l'emmena au lieu des exécutions et Zubayr reçut l'ordre de le décapiter. Son épouse et ses enfants furent mis en liberté et leurs biens leur furent restitués, sous la garde de Thâbit.

Toutes les autres femmes et les enfants furent partagés, de même que les biens, entre ceux qui avaient participé au siège. Beaucoup de ces captifs furent rachetés par les Bani Nadîr de Khaybar. Pour sa part de butin, le Prophète avait choisi Rayhânah, fille de Zayd, un Nadîrite qui l'avait donnée en mariage à un homme des Qurayzah. C'était une femme d'une grande beauté et elle resta l'esclave du Prophète jusqu'à sa mort, qui devait survenir environ cinq ans plus tard. Il la remit tout d'abord à sa tante Salmà, dans la maison de laquelle Rifâ'ah s'était déjà réfugié. Rayhânah elle-même répugnait à entrer en Islam, mais Rifâ'ah et ses compagnons des Bani Hadl lui parlèrent de la nouvelle religion et il ne s'écoula pas longtemps avant que l'un des trois jeunes convertis, le dénommé Tha'labah, vienne trouver le Prophète pour lui annoncer que Rayhânah était entrée en Islam, ce qui lui causa une grande joie. Lorsqu'il fut avéré que Rayhânah n'était pas enceinte, le Prophète lui offrit de la libérer et de la prendre pour épouse, mais elle répondit : « Ô Envoyé de Dieu, garde-moi comme ta possession ; cela sera plus facile pour moi et pour toi. »

CHAPITRE LXII

Après le siège

Lorsque Sa'd eut prononcé son jugement contre les Bani Qurayzah, il regagna son lit de malade dans la Mosquée. Auparavant déjà, il avait adressé à Dieu une prière lui demandant de le laisser vivre s'Il lui réservait d'autres combats à mener contre Ses ennemis et, sinon, de le laisser mourir. Or voici que son état se mit à empirer rapidement. Une nuit, peu après ces événements, le Prophète le trouva apparemment inconscient. Il s'assit à son chevet et, lui soulevant doucement la tête, il l'appliqua contre sa poitrine et se mit à prier : « Ô Seigneur, Sa'd n'a certes pas ménagé sa peine sur le chemin, avec une pleine foi en Ton envoyé, ne laissant rien de ce qui lui incombait sans l'avoir accompli. Accueille donc son esprit auprès de Toi avec le meilleur agrément que Tu sais réserver à l'esprit de Tes créatures. » Sa'd entendit la voix du Prophète et, ouvrant les yeux, il dit : « La paix soit sur toi ! Je porte témoignage que tu as délivré ton message. » Une heure ou deux plus tard, alors que le Prophète avait déjà regagné sa maison, Gabriel vint à lui et lui annonça que Sa'd était mort.

Tandis qu'ils portaient son cercueil au cimetière, les porteurs s'étonnaient de trouver leur fardeau si léger, alors que Sa'd était d'une forte corpulence. Lorsqu'ils firent part au Prophète de leur surprise, celui-ci répondit : « J'ai vu les Anges qui le portaient. » Le cercueil fut déposé au bord de la tombe et le Prophète conduisit la prière mortuaire à laquelle participaient, derrière lui, une multitude d'hommes et de femmes. Au moment où ils descendaient le corps dans la tombe, le visage du Prophète pâlit soudainement et il s'exclama par trois fois : *Subhân Allâh*, « Gloire à Dieu ! » formule qui affirme l'absolue transcendance de Dieu et qui est parfois prononcée,

comme en cette circonstance, devant une limite qui doit être dépassée. Tous les assistants la répétèrent, et le cimetière tout entier retentit de leurs glorifications. Un instant plus tard, le Prophète prononça les paroles de la victoire : *Allâhu akbar*, « Dieu est le plus Grand ! » et ses paroles furent à nouveau reprises par l'assemblée. Par la suite, alors qu'on lui demandait pourquoi son visage avait changé de couleur, le Prophète donna cette réponse : « Lorsque la tombe s'est refermée sur votre compagnon, il a ressenti un resserrement qui, si quiconque pouvait y échapper, lui eût été épargné. Après quoi Dieu lui a donné un bienheureux apaisement[1]. »

C'est à l'aube d'un des jours suivants, alors que le Prophète se trouvait dans l'appartement d'Umm Salamah, qu'il lui annonça : « Abû Lubâbah est pardonné. – Puis-je aller lui porter la bonne nouvelle ? demanda-t-elle. – Si tu le veux », répondit-il. Se tenant à la porte de son appartement qui donnait sur la Mosquée, non loin du pilier auquel Abû Lubâbah s'était attaché, elle lança à voix forte : « Ô Abû Lubâbah, réjouis-toi, car Dieu t'a accordé Son pardon. » Les hommes qui se trouvaient dans la Mosquée s'avancèrent vers lui précipitamment pour le libérer, mais il les arrêta en disant : « Pas avant que l'Envoyé de Dieu ne m'ait libéré de ses propres mains. » Ce fut donc le Prophète qui vint le délivrer de ses liens au moment où il se rendait à la prière.

Une fois la prière accomplie, Abû Lubâbah vint trouver le Prophète pour lui dire qu'il souhaitait faire une offrande en expiation de sa conduite passée. Le Prophète accepta un tiers de ses biens en vertu d'un verset révélé en même temps que l'annonce du pardon, qui disait : *Prélève sur leurs biens une aumône afin de les purifier*[2], verset qui ne se référait d'ailleurs pas seulement à Abû Lubâbah mais également à tous les hommes de bonne volonté qui, ayant commis un péché, se reconnaissaient spontanément coupables.

Cinq mois environ après la campagne de la Tranchée, le Prophète entendit dire qu'une riche caravane qurayshite était sur le chemin du retour de Syrie, et Zayd fut dépêché pour lui couper la route avec une troupe de cent soixante-dix cavaliers. Ils firent main basse sur

1. W. 529.
2. IX, 103.

la totalité des marchandises, y compris une grande quantité d'argent massif qui appartenait à Safwân, et la plupart des hommes furent faits prisonniers. Quelques-uns échappèrent, parmi lesquels Abû l-'As, le gendre du Prophète. Alors que celui-ci s'approchait de Médine, comme il devait le faire pour regagner La Mecque, il fut saisi du désir de revoir son épouse et leur petite-fille Umâmah. Bravant le danger, il pénétra dans la ville à la faveur de la nuit et parvint de quelque manière à trouver l'endroit où Zaynab habitait. Il frappa à la porte, Zaynab ouvrit et le laissa entrer. L'aube était proche et, lorsque retentit l'appel à la prière lancé par Bilâl, Zaynab laissa son mari dans la maison avec Umâmah et se rendit à la Mosquée. Elle prit sa place habituelle au milieu de ses sœurs et de ses belles-mères au premier rang des orantes, derrière les rangées d'hommes. Le Prophète prononça la formule initiale de magnification : *Allâhu akbar*, que les hommes répétèrent après lui. Profitant du bref moment de silence qui suivit, Zaynab cria aussi fort qu'elle put : « Ô gens, je donne protection à Abû l-'As, le fils de Rabî'. » Ayant fait cette déclaration, elle prononça à son tour la formule de magnification pour se joindre à la prière commune.

Lorsque le Prophète eut prononcé la salutation terminale de la prière, il se leva et, se tournant vers l'assemblée des fidèles, il dit : « Avez-vous entendu ce que j'ai entendu ? » Sur quoi un murmure d'affirmation se fit entendre à travers toute la Mosquée. « Par Celui qui tient mon âme dans Sa main, continua le Prophète, je ne savais rien de ceci avant d'avoir entendu ce que j'ai entendu. Le plus humble des musulmans a le pouvoir d'accorder une protection qui doit être respectée par tous les autres musulmans. » Il s'avança alors vers sa fille et lui dit : « Reçois-le en tout honneur, mais ne le laisse pas s'approcher de toi comme un époux, car selon la loi tu ne lui appartiens pas. » Elle rapporta à son père qu'Abû l-'As était très préoccupé par la perte des marchandises qu'il avait acquises en Syrie en faisant du troc pour le compte de plusieurs Qurayshites, lesquels lui avaient confié des denrées leur appartenant parce qu'il était l'un des hommes de confiance les plus réputés de La Mecque. En conséquence, le Prophète fit tenir le message suivant aux membres de l'expédition qui s'étaient emparés des biens d'Abû l-'As : « Cet homme est lié à nous par les liens que vous savez et vous avez pris des biens qui étaient en sa possession. Si vous vouliez avoir la bonté

de les lui rendre, j'en serais satisfait ; mais si vous ne le voulez pas, il s'agit d'un butin que Dieu vous a donné, en sorte que vous y avez un droit incontestable. » Ils répondirent qu'ils lui restitueraient ses biens et ils allèrent jusqu'à lui rendre des outres usagées, de petites gourdes en cuir et des morceaux de bois. Chaque objet lui fut rendu sans exception et, comme on pouvait voir à certains signes qu'il était attiré par l'Islam, quelqu'un lui dit : « Pourquoi donc n'entres-tu pas en Islam et ne prends-tu pas ces marchandises pour toi, puisqu'elles appartiennent à des idolâtres ? » À quoi il répondit : « Ce serait mal débuter en Islam que de commencer par un abus de confiance ! » Il emmena donc les marchandises à La Mecque et les remit à leurs propriétaires. Puis il s'en revint à Médine où il fit acte d'allégeance et entra en Islam. Zaynab fut ainsi à nouveau unie à son époux, ce qui causa une grande joie dans la famille du Prophète et dans toute la communauté de Médine.

CHAPITRE LXIII

Les hypocrites

Le succès de l'embuscade tendue par Zayd sur la route orientale des caravanes appela une fois de plus l'attention des Quraysh sur la route occidentale, pour laquelle ils avaient une nette préférence. Ils allèrent donc presser leurs alliés du littoral de la mer Rouge, les Bani l-Mustaliq, qui étaient un clan des Khuzâ'ah, de lancer une incursion sur Médine, espérant certainement que les attaquants recevraient du renfort des autres tribus de la côte et qu'ainsi la route de la mer leur serait à nouveau ouverte. Les autres clans des Khuzâ'ah étaient cependant mieux disposés à l'égard du Prophète que les Mecquois ne le pensaient, si bien que la nouvelle du plan qui se tramait lui fut rapportée en temps utile. Ce fut pour lui une occasion de démontrer que son contrôle de la région située le long de la route occidentale n'avait pas faibli et s'était même renforcé, s'étendant jusqu'à quelques étapes de La Mecque. Huit jours après avoir reçu la nouvelle, et bien avant que les Bani l-Mustaliq ne fussent eux-mêmes prêts au départ, le Prophète avait déjà établi son camp sur leur territoire, à l'un de leurs points d'eau. De là, il poussa encore plus avant et, grâce à une rapide manœuvre, il fondit sur leurs villages de tentes, dont les occupants se rendirent sans grande résistance. Un seul musulman fut tué et les ennemis ne perdirent pas plus de dix hommes. Quelque deux cents familles furent faites captives et environ deux mille chameaux et cinq cents moutons et chèvres pris comme butin.

L'armée resta sur place pendant plusieurs jours, après quoi le camp fut brusquement levé à la suite d'un incident fâcheux. Une dispute éclata à l'un des puits entre deux membres des tribus côtières, un Ghifârite et un Juhaynite, au sujet de la possession d'un seau, et

les deux hommes en vinrent aux mains. Le Ghifârite, dont 'Umar avait loué les services pour qu'il conduise son cheval, appela à l'aide : « Ô Quraysh ! » tandis que le Juhaynite faisait appel à ses alliés traditionnels des Khazraj, et les plus excités des Émigrants et des Auxiliaires accoururent vers le lieu de l'incident. On dégaina des épées et le sang aurait sans doute coulé si quelques-uns des Compagnons les plus proches n'étaient pas intervenus des deux côtés. Normalement, les choses en seraient restées là, mais il se trouvait qu'un nombre d'hypocrites plus grand qu'à l'ordinaire avaient pris part à l'expédition : celle-ci devait avoir lieu dans un territoire familier et bien arrosé, et il y avait eu d'emblée l'espoir d'une victoire facile et d'un butin abondant. Les hypocrites n'en avaient pas pour autant l'intention de modifier leur point de vue, et ils continuaient à considérer les expéditions qui partaient de Yathrib comme des raids dont les Khazraj et les Aws étaient les principaux initiateurs et exécutants, même s'ils se faisaient aider de forces auxiliaires. C'est donc aux fils de Qaylah que le camp appartenait, les réfugiés qurayshites n'étant là, comme ailleurs, que parce qu'on les tolérait...

C'est dans cet état d'esprit qu'Ibn Ubayy se tenait à part avec un groupe d'intimes au moment où le bruit de la querelle parvint à leurs oreilles et où l'un d'eux alla voir ce qui se passait. Il fut bientôt de retour et relata, ce qui était la pure vérité, que l'homme engagé par 'Umar était entièrement dans son tort et que c'était lui qui avait frappé le premier. Ce récit eut pour effet de raviver les braises d'amertume qui couvaient depuis l'ordalie de la Tranchée. Au cours des cinq années précédentes, la tension n'avait pas cessé de monter, au point que la présence de Muhammad et des autres Émigrants leur avait attiré l'hostilité de toute l'Arabie. En outre, les tribus juives riches et hospitalières qui avaient joué un rôle si important au sein de la communauté avaient été extirpées, deux ayant été contraintes à l'exil et la troisième, massacrée. Il y avait, certes, les guerres intestines dans l'oasis qui exigeaient aussi une solution, mais Ibn Ubayy était convaincu que si on lui avait confié la royauté il aurait su mettre un terme aux dissensions sans entraîner son peuple dans des hostilités plus dangereuses. Et voici que ces réfugiés miséreux avaient l'effronterie d'empêcher leurs bienfaiteurs d'accéder au puits ! « Sont-ils vraiment allés jusque-là ? s'écria Ibn Ubayy. Ils

veulent prendre le pas sur nous, ils pullulent dans notre pays au point de nous en chasser et, entre nous et ces guenilleux de Qurayshites, c'est le vieux proverbe qui a raison : "Engraisse ton chien, il finira par te dévorer." Par Dieu, lorsque nous rentrerons à Médine, le plus élevé et le plus puissant de nous chassera le plus bas et le plus faible. » Un garçon de Khazraj nommé Zayd, qui était assis en bordure du cercle, courut rapporter au Prophète les paroles d'Ibn Ubayy. Le Prophète changea de couleur et 'Umar, qui était présent, voulut qu'on aille céans couper la tête du traître. Le Prophète l'arrêta : « Qu'en serait-il si l'on disait, ô 'Umar, que Muhammad met à mort ses compagnons ? » Dans l'intervalle, un des Auxiliaires était allé demander à Ibn Ubayy s'il avait vraiment dit ce que le garçon avait rapporté. Ibn Ubayy vint immédiatement trouver le Prophète et lui jura qu'il n'avait rien dit de tel. Quelques Khazrajites qui étaient présents et qui souhaitaient éviter que les choses ne s'enveniment parlèrent également en sa faveur. Le Prophète fit comme si l'incident était clos ; mais le plus sûr moyen d'éviter des troubles étant d'occuper les esprits avec autre chose, il donna l'ordre de lever le camp immédiatement.

Jamais auparavant le Prophète ne s'était mis en marche à une telle heure du jour : midi était à peine passé et, à part de brèves haltes aux moments de la prière, la troupe dut marcher sous la chaleur de l'après-midi, puis toute la nuit et le jour suivant, de l'aube jusqu'au moment où la chaleur devint accablante. Lorsque finalement ils reçurent l'ordre d'établir le camp, les hommes étaient si fatigués qu'ils ne purent qu'aller dormir. Au cours de la marche, le Prophète confia à Sa'd ibn 'Ubâdah, qui, pour les musulmans, avait peu à peu remplacé Ibn Ubayy comme chef des Khazrajites, qu'à son avis le jeune Zayd avait dit la vérité. « Ô Envoyé de Dieu, lui dit Sa'd, tu pourras, si tu le veux, le chasser parce qu'il est le plus bas et le plus faible, et que tu es le plus élevé et le plus fort. » Il demanda néanmoins au Prophète de traiter Ibn Ubayy avec ménagement, et le Prophète n'avait du reste pas l'intention de revenir sur l'incident. Cependant, peu de temps après cette conversation, l'affaire devait lui échapper des mains car il reçut la révélation d'un chapitre entier du Coran, intitulé les Hypocrites, dans lequel les paroles mêmes que Zayd avaient rapportées sont attribuées à l'un des membres de ce groupe, dont le nom n'est toutefois pas spécifié. Le Prophète ne fit pas

connaître ce chapitre avant d'être arrivé à Médine ; mais, ayant poussé son cheval vers Zayd et l'ayant rattrapé, il le prit par l'oreille : « Garçon, lui dit-il, ton oreille a bien entendu, et Dieu a confirmé tes paroles. »

Entre-temps, 'Abd Allâh, le fils d'Ibn Ubayy, était très affligé car il savait que son père avait effectivement dit ce qu'on lui attribuait. 'Abd Allâh avait aussi appris que 'Umar avait suggéré au Prophète de mettre à mort son père, et il craignait que cette sentence ne soit prononcée et l'ordre de l'exécuter donné à un moment ou à l'autre. Il alla donc trouver le Prophète et lui dit : « Ô Envoyé de Dieu, on me dit que tu as l'intention de mettre à mort Ibn Ubayy. Si tu dois le faire, ordonne-moi de l'exécuter, et je t'amènerai sa tête. Les Khazraj savent bien qu'il n'y a parmi eux personne dont la piété filiale égale la mienne, et je crains que, si tu donnais à un autre que moi l'ordre de l'exécuter, mon âme ne supporterait pas de voir marcher sur cette terre l'assassin de mon père. Je le tuerais donc et, ayant tué un croyant à cause d'un incroyant, j'entrerais dans le feu de l'Enfer. » Le Prophète le rassura en disant : « Il n'en sera rien ! Traitons-le avec douceur et sachons tirer le meilleur parti de sa compagnie tant qu'il sera parmi nous »[1].

1. I. I. 726-728.

CHAPITRE LXIV

Le collier

'A'ishah et Umm Salamah avaient accompagné le Prophète dans cette expédition. Or il arriva que deux ou trois jours après la marche forcée, alors que l'armée faisait halte au coucher du soleil, le collier d'onyx que portait 'A'ishah se détacha et tomba à terre sans qu'elle le remarquât. Lorsqu'elle s'aperçut de sa disparition, il faisait déjà trop sombre pour entreprendre des recherches. Elle tenait cependant beaucoup à ce bijou que sa mère lui avait mis autour du cou le jour de son mariage et qui était un de ses biens les plus précieux. Il n'y avait pas d'eau à cet emplacement et le Prophète n'avait d'abord eu l'intention que d'y faire une brève halte ; après quoi il se ravisa et donna l'ordre d'établir le camp jusqu'au jour suivant. Le motif de cette nouvelle décision se propagea de bouche en bouche, et beaucoup ressentirent une vive indignation à la pensée qu'une armée entière allait devoir s'attarder dans un lieu aussi inclément à cause d'un simple collier. Quelques Compagnons allèrent se plaindre à Abû Bakr, lequel se sentit très confus et réprimanda sa fille pour son étourderie. Il n'y avait aucun puits à proximité et personne n'avait songé à conserver une provision d'eau, puisque les outres et les gourdes allaient être remplies au point d'eau où l'armée devait camper ce soir-là. S'ils n'avaient pas d'eau pour faire leurs ablutions, les soldats seraient dans l'incapacité de dire la prière de l'aube. Pourtant, dans les dernières heures de la nuit, le Prophète eut la révélation du verset concernant la purification par la terre, événement qui devait avoir un retentissement considérable dans la vie pratique de la communauté. *Si vous ne trouvez pas d'eau, purifiez-vous avec de la terre propre avec laquelle vous vous frotterez le visage et les*

mains[1]. De ce fait, l'irritation qu'avait soulevée l'incident se calma totalement, au point qu'Usayd put s'exclamer : « Ceci n'est pas le premier bienfait que tu nous as apporté, ô famille d'Abû Bakr ! »

Lorsque vint le jour, le collier n'avait toujours pas été retrouvé et, tout espoir étant perdu, l'ordre de départ venait d'être donné. Au moment même où le chameau de 'A'ishah se levait de l'endroit où il était resté agenouillé toute la nuit, le collier apparut sur le sol en dessous de lui.

Quelques jours plus tard, l'armée campa dans une agréable vallée, au fond de laquelle s'étendaient des bancs de sable fin. Les deux tentes du Prophète étaient plantées, comme à l'ordinaire, un peu à l'écart des autres et, ce jour-là, c'était au tour de 'A'ishah de lui tenir compagnie. Elle raconta plus tard comment il lui avait proposé de faire la course : « Je relevai ma robe et le Prophète fit de même. Puis nous courûmes et c'est lui qui gagna. "Ceci est ma revanche, lui dit-il, pour le jour où c'est toi qui as gagné." » Ce disant, le Prophète faisait allusion à un incident qui s'était produit à La Mecque, avant l'Hégire, et que 'A'ishah elle-même a rapporté en ces termes : « Il était venu à la maison de mon père et je tenais quelque chose dans la main. Il me dit alors : "Apporte-le-moi !" et je refusai, puis je m'enfuis en courant. Il voulut me poursuivre, mais je fus plus rapide que lui »[2].

La boucle du collier de 'A'ishah fermait mal et, lors d'une des dernières haltes avant l'arrivée à Médine, il se détacha encore une fois de son cou, cela alors que l'ordre de marche avait déjà été donné et qu'elle s'était éloignée du camp pour aller satisfaire un besoin naturel. À son retour, elle-même et Umm Salamah prirent place chacune dans son palanquin, en fermèrent les rideaux et se dévoilèrent le visage. C'est seulement à cet instant que 'A'ishah s'aperçut de la perte du bijou et, se glissant par-dessous le rideau, elle revint sur ses pas pour tenter de le retrouver. Pendant ce temps, les hommes qui avaient sellé les chameaux les conduisirent vers les palanquins, qu'ils arrimèrent sur les montures. Ils étaient habitués à la différence de poids entre les deux litières – celle occupée par une femme d'une trentaine d'années et celle d'une mince jeune femme de quatorze ans –, et ils ne remarquèrent pas que, cette fois, le moins lourd des deux palanquins était

1. IV, 43.
2. W. 427.

encore plus léger que d'habitude. Sans y penser davantage, ils emmenèrent les chameaux rejoindre le cortège qui s'ébranlait. « Je retrouvai mon collier, raconte 'A'ishah, et regagnai le camp pour constater qu'il n'y restait pas âme qui vive. J'allai à l'emplacement où mon palanquin avait été posé, pensant que l'on s'apercevrait de mon absence et que l'on reviendrait me chercher. Pendant que je restais là assise, mes yeux s'alourdirent et je m'endormis. J'étais toujours couchée au même endroit lorsque Safwân[3], le fils de Mu'attal, vint à passer. Il était resté en arrière de l'armée pour une raison ou une autre et n'avait pas passé la nuit au camp. Me voyant, il s'approcha, se pencha au-dessus de moi et, comme il m'avait vue souvent avant que le voile ne nous soit imposé, il me reconnut et s'exclama : "*En vérité nous sommes à Dieu et en vérité à Lui nous retournons.* Voilà l'épouse de l'Envoyé de Dieu !" » C'est en entendant ce verset du retour que 'A'ishah se réveilla et tira son voile sur son visage. Safwân lui offrit son chameau et l'escorta à pied jusqu'à la prochaine halte[4].

Au moment où l'armée avait fait halte, le palanquin de 'A'ishah avait été détaché de sa monture et déposé sur le sol ; ne la voyant pas sortir, on avait pensé qu'elle s'était endormie. Aussi la surprise fut-elle grande, au moment où la halte allait prendre fin et où les hommes s'étaient déjà reposés, de la voir arriver dans le camp conduite par Safwân. C'était le début d'un scandale qui allait secouer Médine et que les langues des hypocrites ne furent pas longues à fomenter. Pour l'instant, toutefois, ni le Prophète ni 'A'ishah, non plus que la majorité des Compagnons, n'avaient le moindre pressentiment des ennuis qui se préparaient.

Le butin fut réparti comme d'habitude et il y avait, parmi les captives, Juwayriyah, fille de Hârith, le chef du clan vaincu. Elle échut en partage à un Auxiliaire qui fixa un prix élevé pour sa rançon, ce qui incita la femme à aller trouver le Prophète pour lui demander d'intervenir en sa faveur. Il se trouvait ce jour-là dans l'appartement de 'A'ishah, qui ouvrit la porte et qui, plus tard, raconta l'événement en ces termes : « C'était une femme d'un grand charme et d'une

3. C'était un jeune homme de la tribu des Bani Sulaym qui était venu vivre à Médine et faisait donc partie des Émigrants.

4. I. I. 732 ; B. LII, 15 ; W. 426-428.

grande beauté. Aucun homme ne la regardait sans que son âme soit captivée et, lorsque je la vis à la porte de ma chambre, je fus remplie d'inquiétude car je savais que le Prophète verrait en elle ce que je voyais. Elle se présenta à lui en disant : "Ô Envoyé de Dieu, je suis Juwayriyah, la fille de Hârith, le seigneur de son peuple. Tu sais quel malheur m'a frappée et je suis venue demander ton aide au sujet de ma rançon." Il répondit : "Voudrais-tu mieux que cela ? – Qu'y a-t-il de mieux ?" demanda-t-elle, à quoi il répondit : "Que je paie ta rançon et que je t'épouse" [5]. »

Juwayriyah accepta son offre avec joie, mais le mariage n'avait pas encore eu lieu lorsque son père arriva avec plusieurs chameaux qui devaient servir de rançon. Leur nombre n'atteignait pas celui qu'il avait eu initialement l'intention d'offrir, car, dans la vallée de 'Aqîq, peu de temps avant son arrivée dans l'oasis, il avait jeté un dernier regard sur ses belles bêtes et avait été frappé d'une telle admiration pour deux d'entre elles qu'il les avait détachées des autres et les avait cachées dans un des défilés de la vallée, ne pouvant se faire à l'idée de s'en séparer. Il conduisit toutes les autres au Prophète et lui dit : « Ô Muhammad, tu as pris ma fille comme captive et voici sa rançon. – Mais où donc, reprit le Prophète, sont les deux chameaux que tu as cachés à 'Aqîq ? » Et il poursuivit en décrivant de façon détaillée l'emplacement où ils étaient entravés. Hârith s'exclama alors : « Je témoigne qu'il n'y a de dieu sinon Dieu et que toi, Muhammad, tu es l'Envoyé de Dieu », et deux de ses fils entrèrent en Islam avec lui. Il envoya chercher les deux chameaux et les remit avec le reste du troupeau au Prophète, qui lui rendit sa fille. Elle entra alors elle-même en Islam et le Prophète demanda à son père de la lui donner en mariage, ce qu'il fit [6] ; et un appartement fut construit pour elle.

Lorsque l'on apprit que les Bani Mustaliq étaient devenus par mariage des parents du Prophète, les Émigrants et les Auxiliaires libérèrent ceux de leurs captifs pour lesquels une rançon n'avait pas encore été versée. Une centaine de familles furent ainsi libérées. « Je ne connais aucune autre femme, a dit 'A'ishah à propos de Juwayriyah, qui ait été pour son peuple une plus grande bénédiction [7]. »

5. I. I. 729.
6. I. H. 729.
7. I. I. 729.

CHAPITRE LXV

Le mensonge

Peu de temps après son retour à Médine, 'A'ishah tomba malade. En ce moment, les propos médisants que les hypocrites avaient chuchotés contre elle et contre Safwân circulaient déjà dans la ville. Peu de gens les prenaient au sérieux, mais parmi ceux qui le faisaient se trouvait le propre cousin de 'A'ishah : Mistah, du clan de Muttalib. Par ailleurs, qu'ils y ajoutassent foi ou non, tous les habitants de Médine étaient au courant de la calomnie, sauf 'A'ishah elle-même. Elle n'en était pas moins consciente d'une certaine réserve de la part du Prophète, qui ne lui témoignait pas la même attention affectueuse que les autres fois où elle avait été malade. Il pénétrait dans la chambre et s'adressait à ceux qui la soignaient en disant : « Comment vous portez-vous tous aujourd'hui ? » se bornant à l'inclure parmi les autres. Profondément blessée, mais trop fière pour se plaindre, elle lui demanda la permission d'aller dans la maison de ses parents où sa mère pourrait la soigner : « Comme tu voudras », lui répondit-il.

Voici en quels termes 'A'ishah elle-même a raconté ces événements : « Je me rendis chez ma mère sans rien savoir de ce qui se disait et guéris de ma maladie une vingtaine de jours plus tard. Puis, un soir où j'étais sortie avec la mère de Mistah – dont la propre mère était la sœur de la mère de mon père – et alors qu'elle marchait à mon côté, elle trébucha sur sa robe et s'écria : "Que trébuche Mistah ! – Qu'à Dieu ne plaise, m'écriai-je, voilà une vilaine chose à dire d'un des Émigrants qui a combattu à Badr ! – Ô fille d'Abû Bakr, reprit-elle, se peut-il que la nouvelle ne t'ait pas atteinte ? – Quelle nouvelle ?" demandai-je. C'est alors qu'elle me parla des diffamations et de la façon dont elles se colportaient. "Cela se peut-

il ? lui dis-je. – Par Dieu, c'est la vérité !" fut sa réponse, et je rentrai chez moi en larmes, pleurant sans pouvoir m'arrêter au point que je pensais que mes pleurs allaient me fendre le foie. "Que Dieu te pardonne ! dis-je à ma mère. Les gens parlent et tu ne m'en souffles pas mot ! – Ma petite fille, dit-elle, ne le prends pas si à cœur, car il est rare qu'une femme belle mariée à un homme qui l'aime échappe aux commérages que font les autres épouses et qui sont ensuite colportés ailleurs." Mais je restai éveillée toute cette nuit-là et mes larmes ne tarirent pas[1]. »

En fait, quels qu'aient pu être les motifs de jalousie entre l'une ou l'autre des épouses du Prophète, toutes étaient des femmes pieuses et dignes, et aucune d'elles ne contribua en aucune façon à répandre la calomnie. Tout au contraire, elles défendaient 'A'ishah et parlaient en sa faveur. Parmi les principales responsables, il y avait une proche parente du Prophète, sa cousine Hamnah, sœur de Zaynab, qui propageait la calomnie en pensant œuvrer dans l'intérêt de sa sœur. Nombreux en effet étaient ceux qui croyaient que sans 'A'ishah Zaynab eût été l'épouse favorite du Prophète ; mais Zaynab n'était pour rien dans le zèle intempestif de sa sœur, dont elle eut beaucoup à souffrir. Les autres diffamateurs étaient Mistah et le poète Hassân Ibn Thâbit, tandis qu'à l'arrière-plan se tenaient toujours Ibn Ubayy et les autres hypocrites qui avaient déclenché toute l'affaire.

Il était évident que le Prophète espérait une révélation mais, comme rien ne venait, il se mit à interroger non seulement ses épouses mais aussi d'autres proches. Usâmah, qui avait le même âge que 'A'ishah, intervint énergiquement pour la défendre : « Tout cela n'est que mensonges, dit-il. Nous ne connaissons d'elle que du bien. » Comme son fils, Umm Aymân n'avait pour 'A'ishah que des paroles élogieuses. Quant à 'Alî, il déclara : « Dieu ne t'a pas limité, et il y a bien des femmes en dehors d'elle. Interroge cependant sa servante et elle te dira la vérité. » Le Prophète fit donc mander la servante et lui dit : « Ô Burayrah, as-tu jamais vu chez 'A'ishah quelque chose qui te la rende suspecte ? » Elle répondit : « Par Celui qui t'a envoyé avec la vérité, je ne connais d'elle que du bien ; et s'il en était autrement, Dieu en informerait Son Envoyé. Je ne sais rien que l'on puisse reprocher à 'A'ishah, sinon qu'elle est une fille

1. B. LII, 15.

encore jeune et que lorsque je pétris la pâte et que je lui demande de la surveiller, elle s'endort et son agneau favori vient la manger. Plus d'une fois je l'ai réprimandée pour cela. »

Lorsque le Prophète se rendit à la Mosquée pour la prière suivante, il monta sur la chaire et, après avoir rendu grâces à Dieu, il s'adressa aux fidèles : « Ô gens, que vous semble-t-il de ceux qui m'offensent à travers des membres de ma famille, en répandant sur eux de faux bruits ? Par Dieu, je ne connais que du bien des gens de ma maison, et que du bien de l'homme dont ils parlent, qui n'est jamais entré dans une de mes maisons sans que je sois avec lui. » À peine avait-il parlé qu'Usayd se leva et parla ainsi : « Ô Envoyé de Dieu, si ces hommes sont des Awsites, nous nous occuperons d'eux ; et s'ils appartiennent à nos frères de Khazraj, tu n'as qu'à nous passer un ordre, car ils méritent d'être décapités. » Avant qu'il ait terminé, Sa'd ibn 'Ubâdah était déjà debout, car Hassân ibn Thâbit le poète était de Khazraj, de même que les hommes qui, au début, avaient subtilement distillé la calomnie. « Par Dieu, tu mens ! s'écria-t-il. Vous ne les tuerez pas, vous ne le pouvez pas. Tu n'aurais jamais parlé ainsi s'ils avaient été de ton peuple. – Par Dieu, menteur toi-même ! répliqua Usayd. Nous les tuerons assurément, et tu es un hypocrite, manœuvrant au nom des hypocrites. » À ce stade, les deux tribus étaient prêtes à en découdre l'une avec l'autre, mais le Prophète leur fit signe d'en rester là et, descendant de la chaire, il les calma et les renvoya en paix.

Si 'A'ishah avait su que le Prophète l'avait ainsi défendue en public du haut de la chaire, elle en eût certainement été très réconfortée. Mais elle n'eut pas sur le moment connaissance de ce qui s'était passé. Elle n'était au courant que des questions que le Prophète posait à d'autres à son sujet et qui laissaient supposer qu'il ne savait que penser, ce qui ne manquait pas de lui causer une grande tristesse. Elle ne s'attendait nullement à ce qu'il cherche, de sa propre initiative, à scruter son âme, car elle savait que sa connaissance des choses cachées lui venait de l'Au-delà. « Je ne connais que ce que Dieu me fait connaître », avait-il coutume de dire. Il ne cherchait pas à lire les pensées des hommes ; mais elle aurait voulu qu'il sache combien l'attachement qu'elle lui vouait rendait impossible la chose dont on l'accusait.

Quoi qu'il en soit, il ne suffisait pas que le Prophète lui-même soit convaincu de l'innocence de 'A'ishah et de Safwân. La situation

était très sérieuse et il était absolument nécessaire d'avoir une preuve qui convaincrait l'ensemble de la communauté. À cet égard, 'A'ishah s'était montrée jusqu'ici la moins utile de tous ceux qui étaient en cause. Il était temps maintenant qu'elle rompe son silence. Non que ce qu'elle dirait puisse être suffisant pour dénouer la crise, mais le Coran avait promis que les questions qui seraient posées pendant la période de la Révélation recevraient une réponse[2]. Dans le cas présent, le Prophète avait rempli l'air de questions, ou plutôt de la même question posée à différentes personnes, mais, pour que le Ciel donne la réponse promise, il était peut-être nécessaire que la question soit d'abord posée à la personne qui était le plus intimement concernée.

« J'étais avec mes parents, raconte 'A'ishah, et j'avais pleuré durant deux nuits et un jour, et pendant que nous étions assis ensemble, une femme des Auxiliaires demanda si elle pouvait se joindre à nous. Je lui dis d'entrer, elle s'assit et pleura avec moi. Le Prophète entra alors et s'assit à sa place habituelle, ce qu'il n'avait pas fait depuis que les gens avaient commencé à répandre des bruits sur moi. Un mois s'était écoulé et il n'avait reçu du Ciel aucune réponse à mon sujet. Après avoir prononcé le témoignage qu'*il n'y a de dieu que Dieu*, il continua : "Ô 'A'ishah, on m'a dit telle et telle chose sur toi et, si tu es innocente, Dieu ne manquera pas de proclamer ton innocence ; et si tu as fait quelque chose de mal, demandes-en pardon à Dieu et repens-toi ; car en vérité si l'esclave confesse son péché et s'en repent, Dieu lui pardonne." À peine avait-il parlé que mes larmes cessèrent de couler et je dis à mon père : "Réponds à l'Envoyé de Dieu pour moi. – Je ne sais pas que dire", répondit-il. Lorsque je demandai la même chose à ma mère, elle fit la même réponse. Je n'étais guère qu'une fille encore jeune, et je ne savais pas réciter grand-chose du Coran. Je dis donc : "Je sais bien que vous avez entendu ce que les gens disent, que cela est entré dans vos âmes et que vous l'avez cru ; si donc je vous dis que je suis innocente – et Dieu sait que je suis innocente –, vous ne me croiriez pas, tandis que si je vous avouais que j'ai commis ce dont Dieu sait que je suis innocente, vous me croiriez." Puis je voulus rechercher dans ma tête le nom de Jacob, mais ne pus me le rappeler, ce qui me fit dire : "Mais je vous dirai ce qu'a dit le père de Joseph : *Qu'il*

2. V, 101.

me soit donné une belle patience ! Et c'est à Dieu qu'il faut demander secours contre ce que vous racontez"[3]. J'allai alors m'étendre sur ma couche, espérant que Dieu me déclarerait innocente. Je ne pensais pas qu'Il enverrait une révélation à mon sujet, car je me trouvais trop insignifiante pour que ma situation soit mentionnée dans le Coran ; mais j'espérais que le Prophète aurait dans son sommeil une vision qui me disculperait.

« Il resta assis parmi nous et nous étions tous encore présents lorsqu'une révélation vint à lui : il fut saisi de l'oppression qu'il éprouvait à ces moments-là, et des perles de sueur se mirent à ruisseler sur son corps bien que l'on fût en hiver. Ensuite, lorsque la pression se fut relâchée, il dit d'une voix vibrante de joie : "Ô 'A'ishah, loue Dieu car Il t'a déclarée innocente." Ma mère me dit alors : "Lève-toi et va vers l'Envoyé de Dieu", mais je répliquai : "Par Dieu non ! je n'irai pas à lui, et je ne louerai personne d'autre que Dieu"[4]. »

Les paroles du Coran innocentant 'A'ishah étaient les suivantes : *Certes, ceux qui ont répandu la calomnie sont un groupe d'entre vous... Lorsque vous colportez par votre langue et que vous prononcez avec votre bouche ce dont vous n'avez aucune connaissance, vous le comptez pour une bagatelle alors qu'auprès de Dieu la chose est d'importance. Si seulement vous aviez dit lorsque vous avez entendu la calomnie : Il ne nous appartient pas d'en parler. Gloire à Toi ! C'est une monstrueuse diffamation ! Dieu vous exhorte à ne plus jamais commettre une faute semblable, si vous êtes croyants*[5].

Les versets nouvellement révélés concernaient également toute la question de l'adultère et, tout en prescrivant les sanctions à appliquer, ils énonçaient que ceux qui auraient diffamé des femmes honorables seraient punis par le fouet. Cette sentence fut appliquée à Mistah, à Hassân et à Hamnah qui avaient le plus ouvertement répandu la calomnie et qui reconnurent leur culpabilité. Les hypocrites, cependant, tout en ayant été plus insidieux, n'avaient procédé que par allusions et ne reconnurent pas avoir joué un rôle quelconque dans la diffamation, si bien que le Prophète préféra renoncer à poursuivre l'affaire et laisser à Dieu le soin de les juger.

3. XII, 18.
4. B. LII, 15.
5. XXIV, 11, 15-17.

Abû Bakr avait pris l'habitude de verser régulièrement à Mistah, qui faisait partie de sa parenté et était très pauvre, une allocation en espèces. À la suite de cet incident, il déclara : « Jamais plus, par Dieu, je ne donnerai quelque chose à Mistah et jamais plus je ne lui accorderai une faveur après ce qu'il a dit contre 'A'ishah et après le chagrin qu'il nous a causé. » Une révélation vint cependant modifier sa résolution : *Ceux qui parmi vous jouissent de la dignité et de l'aisance ne doivent pas jurer qu'ils ne donneront pas à leurs parents ni aux nécessiteux ni à ceux qui ont émigré pour l'amour de Dieu. Qu'ils pardonnent et qu'ils soient indulgents. Ne désirez-vous pas que Dieu vous pardonne ? Dieu accorde le pardon, Il est Miséricordieux*[6]. Abû Bakr s'exclama alors : « J'ai certes grand désir que Dieu me pardonne. » Puis il alla trouver Mistah et lui remit ce qu'il avait coutume de lui donner en jurant que jamais il ne lui retirerait ce don. De son côté, après qu'un certain temps se fut écoulé, le Prophète manifesta une grande générosité à l'égard de Hassân. Quant à sa cousine Hamnah, la veuve de Mus'ab, il l'unit par mariage à Talhah, dont elle eut deux fils.

6. XXIV, 22.

CHAPITRE LXVI

Le dilemme des Quraysh

Le Prophète observa le jeûne du Ramadan à Médine et il y demeura durant le mois qui suivit. Une nuit, vers la fin de ce dernier mois, il rêva qu'il pénétrait dans la Ka'bah la tête rasée, tenant dans sa main la clé du sanctuaire. Le jour suivant, il raconta son rêve à ses Compagnons et les invita à accomplir avec lui le petit pèlerinage[1]. Ils entreprirent sur-le-champ des préparatifs afin de pouvoir partir aussitôt que possible. Ils se cotisèrent pour acheter soixante-dix chameaux destinés à être sacrifiés dans l'enceinte sacrée et dont la chair serait distribuée aux pauvres de La Mecque. Le Prophète décida d'emmener avec lui une de ses épouses, et le tirage au sort désigna Umm Salamah. Au nombre des pèlerins se trouvaient également les deux femmes des Khazraj, Nusaybah et Umm Manî', qui avaient été présentes lors du second serment de 'Aqabah.

Chaque pèlerin emportait une épée et ce qui pourrait lui être utile pour la chasse, mais avant le départ 'Umar et Sa'd ibn 'Ubâdahsuggérèrent de s'armer de pied en cap. Il se pourrait, disaient-ils, que les Quraysh saisissent cette occasion pour mener une attaque malgré le mois sacré. Le Prophète rejeta néanmoins cette proposition en disant : « Je n'emporterai pas d'armes ; je n'ai d'autre but que de faire le pèlerinage. » À la première halte, il demanda qu'on lui apporte les chameaux du sacrifice et il consacra lui-même l'un d'entre eux, dont il tourna la tête vers La Mecque, faisant une marque sur son flanc droit et lui passant des guirlandes autour du cou ; après

1. La *'umra*, visite pieuse du Temple de La Mecque qui, à la différence du Grand Pèlerinage *(hajj)*, peut s'accomplir à tout moment, durant toute l'année. Elle comporte essentiellement sept circumambulations autour de la Ka'bah et sept courses rituelles entre les collines de Safâ et Marwah. *(N. d. T.)*

quoi il ordonna que l'on consacre les autres bêtes de la même façon. Il envoya ensuite en reconnaissance un homme des Khuzâ'ah pour qu'il lui rende compte de la façon dont réagissaient les Quraysh.

Le Prophète gardait la tête nue et avait déjà revêtu le costume traditionnel du pèlerin, composé de deux pièces d'étoffe sans couture, dont l'une était ceinte autour de la taille et couvrait la partie inférieure du corps tandis que l'autre était drapée autour des épaules. Il se sacralisa ensuite pour le pèlerinage en accomplissant deux cycles de prosternations, après quoi il commença à prononcer à voix haute la formule du pèlerin : *Labbayk Allâhumma Labbayk*, dont la signification est « Me voici à Ton service ô Dieu, me voici ! ». La plupart de ceux qui étaient avec lui suivirent son exemple, mais quelques-uns préférèrent attendre de s'être approchés davantage du but de leur voyage, car l'état de pèlerin comportait certaines restrictions en ce qui concerne la chasse.

Lorsque les Quraysh apprirent que les pèlerins avaient quitté Médine, ils furent remplis d'appréhension, ainsi que le Prophète l'avait pressenti, et ils convoquèrent immédiatement une réunion dans l'Assemblée. Jamais encore ils n'avaient été placés devant un dilemme aussi grave. Si eux, les gardiens du Sanctuaire, devaient empêcher plus d'un millier de pèlerins arabes de s'approcher de la Maison sainte, ils commettraient une violation flagrante des lois sur lesquelles reposait leur propre grandeur. Par ailleurs, s'ils laissaient leurs ennemis entrer à La Mecque en toute paix et tranquillité, ce serait un triomphe moral immense pour Muhammad. La nouvelle s'en répandrait dans toute l'Arabie et serait sur toutes les lèvres, venant placer le sceau de la défaite sur l'insuccès qu'avait rencontré leur récente attaque de Médine. Pire encore, le fait que ces pèlerins accompliraient les anciens rites risquait de rendre plus séduisante encore la nouvelle foi et de confirmer sa prétention à être la religion d'Abraham. Tout bien considéré, il était hors de question de les laisser entrer. « Par Dieu, la chose n'aura pas lieu, dirent-ils, aussi longtemps qu'il restera parmi nous un seul œil animé d'une lueur de vie ! »

Lorsque les pèlerins atteignirent 'Usfân, l'homme qui avait été envoyé en éclaireur les rejoignit et leur annonça que les Quraysh avaient envoyé Khâlid à la tête de deux cents cavaliers avec pour mission de les empêcher d'approcher. Le Prophète demanda s'il y

avait un guide capable de les conduire par un autre itinéraire, et un homme des Aslam les conduisit d'abord un peu plus en direction du littoral, puis leur fit prendre un chemin tortueux et difficile qui les amena au col duquel on descend vers Hudaybiyah, une large plaine située au-dessous de La Mecque, à la limite du territoire sacré. Ce détour les avait maintenus loin de la vue de Khâlid mais, à un moment donné, alors qu'il était trop tard pour que la troupe des Quraysh puisse changer de position, la poussière soulevée par les pèlerins attira son attention et, comprenant ce qui s'était passé, il retourna vers La Mecque à bride abattue pour avertir les Quraysh de l'approche des musulmans.

Pour le pèlerinage, le Prophète avait choisi de monter Qaswâ', sa chamelle favorite, et, lorsqu'elle fut parvenue à l'extrémité du col, celle-ci s'arrêta et s'agenouilla. Les rochers des alentours résonnèrent des clameurs : *Hal ! Hal !* poussées par les hommes qui tentaient de l'encourager à repartir, mais elle restait sur place comme si elle avait pris racine dans la terre. « Qaswâ' est rétive ! » entendait-on dire, mais le Prophète savait que c'était là un signe qu'ils ne devaient pas poursuivre leur route au-delà de Hudaybiyah, du moins pour le moment. « Elle n'est pas rétive, dit-il, sa nature est autre ; mais elle est retenue par Celui qui a naguère retenu l'éléphant. » Et, se référant aux Quraysh, il ajouta : « Il n'est pas de concession respectueuse des droits de Dieu que, s'ils me la demandent aujourd'hui, je ne sois prêt à leur accorder »[2]. Il parla ensuite à Qaswâ', qui se mit rapidement sur ses pattes et le porta jusqu'en bas du défilé, en bordure de la plaine de Hudaybiyah où il fit signe d'établir le camp. Il n'y avait pratiquement pas d'eau à cet emplacement, sauf dans une ou deux cuvettes dont le fond n'avait pas été totalement desséché, et les pèlerins se plaignaient de la soif. Le Prophète appela Nâjiyah, l'Aslamite qui était le gardien des chameaux du sacrifice, et il lui demanda de prendre un seau et d'aller collecter autant d'eau qu'il le pourrait au fond de la plus large des cuvettes, ce qui fut fait. Ayant accompli son ablution, le Prophète se rinça la bouche et recracha l'eau dans le seau. Tirant ensuite une flèche de son carquois, il dit à Nâjiyah : « Retourne vers la cuvette où tu as prélevé cette eau et verses-y le contenu de ce seau, puis remue avec cette flèche. »

2. I. I. 741 ; W. 587.

L'homme fit ce qui lui était demandé et, au contact de la flèche, une eau claire et fraîche se mit à jaillir si rapidement et abondamment qu'il eut tout juste le temps de remonter en haut de la cuvette pour ne pas être submergé. Les pèlerins gagnèrent le bord de la cuvette où chacun put boire à satiété, de même que les animaux.

Il y avait parmi les pèlerins un ou deux hypocrites, dont Ibn Ubayy, et pendant que celui-ci était assis en train de se désaltérer, un des membres de son clan l'interpella : « Honte à toi ! père de Hubâb, le moment n'est-il pas venu pour toi de voir où tu en es ? Y a-t-il plus grand que cela ? – J'ai déjà vu la pareille auparavant », répondit Ibn Ubayy ; sur quoi son interlocuteur se mit à lui faire des reproches si véhéments que, pour éviter des ennuis, Ibn Ubayy emmena son fils avec lui et alla trouver le Prophète pour lui dire qu'il avait été mal compris. Cependant, avant même qu'il ait commencé à parler, le Prophète lui dit : « Où donc as-tu déjà vu la pareille de ce que tu as vu aujourd'hui ? – Jamais je n'ai vu la pareille ! – Alors, pourquoi as-tu dit ce que tu as dit ? reprit le Prophète. – Je demande pardon à Dieu ! » s'exclama Ibn Ubayy. « Ô Envoyé de Dieu, dit son fils, demande pardon pour lui ! », ce que le Prophète fit aussitôt[3].

Ayant étanché leur soif, les pèlerins purent bientôt manger à satiété grâce à un don de chameaux et de moutons apporté par deux chefs bédouins dont la tribu, les Bani Khuzâ'ah, qui avait été jadis la gardienne du Sanctuaire, comprenait les clans d'Aslam, de Ka'b et de Mustaliq. Tous les membres de ces clans, sans exception, étaient désormais bien disposés à l'égard du Prophète. Pour ceux d'entre eux qui n'étaient pas encore entrés en Islam, il y avait un avantage politique dans cette alliance qui était nécessaire pour faire contrepoids au pacte que leurs ennemis jurés, les Bani Bakr, avaient depuis longtemps scellé avec les Quraysh. Cette situation allait fortement influencer la suite des événements. Pour le moment, cependant, les Khuzâ'ah et les Bakr n'étaient pas en guerre, et les Khuzâ'ah étaient tolérés par les Quraysh tout en leur étant suspects. Un de leurs notables, Budayl ibn Warqâ', se trouvait à La Mecque au moment où l'on apprit que les pèlerins étaient campés à Hudaybiyah. Accompagné de quelques membres de son clan, il vint trouver le Prophète

3. W. 589.

pour l'informer de l'attitude des Quraysh : « Ils jurent par Dieu, dit-il, qu'ils ne laisseront pas la voie ouverte entre toi et la Maison tant qu'un seul de leurs combattants restera vivant. – Nous ne sommes pas venus ici pour nous battre, déclara le Prophète ; nous ne sommes venus que pour faire les tournées du pèlerinage autour de la Maison. Celui qui se tiendra sur notre chemin, nous le combattrons ; mais je leur donnerai le temps, s'ils le souhaitent, de prendre leurs précautions afin de nous laisser la voie libre. »

Budayl et ses compagnons revinrent à La Mecque où les Quraysh les reçurent dans un silence maussade. Lorsqu'ils proposèrent de répéter ce que Muhammad leur avait dit, 'Ikrimah, le fils d'Abû Jahl, répondit qu'il ne voulait rien entendre, ce contre quoi 'Urwah, l'un de leurs alliés de la tribu des Thaqîf – sa mère était une Mecquoise –, s'éleva en disant qu'une telle attitude était absurde. Safwân s'adressa alors à Budayl : « Dis-nous donc ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu. » Budayl les mit au courant des intentions pacifiques de Muhammad et de sa suite, expliquant que le Prophète était disposé à donner aux Quraysh le temps de se préparer pour l'arrivée des pèlerins. 'Urwah intervint alors en disant : « Budayl vous a apporté une concession si amiable que personne ne saurait la rejeter sans se porter tort à lui-même. Acceptez donc ce qu'il vous en a dit, mais envoyez-moi auprès de Muhammad pour que je vous en apporte une confirmation directe de sa part. Je regarderai attentivement ceux qui sont avec lui et je serai pour vous un éclaireur, celui qui vous donnera des nouvelles sûres. »

Les Quraysh acceptèrent son offre, mais ils avaient déjà envoyé comme éclaireur et, éventuellement, comme émissaire, l'homme qui commandait tous leurs alliés des tribus bédouines que l'on désignait collectivement comme les Ahâbîsh. Il s'agissait de Hulays, des Bani l-Hârith, l'un des clans de Kinânah, l'homme qui avait reproché à Abû Sufyân les mutilations perpétrées à Uhud. Lorsque le Prophète le vit arriver, il sut, d'après son allure et ses manières, ou d'après ce qu'il avait entendu dire de lui, qu'il s'agissait d'un homme pieux, profondément respectueux des choses sacrées, et il donna l'ordre d'aller à sa rencontre avec les bêtes du sacrifice ; et lorsque les soixante-dix chameaux défilèrent solennellement près de Hulays avec les marques de leur sacralisation et leurs ornements de fête, il fut si impressionné que, sans même avoir adressé la parole au Pro-

phète, il revint directement vers les Quraysh et leur donna l'assurance que les intentions des pèlerins étaient entièrement pacifiques. Dans leur exaspération, les Mecquois lui dirent qu'il n'était qu'un homme du désert et qu'il ne pouvait pas apprécier la situation. C'était là une grave erreur tactique, comme ils s'en rendirent bientôt compte, mais trop tard. « Ô Qurayshites, déclara-t-il d'un ton grave, ce n'est pas pour cela, par Dieu, que nous avons consenti à être vos alliés, et ce n'est pas pour cela que nous avons conclu un pacte avec vous. Celui qui vient honorer la Maison de Dieu doit-il en être banni ? Par Celui entre les mains duquel se trouve mon âme, ou bien vous laissez Muhammad faire ce qu'il est venu faire, ou bien j'emmène les Ahâbîsh, jusqu'au dernier homme. – Patience, Hulays, lui déclara-t-on, jusqu'à ce que nous arrivions à des conditions qui nous soient acceptables. »

Entre-temps, 'Urwah, le Thaqîfite, était arrivé au camp des pèlerins et était entré en conversation avec le Prophète. Assis en face de lui, il commença par le traiter en égal, le prenant par la barbe pendant qu'il lui parlait ; mais Mughîrah, l'un des Émigrants qui se tenait tout près, lui frappa la main avec le plat de son sabre et il la retira. Quelques instants plus tard, alors qu'il s'apprêtait à saisir de nouveau la barbe du Prophète, Mughîrah lui donna un coup encore plus fort en disant : « Enlève ta main de la barbe de l'Envoyé de Dieu tant qu'elle est encore à toi. » Dès lors, 'Urwah s'abstint de nouvelles familiarités à l'égard du Prophète, mais après avoir assez longuement parlé avec lui il demeura encore dans le camp pendant plusieurs heures. Il avait promis aux Quraysh d'être leur éclaireur en même temps que leur émissaire, et il se devait d'observer tout ce qu'il pouvait. Cependant, ce qui le frappait le plus étaient des choses qu'il ne s'attendait pas à voir, des choses dont il n'avait jamais vu la pareille ; et lorsqu'il rentra à La Mecque, il déclara aux Quraysh : « Ô gens, j'ai été envoyé comme ambassadeur auprès de rois, auprès de César, de Chosroès et du négus, mais jamais je n'ai vu un roi que ses sujets honorent comme les Compagnons de Muhammad honorent Muhammad. S'il commande quelque chose, à peine a-t-il parlé que déjà l'ordre est accompli ; lorsqu'il fait son ablution, c'est tout juste s'ils ne se battent pour en recueillir l'eau ; lorsqu'il parle, leurs voix se taisent ; et jamais ils ne le dévisagent, mais ils baissent

les yeux par respect pour lui. Il vous a offert une concession amiable, acceptez-la donc venant de lui ! »[4].

Pendant que 'Urwah était encore dans le camp, le Prophète avait donné un de ses chameaux comme monture à un homme de la tribu de Ka'b, nommé Khirâsh, et l'avait envoyé comme émissaire auprès des Quraysh. À son arrivée, 'Ikrimah coupa les jarrets du chameau, mais Hulays et ses hommes intervinrent et sauvèrent la vie de l'émissaire, obligeant les Quraysh à le laisser retourner auprès du Prophète. « Ô Envoyé de Dieu, dit-il lorsqu'il eut regagné le camp, envoie quelqu'un qui soit mieux protégé que moi ! » Le Prophète appela 'Umar, mais 'Umar fit valoir que les Quraysh connaissaient trop sa grande hostilité à leur égard et que personne de son clan, les Bani 'Adî, ne serait assez fort pour le défendre. « Mais je vais vous indiquer, ajouta-t-il, quelqu'un qui est plus puissant à La Mecque que moi, mieux pourvu en parenté et mieux protégé : c'est 'Uthmân ibn 'Affân. » Le Prophète envoya donc 'Uthmân, qui fut bien reçu par ses parents des 'Abdu Shams et par d'autres. Les Quraysh lui réitérèrent le refus de laisser ceux qui s'étaient rassemblés à Hudaybiyah s'approcher de la Ka'bah, mais ils l'invitèrent personnellement à faire ses tournées de pèlerin, offre qu'il refusa. Les Quraysh avaient du reste déjà envoyé un message à Ibn Ubayy pour lui faire la même proposition, mais il avait répondu : « Je ne ferai pas mes tournées autour de la Maison tant que l'Envoyé de Dieu ne fera pas les siennes. » Cette réponse ayant été rapportée au Prophète, il en avait été très satisfait.

4. B. LIV, 15 ; W. 593-600.

CHAPITRE LXVII

« Une victoire éclatante »

C'est pendant que 'Uthmân s'était rendu à La Mecque que le Prophète fut plongé dans un état qui était comparable à celui qui accompagnait les révélations, mais qui le laissa en pleine possession de ses facultés. Il donna des instructions à l'un de ses Compagnons qui se mit aussitôt à parcourir le camp en proclamant : « L'Esprit saint est descendu sur l'Envoyé et ordonne l'allégeance. Avancez-vous donc, au Nom de Dieu, pour lui prêter serment[1]. » Pendant ce temps, le Prophète était allé s'asseoir sous un acacia dont le feuillage printanier commençait à verdir ; et, un à un, les Compagnons se présentèrent devant lui et lui jurèrent allégeance. Le premier à s'approcher fut Sinân qui appartenait à la même tribu, les Bani Asad ibn Khuzaymah, que la famille de Jahsh. Le héraut n'avait rien annoncé concernant la nature de l'engagement, en sorte que Sinân déclara : « Ô Envoyé de Dieu, je te jure allégeance pour ce à quoi tu penses », serment qui fut repris par ceux qui vinrent à sa suite. Puis ce fut le Prophète qui déclara : « Je fais allégeance pour 'Uthmân », et, levant sa main gauche comme s'il s'agissait de la main de son gendre et la prenant avec sa main droite, il prononça la formule du serment. Un seul de ceux qui étaient présents manqua à l'appel : il s'agissait de l'hypocrite Jadd ibn Qays, qui tentait de se cacher derrière son chameau mais qui ne passa cependant pas inaperçu.

Les Quraysh envoyèrent alors Suhayl pour conclure un traité et deux membres de son clan l'accompagnaient : Mikraz et Huwaytib. Ils conférèrent avec le Prophète, et les Compagnons entendaient le ton de leurs voix qui tantôt montait, tantôt baissait selon que le point

1. W. 604.

en discussion était plus ou moins ardu. Lorsque enfin ils furent arrivés à un accord, le Prophète dit à 'Alî d'en transcrire les termes, en commençant par la formule coranique de consécration : *Bismi Llâhi r-Rahmâni r-Rahîm*, « au Nom de Dieu l'Infiniment Bon, le Miséricordieux ». Suhayl protesta aussitôt : « En ce qui concerne *Rahmân*, je ne sais pas qui il est. Écris donc *Bismik Allâhumma*, "en Ton Nom, ô Dieu", comme tu avais naguère coutume d'écrire. » Quelques Compagnons s'écrièrent : « Par Dieu, nous n'écrirons rien d'autre que *Bismi Llâhi r-Rahmâni r-Rahîm* », mais le Prophète passa outre et dit : « Écris *Bismik Allâhumma* », et il dicta la suite du traité : « Tels sont les termes de la trêve signée entre Muhammad l'Envoyé de Dieu et Suhayl le fils de 'Amr » ; mais Suhayl protesta à nouveau : « Si nous avions su que tu es l'Envoyé de Dieu, nous ne t'aurions pas interdit l'entrée de la Maison et nous ne t'aurions pas combattu ; écris donc : "Muhammad, le fils de 'Abd Allâh." » 'Alî avait déjà écrit les mots « l'Envoyé de Dieu » et le Prophète lui dit de les effacer. Comme 'Alî répondait qu'il ne pouvait pas faire ne telle chose, le Prophète lui demanda de lui indiquer les mots en estion, qu'il biffa de sa main. À sa demande, 'Alî écrivit à leur ice : « le fils de 'Abd Allâh ».

Le document continuait en ces termes : « Ils sont convenus de poser le fardeau de la guerre pour dix ans, pendant lesquels leurs hommes seront saufs et ne se feront entre eux aucune violence ; à condition que quiconque des Quraysh viendra à Muhammad sans l'autorisation de son gardien, Muhammad le leur renverra ; mais que quiconque de ceux qui sont avec Muhammad viendra à Quraysh ne sera pas renvoyé. Il n'y aura ni subterfuge ni traîtrise. Quiconque souhaitera entrer dans le lien et le pacte de Muhammad pourra le faire ; et quiconque souhaitera entrer dans le lien et le pacte des Quraysh pourra le faire. » Il y avait à ce moment-là dans le camp quelques notables des Khuzâ'ah qui étaient venus rendre visite aux pèlerins, tandis qu'un ou deux représentants des Bakr étaient venus à la suite de Suhayl. À l'instant même où il était donné lecture de cette clause du traité, les membres des Khuzâ'ah se levèrent vivement et déclarèrent : « Nous sommes unis à Muhammad dans son lien et son pacte. » À quoi les Bakrites répliquèrent : « Nous sommes unis aux Quraysh dans leur lien et leur pacte. » Plus tard, l'engagement ainsi pris fut ratifié par les chefs des deux tribus. Le traité se concluait

par ces mots : « Toi, Muhammad, tu t'éloigneras de nous cette année et tu n'entreras pas à La Mecque contre notre gré lorsque nous y serons présents. Mais durant l'année à venir, nous sortirons de La Mecque et tu y entreras avec tes Compagnons, y demeurant trois jours, ne portant d'autres armes que celles du voyageur, les épées restant dans leur fourreau »[2].

En vertu de la vision qu'avait eue le Prophète, les Compagnons avaient acquis la certitude du succès de l'expédition. Aussi, lorsqu'ils entendirent quels étaient les termes du traité et comprirent qu'après être arrivés à la limite même de l'enceinte sacrée ils devraient s'en retourner chez eux sans avoir rien accompli, leur déception atteignit une intensité presque insupportable. Et pourtant, la mesure n'était pas encore comble : alors qu'ils étaient assis dans un silence maussade et explosif, on entendit un bruit de chaînes et un jeune homme pénétra dans le camp en titubant, les pieds entravés. C'était Abû Jandal, l'un des plus jeunes fils de Suhayl. Son père l'avait emprisonné à cause de son Islam et par crainte qu'il ne s'échappe pour gagner Médine. Son frère aîné 'Abd Allâh se trouvait parmi les pèlerins et s'avançait pour lui souhaiter la bienvenue, lorsque Suhayl saisit la chaîne qui entourait le cou de son prisonnier et le frappa violemment au visage. Puis il se tourna vers le Prophète et lui dit : « Notre accord a été conclu avant que cet homme ne vienne à toi. – Cela est vrai, acquiesça le Prophète. – Rends-le-nous donc », continua Suhayl. « Ô musulmans, s'écria de toutes ses forces Abû Jandal, vais-je être restitué aux idolâtres pour qu'ils me persécutent en raison de ma religion ? » Le Prophète prit Suhayl en aparté et lui demanda comme une faveur de laisser son fils libre, mais Suhayl resta inébranlable dans son refus. Ses deux coémissaires, Mikraz et Huwaytib, avaient jusque-là gardé le silence mais, sentant que cet incident n'était pas de bon augure pour l'avenir de la trêve, ils intervinrent en disant : « Ô Muhammad, nous lui accordons notre protection en ton nom », signifiant par là qu'ils hébergeraient le jeune homme chez eux et l'éloigneraient de son père, promesse qu'ils tinrent en effet. « Sois patient, Abû Jandal, lui dit le Prophète. Dieu t'accordera certainement, ainsi qu'à ceux qui sont avec toi, le soulagement et une issue. Nous avons accepté les termes d'une trêve avec ces gens

2. I. I. 747-748.

et nous leur avons fait une promesse solennelle, qu'ils nous ont faite de leur côté ; nous ne voulons pas maintenant manquer à notre parole. »

Cette fois, c'en était trop pour 'Umar qui ne pouvait plus se contenir. Se levant d'un bond, il alla vers le Prophète et lui dit : « N'es-tu pas le Prophète de Dieu ? – Certes, lui fut-il répondu. – Ne sommes-nous pas dans la vérité et nos ennemis dans l'erreur ? continua-t-il. – Si fait ! – Pourquoi donc leur céder si honteusement contre l'honneur de notre religion ? » reprit 'Umar ; à quoi le Prophète répondit : « Je suis l'Envoyé de Dieu et je ne Lui désobéirai pas. Il me donnera la victoire. – Mais ne nous as-tu pas dit, insista 'Umar, que nous devions nous rendre à la Maison et faire nos tournées autour d'elle ? – Certes oui, dit le Prophète, mais t'ai-je précisé que nous irions cette année ? » 'Umar admit que ce n'était pas le cas. « En vérité, tu iras à la Maison, ajouta le Prophète, et tu feras tes tournées autour d'elle. » Cependant, 'Umar était encore bouillant d'indignation et il alla vers Abû Bakr pour tenter de calmer sa mauvaise humeur. Il lui posa exactement les mêmes questions qu'au Prophète et, bien qu'Abû Bakr n'ait pas entendu les réponses, il répondit pratiquement dans les mêmes termes que ceux qu'avait utilisés le Prophète, ajoutant en guise de conclusion : « Attache-toi donc à son étrier car, par Dieu, il a raison. » Cette attitude impressionna 'Umar et, bien que ses sentiments ne soient pas encore apaisés, il s'abstint de leur donner libre cours, et, lorsque le Prophète l'invita à inscrire son nom sur le traité, il le fit en silence. Le Prophète fit aussi apposer son nom au fils de Suhayl, 'Abd Allâh, les autres musulmans invités à signer étant 'Alî, Abû Bakr, 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf et Mahmûd ibn Maslamah.

L'amertume générale semblait s'être apaisée quelque peu, mais lorsque Suhayl et les autres quittèrent le camp, emmenant avec eux le jeune Abû Jandal qui était en larmes, il y eut un nouveau sursaut d'émotion. Le Prophète, qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart avec les Compagnons qui avaient signé le traité, les quitta pour aller rejoindre le gros des pèlerins : « Levez-vous et sacrifiez vos animaux, leur dit-il, et rasez-vous la tête. » Personne ne bougea et le Prophète répéta son ordre une seconde, puis une troisième fois, sans obtenir d'autres réactions que des regards absents et un silence stupéfait. Il ne s'agissait pas d'une rébellion mais, ayant déjà vu leurs espérances

s'écrouler, les pèlerins étaient rendus très perplexes par cet ordre de faire une chose qu'ils savaient être rituellement incorrecte : selon la tradition d'Abraham, en effet, les sacrifices devaient s'accomplir à l'intérieur du territoire sacré, de même que le rite consistant à se raser la tête. Le Prophète n'en fut pas moins consterné par cette désobéissance apparente et il alla se retirer dans sa tente, où il raconta à Umm Salamah ce qui venait de se passer. « Va donc de l'avant, lui dit-elle, et ne parle à personne avant d'avoir accompli ton sacrifice. » Suivant son conseil, le Prophète se dirigea vers le chameau qu'il avait lui-même consacré et le sacrifia en prononçant la formule rituelle : *Bismi-Llâh, Allâhu akbar*, à voix assez forte pour que les hommes puissent l'entendre. Immédiatement, tous se levèrent et allèrent faire leur sacrifice, mettant tant d'empressement à obéir qu'ils tombaient les uns sur les autres ; et lorsque le Prophète appela Khirâsh – l'homme des Khuzâ'ah qu'il avait envoyé en émissaire à La Mecque avant 'Uthmân – pour qu'il vienne lui raser la tête, de nombreux Compagnons suivirent son exemple et se mirent à se raser la tête mutuellement avec tant d'énergie qu'Umm Salamah, comme elle le raconta plus tard, craignit qu'ils ne s'infligent des blessures mortelles. Quelques-uns d'entre eux, cependant, se contentèrent de se couper quelques mèches, sachant que cette pratique était traditionnellement acceptable. Lorsque le Prophète, qui s'était retiré dans sa tente avec Khirâsh, en ressortit le crâne rasé, il resta un moment à l'entrée de la tente et prononça cette prière : « Que Dieu ait pitié de ceux qui se sont rasé la tête ! » Ceux qui s'étaient coupé les cheveux intervinrent alors : « Et de ceux qui se sont coupé les cheveux, ô Envoyé de Dieu ! » Le Prophète répéta une deuxième fois ce qu'il venait de dire, et les mêmes voix se levèrent pour protester encore plus fort. Après que le Prophète eut répété une troisième fois sa prière et qu'une troisième protestation véhémente se fut élevée, il ajouta : « Et de ceux qui se sont coupé les cheveux ! » Lorsqu'on lui demanda par la suite pour quelle raison il n'avait d'abord prié que pour ceux qui s'étaient rasé la tête, il répondit : « Parce qu'ils n'ont pas douté ! »

Le Prophète rentra dans sa tente et, ayant ramassé la masse de cheveux noirs qui était tombée sur le sol, il alla la jeter sur un mimosa qui poussait non loin de là. Ce que voyant, les pèlerins se massèrent autour de l'arbre, chacun cherchant à saisir un peu de cette chevelure

pour la conserver comme support de bénédiction. Nusaybah elle-même ne voulut pas être en reste et, se frayant un chemin au milieu des hommes, elle préleva sur l'arbre quelques mèches qu'elle conserva précieusement jusqu'au jour de sa mort.

Dans le camp, le sol était jonché des cheveux des pèlerins. Soudain, une rafale de vent s'éleva qui les souleva et les chassa en direction de La Mecque, jusque dans le territoire sacré. Tous se réjouirent, voyant dans ce phénomène le signe que leur pèlerinage avait été agréé par Dieu en raison de leur intention, et ils comprirent alors la raison pour laquelle le Prophète leur avait dit d'accomplir le sacrifice.

Après qu'ils se furent mis en route pour retourner à Médine, 'Umar fut pris de remords, et son inquiétude s'accrut considérablement lorsque, remontant le rang des pèlerins pour aller rejoindre le Prophète et cherchant à entrer en conversation avec lui, il lui parut que le Prophète restait distant et réservé. Il continua à avancer vers la tête de la troupe, se disant en lui-même : « Ô 'Umar, que ta mère prenne maintenant le deuil de son fils ! » Il avoua plus tard que le trouble qu'il avait éprouvé pour avoir mis en cause la sagesse du Prophète était si intense qu'il craignait qu'une révélation spéciale ne vienne le condamner. Ses appréhensions atteignirent leur paroxysme lorsqu'il entendit derrière lui le bruit d'un cheval au galop et que le cavalier lui dit d'aller rejoindre le Prophète. Cependant, son inquiétude s'évanouit dès l'instant où il aperçut le visage du Prophète qui rayonnait de joie : « Une *sûrah* est descendue sur moi, lui dit-il, qui m'est plus chère que tout ce qui se trouve sous le soleil. »

La nouvelle révélation affirmait péremptoirement que l'expédition dont ils revenaient devait être considérée comme victorieuse, car elle s'ouvrait par ces mots : *En vérité Nous t'avons donné une victoire éclatante*[3]. Elle mentionnait aussi le récent pacte d'allégeance : *Dieu a été satisfait des croyants lorsqu'ils t'ont fait allégeance sous l'arbre. Il savait ce qui était en leurs cœurs et Il a fait descendre sur eux l'Esprit de Paix et leur a donné la récompense d'une proche victoire*[4]. La Satisfaction divine dont il est fait mention n'est rien de

3. XLVIII, 1.
4. XLVIII, 18.

moins que la promesse du *Ridwân*[5] pour celui qui a rempli son engagement, et c'est pourquoi cette bienheureuse allégeance est connue sous l'appellation de « Pacte de *Ridwân* ». Quant à la descente de la *Sakînah*[6], l'Esprit de Paix, elle est également mentionnée dans un autre verset : *C'est Lui qui a fait descendre l'Esprit de Paix dans les cœurs des croyants afin que leur foi augmente encore... afin qu'Il puisse faire entrer les croyants et les croyantes dans des jardins sous lesquels couleront des fleuves et où ils demeureront immortels, et afin qu'Il puisse les absoudre de toute faute. Ce sera pour eux un immense triomphe auprès de Dieu*[7].

La vision du Prophète qui avait été à l'origine de cette expédition est également évoquée dans cette sourate : *Dieu a certes démontré à Son Envoyé la véracité de sa vision : si Dieu le veut, vous entrerez dans la Mosquée sacrée en toute sécurité, sans crainte, la tête rasée ou les cheveux coupés. Mais Il sait ce que vous ne savez pas, et avant cela Il vous a donné une proche victoire*[8].

5. Voir p. 162.
6. En hébreu, *Shekinah*.
7. XLVIII, 4-5.
8. XLVIII, 27.

pour la conserver comme support de bénédiction. Nusaybah elle-même ne voulut pas être en reste et, se frayant un chemin au milieu des hommes, elle préleva sur l'arbre quelques mèches qu'elle conserva précieusement jusqu'au jour de sa mort.

Dans le camp, le sol était jonché des cheveux des pèlerins. Soudain, une rafale de vent s'éleva qui les souleva et les chassa en direction de La Mecque, jusque dans le territoire sacré. Tous se réjouirent, voyant dans ce phénomène le signe que leur pèlerinage avait été agréé par Dieu en raison de leur intention, et ils comprirent alors la raison pour laquelle le Prophète leur avait dit d'accomplir le sacrifice.

Après qu'ils se furent mis en route pour retourner à Médine, 'Umar fut pris de remords, et son inquiétude s'accrut considérablement lorsque, remontant le rang des pèlerins pour aller rejoindre le Prophète et cherchant à entrer en conversation avec lui, il lui parut que le Prophète restait distant et réservé. Il continua à avancer vers la tête de la troupe, se disant en lui-même : « Ô 'Umar, que ta mère prenne maintenant le deuil de son fils ! » Il avoua plus tard que le trouble qu'il avait éprouvé pour avoir mis en cause la sagesse du Prophète était si intense qu'il craignait qu'une révélation spéciale ne vienne le condamner. Ses appréhensions atteignirent leur paroxysme lorsqu'il entendit derrière lui le bruit d'un cheval au galop et que le cavalier lui dit d'aller rejoindre le Prophète. Cependant, son inquiétude s'évanouit dès l'instant où il aperçut le visage du Prophète qui rayonnait de joie : « Une *sûrah* est descendue sur moi, lui dit-il, qui m'est plus chère que tout ce qui se trouve sous le soleil. »

La nouvelle révélation affirmait péremptoirement que l'expédition dont ils revenaient devait être considérée comme victorieuse, car elle s'ouvrait par ces mots : *En vérité Nous t'avons donné une victoire éclatante*[3]. Elle mentionnait aussi le récent pacte d'allégeance : ***Dieu a été satisfait des croyants lorsqu'ils t'ont fait allégeance sous l'arbre. Il savait ce qui était en leurs cœurs et Il a fait descendre sur eux l'Esprit de Paix et leur a donné la récompense d'une proche victoire***[4]. La Satisfaction divine dont il est fait mention n'est rien de

3. XLVIII, 1.
4. XLVIII, 18.

moins que la promesse du *Ridwân*[5] pour celui qui a rempli son engagement, et c'est pourquoi cette bienheureuse allégeance est connue sous l'appellation de « Pacte de *Ridwân* ». Quant à la descente de la *Sakînah*[6], l'Esprit de Paix, elle est également mentionnée dans un autre verset : *C'est Lui qui a fait descendre l'Esprit de Paix dans les cœurs des croyants afin que leur foi augmente encore... afin qu'Il puisse faire entrer les croyants et les croyantes dans des jardins sous lesquels couleront des fleuves et où ils demeureront immortels, et afin qu'Il puisse les absoudre de toute faute. Ce sera pour eux un immense triomphe auprès de Dieu*[7].

La vision du Prophète qui avait été à l'origine de cette expédition est également évoquée dans cette sourate : *Dieu a certes démontré à Son Envoyé la véracité de sa vision : si Dieu le veut, vous entrerez dans la Mosquée sacrée en toute sécurité, sans crainte, la tête rasée ou les cheveux coupés. Mais Il sait ce que vous ne savez pas, et avant cela Il vous a donné une proche victoire*[8].

5. Voir p. 162.
6. En hébreu, *Shekinah*.
7. XLVIII, 4-5.
8. XLVIII, 27.

CHAPITRE LXVIII

Après Hudaybiyah

Abû Basîr, des Bani Thaqîf, était un jeune homme dont la famille, originaire de Tâ'if, était venue s'installer à La Mecque en tant que confédérée des Bani Zuhrah. Lui-même était entré en Islam et on l'avait emprisonné, puis il s'était échappé et avait gagné Médine à pied, y arrivant peu de temps après que le Prophète fut revenu de Hudaybiyah. Il fut bientôt rejoint par un émissaire des Quraysh qui exigea qu'on le renvoie. Tout en lui adressant les mêmes paroles de réconfort que naguère à Abû Jandal, le Prophète lui donna à entendre qu'étant lié par le traité il devait le remettre entre les mains de l'émissaire. Les Compagnons, y compris 'Umar, avaient désormais plus ou moins accepté les conditions du traité, si bien que lorsque Abû Basîr s'éloigna, conduit par l'émissaire des Quraysh et l'esclave affranchi qui l'accompagnait pour le seconder, les Émigrants et les Auxiliaires présents reprirent avec sérénité les paroles qu'avait prononcées le Prophète : « Prends courage ! Dieu t'ouvrira certainement une issue. »

Leurs espoirs se réalisèrent plus tôt que prévu. Malgré sa jeunesse, Abû Basîr ne manquait pas d'ingéniosité et, la première fois qu'ils firent halte, il parvint à s'emparer de l'épée de l'émissaire et à le tuer, sur quoi l'ancien esclave, qui s'appelait Kawthar, prit la fuite et revint sur-le-champ à Médine. Il pénétra dans la Mosquée sans que personne l'en empêche et il se jeta aux pieds du Prophète, qui s'exclama en le voyant arriver : « Cet homme vient de voir une chose terrifiante ! » Kawthar parvint à dire en haletant que son compagnon avait été tué et que lui-même avait échappé de justesse au même sort, et il ne s'était guère écoulé de temps lorsqu'on vit apparaître Abû Basîr qui brandissait son épée nue : « Ô Envoyé de Dieu, dit-il,

ton obligation a été remplie. Tu m'as rendu à eux, et Dieu m'a délivré. – Hélas pour sa mère[1] ! s'exclama le Prophète. Quel foudre de guerre il ferait s'il avait d'autres compagnons avec lui ! » Pourtant, si les Quraysh envoyaient de nouveaux émissaires pour réclamer son renvoi, il faudrait satisfaire leur demande, comme le Prophète l'avait fait la première fois. Abû Basîr, quant à lui, ne l'entendait nullement de cette oreille et il déclara qu'à son avis les armes et l'armure du mort, ainsi que ses chameaux, devaient être traités comme du butin, divisés en cinq parts et distribués selon la loi. « Si j'agissais ainsi, dit le Prophète, ils penseraient que je n'ai pas rempli les conditions auxquelles j'ai souscrit par serment. » Se tournant alors vers le survivant des deux Mecquois, toujours terrifié, il lui dit : « Les dépouilles prises sur ton compagnon te concernent », et, désignant Abû Basîr, il ajouta : « Tu reconduiras cet homme à ceux qui t'ont envoyé. » À ces mots, Kawthar devint livide : « Ô Muhammad, dit-il, je tiens à la vie. Je ne fais pas le poids devant lui, et je n'ai pas les mains de deux hommes. » Ainsi donc, les musulmans avaient tenu leur engagement, mais le représentant des Quraysh refusait de garder le prisonnier. Se tournant vers Abû Basîr, le Prophète lui dit : « Va-t'en où tu veux ! »

Abû Basîr se rendit vers le littoral de la mer Rouge tandis que les mots : « s'il avait d'autres compagnons avec lui » résonnaient encore à ses oreilles. Il n'était du reste pas seul à avoir pris note de cette autorisation et de ce conseil voilés. 'Umar avait également suivi l'incident avec attention, et il parvint à faire passer aux musulmans de La Mecque les paroles du Prophète ainsi que des indications concernant l'endroit où se trouvait Abû Basîr que des membres de tribus côtières amies venus en visite à Médine lui avaient communiquées peu de temps après. À La Mecque, Abû Jandal, le fils de Suhayl, n'était plus gardé d'aussi près par ses protecteurs qu'il l'avait été par son père ; en outre, le traité passé avec les musulmans avait amené un certain relâchement de la surveillance dont faisaient l'objet les jeunes prisonniers musulmans, Muhammad ayant montré que s'ils s'enfuyaient à Médine il tiendrait parole et les renverrait aux Mecquois. C'est ainsi qu'Abû Jandal parvint à s'échapper et à aller rejoindre

1. Exclamation elliptique souvent employée dont le sens est le suivant : « Cet homme a un tempérament si bouillant que sa mère devra bientôt pleurer sa mort ! »

Abû Basîr, imité en cela par d'autres jeunes gens dont Walîd, le frère de Khâlid. Avec eux, Abû Basîr établit un camp dans un endroit stratégique, situé sur la route des caravanes qui se rendaient de La Mecque en Syrie. Ses compagnons le reconnurent comme chef, le respectant et lui obéissant spontanément. C'est lui qui dirigeait les prières, et il leur donnait des conseils sur des questions rituelles ou d'autres aspects de la religion, car beaucoup d'entre eux étaient de nouveaux convertis. Peu de temps après que les Quraysh se furent réjouis d'avoir retrouvé la sécurité sur leur route favorite en direction du nord, les quelque soixante-dix jeunes gens qui avaient rejoint le camp d'Abû Basîr devinrent la terreur des caravanes. Après avoir subi la perte de nombreuses vies humaines et d'une grande quantité de marchandises, les Quraysh finirent par adresser une lettre au Prophète lui demandant d'accueillir ces brigands de grand chemin au sein de la collectivité et s'engageant à ne pas demander que ceux-ci soient renvoyés à La Mecque. Le Prophète écrivit donc à Abû Basîr pour lui dire qu'il pouvait maintenant revenir à Médine avec ses compagnons. Dans l'intervalle, cependant, le jeune chef était tombé gravement malade et, lorsque la lettre lui parvint, la mort était déjà proche. Il lut la missive et mourut en la serrant dans ses mains. Ses compagnons prièrent sur sa dépouille et l'ensevelirent, puis ils construisirent une mosquée à l'emplacement de son tombeau ; après quoi ils allèrent rejoindre le Prophète à Médine[2].

Au moment où ils parvenaient à la coulée de lave, le chameau de Walîd trébucha et projeta à terre son maître qui, dans sa chute, se coupa le doigt sur une pierre. Pendant qu'il se pansait, Walîd déclama ces vers :

> « Qu'es-tu sinon un doigt d'où s'écoule le sang,
> Toi qui n'as pas reçu d'autre blessure sur le sentier de Dieu ? »

Cependant, la plaie s'infecta et la blessure se révéla mortelle. Walîd eut néanmoins la force, avant de mourir, d'écrire une lettre à son frère Khâlid pour le presser d'entrer en Islam.

Parmi les femmes musulmanes, une seule parvint à s'échapper de La Mecque pendant cette période et à venir se réfugier à Médine.

2. W. 624-629 ; B. LIV ; I. I. 751-753.

C'était Umm Kulthûm, la demi-sœur de 'Uthmân, fille de sa mère Arwà et de 'Uqbah, lequel avait été mis à mort sur le chemin du retour de Badr. La Révélation vint cependant interdire la restitution d'une femme croyante aux incroyants. Aussi, lorsque les deux frères germains d'Umm Kulthûm vinrent pour la reprendre, le Prophète refusa de la leur donner, refus que les Quraysh acceptèrent sans protester puisqu'il n'avait pas été fait mention des femmes dans le traité. Ensuite Zayd, Zubayr et 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf la demandèrent en mariage, et le Prophète lui conseilla d'épouser Zayd, ce qu'elle fit.

Au cours du mois qui suivit la conclusion du traité, 'A'ishah et son père subirent un grand deuil qui fut suivi peu après d'un événement très heureux. Umm Rûmân tomba malade et mourut. On l'enterra au Baqî', où le Prophète pria sur elle et descendit dans sa tombe. La nouvelle de son décès fut portée à La Mecque et parvint à son fils, 'Abd al-Ka'bah. Est-ce le chagrin qu'il en ressentit qui le décida à faire un pas que, très certainement, il avait envisagé depuis quelque temps ? Quoi qu'il en soit, c'est peu de temps après le décès de sa mère qu'il arriva à Médine et entra en Islam. Lorsqu'il fit allégeance au Prophète, celui-ci changea son nom en 'Abd ar-Rahmân.

Il ne fut d'ailleurs pas le seul à embrasser l'Islam durant cette période. À mesure que les semaines et les mois passaient, on pouvait voir de plus en plus clairement pourquoi le Coran avait déclaré que la trêve était *une victoire éclatante*. Les habitants de La Mecque et ceux de Médine pouvaient désormais se rencontrer en paix et converser librement les uns avec les autres, si bien qu'au cours des deux années suivantes la communauté musulmane fit plus que doubler ses effectifs.

Peu de temps après le retour des pèlerins à Médine, un verset avait été révélé dont tous s'étaient réjouis : *Il se peut que Dieu établisse de l'affection entre vous et ceux d'entre eux que vous aviez pour ennemis*[3]. Ces paroles paraissaient se référer en général aux nombreuses conversions qui se produisaient en ce moment ; mais certains considérèrent qu'elles se référaient plus particulièrement à une relation étroite et imprévue qui était en train de s'établir entre le Prophète et l'un des chefs des Quraysh.

3. LX, 7.

Quelques mois avant Hudaybiyah, la nouvelle du décès de 'Ubayd Allâh ibn Jahsh, cousin et beau-frère du Prophète, était parvenue d'Abyssinie. Il avait été chrétien avant d'entrer en Islam et, peu de temps après son émigration en Abyssinie, il était revenu au christianisme. Cet événement avait beaucoup chagriné sa femme Umm Habîbah, fille d'Abû Sufyân, qui, elle, était restée musulmane. Lorsque quatre mois se furent écoulés après la mort de son mari, le Prophète envoya un message au négus lui demandant de bien vouloir être son mandataire et de ratifier un mariage entre lui et la veuve, si elle y consentait. Le Prophète ne lui envoya pas directement de message à elle, mais elle fit un rêve dans lequel quelqu'un l'abordait en l'appelant « mère des croyants », ce qu'elle interpréta comme signifiant qu'elle deviendrait l'épouse du Prophète. Le jour suivant, elle reçut le message du négus confirmant son rêve et elle alla aussitôt trouver son parent Khâlid ibn Sa'îd[4] pour qu'il la donne en mariage. Khâlid et le négus authentifièrent l'engagement en présence de Ja'far et d'autres membres de la communauté musulmane ; puis le négus donna dans son palais un festin de noces auquel tous les musulmans furent conviés.

Le Prophète avait aussi fait dire à Ja'far qu'il serait heureux de le voir venir vivre à Médine, ainsi que les autres musulmans d'Abyssinie, et Ja'far entreprit aussitôt les préparatifs du voyage pour lequel le négus leur donna deux navires. Il fut décidé qu'Umm Habîbah serait du voyage et, à Médine, on commença à construire un appartement pour elle à côté de ceux des autres épouses.

Le négus ne fut pas le seul prince régnant à recevoir une lettre du Prophète à cette époque. Au moment où, dans la Tranchée, le Prophète avait fendu le rocher qui paraissait inattaquable, les châteaux du Yémen lui étaient apparus dans la lumière qui avait étincelé au premier coup de sa pioche, tandis que celle qui avait jailli au troisième et dernier coup lui avait fait apercevoir le palais blanc de Chosroès à Madâ'in. Quant à la certitude qui lui avait été donnée alors au sujet de l'expansion future de l'empire de l'Islam, elle n'était pas sans rapport avec ces deux lumières puisque le Yémen était alors placé sous la domination de la Perse. C'est ainsi que le Prophète fut poussé à écrire au monarque persan pour lui faire connaître sa qualité

4. Voir p. 86-87.

de prophète et l'inviter à embrasser l'Islam. Il ne nourrissait peut-être pas de grands espoirs quant au succès d'un tel message, mais il se devait néanmoins, avant de prendre d'autres mesures, de l'envoyer à Chosroès pour lui donner la possibilité de choisir la bonne voie.

Quant à la lumière jaillie au deuxième coup, elle avait fait apparaître les châteaux de Syrie, et le Prophète en avait acquis la certitude que l'Islam se répandrait dans ces contrées ainsi que vers l'ouest. En temps voulu, il dicterait une lettre à l'empereur romain Héraclius, conçue dans les mêmes termes que ceux de la lettre à Chosroès, et il en adressa une identique à Alexandrie, au muqawqis qui gouvernait l'Égypte.

De son côté, Chosroès avait entendu diverses rumeurs concernant la puissance grandissante du roi arabe de Yathrib qui prétendait être un prophète. Aussi envoya-t-il à Bâdhân, qui était son vice-roi au Yémen, l'ordre d'obtenir des informations plus précises et plus détaillées sur Muhammad. Bâdhân dépêcha aussitôt deux émissaires à Médine avec mission d'observer par eux-mêmes ce qui se passait et de venir lui faire rapport. Conformément à un usage répandu à la cour de Perse, ils s'étaient rasé la barbe et s'étaient laissé pousser de longues moustaches. Le Prophète fut horrifié par leur apparence : « Qui vous a dit d'agir de la sorte ? s'exclama-t-il. – Notre seigneur, répondirent-ils, voulant désigner Chosroès. – Mon Seigneur, reprit le Prophète, m'a ordonné de laisser pousser ma barbe et de tailler court ma moustache. » Puis il les renvoya en leur disant de revenir le lendemain. Cette nuit-là, Gabriel l'informa qu'un soulèvement avait eu lieu en Perse le jour même, que Chosroès avait été tué et que son fils était monté sur le trône. Lorsque les émissaires revinrent le trouver, il leur fit part de la nouvelle en les priant d'en informer leur maître, le vice-roi. Puis il ajouta : « Dites-lui que ma religion et mon empire s'étendront bien au-delà du royaume de Chosroès ; et dites-lui de ma part : "Entre en Islam et je te confirmerai dans ce que tu possèdes, je te nommerai roi de ton peuple du Yémen." »

Les émissaires s'en retournèrent à San'â' sans savoir que penser et ils transmirent le message à Bâdhân, qui déclara : « Nous verrons bien ce qui est advenu. Si ce qu'il a dit se vérifie, c'est qu'il est un prophète que Dieu a envoyé. » Or, avant même qu'il ait eu le temps de dépêcher un courrier en Perse pour élucider l'affaire, un messager envoyé par Siroès, le nouveau shâh, vint annoncer ce qui s'était

produit et demander à Bâdhân et à sa suite de lui faire allégeance. Au lieu de répondre, Bâdhân entra en Islam, suivi en cela par les deux émissaires qui revenaient de Médine et par d'autres Persans qui se trouvaient là. Il fit part de sa décision à Médine et le Prophète le confirma dans son titre de souverain du Yémen. Ainsi commençait à se réaliser ce qui avait été révélé dans le premier éclair jailli de la Tranchée.

La lettre du Prophète arriva à Madâ'in après la mort de Chosroès, si bien qu'elle fut remise à son successeur qui, pour toute réponse, la déchira en petits morceaux. « De la même façon, ô Seigneur, arrache-lui son royaume ! », dit le Prophète lorsqu'on lui raconta la chose.

Au cours des mêmes semaines qui suivirent le retour des pèlerins, la vie du Prophète fut en butte à une attaque lancée d'une façon qui n'avait jamais été utilisée jusqu'alors contre lui. Chaque génération de juifs d'Arabie comptait un ou deux adeptes des sciences de la magie, et il s'en trouvait un à ce moment-là parmi les juifs vivant à Médine : un certain Labîd, expert en sorcellerie, qui avait également enseigné son art subtil à ses filles par crainte que ses connaissances ne meurent avec lui. Ce Labîd venait de recevoir une forte somme pour jeter sur le Prophète un sort aussi mortel que possible. À cette fin, il lui fallait quelques cheveux du Prophète, que lui-même ou l'une de ses filles parvint à se procurer, peut-être par l'entremise d'une personne entièrement innocente. Il fit onze nœuds dans les cheveux et ses filles soufflèrent des imprécations sur chaque nœud. Il attacha ensuite le paquet de cheveux à une pousse de palmier dattier mâle enveloppé de sa gaine de pollen et il jeta le tout dans un puits profond. Le sort ne pouvait être rompu que si l'on parvenait à délier les nœuds.

Le Prophète eut bientôt conscience qu'il se passait quelque chose de tout à fait anormal. D'une part, il commençait à avoir des pertes de mémoire et, d'autre part, il lui arrivait d'imaginer avoir fait certaines choses qu'en réalité il n'avait pas accomplies. Il se sentait aussi extrêmement faible et, lorsqu'on lui présentait quelque nourriture, il ne parvenait pas à manger. Il priait Dieu de lui donner la guérison et, alors qu'il dormait, il eut conscience que deux personnes étaient présentes auprès de lui, l'une assise à son chevet et l'autre à ses pieds. Il entendit l'une d'elles informer l'autre de la cause exacte

de son mal et lui indiquer le nom du puits[5]. Lorsqu'il s'éveilla, Gabriel vint à lui, confirma la véracité de son rêve et lui donna deux sourates du Coran, l'une composée de cinq versets et l'autre de six. Le Prophète dit à 'Alî d'aller jusqu'au puits et de réciter au-dessus de lui les deux sourates qui venaient d'être révélées. À chaque verset, l'un des nœuds se dénouait et, lorsqu'il n'en resta plus, le Prophète retrouva son intégrité mentale et physique[6].

La première de ces deux sourates est la suivante :

Dis : Je me réfugie auprès du Seigneur de l'aube
Contre le mal de ce qu'Il a créé,
Et contre le mal du crépuscule lorsqu'il s'obscurcit,
Et contre le mal de celles qui soufflent sur les nœuds,
Et contre le mal de l'envieux lorsqu'il envie[7].

La seconde sourate dit ceci :

Dis : Je me réfugie auprès du Seigneur des hommes,
Du Roi des hommes,
Du Dieu des hommes,
Contre le mal du tentateur qui chuchote,
Qui chuchote dans les poitrines des hommes,
Contre les djinns et contre les hommes[8].

Ces sourates sont placées à la fin du Coran. On les appelle « les deux prises de refuge » et les musulmans les récitent très souvent afin de se protéger du mal sous toutes ses formes.

Le Prophète ordonna de combler le puits et, pour le remplacer, d'en creuser un autre à proximité. Il fit venir Labîd, qui avoua lui avoir jeté un sort moyennant paiement, mais le Prophète ne prit aucune sanction à son encontre.

5. B. LIX, 10.

6. Baydâwî sur Cor. CXIII, 4. Mais selon d'autres sources, notamment Bukhârî, le Prophète était déjà guéri lorsqu'il s'éveilla après son rêve.

7. CXIII.

8. CXIV. D'après certaines autorités, ces deux sourates, qui ont bien été récitées à cette occasion, auraient déjà été révélées avant l'Hégire, lorsque le Prophète se trouvait encore à La Mecque.

CHAPITRE LXIX

Khaybar

Grâce à la trêve signée avec les Mecquois, les musulmans purent concentrer leur attention sur les dangers qui les menaçaient au nord. Le principal était constitué par la ville de Khaybar, peuplée de juifs dont la plupart nourrissaient une hostilité implacable vis-à-vis de l'Islam. C'est presque certainement de Khaybar que le sorcier Labîd avait reçu le prix de son envoûtement, payé collectivement ou, peut-être, par un seul individu. Mais d'autres motifs beaucoup plus évidents et plus généraux justifiaient une action contre les Bani Nadîr exilés et leurs parents khaybarites. Non pas qu'il y eût lieu de craindre qu'ils envahissent Yathrib : à l'exception d'un ou deux parmi eux, ils n'avaient pris aucune part directe à la campagne de la Tranchée. Cependant, ils avaient tout fait pour encourager les Quraysh à attaquer et c'est leur influence qui avait décidé les Ghatafân, alors alliés des musulmans, à se ranger du côté des Quraysh. C'était aussi en grande partie à cause d'eux que les Ghatafân étaient encore pratiquement en état de guerre avec l'oasis. Médine ne pourrait jamais connaître une paix complète tant que Khaybar resterait dans les mêmes dispositions.

Depuis longtemps, donc, on savait qu'une intervention de ce côté serait nécessaire à plus ou moins brève échéance ; le moment était maintenant venu, car le Prophète était désormais certain que *la proche victoire* promise par la révélation récente – une victoire qui apporterait aussi un riche butin – ne pouvait être autre chose que la conquête de Khaybar. Cette victoire, cependant, ne devait pas être partagée par tous ceux qui professaient l'Islam. La révélation avait précisé que les Bédouins qui avaient omis de répondre à la convocation lancée par le Prophète pour l'accomplissement du petit pèle-

rinage avaient largement obéi à des mobiles mercantiles. Puisqu'il n'existait aucun espoir de pillage à l'occasion du pèlerinage, l'effort n'en valait pas la peine. Ces Bédouins ne devraient donc pas participer à la conquête d'une communauté qui, sans aucun doute, était une des plus riches de toute l'Arabie.

Il fallait donc prévoir de mener l'expédition avec un contingent réduit, ce qui permettait d'ailleurs de garder les plans secrets jusqu'au dernier moment. Au reste, même lorsque la nouvelle de ce projet commença à s'ébruiter, elle se transmit de bouche en bouche comme une plaisanterie plutôt que comme une éventualité sérieuse. Khaybar s'était acquis la réputation presque proverbiale d'être une forteresse inexpugnable. Les Quraysh et les autres ennemis de l'Islam se réjouissaient déjà, si la nouvelle était véridique, de la défaite cuisante qui serait infligée à Muhammad ; mais, pensaient certains, il s'agissait sans doute d'une fausse rumeur puisque Muhammad n'était pas fou. Quant aux habitants de Khaybar, leur confiance était telle qu'ils refusaient d'ajouter foi à ces racontars. Ils ne prirent pas même la peine de demander de l'aide à leurs alliés, sauf au moment où la nouvelle leur parvint de Médine que Muhammad était sur le point de se mettre en route. Ce n'est qu'alors que Kinânah, qui exerçait pratiquement la fonction de chef, se rendit hâtivement chez les Ghatafân, leur promettant la moitié de la récolte de dattes de l'année s'ils envoyaient des renforts. Les Ghatafân acceptèrent et promirent un contingent de quatre mille hommes. Les juifs de Khaybar avaient l'habitude de revêtir chaque jour leurs armures et de passer en revue tous leurs combattants, dont le nombre atteignait dix mille. Avec l'aide des Ghatafân, Khaybar disposerait de quatorze mille hommes alors que, selon les nouvelles venues de Médine, l'armée des attaquants ne comptait que mille six cents hommes.

Avant que le Prophète n'ait donné le signal du départ, un des Awsites nommé Abû 'Abs se présenta à lui pour lui soumettre un problème. Il possédait un chameau comme monture, mais ses vêtements étaient en loques et il n'avait aucune ressource qui lui permît de se procurer des provisions de route et de laisser à sa famille de quoi subsister en son absence, sans parler même du fait qu'il ne pouvait s'acheter un nouveau vêtement. Il n'était pas seul à se trouver dans une situation semblable, même si les autres n'étaient pas dans un dénuement aussi extrême. On avait beaucoup dépensé pour le

pèlerinage et tout le butin accumulé se trouvait absorbé par le nombre croissant de convertis très pauvres qui affluaient à Médine, venant de tous côtés. Le Prophète donna à Abû 'Abs une longue tunique faite d'un beau tissu, qui représentait tout ce qui était disponible à ce moment ; un ou deux jours plus tard, alors qu'ils étaient déjà en route, il remarqua qu'Abû 'Abs portait un vêtement de bien moins bonne qualité et il lui demanda : « Où est la tunique que je t'ai donnée ? – Je l'ai vendue pour huit dirhams, répondit Abû 'Abs. Puis j'ai acheté pour deux dirhams de dattes pour constituer ma propre provision, j'ai laissé deux dirhams à ma famille pour sa subsistance et j'ai acheté une tunique pour quatre dirhams. » Le Prophète se mit à rire et lui dit : « Ô père de 'Abs, toi et tes compagnons, vous êtes vraiment pauvres. Mais par Celui entre les mains duquel repose mon âme, si vous restez saufs et vivez un peu plus longtemps, vous aurez des provisions en abondance, pour vous-mêmes et pour vos familles. Vous aurez abondance de dirhams et d'esclaves ; et ce ne sera pas bon pour vous ! »[1].

Alors qu'il faisait halte avec son armée entre deux bivouacs, le Prophète fit venir à lui un homme de la tribu des Aslam nommé Ibn al-Akwa', qu'il savait doué d'une belle voix. « Mets pied à terre, lui dit-il, et chante-nous un de tes chants de chamelier. » C'était la coutume des Bédouins de chanter pour leurs chameaux lorsqu'ils se déplaçaient dans le désert. Ils chantaient des poèmes sur de vieilles mélodies, monotones, lancinantes et plaintives, et c'est sur le rythme tristement serein de l'une d'elles qu'Ibn al-Akwa' se mit à chanter quelques paroles que le Prophète leur avait apprises alors qu'ils creusaient la tranchée :

> « Seigneur, sans Toi jamais nous n'aurions été guidés,
> Jamais nous n'aurions fait l'aumône ni prié Ta Prière. »

Lorsqu'il eut terminé, le Prophète lui dit : « Que Dieu te fasse miséricorde ! » À ces mots, 'Umar intervint sur le ton de la protestation : « Tu as rendu la chose inéluctable, ô Envoyé de Dieu ! Si seulement tu nous avais laissés jouir plus longtemps de sa présence ! » 'Umar voulait dire par là, comme chacun l'avait compris, que le Prophète

1. W. 636.

venait de prédire que cet homme connaîtrait bientôt le martyre, car l'expérience avait montré que, lorsque le Prophète invoquait sur quelqu'un la Miséricorde divine, cette personne n'avait sans doute plus longtemps à vivre.

Au bout de deux jours et demi, la troupe était arrivée à distance d'une seule soirée de marche de l'objectif. L'important alors était d'occuper une position où elle formerait barrière entre les habitants de Khaybar et leurs alliés des Ghatafân. Dans ce dessein, le Prophète demanda un guide et, pendant la nuit, il conduisit les siens jusqu'à un espace découvert qui s'étendait devant les murs de la cité. Il faisait très sombre, car le jeune croissant de la nouvelle lune avait déjà disparu, et l'approche des musulmans fut si silencieuse que personne dans la ville ne s'en aperçut et qu'aucun animal domestique, pas même un oiseau de basse-cour, ne donna l'alerte. Le silence ne fut rompu qu'au chant du coq. Ce matin-là, l'appel à la prière fut dit à voix presque basse dans le camp des musulmans et, la prière accomplie, ils regardèrent en silence le « Jardin du Hijâz » qui s'étendait devant eux et que le jour naissant révélait à leurs yeux à mesure que la silhouette des forteresses commençait à se profiler au-dessus des riches bosquets de palmiers et des champs de blé. Le soleil se leva et, lorsque les travailleurs agricoles sortirent de la cité avec leurs pelles, leurs houes et leurs paniers, ils furent stupéfaits de trouver en face d'eux une armée qui se tenait immobile, dans un silence menaçant. « Muhammad et ses soldats ! » s'écrièrent-ils, et ils repartirent précipitamment vers leurs forteresses. « *Allâhu akbar !* » s'exclama le Prophète qui, jouant sur les mots et d'un ton de triomphe, ajouta : « *Kharibat Khaybar !* » (« Khaybar est écrasée ! »). Ensuite, il scella solennellement la défaite des assiégés en récitant le verset révélé qui annonce à propos du châtiment divin : *Lorsqu'il descendra sur le seuil de leurs demeures, quel douloureux matin pour ceux qui ont été avertis*[2] *!* Cependant, au lieu de dire *il descendra* le Prophète dit : « nous descendrons ».

Les juifs tinrent en hâte un conseil de guerre au cours duquel, en dépit de la mise en garde de l'un de leurs chefs, ils décidèrent de faire confiance à leurs fortifications. « On ne saurait comparer, disaient-ils, les forteresses de Yathrib et nos propres forteresses mon-

2. XXXVII, 177.

tagnardes », car c'est ainsi qu'ils aimaient appeler leurs citadelles. Ils décidèrent de combattre en groupes séparés, révélant ainsi, en fait, le manque d'unité qui était une de leurs plus grandes faiblesses. Ce que la Révélation avait dit au Prophète au sujet des juifs de Yathrib s'appliquait également aux Khaybarites : *Les inimitiés entre eux sont puissantes. Tu les crois unis mais leurs cœurs sont divisés*[3]. Le malheur pour eux voulait qu'ils se trouvassent soudain confrontés à une armée qui, bien que peu nombreuse, était pénétrée de la discipline impliquée dans ce verset : *En vérité, Dieu aime ceux qui combattent dans Son chemin en rangs serrés comme s'ils formaient un édifice bien scellé*[4], une armée formée d'hommes dont l'âme se réjouissait à la promesse contenue dans ces autres paroles révélées : *Combien de fois une petite troupe n'a-t-elle pas vaincu une multitude par la permission de Dieu ! Et Dieu est avec ceux qui sont fermes*[5].

Le premier jour où le Prophète attaqua la forteresse la plus proche, les garnisons des autres citadelles ne firent pas de sortie massive pour briser l'élan des assiégeants, mais elles restèrent à l'abri de leurs propres murailles, chacune s'occupant de renforcer ses fortifications. Cette tactique eut pour effet de réduire l'écart entre les effectifs, mais elle mit à l'épreuve l'endurance des musulmans qui durent soutenir une longue campagne en territoire étranger et de nombreuses batailles au lieu d'une seule. Les hommes de Khaybar comptaient parmi les meilleurs tireurs d'Arabie. Jamais auparavant les musulmans n'avaient dû faire un usage aussi intensif de leurs boucliers et, au début de la campagne, les femmes restées au camp eurent à soigner beaucoup de blessures infligées par des flèches. Parmi les épouses du Prophète, c'était pour la deuxième fois consécutive Umm Salamah qui avait été désignée par le sort pour l'accompagner ; sa tante Safiyyah, Umm Ayman, Nusaybah et Umm Sulaym, mère d'Anas, étaient venues aussi pour soigner les blessés et entretenir la provision d'eau à l'arrière des lignes.

Plusieurs jours passèrent sans résultat tangible. Au cours de la sixième nuit, cependant, alors que 'Umar assurait le commandement de la garde, un espion fut fait prisonnier à l'intérieur du camp et, en

3. LIX, 14.
4. LXI, 4.
5. II, 249.

échange de la vie sauve, il donna de précieux renseignements sur les caractéristiques des diverses forteresses, indiquant laquelle pourrait être prise le plus facilement. Il suggéra de commencer par celle qui était la moins bien gardée et qui, dans ses vastes caves, recelait une grande quantité d'armes, dont quelques machines de guerre qui avaient servi dans le passé à prendre d'assaut d'autres forteresses (car, comme Yathrib, Khaybar avait souvent souffert de la guerre civile). Le jour suivant, la forteresse fut enlevée et les machines de guerre furent récupérées pour être utilisées ailleurs : une baliste pour lancer des rochers et deux tortues pour amener les hommes à l'abri d'une solide couverture jusqu'au pied des murailles et leur permettre d'y ouvrir une brèche. Les forteresses les moins solides tombèrent une à une, en partie grâce à ces engins. C'est un château fort du nom de Na'îm qui offrit la plus grande résistance. La garnison qui le défendait fit une sortie en force et, ce jour-là, toutes les attaques des musulmans furent repoussées. « Demain, déclara le Prophète, je donnerai l'étendard à un homme que Dieu et Son Envoyé aiment. Dieu nous donnera la victoire par ses mains ; il n'est pas de ceux qui tournent le dos pour fuir. »

Alors que dans ses campagnes précédentes le Prophète avait utilisé comme étendards des drapeaux assez petits, il avait apporté à Khaybar un grand étendard noir fait d'une robe ayant appartenu à 'A'ishah. On l'appelait « l'Aigle », et c'est cet étendard que le Prophète remit à 'Alî. Il pria ensuite pour lui et pour ses autres Compagnons, demandant à Dieu de leur donner la victoire. Après une autre journée de durs combats, au cours desquels Zubayr et Abû Dujânah – l'homme au turban rouge – se distinguèrent particulièrement, 'Alî se lança à la tête de ses hommes dans un assaut final qui repoussa la garnison jusqu'au centre de la forteresse, laissant aux musulmans la maîtrise des portes. La forteresse se rendit, non sans que nombre de ses hommes aient auparavant gagné d'autres citadelles en empruntant une issue située à l'arrière.

« Où sont les Bani Ghatafân ? » : cette question revenait sans cesse sur les lèvres des habitants de Khaybar, mais elle restait sans réponse. De fait, les Ghatafân s'étaient mis en route avec une armée de quatre mille hommes, comme ils l'avaient promis. Cependant, après une journée de marche, ils avaient entendu durant la nuit une voix étrange, dont ils ne savaient pas si elle venait de la terre ou du ciel,

qui, par trois fois, s'était écriée : « Vos gens ! Vos gens ! Vos gens ! » Aussitôt, les hommes avaient imaginé que leurs familles se trouvaient en danger et ils avaient rebroussé chemin en toute hâte, pour s'apercevoir d'ailleurs qu'il ne s'était rien produit. Une fois de retour chez eux, ils n'avaient pas voulu repartir, beaucoup d'entre eux étant convaincus qu'ils arriveraient désormais trop tard pour prendre part à la défaite de l'ennemi.

La mieux défendue des forteresses de Khaybar était celle que l'on appelait la citadelle de Zubayr. Elle était juchée au sommet d'un éperon rocheux et entièrement entourée de hautes falaises, et ses portes n'étaient accessibles que par un sentier abrupt. La plupart des combattants qui s'étaient échappés des autres forteresses avaient rejoint la garnison de cette citadelle qui était décidée à résister derrière ses murailles. Le Prophète l'assiégea pendant trois jours, après quoi un juif appartenant à une autre forteresse vint le trouver et lui dit que les assiégés possédaient une ressource secrète qui leur permettrait de tenir le siège presque indéfiniment ; il s'offrit à en divulguer le secret à condition que sa propre vie, ses biens et sa famille soient sauvegardés. Le Prophète ayant accepté, l'homme lui montra où il pourrait creuser de façon à barrer le cours d'un ruisseau souterrain qui coulait sous le rocher sur lequel était bâtie la citadelle. Il existait à l'intérieur de celle-ci un escalier qui descendait jusqu'au ruisseau, et comme celui-ci n'était jamais à sec, les habitants ne faisaient pas de réserves d'eau. En effet, lorsque le ruisseau eut été coupé, la soif obligea les assiégés à faire une sortie et à livrer bataille ; après un combat acharné, ils furent vaincus.

La dernière forteresse à opposer une résistance fut celle de Qamûs. Elle appartenait à la famille de Kinânah, un des clans les plus riches et les plus puissants des Bani Nadîr. Certains de ses membres y étaient installés depuis longtemps alors que d'autres, dont Kinânah lui-même, y étaient arrivés récemment, après avoir été exilés de Yathrib. C'étaient ces derniers surtout qui avaient compté sur l'assistance des Ghatafân et qui étaient amèrement déçus de voir que leurs alliés les avaient lâchés ; quant aux mauvaises nouvelles apportées par tous les fugitifs qui s'étaient rassemblés à Qamûs, elles ne pouvaient que les démoraliser davantage. Ils n'en résistèrent pas moins pendant quatorze jours, au bout desquels Kinânah fit savoir au Prophète qu'il souhaitait négocier avec lui. Sa proposition ayant

été acceptée, le chef sortit de la forteresse avec quelques membres de sa famille. Il fut convenu qu'aucun homme de la garnison non plus que les membres de leur famille ne seraient mis à mort ou faits captifs, à condition qu'ils quittent Khaybar et que toutes leurs possessions deviennent la propriété des vainqueurs. Le Prophète ajouta une clause, selon laquelle l'obligation qui lui était faite d'épargner leur vie et de leur laisser la liberté serait suspendue à l'égard de quiconque tenterait de soustraire une partie de ses biens. Kinânah et les autres acceptèrent cette condition ; sur quoi le Prophète appela Abû Bakr, 'Umar, 'Alî et Zubayr ainsi que dix des juifs concernés pour qu'ils soient les témoins de l'accord.

Cependant, il apparut bientôt tant aux juifs qu'aux musulmans que beaucoup de richesses étaient tenues cachées. Où donc se trouvait le fameux trésor des Bani Nadîr, qu'ils avaient emporté de Médine en l'exhibant avec ostentation tandis qu'ils défilaient à travers les rues de la ville ? Le Prophète ayant interrogé Kinânah à ce sujet, celui-ci répondit que depuis que les Bani Nadîr étaient arrivés à Khaybar le trésor avait été vendu pour acheter des armes et pour renforcer les fortifications. Les juifs savaient qu'il mentait et ils en concevaient d'autant plus d'inquiétude que beaucoup d'entre eux avaient désormais le sentiment de se trouver en présence d'un prophète. Ils ne se considéraient pas comme tenus de le suivre puisque ce n'est pas à eux qu'il avait été envoyé, mais il serait certainement vain d'essayer de le tromper. L'un d'entre eux, qui voulait le bien de Kinânah, alla le trouver pour lui demander de ne rien cacher au Prophète qui, affirma-t-il, en serait certainement informé. Kinânah le renvoya avec colère mais, moins d'un jour plus tard, le trésor fut découvert. Kinânah fut mis à mort de même qu'un de ses cousins reconnu complice de la dissimulation, et les familles des deux hommes furent réduites en captivité.

Après la chute de Qamûs, les deux dernières forteresses se rendirent aux mêmes conditions. Peu de temps après, les juifs de Khaybar tinrent entre eux une consultation et envoyèrent au Prophète une délégation qui fit valoir que, puisqu'ils étaient experts à gérer leurs fermes et leurs vergers, le Prophète devrait les autoriser à rester dans leurs maisons, en échange de quoi ils lui verseraient une rente annuelle équivalant à la moitié du produit des terres. Le Prophète consentit à cet arrangement tout en stipulant que si, dans l'avenir, il

décidait de les bannir ils devraient s'en aller. La rumeur courut ensuite que les musulmans avaient l'intention de mener leur campagne jusqu'à Fadak, une oasis opulente, quoique petite, située vers le nord-est. Lorsque les juifs de Fadak eurent vent des clauses qui avaient été imposées à Khaybar, ils offrirent de se rendre aux mêmes conditions. Fadak devint ainsi la propriété du Prophète, comme c'était le cas de tous les biens qui n'avaient pas été acquis par la force des armes.

Lorsque toutes les conditions eurent été fixées et que l'armée victorieuse eut pris quelque repos, la veuve de Sallâm ibn Mishkam fit rôtir un agneau dont elle imprégna toute la chair d'un poison mortel, le concentrant plus spécialement sur les épaules parce que, s'étant renseignée, elle avait appris que le Prophète préférait l'épaule à toutes les autres parties de l'animal. Lorsque le mets fut prêt elle l'apporta au camp et le plaça devant le Prophète, qui la remercia et invita les Compagnons présents à partager son repas.

Ce jour-là, un Khazrajite du nom de Bishr était venu s'asseoir à côté du Prophète. C'était le fils de Barâ', l'homme qui avait conduit les musulmans de Yathrib à la seconde rencontre de 'Aqabah et qui avait été le premier à accomplir la prière rituelle en se tournant vers La Mecque. Lorsque le Prophète eut pris une bouchée de viande, Bishr fit de même et l'avala, mais le Prophète recracha ce qu'il avait dans la bouche en disant aux autres convives : « N'y touchez pas ! Cette épaule m'annonce qu'elle est empoisonnée. » Il fit venir la femme et lui demanda si elle avait empoisonné la viande. « Qui te l'a dit ? demanda-t-elle. – L'épaule elle-même, répondit le Prophète ; qu'est-ce donc qui t'a poussé à faire cela ? – Tu sais fort bien, dit-elle, ce que tu as fait à mon peuple ; et tu as tué mon père, et mon oncle, et mon mari. Je me suis donc tenu ce raisonnement : "S'il est un roi, j'en serai bien débarrassée ; et s'il est un prophète, il sera informé du poison." » Le visage de Bishr avait déjà pris la couleur de la cendre et il ne tarda pas à expirer. Le Prophète pardonna néanmoins à la femme[6].

Cette femme n'était pas la seule à avoir perdu un père et un mari aux mains des musulmans. Parmi les femmes prises comme captives après que Kinânah eut caché le trésor se trouvait sa veuve Safiyyah,

6. B. LI, 28.

la fille de ce Huyay qui avait su persuader les Bani Qurayzah de rompre leur traité avec le Prophète et qui avait été mis à mort avec eux après la bataille de la Tranchée. Elle était âgée de dix-sept ans et son mariage avec Kinânah n'avait eu lieu qu'un mois ou deux avant que le Prophète se mette en marche vers Khaybar. Même bref, ce mariage n'avait pas été heureux. À la différence de son père et de son mari, Safiyyah était par nature profondément pieuse. Depuis sa plus tendre enfance elle avait entendu les gens de sa famille parler du Prophète dont la venue était proche, et son imagination s'était nourrie de cette perspective. Par la suite, elle avait entendu parler d'un Arabe de La Mecque, un Qurayshite qui prétendait être ce prophète ; puis on avait appris qu'il était arrivé à Qubâ'. Cela se passait sept ans auparavant et Safiyyah – qui avait dix ans à l'époque – se rappelait que son père et son oncle s'étaient alors rendus en secret à Qubâ' pour s'assurer que l'homme en question était bien un imposteur ; mais ce dont elle se souvenait surtout, c'était du retour, tard dans la nuit, des deux hommes qui paraissaient complètement abattus. Les choses qu'ils rapportaient montraient à l'évidence que, pour eux, le nouveau venu était bien le prophète annoncé, et pourtant ils se montraient décidés à s'opposer à lui ; pour la fillette, il y avait là quelque chose de déconcertant[7].

Aussitôt après son mariage, et peu de temps avant que le Prophète arrive devant Khaybar, Safiyyah avait fait un rêve. Elle avait vu une lune brillante suspendue dans le ciel, au-dessous de laquelle s'étendait la ville de Médine. La lune s'était ensuite déplacée vers Khaybar où elle était tombée dans son giron. En s'éveillant, elle avait raconté à Kinânah ce qu'elle avait vu dans son sommeil et son mari l'avait frappée au visage en disant : « Cela ne peut vouloir dire qu'une chose, que tu désires le roi du Hijâz, Muhammad ! » La marque du coup qu'elle avait reçu était encore visible lorsque, captive, elle fut amenée devant le Prophète. Il lui demanda ce qui lui était arrivé, et elle lui raconta son rêve. Or il se trouvait qu'un certain Dihyah[8], des Bani Kalb, qui était entré dans l'Islam peu de temps après Badr, avait demandé à recevoir Safiyyah comme tout ou partie de sa part

7. I. I. 354-355.

8. C'était un homme d'une grande beauté dont le Prophète a dit : « De tous les hommes que j'ai vus, celui qui ressemble le plus à Gabriel est Dihyah al-Kalbî. » (I. S. IV, 184.)

du butin de Khaybar, et le Prophète avait accepté. Toutefois, en entendant le récit de ce rêve, il fit mander Dihyah et lui dit qu'il devait prendre sa cousine au lieu de Safiyyah. Puis il annonça à celle-ci qu'il était disposé à la libérer et lui offrit le choix entre deux possibilités : rester juive et retourner chez les siens, ou entrer en Islam et devenir son épouse. « Je choisis Dieu et Son Envoyé », répondit-elle, et le mariage eut lieu à la première halte qu'ils firent sur le chemin du retour vers Médine.

La campagne n'était pas encore terminée car, au lieu de revenir par l'itinéraire direct qu'ils avaient emprunté à l'aller, le Prophète fit un crochet vers l'ouest et alla assiéger dans leurs forteresses les juifs de Wâdi l-Qurà qui avaient formé une ligue avec Khaybar. Après trois jours de siège, ils se rendirent aux mêmes conditions que les autres.

Ibn al-Akwa', l'Aslamite qui avait chanté pour l'armée lors de la marche vers le nord, avait été tué à Khaybar pendant l'attaque de la citadelle. C'est sa propre épée qui, de quelque façon, s'était tournée contre lui et l'avait blessé mortellement. Un des Auxiliaires fit observer qu'étant mort de cette façon il ne pouvait pas être compté parmi les martyrs. « C'est mentir que parler ainsi, déclara le Prophète. En vérité, celui-là évolue à travers les jardins du Paradis avec autant d'aisance qu'un nageur évolue dans l'eau[9]. » Une autre question concernant la qualité de martyr fut posée à Wâdi l-Qurà où Karkarah, l'esclave noir du Prophète, fut tué par une flèche alors qu'il était en train de desseller un chameau. Dans ce cas, cependant, le Prophète répondit : « En ce moment même, il brûle en enfer sous une tunique qu'il a volée à Khaybar et qui est devenue une tunique de flammes[10]. »

Très souvent, le Prophète répétait aux fidèles que le privilège de vivre avec lui dans sa communauté comportait une grave responsabilité, car Dieu est juste et Il jugera les premiers croyants avec plus de sévérité que ceux qui auront vécu à des époques plus sombres, pendant lesquelles il aura été plus difficile de résister au mal. « En vérité, vous vivez à une époque où quiconque omet un dixième de la loi sera damné. Mais une époque viendra où quiconque accomplira un dixième de la loi sera sauvé[11]. »

9. W. 662.
10. I. I. 765.
11. Tir. XXXI, 79.

CHAPITRE LXX

« Qui aimes-tu le plus ? »

Lorsque l'armée victorieuse revint à Médine après une absence de sept semaines, Ja'far et ses compagnons étaient déjà arrivés d'Abyssinie. Lui-même était parti en exil à l'âge de vingt-sept ans et il en avait maintenant quarante. Il n'avait donc pas vu le Prophète depuis treize ans, même s'ils n'avaient jamais cessé de communiquer l'un avec l'autre. Le Prophète l'étreignit avec force et l'embrassa entre les yeux. Puis il dit : « Je ne sais pas de quoi je me réjouis le plus, si c'est de l'arrivée de Ja'far ou de la victoire de Khaybar. » Ja'far avait avec lui son épouse Asmâ' et leurs trois fils 'Abd Allâh, Muhammad et 'Awn qui étaient nés en Abyssinie.

Il avait aussi avec lui Umm Habîbah dont l'appartement était prêt à la recevoir, et une seconde fête de mariage eut lieu pour célébrer son union avec le Prophète. Elle était alors âgée de trente-cinq ans et toutes les autres épouses, à l'exception de 'A'ishah, l'avaient connue à La Mecque. En outre, Zaynab était sa belle-sœur tandis qu'elle-même, Sawdah et Umm Salamah avaient été des amies proches durant la première partie de leur séjour en Abyssinie. Sa venue, qui était attendue, ne causa guère d'émoi chez les autres épouses. Il n'en fut pas de même, par contre, de l'adjonction imprévue de la jeune et belle Safiyyah à la maisonnée du Prophète. À son arrivée à Médine, le Prophète la logea temporairement dans une des maisons de l'hospitalière Hârithah. Ayant entendu parler de la beauté de la nouvelle coépouse, 'A'ishah envoya demander à Umm Salamah ce qu'il en était véritablement. « Elle est vraiment belle, déclara Umm Salamah, et l'Envoyé de Dieu l'aime beaucoup. » 'A'ishah se rendit ensuite elle-même dans la maison de Hârithah où elle pénétra avec la foule des femmes qui rendaient visite à la jeune mariée. 'A'ishah

était voilée et, sans révéler son identité, elle se tint un peu en retrait, mais néanmoins assez près pour pouvoir se rendre compte par elle-même qu'Umm Salamah avait dit vrai. Elle quitta ensuite la maison, mais le Prophète qui était présent l'avait reconnue et sortit à sa suite : « Ô 'A'ishah, comment l'as-tu trouvée ? demanda-t-il. – J'ai vu en elle, répondit 'A'ishah, une juive semblable aux autres juives. – Ne parle pas ainsi, dit le Prophète, car elle est entrée en Islam et son Islam est sincère. »

Safiyyah n'en restait pas moins particulièrement vulnérable au milieu des autres épouses en raison de sa filiation paternelle. « Ô fille de Huyay ! » était en soi une appellation polie, mais il suffisait de changer l'intonation de la voix pour en faire une insulte, et c'est ainsi que Safiyyah, en larmes, alla trouver le Prophète parce qu'une de ses nouvelles compagnes avait voulu l'humilier de cette façon. Le Prophète lui dit : « Réponds-leur : Mon père est Aaron, et mon oncle est Moïse. »

De toutes les épouses, Safiyyah était la plus proche de 'A'ishah par l'âge, plus proche même que Hafsah qui avait maintenant vingt-deux ans. Ce fait avait d'abord augmenté les craintes de 'A'ishah mais, à mesure que les semaines passaient, une certaine sympathie commençait à naître entre les deux plus jeunes épouses, et Hafsah se montra également amicale envers la nouvelle venue. « Nous formions deux groupes, a raconté plus tard 'A'ishah. J'appartenais au premier, ainsi que Hafsah, Safiyyah et Sawdah ; dans l'autre se trouvaient Umm Salamah et les autres épouses. »

'A'ishah était alors dans sa seizième année, mûre pour son âge à certains égards, mais pas à d'autres. Tout ce qu'elle ressentait se reflétait clairement sur son visage, et presque toujours sur sa langue. Le Prophète lui dit une fois : « Ô 'A'ishah, je n'ignore pas quand tu es en colère contre moi, ni quand tu es contente. – Ô toi qui m'es plus cher que mon père et que ma mère, comment sais-tu cela ? demanda-t-elle. – Lorsque tu es contente, dit-il, tu jures en disant : "Certes non, par le Seigneur de Muhammad !", mais lorsque tu es en colère tu dis : "Certes non, par le Seigneur d'Abraham !"[1]. » Une autre fois, alors que le Prophète avait un peu tardé à venir la retrouver, elle lui demanda : « Où étais-tu aujourd'hui jusqu'à maintenant ?

1. I. S. VIII, 47.

– Ô belle petite, répondit-il, j'étais avec Umm Salamah. – N'en as-tu pas assez d'Umm Salamah ? » continua-t-elle, et, alors qu'il souriait sans répondre, elle ajouta « Ô Envoyé de Dieu, dis-moi seulement ceci : si tu te trouvais entre les deux versants d'une vallée dont l'un n'a pas encore servi de pâture tandis que l'autre a déjà été brouté, sur lequel mènerais-tu paître ton troupeau ? – Sur celui qui n'a pas été brouté, répondit le Prophète. – C'est bien cela, dit-elle, et moi je ne suis pas comme tes autres épouses. Chacune d'elles a eu un mari avant toi, sauf moi. » Le Prophète sourit et ne dit mot[2].

'A'ishah savait bien qu'elle ne pouvait pas avoir le Prophète à elle seule. Elle n'était qu'une unique femme, alors qu'il était comme une vingtaine d'hommes. La Révélation avait dit de lui : *En vérité, tu es d'une nature immense*[3]. C'est comme s'il était à lui seul tout un monde, comparable au monde visible et comme mystérieusement uni à lui. 'A'ishah avait souvent remarqué que si le tonnerre grondait, même au loin, le visage du Prophète changeait de couleur ; de même, il réagissait ostensiblement au bruit d'une violente rafale de vent et, une fois au moins, alors que la pluie tombait à verse, on le vit sortir la tête, les épaules et la poitrine nues et, à l'instar de la terre, recevoir avec joie sur sa peau le bienfaisant don du ciel.

Le fait que le Prophète soit différent des autres hommes n'empêchait cependant pas 'A'ishah d'être jalouse, mais elle savait que la jalousie, à la différence de l'amour, n'avait de place que dans la vie d'ici-bas. À propos des gens du Paradis, la Révélation avait promis à plusieurs reprises : *Et Nous enlevons de leurs poitrines tout ressentiment*[4]. Un jour, 'A'ishah demanda au Prophète : « Ô Envoyé de Dieu, qui sont tes épouses au Paradis ? – Tu es parmi elles », répondit-il, et elle conserva précieusement ces paroles jusqu'à la fin de sa vie, de même que ce qu'il lui avait dit un jour : « Gabriel est ici et il t'envoie ses salutations de paix. – La paix soit sur lui ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions ! » avait-elle répondu[5].

Au sujet de sa jalousie, elle pouvait dire des années plus tard : « Je n'étais jalouse d'aucune des épouses du Prophète autant que je l'étais de Khadîjah, car il la mentionnait constamment et parce que

2. I. S. VIII, 55.
3. LXVIII, 4.
4. VII, 43 ; XV, 47.
5. I. S. VII, 55.

Dieu l'avait chargé de lui annoncer qu'elle aurait au Paradis une demeure faite de pierres précieuses. Et chaque fois qu'il sacrifiait un mouton, il en faisait porter une bonne portion à ceux qui avaient été de ses intimes. Souvent, je lui ai dit : "C'est comme s'il n'avait jamais existé au monde d'autre femme que Khadîjah"[6]. »

'A'ishah avait une façon extrêmement vive de percevoir les choses et de réagir. Peu de temps après Khaybar, ou peut-être un peu avant, Hâlah, la mère d'Abû l-'As, était venue à Médine pour rendre visite à son fils, à sa bru Zaynab et à sa petite-fille Umâmah. Or, un jour que le Prophète se trouvait dans l'appartement de 'A'ishah, on frappa à la porte et une voix de femme demanda la permission d'entrer. Le Prophète pâlit et se mit à trembler. Devinant immédiatement la cause de son trouble, 'A'ishah fut envahie par une vague de jalousie et se répandit en reproches, ayant compris qu'il avait reconnu dans la voix de Hâlah celle de sa sœur Khadîjah. Le Prophète confirma après coup cette interprétation, précisant que la façon même dont elle avait demandé la permission d'entrer était identique à celle de sa défunte épouse[7].

Sawdah, qui commençait à se faire vieille, céda à 'A'ishah son jour avec le Prophète, certaine que celui-ci accepterait ce geste avec gratitude, car ce n'était un secret pour aucun membre de la communauté, pas plus que pour aucune des épouses, que parmi toutes ses épouses vivantes le Prophète avait une préférence pour 'A'ishah. Cette conviction unanime ne s'était d'ailleurs pas formée à partir d'une simple conjecture, mais elle résultait d'allusions faites par le Prophète lui-même. Il arrivait en effet de temps à autre que l'un ou l'autre de ses Compagnons lui demande : « Ô Envoyé de Dieu, qui aimes-tu le plus au monde ? » Et même s'il ne donnait pas toujours la même réponse – car ceux qu'il tenait en grande affection étaient nombreux : ses filles et leurs enfants, 'Alî, Abû Bakr, Zayd et Usâmah, pour ne citer que ceux-là –, le Prophète mentionnait parfois 'A'ishah, mais jamais une de ses autres épouses. Pour cette raison, la coutume s'établit à Médine, lorsqu'un homme avait une faveur à demander au Prophète et voulait, comme le recommandait le Coran, lui remettre un présent à l'appui de sa demande, d'attendre pour faire

6. B. LXIII, 20.
7. *Ibid.*

cette offrande que le Prophète se trouvât dans l'appartement de 'A'ishah, car on supposait que c'était alors son moment de plus grand bonheur et, par conséquent, celui où il serait le mieux disposé à accorder une faveur. Cette habitude n'alla pas sans engendrer un certain mécontentement dans la maisonnée du Prophète, au point qu'Umm Salamah alla un jour le trouver en son nom propre et en celui de ses compagnes pour lui demander d'annoncer que quiconque désirerait lui faire un cadeau devrait le faire sans attendre qu'il se trouve dans une maison particulière. Comme le Prophète ne répondait pas, elle formula la demande une deuxième fois et, le silence se prolongeant, une troisième fois. Après quoi le Prophète déclara : « Ne m'ennuie pas à propos de 'A'ishah, car en vérité jamais la Révélation ne me vient lorsque je me trouve sous la couverture d'une épouse, sauf s'il s'agit de 'A'ishah[8]. » Umm Salamah lui dit alors : « Je demande pardon à Dieu de t'avoir ennuyé. » Les autres épouses, cependant, n'étaient pas prêtes à en rester là et elles allèrent trouver Fâtimah pour lui demander d'intervenir en leur nom et de dire au Prophète : « Tes épouses t'adjurent par Dieu de faire droit à leur réclamation en ce qui concerne la fille d'Abû Bakr. » Fâtimah accepta à contrecœur de faire ce qu'elles demandaient, mais elle remit la chose pendant plusieurs jours jusqu'à ce que sa cousine Zaynab, la fille de Jahsh, revînt la trouver et insistât à nouveau. Elle se rendit alors chez son père et lui transmit la demande de ses épouses. « Ma petite fille, lui dit-il, n'aimes-tu pas ce que j'aime ? » Après qu'elle eut répondu affirmativement, il ajouta : « Alors aime-la », voulant désigner 'A'ishah. Puis il demanda : « C'est bien Zaynab qui t'a envoyée, n'est-ce pas ? – Zaynab et les autres, répondit Fâtimah. – Je jure, dit le Prophète, que c'est Zaynab qui a manigancé toute la chose ! » Et, Fâtimah ayant acquiescé, il sourit.

Fâtimah alla retrouver les épouses et leur raconta ce qui s'était passé. « Ô fille de l'Envoyé de Dieu, s'écrièrent-elles, tu ne nous as été d'aucune utilité ! » Elles insistèrent pour qu'elle aille retrouver son père une deuxième fois, mais elle refusa et elles se tournèrent alors vers Zaynab : « Vas-y, toi ! » Ce qu'elle fit. Finalement, le Prophète conseilla à 'A'ishah de s'expliquer avec elle, et 'A'ishah avança des arguments auxquels Zaynab ne sut que répondre. Le

8. B. LI, 8.

Prophète se devait d'être juste et équitable envers ses épouses et d'encourager les autres à suivre son exemple ; mais il ne pouvait être tenu pour responsable de la façon dont les autres considéraient ses propres épouses, même s'ils ne les plaçaient pas sur un pied d'égalité. Il eût également été contraire à sa sensibilité d'intervenir dans de tels cas : lorsqu'un présent lui était offert, il ne pouvait que le recevoir avec gratitude, laissant toute autre initiative au donateur. Lorsque Zaynab s'en fut allée, il dit à 'A'ishah : « Tu es bien la fille d'Abû Bakr ! »[9].

La jalousie était inévitable dans la maison du Prophète et il s'efforçait de ne pas trop y prêter attention. Un jour, il pénétra dans une pièce où étaient assemblées ses épouses et quelques autres membres de sa famille, tenant en sa main un collier d'onyx qui venait de lui être offert en cadeau. Le tenant bien en vue, il déclara : « Je le donnerai à celle que j'aime plus que toutes ! » Quelques épouses commencèrent à s'adresser à voix basse des propos acides : « Il va le donner à la fille d'Abû Bakr. » Cependant, après les avoir laissées un assez long moment dans l'incertitude, il appela la petite Umâmah, sa petite-fille, et lui attacha le bijou autour du cou.

Il aimait tout autant ses petits-fils, les fils de 'Alî et de Fâtimah : « Ceux qui me sont le plus chers des gens de ma maison ce sont Hasan et Husayn », avait-il coutume de dire. Usâmah était également considéré comme un petit-fils, et plus d'une fois le Prophète le prit par la main, donnant l'autre main à Hasan, et fit cette prière : « Ô Dieu, je les aime ; aime-les, Toi ! »[10].

9. B. LI, 8 ; I. S. VIII, 123.
10. I. S. IV/1, 43.

CHAPITRE LXXI

Après Khaybar

La campagne de Khaybar fut suivie de six expéditions relativement modestes dont deux, conduites respectivement par 'Umar et Abû Bakr, furent lancées contre des clans hostiles de la tribu des Hawâzin dont le territoire fermait la principale voie d'accès vers le Yémen. Les autres furent dirigées vers l'est et vers le nord, contre des clans des Ghatafân. Dans deux cas, il s'agissait de réduire les Bani Murrah dont le territoire était contigu à l'oasis de Fadak, devenue propriété du Prophète. Les juifs de Fadak, dont la condition était désormais réduite à celle de fermiers, devaient être protégés contre les Bédouins. Cependant, la force de ces pillards ayant été sous-estimée à Médine, trente hommes seulement furent envoyés la première fois, qui furent presque tous tués. Le Prophète envoya immédiatement une seconde expédition avec deux cents hommes et, cette fois, les ennemis furent mis en fuite, non sans avoir subi de lourdes pertes en vies humaines. Quelques-uns furent faits captifs, et il y eut un petit butin composé de chameaux et de moutons. Le jeune Usâmah, âgé de dix-sept ans, avait été autorisé à prendre part à l'expédition. Il avait déjà fait partie de ceux qui combattaient derrière la Tranchée, mais c'était là sa première campagne au plein sens du mot. Au cours du combat, un homme de Murrah se moqua de lui en raison de sa jeunesse, ce qu'il eut bientôt lieu de regretter. Usâmah, qui cherchait déjà à prouver sa vaillance, fut piqué au vif et il se lança à la poursuite de l'homme, s'éloignant dans le désert en dépit de l'ordre de rester groupés qui avait été donné avant la bataille. Il finit par le rejoindre et le blessa, sur quoi le Murrite cria : « *Lâ ilâha illâ Llâh !* » (« il n'y a de dieu que Dieu ! »). Malgré cette proclamation de l'Islam, Usâmah lui porta un coup mortel.

L'expédition était commandée par Ghâlib ibn 'Abd Allâh[1], dont l'une des premières pensées après la bataille fut : « Où donc est Usâmah ? » De même que tous les combattants, il connaissait la grande affection du Prophète pour le fils de Zayd. Malgré la victoire qu'elle venait de remporter, la troupe était extrêmement inquiète jusqu'au moment où Usâmah regagna le camp, une heure après la tombée de la nuit. Ghâlib le réprimanda vertement. « J'ai poursuivi un homme qui m'avait insulté, expliqua le jeune homme, et quand je l'eus rejoint et blessé, il a dit *lâ ilâha illâ Llâh.* – Et à ce moment tu as rengainé ton épée ? l'interrompit Ghâlib. – Que non ! continua Usâmah, pas avant de lui avoir fait boire la coupe de la mort. » Cette déclaration fut accueillie dans tout le camp par un tonnerre d'imprécations indignées et, envahi par la honte, Usâmah se cacha la tête dans les mains. Durant le chemin du retour, il fut incapable d'absorber aucune nourriture. Un verset que les plus anciens connaissaient bien avait été révélé en rapport avec un ou deux cas dans lesquels un croyant était sur le point de tuer un incroyant lorsque celui-ci avait professé l'Islam ; exaspéré à l'idée qu'il pourrait être privé de l'armure et des armes qu'il pensait déjà s'être acquises comme butin, le vainqueur avait lancé à son adversaire : « Tu n'es pas un croyant ! » et l'avait tué. Dans le cas d'Usâmah, même si le motif n'était pas le butin mais l'honneur, le principe restait le même. Le verset en cause disait ceci : *Ô vous qui croyez, lorsque vous combattez dans le sentier de Dieu, sachez discriminer, et ne dites pas à celui qui vous offre la paix : « Tu n'es pas un croyant. » Vous rechercheriez ainsi les profits de ce bas monde alors qu'auprès de Dieu il y a abondance de butin. C'est ainsi que vous vous comportiez autrefois, mais Dieu vous a comblés de Sa faveur. Discriminez donc. En vérité, Dieu est informé de ce que vous faites*[2].

Dès que la troupe fut arrivée à Médine, Usâmah alla trouver le Prophète qui l'étreignit affectueusement avant de lui demander comment s'était passé sa campagne. Usâmah lui fit le récit de tout ce qui s'était passé depuis leur départ et, lorsqu'il fut arrivé au point où il venait de tuer son adversaire, le Prophète l'interrompit : « Ô Usâmah, l'as-tu tué alors qu'il avait dit *lâ ilâha illâ Llâh ?*

1. Membre des Bani Layth, clan des Kinânah.
2. IV, 94.

– Ô Envoyé de Dieu, répondit-il, il ne l'avait dit que pour éviter d'être tué. – Ainsi donc, continua le Prophète, tu as fendu son cœur en deux pour savoir s'il disait la vérité ou s'il mentait ! – Jamais plus je ne tuerai un homme qui aura dit *lâ ilâha illâ Llâh* », affirma Usâmah. Et on l'entendit dire par la suite : « J'aurais voulu n'être entré en Islam que ce jour-là »[3], car le Prophète avait donné l'assurance que l'entrée dans la religion effaçait tous les péchés commis auparavant.

Après son retour de Khaybar, le Prophète resta à Médine durant neuf mois. En dépit des quelques petites expéditions, la trêve conclue avec le Sud et la victoire remportée au nord firent de ces mois une période de paix et de prospérité relatives, même si les richesses qu'avait apportées la conquête du « Jardin du Hijâz » n'étaient pas sans susciter quelques problèmes nouveaux.

Un matin, alors qu'il se rendait chez le Prophète et qu'il s'approchait de sa maison, 'Umar entendit les femmes parler à voix haute et sur un ton qui lui sembla déplacé en présence de l'Envoyé de Dieu. Les voix étaient celles de Qurayshites, c'est-à-dire d'Émigrantes, ce qui confirma 'Umar dans son opinion qu'elles étaient en train de se laisser contaminer par les mauvaises manières des femmes de Médine qui, depuis des générations, étaient connues pour être moins effacées et plus sûres d'elles que les femmes de La Mecque. Le Prophète détestait repousser une demande, ce qu'elles savaient, et elles lui demandaient maintenant avec insistance de leur faire cadeau de divers vêtements qui lui étaient échus dans le cinquième du butin représentant sa part. Une tenture était pendue à travers la pièce et, lorsqu'on entendit la voix de 'Umar qui demandait la permission d'entrer, le silence se fit immédiatement dans la chambre et les femmes allèrent se cacher derrière le rideau avec une telle célérité que lorsqu'il entra 'Umar ne trouva que le Prophète qui riait à en perdre la parole. « Puisse Dieu remplir ta vie de rires, ô Envoyé de Dieu ! lui dit 'Umar. – C'est extraordinaire, dit le Prophète, avec quelle rapidité ces femmes, qui étaient avec moi à l'instant, ont disparu derrière ce rideau dès qu'elles ont entendu ta voix ! – Il siérait, dit 'Umar, qu'elles ressentent de la crainte devant toi, plutôt que devant moi. » Puis, s'adressant aux femmes, il déclara :

3. W. 725.

« Ô ennemies de vous-mêmes, me craignez-vous et ne craignez-vous pas l'Envoyé de Dieu ? – Il en est bien ainsi, répondirent-elles, car tu es plus rude et plus dur que l'Envoyé de Dieu. – Cela est vrai, ô fils de Khattâb ! », dit le Prophète, puis il ajouta : « Par Celui dans la main duquel est mon âme, si Satan te trouvait en train de cheminer sur un certain sentier, il choisirait lui-même d'en emprunter un autre, quel qu'il soit ! »[4].

La richesse nouvellement acquise et l'aisance relative qu'elle avait apportée encouragèrent même Umm Ayman à demander une faveur au Prophète. Depuis longtemps, elle ressentait le besoin de posséder un chameau qui lui appartiendrait en propre ; aussi alla-t-elle trouver le Prophète pour lui demander de lui trouver une monture. La regardant d'un air grave, il lui dit : « Je te ferai monter sur l'enfant d'une chamelle. – Ô Envoyé de Dieu, s'exclama-t-elle, pensant qu'il voulait parler d'un jeune chameau, cela ne serait pas convenable pour moi. Je n'en veux point. – Je ne te ferai monter, reprit-il, que sur l'enfant d'une chamelle[5]. » Et la discussion se poursuivit jusqu'à ce qu'un sourire apparu sur le visage du Prophète fît comprendre à la femme qu'il était en train de la taquiner, puisque chaque chameau est nécessairement l'enfant d'une chamelle.

Un autre jour, cependant, 'Umar trouva le Prophète de moins bonne humeur, tenant son visage appuyé dans le creux de sa main. « Ô 'Umar, dit-il, elles me demandent ce que je ne possède pas. » Lorsqu'il se rendait à Khaybar, il avait dit en parlant de l'accroissement des richesses que la victoire promise apporterait à Médine : « Ce ne sera pas bon pour vous ! » Or voici que la chose se vérifiait, et ceci dans sa propre maisonnée comme dans d'autres familles. Jusqu'alors, le Prophète et les siens avaient vécu de la façon la plus frugale. 'A'ishah a rapporté qu'avant Khaybar elle ne savait pas ce que c'était que de manger des dattes jusqu'à en être rassasiée. La pauvreté de ceux, toujours plus nombreux, qui tombaient à la charge de la maison du Prophète était telle que ses épouses ne lui demandaient que ce qui leur était strictement nécessaire, et encore. Les choses dont on pouvait se passer étaient soit distribuées, soit vendues, et le produit de leur vente était dépensé en aumônes. Maintenant, le

4. B. LXII, 6.
5. I. S. VIII, 163.

Prophète avait le plaisir de pouvoir faire des cadeaux à ses épouses et celles-ci, de leur côté, ne mirent pas longtemps à lui demander davantage, ce qui créa parfois des problèmes puisque l'équité voulait que ce qui était donné à l'une fût donné à chacune.

En même temps, elles commencèrent aussi à profiter de son indulgence. Un jour, alors que 'Umar adressait un reproche à sa propre femme, elle lui répliqua d'un ton acerbe, et lorsqu'il lui en demanda raison, elle répondit que les épouses du Prophète avaient l'habitude de répliquer et qu'elle pouvait bien en faire autant. « Il y en a d'ailleurs une, ajouta-t-elle, voulant parler de leur propre fille, qui, du matin au soir, lui dit tout ce qu'elle pense sans hésiter. » Très troublé par cet aveu, 'Umar alla trouver Hafsah qui ne put que confirmer la véracité de ce qu'avait dit sa mère. « Tu n'as ni la grâce de 'A'ishah, ni la beauté de Zaynab », lui dit 'Umar qui espérait ainsi ébranler la confiance qu'elle avait en elle-même ; et voyant que ses paroles n'avaient guère d'effet, il ajouta : « Es-tu si sûre que si tu irrites le Prophète, Dieu ne t'écrasera pas dans Sa colère ? »[6]. Puis il se rendit chez sa cousine Umm Salamah et lui dit : « Est-il vrai que vous tenez tête à l'Envoyé de Dieu et que vous lui répondez sur un ton irrespectueux ? – N'est-ce pas extraordinaire ! s'exclama Umm Salamah. Qui donc t'a autorisé à t'interposer entre l'Envoyé de Dieu et ses épouses ? Certes, par Dieu, nous lui disons franchement ce que nous pensons ; s'il l'admet, c'est là son affaire, et s'il nous l'interdit, il nous trouvera plus obéissantes que nous ne le sommes à ton égard[7]. » 'Umar sentit qu'il était allé trop loin et qu'il méritait cette rebuffade ; mais il apparaissait néanmoins clairement que tout n'allait pas pour le mieux dans la maisonnée du Prophète.

Un redressement assez brusque allait cependant se produire, en partie sous l'effet d'une circonstance imprévue. À la lettre qu'il avait adressée au muqawqis pour lui enjoindre d'embrasser l'Islam, le Prophète avait reçu une réponse évasive ; mais le gouverneur d'Égypte avait néanmoins joint à sa réponse un généreux présent, comprenant un millier de mesures d'or, vingt robes d'étoffe fine, une mule, une ânesse et, pour couronner le tout, deux esclaves coptes chrétiennes escortées par un vieil eunuque. Il s'agissait de deux

6. I. S. VIII, 131.
7. I. S. VIII, 137.

sœurs, Mâriyah et Sîrîn, belles l'une et l'autre, mais tout particulièrement Mâriyah dont le Prophète admira l'exceptionnelle beauté. Il donna Sîrîn à Hassân ibn Thâbit et logea Mâriyah dans la maison voisine, celle-là même où Safiyyah avait vécu en attendant qu'on lui ait construit son appartement contigu à la Mosquée. Là, le Prophète lui rendait visite de jour comme de nuit, mais ses épouses manifestèrent si ouvertement leur jalousie que Mâriyah en fut malheureuse et que le Prophète lui trouva un logement dans le haut de Médine. 'A'ishah et les autres épouses en furent d'abord soulagées, mais elles s'aperçurent bientôt qu'elles n'avaient rien gagné au changement. En effet, le Prophète continuait à aller voir Mâriyah tout aussi souvent, mais, comme il lui fallait passer plus de temps en chemin, ses absences étaient encore plus longues qu'auparavant.

Les épouses savaient bien que le Prophète ne faisait qu'exercer ses droits, des droits qui avaient été reconnus dès l'époque d'Abraham, et même avant. N'étaient-elles pas elles-mêmes toutes, à l'exception de Safiyyah, issues de l'union d'Abraham avec l'esclave Agar ? En outre, la loi révélée à Moïse avait confirmé ces droits et le Coran lui-même avait expressément permis au maître de prendre son esclave pour concubine à condition qu'elle y consente librement. Cependant, les épouses connaissaient bien la sensibilité extrême du Prophète et elles s'arrangèrent pour que sa vie domestique soit toute marquée de leurs réactions qu'elles ne cherchaient plus à déguiser. Hafsah en particulier, avec la complicité de 'A'ishah, lui fit des remontrances si véhémentes que le Prophète fut finalement amené à jurer qu'il ne reverrait plus Mâriyah.

La révélation qui descendit alors est connue sous l'appellation de sourate de l'Interdit[8] parce qu'elle s'ouvre par une réprimande adressée au Prophète de s'être interdit de revoir Mâriyah : *Ô Prophète, pourquoi jettes-tu l'interdit, pour gagner l'agrément de tes épouses, sur ce que Dieu t'a rendu licite ?* Après quoi, ayant formellement libéré le Prophète de son serment, le Message s'adresse à Hafsah et à 'A'ishah, même s'il ne les cite pas nommément : *Si toutes deux vous vous repentez devant Dieu, c'est que vos cœurs s'étaient réjouis (de l'interdit) ; et si vous vous soutenez mutuellement contre le Prophète, sachez que Dieu Lui-même est son Protecteur, ainsi que*

8. LXVI.

Gabriel et l'élite des croyants. Et plus encore, les anges se groupent pour l'aider. Quant au verset suivant, il s'adresse à toutes les épouses : *Il se peut, s'il vous répudie, que son Seigneur lui donne en échange des épouses meilleures que vous, soumises à Dieu, croyantes, pieuses, repentantes, pratiquant l'adoration et le jeûne, ayant déjà été mariées ou vierges.*

La sourate se termine en tirant de l'histoire sainte l'exemple de deux femmes qui ont été mauvaises et de deux réputées pour leur perfection :

> *Dieu pose en exemple pour les incroyants la femme de Noé et la femme de Loth. Elles relevaient de deux hommes vertueux parmi nos serviteurs, deux hommes qu'elles trahirent et qui, en conséquence, ne leur furent d'aucun secours contre Dieu. Il leur fut dit : Entrez toutes deux dans le feu avec ceux qui y entrent.*
> *Et Dieu pose en exemple pour les croyants la femme de Pharaon lorsqu'elle dit : « Mon Seigneur, construis-moi auprès de Toi une maison dans le Paradis et sauve-moi de Pharaon et de ses agissements, et sauve-moi du peuple des iniques » ; et Marie, la fille de 'Imrân, qui préserva sa virginité et en laquelle Nous insufflâmes de Notre Esprit. Et elle déclara véridiques les paroles de son Seigneur et Ses livres, et elle était de ceux qui s'absorbent dans la prière.*

Une fois qu'il eut récité ces versets à ses épouses, le Prophète les laissa seules pour qu'elles les méditent et il alla se retirer dans une véranda couverte qui, en dehors des appartements conjugaux, était le seul espace qui lui soit réservé.

Le bruit qu'il allait répudier ses épouses se répandit à travers Médine et parvint aux oreilles de 'Umar durant la même nuit. À l'aube du jour suivant, il se rendit comme d'habitude à la Mosquée mais, aussitôt après la prière et avant même qu'il ait pu adresser la parole au Prophète, celui-ci regagna sa retraite. 'Umar se rendit chez Hafsah qu'il trouva en larmes. « Pourquoi pleures-tu ? » lui demanda-t-il, s'empressant d'ajouter : « Ne t'avais-je pas prévenue que cela arriverait ? L'Envoyé de Dieu vous a-t-il répudiées ? – Je ne sais pas, répondit-elle, mais il est là-bas, enfermé dans cette véranda. » L'endroit donnait sur la Mosquée, où 'Umar se rendit à nouveau. Près de la chaire se tenait un groupe de fidèles, dont quelques-uns pleuraient. 'Umar s'assit avec eux un moment puis,

incapable de contenir davantage ses sentiments, il se dirigea vers la porte de la véranda devant laquelle se tenait un jeune Noir abyssin, serviteur du Prophète. « Demande pour 'Umar la permission d'entrer », dit-il au garçon, qui disparut et revint un moment plus tard, disant : « Je lui ai fait ta commission, mais il n'a rien répondu. » 'Umar alla reprendre sa place dans la Mosquée, ensuite de quoi il alla de nouveau demander la permission d'entrer. Cette fois encore, le garçon lui dit que le Prophète n'avait pas répondu. Il en fut de même une troisième fois, mais, alors que 'Umar s'apprêtait à repartir, le serviteur le rappela en disant que le Prophète avait dit qu'il pouvait entrer. 'Umar le trouva étendu sur une natte de roseaux. Sur son dos partiellement nu apparaissaient clairement les marques qu'y avait laissées la natte. Il s'appuyait sur un coussin de cuir bourré de fibres de palmier placé à son côté. Il gardait les yeux baissés et ne les leva pas lorsque 'Umar entra. « Ô Envoyé de Dieu, dit 'Umar, as-tu répudié tes épouses ? » Le Prophète leva alors les yeux vers 'Umar : « Non, répondit-il, je ne l'ai pas fait. – *Allâhu akbar !* » s'écria 'Umar d'une voix qui put être entendue de toutes les maisons voisines. Umm Salamah a raconté plus tard. « Je pleurais, et lorsque quelqu'un venait me demander : "L'Envoyé de Dieu t'a-t-il répudiée ?" je répondais : "Par Dieu, je ne sais pas !" Cette situation se poursuivit jusqu'à ce que 'Umar aille trouver le Prophète. Lorsque nous entendîmes son cri de glorification – à ce moment, nous étions toutes dans nos appartements –, nous sûmes que l'Envoyé de Dieu avait répondu "non" à sa question. » C'est qu'il n'y avait alors qu'une seule question qui préoccupait tous les esprits et dont chacun savait que 'Umar se souciait tout particulièrement en pensant à sa fille.

« Je me tenais debout en cet endroit, a raconté 'Umar, essayant de savoir dans quel état d'esprit était l'Envoyé de Dieu, et je lui dis : "Nous, hommes des Quraysh, nous étions accoutumés à avoir la haute main sur nos épouses, mais lorsque nous vînmes à Médine, nous y trouvâmes des gens dont les épouses avaient la haute main sur eux." » Il vit un sourire s'esquisser sur le visage du Prophète, aussi continua-t-il, répétant ce qu'il avait dit naguère à Hafsah en guise d'avertissement, et le Prophète sourit à nouveau. 'Umar prit alors la liberté de s'asseoir. Une fois encore, il était frappé par la nudité de la pièce : une natte sur le sol, trois coussins de cuir, et rien d'autre. Il laissa entendre que le Prophète pourrait se permettre

davantage de confort et, pour illustrer son idée par une situation contrastée, il fit mention des Grecs et des Persans . Le Prophète lui coupa alors la parole : « Connaîtrais-tu le doute, ô fils de Khattâb ? Eux ont reçu leurs bienfaits à l'avance, pendant leur vie terrestre. »

Cela se passait à la nouvelle lune, et le Prophète fit savoir à ses épouses qu'il ne souhaitait voir aucune d'elles tant que le mois ne se serait pas écoulé. Lorsque la lune eut complètement disparu, il se rendit d'abord dans l'appartement de 'A'ishah. Heureuse, mais surprise de le voir, elle lui dit : « Il ne s'est écoulé que vingt-neuf nuits. – Comment le sais-tu ? » demanda-t-il ; à quoi elle répondit : « Je les ai comptées ; comme je les ai comptées ! – Mais celui-ci était un mois de vingt-neuf jours », dit le Prophète. Elle avait oublié qu'un mois lunaire ne compte parfois que vingt-neuf jours au lieu de trente. Le Prophète lui fit alors part d'une révélation qu'il venait de recevoir et qui lui faisait un devoir de la faire choisir entre deux possibilités. Il ajouta qu'il avait déjà demandé à Abû Bakr de l'aider en conseillant sa fille en cette affaire. « Que non ! protesta 'A'ishah, personne ne peut t'aider en ce qui me concerne. Mais dis-moi ce qu'il en est, ô Envoyé de Dieu ! – Voici entre quoi Dieu te donne à choisir », déclara le Prophète qui se mit ensuite à réciter les versets nouvellement révélés : *Ô Prophète, dis à tes épouses : Si vous désirez la vie d'ici-bas et ses parures, venez et Je vous accorderai de ses biens, et Je vous libérerai avec une part généreuse. Mais si vous désirez Dieu et Son Envoyé, ainsi que la demeure de l'Au-delà, en vérité Dieu vous a réservé une immense récompense, à celles d'entre vous qui font le bien*[9]. 'A'ishah dit alors : « En vérité, je désire *Dieu et Son Envoyé, ainsi que la demeure de l'Au-delà.* » Et il ne s'en trouva pas une seule, parmi toutes les autres épouses, qui ne fît la même réponse.

9. XXXIII, 28-29.

CHAPITRE LXXII

Le petit pèlerinage et ses suites

Les mois passèrent jusqu'à ce que plus d'une année se soit écoulée depuis la signature du traité de Hudaybiyah. Le moment était maintenant venu de se mettre en route pour La Mecque, conformément à la promesse faite par les Quraysh selon laquelle le Prophète et ses Compagnons pourraient accéder librement à l'Enceinte sacrée pour accomplir le rite du petit pèlerinage. Les pèlerins étaient au nombre de deux mille environ et tous ceux qui avaient participé à la tentative de l'année précédente étaient présents, à l'exception de quelques-uns qui étaient morts entre-temps ou avaient été tués au combat. Un de ceux qui n'avaient pas été présents à Hudaybiyah était Abû Hurayrah, de la tribu des Bani Daws[1]. Il était arrivé à Médine avec d'autres membres de sa tribu pendant la campagne de Khaybar et, comme il était indigent, il s'était joint aux Gens de la Banquette. Lors de son entrée dans l'Islam, son nom avait été changé en 'Abd ar-Rahmân, mais on continuait à l'appeler Abû Hurayrah, littéralement « le père de la petite chatte », car, à l'exemple du Prophète, il aimait beaucoup les chats et avait souvent près de lui un petit chat avec lequel il jouait. Il gagna bientôt la faveur du Prophète qui, à cette occasion, lui confia la garde de quelques-uns des chameaux destinés au sacrifice.

Lorsqu'ils apprirent que les pèlerins avaient atteint la limite du territoire sacré, les Quraysh évacuèrent toute la vallée de La Mecque et se retirèrent sur les collines environnantes. Leurs chefs se rassemblèrent sur le mont Abû Qubays, d'où leurs regards pouvaient plonger dans la Mosquée et d'où la vue embrassait toute la contrée environnante. C'est ainsi qu'ils purent voir les pèlerins sortir en une

1. Voir p. 99.

longue file du défilé qui est situé au nord-ouest de La Mecque et qui débouche dans la vallée, en contrebas de la ville. Leurs oreilles perçurent bientôt un murmure indistinct dans lequel ils eurent vite reconnu l'antique invocation : *Labbayk Allâhumma Labbayk*, Me voici, ô Dieu, à Ton service !

En tête de la longue procession des pèlerins, dont certains étaient à dos de chameau tandis que d'autres marchaient, tous la tête nue et enveloppés dans leurs étoffes blanches, venait le Prophète monté sur sa chamelle Qaswâ' dont la bride était tenue par 'Abd Allâh ibn Rawâhah qui marchait à ses côtés. Le convoi gagna la Maison sacrée par le plus court chemin. À l'entrée de la Mosquée, le Prophète qui, comme les autres pèlerins, portait la pièce supérieure de son vêtement à la façon d'une cape la replia sous son bras droit de façon à laisser l'épaule droite découverte et à croiser les deux pans sur l'épaule gauche, l'un retombant par-devant et l'autre par-derrière. Les autres pèlerins imitèrent son exemple. Toujours monté sur sa chamelle, il se dirigea vers l'angle sud-est de la Ka'bah et toucha respectueusement la Pierre noire avec son bâton. Il fit ensuite les sept tournées autour du Temple, puis il se retira au pied de la petite colline de Safâ, allant et venant entre celle-ci et la colline de Marwah sept fois au total avant d'achever cette course à Marwah où de nombreux animaux avaient été amenés pour le sacrifice. Là, le Prophète immola un chameau et se fit raser la tête par Khirâsh comme il l'avait fait un an plus tôt à Hudaybiyah. Ainsi s'accomplit le rite du petit pèlerinage.

Le Prophète retourna ensuite vers la Mosquée dans l'intention d'entrer à l'intérieur de la sainte Ka'bah, tout encombrée d'idoles qu'elle fût. Les portes en étaient verrouillées et la clé se trouvait chez un membre du clan de 'Abd ad-Dâr. Quelqu'un alla la demander, mais les chefs des Quraysh firent répondre que cela n'entrait pas dans le cadre de l'accord, puisque l'entrée dans la Maison sainte ne faisait pas partie du rite du pèlerinage. Aucun musulman n'entra donc dans la Ka'bah cette année-là, mais, au moment où le soleil eut atteint son zénith, le Prophète dit à Bilâl de monter sur le toit de la Ka'bah pour y faire l'appel à la prière. Sa voix puissante remplit toute la vallée de La Mecque et se répercuta jusqu'aux sommets des collines, faisant retentir d'abord la formule d'invocation au « Dieu le plus Grand » *(takbîr)*, puis les deux témoignages de la foi musul-

mane : « Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu. Je témoigne que Muhammad est l'Envoyé de Dieu. » Du haut d'Abû Qubays, les chefs des Quraysh pouvaient voir nettement Bilâl, et la vue de cet esclave noir sur le toit de la Maison sainte les secouait d'indignation. Surtout, ils comprenaient que leur ennemi était en train de remporter un triomphe dont les conséquences risquaient d'être incalculables et ils regrettaient amèrement d'avoir signé le traité qui, une année plus tôt, avait semblé être en leur faveur.

Les pèlerins passèrent trois jours dans la cité vidée de ses habitants. La tente du Prophète était plantée dans la cour de la Mosquée. Pendant la nuit, ceux des Mecquois qui avaient embrassé l'Islam en secret descendaient des collines et c'était l'occasion de joyeuses rencontres. 'Abbâs, dont l'Islam était toléré par les Quraysh, passa ouvertement la plus grande partie de ces trois jours avec le Prophète. C'est à ce moment-là qu'il lui offrit en mariage sa belle-sœur Maymûnah, devenue veuve, proposition que le Prophète accepta. Maymûnah et Umm al-Fadl étaient des sœurs germaines, et dans la maison de 'Abbâs vivaient aussi avec elles leur demi-sœur Salmà, veuve de Hamzah, ainsi que sa fille 'Umârah. 'Alî émit l'avis que la fille de Hamzah, qui était leur cousine, ne devait pas rester parmi les idolâtres, ce que le Prophète et 'Abbâs confirmèrent ; et puisque Fâtimah faisait partie du groupe des pèlerins, il fut décidé qu'elle prendrait 'Umârah avec elle dans son palanquin.

Lorsque les trois jours se furent écoulés, Suhayl et Huwaytib descendirent du mont Abû Qubays et dirent au Prophète qui était assis avec Sa'd ibn 'Ubâdah et quelques autres Auxiliaires : « Ton temps est fini, éloigne-toi donc de nous ! » Le Prophète répondit : « En quoi cela vous ferait-il tort de m'accorder quelque répit afin que je puisse célébrer mon mariage parmi vous et vous préparer un festin ? – Nous n'avons pas besoin de ton festin, déclarèrent-ils ; éloigne-toi donc de nous ! Nous t'adjurons par Dieu, ô Muhammad, et par le pacte qui nous lie, de quitter notre pays. Cette nuit était la troisième, et elle est maintenant écoulée. » Sa'd était furieux de ce manque de courtoisie, mais le Prophète le fit taire en disant : « Ô Sa'd, pas de paroles malséantes pour ceux qui sont venus nous rendre visite dans notre camp. » Puis il donna l'ordre à tous les pèlerins d'avoir quitté la cité avant la tombée de la nuit, ne faisant exception que pour son serviteur Abû Râfi', à qui il dit de rester en arrière

pour amener Maymûnah avec lui, ce qu'il fit. Le mariage fut consommé à , à quelques lieues de l'Enceinte sacrée.

Cette nouvelle alliance eut pour conséquence de créer une relation imprévue avec l'ennemi. Maymûnah et Umm al-Fadl, ainsi que leurs demi-sœurs Salmà et Asmâ', étaient issues de la même mère. Maymûnah et Umm al-Fadl, toutefois, avaient une autre demi-sœur du côté de leur père et celle-ci, qui se nommait 'Asmâ' [2], était la veuve du grand Walîd, de Makhzûm. C'est elle qui lui avait donné comme fils Khâlid, maintenant devenu neveu du Prophète en raison de ce mariage.

Un jour, peu après le retour à Médine, le Prophète fut réveillé au milieu d'une sieste de l'après-midi par le bruit d'une discussion assez animée. Il reconnut à leur voix 'Alî, Zayd et Ja'far, entre lesquels il était évident qu'un désaccord s'était élevé et qui parvenaient de moins en moins à s'entendre à mesure que la discussion se prolongeait. Ouvrant la porte de la chambre où ils se trouvaient, le Prophète les interpella et leur demanda pourquoi ils se querellaient. Ils expliquèrent qu'il s'agissait d'une question d'honneur, chacun prétendant avoir plus que l'autre le droit d'être le gardien de 'Umârah, la fille de Hamzah qui, depuis son arrivée de La Mecque, avait séjourné dans la maison de 'Alî. « Approchez-vous, dit le Prophète, et je jugerai entre vous. » Lorsqu'ils furent tous assis, il se tourna d'abord vers 'Alî et lui demanda d'exprimer son point de vue. « Elle est la fille de mon oncle, dit-il, et c'est moi qui l'ai fait sortir de La Mecque ; plus que quiconque, j'ai donc le droit de la garder. » Le Prophète se tourna alors vers Ja'far qui déclara : « Elle est la fille de mon oncle et la sœur de sa mère est dans ma maison. » Son épouse Asmâ' était en effet la tante maternelle de 'Umârah. Quant à Zayd, il dit simplement : « Elle est la fille de mon frère », car le Prophète avait établi le pacte de fraternité entre Hamzah et Zayd lorsqu'ils étaient arrivés à Médine et Hamzah avait laissé un testament par lequel il confiait à Zayd le soin de ses affaires. Manifestement, chacun était donc convaincu d'avoir, plus que les autres,

2. Ce nom, qui commence par *'ayn* et *sâd*, ne doit pas être confondu avec Asmâ', autre prénom qui commence par *alif* et *sîn* et se prononce différemment, même si la transcription en caractères latins utilisée ici laisse mal apparaître cette différence (voir *in fine* : « Note sur la prononciation des noms arabes »).

droit à l'honneur en question. Aussi, avant de prononcer son jugement, le Prophète eut-il pour chacun des paroles de louange. C'est à cette occasion qu'il dit à Ja'far : « Tu me ressembles par l'apparence et par le caractère[3]. » Ce n'est que lorsqu'il fut certain d'avoir donné de la joie à chacun d'eux qu'il fit part de sa décision, laquelle était en faveur de Ja'far : « Tu as le plus de droits sur elle, dit-il. La sœur de la mère est comme une mère. » Ja'far ne dit mot mais, se dressant soudain, il se mit à tourner autour du Prophète en faisant des pas de danse. « Ja'far, qu'est-ce donc ? » s'étonna le Prophète. Il répondit : « C'est ainsi que j'ai vu faire les Abyssins lorsqu'ils honorent leurs rois. Lorsque le négus donnait à quelqu'un un bon motif de se réjouir, l'homme se levait et dansait autour de lui. »

Peu de temps après, le Prophète arrangea un mariage entre 'Umârah et son propre beau-fils Salamah, qui était le cousin de 'Umârah puisque son père, Abû Salamah, était le fils de Barrah, la sœur de Hamzah. À cette occasion, on entendit le Prophète poser cette question : « Me suis-je assez bien acquitté envers Salamah ? » Il voulait dire par là qu'il avait contracté une dette de reconnaissance vis-à-vis de Salamah, lequel lui avait donné en mariage sa propre mère Umm Salamah, et qu'il venait de s'acquitter de cette dette en donnant à Salamah une épouse.

Si l'entrée du Prophète à La Mecque avait été observée par les plus éminents des Quraysh, deux d'entre eux manquaient cependant à l'appel : Khâlid et 'Amr ne se trouvaient ni sur le mont Abû Qubays ni sur aucune des autres collines entourant La Mecque. L'un et l'autre avaient quitté la ville bien avant l'arrivée du Prophète, sans s'être concertés et pour des motifs qui n'étaient nullement identiques. Sur un point, cependant, les deux hommes avaient une opinion concordante, l'un et l'autre estimant que le traité de Hudaybiyah avait été une grande victoire morale pour le Prophète et que son entrée à La Mecque marquerait la fin de la résistance qu'ils lui avaient opposée. L'hostilité de 'Amr envers l'Islam n'avait pas pour autant diminué, tandis que Khâlid se sentait depuis plusieurs années partagé entre deux tendances. Extérieurement, rien ne trahissait ce dilemme, ses exploits militaires l'ayant mis en vedette chaque fois

3. I. S. IV/1, 24.

que les Quraysh avaient entrepris une action contre le Prophète. Plus tard, cependant, il devait avouer qu'il était sorti de la bataille d'Uhud et de celle de la Tranchée avec un sentiment de malaise, celui que la bataille avait été inutile et que Muhammad finirait par triompher ; et au moment où le Prophète avait échappé à l'attaque de son escadron sur le chemin de Hudaybiyah, Khâlid s'était exclamé : « Cet homme jouit d'une protection inviolable ! » Depuis lors, il n'était plus intervenu contre l'Islam. Ensuite, il y avait eu l'étonnante victoire de Khaybar.

Pour Khâlid, d'autres considérations entraient encore en ligne de compte : malgré lui, il se sentait personnellement attiré vers le Prophète. En outre, la lettre que son jeune frère Walîd lui avait écrite avant sa mort lui avait appris que le Prophète demandait parfois de ses nouvelles et avait dit de lui : « S'il mettait sa redoutable vigueur au service de l'Islam contre les idolâtres, cela vaudrait mieux pour lui ; et nous lui donnerions la préférence sur d'autres. » À ces paroles, Walîd avait ajouté : « Vois donc, mon frère, ce que tu as manqué ! »

Une influence familiale puissante œuvrait également dans le même sens. 'Asmâ', la mère de Khâlid, qui avait été pendant longtemps favorable au Prophète, était récemment entrée en Islam et la tante de Khâlid, Maymûnah, venait de devenir l'épouse du Prophète. Peu de temps après ce mariage, Khâlid fit un rêve dans lequel il se trouvait d'abord dans une contrée extrêmement aride et fermée de tous côtés. De cet environnement confiné, il était ensuite passé dans un pays vert et fertile, couvert de pâturages qui s'étendaient au loin. Certain qu'il s'agissait là d'une vision, et en ayant pressenti le sens profond, il décida d'aller à Médine. Il préférait cependant s'y rendre avec un compagnon. N'y avait-il personne qui fût dans une même disposition que lui ? À part 'Amr, qu'il chercha en vain, ses plus proches compagnons d'armes étaient 'Ikrimah et Safwân. Il les sonda l'un et l'autre, mais Safwân lui dit : « Même si tous les autres Quraysh se décidaient à suivre Muhammad, moi je ne le suivrais jamais. » 'Ikrimah lui fit à peu près la même réponse et Khâlid se souvint que l'un et l'autre avaient perdu leur père à Badr, où Safwân avait également perdu un frère. À regret, il se mit donc en route seul, mais à peine avait-il quitté sa maison qu'il rencontra 'Uthmân, le fils de Talhah, du clan de 'Abd ad-Dâr, l'homme qui, des années auparavant, avait courtoisement escorté Umm Salamah

de La Mecque à Médine. 'Uthmân était un ami intime de Khâlid, plus intime même que Safwân et 'Ikhrimah ; mais l'expérience que Khâlid venait de faire avec ses deux amis l'avait rendu circonspect, d'autant qu'il se souvenait que 'Uthmân avait perdu son père, deux oncles et quatre frères à la bataille d'Uhud. Ils chevauchèrent de conserve, silencieusement, pendant quelque temps. Puis Khâlid se décida soudain à parler et, avec un regard scrutateur, il déclara : « Notre situation n'est guère meilleure que celle du renard dans son terrier. Verses-y un seau d'eau et il lui faut sortir ! » Il vit immédiatement que 'Uthmân comprenait parfaitement le sens de ses paroles, aussi lui exposa-t-il clairement où il allait et pourquoi ; et 'Uthmân, qui en était venu peu à peu à la même décision, résolut alors de l'accompagner. Khâlid accepta volontiers d'attendre que 'Uthmân retourne chez lui prendre quelques vêtements et des provisions et, le lendemain matin de bonne heure, les deux hommes prirent ensemble le chemin de Médine.

Quant à 'Amr, son attitude envers l'Islam était la même que celle de Safwân et de 'Ikrimah, mais il percevait avec plus de clarté qu'eux la précarité de la situation et, rassemblant autour de lui quelques jeunes hommes, soit de son clan, soit d'autres clans, qui le considéraient comme un chef, il les convainquit de se rendre avec lui en Abyssinie. Il fit valoir que, si Muhammad triomphait dans la lutte pour le pouvoir qui était imminente, ils auraient trouvé un asile sûr ; et si c'étaient les Quraysh qui triomphaient, il leur serait toujours loisible de revenir à La Mecque : « Nous préférons être sous l'autorité du négus que sous celle de Muhammad », dit-il, et les autres opinèrent.

'Amr était un habile politicien et un homme d'une grande ténacité, qui ne se décourageait pas facilement. S'il avait complètement échoué dans sa tentative d'annihiler la profonde impression que Ja'far et ses compagnons avaient faite sur le négus, il s'était cependant employé activement à rassurer le souverain abyssin sur son propre compte et il n'avait jamais cessé d'entretenir des relations avec lui au cours des années, évitant toujours de parler des réfugiés musulmans. Puisqu'ils avaient maintenant quitté le pays pour se rendre à Médine, la faveur que le négus avait manifestée pour la nouvelle religion se serait sans doute envolée avec eux : c'est ainsi du moins que 'Amr s'imaginait les choses, mais il se trompait. Lors de sa première audience, le riche présent de cuir qu'il avait apporté

fut accepté de bonne grâce et le négus paraissait si bien disposé à son égard que 'Amr décida d'en arriver tout de suite au fait et de lui demander asile. Mais ce faisant, il parla du Prophète avec dédain, ce qui provoqua une explosion soudaine et violente de la colère royale. 'Amr en fut totalement déconcerté : à en croire ce que disait le négus, il apparaissait que le meilleur moyen pour lui, 'Amr, de se bâtir un avenir à la cour d'Abyssinie était, plutôt que des présents de cuir, de se faire disciple de Muhammad. Ainsi donc, il n'avait fui l'Islam que pour découvrir que l'Islam l'avait devancé jusqu'à l'endroit même où il avait espéré trouver refuge ; et avec l'effondrement de ses plans, sa résistance commença à s'affaiblir. « Te portes-tu témoin de cela, ô roi ? » demanda-t-il, faisant allusion à la mission prophétique de Muhammad. « J'en porte témoignage devant Dieu, dit le négus. Fais ce que je te dis, ô 'Amr, et suis-le ! Il est la vérité, par Dieu, et il triomphera de toutes les sectes qui se dresseront devant lui, de même que Moïse a triomphé de Pharaon et de ses armées »[4].

L'histoire n'a pas consigné le nom des compagnons de 'Amr ni la décision qui fut la leur. Mais 'Amr lui-même s'embarqua sur un bateau qui l'amena à un port de la côte yéménite, où il acheta un chameau et des provisions et prit la direction du nord. Lorsqu'il atteignit Haddah, l'une des premières localités situées sur la route qui conduit de La Mecque à Médine en longeant le littoral, il rencontra Khâlid et 'Uthmân et tous trois poursuivirent ensemble leur chemin jusqu'à Médine.

Leur arrivée dans la ville du Prophète fut accueillie joyeusement et Khâlid a dit du Prophète : « Son visage rayonnait lorsqu'il me rendit mon salut de Paix. » Khâlid fut le premier à faire allégeance : « Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu et que tu es l'Envoyé de Dieu. – Louange à Dieu qui t'a guidé ! dit le Prophète. J'ai toujours vu en toi une intelligence dont j'espérais qu'elle ne te mènerait en fin de compte à rien d'autre que le bien. – Ô Envoyé de Dieu, reprit Khâlid, tu as vu tous ces champs de bataille sur lesquels je me suis battu contre toi, résistant obstinément à la vérité. Prie donc Dieu qu'il me pardonne ! – L'Islam émonde tout ce qui s'est passé avant lui, déclara le Prophète. – Même autant que cela ? » insista Khâlid,

4. W. 743.

encore visiblement troublé dans sa conscience ; et le Prophète prononça cette prière : « Ô Dieu, pardonne à Khâlid pour tous les obstacles qu'il a voulu dresser sur Ton chemin ! »[5]. 'Uthmân et 'Amr vinrent ensuite faire allégeance, et 'Amr a raconté qu'il avait été incapable à ce moment de lever les yeux sur le visage du Prophète tant était profonde la vénération qu'il ressentait à son égard.

Hishâm, le cousin de 'Umar[6] et frère de 'Amr, s'était échappé de La Mecque pour gagner Médine peu de temps après la bataille de la Tranchée. Depuis lors, il avait été rejoint par son neveu 'Abd Allâh, fils de 'Amr. 'Abd Allâh, qui avait atteint sa seizième année, était doué d'une profonde piété et pratiquait beaucoup le jeûne. Il promettait aussi d'être l'un des Compagnons les plus savants et il enregistrait beaucoup des paroles du Prophète, qui lui avait donné la permission de les consigner par écrit. Tant 'Abd Allâh que Hishâm avaient prié pour que 'Amr entre en Islam et tous les deux, comme 'Amr lui-même, éprouvèrent une grande joie à se trouver ainsi réunis à Médine.

Il y eut deux autres occasions de réjouissance au cours de ces mois : l'entrée en Islam de 'Aqîl, frère de Ja'far et de 'Alî, et celle de Jubayr, fils de Mut'im. La foi qui avait germé dans le cœur de Jubayr lorsqu'il était venu racheter quelques-uns des captifs de Badr avait tant grandi qu'elle ne pouvait plus être ignorée. Quant à 'Aqîl, le Prophète lui dit au moment où il vint prêter allégeance : « Je t'aime d'un double amour, en raison de ta proche parenté avec moi et pour l'amour que j'ai toujours vu mon oncle te porter[7]. »

Durant la première moitié de cette même année, la huitième de l'Hégire, les croyants ne connurent pas seulement des joies, mais ils furent aussi éprouvés par des deuils. Le premier décès qui survint dans la maison du Prophète fut celui de sa fille Zaynab. Il était auprès d'elle à ses derniers moments et il prononça des paroles de réconfort à l'adresse de son beau-fils et de sa petite-fille. Puis il donna des instructions à Umm Ayman, ainsi qu'à Sawdah et à Umm Salamah, afin qu'elles préparent le corps pour l'ensevelissement. Lorsque les ablutions eurent été accomplies, le Prophète se dépouilla d'un sous-

5. W. 741-749.
6. Voir p. 190-192.
7. I. S. IV/2, 30.

vêtement qu'il portait à ce moment et dit aux femmes d'en couvrir sa fille avant de l'envelopper dans le linceul. Il conduisit ensuite la prière des morts et pria encore près de sa tombe.

Khadîjah était la seule de ses épouses qui lui ait donné des enfants. Les habitants de Médine souhaitaient ardemment qu'un enfant du Prophète naisse dans leur ville. Parmi les épouses actuelles, deux seulement, Umm Salamah et Umm Habîbah, avaient eu des enfants de leur premier mari. Mais à chaque nouveau mariage, les Médinois formaient de nouveaux espoirs qui s'estompaient avec le temps, car aucune des épouses les plus récentes n'était destinée à devenir la mère d'un enfant du Prophète. Voici pourtant que, peu de temps après le décès de sa fille aînée, il sembla qu'il allait à nouveau devenir père. Mâriyah, son esclave copte, attendait un enfant. Déjà, elle était devenue un centre d'attention pour le peuple de Médine qui savait que le Prophète lui portait une profonde affection et qui cherchait à lui plaire en faisant preuve de bonté envers elle. Désormais, l'attention dont elle était l'objet allait redoubler.

CHAPITRE LXXIII

La première expédition en Syrie

Trois mois environ après son retour du petit pèlerinage, le Prophète envoya quinze hommes en émissaires pacifiques de l'Islam auprès d'une des tribus limitrophes de la Syrie. Cependant, leurs salutations amicales furent accueillies par une volée de flèches et, ayant été contraints au combat, ils furent tous tués à l'exception d'un seul.

Un autre malencontreux événement se produisit à la même époque, moins douloureux en ce qu'il ne fit qu'un seul mort, mais dont les répercussions politiques furent plus grandes. Un émissaire que le Prophète avait envoyé à Bustra fut intercepté par un chef de la tribu des Ghassân et mis à mort. Un tel acte ne pouvait rester impuni, même s'il y avait lieu de craindre que les Ghassânites, en majorité chrétiens, réussiraient à persuader le représentant de César de leur envoyer des renforts.

Le Prophète mobilisa une armée de trois mille hommes et en confia le commandement à Zayd, précisant que si Zayd devait être tué Ja'far prendrait sa place et, si Ja'far devait subir le même sort, c'est 'Abd Allâh ibn Rawâhah qui lui succéderait. Au cas où les trois hommes seraient mis hors de combat, c'est aux combattants eux-mêmes qu'il incomberait de se choisir un chef. Le Prophète remit alors à Zayd un étendard blanc et, flanqué de quelques-uns de ses Compagnons, il accompagna l'armée jusqu'à l'endroit où le terrain commence à monter vers le col des Adieux, qui s'ouvre entre les montagnes un peu au nord d'Uhud.

'Abd Allâh avait emmené avec lui un orphelin dont il était le tuteur et qu'il portait en croupe. Tandis qu'il chevauchait, le garçon l'entendit réciter quelques vers de sa composition, dans lesquels il exprimait le désir d'être laissé en Syrie lorsque l'armée regagnerait

ses foyers. « En entendant ces vers, je me mis à pleurer, a raconté l'orphelin, et il me tapota avec son fouet en disant : "En quoi cela te nuirait-il, malheureux, si Dieu m'accordait le martyre et si je pouvais me reposer de ce monde, de ses peines, de ses soucis, de ses chagrins et de ses accidents alors que toi tu rentrerais sain et sauf sur cette selle ?" Ensuite, pendant une halte nocturne, il pria deux cycles de prosternations, suivis d'une longue supplication. Il m'appela alors : "Me voici, à ton service, lui dis-je. – Si Dieu le veut, dit-il, ce sera le martyre"[1]. »

Lorsque l'armée parvint à la frontière syrienne, elle apprit que non seulement les tribus du Nord s'étaient regroupées en grand nombre, mais que le représentant de César leur avait fourni un renfort important de troupes impériales. Au total l'ennemi comptait, disait-on, quelque cent mille combattants. Tout en supposant que ce chiffre pouvait être grandement exagéré, Zayd décida néanmoins de faire halte et de tenir un conseil de guerre. La plupart des hommes étaient partisans d'envoyer immédiatement un courrier au Prophète pour l'informer de la gravité de la situation et le laisser décider de leur envoyer des renforts ou de leur donner l'ordre de regagner Médine. Toutefois, 'Abd Allâh s'éleva énergiquement contre une telle démarche et, utilisant un argument irréfutable qui avait déjà été employé à Uhud et qui devait l'être encore maintes fois par la suite, il termina son discours par ces mots : « Nous avons devant nous la certitude d'une alternative dont les deux termes sont également bons : soit la victoire, soit le martyre, lequel nous réunira à nos frères et fera de nous leurs compagnons dans les jardins du Paradis. En avant donc pour l'attaque ! »

Ce fut la résolution de 'Abd Allâh qui l'emporta et l'armée poursuivit son avance vers le nord. Elle était arrivée à peu de distance de la pointe méridionale de la mer Morte dont elle n'était plus séparée que par la chaîne de montagnes qui se dresse au-dessus du rivage oriental de la profonde et étroite dépression maritime. Quelques heures de marche suffirent à l'amener en vue de l'ennemi. Quel que pût être le nombre exact des effectifs combinés des forces arabes et byzantines, les musulmans purent voir au premier coup d'œil que la supériorité numérique de leurs opposants était écrasante, à un

1. W. 759.

point qu'ils n'avaient jamais connu auparavant. Jamais non plus, ils n'avaient contemplé une magnificence militaire semblable à celle des escadrons impériaux rangés au centre de l'armée et encadrés de chaque côté par les cavaliers arabes. Le souvenir de la pompe qu'avaient déployée les Quraysh lorsqu'ils étaient descendus de la colline d'Aqanqal dans la plaine de Badr apparaissait dérisoire par comparaison avec l'éclat et la richesse des armures, des armes et des chevaux richement caparaçonnés qui s'offraient maintenant aux regards. L'approche de l'armée musulmane était manifestement attendue et les légions étaient prêtes à l'affronter, disposées en ordre de bataille.

Désireux d'éviter un engagement immédiat parce que la pente du terrain était défavorable aux siens, Zayd donna l'ordre de se retirer vers le sud jusqu'à Mu'tah, lieu où la topographie les avantagerait et où ils pourraient renforcer leur position. Conscients de leur grande supériorité numérique, les ennemis étaient résolus à remporter ce jour-là une victoire décisive et ils suivirent les musulmans jusqu'à Mu'tah. Au moment où ils s'en rapprochaient, et contrairement à leur attente, Zayd ne poursuivit pas sa retraite mais donna l'ordre de passer à l'attaque.

À cet instant, l'espace qui séparait Mu'tah de Médine se replia pour le Prophète, en sorte qu'il eut la vision de Zayd portant l'étendard blanc et menant ses hommes au combat. Il le vit recevoir une série de blessures mortelles et, finalement, s'abattre sur le sol où Ja'far vint se saisir de l'étendard et combattre jusqu'à ce que lui-même succombe à ses blessures. Puis ce fut 'Abd Allâh qui prit l'étendard et lança contre l'ennemi une attaque qui fut repoussée avec vigueur et dans laquelle lui-même perdit la vie, tandis que ses hommes devaient se retirer en grand désarroi. Un autre Auxiliaire, Thâbit ibn Arqam, se saisit alors de l'étendard et les musulmans se regroupèrent autour de lui ; sur quoi Thâbit voulut remettre l'étendard à Khâlid, qui commença par refuser cet honneur, disant que Thâbit y avait plus de droit que lui. « Prends-le donc ! insista Thâbit ; je ne l'ai pris que pour te le donner. » Ainsi, Khâlid prit le commandement, resserra les rangs de ses soldats et parvint à contenir si fermement l'avance des ennemis que ceux-ci durent faire marche arrière, laissant aux musulmans le temps de battre en retraite de façon ordonnée. Sans doute la victoire était-elle restée dans le camp

adverse, mais sans que celui-ci puisse en retirer un véritable avantage ; quant aux musulmans, ils n'avaient perdu que cinq hommes en plus de leurs trois chefs. L'opération qu'avait menée Khâlid était donc une sorte de victoire. Lorsque le Prophète raconta à ses Compagnons la façon dont s'était déroulée la bataille où Zayd, Ja'far et 'Abd Allâh avaient trouvé la mort, il conclut son récit par ces mots : « Puis l'un des glaives de Dieu prit l'étendard, et Dieu leur ouvrit un chemin », qui était le chemin par lequel les musulmans purent se mettre en sécurité ; et c'est ainsi que Khâlid reçut le surnom de « glaive de Dieu ».

Tandis que le Prophète faisait le récit de cette bataille, les larmes coulaient le long de ses joues. Le moment de la prière étant arrivé, il la conduisit et quitta la Mosquée aussitôt après, au lieu de se tourner comme d'habitude vers l'assemblée des fidèles. Il agit de même à la prière du coucher du soleil et de nouveau lors de la prière de la nuit.

Entre-temps, il s'était rendu à la maison de Ja'far. « Ô Asmâ', dit-il, amène-moi les fils de Ja'far. » Non sans ressentir quelque appréhension en voyant le visage grave de l'Envoyé de Dieu, elle alla chercher les trois garçons que le Prophète embrassa. De nouveau, ses yeux s'emplirent de larmes et il pleura. « Ô Envoyé de Dieu, dit-elle, toi qui m'es plus cher que mon père et que ma mère, pourquoi pleures-tu ? As-tu reçu des nouvelles de Ja'far et de ses compagnons ? – Oui, dit-il, ils ont été aujourd'hui frappés et ils sont tombés. » Elle poussa un cri de lamentation et les femmes accoururent auprès d'elle. Le Prophète revint chez lui et ordonna que l'on prépare des repas pour la famille de Ja'far pendant les jours qui suivraient : « Leur chagrin les tient trop occupés, expliqua-t-il, pour qu'ils puissent prendre soin d'eux-mêmes. »

Umm Ayman et Usâmah, ainsi que les autres membres de la famille de Zayd, étaient alors réunis dans la maison du Prophète. Il leur avait adressé des paroles de consolation mais, au moment où il regagnait son domicile, la plus jeune des filles de Zayd sortit dans la rue en larmes et, le voyant, se précipita dans ses bras. Alors, il donna libre cours à ses pleurs, et son corps était tout secoué de sanglots pendant qu'il serrait l'enfant sur sa poitrine. Sa'd ibn 'Ubâdah, qui venait à passer à ce moment, chercha à prononcer quelques paroles de consolation et murmura : « Ô Envoyé de Dieu, qu'est-ce

donc ? – C'est quelqu'un, répondit le Prophète, qui aime et qui pleure son bien-aimé[2]. »

Cette nuit-là, le Prophète eut une vision du Paradis, dans lequel se trouvaient Zayd, Ja'far et 'Abd Allâh ainsi que les autres martyrs tombés dans la bataille ; et il vit Ja'far qui, avec des ailes, volait comme un ange. À l'aube, il se rendit à la Mosquée où ses Compagnons le sentirent soulagé du poids de sa tristesse et, la prière finie, il se tourna comme d'habitude vers l'assemblée. Il alla ensuite chez Asmâ' pour lui raconter sa vision, ce qui lui fut un grand réconfort.

Lorsque Khâlid et ses hommes regagnèrent Médine, le Prophète se fit apporter la mule blanche, Duldul, dont le muqawqis lui avait fait présent et, mettant en selle devant lui le fils aîné de Ja'far, il s'avança à la rencontre de l'armée. Déjà une foule nombreuse d'hommes et de femmes s'était rassemblée le long du parcours et, à mesure que les soldats entraient dans la ville, les Médinois leur lançaient des quolibets et leur jetaient de la poussière au visage. « Fuyards ! criait-on de la foule. Avez-vous eu peur de combattre dans le sentier de Dieu ? – Que non ! déclara le Prophète, ce ne sont pas des fuyards, mais ceux qui retournent au combat, si Dieu le veut[3]. »

Le revers infligé aux musulmans à Mu'tah avait encouragé les Arabes du Nord à durcir leur résistance vis-à-vis du nouvel État islamique et, durant les mois suivants, on apprit que les tribus des Balî et des Qudâ'ah étaient en train de se masser à la frontière syrienne, dans l'intention de déferler vers le sud. Cette fois, cependant, il n'était apparemment plus question de renforts envoyés par César. Le Prophète envoya 'Amr à la tête de trois cents hommes avec pour instruction d'engager le combat si nécessaire et de gagner des alliés si possible. En désignant 'Amr pour commander l'expédition, il est possible que le Prophète ait tenu compte des liens étroits de parenté qui unissaient ce compagnon à l'une des tribus en question, puisque sa mère appartenait à la tribu des Balî. À la faveur de marches nocturnes et de bivouacs dans des lieux retirés, 'Amr sut éviter d'attirer par trop l'attention et atteignit la frontière syrienne en dix jours. L'hiver était précoce cette année-là, et les hommes de La Mecque et de Médine, qui n'étaient pas habitués à une latitude

2. I. S. III/1, 32.
3. W. 765.

aussi septentrionale, se mirent à rassembler du bois pour faire du feu dès qu'ils eurent atteint le lieu de leur campement final. Mais 'Amr leur interdit d'allumer un seul feu et fit taire les mécontents en leur rappelant : « Vous avez reçu l'ordre de m'écouter et de m'obéir ; obéissez donc ! »

S'étant vite rendu compte que l'ennemi était plus nombreux qu'on ne l'avait prévu et qu'il n'y avait guère d'espoir, pour le moment, de recevoir une assistance locale, 'Amr envoya au Prophète un homme de Juhaynah pour demander du renfort. Immédiatement, un contingent supplémentaire de deux cents hommes se mit en route sous le commandement d'Abû 'Ubaydah. Comme celui-ci était un des Compagnons les plus intimes et un de ceux qui avaient combattu dans toutes les campagnes, il espérait prendre le commandement de l'armée ; mais 'Amr tint à faire valoir que les nouveaux venus n'étaient qu'une force auxiliaire et que lui-même restait le commandant en chef. Le Prophète avait recommandé à Abû 'Ubaydah de veiller à ce qu'il y ait une parfaite coopération et qu'aucun désaccord ne s'élève entre les deux contingents, en sorte que ce fut le vétéran qui s'effaça devant 'Amr en disant : « Plutôt que de risquer que tu puisses me désobéir, par Dieu c'est moi qui t'obéirai ! » Lorsque ces paroles furent rapportées au Prophète, il appela des bénédictions sur Abû 'Ubaydah.

'Amr franchit alors la frontière syrienne avec ses cinq cents hommes et, à mesure qu'ils avançaient, l'ennemi se dispersait. Il n'y eut qu'un bref échange de flèches et, pour le reste, les musulmans arrivaient dans des camps que leurs occupants venaient de déserter. En l'absence de clans hostiles, des individus et des groupes amis osaient se manifester, tant et si bien que 'Amr put écrire dans une lettre au Prophète qu'il avait rétabli l'influence de l'Islam sur la frontière syrienne.

Cette influence s'étendait désormais rapidement dans toutes les tribus qui entouraient l'oasis de Yathrib. Les raisons de cette expansion n'étaient pas seulement d'ordre spirituel : le Prophète avait désormais la réputation d'être un ennemi dangereux, aux réactions imprévisibles, en même temps qu'un allié puissant, sûr et généreux, en comparaison duquel d'autres alliés commençaient à paraître moins favorables et plus aléatoires. Dans de nombreux cas, les raisons politiques se mêlaient inextricablement aux motivations reli-

gieuses. Toutefois, il y avait aussi un facteur qui agissait lentement, mais puissamment et en profondeur en faveur de l'Islam, facteur qui n'avait rien à voir avec la politique et qui était même largement indépendant des efforts systématiques déployés par les croyants pour répandre son message. Il s'agissait de la sérénité frappante qui caractérisait ceux qui pratiquaient la nouvelle religion. Le Coran, Livre de l'Unité divine, était en même temps le Livre de la Miséricorde, le Livre du Paradis. En récitant ses versets, complétés par l'enseignement de l'Envoyé de Dieu, les croyants acquéraient la certitude d'avoir à leur portée, sans effort disproportionné mais en se conformant à certaines conditions normalement réalisables, l'éternelle satisfaction de tous les désirs possibles. Il en résultait un contentement intérieur qui était un critère de foi. Le Prophète le répétait souvent : « Tout est bien pour les croyants, quelles que soient les circonstances[4]. »

Dans l'intervalle, il s'était produit en Syrie même un événement qui, semble-t-il, n'était pas parvenu aux oreilles du Prophète mais auquel était certainement imputable, en partie du moins, la réussite de la campagne de 'Amr. Il expliquait en tout cas pourquoi les tribus arabes hostiles contre lesquelles il s'était dirigé n'avaient pu compter que sur leurs propres forces et n'avaient reçu aucune aide de la part des troupes impériales.

Héraclius avait appris la victoire finale de son armée sur les Persans, ainsi que la nouvelle du recouvrement de la Sainte Croix, qui faisait partie du butin saisi chez l'ennemi. Il se trouvait alors à Homs, d'où il se rendit à pied en pèlerinage à Jérusalem pour remercier le Seigneur de lui avoir fait retrouver tout ce qui avait été perdu. Pendant qu'il séjournait dans la ville sainte, il eut un songe d'une grande clarté qui lui montra avec certitude que les années de la souveraineté de Byzance sur la Syrie et la Palestine étaient désormais comptées. Le matin suivant, ceux qui l'entouraient remarquèrent son expression troublée et, alors qu'ils lui en demandaient la raison, il répondit : « Dans une vision nocturne, j'ai contemplé le royaume victorieux d'un homme circoncis. » Il les interrogea ensuite sur la circoncision et sur ceux qui la pratiquaient. Ses généraux et les autres fonctionnaires présents lui répondirent que seuls les juifs étaient circoncis,

4. N. XXI, 13.

et ils étaient en train d'essayer de le convaincre d'intervenir contre les juifs lorsqu'un émissaire entra, qui était envoyé par le gouverneur de Ghassân et était accompagné d'un Bédouin. « Cet homme, ô roi, dit l'émissaire, fait partie des Arabes, pasteurs de moutons et de chameaux. Il parle d'un prodige qui s'est produit dans son pays ; dis-lui donc de t'en parler. » Héraclius fit signe à son interprète d'interroger le Bédouin, et celui-ci déclara : « Un homme est apparu parmi nous, qui prétend être un prophète. Certains l'ont suivi et l'ont cru, d'autres se sont dressés contre lui. Les uns et les autres se sont combattus en maints endroits, et c'est dans cet état que je les ai laissés. » Héraclius demanda alors à ses suivants de voir si l'homme était circoncis ou non, et lorsqu'on vint lui dire qu'il l'était, l'empereur s'exclama : « Par Dieu, c'est bien là la vision que j'ai eue, et non ce que vous dites ! » Après quoi il fit mander le chef de sa police et lui dit de faire rechercher dans le pays un membre de la tribu dont faisait partie celui qui prétendait être prophète.

Or il advint qu'Abû Sufyân, le chef du clan de 'Abdu Shams, ne se trouvait pas à La Mecque au moment où les musulmans de Médine étaient venus accomplir le petit pèlerinage parce que, profitant de la trêve, il s'était rendu en Syrie avec un ou deux négociants qurayshites. Il était à Gaza, en train de commercer avec ses compagnons, lorsque les agents de l'empereur les trouvèrent et les conduisirent sur-le-champ à Jérusalem. À peine avaient-ils été introduits en présence de l'empereur qu'on leur demanda lequel d'entre eux était le plus proche parent du prétendant à la prophétie ; Abû Sufyân répondit que c'était lui. Héraclius le fit avancer et s'assit en face de lui, disant aux autres : « Je vais l'interroger, et s'il ment, corrigez-le ! » À la question de caractère général qui lui fut d'abord posée au sujet de son cousin hashémite, Abû Sufyân répondit en cherchant à minimiser l'importance du personnage : « Ne te fais pas de souci à son sujet ; il n'est pas aussi important qu'on te l'a dit ! » Mais l'empereur lui coupa la parole avec impatience et lui posa une série de questions précises jusqu'à ce que, ayant reçu une réponse sur chaque point, il résumât lui-même ses conclusions en ces termes : « Je t'ai interrogé sur son lignage, et tu m'as assuré qu'il était pur et des meilleurs parmi vous ; or Dieu ne choisit aucun prophète sans qu'il soit issu du lignage le plus noble. J'ai ensuite demandé s'il y avait eu dans sa parenté quelqu'un qui ait émis des prétentions semblables aux

siennes, et tu m'as affirmé que non. Puis je t'ai demandé si on l'avait dépossédé d'une souveraineté et si, par ses prétentions, il cherchait à la récupérer, et tu m'as encore répondu négativement. Puis je t'ai questionné sur ceux qui le suivent, et tu m'as dit que ce sont les faibles, les pauvres, les jeunes esclaves et les femmes ; or ce sont ceux-là mêmes qui, à toutes les époques, ont suivi les prophètes. Je t'ai encore demandé si l'un de ses disciples l'avait abandonné, et tu m'as dit non. Or, telle est bien la douceur de la foi : une fois qu'elle est entrée dans le cœur, elle ne le quitte plus. Puis je t'ai demandé s'il était déloyal, et tu m'as dit que non. Certes, si ce que tu m'as dit de lui est vrai, il me vaincra ici même, là où je me trouve, et je souhaiterais être avec lui afin de pouvoir lui laver les pieds. Et maintenant, retournez à vos affaires ! »[5].

Le Prophète avait écrit à Héraclius une lettre semblable à celles qu'il avait adressées aux souverains de la Perse et de l'Égypte, l'exhortant à embrasser l'Islam. Cette lettre avait été remise par Dihyah al-Kalbî au gouverneur de Bustra et elle parvint à Jérusalem peu de temps après qu'Abû Sufyân eut, malgré lui, convaincu l'empereur que l'Arabe qui se prétendait prophète était un prophète authentique. La lettre qui venait de Médine confirmait cette authenticité mais, pour renforcer sa certitude, Héraclius consigna par écrit tout ce qu'il avait appris, y compris le récit de sa propre vision, et il envoya son mémoire à un homme savant et avisé qui habitait Constantinople et en qui il avait toute confiance. La réponse vint, ainsi rédigée : « Il est le Prophète que nous attendons. La chose ne fait aucun doute. Donc, suis-le et crois en lui ! » C'est à Homs, où il était revenu après son séjour à Jérusalem, qu'Héraclius reçut cette réponse. Lorsqu'il en eut pris connaissance, il invita tous les notables byzantins de la ville à se réunir dans une salle de son palais, dont il fit ensuite fermer les portes à clé. Puis, il s'adressa à eux d'une pièce qui s'ouvrait à l'étage supérieur : « Romains, si vous aspirez à la réussite et à la bonne direction, et si vous voulez que votre souveraineté reste affermie, faites allégeance à ce prophète ! » Ils comprirent le sens de ses paroles parce qu'ils avaient déjà connaissance de la lettre du Prophète et, d'un seul mouvement, ils se tournèrent et s'enfuirent vers le fond de la salle, essayant vainement d'ouvrir les

5. T. 1564 ; voir aussi B. I, 6.

portes. Constatant leur répugnance à suivre son conseil, Héraclius renonça à leur faire partager sa conviction. Il les rappela et les rassura : « Ce que je vous disais n'était que pour éprouver votre foi, dont je connais maintenant la fermeté. » Ils se prosternèrent alors devant lui, pleinement tranquillisés. Héraclius n'en était pas moins certain que la Syrie serait inévitablement conquise par les partisans du Prophète mais, pour l'instant, il ne pouvait que garder ses certitudes dans son for intérieur.

CHAPITRE LXXIV

Rupture de la trêve

Malgré l'existence du traité, quelques hommes des Bakr étaient toujours résolus à faire durer leur vieille querelle avec les Khuzâ'ah, et, peu de temps après la campagne de 'Amr en Syrie, un clan des Bakr lança un raid nocturne contre les Khuzâ'ah, tuant l'un d'eux. Lors des combats qui suivirent, dont quelques-uns se déroulèrent à l'intérieur du territoire sacré, les Quraysh aidèrent leurs alliés en leur fournissant des armes et un ou deux Qurayshites prirent même part au combat à la faveur de la nuit. Les Bani Ka'b, des Khuzâ'ah, envoyèrent immédiatement une députation à Médine pour mettre le Prophète au courant des événements et demander son aide. Il les assura qu'ils pouvaient compter sur lui et les renvoya chez eux. Après leur départ, il se rendit chez 'A'ishah qui vit tout de suite à son visage qu'il était dans une grande colère. Il demanda de l'eau pour faire son ablution et, pendant qu'il se la versait sur le corps, elle l'entendit prononcer ces paroles : « Que l'on ne m'aide pas si je n'aide pas les fils de Ka'b[1] ! »

Dans l'intervalle, les Mecquois étaient devenus fort inquiets des conséquences que pourraient entraîner les derniers événements, et ils envoyèrent Abû Sufyân pour apaiser le Prophète s'il en était besoin. En chemin, il rencontra la députation des Khuzâ'ah qui regagnaient leur territoire et il craignit d'arriver trop tard. Ses craintes augmentèrent dès qu'il fut en présence du Prophète et vit son attitude impénétrable. « Ô Muhammad, dit-il, j'étais absent lorsque a été signée la trêve de Hudaybiyah, aussi souhaiterais-je que nous renforcions le pacte et en prolongions la durée. » Le Prophète répliqua

1. W. 791.

par la question suivante : « Serait-il arrivé quelque chose qui l'aurait rompu de votre côté ? – À Dieu ne plaise ! répondit Abû Sufyân d'un ton gêné. – Nous de même, dit le Prophète, nous respectons la trêve pendant le temps qui a été convenu à Hudaybiyah. Nous ne la modifierons pas, et nous n'en accepterons pas d'autre à sa place. » Il n'était manifestement pas d'humeur à en dire davantage, aussi Abû Sufyân alla-t-il trouver sa propre fille Umm Habîbah dans l'espoir qu'elle accepterait d'intervenir en son nom. Le père et la fille ne s'étaient pas vus depuis quinze ans. La meilleure place pour s'asseoir était le tapis du Prophète mais, alors qu'Abû Sufyân s'apprêtait à y prendre place, elle le tira prestement à elle et le plia. « Petite fille, dit-il, ce tapis est-il trop bon pour moi, à ton avis, ou suis-je trop bon pour lui ? – C'est le tapis du Prophète, dit-elle, et tu es un idolâtre, quelqu'un qui n'est pas purifié. » Elle ajouta ensuite : « Mon père, tu es le seigneur des Quraysh et leur chef. Comment se peut-il que tu ne sois pas entré en Islam et que tu adores des pierres qui ne peuvent ni entendre ni voir ? – Quelle chose étonnante ! s'exclama-t-il ; devrais-je abandonner ce que mes ancêtres ont adoré pour suivre la religion de Muhammad ? » Voyant qu'il ne pourrait obtenir aucune aide de sa fille, il alla trouver Abû Bakr et d'autres Compagnons à qui il demanda d'intercéder en son nom pour que le pacte soit renouvelé ; car Abû Sufyân avait désormais la certitude que le Prophète, même s'il n'en avait rien dit, considérait le pacte comme abrogé du fait des récents combats. Peut-être d'ailleurs pourrait-on atteindre le même objectif, c'est-à-dire éviter que le sang ne soit répandu à nouveau, non pas en renouvelant le pacte mais en obtenant qu'un homme influent accorde sa protection générale. Abû Sufyân suggéra cette solution de rechange à Abû Bakr, mais celui-ci se contenta de répondre : « Je n'accorde protection que dans la mesure où l'Envoyé de Dieu accorde lui-même sa protection. »

Les autres Compagnons firent à peu près la même réponse et, finalement, Abû Sufyân se rendit dans la maison de 'Alî, comptant beaucoup sur leur degré de parenté puisqu'ils étaient tous les deux des arrière-petits-fils des deux frères Hâshim et 'Abdu Shams. Cependant 'Alî l'accueillit par ces mots : « Hélas pour toi, Abû Sufyân ! L'Envoyé de Dieu a décidé de ne pas faire droit à ta requête et personne ne peut lui parler en faveur de quelque chose à quoi il

est opposé. » Les Compagnons connaissaient bien, en effet, la teneur du verset révélé : *Consulte-les sur les affaires ; et lorsque tu es résolu, mets ta confiance en Dieu*[2] ; et ils savaient par expérience que, lorsque le Prophète était aussi résolu qu'il l'était manifestement en cette occasion, il était inutile d'essayer de le faire revenir sur sa décision. Abû Sufyân se tourna alors vers Fâtimah qui était présente et dont le fils Hasan était assis sur le sol en face d'elle : « Ô fille de Muhammad, dit-il, demande à ton petit d'accorder sa protection personnelle afin qu'il devienne pour toujours le seigneur des Arabes. » Fâtimah lui répondit que les garçons n'accordent pas leur protection, et, en désespoir de cause, Abû Sufyân s'adressa de nouveau à 'Alî, le suppliant de faire quelque suggestion. « Je ne vois qu'une seule possibilité, répondit 'Alî, c'est que tu te présentes toi-même pour accorder ta protection personnelle. C'est toi le seigneur de Kinânah ! – Cela me servirait-il à quelque chose ? demanda Abû Sufyân. – Par Dieu, je ne le pense pas, répondit 'Alî, mais je ne trouve rien d'autre à te proposer. » Abû Sufyân se rendit alors à la Mosquée où il proclama d'une voix forte : « Voyez, j'accorde ma protection personnelle, et je ne pense pas que Muhammad manquera de me soutenir ! » Allant ensuite vers le Prophète, il lui dit : « Ô Muhammad, je ne pense pas que tu désavoueras ma protection ! » Mais le Prophète lui dit simplement : « C'est là ce que toi, tu penses, ô Abû Sufyân ! »[3], et le chef umayyade regagna La Mecque rempli d'appréhension.

Le Prophète commença les préparatifs d'une campagne et Abû Bakr lui demanda si, lui aussi, devait se préparer. Le Prophète répondit affirmativement, ajoutant qu'ils allaient affronter les Quraysh. « Ne devons-nous pas attendre que le temps de la trêve soit écoulé ? demanda Abû Bakr. – Ils nous ont trahis et ont rompu le pacte, dit le Prophète, et j'irai les attaquer. Garde cependant secret ce que je viens de te dire. Laisse l'un penser que l'Envoyé de Dieu compte se rendre en Syrie, l'autre qu'il veut se rendre à Thaqîf et un autre encore qu'il vise les Hawazîn. Ô Dieu, fais que les Quraysh nous perdent de vue, qu'ils restent sans nouvelles de nous et de ce que

2. III, 159.
3. I. I. 807-808 ; W. 794.

nous projetons, afin que nous fondions sur eux à l'improviste dans leur territoire ! »

En réponse à cette prière, le Prophète reçut du Ciel une annonce l'informant que l'un des Émigrants, un dénommé Hâtib, avait eu vent du secret et avait adressé une lettre aux Quraysh pour les avertir de l'attaque imminente. Il avait remis la missive à une femme des Muzaynah qui se rendait à La Mecque et qui l'avait cachée dans sa chevelure. Le Prophète ordonna à 'Alî et à Zubayr d'aller la rejoindre, ce qu'ils firent. N'ayant pas trouvé la lettre dans ses bagages, ils menacèrent de la fouiller si elle ne la leur remettait pas, et elle s'exécuta aussitôt. Dès qu'ils eurent remis la lettre au Prophète, il fit venir l'auteur et lui demanda : « Qu'est-ce qui t'a poussé à faire cela, ô Hâtib ? – Ô Envoyé de Dieu, répondit-il, je crois certes en Dieu et en Son Envoyé. Ma croyance n'a pas varié et rien d'autre n'a pris sa place. Mais, à La Mecque, je suis un homme de rien, sans rang social ni famille influente ; et c'est pour être utile à mon fils et aux autres parents que j'ai laissés là-bas que j'aurais voulu gagner la faveur des Mecquois. – Ô Envoyé de Dieu, s'écria 'Umar, laisse-moi lui couper la tête ! Cet homme est un hypocrite ! » Sur quoi le Prophète lui dit : « Comment sais-tu, ô 'Umar, qu'en regardant les hommes de Badr Dieu n'a pas dit : “Faites ce que vous voulez, car je vous ai pardonné” ? »[4].

Le Prophète commença à envoyer des émissaires aux tribus sur l'aide desquelles il pensait pouvoir compter, en leur demandant à toutes d'être présentes à Médine au début du mois suivant, qui était le mois de Ramadân. Les Bédouins répondirent fidèlement à cet appel et, lorsque le jour fixé arriva, l'armée qui se mit en marche était la plus grande qui soit jamais sortie de Médine. Aucun musulman sain de corps ne resta en arrière. Il y avait sept cents Émigrants avec trois cents chevaux, quatre mille Auxiliaires avec cinq cents chevaux, ce qui, avec les tribus venues à Médine et celles qui se joignirent à l'armée en cours de route, amena les effectifs à près de dix mille hommes. Les cavaliers étaient montés sur des chameaux et conduisaient leurs chevaux par la bride. À part quelques Compagnons très proches du Prophète, personne ne savait quel était l'ennemi qu'on allait combattre.

4. I. I. 809-810.

Alors qu'ils avaient parcouru la moitié environ du chemin, ils virent venir à leur rencontre 'Abbâs, Umm al-Fadl et leurs fils, 'Abbâs ayant décidé que le moment était maintenant venu pour lui et sa famille de quitter La Mecque et d'aller vivre à Médine. Le Prophète les invita à se joindre à l'expédition, ce qu'ils firent à la grande joie de Maymûnah qui accompagnait le Prophète.

Umm Salamah aussi accompagnait le Prophète et, à l'une des haltes suivantes, on lui dit que deux Qurayshites étaient dans le camp et désiraient lui parler. L'un était son demi-frère 'Abd Allâh, fils de son père et de la tante du Prophète 'Atikah ; le second était le poète Abû Sufyân, fils de Hârith, l'aîné des oncles du Prophète, que Halîmah avait allaité et qui était accompagné de son fils, le petit Ja'far. Ces deux Qurayshites avaient été très proches du Prophète jusqu'au moment de la Révélation, et ils s'étaient alors tournés contre lui. Maintenant, ils souhaitaient obtenir son pardon et venaient demander à Umm Salamah d'intercéder en leur faveur. Elle alla trouver le Prophète et lui dit : « Le frère de ta femme, fils de ta tante, est ici, ainsi que le fils de ton oncle qui est aussi ton frère de lait. – Je n'ai pas de raison de les voir, répondit le Prophète. En ce qui concerne mon frère » – il voulait désigner 'Abd Allâh, le frère d'Umm Salamah – « il m'a dit à La Mecque ce qu'il m'a dit[5] ; quant au fils de mon oncle, il a jeté le déshonneur sur moi ! » Abû Sufyân l'avait en effet tourné en dérision dans des poèmes satiriques. Umm Salamah plaida en leur faveur, mais en vain, et lorsqu'elle leur rapporta le résultat de sa démarche 'Abû Sufyân déclara : « Ou bien il me recevra, ou je prendrai mon fils par la main et irai avec lui mourir de soif et de faim dans le désert. Quant à toi » – il désignait par là le Prophète – « tu es, de tous les hommes, celui qui sait se montrer le plus patient, sans même parler du fait que je suis ton parent. » Lorsqu'elle répéta ces paroles au Prophète, celui-ci se laissa fléchir[6] et accepta de recevoir les deux hommes dans sa tente, où ils firent l'un et l'autre leur profession de foi ; dès lors, ils se montrèrent toujours bons musulmans.

Un jour que l'armée progressait, le Prophète aperçut, couchée au bord de la piste, une chienne qui était en train d'allaiter une nichée

5. Voir p. 113.
6. W. 811.

de chiots nouveau-nés. Craignant que ces animaux ne soient molestés par l'un ou l'autre des soldats, il ordonna au Damrite Ju'ayl – lequel avait reçu du Prophète le nouveau nom de 'Amr, mais que l'on continuait d'appeler par son ancien nom – de rester auprès de la chienne et de veiller sur elle jusqu'à ce que l'armée entière soit passée[7].

À Qudayd, l'armée fut rejointe par les Bani Sulaym, qui arrivaient avec neuf cents cavaliers. « Ô Envoyé de Dieu, déclara un de leurs porte-parole, tu penses que nous sommes des simulateurs, alors que nous sommes tes oncles maternels. » (Il faisait allusion à 'Atikah, la mère de Hâshim, qui appartenait à leur tribu.) « Nous sommes donc venus à toi pour que tu nous mettes à l'épreuve. Nous sommes opiniâtres à la guerre, chevaleresques au combat et solidement sellés sur nos montures. »

À l'instar des guerriers qui étaient venus de Médine avec le gros de l'armée, ils avaient apporté leurs étendards et leurs bannières simplement roulés. Ils demandèrent au Prophète de les monter et de les remettre à des hommes qu'il aurait choisis dans leurs rangs ; mais le moment n'était pas encore venu de faire flotter les drapeaux, pas plus d'ailleurs que de dire aux guerriers où ils devaient se rendre.

Dès le début de l'expédition, le Prophète avait envoyé un héraut proclamer dans toute l'armée : « Que ceux qui veulent faire le jeûne le fassent, et que ceux qui veulent rompre leur jeûne le rompent. » Il était en effet licite, pour ceux qui voyageaient pendant le Ramadân, de cesser de jeûner, à condition de compenser plus tard le nombre de jours de jeûne qui auraient été manqués. Le Prophète lui-même et beaucoup d'autres fidèles jeûnèrent jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à une certaine distance du territoire sacré. À ce moment, le Prophète donna l'ordre de rompre le jeûne, la raison étant, comme il l'expliqua lorsqu'ils eurent établi le camp à Marr az-Zahrân, que chacun devait rassembler ses forces pour faire face à l'ennemi. En entendant le Prophète parler ainsi, la curiosité de certains fut piquée à un point presque insupportable. De Marr az-Zahrân, on pouvait atteindre La Mecque en une longue journée de marche, ou plus facilement encore en deux jours. Compte tenu de la trêve, il semblait malgré tout improbable que l'opération soit dirigée contre les

7. W. 804.

Quraysh. Le lieu où l'armée avait campé se trouvait aussi sur le chemin menant au territoire des factions hostiles de la tribu des Hawâzin. Ou se pouvait-il qu'après avoir pris possession du jardin septentrional du Hijâz le Prophète eût maintenant décidé de s'emparer également de son jardin méridional, de Tâ'if, la cité jusqu'à présent inexpugnable qui était le centre d'adoration d'al-Lât ?

Constatant que la question « Qui est l'ennemi ? » passait de bouche en bouche dans les rangs de l'armée, Ka'b ibn Mâlik se porta volontaire pour aller trouver le Prophète et s'enquérir auprès de lui. Il ne se risqua cependant pas à lui poser la question directement mais, allant à la rencontre du Prophète qui était assis en dehors de sa tente, il s'agenouilla devant lui et récita quatre vers mélodieux qu'il venait de composer pour la circonstance. Ils signifiaient que les hommes se trouvaient sur le point de dégainer leurs épées et qu'ils les interrogeaient pour savoir quel ennemi elles allaient pourfendre, et que si les épées avaient pu parler ç'aurait été pour poser la même question. Le Prophète, cependant, ne répondit que par un sourire et Ka'b dut retourner vers ses compagnons sans rien avoir à leur communiquer.

Le désir des musulmans de connaître leur destination n'était pourtant qu'une curiosité superficielle en comparaison de l'impatience avec laquelle les Quraysh et les Hawâzin auraient voulu connaître la réponse à cette même question. La grande tribu des Hawâzin était établie principalement sur le versant montagneux qui dominait l'extrémité méridionale de la plaine du Najd. La ville de Tâ'if était établie sur l'une de ces pentes et ce furent les Thaqîf, habitants de Tâ'if et gardiens de son temple, qui prirent l'initiative d'envoyer à tous leurs clans apparentés des Hawâzin un message urgent les avertissant qu'une armée de dix mille hommes partie de Yathrib se dirigeait vers le sud et qu'ils devaient donc se préparer au pire. La plupart des clans réagirent immédiatement et des troupes commencèrent à se rassembler en un lieu stratégique situé au nord de Tâ'if.

Les Quraysh auraient bien voulu, quant à eux, que Tâ'if fût visée plutôt que La Mecque, mais ils n'en étaient pas moins conscients d'avoir rompu le pacte. Ce fait et le refus du Prophète de renouveler le traité portaient leur inquiétude à un degré proche du désespoir. Le Prophète le savait et, pour exacerber davantage leurs craintes, il ordonna à ses hommes de se déployer sur le terrain et d'allumer

chacun un feu une fois la nuit tombée. Cette nuit-là, des confins du territoire sacré, on vit brûler dix mille feux de camp et la nouvelle se répandit rapidement à La Mecque que Muhammad était venu avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'on ne l'avait craint. Après une consultation précipitée, les Quraysh acceptèrent l'offre faite par Abû Sufyân d'aller trouver le Prophète pour parlementer avec lui. Il y alla accompagné de Hakîm, le neveu de Khadîjah, qui avait naguère fait de son mieux pour mettre un terme à la bataille de Badr, ainsi que de Budayl, des Khuzâ'ah, qui avait aidé le Prophète à Hudaybiyah et avait récemment accompagné la délégation des Bani Ka'b à Médine lorsqu'il avait été question de la rupture du pacte. Alors qu'ils approchaient du camp et entendaient déjà les grognements des chameaux, ils aperçurent un homme monté sur une mule blanche qui semblait venir à leur rencontre. C'était 'Abbâs, qui s'était glissé hors du camp dans l'espoir de trouver sur la route de La Mecque quelqu'un qui pourrait porter de sa part un message aux Quraysh. Il était impérieux, pensait-il, que ceux-ci envoient une députation au Prophète avant qu'il soit trop tard. Lorsqu'ils se furent reconnus et salués, 'Abbâs les conduisit à la tente du Prophète et Abû Sufyân prit la parole : « Ô Muhammad, voici que tu es venu avec un étrange assortiment d'hommes, les uns connus et d'autres inconnus, te dresser contre ceux de ton sang ! » ; mais le Prophète l'interrompit aussitôt : « C'est toi qui es le transgresseur, dit-il. Vous avez rompu le pacte de Hudaybiyah et vous avez soutenu l'attaque contre les Bani Ka'b, vous rendant ainsi coupables d'une violation de l'Enceinte sacrée et du Sanctuaire de Dieu. » Abû Sufyân essaya de trouver un dérivatif : « Si seulement, déclara-t-il, tu avais tourné ta colère et ta stratégie contre les Hawâzin ! Car ils sont pour toi des parents plus éloignés et des ennemis plus farouches. – J'espère, dit le Prophète, que mon Seigneur m'accordera le tout : la victoire sur La Mecque, le triomphe de l'Islam dans cette cité, et la déroute des Hawâzin, et qu'Il me donnera leurs biens comme butin et leurs familles comme captifs. » S'adressant ensuite aux trois hommes, il leur dit : « Portez témoignage qu'il n'y a de dieu que Dieu et que je suis l'Envoyé de Dieu. » Hakîm et Budayl firent aussitôt leur profession de foi, mais Abû Sufyân se contenta de témoigner : « Il n'y a de dieu que Dieu », puis il resta silencieux. Lorsqu'on lui dit de prononcer le second témoignage, il s'excusa : « Ô Muhammad, il

subsiste en mon âme un scrupule à ce sujet ; accorde-moi un répit. » Le Prophète dit alors à son oncle de conduire les visiteurs à sa tente pour la nuit. À l'aube, l'appel à la prière retentit dans tout le camp et, lorsqu'il l'entendit, Abû Sufyân en fut très ému : « Que font-ils ? demanda-t-il. – La prière, lui répondit 'Abbâs. – Et combien de fois prient-ils chaque jour et chaque nuit ? » continua Abû Sufyân. Lorsqu'on l'eut informé qu'il y avait cinq prières par vingt-quatre heures, il s'exclama : « Par Dieu, c'est trop ! » Il vit alors les fidèles qui accouraient en foule vers le Prophète et qui se bousculaient pour être éclaboussés par l'eau que le Prophète utilisait pour son ablution ou pour recueillir quelques gouttes de l'eau dont il ne s'était pas servi. « Ô Abû l-Fadl, s'écria-t-il, jamais je n'ai vu pareille souveraineté ! – Malheureux, lui rétorqua 'Abbâs, crois donc ! – Mène-moi à lui ! » reprit Abû Sufyân, et, la prière achevée, Abbâs le reconduisit auprès du Prophète devant qui il prononça le deuxième témoignage de foi, reconnaissant à Muhammad la qualité d'Envoyé de Dieu. Prenant le Prophète en aparté, 'Abbâs lui dit : « Ô Envoyé de Dieu, tu sais combien Abû Sufyân aime l'honneur et la gloire. Accorde-lui donc quelque faveur ! – Je le ferai », acquiesça le Prophète et, allant trouver le chef umayyade, il lui dit de retourner vers les Quraysh et de leur déclarer : « Quiconque entrera dans la maison d'Abû Sufyân y sera en sécurité, et quiconque s'enfermera chez lui sera en sécurité, et quiconque entrera dans la Mosquée sera en sécurité. »

CHAPITRE LXXV

La conquête de La Mecque

Les tentes avaient déjà été chargées sur les chameaux de bât lorsque le Prophète se fit enfin amener les étendards et les bannières. Il les monta un à un, les mettant chacun dans la main de l'homme qu'il avait choisi. Il dit à 'Abbâs d'accompagner Abû Sufyân jusqu'à l'extrémité étroite de la vallée et de rester avec lui en cet endroit afin qu'il voie de ses propres yeux l'importance de l'armée qui allait défiler. Après quoi Abû Sufyân aurait largement le temps d'aller délivrer son message aux Quraysh, puisqu'un homme seul pouvait atteindre La Mecque par un chemin plus direct que celui qu'emprunterait l'armée.

« Qui est celui-là ? s'enquit Abû Sufyân en désignant l'homme qui chevauchait en tête de l'armée. – C'est Khâlid, le fils de Walîd », répondit 'Abbâs, et, au moment où il passait près d'eux, Khâlid prononça trois fois la formule de magnification *Allâhu akbar*. Derrière Khâlid venait la cavalerie des Sulaym, suivie par Zubayr coiffé de son turban jaune qui commandait une troupe de cinq cents combattants, Émigrants et autres. Comme Khâlid, il lança par trois fois le *takbîr* en passant à la hauteur d'Abû Sufyân, et la troupe entière reprit la formule à l'unisson, dans une clameur qui emplit toute la vallée. À mesure que les contingents défilaient l'un après l'autre, Abû Sufyân s'enquérait de leur origine et, chaque fois, manifestait sa surprise, soit parce que la tribu en question avait occupé jusqu'alors un territoire fort éloigné de la zone d'influence des Quraysh, soit parce qu'elle avait été hostile au Prophète jusqu'à une date récente, comme c'était le cas du clan ghatafânite d'Ashja', dont une des enseignes était portée par Nu'aym, lequel avait été naguère l'ami personnel d'Abû Sufyân et celui de Suhayl.

« De tous les Arabes, s'étonna Abû Sufyân, ceux-ci étaient les ennemis les plus acharnés de Muhammad ! – Dieu a fait entrer l'Islam dans leur cœur, commenta 'Abbâs. Tout cela arrive par la grâce de Dieu ! »

Le dernier escadron était celui du Prophète, entièrement composé d'Émigrants et d'Auxiliaires. L'acier des armures et des armes dont les guerriers étaient entièrement revêtus, seuls leurs yeux restant visibles, les colorait d'un étrange éclat vert sombre. Le Prophète avait donné son étendard à Sa'd ibn 'Ubâdah qui conduisait l'avant-garde et qui, en passant devant les deux hommes arrêtés au bord de la route, lança à voix forte : « Ô Abû Sufyân, voici le jour du massacre ! Le jour où l'inviolable sera violé ! Le jour où Dieu humiliera les Quraysh ! » Le Prophète se tenait vers le milieu de la troupe, monté sur Quswâ', et il conversait avec Abû Bakr et Usayd qui chevauchaient à ses côtés. « Ô Envoyé de Dieu, lui cria Abû Sufyân lorsque le Prophète fut assez près de lui, as-tu ordonné le massacre de ton peuple ? » et il continua en lui répétant les paroles de Sa'd. « Je t'adjure par Dieu, conclut-il, au nom de ton peuple, car tu es de tous les hommes celui dont la piété filiale est la plus grande, celui qui est le plus clément, le plus bienveillant ! – Voici venu le jour de la miséricorde, déclara le Prophète, le jour où Dieu a élevé les Quraysh ! » 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf et 'Uthmân, qui se tenaient très près du Prophète, lui dirent alors : « Ô Envoyé de Dieu, nous ne sommes pas sûrs que Sa'd ne va pas lancer une attaque soudaine et violente contre les Quraysh. » Le Prophète fit donc dire à Sa'd qu'il devait donner l'étendard à son fils Qays, lequel était d'un naturel assez doux, et le laisser prendre la tête de l'escadron. Honorer le fils revenait à honorer le père et, même dans la main de Qays, l'étendard resterait à Sa'd. Ce dernier, cependant, refusa de le remettre tant que le Prophète ne lui en donnerait pas l'ordre directement. Dénouant le turban rouge qui entourait son casque, le Prophète l'envoya à Sa'd comme preuve, et l'étendard fut alors remis immédiatement à Qays.

Une fois que l'armée eut défilé devant lui, Abû Sufyân regagna La Mecque le plus rapidement qu'il put et, se tenant devant sa maison, il cria de toutes ses forces à la foule qui grossissait rapidement : « Ô Qurayshites, voici Muhammad avec une armée à laquelle vous ne pouvez résister ! Voici Muhammad avec dix mille hommes

armés de pied en cap ! Et il m'a accordé que quiconque entrera dans ma maison sera en sécurité. » Hind sortit alors de la maison et, saisissant son mari par les moustaches, elle s'écria : « Tuez cette baudruche d'homme, ce pot de graisse, ce bon à rien ! Toi, misérable protecteur d'un peuple ! – Malheur à vous ! s'exclama-t-il, ne laissez pas cette femme vous détourner de ce que dicte votre bon sens, car il vous arrive quelque chose contre quoi vous ne pouvez résister. Mais quiconque entrera dans la maison d'Abû Sufyân sera en sécurité ! – Que Dieu t'extermine ! lui lança-t-on. À quoi bon ta maison alors que nous sommes si nombreux ? – Et quiconque s'enfermera chez lui sera en sécurité, continua-t-il, et quiconque entrera dans la Mosquée sera en sécurité ! » À ces mots, la foule se dispersa, certains regagnant leur maison et d'autres se dirigeant vers la Mosquée.

L'armée fit halte à Dhû Tuwâ, d'où l'on découvrait la ville qui n'était pas très éloignée. C'est là que, deux ans auparavant, Khâlid s'était posté pour barrer la route aux musulmans. Ce jour-là, cependant, il n'y avait plus aucun signe de résistance. La ville paraissait s'être vidée, comme lors de leur visite de l'année précédente, mais cette fois sans qu'un délai de trois jours ait été fixé à leur séjour. À l'instant où Qaswâ' s'immobilisa, le Prophète inclina la tête jusqu'à ce que sa barbe vienne effleurer la selle, en marque de gratitude envers Dieu. Il fit ensuite aligner ses troupes, remettant à Khâlid le commandement de l'aile droite et à Zubayr celui de l'aile gauche, et divisant sa propre troupe, qui se trouvait au centre, en deux moitiés dont l'une serait conduite par Sa'd et son fils et l'autre, dans laquelle lui-même chevaucherait, par Abû 'Ubaydah. Lorsqu'elles en recevraient l'ordre, les armées devraient se séparer et pénétrer dans la ville par quatre directions, Khâlid arrivant par le bas de la cité et les autres par trois défilés différents débouchant entre les montagnes.

Bien au-dessus de l'armée qui était rassemblée, sur les pentes du mont Abû Qubays, un œil perçant aurait pu distinguer deux silhouettes, celle d'un vieillard au dos courbé s'appuyant sur un bâton et celle d'une femme qui le guidait et le soutenait. C'étaient Abû Quhâfah et Quraybah, le père et la sœur d'Abû Bakr. Ce matin-là, lorsqu'ils avaient appris que le Prophète était arrivé à Dhû Tuwâ, le vieillard aveugle avait dit à sa fille de le conduire au sommet de la montagne et de lui décrire ce qu'elle pourrait observer. À l'époque où il était jeune et vigoureux, il était grimpé au sommet d'une

montagne située de l'autre côté de La Mecque pour voir arriver l'armée d'Abrahah et son éléphant. Aujourd'hui qu'il était vieux et depuis longtemps aveugle, il voulait, au moins par les yeux de sa fille, regarder le spectacle de cette armée de dix mille hommes dans les rangs de laquelle se trouvaient son fils et deux de ses petits-fils. Quraybah décrivit ce qu'elle voyait comme une masse sombre et compacte, et son père lui expliqua qu'il s'agissait de la cavalerie rangée en ordre serré et attendant les ordres. Puis elle vit cette masse sombre qui s'étendait et se scindait ensuite en quatre divisions distinctes, et son père lui demanda alors de le ramener à la maison en toute hâte. Ils n'étaient pas encore arrivés chez eux qu'une troupe de cavaliers passa près d'eux au galop et que, l'un d'eux se penchant sur sa selle, arracha le collier d'argent que Quraybah portait autour du cou. À part cela, cependant, il ne leur fut fait aucun mal et ils regagnèrent leur maison sains et saufs.

Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls à avoir gravi les pentes d'Abû Qubays. Sur un autre pan de la montagne, 'Ikrimah, Safwân et Suhayl avaient rassemblé une troupe de Qurayshites auxquels s'étaient joints quelques-uns de leurs alliés des Bakr et des Hudhayl. Tous étaient résolus à combattre, et, lorsqu'ils virent la troupe de Khâlid se diriger vers l'entrée de la basse ville, ils descendirent de la montagne et se lancèrent à l'attaque. Ils ne faisaient cependant pas le poids devant Khâlid et ses hommes qui les mirent en fuite après en avoir tué une trentaine, ne laissant eux-mêmes que deux morts sur le terrain. 'Ikrimah et Safwân s'enfuirent à cheval en direction du littoral tandis que Suhayl rentra chez lui et verrouilla la porte de sa maison.

Le combat était presque terminé lorsque le Prophète pénétra par le col d'Adhâkhir dans la partie haute de La Mecque. Apercevant en contrebas, sur la place du marché, l'éclat des épées dégainées, il en fut consterné : « N'avais-je pas interdit le combat ? » s'exclama-t-il. Mais lorsqu'on lui eut expliqué ce qui s'était passé, il déclara que Dieu avait décrété les choses pour le mieux.

Il apercevait également sa tente de cuir rouge qu'Abû Râfi' avait dressée à son intention non loin de la Mosquée. Il la montra du doigt à Jâbir qui était à son côté et, après avoir dit une prière de louange et de remerciement, il commença à descendre vers la vallée. « Je ne pénétrerai dans aucune des maisons », déclara-t-il.

Umm Salamah, Maymûnah et Fâtimah l'attendaient dans la tente où Umm Hâni les avait rejointes juste avant son arrivée. La loi islamique avait clairement stipulé que les mariages contractés entre des femmes musulmanes et des païens se trouvaient dissous, ce qui s'appliquait au mariage d'Umm Hâni avec Hubayrah, lequel avait prévu la chute de La Mecque et était allé s'établir au Najrân. Cependant, deux des parents d'Umm Hâni par mariage – dont l'un était le frère d'Abû Jahl – qui avaient pris part au combat contre Khâlid étaient venus après coup se réfugier dans sa maison. 'Alî, qui s'était présenté chez elle pour la saluer, avait trouvé là les deux Makhzûmites ; dégainant son épée, il les aurait tués malgré la protection formelle qu'elle leur avait accordée si elle n'avait pas jeté sur eux une tunique et, s'étant interposée entre eux et 'Alî, n'avait déclaré à celui-ci : « Par Dieu, tu me tueras d'abord ! » ; sur quoi il avait quitté la maison. Ensuite, elle était elle-même sortie, non sans avoir verrouillé la porte de sa maison, pour aller intercéder auprès du Prophète en faveur de ses hôtes. Tout d'abord, elle avait trouvé Fâtimah aussi intransigeante que 'Alî : « Comment peux-tu donner ta protection à des idolâtres ? » s'était-elle écriée. Cependant, les reproches de Fâtimah avaient été interrompus par l'arrivée du Prophète. Celui-ci avait salué sa cousine avec une grande affection et, après qu'elle lui eut raconté ce qui s'était passé, il lui dit : « Cela ne se passera pas ainsi ! Celui à qui tu accordes la sécurité, nous lui accordons la sécurité, celui que tu protèges, nous le protégeons. »

Le Prophète accomplit le rite de la grande ablution et pria huit cycles de prosternations, puis il prit une ou deux heures de repos. Il se fit ensuite amener Qaswâ' et, ayant revêtu sa cotte de mailles et son casque, il ceignit son épée ; mais il tenait dans sa main un bâton et la visière de son casque était relevée. Quelques-uns de ceux qui avaient chevauché avec lui ce matin-là étaient déjà alignés près de la tente, et ils l'escortèrent tandis qu'il chevauchait en direction de la Mosquée en conversant avec Abû Bakr.

Il se rendit directement vers l'angle sud-est de la Ka'bah et toucha respectueusement la Pierre noire de son bâton, prononçant en même temps la formule de magnification : *Allâhu akbar !* que répétèrent ceux qui étaient près de lui et, à leur suite, tous les croyants qui se trouvaient dans la Mosquée, et la ville entière résonnait de leur cri, repris et répété jusqu'à ce que le Prophète levât la main pour rétablir

le silence. Il accomplit ensuite les sept tournées autour de la Maison sacrée tandis que Muhammad ibn Maslamah tenait sa bride. Cet honneur ayant été conféré à un Khazrajite lors du petit pèlerinage, il convenait cette fois qu'il revînt à un Awsite.

Tournant le dos à la Ka'bah, le Prophète s'avança vers les idoles, au nombre de trois cent soixante, qui étaient disposées en un vaste cercle autour de la Maison sacrée. Chevauchant entre celles-ci et la Maison, il répétait le verset révélé : *La Vérité est venue et l'erreur s'est dissipée. Certes, l'erreur ne peut que se dissiper*[1], tout en pointant son bâton vers chacune des idoles, l'une après l'autre. Chaque fois que son bâton se tendait vers l'une d'elles, l'idole tombait la face en avant[2]. Lorsqu'il eut fait un tour complet, le Prophète descendit de sa monture et alla prier à la Station d'Abraham qui, à cette époque, était contiguë à la Ka'bah. Il se rendit ensuite au puits de Zemzem où 'Abbâs lui donna à boire, et il confirma ainsi à jamais le droit traditionnel des fils de Hâshim à donner à boire aux pèlerins. Cependant, lorsque 'Alî lui apporta la clé de la Ka'bah et que 'Abbâs lui demanda d'accorder également à sa famille le droit d'en être les gardiens, il répondit : « Je ne vous donne que ce que vous avez perdu, non ce qui serait une perte pour d'autres[3]. » Il fit alors mander l'homme des 'Abd ad-Dâr, 'Uthmân ibn Talhah, qui était naguère venu le trouver à Médine avec Khâlid et 'Amr et, lui tendant la clé, il confirma le droit perpétuel de son clan à la garde du Sanctuaire. 'Uthmân prit la clé avec respect et alla ouvrir la porte de la Maison sacrée, suivi par le Prophète. Usâmah et Bilâl venaient immédiatement à leur suite et, leur ayant fait signe d'entrer, le Prophète dit à 'Uthmân de refermer la porte derrière eux.

À part l'icône représentant la Vierge Marie et l'Enfant Jésus, et la peinture d'un vieillard que l'on disait être Abraham, les murs à l'intérieur de la Ka'bah étaient couverts de représentations des déités païennes. Plaçant sa main sur l'icône en signe de protection, le Prophète dit à 'Uthmân de veiller à ce que toutes les autres peintures, à l'exception de celle d'Abraham, soient effacées[4].

1. XVII, 81.
2. W. 832.
3. *Ibid.* ; I. H. 821.
4. W. 834, qui cite comme autorité Ibn Shihâb az-Zuhrî ; A. I., 107, qui cite I. I., ce qui indique que ce geste se trouvait mentionné dans l'histoire d'Ibn Ishâq avant

Il demeura quelque temps à l'intérieur puis, reprenant la clé à 'Uthmân, il ouvrit la porte. Debout sur le seuil, tenant la clé dans sa main, il déclara : « Louange à Dieu qui a rempli Sa promesse, a aidé Son serviteur et a mis en déroute les clans, Lui seul. » Les Mecquois qui s'étaient réfugiés dans la Mosquée avaient peu à peu été rejoints par un grand nombre de ceux qui s'étaient d'abord enfermés dans leurs maisons, et ils étaient assis par groupes, çà et là, non loin de la Ka'bah. Le Prophète s'adressa à eux : « Qu'avez-vous à dire, et que pensez-vous ? » Ils répondirent : « Nous disons et pensons que tout est bien : un noble et généreux frère, fils d'un noble et généreux frère ! C'est à toi qu'il appartient d'ordonner. » Le Prophète leur adressa alors les mêmes paroles de pardon que celles que Joseph avait prononcées lorsque, selon ce que rapporte le Coran, ses frères étaient venus le trouver en Égypte : « En vérité, je vous dirai ce qu'a dit mon frère Joseph : *Il ne vous sera fait ce jour ni blâme ni reproche. Dieu vous pardonne, et Il est le plus Miséricordieux des miséricordieux*[5]. »

Abû Bakr avait quitté la Mosquée pour aller rendre visite à son père et il en revint conduisant Abû Quhâfah par la main et suivi de sa sœur Quraybah. « Pourquoi n'as-tu pas laissé ce vieillard dans sa maison, lui dit le Prophète, afin que moi j'aille l'y voir ? – Ô Envoyé de Dieu, répondit Abû Bakr, il sied qu'il vienne à toi plutôt que toi à lui. » Le Prophète prit le vieillard par la main et l'ayant fait asseoir en face de lui, il l'invita à prononcer les deux témoignages de la foi islamique, ce qu'il fit aussitôt.

Hubal, la plus grande des idoles, se trouvait à l'intérieur de la Ka'bah. Ayant donné des ordres pour qu'elle soit brisée en morceaux et brûlée avec toutes celles qu'il venait de faire tomber, le Prophète fit proclamer à travers la cité que quiconque possédait une idole dans sa maison devait la détruire. Il se retira ensuite sur la colline de Safâ, proche de la ville, où il avait fait la première prédication à sa famille. Il y reçut l'hommage de ceux de ses ennemis, hommes et femmes, qui souhaitaient maintenant entrer en Islam. Ils vinrent à lui par centaines. Parmi les femmes se trouvait Hind, la femme d'Abû

qu'Ibn Hishâm ne l'ait abrégée. D'autres versions disent que toutes les peintures furent effacées, sans faire mention de ces deux exceptions.

5. XII, 92.

Sufyân. Elle arriva voilée, craignant que le Prophète n'ordonnât de la mettre à mort avant qu'elle ait embrassé l'Islam, et elle dit : « Ô Envoyé de Dieu, louange à Celui qui a fait triompher la religion que je choisis pour moi-même. » Puis elle se découvrit le visage en annonçant : « Hind, la fille de 'Utbah. – Sois la bienvenue ! » lui dit le Prophète. Parmi celles qui vinrent à Safâ il y eut aussi Umm Hakîm, l'épouse de 'Ikrimah. Dès qu'elle fut entrée en Islam, elle demanda au Prophète d'accorder l'immunité à son mari. Le Prophète y consentit, bien que 'Ikrimah fût encore en état de guerre avec lui. Umm Hakîm parvint à découvrir l'endroit où il se trouvait, et elle partit dans le dessein de le ramener à La Mecque.

Le Prophète promenait son regard sur ceux qui s'étaient rassemblés devant lui et, s'adressant à son oncle, il lui dit : « Ô 'Abbâs, où sont les deux fils de ton frère, 'Utbah et Mu'attib ? Je ne les vois pas. » Il s'agissait des deux fils d'Abû Lahab qui vivaient encore. 'Utbah était celui qui avait répudié Ruqayyah sous la pression de son père, et il semblait que l'un et l'autre avaient peur de se montrer. « Amène-les-moi ! » dit le Prophète. 'Abbâs alla donc chercher ses neveux, qui entrèrent en Islam et firent serment d'allégeance. Le Prophète les prit alors chacun par une main et, ainsi encadré, il les mena jusqu'au vénérable emplacement spécialement consacré aux supplications que l'on nomme al-Multazam et qui correspond à la partie du mur de la Ka'bah comprise entre la Pierre noire et la porte du Sanctuaire. Là, il fit une longue prière, et, voyant la joie qui irradiait son visage, 'Abbâs lui en fit la remarque. Le Prophète lui dit : « J'ai demandé à mon Seigneur de me donner ces deux fils de mon oncle, et Il me les a donnés[6]. »

Des trois plus grands sanctuaires du paganisme, le plus proche de La Mecque était le temple d'al-'Uzzah à Nakhlah. Le Prophète décida d'envoyer Khâlid détruire ce centre de l'idolâtrie. Lorsqu'il entendit que l'armée des musulmans approchait, le gardien du temple suspendit son épée à la statue de la déesse et la somma de se défendre et de tuer Khâlid, ou de se faire monothéiste. Khâlid démolit le temple et son idole, puis il revint à La Mecque. « N'as-tu rien vu ? lui demanda le Prophète. – Rien ! répondit Khâlid. – Alors, c'est que tu ne l'as pas détruite, conclut le Prophète. Retourne la

6. I. S. IV/1, 41-42.

détruire ! » Khâlid repartit donc pour Nakhlah où il vit sortir des ruines du temple une femme noire, entièrement nue, dont la longue chevelure flottait sauvagement autour d'elle. « Un frisson me parcourut l'échine », raconta ensuite Khâlid. Mais il se mit à crier : « 'Uzzah, ton sort est d'être reniée, non adorée », et, dégainant son épée, il l'abattit sur elle. À son retour, il dit au Prophète : « Louange à Dieu qui nous a sauvés de la destruction ! Autrefois, je voyais souvent mon père se rendre à al-'Uzzah avec une offrande d'une centaine de chameaux et de moutons. Il les lui sacrifiait et demeurait trois jours dans son temple, puis ils nous revenait réjoui de ce qu'il avait accompli ! »[7].

Entre-temps, la plupart des Mecquois avaient prêté leur allégeance. Suhayl faisait exception, mais après s'être réfugié dans sa maison il envoya son fils 'Abd Allâh intervenir en son nom auprès du Prophète, car, malgré l'amnistie générale, il avait peine à croire qu'on la lui appliquerait. Dès que 'Abd Allâh eut présenté sa requête au Prophète, celui-ci répondit : « Il est en sécurité, sous la protection de Dieu, qu'il se montre donc ! » Puis il dit à ceux qui l'entouraient : « Pas de regard sévère pour Suhayl, si vous le rencontrez ! Laissez-le sortir librement car, par ma vie, il a l'intelligence et le sens de l'honneur, et n'est pas homme à rester aveugle à la vérité de l'Islam. » Suhayl put donc aller et venir à sa guise, mais il n'entra pas encore en Islam.

Quant à Safwân, son cousin 'Umayr obtint pour lui un répit de deux mois ; après quoi il partit à sa recherche et le trouva à Shu'aybah, qui était alors le port de La Mecque, où il attendait de s'embarquer sur un navire. Safwân restait méfiant et refusa catégoriquement de modifier ses projets. 'Umayr retourna alors auprès du Prophète qui, cette fois, lui remit son turban d'étoffe yéménite à rayures pour qu'il le donne à son cousin en gage de sa sécurité. Safwân fut alors convaincu et il décida de revenir à La Mecque pour y rechercher lui-même de nouvelles garanties. « Ô Muhammad, déclara-t-il, 'Umayr me dit que si j'accepte une certaine chose » – il voulait parler de son entrée en Islam – « c'est bel et bon, mais que dans le cas contraire, tu m'as accordé un répit de deux mois. – Reste donc ici ! lui dit le Prophète. – Pas avant que tu ne me donnes une

7. W. 873-874.

réponse claire, insista Safwân. – Tu auras donc quatre mois de répit », reprit le Prophète ; et Safwân accepta de rester à La Mecque.

'Ikrimah fut le dernier des trois à se présenter devant le Prophète après la victoire de La Mecque, mais c'est cependant lui qui entra en Islam le premier... Il avait décidé de s'embarquer de la côte de Tihâmah pour l'Abyssinie et, alors qu'il allait monter à bord, le patron du navire lui dit : « Mets-toi en règle avec Dieu ! – Que dois-je dire ? demanda 'Ikrimah. – Dis : il n'y a de dieu que Dieu ! » répondit l'homme, en expliquant que par crainte de faire naufrage il n'accepterait aucun passager qui n'ait prononcé ce témoignage. Les quatre mots *lâ ilâha illa Llâh* entrèrent alors dans l'âme de 'Ikrimah qui, dès cet instant, sut qu'il aurait pu les prononcer avec sincérité. Pourtant, il renonça à s'embarquer puisque son seul motif de le faire avait précisément été d'éviter de prononcer ces mots et d'échapper au message de Muhammad qui se résumait dans la formule *lâ ilâha illa Llâh.* S'il pouvait accepter ce message à bord d'un bateau, il pouvait aussi bien l'accepter sur terre. « Notre Dieu sur la mer est notre Dieu sur la terre », se dit-il en lui-même. C'est alors que son épouse le rejoignit et lui dit que le Prophète avait garanti sa sécurité à La Mecque, en sorte qu'ils s'en retournèrent sur-le-champ. Le Prophète savait que 'Ikrimah arrivait et il dit à ses compagnons : « 'Ikrimah, fils d'Abû Jahl, vient à vous en croyant. N'insultez donc pas son père, car insulter les morts blesse les vivants sans atteindre les morts. »

À son arrivée à La Mecque, 'Ikrimah alla immédiatement trouver le Prophète, qui le salua avec un visage rayonnant et lui dit dès qu'il fut formellement entré en Islam : « Tu ne me demanderas aujourd'hui aucune chose sans que je te l'accorde. – Je te demande, lui dit 'Ikrimah, de prier Dieu qu'il me pardonne toute l'inimitié que j'ai déployée contre toi », et le Prophète pria comme il lui était demandé. 'Ikrimah parla ensuite de l'argent qu'il avait dépensé, des batailles qu'il avait menées pour empêcher les hommes de suivre la vérité, et il affirma que dorénavant il dépenserait le double et combattrait avec une force redoublée dans le sentier de Dieu. Et il tint promesse.

CHAPITRE LXXVI

La bataille de Hunayn et le siège de Tâ'if

L'initiative qui venait d'assurer au Prophète un succès définitif sur les Quraysh n'avait nullement empêché les Hawâzin de continuer à renforcer leurs troupes. La nouvelle de la facile conquête de La Mecque et de la destruction de toutes ses idoles n'avait fait qu'augmenter leur inquiétude, de même que le sort qui avait été réservé au temple d'al-'Uzzah, lequel avait été le pendant de leur propre sanctuaire dédié à al-Lât. Durant les deux semaines que les conquérants avaient passées à La Mecque, les Hawâzin avaient réussi à rassembler une armée d'environ vingt mille hommes dans la vallée d'Awtâs, au nord de Tâ'if.

Laissant un homme de 'Abdu Shams en charge de La Mecque, et confiant à Mu'âdh ibn Jabal, un Khazrajite jeune mais bien instruit, la mission d'enseigner aux nouveaux convertis tout ce qui était nécessaire à la pratique de la religion, le Prophète se mit en marche avec toute son armée, que venait de renforcer un contingent de deux mille Qurayshites. Parmi ces derniers, la plupart avaient déjà fait serment d'allégeance, mais quelques-uns, dont Suhayl et Safwân, n'étaient pas encore entrés en Islam et n'étaient là que pour défendre leur cité contre les Hawâzin. Avant de se mettre en route, le Prophète avait fait dire à Safwân qu'il souhaitait lui emprunter une centaine de cottes de mailles qu'il savait être en sa possession, ainsi que les armes qui leur étaient assorties. « Ô Muhammad, lui demanda Safwân, s'agit-il d'une affaire où "si tu ne me donnes pas, je le prendrai ?" – C'est un emprunt qui devra être restitué », lui répondit le Prophète. Sur quoi Safwân accepta de fournir aussi les chameaux

pour transporter les armures et les armes, qu'il remit au Prophète au moment où l'armée avait atteint son lieu de rassemblement final.

Les clans des Hawâzin qui s'étaient rassemblés pour combattre les musulmans étaient ceux de Thaqîf, de Nasr, de Jusham et de Sa'd ibn Bakr. Leur commandant en chef était un Nasrite du nom de Mâlik, âgé d'une trentaine d'années, qui, malgré sa jeunesse, s'était déjà acquis une réputation de grande bravoure et de munificence princière. À l'encontre de ce qu'avaient conseillé quelques anciens, il avait ordonné aux combattants d'emmener avec eux leurs femmes et leurs enfants, et même leur bétail, pensant que les hommes combattraient plus vaillamment s'ils sentaient leurs familles près d'eux, en arrière de leurs rangs. Il envoya trois éclaireurs pour lui rapporter des renseignements sur l'armée qui s'approchait venant de La Mecque, mais il ne s'était guère écoulé de temps que ceux-ci revinrent en complet état de choc, incapables de parler, leurs articulations relâchées par la terreur presque au point de se déboîter. « Nous avons vu des hommes blancs montés sur des chevaux pie, finit par dire l'un deux, et aussitôt nous avons été frappés par ce que tu vois ! – Nous ne combattons pas contre des habitants de la terre, dit un autre, mais contre des habitants du Ciel. Crois ce que nous te disons, retire-toi ! Car si nos hommes voient ce que nous avons vu, ils éprouveront ce que nous avons éprouvé. – Honte sur vous ! s'écria Mâlik. Vous êtes les couards de ce camp ! » et voyant dans quelle misère physique et morale ils se trouvaient, il donna l'ordre de les garder en détention loin du reste de l'armée de peur qu'ils ne sèment la panique dans les rangs des combattants. Puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient, il leur demanda : « Montrez-moi un homme courageux ! » Mais celui qui avait été désigné revint au camp dans le même état que les autres, ayant aperçu à l'avant-garde de l'armée ennemie les mêmes cavaliers terrifiants : « Leur simple vue est intolérable ! » déclara-t-il d'une voix entrecoupée. Mâlik, cependant, refusa d'écouter et, la nuit tombée, il donna l'ordre à l'armée de s'avancer vers la vallée de Hunayn par laquelle l'ennemi ne pouvait manquer de passer. Arrivé au débouché de Hunayn, là où la piste commençait à descendre vers le fond de la vallée, il donna l'ordre de faire halte. De chaque côté s'ouvraient des ravins dont certains étaient assez larges et possédaient des entrées qui étaient visibles du haut de la vallée mais totalement masquées d'en bas. Il posta une

grande partie de sa cavalerie dans un ou deux de ces ravins avec l'ordre de charger sur l'ennemi lorsqu'il en donnerait le signal. Le reste de l'armée fut déployé le long de la piste, à proximité du sommet du défilé.

Cette nuit-là, le Prophète avait établi le camp non loin de l'autre extrémité de la vallée et, ayant prié la prière de l'aube avec ses hommes, il les exhorta et leur donna l'assurance de la victoire s'ils savaient être résolus. Le ciel était lourd de nuages, en sorte qu'il faisait encore très sombre lorsqu'ils gagnèrent le fond de la vallée. Cette fois encore, Khâlid était à l'avant-garde, commandant la cavalerie des Sulaym et d'autres contingents. Il était suivi par la fraction musulmane du nouveau contingent de Mecquois. Le Prophète, monté sur Duldul, se trouvait cette fois au milieu de l'armée, avec le même escadron d'Émigrants et d'Auxiliaires, mais entouré par un nombre plus grand que jamais de membres de sa famille, dont ses cousins Abû Sufyân et 'Abd Allâh qui l'avaient rejoint alors qu'il se rendait à La Mecque, les deux fils aînés de 'Abbâs : Fadl et Qitham, et les deux fils d'Abû Lahab. À l'arrière de l'armée venaient les Mecquois qui n'étaient pas encore entrés en Islam.

L'avant-garde était presque arrivée au fond de la vallée lorsque, dans la demi-clarté du jour naissant, les cavaliers aperçurent l'armée des Hawâzin qui, immobile, se profilait au-dessus d'eux sur le versant opposé. C'était un spectacle impressionnant, d'autant qu'à l'arrière de l'armée étaient massés des milliers de chameaux, soit sans cavaliers, soit montés par des femmes qui, dans le clair-obscur de l'aube, paraissaient faire partie de l'armée. De toute évidence, la route était barrée dans cette direction. Cependant, avant même qu'il ait été possible de recevoir de nouvelles instructions ou de donner de nouveaux ordres, Mâlik avait donné le signal de l'attaque. Les escadrons des Hawâzin débouchèrent soudainement de leurs ravins et déferlèrent sur Khâlid et ses hommes. L'attaque fut si brusque et si violente que Khâlid ne put rien faire pour regrouper les Bani Sulaym qui, sans résister ou n'opposant qu'une résistance minime, firent volte-face et s'enfuirent en désordre, disloquant les rangs des Mecquois qui se trouvaient derrière eux et qui se mirent à les suivre dans leur fuite en remontant la pente qu'ils venaient de descendre. Dans cette retraite précipitée, chevaux et chameaux s'écrasaient les uns contre les autres dans les parties les plus étroites du défilé, mais

le Prophète se trouvait à un emplacement un peu plus large où il put se serrer suffisamment sur le côté droit de la piste pour former un petit groupe solide avec quelques-uns de ceux qui chevauchaient près de lui : Abû Bakr, 'Umar et d'autres Émigrants, quelques Auxiliaires et tous les hommes de sa famille qui l'avaient accompagné. Le fils de Hârith, Abû Sufyân, était debout à ses côtés, tenant l'anneau de la bride de Duldul.

Le Prophète appela d'autres hommes à le rejoindre, mais ses paroles étaient noyées dans le tumulte de la bataille. Aussi se tourna-t-il vers 'Abbâs, qui avait une voix exceptionnellement puissante, pour lui demander de battre le rappel en criant : « Ô Compagnons de l'Arbre ! Ô Compagnons de l'Acacia ! » Les réponses fusèrent immédiatement de tous côtés : « *Lab-bayk !* » « Nous voici à ton service ! » tandis qu'Auxiliaires et Émigrants se ralliaient aux côtés du Prophète. Il fut bientôt entouré d'une centaine d'hommes qui, se déployant en travers du défilé, réussirent à contenir momentanément l'assaut de l'ennemi. 'Abbâs continuait à lancer ses appels et beaucoup de ceux qui s'étaient enfuis retournèrent au combat. Le Prophète s'était dressé sur ses étriers pour être mieux vu et pouvoir mieux voir. L'ennemi se préparait à lancer un nouvel assaut, et il se mit à prier : « Ô Dieu, je Te demande de tenir Ta promesse ! » Puis il demanda à son frère de lait de lui donner quelques cailloux et, les prenant dans sa main, il les lança en direction de l'ennemi comme il l'avait fait à Badr. Soudain, le sort de la bataille tourna sans raison apparente, ou du moins sans que les croyants puissent en percevoir la raison car, pour l'ennemi, les choses étaient claires comme elles l'avaient été naguère pour leurs éclaireurs. Par la suite, les versets suivants devaient être révélés : *Dieu vous a aidés dans bien des batailles et le jour de Hunayn, alors que vous vous vantiez de vos effectifs, que ceux-ci ne vous servaient de rien et que la terre, malgré son ampleur, s'était resserrée pour vous et que vous aviez tourné le dos pour fuir. Dieu fit alors descendre Son Esprit de Paix sur Son Envoyé et sur les fidèles, et Il envoya des armées que vous ne voyiez pas et Il punit les incroyants. Tel est le salaire des incroyants ; ensuite Dieu pardonne à qui Il veut, car Dieu est Celui qui pardonne. Il est miséricordieux*[1].

1. IX, 25-27.

La déroute fut terrible : Mâlik combattait avec une grande bravoure, mais il finit par battre en retraite avec les hommes de Thaqîf et se réfugia avec eux dans leur ville fortifiée de Tâ'if. Le gros des Hawâzin fut poursuivi jusqu'à Nakhlah, perdant beaucoup d'hommes. De là, ils regagnèrent leur camp d'Awtâs, mais le Prophète envoya une troupe pour les déloger et ils durent chercher refuge dans les montagnes.

Les musulmans avaient perdu beaucoup des leurs au début de la bataille, en particulier les Bani Sulaym qui avaient subi le premier choc de l'embuscade. Après l'assaut initial, il y avait eu relativement peu de tués, mais parmi eux figurait Ayman, le frère aîné d'Usâmah, qui avait été abattu aux côtés du Prophète.

Toutes les femmes et tous les enfants Hawâzin qui s'étaient groupés derrière l'armée furent faits captifs, et quatre mille onces d'argent vinrent s'ajouter au butin de chameaux, de moutons et de chèvres. Le Prophète en confia la charge à Budayl à qui il donna pour instruction de les conduire, y compris les captifs, dans la proche vallée de Ji'rânah, à quatre lieues environ de La Mecque.

Les divisions des Hawâzin comprenaient un contingent des Bani Sa'd ibn Bakr, le clan chez lequel le Prophète avait passé sa vie de nourrisson et sa première enfance. Or il arriva qu'une des plus vieilles captives se mit à morigéner ses gardiens en leur disant : « Par Dieu, je suis la sœur de votre chef ! » Sans ajouter foi à ses paroles, ils la conduisirent pourtant auprès du Prophète. « Ô Muhammad, je suis ta sœur ! » déclara-t-elle. Le Prophète la regarda avec étonnement : c'était une vieille femme, de soixante-dix ans ou plus. « Peux-tu m'en donner la preuve ? » demanda-t-il, et elle lui montra aussitôt la marque d'une morsure : « Tu m'as mordue, dit-elle, alors que je te portais dans la vallée de Sarar. Nous étions là-bas avec les bergers. Ton père était mon père et ta mère était ma mère. » Le Prophète vit qu'elle disait vrai : elle n'était autre que Shaymâ', l'une de ses sœurs de lait. Étalant son tapis, il la pria de s'y asseoir et ses yeux se remplirent de larmes tandis qu'il lui demandait des nouvelles de Halîmah et de Hârith, ses parents nourriciers, et qu'il apprenait que l'un et l'autre étaient morts à un âge avancé. Après qu'ils eurent conversé, il lui offrit la possibilité de rester auprès de lui ou de s'en retourner chez les Bani Sa'd. Elle déclara vouloir entrer en Islam, mais choisit de regagner son clan. Le Prophète lui remit un généreux

présent et, ayant l'intention de lui donner davantage, il lui dit de rester dans le camp avec les siens, ajoutant qu'il la reverrait à son retour. Il prit alors avec son armée la direction de Tâ'if.

Les Thaqîf avaient amassé dans leur ville assez de provisions pour soutenir un siège d'une année. Ils étaient aussi suffisamment équipés pour résister aux engins de guerre que le Prophète avait ordonné d'utiliser contre eux quand les autres moyens se furent montrés inefficaces ; enfin, c'étaient des archers consommés. Il y eut entre eux et leurs assiégeants des échanges de flèches nombreux et nourris, mais un mois s'était écoulé sans que les musulmans aient marqué le moindre progrès vers la capture de la ville. Le seul résultat positif avait été l'entrée en Islam de quelques hommes, car le Prophète avait un jour fait annoncer par un crieur que tout esclave de Thaqîf qui se joindrait aux musulmans serait libéré. Une vingtaine d'esclaves étaient parvenus à sortir de la ville et, arrivés au camp, avaient fait serment d'allégeance. Presque une semaine encore s'était écoulée lorsque le Prophète fit un rêve où il se voyait recevant un bol de beurre dans lequel un coq vint picorer avant de le renverser. « Je ne pense pas que tu obtiendras d'eux cette fois ce que tu désires », lui dit Abû Bakr ; ce à quoi le Prophète opina. Peut-être était-il déjà arrivé à la conclusion que le meilleur moyen de triompher des Thaqîf n'était pas de les assiéger. Quoi qu'il en soit, il donna aux siens l'ordre de lever le siège et de se diriger vers Ji'rânah. Alors que l'armée s'éloignait de la ville, quelques hommes demandèrent au Prophète de maudire ses habitants. Sans répondre, il leva ses mains en geste de supplication et pria : « Ô Dieu, guide les Thaqîf et amène-les à nous ! »

Au nombre de ceux qui avaient été tués sous les murs de Tâ'if il y avait 'Abd Allâh, le demi-frère d'Umm Salamah et cousin du Prophète, dont l'entrée en Islam était toute récente.

CHAPITRE LXXVII

Ralliements

Lorsque l'armée parvint à Ji'rânah, les captifs, quelque six mille femmes et enfants, étaient rassemblés dans un vaste enclos, s'abritant du soleil. La plupart étaient misérablement habillés, et le Prophète chargea un homme des Khuzâ'ah d'aller acheter à La Mecque un vêtement neuf pour chaque captif et d'en payer le prix avec l'argent qui faisait partie du butin. Il y avait là environ vingt-quatre mille chameaux et des moutons et des chèvres en si grand nombre – quelque quarante mille têtes, selon les estimations – que personne n'essaya de les compter.

De nombreux combattants étaient impatients de recevoir leur part de butin, mais le Prophète ne voulait pas encore s'engager de façon définitive parce qu'il s'attendait à ce que les Hawâzin lui envoient une délégation sollicitant qu'on les traite généreusement. Il y avait pourtant un aspect de la distribution qu'il souhaitait ne pas retarder. Le cinquième du butin qui lui revenait devait avoir la même destination que l'argent provenant des aumônes, et une révélation récente avait instauré une nouvelle catégorie d'ayants droit à ces fonds, à savoir *ceux dont les cœurs doivent être ralliés.* Le verset révélé disait : *Les aumônes sont pour les pauvres et les nécessiteux, et pour ceux qui les collectent, et pour ceux dont les cœurs doivent être ralliés, et pour la libération des esclaves et des captifs, et pour ceux qui sont chargés de dettes, et pour la cause de Dieu, et pour le voyageur – c'est là une obligation prescrite par Dieu. Et Dieu est l'Omniscient, le Sage*[1]. Or, parmi les hommes dont les cœurs devaient être ralliés, l'exemple le plus immédiat était celui des

1. IX, 60.

Qurayshites récemment entrés en Islam par la force des circonstances, au moment où leur monde, celui du paganisme arabe, s'était écroulé devant l'instauration de la nouvelle religion à La Mecque. Le Prophète fit don à Abû Sufyân d'une centaine de chameaux, et lorsque celui-ci demanda que ses deux fils Yazîd et Mu'âwiyah ne soient pas oubliés, chacun en reçut également une centaine, si bien qu'en fait Abû Sufyân reçut trois cents chameaux. Le geste ne passa pas inaperçu, et lorsque Hakîm, le neveu de Khadîjah, reçut lui aussi une centaine de chameaux, il en demanda deux cents de plus, que le Prophète lui attribua aussitôt. Dans ce cas, comme dans celui d'Abû Sufyân, la moindre hésitation ou mauvaise grâce eût été à l'encontre du but de la donation. Le Prophète fit néanmoins observer à Hakîm : « Ces biens sont comme un beau pâturage vert. Quiconque les prend avec une âme généreuse en retirera des bénédictions ; mais quiconque les prend pour satisfaire son orgueil n'en sera nullement béni ; il sera comme celui qui mange mais n'est pas rassasié. La main du haut est meilleure que la main du bas ; commence donc par donner aux membres de ta famille qui sont dépendants de toi. – Par Celui qui t'a envoyé avec la vérité, jamais plus je ne recevrai quoi que ce soit d'un autre que toi ! » déclara Hakîm, bien résolu à ce que, dans l'avenir, sa main ne soit jamais celle du bas ; et il ne prit que cent chameaux, renonçant à ceux qu'il avait réclamés en supplément[2].

Cette même catégorie d'ayants droit comprenait les hésitants, ceux qui ne s'étaient pas encore décidés à entrer en Islam. Quelques-uns d'entre eux reçurent une centaine de chameaux, notamment Safwân et Suhayl. L'un et l'autre avaient combattu à Hunayn, et Safwân avait vertement tancé l'un des Mecquois non convertis qui, à l'arrière de l'armée, avait exprimé sa satisfaction au début de la bataille, lorsque les musulmans avaient commencé à s'enfuir : « Si je dois avoir un suzerain, s'était-il exclamé, que ce soit un homme de Quraysh plutôt que de Hawâzin ! » Après qu'il eut reçu ses cent chameaux, Safwân accompagna le Prophète qui chevauchait dans la vallée de Ji'rânah pour voir le butin. De nombreux vallons latéraux s'ouvraient sur la vallée principale, et dans l'un d'eux les pâturages étaient si riches qu'une multitude de chameaux, de moutons et de

2. W. 945.

chèvres y paissaient, surveillés par des bergers. Voyant que Safwân était frappé d'admiration à ce spectacle, le Prophète lui dit : « Te plaît-il, ce ravin ? » Et, Safwân ayant opiné avec chaleur, il ajouta : « Il est à toi, avec tout ce qu'il contient. – Je porte témoignage, dit Safwân, qu'aucune âme ne saurait posséder une telle bonté si elle n'était celle d'un Prophète. Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu et que tu es Son Envoyé. »

Quant à Suhayl, c'est également à Ji'rânah que ses derniers doutes se dissipèrent, soit parce qu'il refit connaissance avec son fils 'Abd Allâh, soit à cause de la victoire miraculeuse de Hunayn à laquelle il avait assisté, soit grâce à ce qu'il éprouvait en présence du Prophète et devant sa grandeur d'âme, soit encore pour toutes ces raisons à la fois ; mais une fois entré en Islam, il ne connut plus jamais de réserves. Trois ans plus tard, lorsque 'Abd Allâh fut tué au combat et qu'Abû Bakr vint présenter ses condoléances au père endeuillé, celui-ci répondit : « On m'a rapporté que l'Envoyé de Dieu avait dit : "Le martyr intercédera pour soixante-dix des siens", et j'ai l'espoir que mon fils ne commencera par nul autre que moi. »

Parmi ceux qui entrèrent en Islam à Ji'rânah se trouvaient quelques notables du clan de Makhzûm : deux frères d'Abû Jahl ; Hishâm, le demi-frère de Khâlid et frère germain du jeune Walîd qui était décédé ; et Zuhayr, qui était un second fils de la tante du Prophète 'Atikah et dont le frère avait récemment connu le martyre à Tâ'if. C'est Zuhayr qui, une dizaine d'années auparavant, défiant Abû Jahl, avait été le premier à plaider devant l'Assemblée en faveur de l'annulation du ban prononcé contre les Bani Hâshim et les Bani l-Muttalib. Sa mère, 'Atikah, était entrée en Islam bien avant ses deux fils.

L'armée musulmane venait de passer sept jours dans la vallée, mais aucune délégation des Hawâzin n'était encore venue, si bien que le Prophète alloua à chaque homme sa part de butin. À peine avait-il terminé le partage que la délégation attendue arriva enfin, comptant parmi ses membres le frère de Hârith, le père nourricier du Prophète. Quatorze délégués étaient déjà musulmans et les autres entrèrent alors en Islam et, insistant pour que tous les Hawâzin soient considérés comme des parents de lait du Prophète, ils en appelèrent à sa générosité : « Nous t'avons bercé dans nos girons et allaité à nos seins », déclarèrent-ils. Le Prophète leur expliqua qu'il les avait longtemps attendus et que, pensant qu'ils ne viendraient pas, il avait

déjà fait distribuer le butin. Puis, tout en connaissant déjà la réponse, il leur demanda ce qui leur était le plus cher, de leurs fils et épouses, ou de leurs biens. Lorsqu'ils eurent demandé au Prophète de leur rendre leurs fils et leurs épouses, il répondit : « Pour ceux que moi-même et les fils de 'Abd al-Muttalib avons reçus en partage, ils sont à vous, et je plaiderai auprès des autres hommes en votre nom. Lorsque j'aurai fini de diriger la prière de midi, adressez-vous à l'assemblée des fidèles et dites-leur : "Nous demandons à l'Envoyé de Dieu d'intercéder pour nous auprès des musulmans, et nous demandons aux musulmans d'intercéder pour nous auprès de l'Envoyé de Dieu"[3]. »

Ils firent comme il leur était dit, et, s'étant tourné vers l'assemblée des fidèles, le Prophète expliqua qu'ils demandaient que leur soient rendus leurs enfants et leurs épouses. Les Émigrants et les Auxiliaires remirent immédiatement leurs captifs au Prophète. Quant aux membres des tribus, certains firent de même et d'autres refusèrent ; mais ceux qui avaient refusé furent convaincus de libérer leurs captifs contre la promesse d'une compensation future ; en sorte que tous les captifs furent rendus aux leurs à l'exception d'une jeune femme que le tirage au sort avait destinée au cousin maternel du Prophète, Sa'd, de Zuhrah, et qui déclara qu'elle voulait rester avec lui.

Le Prophète remit à sa sœur de lait quelques chameaux supplémentaires, ainsi que des moutons et des chèvres, et lui dit adieu. Au moment où la délégation allait repartir, il demanda des nouvelles de leur chef Mâlik. Il lui fut répondu qu'il avait rejoint les Thaqîf à Tâ'if, sur quoi il les chargea de ce message : « Faites-lui dire que s'il vient à moi en tant que musulman, je lui rendrai sa famille et ses possessions, et lui donnerai cent chameaux. » Il avait à dessein hébergé la famille de Mâlik chez sa tante 'Atikah à La Mecque et il avait fait mettre ses biens de côté pour qu'ils ne soient pas distribués.

Lorsque Mâlik reçut ce message à Tâ'if, il n'en dit mot aux Thaqîf de peur qu'ils ne l'emprisonnent s'ils soupçonnaient ses intentions. Quittant la ville de nuit, il arriva au camp des musulmans et entra en Islam. Le Prophète le mit à la tête de la communauté des Hawâzin musulmans, déjà nombreuse et qui ne cessait de croître, avec instruction de n'accorder aucun répit aux Thaqîf. En levant le siège de

3. I. I. 877.

Tâ'if, le Prophète ne leur avait donc accordé qu'une très courte rémission. C'était désormais un autre genre de siège, moins spectaculaire mais plus implacable, qui allait être instauré.

Le Prophète savait bien que même si la religion possède en elle-même le pouvoir d'agir sur les âmes, ce pouvoir ne se manifeste que dans la mesure où la religion est acceptée non pas du bout des lèvres mais avec une certaine volonté d'engagement. C'est pour lever les obstacles à un tel engagement, pour dissiper notamment les sentiments d'amertume ou de frustration, qu'avait été révélé le principe qui veut que l'on donne à *ceux dont les cœurs doivent être ralliés.* Ce principe, cependant, ne fut pas bien compris au début, même par nombre des plus anciens Compagnons. Outre les dons déjà mentionnés, de riches présents avaient été offerts à quelques Bédouins en vue dont l'Islam était fort suspect, alors que d'autres hommes du désert certainement plus méritants n'avaient rien reçu. Sa'd le Zuhrite demanda au Prophète pourquoi il avait donné cent chameaux à 'Uyaynah, des Ghatafân, et autant à Aqra', des Tamîm, et rien au pieux Ju'ayl le Damrite, lequel était de plus extrêmement pauvre, ce qui n'était pas le cas des deux autres. Le Prophète répondit : « Par Celui dans la main de qui repose mon âme, Ju'ayl vaut mieux qu'une génération entière d'hommes comme 'Uyaynah et Aqra' ; mais j'ai rallié leurs âmes afin qu'elles puissent mieux se soumettre à Dieu, tandis que pour Ju'ayl, j'ai fait crédit à la soumission[4] qu'il a déjà manifestée[5]. »

Il n'y eut plus d'objections de la part des Émigrants mais, à la fin du séjour du Prophète à Ji'rânah, un certain mécontentement se manifesta parmi les quatre mille Auxiliaires. Beaucoup s'étaient appauvris et, sur un butin exceptionnellement abondant, chacun n'avait reçu que quatre chameaux ou leur équivalent en moutons et en chèvres. Ils avaient d'abord espéré obtenir une bonne rançon pour les captifs, puis ils avaient sacrifié sans hésitation cette part de butin pour plaire au Prophète. Ensuite, ils avaient vu de quels présents avaient été comblés seize notables qurayshites et quatre chefs d'autres tribus. Ces bénéficiaires étaient tous des hommes riches, alors qu'aucun Auxiliaire n'avait reçu un présent du Prophète.

4. *Islâm.*
5. W. 948.

Certes, il en allait de même pour les Émigrants, mais ce n'était pas là une consolation pour les citoyens de Médine puisque la plupart des dons avaient été accordés à des Qurayshites, c'est-à-dire à de proches parents des Émigrants. « L'Envoyé de Dieu a rejoint les siens », se disaient entre eux les Auxiliaires. « Au moment du combat, c'est nous qui sommes ses compagnons, mais lors du partage du butin, ses compagnons sont les gens de son clan et de sa famille. Si au moins nous savions d'où vient cette disparité : si c'est de Dieu, nous l'accepterons avec résignation, mais s'il ne s'agit que d'une idée qui est venue à l'Envoyé de Dieu, nous lui demanderons de nous accorder aussi des faveurs. »

Lorsque ces récriminations eurent gagné en intensité, Sa'd ibn Ubâdah alla trouver le Prophète et lui raconta ce qui se passait dans les esprits et ce qui circulait sur les langues. « Et toi-même, qu'en penses-tu, ô Sa'd ? lui demanda le Prophète. – Ô Envoyé de Dieu, répondit-il, je suis comme eux. Nous voudrions bien savoir d'où cela vient. » Le Prophète lui dit alors de rassembler tous les Auxiliaires dans un des enclos qui avaient servi à garder les captifs et, avec la permission de Sa'd, quelques Émigrants vinrent se joindre à eux. Le Prophète s'avança vers eux et, ayant rendu louange et grâce à Dieu, il leur parla en ces termes : « Auxiliaires, j'ai entendu dire qu'il y a dans vos âmes un profond ressentiment contre moi. Ne vous ai-je pas trouvés égarés, et Dieu vous a guidés ; pauvres, et Dieu vous a enrichis ; ennemis l'un de l'autre, et Dieu a réconcilié vos cœurs ? – Oui, certes, répondirent-ils. Dieu et Son Envoyé sont généreux et bienfaisants. – N'allez-vous pas me répliquer ? s'enquit le Prophète. – Comment te répliquerions-nous ? demandèrent-ils assez perplexes. – Si vous vouliez, continua-t-il, vous pourriez me dire en toute véracité, au point que l'on vous croirait : "Tu es venu à nous sans crédit et nous t'avons accordé crédit, abandonné et nous t'avons aidé, hors la loi et nous t'avons accepté, découragé et nous t'avons réconforté." Ô Auxiliaires, vos âmes sont-elles agitées à la pensée des choses de ce monde par lesquelles j'ai rallié le cœur de certains hommes afin qu'ils se soumettent à Dieu, alors que vous-mêmes je vous ai confiés à votre Islam ? Ne vous suffit-il donc pas, ô Auxiliaires, alors que ces gens emportent avec eux moutons et chameaux, d'emmener avec vous dans vos foyers l'Envoyé de Dieu ? Si tous les hommes sauf les Auxiliaires prenaient un chemin et que les

Auxiliaires en prenaient un autre, je prendrais le chemin des Auxiliaires. Que Dieu fasse Miséricorde aux Auxiliaires, à leurs fils et aux fils de leurs fils ! » Tous pleurèrent jusqu'à ce que leurs barbes fussent mouillées de larmes et ils s'écrièrent d'une seule voix : « Il nous suffit d'avoir l'Envoyé de Dieu comme part et comme lot ! » [6].

6. I. I. 886.

CHAPITRE LXXVIII

Après la victoire

De Ji'rânah, le Prophète alla faire le petit pèlerinage, puis il regagna Médine. Peu avant son arrivée dans la ville, il fut rejoint par 'Urwah, l'homme des Thaqîf qui avait été si fortement impressionné à Hudaybiyah par la vénération que les musulmans portaient à leur chef[1]. 'Urwah s'était trouvé au Yémen pendant que se déroulait la récente campagne et, lorsque à son retour il entendit les récits de la victoire miraculeuse de Hunayn, son intention de prêter allégeance au Prophète, qui était déjà à demi formée, se trouva définitivement confirmée. Il la mit à exécution, après quoi il demanda au Prophète la permission de retourner à Tâ'if pour appeler à l'Islam la tribu des Thaqîf. « Ils te tueront ! lui dit le Prophète. – Ô Envoyé de Dieu, reprit 'Urwah, je leur suis plus cher que leur premier-né. – Ils te tueront ! » répéta le Prophète. Puis, lorsque 'Urwah lui eut demandé une troisième fois l'autorisation de partir, il lui dit : « Va donc, si tu le veux. » Il se passa ce que le Prophète avait annoncé : des archers entourèrent la maison de 'Urwah et il ne fallut pas longtemps pour qu'il soit mortellement blessé par une flèche. Alors qu'il agonisait, des membres de sa famille lui demandèrent ce qu'il éprouvait devant la mort, et il déclara : « C'est une grâce que Dieu, dans Sa Bonté, m'a accordée. » Il leur demanda ensuite de l'ensevelir avec les martyrs qui avaient été tués pendant le récent siège de Tâ'if, ce qui fut fait. Quand on annonça au Prophète la nouvelle de sa mort, il déclara : « 'Urwah est comme l'homme de Yâ-Sîn[2]. Il a appelé son

1. Voir p. 410-411.
2. La sourate XXXVI, dans laquelle l'histoire du prédicateur martyr est relatée aux versets 13-27.

peuple à Dieu et ils l'ont tué[3]. » L'homme auquel le Prophète faisait ainsi allusion était un charpentier d'Antioche nommé Habîb qui avait exhorté les siens à accepter le message de Jésus après qu'ils eurent chassé l'apôtre Pierre et d'autres croyants. Ils l'avaient mis à mort et, selon les paroles du Coran, *Il lui fut dit : « Entre dans le Paradis ! » Il dit : « Ô, si seulement mon peuple pouvait savoir comment Dieu a pardonné mes péchés et a répandu sur moi Sa Générosité ! »*[4]. Après la mort de 'Urwah, son fils et son neveu quittèrent Tâ'if et vinrent rejoindre le Prophète à Médine où ils entrèrent en Islam et vécurent chez leur cousin Mughîrah, qui faisait partie des Émigrants.

La mort de 'Abd Allâh ibn Rawâhah à Mu'tah avait privé le Prophète non seulement d'un Compagnon qu'il estimait, mais aussi d'un poète de valeur, dont on dit qu'il considérait les vers comme d'une valeur égale à ceux de Hassân et de Ka'b ibn Mâlik. De l'avis général, cependant, il y avait à l'époque deux poètes arabes qui éclipsaient tous les autres. L'un était Labîd[5] ; le second était un autre Ka'b, fils d'un des poètes les plus marquants de la génération précédente, Zuhayr ibn Abî Salmà. Bien qu'appartenant à la tribu des Muzaynah, Ka'b avait passé la plus grande partie de sa vie avec les Ghatafân et n'avait donc pas subi l'influence de l'Islam, si puissante dans sa propre tribu. Son frère Bujayr était entré en Islam après Hudaybiyah, mais Ka'b rejetait bruyamment la nouvelle religion et écrivait des vers satiriques contre le Prophète, au point que ce dernier avait fait savoir que celui qui tuerait le coupable servirait la cause de Dieu. Bujayr avait déjà, mais vainement, pressé son frère d'aller trouver le Prophète pour lui demander son pardon. « Il ne tue pas celui qui vient à lui repentant », l'avait-il assuré. Après la victoire de La Mecque, il fit encore parvenir à son frère un poème dont quelques vers disaient :

« Seulement en Dieu, non chez al-'Uzzah ni chez Lât,
Tu peux trouver refuge, si tu parviens à t'échapper
Le jour où il n'y a pas de refuge, pas d'échappatoire pour aucun homme,
Sauf pour celui dont le cœur est pur et soumis à Dieu. »

3. W. 961.
4. XXXVI, 26-27.
5. Voir p. 159-160.

Constatant que les entrées dans l'Islam se multipliaient de tous côtés, Ka'b avait l'impression que la terre allait se refermer sur lui et, craignant pour sa vie, il se rendit à Médine dans la maison d'un de ses amis de la tribu des Juhaynah devant lequel il fit sa profession de foi musulmane. Le jour suivant, il se joignit aux fidèles rassemblés dans la Mosquée pour la prière de l'aube, à l'issue de laquelle il s'approcha du Prophète, mit sa main dans la sienne et dit : « Ô Envoyé de Dieu, si Ka'b, le fils de Zuhayr, venait à toi repentant, en musulman, te demandant de lui accorder l'immunité, le recevrais-tu si je te l'amenais ? » Quand le Prophète eut répondu qu'il le ferait, Ka'b reprit : « Ô Envoyé de Dieu, je suis Ka'b, le fils de Zuhayr. » À ces mots, l'un des Auxiliaires se leva d'un bond et demanda à lui couper la tête. Le Prophète l'arrêta en disant : « Laisse-le, car il est venu repentant, et il n'est plus le même qu'avant. » Ka'b récita alors une ode qu'il avait composée pour la circonstance. Elle était dans le style bédouin traditionnel, d'une superbe éloquence, très mélodieuse et avec de nombreuses descriptions très vivantes de la nature. Mais son sujet véritable était de demander pardon et elle se terminait par un passage à la gloire du Prophète et des Émigrants qui s'ouvrait par ces vers :

> « Le Messager est une lumière, source de lumière ;
> Une lame de l'Inde, un glaive tiré parmi les glaives de Dieu,
> Au milieu de ses compagnons quraysh. Lorsqu'ils ont choisi
> L'Islam dans la vallée de La Mecque, on leur a crié : « Partez ! »
> Ils sont partis, non comme des faibles, non comme des fuyards,
> Vacillant sur leurs montures et mal armés,
> Mais comme des héros, au maintien fier et noble, brillamment vêtus
> Dans des cottes de mailles tissées par David[6] pour l'affrontement. »

Lorsqu'il eut fini de déclamer, le Prophète enleva sa tunique yéménite à rayures et la lui jeta sur les épaules en signe d'hommage à sa maîtrise de la langue poétique[7]. Cependant, il fit plus tard à l'un de ses Compagnons la remarque suivante : « Si seulement il avait parlé en bien des Auxiliaires, car en vérité ils le méritent ! » Ces paroles ayant été rapportées à Ka'b, il composa un autre poème à la louange des

6. Selon le Coran (XXXIV, 10), la cotte de mailles a été inventée par David.
7. I. I. 893.

Auxiliaires, célébrant leurs prouesses et leur courage dans la bataille, la sûreté de leur protection et la générosité de leur hospitalité[8].

Il était devenu évident que la naissance de l'enfant de Mâriyah ne se ferait plus attendre longtemps. Salmà, qui avait assisté Khadîjah lors de la naissance de tous ses enfants, avait pris de l'âge. Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis qu'elle avait aidé à mettre au monde Fâtimah, mais elle n'en insista pas moins pour être présente à la naissance d'un nouvel enfant du Prophète et, le moment venu, elle se rendit dans le quartier de la ville haute où habitait Mâriyah.

L'enfant naquit pendant la nuit et, cette même nuit, Gabriel était apparu au Prophète et l'avait interpellé, comme jamais il ne l'avait fait auparavant, en le nommant : « Ô père d'Ibrâhîm ! » Immédiatement après la naissance, Salmà envoya son mari, Abû Râfi', annoncer au Prophète qu'un fils lui était né. Le matin suivant, le Prophète lui-même communiqua la nouvelle à ses Compagnons à la Mosquée après la prière de l'aube. « Et, ajouta-t-il, je lui ai donné le nom de mon père, Ibrâhîm. » La nouvelle provoqua une grande joie parmi les habitants de Médine et la compétition fut vive entre les femmes des Auxiliaires pour savoir qui serait la nourrice de l'enfant. Le choix tomba sur l'épouse d'un forgeron de la ville haute dont la maison était proche de celle de la mère. C'est là que le Prophète venait voir son fils presque chaque jour, et il lui arrivait souvent d'y faire la sieste.

Parfois, on amenait Ibrâhîm à la maison de son père. 'A'ishah a raconté qu'un jour le Prophète entra chez elle en tenant son fils dans les bras et lui dit : « Regarde comme il me ressemble ! – Je ne vois aucune ressemblance, répliqua-t-elle. – Tu ne vois pas comme sa peau est claire et bien ferme ? continua le Prophète. – Tous ceux qui sont nourris du lait de brebis sont potelés et clairs de peau », répondit-elle. De fait, l'un des bergers avait reçu pour instruction d'envoyer du lait chaque jour à la nourrice de l'enfant.

Le Prophète demeura six mois à Médine après son retour de La Mecque, pendant lesquels il fit partir plusieurs expéditions. L'une, commandée par 'Alî, était dirigée contre la tribu des Tayy dont le territoire s'étendait au nord-est de Médine. Auparavant déjà, 'Alî avait été chargé d'aller détruire le sanctuaire de Manât à Qudayd,

8. I. H. 893.

sur le littoral de la mer Rouge, en sorte que, parmi les trois principaux centres de l'idolâtrie en Arabie, seul le temple d'al-Lât à Tâ'if était encore intact. Il y avait cependant chez les Tayy le temple de Fuls où les membres de la tribu qui n'étaient pas chrétiens adoraient des idoles, et l'expédition confiée à 'Alî avait pour principal objectif la destruction de ce temple. C'est à la tribu des Tayy qu'appartenait le poète Hâtim [9], maintenant mort, à qui son fils 'Adî, chrétien comme lui, avait succédé comme chef de tribu.

À l'approche soudaine de 'Alî et de ses hommes, 'Adî s'échappa avec sa famille proche, à l'exception de l'une de ses sœurs qui fut faite captive avec beaucoup d'autres membres de la tribu. Lorsqu'elle fut amenée devant le Prophète à Médine, elle se jeta à ses pieds et le pria de la libérer : « Mon père libérait toujours les captifs, dit-elle, il hébergeait bien ses hôtes, nourrissait à satiété ceux qui avaient faim et réconfortait ceux qui étaient dans la détresse. Jamais il ne repoussait celui qui lui demandait une faveur. Je suis la fille de Hâtim. » Le Prophète lui répondit avec aménité et, se tournant vers ceux qui l'entouraient, il leur dit : « Laissez-la aller, car son père aimait les comportements nobles, et Dieu aussi les aime ! »

Entre-temps, un homme de sa tribu était venu demander sa libération et le Prophète la confia à sa garde, après lui avoir fait don d'un chameau et d'un beau vêtement. Elle se mit alors à la recherche de son frère 'Adî qu'elle convainquit de se rendre à La Mecque. Il y entra en Islam, prêtant allégeance au Prophète qui le confirma dans sa fonction de chef des Tayy. Par la suite, il devait se montrer un allié fidèle et influent.

C'est pendant la même période, au commencement du mois de Rajab, que le Prophète reçut la nouvelle de la mort du négus. Quand il eut terminé la prière rituelle dans la Mosquée, il se tourna vers l'assemblée des fidèles et déclara : « Ce jour, un homme de bien est mort. Levez-vous donc et priez pour votre frère Ashamah [10]. » Puis il dirigea la prière des morts. Quelque temps plus tard, des voyageurs venus d'Abyssinie rapportèrent qu'une lumière brillait constamment au-dessus de la tombe du roi [11].

9. Voir p. 69.
10. B. LXIII, 37.
11. I. I. 223.

CHAPITRE LXXIX

Tabûk

Peu de temps après la bataille de Hunayn, l'empereur Héraclius avait rapporté la Sainte Croix à Jérusalem, ce qui avait marqué le couronnement de la victoire des Byzantins sur les Perses, victoire que la Révélation avait prédite et dont elle avait dit que *ce jour-là les Croyants se réjouiront*[1]. Certes, il y avait matière à réjouissance dans le fait que les Perses avaient été contraints d'évacuer leurs troupes à la fois de Syrie et d'Égypte. Cependant, pour ce qui est de la Syrie, il semblait qu'un danger ait remplacé l'autre, car c'est de cette direction, et de là seulement, qu'une menace semblait peser sur le jeune État islamique. Des rumeurs persistantes parvenaient à Médine, selon lesquelles Héraclius aurait payé à l'avance à ses soldats la solde d'une année dans l'intention de mener une longue campagne contre Yathrib. On disait aussi que les Byzantins s'étaient déjà avancés au sud jusqu'à Balqâ' et qu'ils avaient mobilisé les tribus arabes de Lakhm, Judham, Ghassan et 'Amilah. Ces bruits étaient en partie exagérés et en partie contraires à la vérité.

Les tribus arabes de Syrie et des zones frontalières ne se préparaient nullement à attaquer ; quant à l'empereur, ses mouvements en direction du sud et, en définitive, sa défense de la Syrie elle-même avaient été inhibés par sa vision du « royaume victorieux d'un homme circoncis » et par sa conviction que cet homme était réellement un Envoyé divin. Il n'avait plus rien tenté pour faire partager cette croyance à son peuple, mais lorsque le moment où il devait retourner à Constantinople fut imminent, le sens de sa responsabilité royale lui fit proposer à ses généraux de signer un traité avec le

1. XXX, 4.

Prophète en lui remettant la province de Syrie à condition qu'il n'en dépasserait pas les frontières septentrionales. Ils manifestèrent tant de stupéfaction, puis de répugnance, à l'égard de ce projet qu'il n'insista pas, mais sa certitude n'en fut pas pour autant ébranlée. Aussi, lorsqu'en regagnant sa patrie il arriva au col bien connu sous le nom de « Portes ciliciennes », il jeta un regard en arrière en direction du sud et laissa échapper ces paroles : « Ô terre de Syrie, pour la dernière fois je te dis adieu[2] ! »

Le Prophète était lui-même certain que Dieu ouvrirait la Syrie aux armées de l'Islam et, soit parce qu'il pensait que l'heure était venue, soit parce qu'il désirait donner à ses troupes quelque entraînement pour la campagne du nord qui s'avérait inévitable, il annonça qu'il allait lancer une expédition contre les Byzantins et commença à rassembler l'armée la plus importante et la mieux équipée dont il ait jamais pris la tête. Jusqu'alors, il n'avait jamais divulgué d'emblée ses intentions et s'était toujours efforcé de faire ses préparatifs dans le plus grand secret. Cette fois-ci, au contraire, il n'essaya nullement de dissimuler ses activités et fit donner des ordres à La Mecque et aux tribus alliées pour que tous les soldats disponibles, avec armes et montures, soient immédiatement envoyés à Médine en vue de la campagne de Syrie.

On était au début d'octobre de l'année 630 de l'ère chrétienne. Cette époque était généralement chaude mais, cette année-là, la sécheresse avait sévi et la chaleur était encore plus étouffante qu'à l'ordinaire. Il y avait aussi à cette saison beaucoup de fruits mûrs à récolter et à consommer, ce qui faisait un deuxième motif pour ne pas désirer partir en expédition, une troisième raison étant la réputation redoutable que les légions impériales s'étaient taillée. Les hypocrites et de nombreux musulmans assez tièdes vinrent trouver le Prophète et, invoquant divers prétextes, lui demandèrent la permission de rester chez eux, exemple qui fut suivi par de nombreux Bédouins. Quatre bons croyants, dont Ka'b ibn Mâlik, deux autres Khazrajites et un Awsite, sans vraiment décider de rester chez eux ni chercher à présenter des excuses, répugnaient tant à quitter Médine à cette époque de l'année qu'ils ne purent se résoudre à faire leurs préparatifs, remettant la chose de jour en jour jusqu'au moment où

2. T. 1568.

il fut trop tard et où l'armée était partie. Dans leur majorité, cependant, les musulmans se préparèrent en toute hâte, les riches rivalisant entre eux à qui donnerait le plus d'argent. À lui seul, 'Uthmân apporta une contribution qui permit d'acheter les montures et les équipements de dix mille hommes. Pourtant, il n'y eut pas assez pour équiper tous ceux qui souhaitaient partir, et une révélation ultérieure a perpétué le souvenir des « sept pleureurs[3] », cinq Auxiliaires nécessiteux et deux Bédouins des Muzaynah et des Ghatafân, que le Prophète dut renvoyer à contrecœur parce qu'il ne pouvait leur donner de monture et dont les yeux s'étaient emplis de larmes au moment où ils le quittaient.

Quand tous les contingents bédouins furent arrivés, l'armée comptait trente mille hommes, dont dix mille cavaliers. Un camp fut établi en dehors de la ville et Abû Bakr en reçut la charge, jusqu'au moment où tout fut prêt pour le départ et où le Prophète lui-même chevaucha en tête de l'armée et en prit le commandement.

Le Prophète avait dit à 'Alî de rester pour veiller sur sa famille, mais les hypocrites firent courir le bruit que le Prophète trouvait son gendre pesant et était content d'être débarrassé de sa présence. Ce qu'entendant, 'Alî fut si peiné qu'il revêtit son armure, prit ses armes et rattrapa le Prophète à la première halte de l'armée dans l'intention de lui demander l'autorisation de l'accompagner. Il lui répéta ce que les gens disaient à son propos et le Prophète lui répondit : « Ils mentent. Je t'ai prié de rester à cause de ce que je laissais derrière moi. Retourne donc et représente-moi dans ma famille et dans la tienne. N'es-tu pas heureux, ô 'Alî, d'être pour moi comme Aaron était pour Moïse, si ce n'est qu'après moi il n'y a pas de Prophète[4] ? »

Au cours de la marche vers le nord, il arriva qu'un jour, à l'aube, le Prophète prit quelque retard pour faire son ablution. Les hommes s'étaient déjà disposés en rang pour la prière et ils attendirent le Prophète jusqu'au moment où ils craignirent que le soleil ne se levât avant qu'ils aient pu accomplir le rite. Alors, ils décidèrent que 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf leur servirait d'imâm, et ils avaient déjà accompli un cycle de prosternations quand le Prophète apparut. 'Abd ar-

3. IX, 92.
4. I. I. 897.

Rahmân s'apprêtait à se retirer pour lui céder la place, mais le Prophète lui fit signe de demeurer là où il était et lui-même alla se joindre aux fidèles. Lorsque tous eurent prononcé la formule de salutation qui marque la fin de la prière, le Prophète se releva et accomplit le cycle de prosternations qu'il avait manqué au début. Lorsqu'il eut terminé, il dit : « Vous avez bien agi, car en vérité un prophète ne meurt pas tant qu'il n'a pas accompli la prière sous la conduite d'un homme pieux appartenant à son peuple[5]. »

Pendant ce temps, à Médine, une dizaine de jours après que l'armée s'était mise en route, un des quatre croyants qui étaient restés en arrière, Abû Khaythamah le Khazrajite, se promenait dans son jardin ombragé de grands arbres par une journée de forte chaleur. Il y avait là deux cabanes ; il vit que ses épouses les avaient aspergées d'eau, avaient disposé dans chacune d'elles un repas à son intention et de l'eau qu'elles avaient mise à rafraîchir dans des jarres de terre. Il se tenait sur le seuil d'une des cabanes lorsqu'il déclara : « L'Envoyé de Dieu est exposé à l'éclat du soleil, battu par des vents chauds et Abû Khaythamah se tient dans la fraîcheur de l'ombre, devant un repas préparé pour lui, en compagnie de deux belles femmes, séjournant tranquillement dans son domaine ! » Puis, se tournant vers ses épouses, il leur dit : « Par Dieu, je n'entrerai pas dans l'une de vos cabanes tant que je n'aurai pas d'abord rattrapé le Prophète ; préparez-moi donc des provisions. » Ce qu'elles firent et, ayant sellé son chameau, il partit rapidement sur le sillage de l'armée.

Alors qu'il se trouvait environ à mi-chemin entre Médine et Jérusalem, le Prophète dit un soir à ses soldats : « Demain, si Dieu le veut, vous arriverez à la source de Tabûk. Vous n'y parviendrez que lorsque le soleil sera chaud. Que ceux qui y arriveront d'abord n'en touchent pas l'eau avant que je n'y sois arrivé moi-même. » Mais deux des premiers arrivés burent à la source et, lorsque le gros de l'armée y parvint, il ne coulait plus qu'un filet d'eau. Le Prophète réprimanda sévèrement les deux hommes, puis il dit à quelques autres de recueillir le peu d'eau qu'ils pouvaient dans le creux de leurs mains et de le verser dans une vieille outre. Lorsqu'une quantité suffisante en eut été collectée, il s'en lava les mains et le visage et versa le reste sur le rocher au-dessous duquel sourdait la source, passant ses mains sur la

5. W. 1012.

roche et priant comme Dieu voulait qu'il priât. L'eau jaillit alors avec un bruit de tonnerre et elle ne cessa plus de couler abondamment, même après que tous les hommes se furent désaltérés et rafraîchis. Le Prophète se tourna ensuite vers Mu'âdh[6] qui était à son côté et lui dit : « Il se peut, ô Mu'âdh, que tu vives assez longtemps pour voir ce lieu devenu une vallée aux nombreux jardins. » Et la chose se réalisa plus tard comme il avait dit.

Le Prophète avait été déçu et attristé par la défection des quatre croyants, notamment Abû Khaythamah, qui ne s'étaient pas mis en route avec l'armée. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis leur arrivée à Tabûk quand Abû Khaythamah vint les y rejoindre. Lorsque ce cavalier solitaire apparut à l'horizon, et avant même qu'on puisse l'identifier, le Prophète murmura, comme en prière : « Sois Abû Khaythamah ! » Lorsque l'homme se fut approché et vint le saluer, il lui dit : « Hélas pour toi, Abû Khaythamah ! » ; mais lorsque le nouveau venu lui eut raconté ce qui s'était passé, le Prophète le bénit.

L'armée resta vingt jours à Tabûk. Il apparut vite que les rumeurs concernant la menace byzantine étaient totalement dénuées de fondement. Cependant, le temps de la conquête promise de la Syrie n'était pas encore venu. Durant cette période, le Prophète passa néanmoins un traité de paix avec une communauté chrétienne et une communauté juive qui étaient établies au fond du golfe de 'Aqabah et le long de sa côte orientale. En échange d'un tribut annuel, l'État islamique leur garantissait sa protection. Le Prophète regagna ensuite Médine avec le gros de l'armée, ayant envoyé Khâlid à la tête de quatre cent vingt cavaliers à Dûmat al-Jandal, au nord-est de Tabûk. Cette importante forteresse se dressait sur la route conduisant de Médine à l'Iraq ainsi que sur une des routes menant vers la Syrie. Son chef Ukaydir, un chrétien, était à la chasse lorsqu'il fut surpris par Khâlid qui le fit prisonnier et l'amena à Médine, où il conclut une alliance avec le Prophète et entra en Islam.

6. Voir p. 497.

CHAPITRE LXXX

Après Tabûk

Comme cela avait été le cas après Badr, le retour de Tabûk fut marqué de tristesse : une autre fille du Prophète, Umm Kulthûm, était morte pendant son absence et celle de son mari. Le Prophète alla prier sur sa tombe et dit à 'Uthmân que s'il avait encore eu une fille à marier, il la lui aurait donnée comme épouse.

Ceux des hypocrites qui n'avaient pas pris part à l'expédition allèrent trouver le Prophète et lui présentèrent leurs excuses, qu'il accepta tout en leur rappelant que Dieu connaissait leurs pensées les plus secrètes. Quant aux trois croyants qui étaient restés en arrière, il leur dit de ne plus se présenter devant lui jusqu'à ce que Dieu décide de leur cas, et il interdit à quiconque de leur parler. Pendant cinquante jours, ils vécurent comme des hors-la-loi, mais, après la prière de l'aube du cinquantième jour, le Prophète annonça dans la Mosquée que Dieu leur avait pardonné. Selon les termes de la révélation qu'il venait de recevoir : *Lorsque la terre, malgré toute son étendue, se fut resserrée pour eux et lorsque leurs âmes se furent resserrées, et qu'ils eurent compris qu'il n'y a de refuge contre Dieu qu'en Dieu, Il se tourna vers eux afin qu'ils puissent se tourner vers Lui dans leur repentir. En vérité Dieu est Celui qui toujours pardonne, le Miséricordieux*[1]. Tous les fidèles se réjouirent, et beaucoup quittèrent en hâte la Mosquée pour aller annoncer aux trois hommes la bonne nouvelle. Le plus jeune d'entre eux, Ka'b ibn Mâlik, avait planté une tente dans un lieu isolé en dehors de la ville et il raconta plus tard comment, ayant entendu un cheval qui venait vers lui au galop et une voix qui lui criait « Bonne nouvelle, Ka'b ! », il était

1. IX, 118.

CHAPITRE LXXX

Après Tabûk

Comme cela avait été le cas après Badr, le retour de Tabûk fut marqué de tristesse : une autre fille du Prophète, Umm Kulthûm, était morte pendant son absence et celle de son mari. Le Prophète alla prier sur sa tombe et dit à 'Uthmân que s'il avait encore eu une fille à marier, il la lui aurait donnée comme épouse.

Ceux des hypocrites qui n'avaient pas pris part à l'expédition allèrent trouver le Prophète et lui présentèrent leurs excuses, qu'il accepta tout en leur rappelant que Dieu connaissait leurs pensées les plus secrètes. Quant aux trois croyants qui étaient restés en arrière, il leur dit de ne plus se présenter devant lui jusqu'à ce que Dieu décide de leur cas, et il interdit à quiconque de leur parler. Pendant cinquante jours, ils vécurent comme des hors-la-loi, mais, après la prière de l'aube du cinquantième jour, le Prophète annonça dans la Mosquée que Dieu leur avait pardonné. Selon les termes de la révélation qu'il venait de recevoir : *Lorsque la terre, malgré toute son étendue, se fut resserrée pour eux et lorsque leurs âmes se furent resserrées, et qu'ils eurent compris qu'il n'y a de refuge contre Dieu qu'en Dieu, Il se tourna vers eux afin qu'ils puissent se tourner vers Lui dans leur repentir. En vérité Dieu est Celui qui toujours pardonne, le Miséricordieux*[1]. Tous les fidèles se réjouirent, et beaucoup quittèrent en hâte la Mosquée pour aller annoncer aux trois hommes la bonne nouvelle. Le plus jeune d'entre eux, Ka'b ibn Mâlik, avait planté une tente dans un lieu isolé en dehors de la ville et il raconta plus tard comment, ayant entendu un cheval qui venait vers lui au galop et une voix qui lui criait « Bonne nouvelle, Ka'b ! », il était

1. IX, 118.

tombé en prosternation devant Dieu, car il ne pouvait y avoir pour lui qu'une seule bonne nouvelle. S'étant ensuite rendu à la Mosquée, « je saluai le Prophète, dit-il, et à ce moment son visage rayonna de joie et il me dit : "Réjouis-toi du meilleur jour qui t'ait été donné depuis que ta mère t'a enfanté ! – Est-ce que cela vient de toi, ô Envoyé de Dieu, lui demandai-je, ou cela vient-il de Dieu ? – Cela vient de Dieu", répondit-il. Lorsque le Prophète se réjouissait d'une bonne nouvelle, son visage avait toujours l'éclat de la lune[2] ».

Depuis son entrée en Islam, Mâlik, le chef des Hawâzin, n'était pas resté inactif. Les Bani Thaqîf pouvaient bien continuer à s'enorgueillir de l'invulnérabilité des défenses de Tâ'if, ils se trouvaient en fait entourés de tous côtés, et loin à la ronde, par des communautés musulmanes, et leurs caravanes risquaient toujours de se faire attaquer et dépouiller. Ils ne pouvaient pas même envoyer paître leurs chameaux et leurs moutons sans risquer que les animaux soient capturés par les hommes de Mâlik qui, en outre, avaient proclamé qu'ils mettraient à mort tout membre des Thaqîf qui tomberait entre leurs mains à moins qu'il ne renonce à son polythéisme. Quelques mois s'étant écoulés ainsi, les Thaqîf décidèrent qu'ils n'avaient d'autre parti que d'envoyer une délégation au Prophète pour lui dire qu'ils étaient prêts à accepter l'Islam et lui demander un document garantissant qu'eux-mêmes, leurs animaux et leurs terres seraient en sécurité.

L'armée était revenue de Tabûk au début du mois de Ramadân, et c'est au cours de ce même mois que la délégation arriva de Tâ'if. Elle fut reçue avec hospitalité et une tente fut dressée pour elle non loin de la Mosquée. Il allait de soi que, si les Thaqîf entraient en Islam, leur territoire serait placé sous la protection de l'État islamique. Le Prophète rejeta cependant quelques-unes de leurs requêtes accessoires. Ils lui demandèrent de pouvoir conserver al-Lât sans qu'elle soit détruite pendant trois ans puis, devant le refus du Prophète, ils ramenèrent leur demande à deux ans, puis à une année et, finalement, à un mois, répit qui leur fut également refusé. Ils lui demandèrent alors de ne pas les obliger à détruire leurs idoles de leurs propres mains et de les dispenser de dire les cinq prières quotidiennes. Le Prophète insista pour qu'ils prient, disant : « Il n'y

2. I. I. 912.

a pas de bien dans une religion qui ne possède pas de prière canonique. » Il les dispensa cependant d'avoir à détruire eux-mêmes leurs idoles et ordonna à Mughîrah, le neveu de 'Urwah, de repartir avec la délégation pour aller détruire al-Lât, en se faisant accompagner, à partir de La Mecque, par Abû Sufyân qui l'aiderait dans sa mission.

Après être entrés en Islam, les délégués jeûnèrent les derniers jours de Ramadân et quittèrent ensuite Médine pour regagner Tâ'if. Abû Sufyân se joignit au groupe à La Mecque, mais ce fut Mughîrah à lui seul qui détruisit al-Lât. Son clan avait pris certaines mesures pour le protéger, craignant qu'il ne subisse le même sort que 'Urwah ; mais personne ne chercha à venger la déesse, en dépit des lamentations d'une foule de femmes qui pleuraient sa perte.

Parmi ceux qui s'affligèrent le plus de la reddition de Tâ'if il y avait deux hommes qui n'étaient ni des citoyens de la ville ni des dévots de sa « dame ». Lorsque le Prophète avait marché sur La Mecque, Abû 'Amir, le père de Hanzalah, et Wahshî, le lanceur de javelot, s'étaient tous les deux réfugiés à Tâ'if, la forteresse réputée inexpugnable. Mais, désormais, où pouvaient-ils trouver un refuge ? Abû 'Amir s'enfuit en Syrie où il mourut, « fugitif, seul et sans foyer », accomplissant ainsi la malédiction qu'il avait inconsidérément attirée sur lui-même[3]. Quant à Wahshî, il était encore en train d'hésiter sur l'endroit où il pourrait se rendre lorsqu'un habitant de la ville l'assura que le Prophète ne ferait pas mettre à mort quiconque entrerait en Islam. Il se rendit donc à Médine et alla trouver le Prophète devant qui il prononça formellement son témoignage de foi. À ce même moment, un des croyants qui étaient présents reconnut en lui celui qui avait tué Hamzah et s'écria : « Ô Envoyé de Dieu, c'est Wahshî ! – Laissez-le en paix, dit le Prophète, car l'Islam d'un seul homme m'est plus cher que la mort de mille incroyants. » Puis son regard se posa sur le visage noir qui était devant lui : « Es-tu vraiment Wahshî ? » lui demanda-t-il et, lorsque l'homme lui eut confirmé son identité, il ajouta : « Assieds-toi et raconte-moi comment tu as tué Hamzah. » Lorsque l'homme au javelot eut terminé son récit, le Prophète lui dit : « Hélas, retire ton visage de devant mes yeux et désormais ne te montre plus à moi ! »[4].

3. Voir p. 214.
4. I. I., 566.

Quant au cousin d'Abû 'Amir, Ibn Ubayy, il tomba gravement malade au cours du mois qui suivit Tabûk et, quelques semaines plus tard, il s'avéra qu'il allait mourir. Les sources traditionnelles ont retenu des versions différentes à propos de l'état d'âme dans lequel il se trouvait au moment de sa mort, mais toutes sont unanimes à dire que le Prophète conduisit pour lui la prière des morts et pria sur sa tombe lorsqu'il eut été enseveli. Selon une des traditions, le Prophète avait déjà pris sa place pour dire la prière lorsque 'Umar s'avança vers lui et protesta contre le fait qu'un hypocrite puisse bénéficier d'une telle grâce. En souriant, le Prophète lui répondit : « Prends ta place derrière moi, 'Umar. Le choix m'a été donné, et j'ai choisi. Il m'a été dit : *Demande le pardon pour eux, ou ne le demande pas, même si tu demandes pour eux le pardon soixante-dix fois, Dieu ne leur pardonnera pas*[5]. Et si je savais que Dieu lui pardonnerait quand je prierais plus de soixante-dix fois, j'augmenterais certes le nombre de mes supplications[6]. » Le Prophète conduisit alors la prière et marcha derrière le cercueil jusqu'au cimetière où il resta un moment près de la tombe. Peu de temps après fut révélé le verset qui se réfère aux hypocrites : *Et ne prie jamais la prière des morts sur l'un d'eux lorsqu'il meurt, ni te tiens près de sa tombe, car, certes, ils ont renié Dieu et Son Envoyé, et ils sont morts dans l'iniquité*[7]. Toutefois, selon d'autres traditions[8], ce verset avait déjà été révélé et faisait partie de la révélation qui était venue immédiatement après le retour de Tabûk. Il ne pouvait d'ailleurs plus s'appliquer à Ibn Ubayy, car le Prophète s'était rendu auprès de lui lorsqu'il était malade et avait constaté que l'approche de la mort l'avait transformé. Il avait demandé au Prophète de lui faire don d'un vêtement lui appartenant afin qu'il puisse lui servir de linceul, ainsi que d'accompagner son corps jusqu'à la tombe, ce à quoi le Prophète avait consenti. Il avait encore ajouté les paroles suivantes : « Ô Envoyé de Dieu, j'espère que tu prieras à côté de mon cercueil et que tu demanderas pardon à Dieu pour mes péchés. » À cela également, le Prophète avait consenti et, après sa mort, il avait agi selon

5. IX, 80.
6. I. I. 927.
7. IX, 84.
8. Mirkhond, *Rawdat as-Safâ'*, II, vol. 2, p. 671-672, qui cite des sources plus anciennes. Voir aussi B. XXIII, 76.

ce qu'il avait promis. 'Abd Allâh, le fils du mort, était présent durant tout ce temps.

Thaqîf ne fut pas la seule tribu à envoyer des délégués au Prophète. De nombreux émissaires arrivèrent à Médine de toute l'Arabie au cours de cette année, la neuvième de l'Hégire, que l'on appela l'« Année des députations ». Il en vint, notamment, de différentes parties du Yémen, apportant des lettres par lesquelles quatre princes himyarites annonçaient leur acceptation de l'Islam et leur rejet du polythéisme et de ses adhérents. Le Prophète leur répondit chaleureusement, soulignant les obligations de l'Islam, les priant de bien traiter les messagers qu'il enverrait pour collecter les taxes dues par les musulmans, les chrétiens et les juifs, et précisant qu'« un juif ou un chrétien qui conserve sa religion n'en sera pas détourné mais devra payer la capitation... et bénéficiera de la protection de Dieu et de Son Envoyé[9] ». Un verset récemment révélé avait dit à propos des différences entre religions : *Pour chacun nous avons fixé une loi et une voie ; et si Dieu*[10] *l'avait voulu Il aurait pu faire de vous un seul peuple... Rivalisez donc les uns les autres en bonnes œuvres. À Dieu vous serez tous ramenés et Il vous fera alors connaître les choses sur lesquelles vous aviez des divergences*[11].

Toutes les députations n'obtinrent pas des résultats concluants. 'Amir ibn Tufayl, l'homme qui portait la responsabilité du massacre perpétré à Bi'r Ma'ûnah, était devenu le chef des Bani 'Amir et, pressé par les gens de sa tribu, il se rendit à Médine. Lui-même, pourtant, était arrogant, et il demanda qu'en compensation de son entrée en Islam le Prophète le désigne comme son successeur. « Cela ne sera ni pour toi ni pour ton peuple, répondit le Prophète. – Alors, donne-moi les habitants des tentes et garde pour toi les villageois, repartit 'Amir. – Cela non plus, dit le Prophète, mais dans ta main je mettrai les rênes de la cavalerie, car tu es un excellent cavalier. » Cela, cependant, ne suffisait pas au chef bédouin qui s'exclama dédaigneusement : « Je n'aurai donc rien ? » ajoutant alors qu'il s'éloignait : « Je remplirai le pays entier de cavaliers et de fantassins

9. I. I. 956.
10. Voir p. 88, n. 7.
11. V, 48.

qui se dresseront contre toi. » Lorsqu'il s'en fut allé, le Prophète pria : « Ô Dieu, guide les Bani 'Amir et délivre l'Islam de 'Amir, le fils de Tufayl. » 'Amir fut atteint d'un abcès et mourut avant même d'être arrivé chez lui. Sa tribu envoya par la suite une autre députation et un pacte fut enfin signé. Le poète Labîd faisait partie de la délégation et il entra à ce moment en Islam. On rapporte qu'il avait eu l'intention de renoncer désormais à la poésie, disant : « En échange, Dieu m'a donné le Coran. » Il n'en continua pas moins à composer des poèmes jusqu'à sa mort, mettant son talent au service de la religion.

L'époque du Pèlerinage approchait et le Prophète désigna Abû Bakr pour le conduire. Celui-ci quitta Médine avec trois cents pèlerins, mais il ne s'était guère écoulé de temps que le Prophète reçut une révélation qu'il était important de communiquer à tous les pèlerins, tant musulmans que polythéistes, se rendant à La Mecque : « Personne ne sera mon messager, déclara le Prophète, sinon un homme appartenant aux gens de ma maison », et il dit à 'Alî d'aller en toute hâte rejoindre les pèlerins. Il devait leur réciter les versets révélés dans la vallée de Mina, et il devait annoncer qu'après cette année-là personne ne serait autorisé à faire nu les tournées de la Maison sainte et que, pour les idolâtres, ce pèlerinage serait le dernier.

Lorsque 'Alî eut rattrapé la troupe des pèlerins, Abû Bakr lui demanda s'il venait pour en prendre le commandement. 'Alî répondit qu'il se plaçait sous ses ordres et tous deux cheminèrent de conserve, Abû Bakr conduisant les prières et prêchant les sermons. Le jour de la Fête, alors que tous les pèlerins étaient rassemblés dans la vallée de Mina pour le sacrifice des animaux, 'Alî proclama le Message divin. En substance, il disait que les idolâtres avaient quatre mois de répit pour aller et venir à leur guise en sécurité, mais qu'ensuite Dieu et Son Envoyé seraient libres de toute obligation envers eux. La guerre leur était déclarée et ils seraient tués ou faits captifs partout où on les trouverait[12]. Deux exceptions étaient accordées : pour les idolâtres ayant conclu un traité particulier avec le Prophète et en

12. Le caractère rigoureux de ce message, qui figure au début de la sourate du Repentir (IX), est souligné par le fait que cette sourate est la seule de tout le Coran qui ne s'ouvre pas par la *basmalah*, la formule *Bismi Llâhi r-Rahmâni r-Rahîm* qui contient les Noms de Miséricorde.

ayant respecté fidèlement les clauses, le traité resterait valide pendant toute la durée prévue ; et pour un idolâtre qui demanderait protection, celle-ci lui serait accordée et il serait conduit en un lieu où sa sécurité serait assurée, non sans avoir été d'abord instruit dans l'Islam. Un des versets paraissait s'adresser spécialement aux récents convertis de La Mecque qui pouvaient craindre que l'exclusion des idolâtres ne les prive pas seulement de bonnes occasions de commercer, mais également de beaucoup de riches présents : *Ô vous qui croyez, les idolâtres sont impurs. Ne souffrez donc pas qu'ils approchent de la Mosquée inviolable après cette présente année. Et si vous craignez l'indigence, Dieu vous enrichira de Sa Richesse. Dieu certes est Omniscient, infiniment Sage*[13].

Le Prophète demeura chez lui pendant la quasi-totalité de l'année suivante, qui était la dixième depuis son émigration. Ibrâhîm marchait déjà et commençait à parler. Hasan et Husayn avaient maintenant une petite sœur nommée Zaynab, comme sa tante, et Fâtimah attendait un quatrième enfant. Les autres intimes de la maisonnée du Prophète étaient les trois fils de Ja'far, qui étaient devenus les beaux-fils d'Abû Bakr depuis que celui-ci avait épousé leur mère Asmâ', laquelle attendait également un enfant. La sœur d'Asmâ', Umm al-Fadl, était particulièrement chère au Prophète. À La Mecque, déjà, il avait coutume de lui rendre souvent visite et, depuis que 'Abbâs était venu s'installer à Médine, le Prophète venait souvent le voir, lui et sa femme. Fadl, leur fils aîné de qui sa mère tenait son surnom, était parvenu à l'âge d'homme et paraissait doué de nombreuses qualités. Une fois au moins, lorsque c'était au tour de Maymûnah d'héberger le Prophète, elle invita Fadl, son neveu, à demeurer chez elle.

Des députations continuaient à venir comme l'année précédente, et il en arriva une composée de chrétiens du Najrân désireux de conclure un pacte avec le Prophète. Ils appartenaient au rite byzantin et, dans le passé, avaient reçu d'importantes subventions de Constantinople. Les délégués, au nombre de soixante, furent reçus par le Prophète dans la Mosquée et, lorsque arriva le moment de leur prière, le Prophète les autorisa à prier dans le Sanctuaire, ce qu'ils firent en se tournant vers l'est.

13. IX, 28.

Lors des audiences qui eurent lieu durant leur séjour, de nombreux points de doctrine furent abordés, dont certains concernant la personne de Jésus donnèrent lieu à certaines divergences entre eux et le Prophète. C'est alors que descendit la Révélation : *En vérité, il en est de Jésus auprès de Dieu comme d'Adam. Il le créa de poussière*[14], *puis il lui dit : « Sois ! » et il fut. La vérité vient de ton Seigneur ; ne sois donc pas de ceux qui doutent. À quiconque voudrait en disputer avec toi après la connaissance qui t'a été donnée, dis : venez donc, et appelons nos fils et vous vos fils, nos femmes et vous vos femmes, nous-mêmes et vous-mêmes. Puis nous ferons une exécration réciproque, appelant la malédiction de Dieu sur ceux qui mentent*[15]. Le Prophète récita cette révélation aux chrétiens et les invita à se réunir avec lui et sa famille afin de régler leur différend de la façon qui venait d'être suggérée. Les chrétiens répondirent qu'ils allaient y réfléchir et, le jour suivant, lorsqu'ils arrivèrent chez le Prophète, ils trouvèrent 'Alî qui se tenait à son côté, tandis que Fâtimah et ses deux enfants étaient debout derrière lui. Le Prophète portait un ample manteau et il l'écarta assez largement pour pouvoir les envelopper tous, et lui avec. C'est pour cette raison que ces cinq personnes sont mentionnées avec respect comme « les gens du manteau ». Quant aux chrétiens, ils déclarèrent qu'ils n'étaient pas disposés à pousser ce conflit d'opinion jusqu'à prononcer une exécration. Le Prophète conclut avec eux un traité à des conditions favorables selon lesquelles ils bénéficieraient, moyennant le paiement d'impôts, de la pleine protection de l'État islamique, tant pour leurs personnes que pour leurs églises et leurs autres possessions.

Le bonheur sans nuages qui avait été celui des premiers mois de l'année prit fin avec la maladie d'Ibrâhîm. Il apparut bientôt que l'enfant ne survivrait pas. Il était soigné par sa mère et par Sîrîn, la sœur de celle-ci. Le Prophète venait continuellement le voir et se trouvait près de lui au moment de sa mort. Quand l'enfant rendit son dernier soupir, le Prophète le prit dans ses bras et les larmes coulèrent de ses yeux. Il avait interdit les lamentations bruyantes, d'où certains

14. Les mots « dans le sein de sa mère » doivent être sous-entendus ici, car il n'est nullement question que Jésus ait été créé sous une forme pleinement développée, comme le fut Adam. Le parallèle entre les deux créations réside dans le fait qu'il y a eu, dans un cas comme dans l'autre, intervention divine directe.

15. Cor. III, 59-61.

avaient conclu qu'il fallait s'abstenir de toutes manifestations de tristesse au moment d'un deuil, et cette idée erronée subsistait encore dans de nombreux esprits. « Ô Envoyé de Dieu, s'étonna 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf qui était présent, c'est là ce que tu nous as défendu. Lorsque les musulmans te verront pleurer, ils pleureront aussi. » Le Prophète continua à pleurer et, lorsqu'il fut en mesure de parler, il dit : « Ce n'est pas ceci que j'ai interdit. Ce sont là les signes de la tendresse et de la pitié, et celui qui ne ressent pas de pitié, il ne lui sera pas témoigné de pitié. Ô Ibrâhîm, si ce n'était que la promesse de la réunion est certaine, et si ce n'était pas là le chemin que tous doivent parcourir, et si ce n'était que le dernier d'entre nous doive rattraper le premier, en vérité nous te pleurerions avec une affliction plus grande encore ! Et pourtant, le chagrin nous a frappés à cause de toi, ô Ibrâhîm ! L'œil pleure, et le cœur souffre, et ce n'est pas offenser le Seigneur que de parler ainsi »[16].

Il adressa à Mâriyah et à Sîrîn des paroles de réconfort, leur donnant l'assurance qu'Ibrâhîm était au Paradis. Les ayant ensuite quittées pendant un bref moment, il revint avec 'Abbâs et Fadl. Le jeune homme lava le corps et l'enveloppa dans son linceul tandis que le Prophète et Abbâs, assis, le regardaient. Ils le portèrent ensuite au cimetière dans son petit cercueil. Le Prophète conduisit la prière des morts et pria de nouveau pour son fils au bord de la tombe où Usâmah et Fadl avaient descendu le corps. Lorsqu'il eut été recouvert de terre, le Prophète resta encore un moment près de la tombe et, demandant qu'on lui apportât une outre d'eau, il en fit asperger le contenu sur la terre. Celle-ci n'avait pas été également tassée, et le Prophète en fit la remarque : « Lorsque vous faites quelque chose, faites-le à la perfection. » Et, lissant la terre avec sa main, il commenta son propre geste en ces termes : « Cela ne fait ni bien ni mal, mais soulage l'âme de l'affligé »[17].

Maintes fois déjà, le Prophète avait souligné la nécessité de rechercher la perfection dans tout acte terrestre, de même qu'il avait insisté pour que cette recherche soit détachée et libre de tout intérêt mondain. C'est à 'Alî que la tradition attribue le mérite d'avoir résumé cet enseignement du Prophète en ces termes : « Fais pour ce monde

16. I. S. I/1, 88-89.
17. *Ibid.*

comme si tu devais vivre toujours, et fais pour l'autre monde comme si tu devais mourir demain. » Être toujours prêt à quitter ce monde, c'est en être détaché. Comme l'a dit le Prophète : « Sois en ce monde comme un étranger ou comme un passant[18]. »

Le jour même de la mort d'Ibrâhîm, peu de temps après son ensevelissement, il y eut une éclipse de soleil ; mais lorsque certains l'attribuèrent au deuil qu'avait subi le Prophète, il leur dit : « Le soleil et la lune sont deux signes parmi les signes de Dieu. Leur lumière n'est obscurcie par la mort de quiconque. Si vous voyez leur lumière s'éclipser, priez jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur clarté[19]. »

18. B. LXXXI, 3.
19. I. S., *ibid.*

CHAPITRE LXXXI

Les degrés

Les motifs spirituels n'occupaient qu'une place minime dans un grand nombre des conversions qui avaient maintenant lieu. Bientôt descendit la révélation suivante : *Les Arabes du désert disent : nous avons la foi. Dis-leur : vous n'avez pas la foi, dites plutôt « nous nous soumettons »*, *car la foi n'est pas encore entrée dans vos cœurs. Et si vous obéissez à Dieu et à Son Envoyé, Il ne vous retirera pas la récompense de vos actions*[1].

Ce verset venait compléter la hiérarchie des degrés de l'Islam en définissant le degré le plus bas, celui de la soumission sans la foi. Les degrés supérieurs, ceux de la foi proprement dite, sont mentionnés sous forme allusive dans le verset de la Lumière qui avait été révélé au Prophète quelques mois avant la trêve de Hudaybiyah. Dieu est Lumière, *Allâhu Nûr*, et ce Nom divin équivaut plus ou moins à Ses deux autres Noms : le Vrai et le Connaissant. Le Vrai est l'objet de la connaissance, l'un et l'autre étant Lumière, sans laquelle il ne peut y avoir que la double obscurité de l'erreur et de l'ignorance. La Lumière est une, mais elle se manifeste avec différents degrés d'intensité à travers la création, des degrés de transparence spirituelle qui sont le rayonnement du Vrai, et des degrés de foi qui sont le rayonnement de la Connaissance. Le Coran dit constamment de lui-même et des autres Messages révélés qu'ils sont « Lumière », et l'on pourrait à juste titre le nommer « le Livre de la Lumière » puisque l'illumination, au sens de ce qui confère la direction spirituelle et la foi, constitue l'un de ses thèmes principaux. Ainsi, le verset de la Lumière, qui décrit symboliquement une série

1. XLIX, 14.

d'enveloppes ou de récipients éclairés par la Lumière divine, peut être interprété comme traitant de quatre degrés d'illumination :

> *Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. Sa lumière est comme une niche dans laquelle se trouve une lampe. La lampe est dans un verre ; le verre est comme une planète brillante. Il est allumé par un arbre béni, un olivier qui n'est ni de l'orient ni de l'occident. Son huile est prête à éclairer bien que le feu ne l'ait pas touchée. Lumière sur lumière. Dieu guide vers Sa Lumière qui Il veut ; et Dieu propose des symboles aux hommes ; et Dieu est Omniscient*[2].

Ainsi trouve-t-on, en ordre ascendant, la niche qui est illuminée mais n'est pas lumineuse en elle-même, puis le verre cristallin, puis la splendeur de l'huile et, enfin, la flamme elle-même. Lorsqu'il parle, comme dans ce verset, des symboles que Dieu propose à l'homme, le Coran ajoute souvent que leur raison d'être est d'amener les hommes à la méditation[3]. Et c'est ainsi que le verset de la Lumière est lui-même tout entier une invitation à méditer.

Selon plusieurs des premiers commentateurs du Coran, la niche représente la poitrine de l'homme qu'habite la foi, et le verre lumineux est son cœur. 'Abd Allâh, le fils de 'Abbâs, a déclaré vers la fin de sa vie, peut-être en rapportant un enseignement que son père avait recueilli du Prophète lui-même : « La direction de Dieu dans le cœur du croyant est comme l'huile pure qui brille avant que le feu ne l'ait touchée, et lorsque le feu l'a touchée, elle ne cesse de croître en splendeur. C'est ainsi qu'est le cœur du croyant : il agit sous une direction jusqu'à ce que la connaissance lui soit donnée. »

Si le verset de la Lumière ne contient que des références implicites aux degrés, il y a dans le Coran d'autres versets qui établissent des classifications plus explicites entre les hommes. Ainsi, dans une des premières sourates révélées[4], l'humanité est divisée en trois groupes : *ceux de la droite, ceux de la gauche et les plus avancés. Ceux de la droite* sont les sauvés, *ceux de la gauche* sont les damnés. Quant aux *plus avancés*, ceux qui occupent le degré le plus élevé, que l'on appelle aussi *les esclaves de Dieu*[5], il est dit d'eux qu'ils

2. XXIV, 35.
3. LIX, 21.
4. LVI, 7-40.
5. LXVI, 6 ; LXXXIX, 29. Le Coran emploie l'expression *esclaves de Dieu* dans

sont *rapprochés de Dieu*, qualificatif qui est également appliqué aux Archanges lorsqu'on veut les distinguer des Anges. D'autres révélations, également parmi les premières, ont introduit dans la hiérarchie des croyants un degré supplémentaire qui est celui des *justes*, lesquels se situent entre *les plus avancés* et *ceux de la droite*, la relation entre ces trois catégories pouvant être déduite de ce que le Coran dit des bénédictions qui leur sont réservées au Paradis. Alors que *ceux de la droite* reçoivent comme boisson une *eau pure qui coule*, seuls *les plus avancés* ont directement accès aux fontaines sublimes, *les justes* recevant une boisson qui a été mélangée à l'une ou l'autre de ces fontaines[6], ce qui laisse penser qu'ils aspirent à rejoindre *les plus avancés*.

Qu'il existe une hiérarchie de degrés découle aussi de ce que la Révélation dit au sujet du cœur. Parlant de la majorité des hommes, il est dit : *Ce ne sont pas les yeux qui sont aveugles, mais aveugles sont les cœurs à l'intérieur des poitrines*[7]. Le Prophète, en revanche, à l'instar d'autres prophètes avant lui, disait que son cœur était éveillé, ce qui veut dire que l'œil de son cœur était ouvert. C'est là une caractéristique qui, selon le Coran, peut aussi être partagée par d'autres, ne serait-ce que dans une moindre mesure, car la Parole de Dieu s'adresse parfois directement à *ceux qui ont des cœurs*[8]. La Tradition rapporte que le Prophète a dit d'Abû Bakr : « Il ne vous surpasse pas parce qu'il jeûne et qu'il prie beaucoup, mais il vous surpasse par quelque chose qui est fixé dans son cœur[9]. »

Le Prophète parlait souvent de la supériorité de quelques-uns de ses disciples sur d'autres. Un jour, à La Mecque, au moment de la victoire, Khâlid s'était mis en colère contre 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf qui lui avait fait un reproche, et le Prophète qui était présent lui dit : « Doucement, Khâlid, laisse mes Compagnons en paix ; car même si tu possédais le mont Uhud tout en or et si tu le dépensais

---

deux sens, dont l'un est totalement inclusif, même Satan étant alors Son esclave, et l'autre très restrictif, comme c'est le cas dans les versets cités ici, de même que dans le suivant, où Dieu s'adresse à Satan en disant : *quant à Mes esclaves, sur eux tu n'as pas de pouvoir* (XVII, 65).

6. LXXVI, 5 ; LXXXIII, 27.
7. XXII, 46. Voir aussi p. 153.
8. XII, 111 ; XIII, 19, etc.
9. Al-Hakîm at-Tirmidhî, *Nawâdir al-usûl*.

dans le sentier de Dieu, ton mérite n'atteindrait pas celui d'aucun de mes Compagnons[10]. »

Aux termes de la Révélation, les différences entre un degré et l'autre sont plus marquées dans le monde à venir que dans le monde terrestre : *Considère comment nous avons placé certains d'entre eux au-dessus de certains autres ; en vérité, l'Au-delà a des degrés plus vastes et des supériorités plus grandes*[11]. Le Prophète a dit également : « Les gens du Paradis contempleront le haut lieu qui est au-dessus d'eux comme ils contemplent maintenant la planète brillante[12] sur l'horizon oriental ou occidental[13]. » Les disparités entre les hommes se reflétaient aussi dans la façon dont le Prophète leur transmettait ses enseignements, en réservant certains à la minorité à même de les comprendre. Abû Hurayrah a dit : « J'ai conservé dans ma mémoire deux trésors de connaissance que j'ai reçus de l'Envoyé de Dieu. L'un, je l'ai divulgué, mais si je divulguais l'autre, vous couperiez cette gorge[14] », et, ce disant, il montrait sa propre gorge.

Durant la marche qui les ramenait à Médine après les victoires de La Mecque et de Hunayn, le Prophète déclara à quelques-uns de ses Compagnons : « Nous sommes revenus de la petite Guerre sainte vers la grande Guerre sainte. » L'un d'entre eux lui ayant demandé : « Qu'est-ce que la grande Guerre sainte, ô Envoyé de Dieu ? » il répondit : « C'est la guerre contre l'âme »[15]. L'âme de l'homme déchu est divisée contre elle-même. De son aspect le plus bas, le Coran dit : *En vérité, l'âme commande le mal*[16]. Quant à la meilleure partie de l'âme, c'est-à-dire la conscience, le Coran la nomme *l'âme qui censure constamment*[17], et c'est elle qui mène la grande Guerre sainte, avec l'aide de l'Esprit, contre l'âme inférieure.

Enfin, il y a le degré de *l'âme apaisée*, c'est-à-dire de l'âme intégrale lorsqu'elle n'est plus divisée contre elle-même, lorsqu'elle a gagné la grande bataille. Telles sont les âmes de ceux qui ont

10. I. I. 853.
11. XVII, 21.
12. Vénus.
13. M. LI, 4.
14. B. III, 42.
15. Bayhaqî, *Zuhd*.
16. XII, 53.
17. LXXV, 2.

atteint le degré le plus élevé, celui des *plus avancés, les esclaves de Dieu, les proches.* Le Coran s'adresse à cette âme parfaite en ces termes : *Ô âme apaisée, retourne à ton Seigneur, satisfaite de Lui comme Il est satisfait de toi*[18]*. Entre parmi Mes esclaves. Entre dans mon Paradis*[19]. La double nature de cette bénédiction rappelle que le Coran promet deux paradis à l'âme bénie, et elle rappelle aussi que le Prophète a fait référence à l'état ultime qui serait le sien en le décrivant comme « la rencontre avec mon Seigneur et le Paradis ». Celui-ci correspond, pour *l'âme apaisée*, à l'entrée *parmi Mes esclaves*, laquelle est la condition de la rencontre suprême qui, elle, correspond à l'entrée dans *Mon Paradis*, le Paradis de Dieu, qui n'est autre que le *Ridwân.* Ces récompenses célestes sont ainsi décrites dans un verset qui venait d'être révélé : *Dieu a promis aux croyants et aux croyantes des jardins sous lesquels couleront des ruisseaux et où ils demeureront immortels, de belles demeures dans les Paradis d'Éden. Mais la Satisfaction* (Ridwân) *de Dieu est plus grande. C'est là la Béatitude infinie*[20].

Le Prophète a aussi parlé du degré suprême dans la mesure où il peut être atteint pendant la vie terrestre, et cette parole fait partie de celles qu'on nomme les « traditions sacrées » *(hadîth Qudsî)* parce que c'est Dieu qui parle alors directement par la bouche du Prophète : « Mon esclave ne cesse de s'approcher de Moi par des dévotions librement décidées jusqu'à ce que Je l'aime ; et lorsque Je l'aime, Je suis l'ouïe par laquelle il entend, et la vue par laquelle il voit, et la main par laquelle il saisit, et le pied sur lequel il marche[21]. »

La principale dévotion volontaire est *dhikr Allâh*, expression que l'on peut traduire par « remémoration de Dieu » ou « invocation de Dieu ». Dans un des premiers versets révélés, le Prophète avait reçu cet ordre : *Invoque le Nom de ton Seigneur et consacre-toi à Lui avec une dévotion totale*[22]. Par la suite, un autre verset déclara : *Certes la prière rituelle préserve de l'iniquité et des actions blâmables ; mais la remémoration de Dieu est plus grande*[23]. Faisant

18. Autrement dit, avec un *Ridwân* réciproque (voir p. 162).
19. LXXXIX, 27-30.
20. IX, 72.
21. B. LXXXI, 37.
22. LXXIII, 8.
23. XXIX, 45.

allusion à la cécité du cœur et à sa guérison, le Prophète a dit : « Pour toute chose il existe un moyen d'enlever la rouille, et ce qui polit le cœur c'est la remémoration (l'invocation) de Dieu [24]. » Et lorsqu'on lui demanda qui Dieu placerait au rang le plus élevé le Jour de la Résurrection, il répondit : « Les hommes et les femmes qui pratiquent beaucoup l'invocation de Dieu. » Et quelqu'un ayant voulu savoir si ceux-ci seraient placés au-dessus même de ceux qui auraient combattu dans le sentier de Dieu, il répondit : « Celui qui aura invoqué Dieu occupera un degré encore plus excellent que celui qui aura manié l'épée au milieu des infidèles et des idolâtres jusqu'à ce qu'elle soit brisée et ensanglantée [25]. »

24. Bayhaqî, *Da'awât.*
25. Tir. XLV.

CHAPITRE LXXXII

L'avenir

Le Prophète a dit : « Les meilleurs de mon peuple sont ceux de ma génération ; puis ceux qui viendront après eux ; puis ceux qui viendront après eux [1] », et il tirait grande joie d'avoir dans sa génération des hommes remarquables, ceux qu'il considérait comme ses Compagnons. À dix d'entre eux qui lui rendaient un jour visite, il promit le Paradis. C'étaient : Abû Bakr, 'Umar, 'Uthmân, 'Alî, 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf, Abû 'Ubaydah, Talhah, Zubayr, Sa'd de Zuhrah et Sa'îd, le fils de Zayd le Hanîf. Il avait déjà donné cette assurance auparavant à quelques-uns d'entre eux, et les livres où sont recueillies ses paroles ont consigné de nombreuses expressions de louange qu'il adressa aux « Dix » réunis dans cette promesse, ainsi qu'à d'autres à qui il avait également annoncé l'entrée au Paradis, par exemple lorsqu'il avait affirmé : « Il y en a trois que le Paradis aspire à recevoir : 'Alî, 'Ammâr [2] et Salmân [3]. » À Fâtimah il avait dit : « Tu es la plus élevée parmi les femmes du Paradis, à l'exception de la Vierge Marie, fille de 'Imrân [4]. » Comme pour prédire le rôle très important qui serait dévolu à 'Alî comme l'un des principaux transmetteurs de sa sagesse aux générations futures, le Prophète déclara : « Je suis la cité de la connaissance et 'Alî en est la porte [5] » ; et il dit d'une façon plus générale : « Mes Compagnons sont semblables aux étoiles : quel que soit celui que vous suiviez, vous serez bien guidés [6]. »

1. B. LXII, 1.
2. Voir p. 139.
3. Tir. XLVI, 33.
4. A. H. III, 64. Le Coran rapporte comment les Anges dirent à Marie : *Il (Dieu) t'a choisie au-dessus de toutes les femmes des mondes* (III, 42).
5. Tir. XLVI, 20.
6. F. XXVI, Manâqib as-Sahâbah.

En revenant de Tabûk, les hommes se disaient entre eux que l'heure des batailles était maintenant terminée, et cette impression se trouva si bien confirmée par l'afflux des diverses délégations qui se poursuivit durant toute la dixième année que de nombreux croyants commencèrent à vendre leurs armes et leurs armures. Lorsque le Prophète eut vent de ce comportement, il l'interdit en disant : « Il y a parmi mon peuple un groupe qui ne cessera de se battre pour la vérité jusqu'à la venue de l'Antéchrist. » Il dit aussi : « Si vous saviez ce que je sais, vous ririez peu et pleureriez beaucoup[7] », et encore : « Il n'est aucune époque qui ne soit suivie d'une pire[8]. » Il avertit les siens que son peuple suivrait sûrement les juifs et les chrétiens sur la voie de la dégénérescence : « Vous suivrez ceux qui étaient là avant vous, empan par empan et coudée par coudée, au point que s'il leur prenait de descendre dans l'antre d'un reptile venimeux, vous les suivriez[9]. » Enfin, faisant allusion au niveau le plus bas qu'atteindra l'ensemble de l'humanité avant la fin des temps, il s'exprima ainsi : « L'Islam a commencé étranger et redeviendra étranger[10]. » Pourtant, il promit aux fidèles que Dieu ne les abandonnerait pas : « Dieu enverra à cette communauté, au début de chaque siècle, quelqu'un qui renouvellera pour elle sa religion[11]. » À une autre occasion, les Compagnons qui étaient présents l'entendirent s'exclamer à plusieurs reprises : « Ô mes frères ! » Ils lui dirent : « Ô Envoyé de Dieu, ne sommes-nous pas tes frères ? » À quoi il répondit : « Vous êtes mes Compagnons. Mais mes frères sont parmi ceux qui restent à venir » ou, selon d'autres versions, « qui viendront dans les derniers jours ». À la façon dont il s'exprimait, ses interlocuteurs comprirent que les gens auxquels il faisait allusion étaient d'une grande élévation spirituelle.

Le Prophète annonça aussi qu'en dépit des maux qui séviraient dans les derniers temps un calife viendrait qui serait dénommé le Mahdî, c'est-à-dire le Bien-Guidé : « Le Mahdî sera de ma race et aura le front large et un nez aquilin. Il remplira la terre de droit et

7. B. LXXXI, 27.
8. B. XCII, 14.
9. M. XLVII, 6.
10. M. I. 232.
11. A. D. XXXVI, 1.

de justice là où ne régnaient auparavant qu'iniquité et oppression. Son règne durera sept ans [12]. »

Finalement, vers la fin de son règne ou quelque temps après, l'Antéchrist viendrait, « sous la forme d'un homme dont l'œil droit est aveugle, sans aucun éclat, terne comme un grain de raisin [13] », et il provoquerait sur la terre une grande corruption, gagnant par ses pouvoirs charismatiques de plus en plus de partisans. Il y aurait cependant un groupe de croyants qui se dresserait contre lui. « Alors qu'ils seront déjà prêts au combat, a déclaré le Prophète, et au moment précis où, l'appel ayant retenti, ils s'aligneront pour accomplir la prière, Jésus le fils de Marie descendra et conduira la prière. En voyant Jésus, l'ennemi de Dieu fondra comme le sel fond dans l'eau. Si on le laissait, il fondrait au point de disparaître à jamais ; mais Dieu voudra qu'il soit tué de la main de Jésus qui leur montrera le sang répandu sur sa lance [14]. »

Le Prophète a aussi parlé des nombreux signes par lesquels les hommes pourront reconnaître que les événements de la fin sont proches et, parmi ces signes, il a mentionné la hauteur excessive des bâtiments que construiront les hommes. Cette dernière prophétie, qui a été faite dans une circonstance particulièrement importante, mérite d'être rapportée en détail, d'après la version transmise par 'Abd Allâh, le fils de 'Umar, qui a répété les paroles de son père.

'Umar a dit : « Nous étions assis un jour avec l'Envoyé de Dieu lorsque vint à nous un homme vêtu d'habits d'une blancheur resplendissante et dont les cheveux étaient très noirs. On ne pouvait distinguer sur lui aucune des traces que laisse le voyage, et pourtant aucun d'entre nous ne le connaissait. Il s'assit en face du Prophète, plaçant ses genoux contre les siens et posant sur ses cuisses les paumes de ses mains. Il lui dit alors : "Ô Muhammad, fais-moi connaître ce qu'est la soumission *(islâm)*." L'Envoyé de Dieu lui répondit : "L'*islâm* consiste en ce que tu dois témoigner qu'il n'est d'autre dieu que Dieu et que Muhammad est l'Envoyé de Dieu, accomplir la prière rituelle, verser l'aumône, faire le jeûne du Ramadân et, si tu le peux, le pèlerinage à la Maison sainte." Son interlo-

12. A. D. XXXV, 4.
13. M. LII, 20.
14. M. LII, 9.

cuteur lui répondit : "Tu as dit vrai !" et nous nous étonnâmes qu'après avoir posé la question lui-même confirmât la réponse. Puis il reprit : "Fais-moi connaître ce qu'est la foi *(îmân)*." Le Prophète répliqua : "La foi consiste en ce que tu dois croire en Dieu, ses Anges, ses Livres et ses Envoyés, ainsi qu'au Jour dernier, et que tu dois croire que ni bien ni mal n'adviennent que par sa Providence. – Tu as dit vrai !" dit encore l'homme, et il continua : "Fais-moi connaître ce qu'est l'excellence *(ihsân)*." Le Prophète répondit : "L'excellence consiste à adorer Dieu comme si tu Le voyais, car si tu ne Le vois pas, certes Lui te voit. – Tu as dit vrai !" L'homme dit encore : "Fais-moi connaître l'Heure", et le Prophète répondit : "Sur l'Heure, l'interrogé n'en sait pas plus que celui qui interroge." Là-dessus, l'homme dit : "Fais-m'en alors connaître les signes", à quoi le Prophète répondit : "Ce sera lorsque la servante engendrera sa maîtresse[15], lorsque tu verras les gardiens de troupeaux va-nu-pieds, nus et miséreux se faire élever des constructions de plus en plus hautes." Là-dessus, l'étranger s'éloigna et je restai là un moment après son départ ; puis le Prophète me dit : "Ô 'Umar, sais-tu qui m'a interrogé ? – Dieu et Son Envoyé en savent plus à ce sujet, répondis-je. – C'était Gabriel, dit le Prophète. Il est venu à vous de cette façon pour vous enseigner votre religion"[16]. »

15. La femme qui enfantera une fille en deviendra l'esclave en raison du manque de respect que les enfants des derniers temps témoigneront à leurs parents. La deuxième partie de cette réponse ne prédit pas seulement le chaos dans l'ordre social, mais également le triomphe final du mode de vie sédentaire sur le mode de vie nomade, c'est-à-dire la consommation finale du meurtre d'Abel par Caïn.

16. M. I, 1.

CHAPITRE LXXXIII

Le Pèlerinage de l'Adieu

Lorsque le Prophète se trouvait à Médine pendant le Ramadân, il avait l'habitude de faire une retraite spirituelle dans la Mosquée au cours des dix journées du milieu du mois, et quelques-uns de ses Compagnons suivaient son exemple. Cette année-là, cependant, après s'être retiré pendant les dix jours fixés, il invita ses Compagnons à prolonger la retraite avec lui pendant dix jours supplémentaires, c'est-à-dire jusqu'à la fin du mois de jeûne, ce qu'ils firent. C'est au cours du Ramadân que, chaque année, Gabriel venait à lui pour s'assurer qu'aucune partie de la Révélation ne s'était échappée de sa mémoire. Cette fois, après la retraite, le Prophète dit en confidence à Fâtimah, en lui demandant de garder la nouvelle secrète : « Gabriel me récite chaque année le Coran une fois et je le lui récite une fois ; mais cette année, il me l'a récité deux fois, et je ne puis m'empêcher de penser que mon heure est venue [1]. »

Le mois de Shawwâl s'écoula et, le onzième mois de l'année venu, il fut proclamé dans tout Médine que le Prophète allait lui-même diriger le Pèlerinage. La nouvelle parvint aux tribus du désert, et de toutes les directions des fidèles confluèrent vers l'oasis, désireux de saisir l'occasion qui leur était offerte d'accompagner l'Envoyé à chacune des étapes du chemin. Le Pèlerinage allait être différent de ce qu'il avait été depuis des centaines d'années : les pèlerins seraient tous des adorateurs du Dieu unique, et aucun idolâtre ne profanerait la Maison sainte en y accomplissant des rites païens. Cinq jours avant la fin du mois, le Prophète quitta Médine à la tête de plus de trente mille hommes et femmes. Toutes ses épouses étaient présentes,

1. B. LXI, 25.

chacune dans son palanquin, escortées par 'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf et 'Uthmân ibn 'Affân. Abû Bakr était accompagné de son épouse Asmâ' qui, à l'une des premières haltes, donna naissance à un fils qu'ils appelèrent Muhammad. Abû Bakr voulait renvoyer Asmâ' à Médine mais, sur le conseil du Prophète, il lui dit d'accomplir la grande ablution, puis de se sacraliser pour le pèlerinage et de poursuivre la route avec eux comme elle en avait eu l'intention.

Au coucher du soleil du dixième jour qui suivit leur départ de Médine, le Prophète atteignit le col par lequel il était entré à La Mecque le jour de la victoire. Il y passa la nuit et, le matin suivant, descendit vers la Vallée. Arrivé en vue de la Ka'bah, il leva les mains vers le ciel en signe de respect, laissant tomber la bride de son chameau qu'il prit ensuite dans la main gauche, continuant de tendre la main droite en geste de supplication : « Ô Dieu, pria-t-il, fais que cette Maison reçoive toujours davantage d'honneur, de glorification, de dons, de vénération et de piété de la part des hommes[2] ! » Étant entré dans la Mosquée, il fit les sept tournées de la Ka'bah, puis s'arrêta pour prier à la Station d'Abraham. Ayant ensuite gagné la colline de Safâ, il parcourut sept fois la distance qui la séparait de Marwah et tous ceux qui étaient avec lui s'efforcèrent de graver dans leur mémoire les formules de louange et les prières qu'il prononçait à chacune des stations.

Cette fois encore, le Prophète refusa d'être hébergé dans une des maisons de La Mecque malgré l'offre d'Umm Hâni qui insistait pour qu'il demeurât chez elle. Le huitième jour de la nouvelle lune, il fit route vers la vallée de Mina, suivi par le reste des pèlerins. Y ayant passé la nuit, il se rendit après le lever du jour à 'Arafah, une large vallée située à environ cinq lieues à l'est de La Mecque, juste à l'extérieur du territoire sacré. 'Arafah se trouve sur la route qui mène à Tâ'if, et la plaine est bordée au nord et à l'est par les montagnes de Tâ'if. En son milieu s'élève une colline qui porte également le nom de 'Arafah ou Jabal ar-Rahmah, c'est-à-dire « Mont de la Miséricorde ». Elle forme la partie centrale de cette station du Pèlerinage, laquelle déborde cependant sur la plus grande partie de la plaine. C'est sur cette colline que le Prophète choisit de s'arrêter ce jour-là.

2. W. 1097.

Quelques Mecquois s'étonnèrent que le Prophète soit allé aussi loin, car même si les autres pèlerins allaient jusqu'à 'Arafah, les Qurayshites avaient eu coutume jusque-là de ne pas sortir du territoire sacré, disant : « Nous sommes le peuple de Dieu ! » Le Prophète expliqua qu'Abraham avait établi le jour de 'Arafah comme une partie essentielle du Pèlerinage et qu'en fait les Qurayshites en avaient délaissé la pratique. Ce jour-là, le Prophète rappela l'antiquité du Pèlerinage et les mots « héritage d'Abraham » furent souvent sur ses lèvres.

Pour bien montrer à toutes les tribus que dorénavant les inimitiés sanglantes étaient éteintes dans toute la communauté islamique et que la vie et les possessions de chaque homme étaient sacro-saintes, le Prophète envoya Rabî'ah, le frère de Safwân, qui avait une voix puissante, proclamer ce message à travers la foule des pèlerins : « L'Envoyé de Dieu vous demande : savez-vous en quel mois nous sommes ? » Les gens restèrent silencieux, et il répondit : « Le mois sacré. » Puis il demanda : « Savez-vous quel est ce territoire ? » Le silence se faisant toujours, il répondit lui-même : « Le territoire sacré. » Puis il déclara : « Savez-vous quel jour nous sommes ? » Et ce fut encore lui qui donna la réponse : « Le jour du Grand Pèlerinage. » Puis il proclama les paroles que le Prophète lui avait dictées : « En vérité, Dieu a rendu inviolable pour vous le sang et les biens des uns et des autres jusqu'à ce que vous rencontriez votre Seigneur, de même qu'il a rendu inviolable ce jour qui est le vôtre, ce territoire qui est le vôtre et ce mois qui est le vôtre. »

Lorsque le soleil eut dépassé son zénith, le Prophète fit un sermon qui, après les louanges à Dieu, s'ouvrit par ces mots : « Écoutez-moi, ô gens, car je ne sais pas si je me retrouverai avec vous en cet endroit passé cette année ! » Il les exhorta ensuite à bien se traiter réciproquement, à faire ce qui est prescrit et à éviter ce qui est défendu. Enfin, il leur dit : « J'ai laissé parmi vous ce qui, si vous vous y tenez fermement, vous préservera de l'erreur, une orientation claire, le Livre de Dieu et la parole de Son Prophète. Ô gens, écoutez mes paroles et comprenez ! » Il leur transmit ensuite un verset qu'il venait de recevoir et qui complétait et achevait le Coran, étant le dernier à avoir été révélé : *Ce jour, les incroyants ont perdu l'espoir de l'emporter sur votre religion ; ne les craignez donc pas, mais craignez-Moi ! Aujourd'hui, J'ai parachevé votre religion et vous ai*

accordé Ma faveur complète, ayant agréé pour vous l'Islam comme religion[3].

Il conclut son bref sermon en posant cette grave question : « Ô gens, vous ai-je fidèlement délivré mon message ? » Un puissant murmure d'assentiment s'éleva alors de milliers de gorges et les mots : « *Allâhumma na'am*, par Dieu oui ! » résonnèrent comme le tonnerre à travers la vallée. Le Prophète leva l'index et s'exclama : « Ô Dieu, sois témoin ! »[4].

Les fidèles accomplirent ensuite les prières rituelles et passèrent le reste de la Journée de 'Arafah, comme ce jour est appelé depuis lors, en méditation et en oraison. Le soleil s'était à peine couché que le Prophète enfourcha son chameau et, invitant Usâmah à monter derrière lui, descendit la colline et traversa la vallée en direction de La Mecque, suivi par la troupe des pèlerins. La tradition voulait que l'on presse sa monture durant cette traversée mais, dès les premiers signes de précipitation, le Prophète s'écria : « Doucement, doucement ! Que vos âmes restent paisibles, et que les forts d'entre vous aient le souci des faibles ! » Ils passèrent la nuit à Muzdalifah, lieu qui se trouve à l'intérieur du territoire sacré, où ils ramassèrent les petits cailloux devant servir à lapider Satan, représenté par trois piliers plantés à 'Aqabah, dans la vallée de Mina. Sawdah demanda au Prophète la permission de quitter Muzdalifah le matin très tôt. Étant d'une corpulence qui sortait de l'ordinaire, elle avait beaucoup souffert de la chaleur et des tribulations du voyage, et elle souhaitait pouvoir accomplir le rite de la lapidation avant l'arrivée de la foule. Le Prophète l'envoya donc en avant, en compagnie de Umm Sulaym et escortée par 'Abd Allâh, l'un des fils de 'Abbâs.

Le Prophète lui-même accomplit la prière de l'aube à Muzdalifah et conduisit ensuite les pèlerins à 'Aqabah, ayant pris Fadl en croupe sur son chameau. C'était à ce même endroit et ce même jour que, douze ans plus tôt, il avait rencontré les six Khazrajites venus lui prêter serment d'allégeance, préparant ainsi le premier, puis le second pacte de 'Aqabah. Une fois la lapidation terminée, les animaux furent sacrifiés et le Prophète demanda à un homme de lui raser la tête. Les pèlerins se rassemblèrent autour de lui dans l'espoir

3. V, 3.
4. I. I. 969.

de conserver quelques mèches de ses cheveux. Abû Bakr devait faire observer plus tard le contraste frappant que présentait le même Khâlid qui, à Uhud et à la Tranchée, combattait dans les rangs ennemis et qui, maintenant, s'adressait au Prophète en ces termes : « Ô Envoyé de Dieu, ta mèche de devant ! Donne-la-moi, à moi seul ; que mon père et ma mère soient le prix de ta rançon[5] ! » Et lorsque le Prophète la lui eut donnée, il la pressa avec respect contre ses yeux et ses lèvres.

Le Prophète demanda ensuite aux pèlerins de visiter la Ka'bah et de retourner à Mina pour y passer la nuit, de même que les deux suivantes. Lui-même attendit jusqu'à la fin de l'après-midi pour se rendre à La Mecque accompagné de ses épouses, à l'exception de 'A'ishah qui n'était pas en état de pureté rituelle. Quelques jours plus tard, dès qu'elle le fut, il l'envoya, escortée de son frère 'Abd ar-Rahmân, en dehors du territoire sacré où elle se sacralisa à nouveau avant de se rendre à La Mecque pour y accomplir les tournées de la Ka'bah.

Leur campagne du Yémen terminée, les trois cents cavaliers que le Prophète avait envoyés en expédition durant le Ramadân remontèrent du sud vers La Mecque. 'Alî avait pris de l'avance sur la troupe, impatient de retrouver le Prophète aussitôt que possible et de faire le Pèlerinage avec lui, et la chose s'était passée comme il avait espéré. Il y avait dans le cinquième du butin qui revenait à la communauté suffisamment d'habits pour vêtir l'armée entière, mais 'Alî avait décidé que la totalité du butin devait être remise intacte au Prophète. En son absence cependant, l'homme à qui 'Alî en avait confié la garde avait été convaincu de prélever sur la réserve de quoi permettre à chaque homme de changer de vêtements, ce qui n'était d'ailleurs nullement superflu après une absence qui avait duré près de trois mois. Alors que la troupe n'était plus éloignée de la ville, 'Alî alla à sa rencontre et fut stupéfait de voir la transformation qui s'était produite parmi les siens. « Je leur ai donné des vêtements, expliqua celui à qui 'Alî avait délégué le commandement, pour qu'ils soient plus présentables lorsqu'ils rentreront parmi les leurs. » Chacun savait qu'à La Mecque tout le monde portait ses plus beaux habits à l'occasion de la Fête, et eux-mêmes avaient à cœur de

5. W. 1108.

soigner leur apparence. 'Alî, cependant, pensa qu'ils en avaient pris trop à leur aise et leur ordonna de revêtir leurs vieux habits et de remettre les neufs avec le reste du butin. Les soldats en conçurent un vif ressentiment, et, lorsque le Prophète en fut informé, il déclara : « Ô gens, ne blâmez pas 'Alî, car il est trop scrupuleux dans le sentier de Dieu pour mériter un reproche ! » Ces paroles, toutefois, n'étaient pas suffisantes, ou peut-être n'avaient-elles été entendues que de quelques-uns ; toujours est-il que le mécontentement persista.

Alors qu'ils s'en retournaient à Médine, l'un des soldats se plaignit amèrement de 'Alî auprès du Prophète, dont le visage changea de couleur : « Ne suis-je pas plus proche des croyants que leur propre âme ? » s'exclama-t-il ; et l'homme ayant confirmé qu'il en était bien ainsi, le Prophète ajouta : « Celui dont je suis le plus proche, 'Alî est son plus proche. » Plus tard au cours de ce voyage, alors qu'ils avaient fait halte à Ghadîr al-Khumm, il rassembla tout le monde et, prenant 'Alî par la main, il répéta la même déclaration, à laquelle il ajouta cette prière : « Ô Dieu, sois l'ami de celui qui est son ami, et l'ennemi de celui qui est son ennemi ! » Les murmures qui s'étaient élevés contre 'Alî se turent alors définitivement[6].

L'une des députations de l'année précédente avait été envoyée par une tribu chrétienne de Yamâmah, les Bani Hanîfah, dont le territoire s'étendait le long de la frontière orientale du Najd. Ils avaient accepté d'entrer en Islam, mais l'un d'entre eux nommé Musaylimah prétendait lui aussi être prophète, et, peu après que les pèlerins furent revenus de La Mecque, deux émissaires de Yamâmah apportèrent au Prophète la lettre suivante : « De Musaylimah, l'Envoyé de Dieu, à Muhammad, l'Envoyé de Dieu, que la paix soit sur toi ! Il m'a été donné de partager avec toi l'autorité. La moitié de la terre est à nous et l'autre moitié appartient aux Quraysh, bien que ce soit un peuple de transgresseurs. » Le Prophète demanda aux émissaires ce qu'ils pensaient de l'affaire, et ils dirent : « Nous sommes du même avis que lui. – Par Dieu, reprit le Prophète, si ce n'était que l'on ne met pas à mort des émissaires, je vous couperais la tête ! » Puis il dicta une lettre qu'il leur remit à l'intention de leur maître : « De Muhammad l'Envoyé de Dieu à Musaylimah le menteur. Que la paix soit

6. Ibn Kathîr, *al-Bidâyah wa n-nihâyah*, V, 209.

sur celui qui suit la bonne voie ! En vérité la terre appartient à Dieu ; Il la donne en héritage à qui Il veut parmi Ses serviteurs ; et l'issue finale est favorable à ceux qui Le craignent[7]. »

À la même époque, deux autres imposteurs se manifestèrent : Tulayhah, un des chefs des Bani Asad, et Aswad ibn Ka'b, du Yémen. Le Yéménite connut un bref succès et il devint rapidement le maître d'une vaste région, mais son orgueil le rendit bientôt insupportable à un grand nombre de ses disciples et il fut assassiné quelques mois après. Tulayhah fut finalement vaincu par Khâlid et, renonçant à toutes ses prétentions, il devint un appui pour l'Islam. Quant à Musaylimah, le destin voulut qu'il fut transpercé par le javelot de Wahshî tandis que 'Abd Allâh, le fils de Nusaybah, lui portait un coup mortel avec son épée. Ce dénouement, cependant, n'eut lieu que plusieurs mois plus tard. En attendant, à l'heure où la lune du Pèlerinage déclinait et où s'ouvrait la onzième année de l'Hégire, ces imposteurs représentaient tous pour l'Islam des dangers potentiels, sans compter qu'une femme de Tamîm, une dénommée Sajâh, se prétendait prophétesse elle aussi. Il n'était cependant pas dans l'intention du Prophète de se préoccuper de ces cas dans l'immédiat. Son attention se tournait vers le nord et, dans les derniers jours de Safar, le second mois de l'année, correspondant à la fin du mois de mai de l'an 632 AD, il décida que le moment était venu de prendre une revanche après la défaite de Mu'tah. Ayant donné des ordres pour que l'on prépare une campagne contre les tribus arabes de Syrie qui s'étaient rangées aux côtés des légions impériales le jour où Zayd et Ja'far avaient trouvé la mort, il fit venir Usâmah, le fils de Zayd, et, en dépit de son jeune âge, il lui remit le commandement d'une armée forte de trois mille hommes.

7. I. I. 965.

CHAPITRE LXXXIV

Le choix

Le Prophète parlait constamment du Paradis et ceux qui l'écoutaient avaient la certitude qu'il voyait ce qu'il décrivait. Cette impression était d'ailleurs confirmée par bien d'autres signes. Par exemple, on le vit un jour étendre la main comme pour s'emparer de quelque chose, puis la retirer. Il ne commenta pas son geste, mais certains de ceux qui étaient avec lui le remarquèrent et lui demandèrent ce que cela signifiait. « J'ai vu le Paradis, répondit-il, et j'ai voulu y saisir une grappe de raisin. Si je l'avais prise, vous en auriez mangé aussi longtemps que durera le monde[1]. » Son entourage s'était habitué à le considérer comme quelqu'un qui, en un sens, se trouvait déjà dans l'Au-delà. C'est peut-être en partie pour cette raison que, lorsqu'il parlait de sa propre mort et lorsqu'il laissait entendre, comme cela se produisait assez fréquemment alors, que celle-ci était peut-être imminente, ses paroles ne faisaient guère impression sur ceux qui les entendaient. En outre, malgré ses soixante-trois ans, il avait la stature et la sveltesse d'un homme beaucoup plus jeune, ses yeux brillaient toujours d'un vif éclat et sa chevelure noire ne comptait que quelques cheveux blancs. Une fois cependant, alors qu'il était avec ses épouses, il fit une remarque dont le caractère de présage était assez inquiétant pour qu'elles lui demandent qui, parmi elles, serait la première à aller le rejoindre dans l'autre monde. Il répondit : « Celle dont la main s'étend le plus loin sera la première de vous à me rejoindre[2] », sur quoi elles se mirent à comparer la longueur de leurs bras. Sans doute, bien que l'histoire ne le dise pas, la palme

1. B. XVI, 8.
2. I. S. VIII, 76-77.